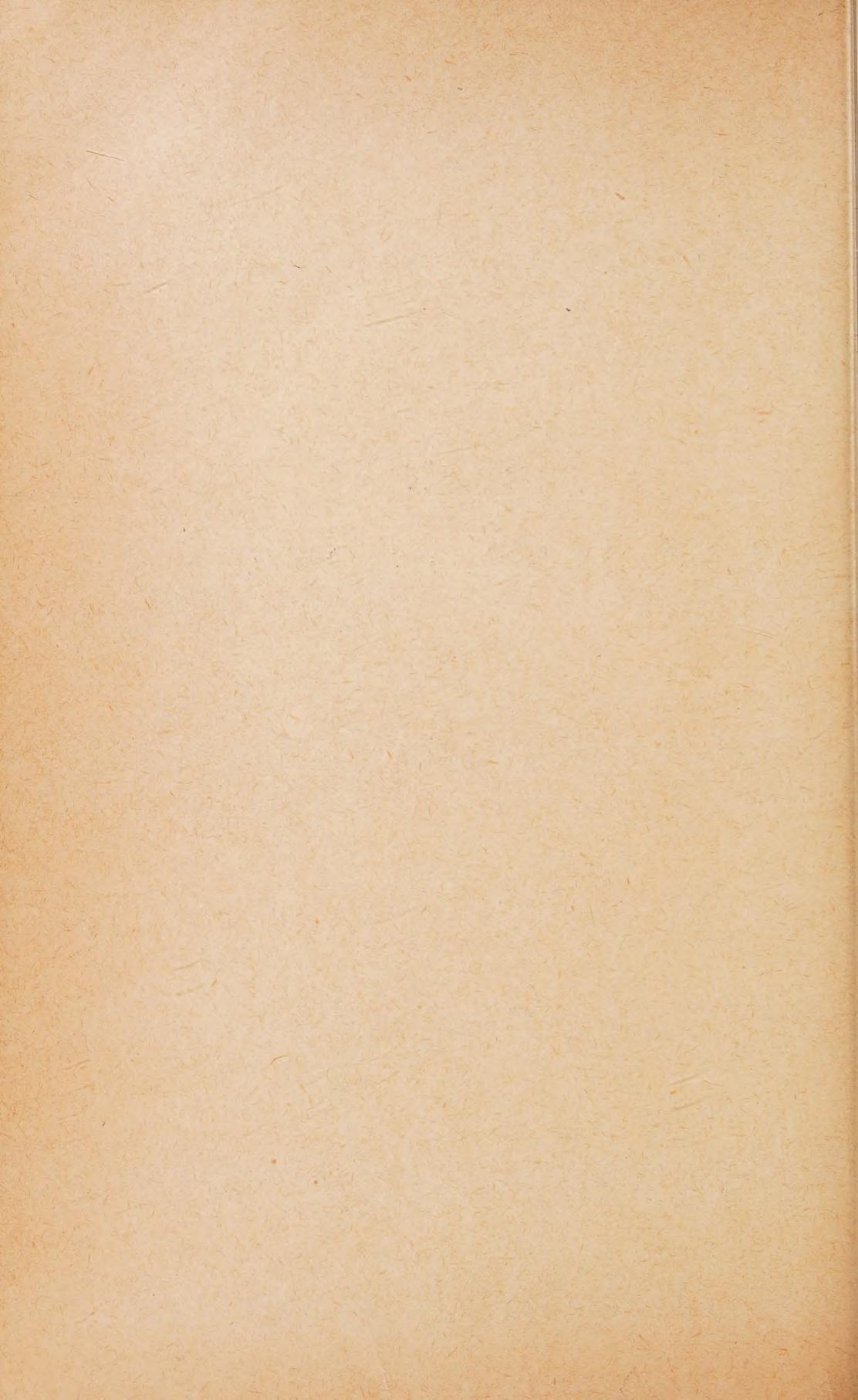


REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1928



REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXVIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1928

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.

377013

UNE NOUVELLE ALLÉE COUVERTE DU BASSIN DE L'OISE : LA « PIERRE PLATE » DE PRESLES (S.-&-O.)

(PLANCHES I-IV)

Cet important monument, dont on n'apercevait alors qu'une faible partie, me fut signalé le 14 septembre 1926 par le brigadier des Eaux et Forêts Simonnet, à qui j'avais demandé s'il connaissait dans son district des pierres paraissant avoir été arrangées par l'homme. Les deux tables de grès encore en place avaient d'ailleurs été remarquées depuis longtemps par les habitants du pays, car le lieu porte le nom significatif de la « Pierre Plate ».

Vers 1912 ou 1913, d'après le brigadier, un archéologue anonyme entreprit des fouilles sous l'une des tables et dégagéa plusieurs montants du côté est, mais il abandonna son travail vers 1914, n'ayant qu'effleuré en un point la couche archéologique. Toujours est-il que notre dolmen continua de demeurer inconnu jusqu'à la communication faite par nous à l'Institut français d'Anthropologie, dans le courant de l'hiver 1926-1927; or, grande fut notre surprise lorsqu'à la suite de cette petite note, MM. Adrien de Mortillet, Fouju et Bossavy nous informèrent qu'ils connaissaient la « Pierre Plate » depuis fort longtemps, et que c'était M. Denise, ancien maire de Parmain et chercheur infatigable, qui la leur avait le premier signalée; ils y allaient souvent fouiller le dimanche, et M. Fouju m'a offert avec son amabilité coutumière d'excellentes photographies montrant les différentes étapes de leur travail. Malheureusement, diverses circonstances les avaient empêchés de donner à cette fouille l'ampleur qui lui convenait, et même de la continuer régulièrement, et c'est pour ces raisons qu'elle m'avait paru abandonnée depuis longtemps.

Orientée S.-S.-O. (fond), N.-N.-E. (entrée), cette allée couverte est située sur un plateau qui domine Presles et Prerolles. Un vallon appelé le « Fond d'Enfer » contourne ce plateau. Bien que comprise dans la forêt de l'Isle-Adam, la « Pierre Plate » fait partie de la commune de Presles, ainsi que l'allée couverte — aujourd'hui détruite — de la « Justice », dont le mobilier et une maquette se trouvent au Musée de Saint-Germain (fouilles de Ruty et Maître). Signalons aussi la proximité de la « Pierre Turquoise », magnifique monument de la forêt de Carnelle, et notons le singulier groupement de ces trois importantes sépultures collectives¹.

De même que le dolmen de la « Justice », il se compose d'une chambre allongée séparée d'un court vestibule par une dalle percée. La longueur totale est de 13 m. 63, dont 10 m. 88 pour la chambre et 2 m. 40 pour le vestibule, l'épaisseur moyenne de la porte pouvant être de 0 m. 35. La chambre présente vers le milieu du monument une largeur maxima de 2 m. 40. Le fond, ainsi que l'entrée, sont un peu plus étroits. Le sol, soigneusement dallé, sauf sur une petite zone transversale, vers le fond (D du plan), est à 2 mètres environ de la surface du sol, et en contre-bas de 0 m. 35 du couloir d'accès, qui est en pente, et non dallé.

Les dalles du vestibule et les plaquettes recouvrant le sol de la chambre sont en calcaire de Saint-Ouen. Les montants de celle-ci — à l'exception du n° 19, qui est en calcaire — de même que les tables, sont constitués par des dalles de taille moyenne, souvent assez irrégulières, de grès de Beau-champ, et proviennent sans doute des environs immédiats, ainsi que le calcaire utilisé. Quant à la porte, un énorme bloc de calcaire grossier la constitue.

Les montants, au complet, sont au nombre de 20, mais plusieurs se sont déplacés : l'un (n° 8), en grès friable, brisé

1. Il existe aussi, à quelques centaines de mètres de la « Pierre Plate », dans une propriété appartenant au général Jacquin, et toujours sur la commune de Presles, une sépulture néolithique composée de grandes dalles de grès formant caisson, qui a été publiée par M. Fouju.

à la base, s'est abattu à une époque très ancienne; son vis-à-vis (n° 19) s'est également effondré.

D'autres, du côté ouest, se sont inclinés sous la pression des terres. Nous avons noté quelques particularités intéressantes. La pointe du n° 5 a été brisée intentionnellement et, retournée, a servi à garnir l'intervalle entre ce montant et son voisin (n° 4); d'autres, trop courts, ont été placés sur un petit soubassement de pierres sèches (n° 9); d'autres, enfin, comme les n°s 7, 4, étaient garnis à la base de pierres de caleage; nous avons aussi trouvé de ces plaquettes, enfoncées à la manière de coins, au pied de la face nord de la porte, mais aucune poussée ne pouvant se produire en ce point, nous n'en saisissons pas nettement l'utilité. Tous les intervalles entre les montants étaient obturés par des pierres sèches noyées dans de la terre; on avait du boucher de la même manière les vides existant entre les tables, car nous avons retrouvé dans la terre de remplissage un grand nombre de pierres sèches qui n'auraient pu s'introduire accidentellement dans le monument, et qui ont, sans aucun doute, fait primitivement partie du système de couverture.

La couverture se trouve aujourd'hui réduite à trois tables. La première, voisine de la porte, et particulièrement épaisse, présente à sa face inférieure, très plane, dix rainures de polissage, dont une forme l'axe d'une cuvette de polissage peu profonde, partiellement repiquée. Toutes ces rainures sont fortement corrodées, et le polissoir devait être déjà fort ancien quand il fut retourné et amené à cet emplacement.

La table suivante fait défaut : l'a-t-on convertie autrefois en pavés? C'est bien probable. Une autre, brisée, est tombée dans l'ossuaire à une époque très ancienne, puisqu'elle repose par une extrémité sur le niveau archéologique. La suivante, qui porte à sa face inférieure une petite cupule (C du plan), est bien en place, mais sa voisine s'est affaissée par suite de la chute, également très ancienne, des deux montants qui la supportaient. Enfin, tout au fond, trois blocs plus petits, que nous avons fait retirer pour les nécessités de la fouille, avaient formé primitivement la couverture de cette partie

du monument; leur chute, arrivée alors que la chambre était à demi remblayée, est donc de date relativement récente.

Quant au vestibule, il était peut-être muni d'un plafond de bois, car les montants de calcaire qui en constituent les parois paraissent bien faibles pour avoir jamais supporté une couverture de pierre, dont nous n'avons d'ailleurs pas trouvé trace.

Une petite dalle de grès se trouvait pourtant couchée à plat dans la terre de remplissage de l'entrée, à peu près à mi-hauteur de l'ouverture ovale, mais ses dimensions sont trop faibles pour qu'elle ait pu constituer une table.

La porte est formée d'une épaisse et large dalle de calcaire grossier (roche abondante aux environs), au milieu de laquelle a été pratiquée une ouverture ovoïdo-trapézoïdale, dont le petit côté se trouve en bas. Cette ouverture est entaillée, sur la face du vestibule, d'une profonde feuillure, dans l'épaisseur de laquelle, de chaque côté, et à mi-hauteur, deux trous creux, l'un de 0 m. 23, l'autre de 0 m. 24, ont été creusés. Ils servaient primitivement à loger des fiches destinées à maintenir le bouchon en place. Ce dernier, d'après la place des trous dans la feuillure, devait être assez mince, peut-être même en bois.

Toujours du même côté, vers l'ouest et presque au niveau du sol de l'entrée, on remarque, juste au-dessus de quelques pierres de calage, un trou naturel dont la forme permet de retenir une petite quantité de liquide; en examinant de près cette sorte de poche, nous nous sommes convaincu qu'elle avait servi de lampe: on ne saurait, en effet, expliquer autrement les traces très nettes de feu que présentait au moment de la découverte le bord inférieur de la cavité, traces maintenant atténues et à peine discernables.

Notons encore, de ce côté de la dalle, la présence de pierres de calage et enfin, du côté est et vers le bas, une perforation naturelle, sans intérêt archéologique, qui traverse le bloc de part en part.

La face de la porte qui regarde l'ossuaire est encore plus intéressante: c'est qu'en effet les néolithiques y ont sculpté

d'importants bas-reliefs, encore bien conservés, mais qui nous semblent pour le moment assez énigmatiques. Ils diffèrent en tout cas des types habituels. Nous nous bornerons ici à les décrire, laissant à de plus intuitifs le soin délicat de leur interprétation.

Ces reliefs, qui n'obéissent qu'en un point aux lois de la symétrie, créent cependant par leur disposition générale une certaine analogie entre chaque côté de l'ensemble, l'axe vertical de la porte étant l'axe de symétrie de celui-ci. Examinons d'abord le côté gauche, mieux conservé. Nous y remarquons deux motifs sans relation apparente. En haut, un objet coudé à angle droit, dont les bras inégaux sont arrondis du bout; le bras ascendant, qui borde le côté gauche un peu oblique de l'ouverture, dont il a sensiblement la hauteur, est renflé à son extrémité supérieure, et descend en s'aminçissant jusqu'au coude qu'il forme avec l'autre bras. Celui-ci, presque de moitié plus court, est de largeur constante. Immédiatement au-dessous de ce bras, qui n'est pas horizontal, mais oblique, se trouve le deuxième motif, de relief moins accusé. C'est une sorte de figure, ou de raquette, un peu rétrécie vers le bas, et à l'intérieur de laquelle se remarquent des cupules naturelles ayant pu à la rigueur être interprétées comme les yeux et la bouche d'une face humaine.

Si nous passons maintenant au côté droit, nous retrouvons le long du bord droit de l'ouverture le même renflement oblique que nous avons observé du côté gauche; mais ici la portion inférieure manque, la pierre s'étant délitée en ce point. Au-dessous est un objet allongé, rectiligne, assez étroit et de relief accusé, formant un angle légèrement aigu avec le renflement décrit plus haut, auquel il ne semble pas se rattacher. Une petite cavité, sans doute naturelle, a entamé son extrémité droite, et il paraît se terminer en crochet. Mais c'est là, semble-t-il, une apparence purement accidentelle.

Immédiatement au-dessous est un troisième et dernier motif dont la conservation assez défective rend la description délicate.

On n'en distingue nettement que la partie supérieure,

comparable à un U renversé. Toutefois, comme une entaille qui paraît intentionnelle arrondit l'extrémité droite de la courte branche horizontale et la sépare de la branche descendante droite, nous nous demandons — sous toutes réserves — s'il ne s'agit pas là de la figuration d'une hache emmanchée, dont la branche horizontale serait la gaine et le silex, et la branche verticale gauche le manche.

La figure que nous donnons de cet ensemble suppléera à ce que cette description déjà longue peut présenter d'obscur.

Ajoutons, pour terminer ce qui concerne la porte, que sous la pression de la table qui s'appuie sur elle, le sommet s'est fissuré; deux gros fragments se sont déplacés, et il appartiendra à de futurs travaux de restauration de les resceller à leur emplacement primitif.

Nous allons maintenant examiner le contenu du monument, tel qu'il nous fut révélé au cours des fouilles commençées au mois d'octobre 1926, dès réception des autorisations nécessaires, et terminées l'année suivante, dans le courant de l'été.

Notre parent l'abbé Breuil, qui se trouve être notre voisin de campagne, nous accompagna fréquemment, et nous le remercions ici vivement et pour l'appui moral qu'il nous a prêté auprès des autorités, et pour sa collaboration à la fouille. Il a notamment recueilli et examiné tous les débris osseux, travail considérable, qui lui a permis, non seulement de reconstituer un nombre important d'os longs brisés anciennement ou au cours de la fouille, mais aussi de reconnaître la présence d'intéressants cas pathologiques, et de traces, rares à la vérité, d'interventions humaines, particularités qui, sans un examen aussi méticuleux, seraient fatalement passées inaperçues.

I. — LE VESTIBULE.

Il paraissait avoir été comblé intentionnellement dès l'époque néolithique, car au milieu de la terre et des nom-

breuses pierres sèches souvent volumineuses qui le remplissaient, nous avons recueilli quinze petits tranchets, des éclats, et des tessons de poterie néolithique¹.

De plus, la petite dalle de grès que nous avons retrouvée couchée à plat, à mi-hauteur de la porte, dans le remblai, avait certainement été jetée là intentionnellement.

Le sol de l'allée, de coloration grisâtre, était brûlé en A. Aucune trace de cendres sur ce petit foyer, mais seulement un éclat de silex craquelé par le feu.

Voici maintenant les objets rencontrés au niveau du sol de l'allée (le numéro indique leur position sur le plan) :

1. Tessons d'un vase que nous n'avons pas figuré, mais qui est semblable au numéro suivant, sauf qu'il ne porte pas de ponctuations autour du col.

2. Tessons d'un vase évasé en tulipe (forme courante dans les dolmens de la région). Il est orné autour du col d'une ligne de petits points (pl. 3, n° 10).

3. Grand poinçon en os (pl. 3, n° 11).

4 et 4'. Deux ciseaux en os (pl. 3, n°s 12 et 13).

5. Hache polie à tranchant intact. Cette hache, ainsi que toutes les autres, est en silex de la craie (pl. 3, n° 14).

6. Moitié d'une mandibule de castor.

7. Défense d'un très vieux sanglier.

8 et 8'. Deux retouchoirs usagés (pl. 3, n° 3).

9. Pointe de flèche losangique en silex de la craie (pl. 3, n° 8).

10. Hache polie avec sa gaine encore adhérente; cet instrument a beaucoup servi (pl. 3, n° 1).

11. Casse-tête en bois de cerf. On a bouché les manques de cette matière avec des cornillons. L'objet a été trouvé éclaté anciennement (pl. 3, n° 4).

1. La terre végétale a donné à la hauteur du vestibule quelques tessons datant tout au plus de la fin du moyen âge, et un petit fragment de fer plat indéterminable. Quant aux éclats de silex provenant soit du remblai, soit de la couche archéologique du vestibule et de la chambre, ils sont pour la presque totalité en silex de la craie. Leur patine varie du noir à peine bleuté au blanc pur. Certains parmi les plus cacholonnés présentent une patine double très marquée. A noter aussi plusieurs petits éclats de haches polies, en silex de la craie et en silex lacustre.

12. Petite hache polie à tranchant intact (pl. 3, n° 5).

13. Talon d'une hachette taillée à grands éclats, ayant subi un commencement de polissage. Le tranchant de cet instrument a été retrouvé après coup dans les déblais provenant de la chambre. Bien qu'ancienne, la fracture n'est pas patinée (pl. 3, n° 7).

14. Petite hache polie à tranchant intact (pl. 3, n° 9).

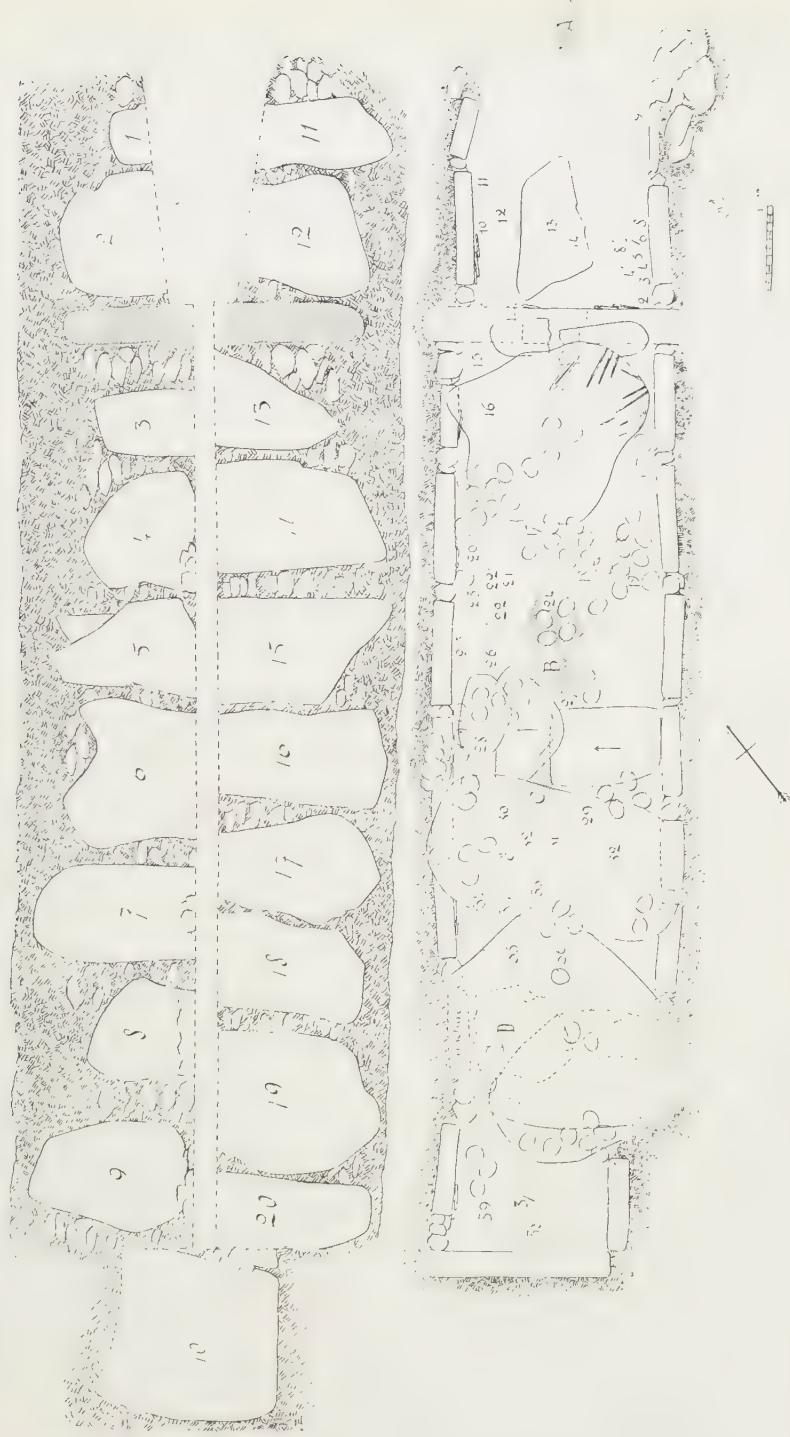
Quant au remblai, il a donné, comme nous l'avons dit plus haut, outre de nombreux éclats et des tessons, quinze petits tranchets, qui furent recueillis à tous les niveaux. Enfin nous avons retrouvé après coup dans les déblais du vestibule une base de lame non retouchée, mais d'une belle venue, brisée anciennement, et une pointe de flèche en silex de la craie (pl. 3, n° 15).

Il paraît intéressant de noter, en ce qui concerne l'entrée, que sur les vingt-huit petits tranchets recueillis, quinze proviennent du remblai du vestibule, et dix du remblai de la chambre, tout près de l'ouverture de la porte. Un seul fut découvert dans la couche à ossements, au fond de la galerie. Les deux derniers trouvés dans les déblais de la chambre peuvent aussi bien provenir du remblai de celle-ci que du niveau à ossements.

On peut supposer à notre avis qu'égarés aux alentours de l'entrée où ils devaient être d'un usage fréquent (quelques-uns portent des traces de travail), ils furent ensuite rejetés dans le vestibule avec la terre et les pierres destinées à le combler. Une partie de ces terres renfermant un certain nombre de ces petits instruments aura pénétré dans la chambre par l'ouverture, immédiatement si celle-ci était restée béante, au bout d'un certain temps si un bouchon en bois l'obturait.

II. — LA CHAMBRE.

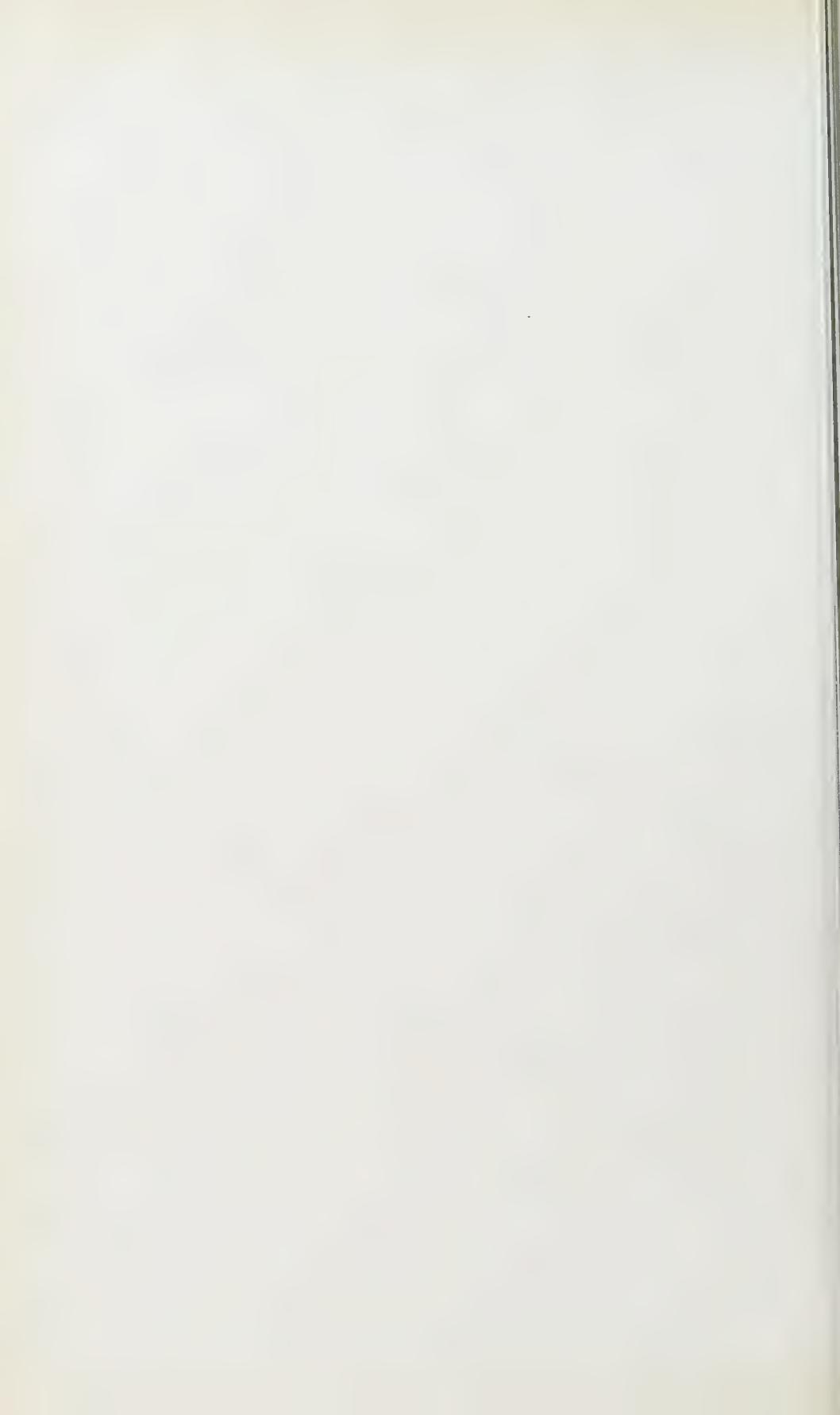
Sur le fond soigneusement dallé gisaient pêle-mêle de nombreux ossements enrobés dans un sable grisâtre; sur cette couche, d'une épaisseur moyenne de 0 m. 30, on avait placé

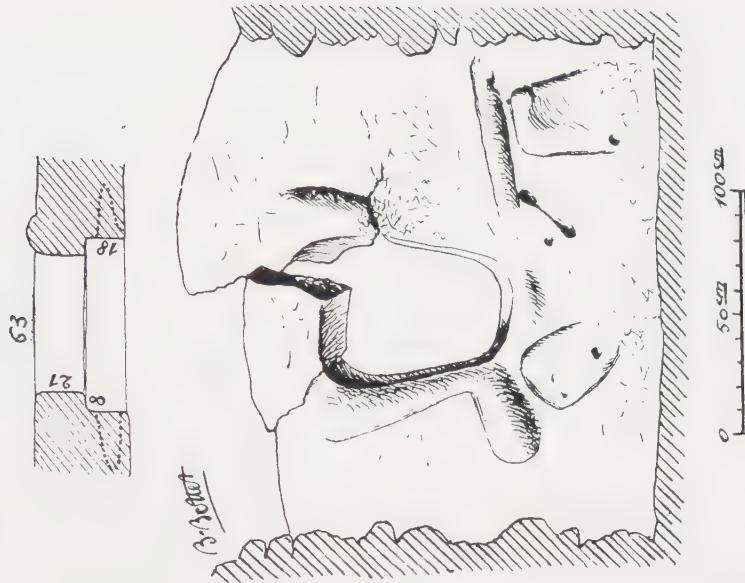


Allée couverte de la Pierre Plate.

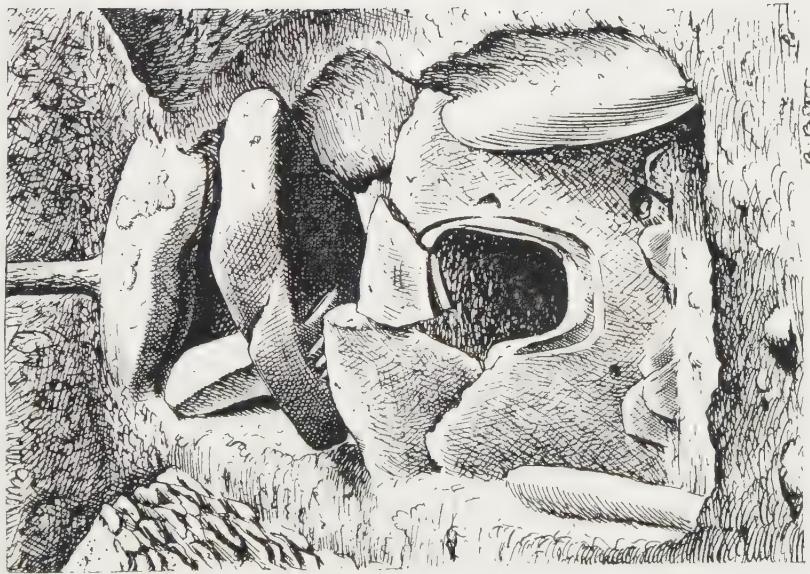
PLAN.

Légende : Contour incertain.
 Zone D où le dallage fait défaut.

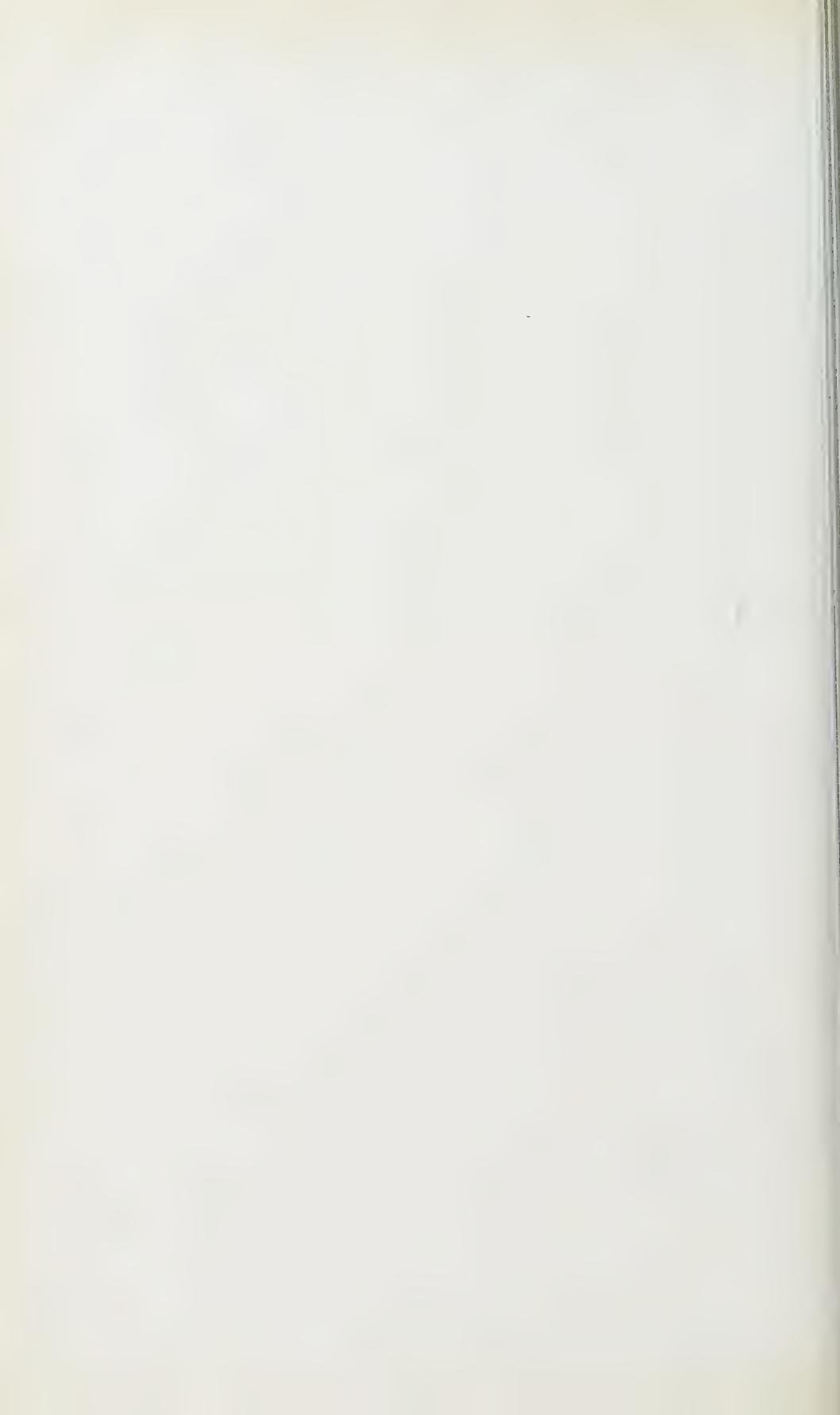




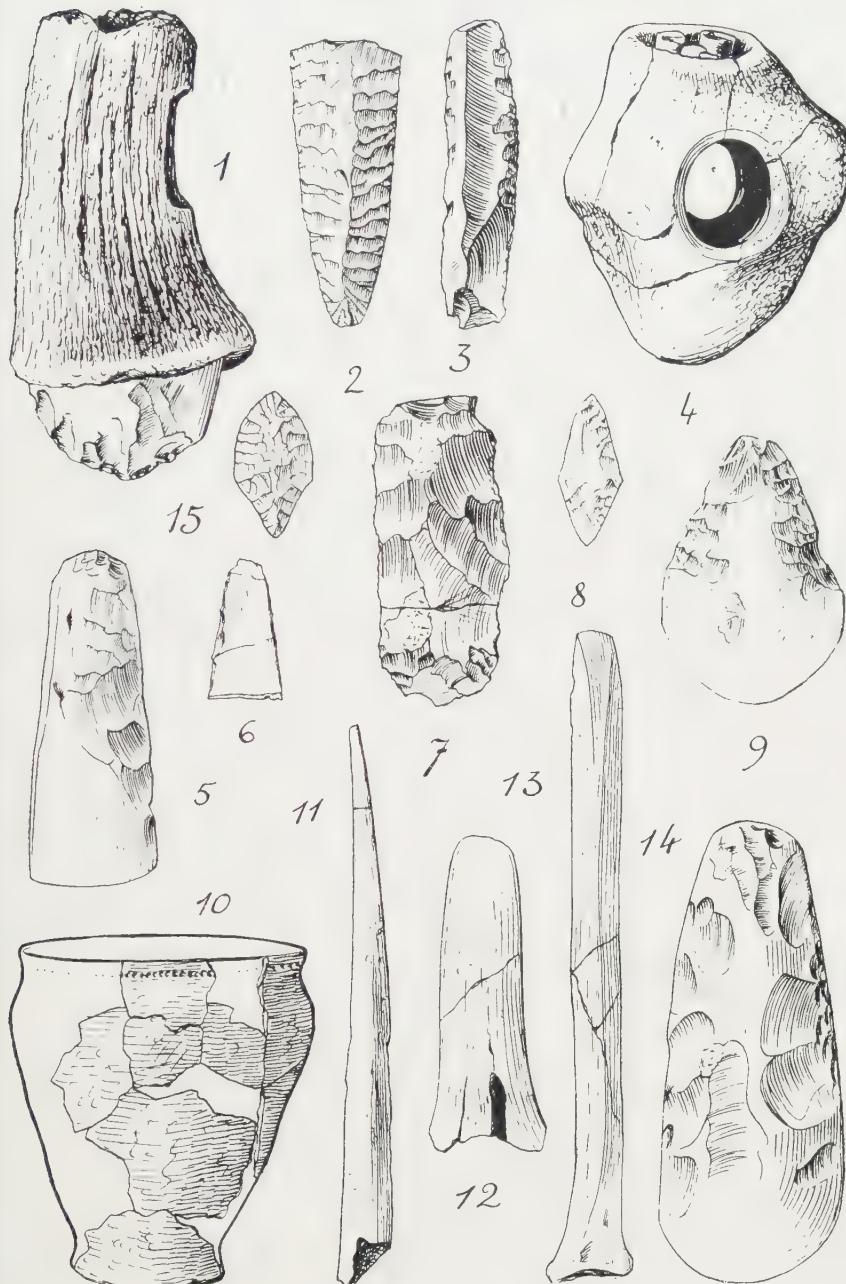
La porte (côté de la chambre).



L'allée couverte vue du vestibule.

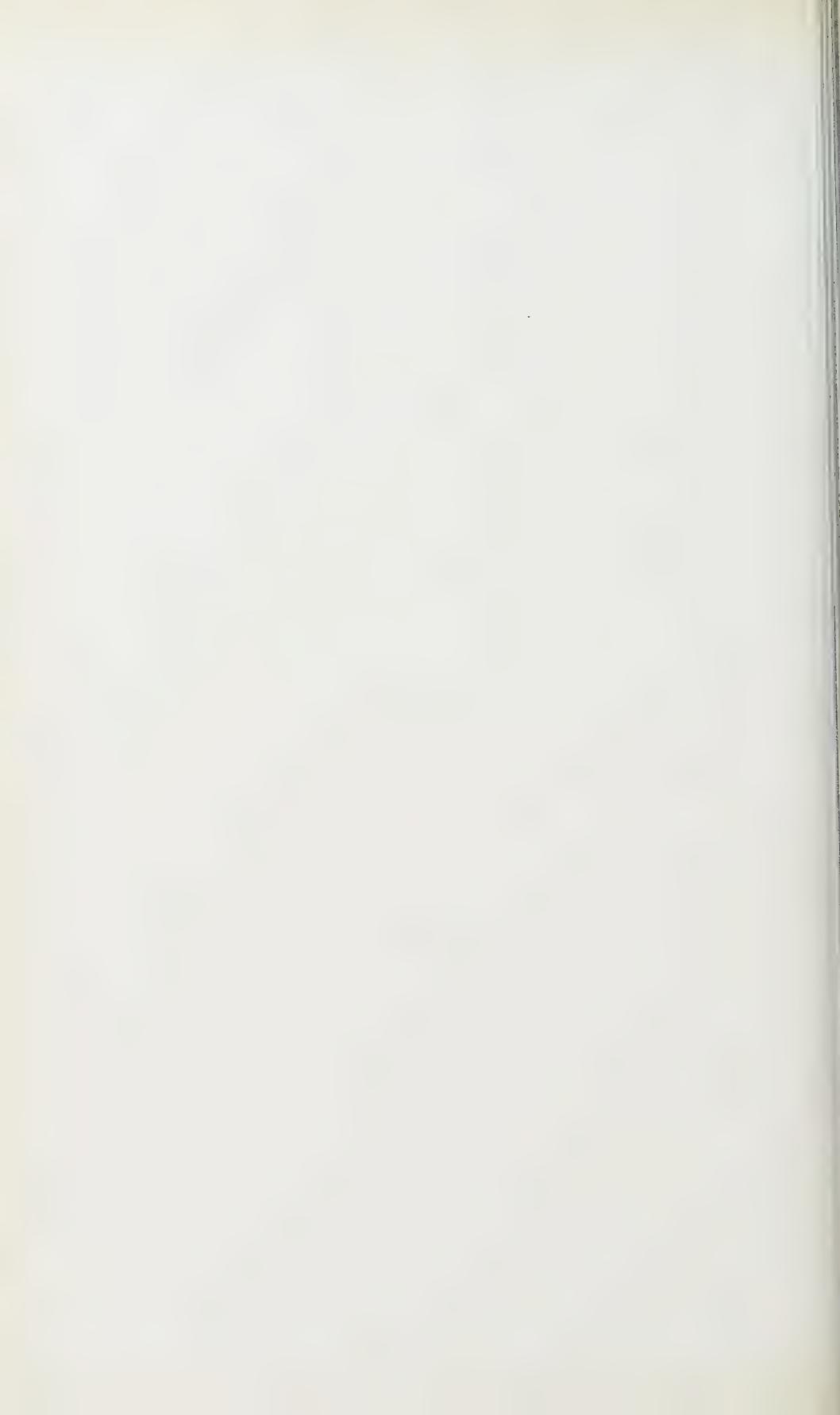


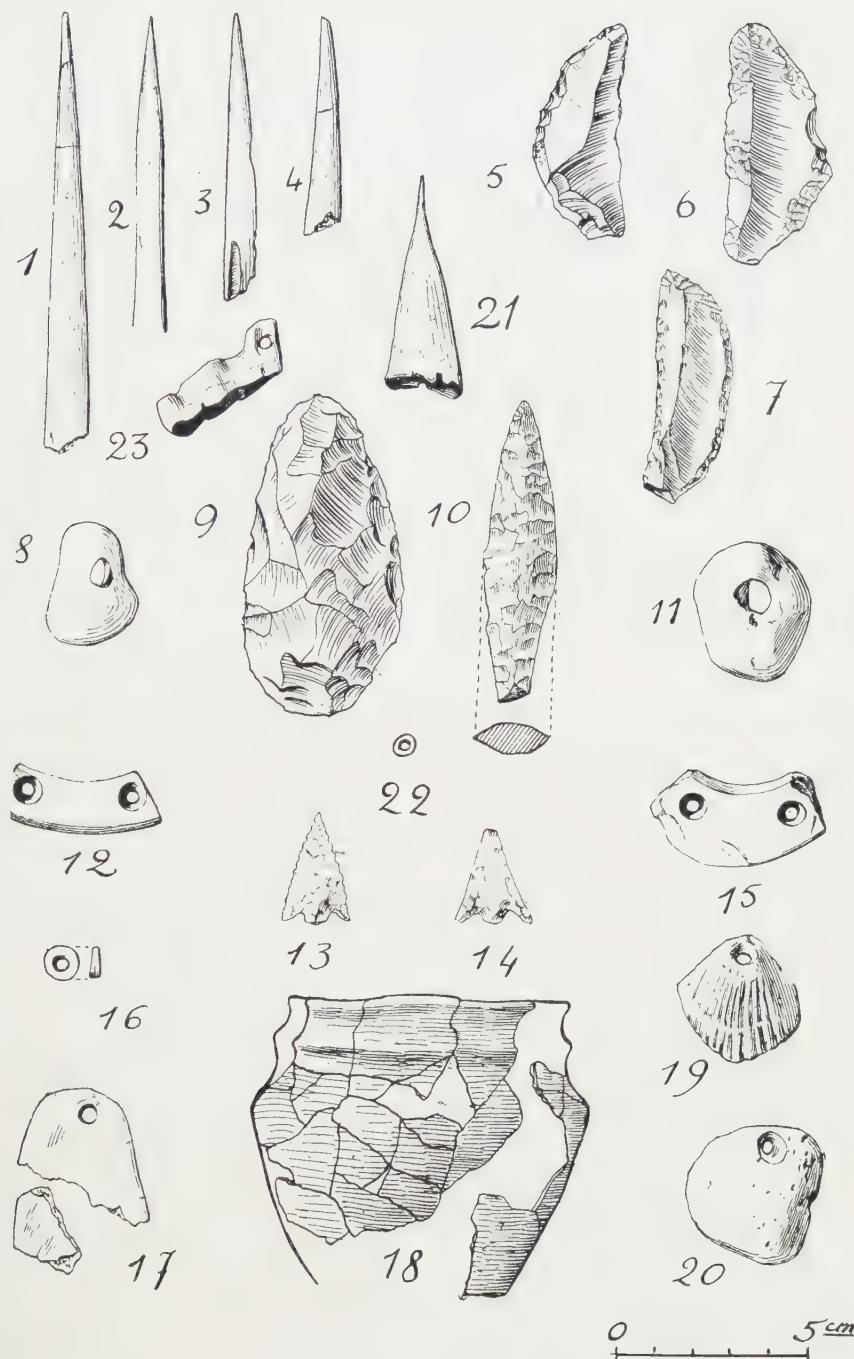
0 5 cm



Objets trouvés dans le vestibule (sauf le n° 2).

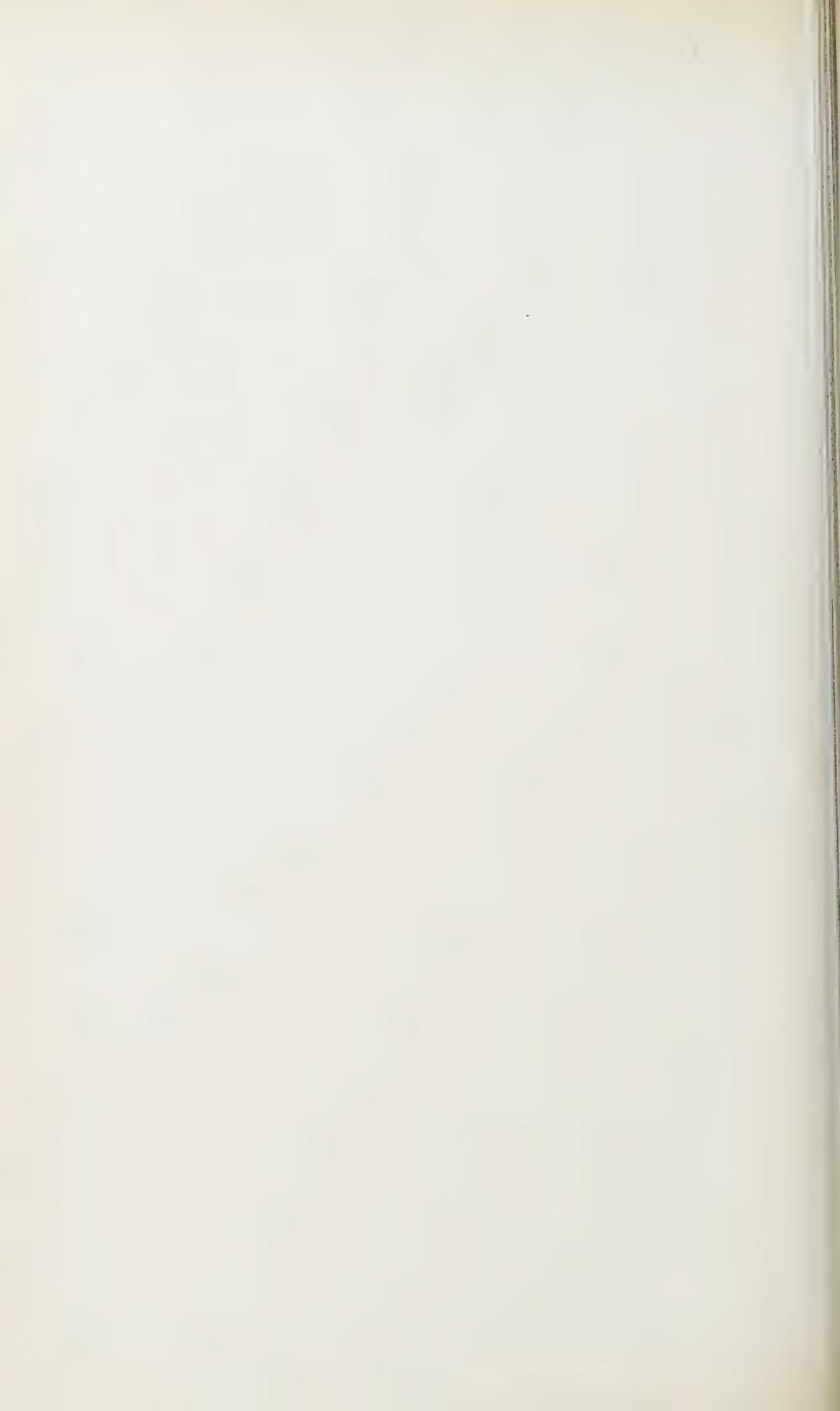
Le n° 10 est figuré à une échelle plus petite de moitié que celle indiquée pour les autres objets.





Objets trouvés dans le vestibule.

Le n° 18 est figuré à une échelle plus petite de moitié que celle indiquée pour les autres objets.



négligemment des pierres sèches plus ou moins plates, probablement pour arrêter les animaux fouisseurs; au-dessus, remplissant entièrement la galerie, la terre du dehors s'était infiltrée au cours des temps, mêlée aux pierres sèches tombées lors de l'affaissement des tables dont elles bouchaient les intervalles.

Nous avons observé dans la chambre deux dépôts de cendres (les pierres sous-jacentes ne sont pas brûlées, il ne s'agit donc pas de foyers), l'un en B, sur le dallage inférieur, l'autre en C, sur les pierres recouvrant le niveau à ossements. Le premier contenait, outre de nombreux os non brûlés, dont plusieurs crânes, quelques minuscules parcelles d'os brûlés, les uns sûrement d'animaux, les autres indéterminables, mais sans doute de même nature. Le second dépôt ne contenait rien. D'autre part, ces cendres n'ont pas été apportées dans des vases : aucun débris de poterie important ne les accompagnait, et d'ailleurs le volume du dépôt B est trop considérable pour avoir pu tenir dans un récipient d'argile même de la plus forte dimension.

Nous examinerons maintenant successivement : a) le mobilier; b) les ossements.

a) *Le mobilier.* — Dans la terre de remplissage nous avons trouvé, très près de la porte, dix petits tranchets et une pointe de javelot taillée sur les deux faces, en silex de la craie (pl. 4, n° 10). Ces objets ont sans doute, comme nous l'avons dit plus haut, pénétré dans la chambre par l'ouverture de la porte.

Devant le montant 6 et à 1 mètre de profondeur se trouvaient quelques tessonns d'un vase à pâte fine d'aspect néolithique; la figure 2 a en donne le profil probable.

Devant le montant 17 et à une profondeur de 1 mètre, M. Fouju a rencontré quelques fragments d'un grand vase d'aspect néolithique, pouvant avoir 0 m. 20 de diamètre à l'ouverture. Le bord de celle-ci est ondulé au doigt, et le col porte également une ligne d'impressions digitales (fig. 1). Il a bien voulu nous les offrir, ainsi que divers autres objets trouvés dans sa fouille (fragment de grattoir, percuteur,

tranchet très altéré, deux perçoirs et débris osseux d'animaux). Nous le remercions bien vivement de son extrême amabilité. Enfin, tout à fait en surface, se trouvait une

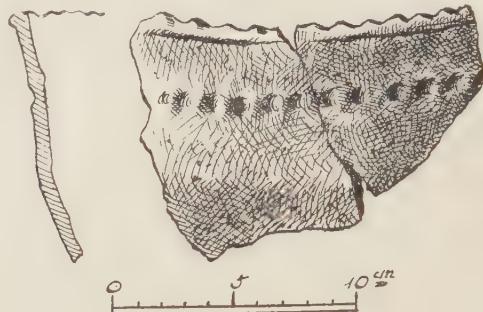


Fig. 1. — Fragment de grand vase trouvé dans le remblai de la chambre.

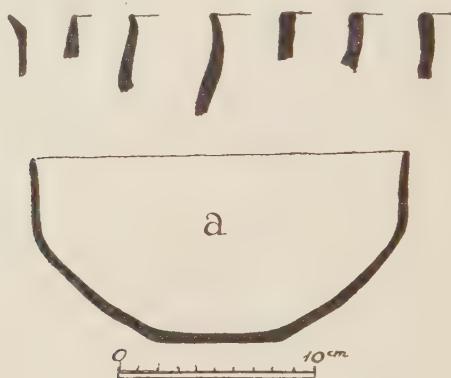


Fig. 2. — Profils de quelques bords.

moitié (talon) de hache polie ayant servi de percuteur, et présentant des traces d'oxyde de fer.

Voici maintenant les objets rencontrés dans le niveau à ossements, en allant de la porte vers le fond :

15. Groupe d'éclats et un grattoir.
16. Trois poinçons en os (pl. 4, nos 2, 3, 4).
17. Pointe de flèche en silex lacustre (pl. 4, n° 13).

18. Amulette crânienne, perforée, malheureusement brisée au moment de la fouille, et incomplète (pl. 4, n° 17).
19. Pointe de flèche en silex lacustre (pl. 4, n° 14).
20. Scie de fortune.
21. Poinçon en os (pl. 4, n° 1).
- 22 et 22'. Silex à trou naturel (pl. 4, n° 8) et petit galet plat de calcaire, à perforation artificielle (pl. 4, n° 20).
23. Coquille d'huître marine.
24. Cardium percé, non brûlé, trouvé dans le dépôt de cendres B (pl. 4, n° 19).
25. Petite hache taillée (pl. 4, n° 9).
26. Silex troué naturellement (pl. 4, n° 10).
27. Retouchoir épais.
29. Trois scies en silex, dont une bien retouchée (pl. 4, n°s 6 et 7).
- 30 et 31. Deux fragments de bracelets en schiste percés aux extrémités (pl. 4, n°s 12 et 15).
32. Fragments d'un vase (incomplet) à profil caréné, de pâte rosâtre assez fine (pl. 4, n° 18).
- 32'. Petite perle en os (pl. 4, n° 16).
33. Un petit tranchet.
34. Un retouchoir grossier.
- 34'. Une pointe arquée grossièrement retouchée.
35. Un retouchoir grossier.
38. Une moitié (pointe) d'un poignard en silex de la craie, admirablement taillé; la fracture est patinée (pl. 3, n° 2).
39. Un éclat dont un côté a été émoussé par usure.

En retriant les déblais, nous avons retrouvé les objets suivants : deux petits tranchets; une molaire de sanglier dont les racines ont été abrasées, sauf une, perforée pour la suspension de l'objet (pl. 4, n° 23); un petit poinçon très aigu (pl. 4, n° 21); les bases de deux autres poinçons; un fragment de gaine de hache en corne de cerf non polie; une petite perle en nacre; une moitié d'une grosse perle allongée formée d'un tronçon d'os long d'animal; une minuscule lamelle à dos rabattu vers la base; un éclat quelque peu retouché et un retouchoir. Enfin, en vidant le crâne trépané n° 36,

nous avons recueilli quatre petites perles en nacre, qui se trouvaient juxtaposées dans la terre (pl. 4, n° 22).

b) *Les ossements.* — Ceux-ci, provenant de plus d'une centaine d'individus de tous âges et des deux sexes, se trouvaient entassés pêle-mêle¹.

Parfois cependant les crânes semblaient former de petits groupes. Souvent aussi nous avons retrouvé les os longs réunis en « fagots » le long des parois, alors que les menus ossements, côtes, vertèbres et phalanges se rencontraient en plus grande abondance au milieu de la galerie.

En deux cas nous avons noté des os en connexion : un fémur articulé à une moitié de bassin, le long de la base du montant 4, et quatre vertèbres en file au pied du montant 14. Parfois aussi les crânes étaient accompagnés de la mâchoire inférieure correspondante.

Bien qu'ils fussent très fragiles et fissurés par le poids des terres et la chute des tables, nous avons pu recueillir une vingtaine de crânes plus ou moins complets, et des os longs, souvent brisés anciennement. Une étude d'ensemble en sera faite par un spécialiste, et paraîtra séparément. Nous pouvons toutefois noter dès à présent les faits suivants : plusieurs crânes présentent des déformations artificielles, à l'exclusion du Tsincipital. Un seul, n° 36, malheureusement incomplet, montre, en plus d'une trépanation cicatrisée du frontal, un grattage du même os et un raclage très prononcé du pariétal, dont l'épaisseur se trouve en ce point réduite de moitié. Ces diverses opérations ont également été suivies de guérison.

Un fragment de voûte (peut-être une rondelle) est entièrement couvert de stries de silex.

D'autres crânes portent des traces de blessures : l'un — n° 28 — a eu son frontal défoncé d'un coup de hache; l'entaille est très nette et des esquilles se sont détachées à l'intérieur sur tout son pourtour. Un autre présente une minuscule

1. Nous avons compté et reporté sur le plan 78 crânes plus ou moins complets. Mais de nombreux fragments attestaient un nombre d'individus sensiblement supérieur.

cule perforation due au choc d'un corps pointu. Un frontal enfin montre une blessure réparée à l'arcade sourcilière.

Les os longs, naturellement, présentaient aussi des traumatismes variés : fémur fracturé et réssoudé, péroné brisé et dont la fracture n'a pu se réduire, tibias blessés et réparés. Dans une vertèbre d'apparence tuberculeuse, n° 37, est enfoncé un tronçon de lamelle en silex, sorte de petit tranchet dont on n'aurait pas retouché les bords épais. Une incisive recueillie dans les déblais montre, outre une usure postérieure accentuée mais naturelle, une légère usure de la face antérieure probablement artificielle.

Signalons enfin la curieuse perforation due sans doute aux rongeurs qu'on remarque sur un occipital. Pareille découverte intéresse une partie du bord cicatrisé de la trépanation du crâne 36. Dans les deux cas, les parois du trou sont nettes, généralement perpendiculaires à la surface du crâne, mais parfois aussi légèrement obliques, aux dépens de la face interne; ces parois sont striées comme par des traits de scie très fins. Aucun instrument de silex n'a pu à notre avis exécuter ce travail qu'il convient d'imputer aux souris grignotant le crâne à l'état frais. Il y a du reste sur les ossements nombre de traces de grignotage.

c) *Ossements d'animaux*. — Il ne nous reste plus, pour terminer l'inventaire de cette intéressante sépulture, qu'à donner la nomenclature de quelques os d'animaux anciens qu'elle renfermait, et dont la détermination est due à l'abbé Breuil :

Blaireau, *meles taxus* : deux maxillaires, tête moyenne, tête d'humérus et fragment de cubitus d'un animal de forte taille.

Cerf, *cervus elaphus* : canon, fragments de râture, un sabot.

Mouton, *ovis aries* : os du tarse brûlé, fragment de maxillaire, très petite variété domestique.

Bœuf, *bos taurus* : phalange de très grande dimension, sans doute du *bos primigenius*.

B. BOTTET.

SÉPULTURES NÉOLITHIQUES SOUS DALLES AU CHATEAU DE MÉRY (S.-O.-O.)

Au cours de travaux effectués il y a une vingtaine d'années chez le comte de Ségur, dans une cour du château située à quelque cinquante mètres au nord de l'église et dans l'axe de celle-ci, on découvrit trois dalles de grès, distantes de

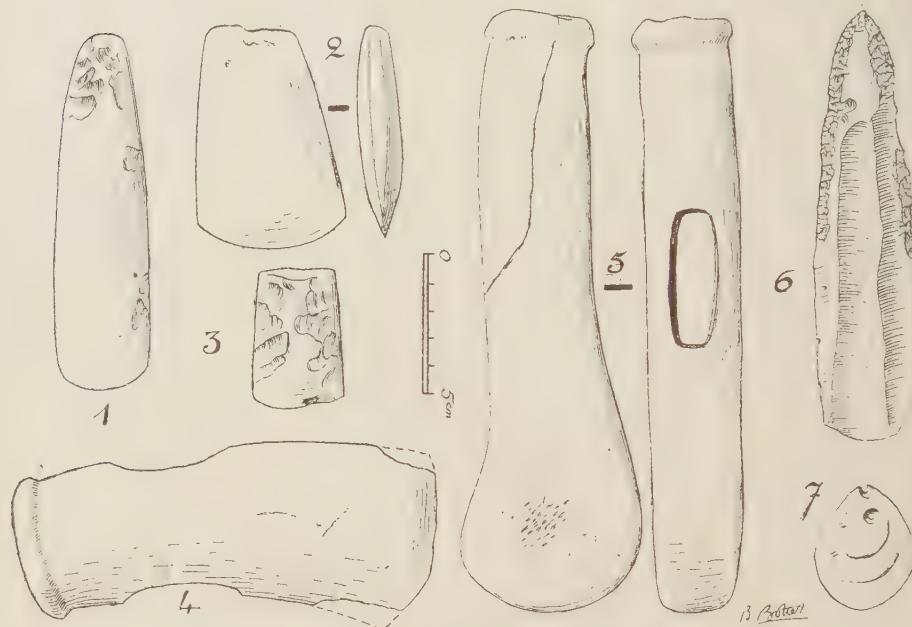


Fig. 3.

plusieurs mètres, et peut-être en file. Sous les deux premières, on trouva deux squelettes complets, accompagnés des objets reproduits fig. 3 (on a mélangé le mobilier des deux tombes).

La troisième dalle ne recouvrait rien. Nous avons tout d'abord cru à la possibilité d'une allée couverte, mais l'absence de montants, l'intégrité des squelettes et leur position peu profonde, font conclure à de simples inhumations sous dalles. D'ailleurs le mobilier, conservé au château de Méry, est plus riche, relativement, que celui de la plupart des allées couvertes de notre région. Il comprend, outre une petite lame sans intérêt particulier, non figurée, les objets suivants :

Petite hache polie allongée, en silex lacustre (fig. 3, n° 1).

Petite hache en roche verte (fig. 3, n° 2).

Moitié (tranchant) d'une petite hache polie en silex lacustre (fig. 3, n° 3).

Belle gaine en corne de cerf polie, ornée d'un bourrelet autour du talon (fig. 3, n° 4).

Casse-tête en corne de cerf polie, également ornée d'un bourrelet autour du talon. Cette pièce et la précédente semblent avoir fait partie d'un même équipement (fig. 3, n° 5).

Pointe de lance partiellement polie en silex du Grand-Pressigny (fig. 3, n° 6).

Un bivalve percé de deux trous de suspension (fig. 3, n° 7).

Quant aux ossements, qui étaient, paraît-il, bien conservés, on les porta au cimetière communal.

Nous remercions ici bien vivement M. le comte de Ségur qui nous a donné avec une grande amabilité les renseignements ci-dessus, et nous a autorisé à les publier, ainsi que les dessins des objets découverts.

B. BOTTET.

LES ORNEMENTS PÉNANNULAIRES CREUX DE SECTION TRIANGULAIRE

En février 1925, en creusant une tranchée derrière sa maison, à Saint-Martin-sur-le-Pré (Marne), M. Eug. Jesson découvrit, dans une poche de terre un peu plus foncée que la terre environnante, une cachette ancienne.

Un petit vase de bronze, recouvert d'un second, renfermait huit bijoux de bronze plaqué or; le tout était déposé dans un troisième vase plus grand, lui aussi de bronze.

L'inventeur confia d'abord, puis abandonna sa trouvaille à M. l'abbé Lallement, ancien curé de Saint-Martin, mort depuis professeur à l'Institution Saint-Étienne, à Châlons-sur-Marne.

Celui-ci nous communiqua ces objets, et, à l'aide de différents renseignements que nous pûmes alors lui donner, quelques archéologues et nous, il publia une notice qui appela l'attention sur ces objets presque inconnus en France¹.

Il nous paraît intéressant, après une étude approfondie, de revenir sur cette trouvaille pour essayer de préciser un point d'archéologie préhistorique².

Nous donnerons d'abord une description des objets de Saint-Martin, bijoux et vases, puis nous examinerons quelle est l'aire de dispersion de ce genre de bijoux, et, enfin, nous tâcherons d'en déterminer l'âge et, autant que possible, la destination.

1. *Importante et curieuse trouvaille archéologique.* Châlons-sur-Marne, Robat, 1926, 15 pages in-8.

2. Ces objets ont été légués par M. l'abbé Lallement au Musée de la ville de Châlons-sur-Marne.

* *

Les bijoux de Saint-Martin (fig. 1), au nombre de huit, sont tous de même facture; ils représentent de gros anneaux de section triangulaire, largement ouverts. Ils sont constitués par une âme de matière très poreuse, extrêmement légère,

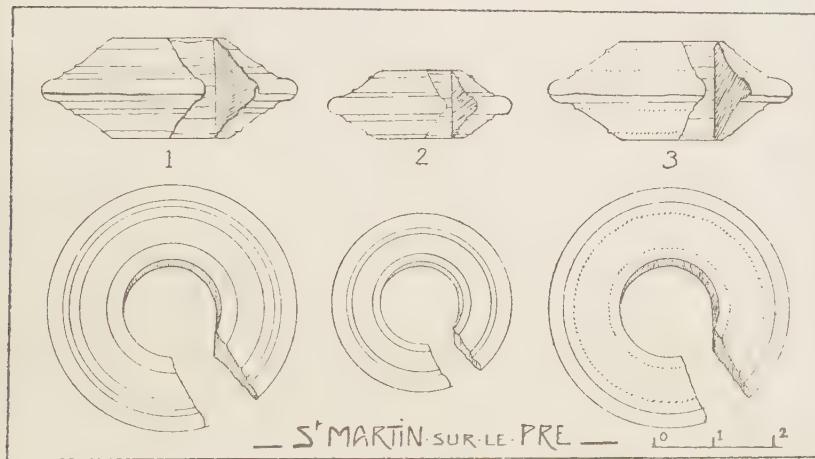


Fig. 1. — Les trois types différents d'anneaux pénannulaires de Saint-Martin-sur-le-Pré.

n'alourdisant l'objet que d'une manière insignifiante. Cette âme supporte trois lamelles de bronze qui ont imprimé leur relief à sa surface¹.

Une première lamelle, en forme de cylindre largement sectionné dans sa hauteur, était appliquée à l'intérieur, sa hauteur déterminant la hauteur ou épaisseur de l'anneau, et son diamètre le diamètre intérieur de celui-ci.

1. Nous avions pris d'abord cette matière pour une terre cuite spéciale; mais, comme nous l'a fait justement remarquer M. H. Corot, la cuisson d'une terre enrobée entre deux feuilles de bronze ne paraît guère réalisable sans détérioration de ces feuilles. Seule l'analyse chimique pourrait résoudre le problème qui se pose fréquemment, en particulier pour les bijoux hallstattiens.

Puis, deux autres feuilles de bronze, plus exactement deux disques échancrés, cintrés en troncs de cône, également sectionnés dans leur hauteur et formant comme des valves, s'agrafaient l'une à l'autre, s'emboîtaient l'une dans l'autre, par deux gorges, deux gouttières ménagées sur leur grande base, alors que le bord rabattu de leur petite base embrassait respectivement chacune des deux bases du cylindre intérieur.

Celui-ci était orné de cannelures parallèles aux bases. Les deux valves portaient en relief, réalisées *au repoussé*, deux ou trois lignes concentriques, soit continues, soit en grénetis. Les deux gouttières d'agrafage des grandes bases formaient un bourrelet circulaire très sensible. Cette ornementation, nous l'avons dit, se trouvait reproduite, comme par moulage, sur l'âme intérieure.

Ces feuilles de bronze sont plaquées de très minces feuilles d'or semblablement adaptées et reproduisant, elles aussi, le même décor. Mais, alors qu'au bord des deux sections de l'anneau les feuilles de bronze sont coupées net, les feuilles d'or, légèrement plus longues, sont rabattues entre l'âme et les feuilles de bronze. Cette disposition, qui se retrouve sur chacune des deux sections des huit anneaux, semble bien prouver que les surfaces de ces sections demeuraient normalement à nu.

On peut, suivant leurs dimensions, répartir ces huit anneaux en deux groupes.

Quatre ont un diamètre extérieur de 32 millimètres, un diamètre intérieur de 12, une épaisseur de 11; la largeur de la section en a en moyenne 7 à 8; leur poids est de 2 gr. 5. Tous quatre ont la même ornementation : deux lignes concentriques continues (fig. 1, 2).

Les quatre autres ont un diamètre extérieur de 42 millimètres, un diamètre intérieur de 15, une épaisseur de 17; la largeur des sections varie de 7 à 11; leur poids est de 4 grammes. Deux sont ornés de trois lignes concentriques continues disposées du centre à la périphérie, 1 et 2 (fig. 1, 1); les deux autres portent deux lignes concentriques de grénetis (fig. 1, 3).

* *

Quand M. l'abbé Lallement nous communiqua ces bijoux, nous fûmes très surpris; nous ne connaissions rien de tel; le *Manuel* de J. Déchelette ne nous fournissait aucun renseignement à leur sujet. Et pourtant on ne pouvait discuter leur attribution — nous y reviendrons — à l'âge du bronze ou au début de l'âge du fer.

En réalité, ces objets étaient presque, pour ne pas dire totalement inconnus sur le Continent; c'était surtout, peut-être uniquement, un produit britannique.

Grâce à l'amabilité de M. Reginald A. Smith, conservateur au British Museum, nous découvrîmes leur existence, et M. Saint-George Gray, secrétaire local pour le Somerset de la Société des Antiquaires de Londres, nous communiqua l'étude qu'il venait précisément d'en publier. Nous ne pouvons mieux faire que de la résumer ici en quelques lignes¹.

Ces ornements ont été diversement décrits comme anneaux, perles, ornements de cheveux, anneaux d'oreilles, agrafes, capsules, anneaux-monnaie et perles doubles coniques. M. Saint-George Gray adopte plus volontiers la définition de M. J. Graham Collander qui ne préjuge de rien et à laquelle nous nous rallions : *ornements pénannulaires creux de section triangulaire*.

On les rencontre, et encore assez rarement, en Angleterre, dans le Pays de Galles et en Écosse, et surtout en Irlande. L'auteur n'en connaît aucun spécimen sur le Continent.

J. Evans, dans son *Age du bronze*, aurait volontiers établi un rapprochement entre ces ornements et quelques anneaux égyptiens en cornaline, ivoire ou autres matières².

Le répertoire de ces objets (fig. 2), tel que l'établit, sans prétendre en donner une liste complète, M. Saint-George Gray,

1. A Gold Ornament found at Castle Cary, Somerset (*The Antiquaries Journal*, April 1925, vol. V, n° 2, p. 141-144).

2. John Evans, *l'Age du bronze*, édition française, p. 424. Paris, 1882.



Fig. 2. — Carte des trouvailles d'anneaux pénannulaires :

Angleterre et Pays de Galles :

N° 1.	Camp des High Downs, Sussex.....	1 exemplaire.
N° 2.	Whitfield Farm, 5 milles au S. de Sherborne.....	plusieurs.
N° 3.	Castle Cary, Somerset.....	1
N° 4.	Gaerwen, Anglesey	2 + plusieurs
N° 5.	Heathery Burn Cave, Durham.....	1
N° 6.	Tumulus de Chesterhope Common, Northumberland.....	plusieurs.
N° 7.	Cooper's Hill, près Alnwick, Northumberland.....	2
N° 8.	Cheseeburn Grange, Northumberland.....	1

Écosse :

N° 1.	Glenluce Sands, Wigtownshire.....	1
N° 2.	Whitefarland, Kilmory, Arran	1
N° 3.	Dumbarton, West Highlands.....	1
N° 4.	Gogar House, Corstorphine, Midlothian	1
N° 5.	Balmashanner, Forfarshire.....	4

Irlande :

N° 1.	Limerick	2
N° 2.	Askeaton, Limerick	2
N° 3.	Clare.....	2
N° 4.	En plus des deux Limerick ci-dessus, le musée de Dublin en possède.	9 ou 10.

Les *COLLECTANEA ANTIQUA* de Roach Smith, III, p. 136, donnent des dessins d'ornements semblables.

France :

N° 1.	Saint Martin-sur-le-Pré (Marne).....	8
N° 2.	Choussy (Loir-et-Cher).....	1
N° 3.	Venat. Commune de Saint-Yrieix (Charente).....	Eléments de 3 différents.

signale huit trouvailles en Angleterre et Pays de Galles représentant au moins treize exemplaires, et cinq en Écosse pour huit exemplaires. Quant à l'Irlande, il lui est difficile de préciser les endroits où furent trouvés les onze ou douze anneaux qui sont au Musée de Dublin. En dehors même de ceux-ci, sans pouvoir non plus préciser davantage, il signale encore en Irlande l'existence de six autres au moins. Soit au total trente-neuf anneaux au moins, dont dix-sept ou dix-huit au minimum pour l'Irlande.

Les dimensions des ornements britanniques sont très variables; leur diamètre oscille entre 19 et 45 millimètres et leur poids entre 2 gr. 8 et 54. Ils paraissent ne comporter que des éléments d'or. Ils ont été souvent trouvés par paires.

Pour quelques-uns, la section était très étroite et l'extrémité des sections ordinairement fermées par deux petits triangles de métal, ce qui pouvait être nécessaire par ce fait que ces objets étant creux, il fallait obturer les deux extrémités de l'anneau. Dans les ornements de Saint-Martin, ces extrémités l'étaient naturellement par la matière qui en constituait l'âme.

M. Saint-George Gray donne une description de l'un de ces anneaux; nous la traduisons littéralement pour bien établir la parenté qui existe entre les exemplaires britanniques et ceux de Saint-Martin.

« L'anneau de section triangulaire (fig. 3, 5) a été formé de cinq pièces d'or minces. Les deux bandes ou feuilles qui forment les faces supérieure et inférieure ont été découpées dans des feuilles d'or qui avaient été préalablement ornées de fines cannelures ou rayures d'une grande régularité. Les bords extérieurs des faces à leur convergence ont été nettement joints en tournant le bord d'une feuille sur le bord de l'autre et non pas, comme dans beaucoup de ces ornements, réunis ensemble au moyen d'un fil ou d'un collier à gorge. Vraisemblablement, les autres bords réunis ont été habilement joints par martelage. A la fente, ou brisure, les deux petits pans extrêmes et triangulaires pour fermer l'anneau et donner à l'ornement une apparence solide sont pleins

et non cannelés. Les dimensions de l'objet sont : diamètre extérieur 22 millimètres, intérieur 11 environ, épaisseur 6. »

L'auteur oublie de mentionner la cinquième pièce qui est nécessairement le cylindre intérieur.

Il y a bien identité entre ce bijou et les nôtres.

Si l'affirmation de M. Saint-George Gray, disant que ces ornements semblent confinés en Angleterre et qu'il n'existe à leur sujet aucun rapport venant du Continent, n'est plus rigoureusement exacte, il demeure vrai qu'il s'agit bien là, malgré tout, de bijoux d'origine britannique.

Nous avons mené une enquête assez étendue auprès des savants les plus compétents, les mieux placés pour savoir, et les réponses nous sont aimablement parvenues, toujours les mêmes : ces bijoux sont inconnus chez nous.

M. le docteur A. Mahr, alors conservateur au Musée d'histoire naturelle à Vienne, « ne connaît absolument rien de semblable en Autriche ».

M. Viollier, conservateur au Musée national suisse, à Zurich, nous dit : « Nous n'avons rien de semblable ni dans nos stations lacustres du bronze, ni dans nos tumulus du premier âge du fer. »

M. J. Puig y Cadafalch a consulté « le directeur des services de recherches préhistoriques de l'Institut d'Estudis catalans, qui a un service des résultats des fouilles dans toute la péninsule ibérique; celui-ci affirme que jusqu'à présent on ignore la présence d'objets analogues dans toute la Péninsule ».

« Rien de semblable en Belgique », dit M. Maertens.

Pour M. Holwerda, directeur du Rijks Museum van Oudheden, à Leyde, « les dits objets sont inconnus en Hollande ».

Ayant soumis la photographie des anneaux de Saint-Martin à ses collègues qui s'occupent de l'âge préhistorique. M. Mackeprang, conservateur du Musée national de Copenhague, nous affirme « qu'ils sont tout à fait inconnus au Danemark

aussi bien que dans les autres pays de la Scandinavie »; c'est ce que nous confirme M. Olov Janse, attaché au Musée de Saint-Germain : « Aucun objet analogue n'a été trouvé en Scandinavie. »

M. J. de Baye, qui a vu tant de choses au cours de ses nombreuses missions scientifiques à travers l'Europe, n'a jamais rencontré ce genre d'anneaux.

« En Alsace et en Rhénanie, rien de semblable », écrit M. F.-A. Schaeffer, conservateur au Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg. C'était déjà ce que nous avait dit M. Werner, conservateur du Musée de Mulhouse.

M. Aveneau de la Grancière, pour l'Armorique, M. le docteur Doranlo, pour la Normandie, MM. Corot et Bouillerot, pour la Bourgogne, etc., ne connaissent, eux non plus, rien de semblable.

M. Coutil cependant relève que « des anneaux ou olives analogues, mais non ouverts », ont été recueillis à Courdemange (Marne), à Saint-Brice-des-Ifs (Ille-et-Vilaine), et au Petit-Vilate (Cher); mais il n'y a là qu'analogie et non identité.

Depuis quelques années, le Musée de Saint-Germain possède un anneau de ce genre, acheté à Londres, de provenance indéterminée.

M. Corot, cependant, nous a signalé un anneau faisant partie de la cachette de Choussy (Loir-et-Cher) qui appartient à cette catégorie d'objets, et M. l'abbé Breuil nous a communiqué les dessins de quelques feuilles de bronze qui sont certainement des éléments d'objets semblables; ils font partie de la collection Favreau, d'Angoulême, et proviennent de la cachette de Venat (Charente).

La trouvaille de Choussy est déposée aujourd'hui au grand séminaire d'Issy. L'exemplaire qui en fait partie (fig. 3, 4) est en bronze plein coulé. Il a été signalé par MM. Breuil et Bouillerot dans l'étude sur la *Cachette de l'âge du bronze de Choussy (Loir-et-Cher)*¹, pl. IV, n° 78, et dé-

1. *Revue préhistorique illustrée de l'Est de la France*, 5^e année, n° 4.

signé : « anneau épais et ouvert, coulé, de destination indéterminée ». M. E. Florance l'a reproduit d'après cette étude de MM. Breuil et Bouillerot dans *l'Age du bronze en Loir-et-Cher*¹.

M. Chincholle, professeur de sciences au séminaire d'Issy, nous donne sur cet anneau les renseignements suivants : diamètre extérieur 26 millimètres, intérieur 12, épaisseur 8,

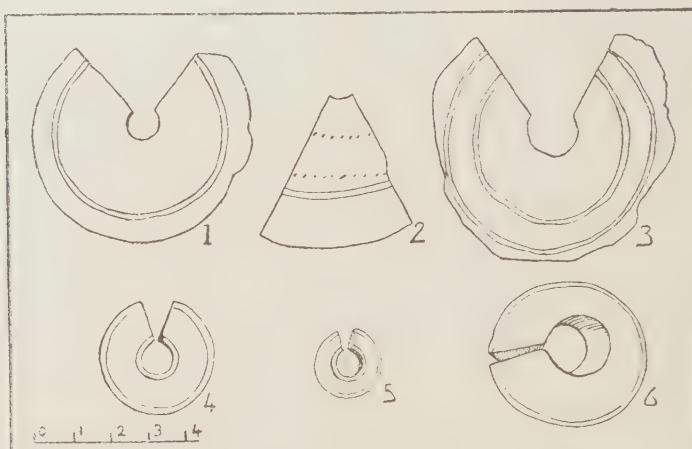


Fig. 3. — Anneaux pénannulaires divers :
1, 2, 3, Venat ; 4, Choussy ; 5, Castle Cary ; 6, Dumbarton.

poids 14 grammes. « La photographie de l'un des petits exemplaires de Saint-Martin pourrait passer, dit-il, pour la photographie de l'anneau de Choussy. »

Les feuilles de bronze que nous a signalées M. l'abbé Breuil (fig. 3, 1 et 3) sont deux lames minces circulaires, deux disques percés en leur centre, largement échancrés. Ils ont un diamètre moyen de 60 millimètres; celui de l'ouverture centrale est de 10 environ. A son origine l'échancreur a une largeur de 8 à 10 millimètres. Leur ornementation consiste en lignes circulaires continues faites *au repoussé*;

1. Blois, 1925.

l'un porte deux de ces lignes, l'autre une. Ces disques, cintrés en troncs de cône, comme y invite leur échancrure, reproduiraient exactement les valves des anneaux de Saint-Martin, et ces valves ne dépasseraient guère, embouties l'une dans l'autre, le diamètre de ces mêmes anneaux.

Un fragment d'une autre lame de même origine (fig. 3, 2) qui, complète, aurait eu un diamètre de 80 millimètres environ, paraît appartenir à la même série d'objets; elle est ornée d'une cannelure unie et de deux lignes de grénetis.

Donc, jusqu'ici, en dehors des Iles Britanniques, seule la France a livré de ces anneaux pénannulaires creux de section triangulaire. (Nous conservons le mot « creux », car l'âme des anneaux de Saint-Martin n'est qu'un support, et l'exemplaire en bronze plein de Choussy est une exception comme matière et comme technique.)

Cette rareté sur le Continent, cette abondance dans les Iles Britanniques, en particulier en Irlande, conduit naturellement à faire un rapprochement entre ces anneaux et les *lunules* irlandaises, également de l'âge du bronze, mais plus anciennes, dont le rayonnement ne dépassa guère les côtes du Continent, à proximité de leur lieu d'origine¹.

Comme pour ces lunules, la rencontre de ces anneaux sur le Continent indique un mouvement d'expansion assez puissant de la civilisation britannique, plus spécialement irlandaise. Et cela tient à ce que l'Irlande avec ses mines d'or devait être un centre d'attraction important où les commerçants devaient aller emprunter, avec le métal précieux, certains éléments de civilisation².

Les anneaux français sont-ils *made in England*? On pourrait en douter. D'après l'étude de M. Saint-George Gray, les exemplaires anglais seraient tous faits uniquement de feuilles

1. Cf. S. Reinach, *les Croissants d'or irlandais. Rev. celtique*, 1900.

2. Sans nier l'importance des gîtes aurifères de la Gaule, il faut constater que la plupart des dépôts d'or préhistoriques en France ont été trouvés sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche (12 sur 15, d'après Déchelette) dans les départements suivants: Calvados, Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Manche et Oise.

d'or plus ou moins épaisse, sans mélange de bronze ou d'autres matières. C'était un produit riche, de première qualité. Les exemplaires français, au contraire, peuvent, par comparaison, passer pour des produits de seconde qualité : bronze plein coulé à Choussy, feuilles de bronze à Venat, simple *double* à Saint-Martin. Cela nous inciterait à voir dans ces derniers des imitations, des contrefaçons, réalisées peut-être sur le Continent, mais dont l'idée première demeurerait cependant d'importation irlandaise.

Il faut noter une remarque que font MM. Breuil et Bouil-lerot à propos de la cachette de Choussy¹. Cette cachette renfermait un poignard à douille à trois trous de rivets : « Ce type relève d'ailleurs presque exclusivement du domaine britannico-séquanien et caractérise les relations établies à cette époque entre les îles anglaises et le littoral de l'Atlantique et de la Manche. »

La même remarque peut s'appliquer également à la cachette de Venat qui renfermait aussi ce genre de poignard².

* * *

Comme d'une manière générale ces objets proviennent de cachettes, de trouvailles fortuites et non de sépultures, il est difficile de les dater exactement. Cependant M. Saint-George Gray, avec les archéologues anglais, les attribue à la dernière période de l'âge du bronze, ce que fait aussi le catalogue du British Museum³, ce que faisait déjà J. Evans à propos de l'exemplaire de Dumbarton⁴.

Dans l'ensemble, cette attribution est certainement juste; mais peut-être pourrait-on, à l'aide des trouvailles françaises, serrer la question d'un peu plus près.

1. *Op. cit.*, p. 13.

2. Chauvet, *Venat*, pl. VIII, n° 49.

3. *Bronze Age Guide*, 1920, p. 47.

4. *L'Age du bronze*, édition française, 1882, p. 424, fig. 489.

Nous avons dit que les anneaux de Saint-Martin étaient enfermés dans trois vases de bronze (fig. 4) ¹.

Le moyen est une tasse hémisphérique ornée au repoussé de deux lignes de perles encadrées de lignes de grénetis.

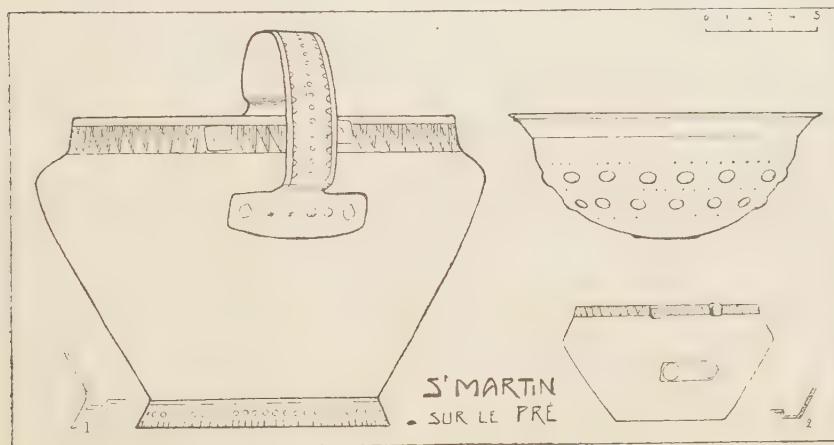


Fig. 4. — Vases de Saint-Martin-sur-le-Pré.

1. Coupe du fond et du système de sertissage du pied du grand vase
2. Coupe du fond du petit vase.

L'anse exceptée qui n'a pas existé dans l'exemplaire de Saint-Martin, il rappelle étonnamment une tasse de Corcelette ². Or Corcelette se place à la période finale de l'âge du bronze; le fer commence même à y apparaître. Cette station a fourni certaines appliques en bronze estampé, des boutons-agraves en particulier, que l'on rencontre en Bourgogne et en Franche-Comté dans des sépultures du Hallstatt I ³.

D'autre part, M. Olov Janse nous écrit que l'on a plusieurs

1. Il faut noter que l'on a recueilli à proximité de ces vases, mais, autant qu'on peut le savoir, non en contact avec eux, quelques tessons de céramique ancienne qui peuvent appartenir à l'époque du bronze, mais peuvent aussi être plus récents; ils réclament une étude plus approfondie.

2. Cf. J. Déchelette, *Manuel*, t. II, p. 287, fig. 108.

3. Cf. en particulier H. Corot, *Un Tumulus hallstattien à Minot*, B. A., 1902.

fois déterré en Danemark des coupes de bronze décorées au repoussé, semblables à ce vase, et que le trésor du Petit-Vilate contenait un fragment d'une pièce identique¹. Or, la trouvaille du Petit-Vilate est, elle aussi, de la fin de l'âge du bronze, et chevauche déjà sur le Hallstatt.

M. Schaeffer nous a signalé aussi la découverte d'un vase semblable dans un tumulus hallstattien en Alsace.

Le grand vase de Saint-Martin est formé essentiellement d'un tronc de cône réposant sur sa petite base (diamètre : 115 millimètres); la grande base (diamètre : 20 centimètres) se prolonge par un *entrant* oblique surmonté par un col droit de 12 millimètres environ. L'ensemble a 14 centimètres de hauteur; il possède une *anse en boucle nettement surélevée au-dessus du bord*, formée d'une lame de bronze de 22 millimètres de large sur 22 centimètres de long, y compris, à chaque extrémité, deux barres transversales de 5 à 6 centimètres de long qui servaient à fixer cette anse au corps du vase. Ces deux barres sont ornées au repoussé chacune de quatre perles semblables à celles qui décorent la coupe décrite ci-dessus. Deux rivets fixent cette anse à l'intérieur sur le col d'une part, à l'extérieur au-dessous de la panse de l'autre. Dans sa longueur, elle est ornée sur chaque bord d'une ligne gravée vers laquelle de petits angles tournent leur ouverture; une ligne de petits cercles de 2 millimètres de diamètre à peine court au milieu. Ce genre d'ornement paraît assez récent.

Le col est couvert sur son pourtour d'une ligne de dents de loup, la pointe en bas, décor qui appartient aux deux âges.

Le corps du vase est uni.

Une autre particularité qui nous rapprocherait plutôt du Hallstatt que de l'âge du bronze est que le fond de ce vase, à partir d'une faible distance du bord, est repoussé de quelques millimètres à l'intérieur, non pas en *umbo*, mais en

1. Cf. Olov Janse, *En Nordisk bronsepincett från Hallstattid funnen i Frankrike, Fornvannen*. Stockholm, 1924.

disque plan (fig. 4, 1). M. H. Corot nous signale que cette technique semble bien hallstattienne et s'observe sur les fonds de cistes à cordons et autres : alors ce sont des séries de cercles concentriques, avec, au milieu, un disque en relief.

De plus, s'évasant légèrement, ce fond forme, à quelques millimètres de sa base, une gorge dans laquelle un pied tronconique est serti si parfaitement que le joint, probablement martelé, est difficile à distinguer (fig. 4, 1). Haut de 12 millimètres environ, ce pied, anormal à l'âge du bronze, porte aussi un décor peu commun à cette époque : une ligne gravée circulaire surmonte une rangée de petits cercles semblables à ceux de l'anse, espacée de 2 millimètres à peine ; au-dessous, dressés en quelque sorte sur la base du pied et pareillement resserrés, sont disposés, par paires, de petits traits verticaux gravés de 3 à 4 millimètres de longueur.

Le petit vase est de même technique que le grand, mais l'anse a été supprimée et l'on ne peut affirmer qu'il ait eu un pied.

Tout cet ensemble donne à penser qu'il faut dater la cachette de Saint-Martin de l'extrême fin de l'âge du bronze, peut-être même des premières années de l'âge du fer.

Notons encore que cette technique de feuilles de bronze plaquées or est une technique très hallstattienne, et M. O. Costa de Beauregard a fait remarquer¹ que les objets de parure d'or du premier âge du fer sont presque tous creux et légers. Peut-être pas inconnue à l'âge du bronze, la constitution, pour les bijoux, d'un noyau artificiel, d'une âme de terre, de bois, ou d'un mélange de terre et d'éléments végétaux ou de toute autre matière, est une chose courante à l'âge suivant.

C'est à la même conclusion que nous aboutissons relativement à la cachette de Choussy. Nettement contemporaine de celle de Notre-Dame-d'Or, de Venat, du Petit-Vilate, des palafittes de Corcelette, nous pouvons répéter à son sujet ce que nous disions plus haut : elle a fourni certaines pièces

1. *Les Objets d'or préromains de la Gaule*, C. I. A., Monaco, 1906, II, p. 74.

d'applique en bronze estampé qui en Bourgogne et en d'autres régions appartiennent au Hallstatt.

Même réflexion encore pour Venat qui se place aux dernières années du bronze, mais qui renferme aussi quelques pièces que l'on peut considérer comme appartenant « à la transition de l'âge du bronze à l'âge du fer », telles les épingle à tête vasiforme¹.

Sans doute, ces anneaux, ceux de Saint-Martin en particulier, peuvent être plus anciens que le dépôt lui-même ou que les vases qui les renfermaient; mais, outre que cela est difficile à prouver, l'extrême fragilité de ces objets ne devait pas leur assurer une longue existence, et nous serions plutôt porté à les considérer comme contemporains de l'époque même du dépôt et comme représentant, parmi les différentes pièces de la cachette, les objets les plus récents.

Il est d'ailleurs possible que les exemplaires trouvés en France soient un peu postérieurs à ceux recueillis en Angleterre, leur propagation du centre de dispersion à la périphérie ayant pu demander un certain temps.

* * *

Mais quelle pouvait bien être la destination de ces bijoux? Rien jusqu'ici ne permet de donner à cette question une réponse non seulement définitive, mais même simplement satisfaisante.

« Anneaux, perles, perles doubles coniques, capsules, etc. » sont des termes de description non de définition adéquate. Pour J. Evans, ces ornements « semblent être des sortes de perles ou peut-être d'agrafes. Des courroies passées dans la fente étroite seraient un peu difficiles à défaire, mais cependant on pourrait dégager ces fermoirs sans détacher les bouts de la courroie² ». Cela serait peut-être vrai pour l'exemplaire de Dumbarton à fente étroite que signale précisément

1. Cf. J. Déchelette, *Manuel*, t. II, p. 324.

2. *Age du bronze*, édition française, 1882, p. 423.

J. Evans (fig. 3, 6); mais ce ne pourrait l'être pour nombre d'autres à fentes très larges, en particulier pour les exemplaires de Saint-Martin.

Leur fragilité permet aussi difficilement d'y voir des anneaux-monnaie; il paraît, de plus, y avoir antinomie entre ces objets creux, largement percés et fendus, très susceptibles d'être perdus, et des monnaies qui doivent représenter une certaine valeur sous un moindre volume et être faciles à porter sans crainte de perte. En tout cas, les exemplaires de Saint-Martin, de Venat et de Choussy auraient été des monnaies de mauvais aloi.

Restent deux hypothèses indiquées par les appellations « anneaux d'oreilles, ornements de cheveux ».

La première idée qui vient à l'esprit quand on voit ces bijoux, trouvés souvent par paires, est qu'ils ont pu servir de boucles d'oreilles, dont les systèmes d'attache, peut-être en matières organiques, auraient disparu. Il y a, en effet, entre eux et certains types de pendants, types en nacelles recourbées en particulier, quelque analogie. Mais pourquoi les orfèvres, les orfèvres bretons précisément, n'auraient-ils pas, comme ils le faisaient bien pour d'autres¹, adapté à ces anneaux des systèmes d'attache métalliques?

Mais ces anneaux n'auraient-ils pas pu être suspendus aux oreilles — pourquoi pas aussi aux narines? — simplement par insertion du lobe dans la fente? Cela paraît difficile si on tient compte que la largeur des fentes varie de 2 millimètres environ à 10; c'eût été souvent trop étroit et souvent trop large.

Il faut tenir compte du poids des bijoux. Si des boucles peuvent peser 2 gr. 5, 3 grammes, 4 grammes, il est moins aisé d'expliquer cette destination avec des poids de 14 grammes (types irlandais et Choussy), 17 grammes (Dumbarton), et même 54 grammes (Heathery Burn Cave).

L'hypothèse « ornements de cheveux » serait peut-être plus plausible; mais un anneau fermé eût tout aussi bien

1. Cf. J. Déchelette, *Manuel*, t. II, p. 359.

fait l'affaire, sans cette section parfois si large qu'elle devenait un danger continual de perte.

Nous ne croyons pas non plus possible d'assimiler ces anneaux *triangulaires*, *sectionnés dans toute leur épaisseur*, aux sphéroïdes en bronze ayant probablement fait partie d'un appareil à produire le feu, comme ceux de la Ferté-Hauterive, de Rochetaillée, de Venat, de Möringen... Nos anneaux sont trop petits, trop fragiles pour semblable destination; la feuille d'or du cylindre intérieur aurait été pulvérisée en quelques secondes et rien ne paraît moins désigné pour guider une corde motrice qu'un sectionnement intéressant toute l'épaisseur de l'anneau. Et puis, il y a là contre une raison que nous croyons péremptoire : les sphéroïdes sont français, les anneaux sont anglais.

Voir dans ces anneaux, pour tout expliquer, des objets votifs n'avance à rien. Un objet votif n'est jamais que la réplique, en matière plus riche, mieux ouvrée, d'un objet usuel, et la question reste entière; quelle était la destination de l'objet usuel représenté, symbolisé en quelque sorte par l'objet votif?

Ne pouvant que formuler des hypothèses, nous nous en tiendrons donc, pour désigner ces bijoux, à la définition de M. J. Graham Collander : *ornements pénannulaires creux de section triangulaire*, définition qui désigne parfaitement l'objet sans rien préjuger de sa destination.

Nous ferons pourtant quelques remarques qui, toutes négatives qu'elles sont, pourront guider des recherches ultérieures.

En examinant les caractéristiques générales des différents spécimens connus, nous constatons, par exemple, que la question poids n'a pas une importance capitale, celui-ci variant dans la proportion de 1 à 22 : de 2 gr. 5 à 54 grammes, pas plus, d'ailleurs, que la question diamètre et volume : l'exemplaire de Glenluce n'a que 19 millimètres de diamètre alors que celui de Dumbarton en a 47 et que ceux de Venat en auraient eu 60 et 70 au moins. Il en faut dire autant de la largeur de la section.

Le fait que les surfaces des sections demeuraient dans certains cas à nu, ou tout au moins n'étaient pas ornées, comme dans l'exemplaire de Castle-Cary, semble prouver que ces surfaces étaient de simples *surfaces d'adaptation*, invisibles quand l'objet occupait sa place normale, alors qu'au contraire les cannelures des cylindres intérieurs tendraient à prouver que cette partie des anneaux demeurait toujours visible. Ainsi, dans l'hypothèse « ornements de cheveux », cette décoration eût été superflue.

La fragilité extrême de quelques spécimens ne permet pas d'y voir des objets susceptibles de résister à un effort de quelque nature qu'il fût, susceptibles, par exemple, de servir de pièces de harnachement, ou, comme nous l'avons noté, de monnaie. De plus, leur forme même s'opposait à tout effort de resserrement ou d'écartement; les lèvres de leurs sections devaient demeurer à écartement constant; toute pression latérale dans un sens ou dans l'autre n'eût abouti qu'à les déformer, à les disjoindre, en un mot, à les disloquer.

Leur répartition par paires que l'on constate fréquemment en Angleterre et que confirme l'étude de ceux de Saint-Martin (2-2-4), est également un fait à retenir.

* * *

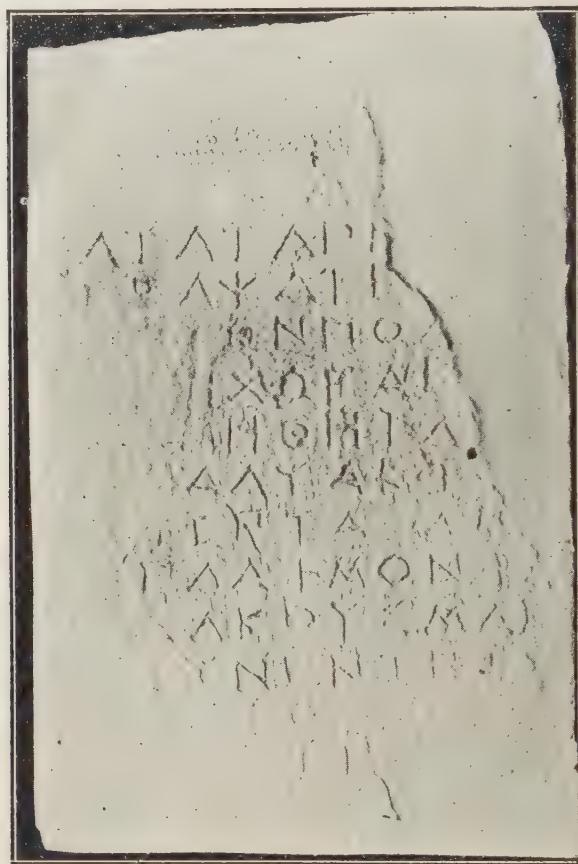
Voilà, croyons-nous, tout ce que l'on peut savoir actuellement sur ces ornements. On est là en présence d'objets d'origine britannico-irlandaise, remontant aux dernières années de l'âge du bronze ou aux premières de l'âge du fer, de destination problématique.

Puissent ces notes attirer davantage l'attention sur eux et contribuer ainsi à faire préciser ce point d'archéologie préhistorique !

Abbé FAVRET.

UNE INSCRIPTION HISTORIQUE DE DELPHES

M. Émile Bourguet a bien voulu me confier l'étude d'un



petit, mais important, fragment d'inscription découvert à Delphes le 9 février 1907 et qui porte le numéro d'inventaire

4549. Le lieu de la découverte, éloigné de plus d'un kilomètre du sanctuaire proprement dit, du péribole sacré, se trouve au sud-ouest de celui-ci, dans le faubourg dit Pylaea, tout proche de la porte du cimetière actuel et de la chapelle Saint-Élie qui occupent l'emplacement du synédron des amphictyons du temps d'Hadrien¹.

J'emprunte *mutatis mutandis* la description matérielle du fragment à deux lettres de M. Bourguet. — Morceau de calcaire de Saint-Élie, admirablement travaillé, cassé partout, sauf en haut. Revers aplani. Au-dessus de la ligne 1, il y avait, en léger ressaut, une partie haute de 42 millimètres, travaillée avec un outil bretté qui a produit une surface rugueuse et comme guillochée. Plus haut venait une moulure qui formait comme un cadre au texte. Hauteur du fragment 25 cm. 5 (partie inscrite 18); largeur 20 centimètres au maximum (partie inscrite 11 centimètres au maximum); épaisseur (intacte) 17 cm. 5; hauteur des lettres 1 centimètre. C'était donc une stèle très importante. Gravure $\sigma\tauοιγηδόν$ d'un très beau trait net et ferme, les lettres partout également larges. L'aspect et la forme des caractères (en particulier le *mu* et le *sigma* évasés) indiquent le début de la deuxième moitié du IV^e siècle. A certains endroits (ligne 7 et début de la ligne 6), la place d'une lettre est laissée vacante pour marquer une division en paragraphes ou articles.

Voici d'abord une transcription pure et simple du texte dont aucune lettre n'est douteuse (remarquez à la ligne 7 l'omission du trait médian de l'E).

Au-dessus de la première ligne du texte proprement dit et au-dessous de la partie guillochée, on distingue un grand A qui occupe une largeur presque double des lettres ordinaires. C'est sûrement le commencement d'un intitulé, car tout

1. Le lieu de réunion des amphictyons au IV^e siècle était en plein vent, un peu à l'ouest de ce cimetière (Bourguet, *Ruines*, p. 289). Il devait se trouver non loin d'un autel des Vents placé sur une sorte de promontoire d'où la vue s'étend sur un vaste horizon de plaine. Voir la carte dans Frazer, *Pausanias*, t. V (en regard de la page 248), ou Fougères, *Guide Joanne de Grèce* (1911), p. 238.

l'espace à gauche est libre. L'inscription étant en dialecte attique (voir notamment les lignes 4, 9 et 10), on restituera donc A[ΓΑΘΗ ΤΥΧΗ]!. M. Bourguet croit même apercevoir à l'extrême bord de la cassure des traces du *gamma*.

Α

Α Τ Α Τ Α Π Ι
Γ Ρ Α Ψ Α Ι Ε
Τ Ω Ν Π Ο /
Η Χ Ω Ρ Α Ε
Μ Η Ι Θ Η Ι Δ
5 (vide) Α Λ Υ Α Κ Τ Σ
Ι Ε Π Τ Α (vide) Α Π
Ε Δ Α Ι Μ Ο Ν Ι Ω
Α Λ Κ Ο Υ Σ Μ Α Γ
10 Υ Ν Ε Ν Τ Η Ι >
Ι Ο Υ Α
Ι Ι
Ρ

L'intitulé entier avec ses neuf lettres (minimum) occupait, d'après cela, une largeur d'environ 18 lettres du texte ordi-

1. Le caractère n'est pas très net et j'ai été d'abord tenté d'y voir un monogramme Δ. Des monogrammes analogues ont été relevés à cette place dans diverses inscriptions delphiques (*Bull. Corr. hell.*, XXIII, 374; *Sylloge*, 3^e édition, nos 440, 477; cf. p. 474), l'inscription *Sylloge* 477 (décret de proxénie, *Fouilles de Delphes*, III, 1, no 86) présente exactement le même monogramme que le nôtre — on l'a interprété par Δ(χράγτος) 'A(ργεῖος) — et ce même monogramme se retrouve sur quelques pierres du IV^e siècle où l'on y a vu la marque de l'entrepreneur Daos. Dans notre inscription on pourrait être tenté de résoudre ce monogramme en δ(όγμα) 'A(ρχιτεύων) : c'est le terme technique (cf. Démosthène, *Paix*, 19; *Ambassade*, 61, 64). Il est évident que cette interprétation changerait considérablement la dimension probable des lignes (réduites à 6^e lettres) mais, tout bien considéré, j'estime avec M. Bourguet que le IV^e siècle est une époque trop ancienne pour l'emploi d'une sigle de ce genre en tête d'un décret. En revanche, presque tous les décrets delphiques ou amphictyoniques bien conservés présentent comme intitulé soit θεός (ou θεοί) soit ἀγαθά τύχα au nominatif, à l'accusatif ou au datif; parfois les deux formules sont associées.

naire. Dans la ligne 1, il y a 5 lettres conservées à gauche de l'aplomb de l'A. D'autre part, le supplément le plus court qu'on puisse intercaler au début de cette ligne — ἐδοξε τοις Ἀριστοῖσι τὰ ἀναθήματα — comporte, on le voit, 26 caractères : total 31 ; la largeur de la ligne 1 est donc $31 + 18 + 31 = 80$ lettres. (M. Bourguet me rappelle que le traité entre Delphes et Pellana publié par Haussoullier compte 90 lettres à la ligne.) Maintenant 3 lettres du texte représentent environ 4 centimètres de largeur ; la largeur des lignes était donc d'environ 1 m. 08. Comme les stèles de ce genre ont d'ordinaire la forme barlongue (rectangles allongés en hauteur), la stèle devait avoir au moins 1 m. 20 de haut. La hauteur d'une ligne, interligne compris, étant de 12 millimètres, on voit que le texte propre, défaçalation faite de l'encadrement et du fronton, comptait de 80 à 90 lignes. Comme il ne subsiste de restes que pour 13 lignes et que les mieux conservées ne présentent que 9 lettres, il en résulte que toute tentative de restitution complète serait chimérique. Il faut se contenter de deviner d'après certains indices le sens général de l'inscription.

* * *

Le point de départ de tout essai d'interprétation est la ligne 6 où on lit ΑΛΥΑΚΤΟ[υ] : la place à gauche est vide, le mot commençait donc un article. M. Bourguet y a immédiatement reconnu un doublet ou plutôt la forme originale, tout au moins la forme delphique, du nom propre qu'Hérodote transcrit Ἀλυάττης : comparer ἀττική = ἀκτική, τριττύς = τρικτύς, etc., et en italien moderne *atto*, *letto*, *petto*, etc. A la ligne suivante, devant un espace vide, donc, en fin d'article, on lit Ι ΕΓΤΑ : la restitution μνχ[η] ἐπτά s'impose et suggère aussitôt les indications précises de poids que donne Hérodote (I, 50-51) pour les différents ex-voto de Crésus à Delphes, indications que, très probablement, il lisait gravées sur les bases de ces offrandes. C'était là sans doute un usage général pour les offrandes d'or et d'argent. Encore aujourd'hui sur la base du trépied d'Hiéron (*B. C. H.*, XXI,

589 = *Syll.*³, 35 C), on lit les mots *h επτά μναῖ*. Plutarque (*Camille*, c. 8) nous apprend que le cratère d'or dédié à Delphes par les Romains après la prise de Véies en 395 avant J.-C. (cf. Diodore, XIV, 93; Tite-Live, V, 28) pesait 8 talents : or, ce cratère a été envoyé à la fonte par Onomarchos (Aprien, *Ital.*, fr. 8, p. 12, Didot), mais l'historien ajoute *κεῖται δ' ἡ θάσις*. Si Plutarque donnait le poids du cratère, c'est sans doute que ce poids était inscrit sur la base conservée dans le trésor des Marseillais.

On admettra sans peine que les mots *μναῖ επτά* terminent l'article qui commence par *'Αλυάτου* et qui occupe ainsi à peu près une ligne de 80 lettres. Dès lors il ne peut s'agir que du grand cratère d'argent — *χρητήρα ἀργύρεον μέγαν* — qu'Alyatte, roi de Lydie, et père de Crésus, avait, selon Hérodote (I, 25), consacré à Delphes en reconnaissance d'un conseil de l'oracle relatif à sa maladie. Aujourd'hui encore, on croit reconnaître la trace de son emplacement sur la terrasse du temple (n° 160 de la liste de Pomtow). Ce cratère reposait sur un support (*ὑποκρητηρίδιον, ἔγγυθήνη*) en fer forgé, œuvre admirable de Glaucus de Chios, citée par Hérodote et par Hagesandros de Delphes (fr. 45, FHG IV, 421 = Athénée, V, 210 B). Au temps de Plutarque (*De Defectu orac.*, 47) et de Pausanias (X, 16), ce support était même le seul monument qui subsistât des offrandes des rois de Lydie. Le cratère lui-même avait partagé le sort des ex-voto de Gyges et de Crésus, que les généraux phocidiens pendant la deuxième guerre sacrée envoyèrent au creuset (Diodore, XVI, 58).

Du même coup, nous voyons enfin que notre inscription delphique ne peut être qu'un inventaire général des offrandes précieuses confisquées entre 354 et 346 par les stratèges phocidiens Onomarchos, Phayllos, Phalaicos, au cours de la lutte sans merci qu'ils soutinrent contre un monde d'ennemis¹.

1. Le premier dictateur phocidiens, Philomélos, ne s'était attaqué qu'à la caisse du temple (Diodore, XVI, 56). Pour le pillage des offrandes, les textes principaux sont Théopompe (FHG, I, 308 et 314); Éphore (Damophile, *ibid.*, I, 275); Diodore, XVI, 33, 56, 60; Strabon XII, 3, 8; Plutarque, *De Pyth Orac.*, 14, 16; *De defectu Orac.*, 47; Pausanias, X, 8; 13; 16; Athénée, V, 210 B;

Parmi ces ex-voto les uns — surtout des bijoux — furent distribués, raconte la chronique scandaleuse, entre les femmes, les favorites et les favoris des généraux ; d'autres — en bronze et en fer — furent utilisés en nature pour l'armement des troupes ; la plus grande partie des offrandes d'or et d'argent fut envoyée à la fonte. L'or — il y en avait pour 4.000 talents d'argent, soit environ 330 talents poids d'or¹ — fut probablement converti en lingots et vendu sur le marché, car les Phocidiens n'ont pas frappé de pièces d'or ; l'argent des offrandes représentait 6.000 talents ; le tout fut monnayé pour alimenter les fonds secrets de la diplomatie phocidienne et surtout pour solder les mercenaires levés en grand nombre. Il subsiste encore quelques-unes de ces monnaies qui portent sur l'une de leurs faces la tête de l'Apollon de Delphes (Head, *Historia numorum*, 2^e éd., p. 339). Il y en aurait davantage si les Locriens d'Oponte à la fin de la guerre n'avaient ramassé toutes les pièces qu'ils purent trouver pour en faire une hydrie d'argent qu'ils consacrèrent au dieu de Delphes (Plutarque, *De Pyth. orac.*, 16).

A quelle occasion l'inventaire, dont nous possédonns ce fragment, fut-il dressé ? Certainement, après la fin de la

VI, 231 F; XIII, 604 F. Le récit moderne le plus détaillé et le plus sûr de la Guerre Sacrée est encore celui de Arnold Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, I (2^e éd.), p. 488 suiv.

1. En comptant l'or à la valeur de 12 fois son poids argent (Platon). Le compte de Diodore (XVI, 56) n'a rien d'exagéré. Rien que pour les ex-voto dont les poids sont attestés, nous avons :

Briques d'or de Crésus (Hérodote)	10 talents
Lion, femme et phiales de Crésus (Diodore)	30 —
Cratère d'or de Crésus (Hérodote)	8,5 —
Nikés et trépieds des tyrans de Syracuse (Simonide)	50,7 —
Cratères de Gyges (Hérodote)	30 —
Cratère de Véies (Plutarque)	8 —
	137,2 —

Les 117 briques d'électrum de Crésus à 2 talents font 234 talents d'électrum et en supposant une teneur de 3/4 en or, environ 175 talents d'or. On a donc au total :

$$175 + 137,2 = 312,2.$$

Les autres offrandes d'or non spécifiées représentent bien 20 talents.

guerre, lorsque les Phocidiens, sous la menace des armées de Philippe et abandonnés par Athènes, se furent soumis : ils furent alors condamnés par le conseil des amphictyons à payer une contribution annuelle de 60 talents jusqu'à remboursement complet des richesses par eux confisquées pendant leur pillage sacrilège¹, μέχρι ἡν ἐκτίσωσι τὰ ἀπογραφέντα χρήματα κατὰ τὴν ἵεροσυλίαν (Diodore, XVI, 60). Pour connaître le montant et la valeur de ces richesses disparues, il fallait un inventaire. Déjà, au cours des dernières années de la guerre, les trois généraux phocidiens nommés à la place du dictateur Phalaicos avaient ouvert une instruction sur l'emploi des trésors confisqués et, comme le trésorier Philon n'eut pas rendre des comptes exacts, ils le firent mettre à mort (Diodore, XVI, 56). Il existait donc à la fin des hostilités au moins un rudiment d'inventaire phocidien. Les amphictyons le prirent sans doute pour base du leur et c'est à ce document que Diodore, ou sa source, a emprunté (XVI, 56) le renseignement rappelé ci-dessus que la valeur totale des ex-voto d'or détruits s'élevait, en argent, à 4.000 talents, et celle des objets d'argent à 6.000. Peut-être ce dernier chiffre comprend-il le numéraire constituant l'encaisse du dieu, que les Phocidiens avaient emprunté au début de la guerre.

L'inventaire dressé par ordre des amphictyons devait comprendre, en outre, des indications précises sur le poids des objets d'or et d'argent. Ces objets n'étaient pas en très grand nombre. On peut les diviser en quatre groupes : 1^o offrandes des rois de Lydie Gyges, Alyatte, Crésus (Hérodote, I, 14, 25, 50 — 51, 92; Diodore, XVI, 56);

1. Schaefer, II, 285, dit à tort 50 talents par an. Le remboursement à raison de 60 talents par an aurait duré 167 ans; nous savons par les inscriptions, les reçus de Delphes et d'Élatée (*Sylloge*³, 230 à 235) que les paiements commencèrent en 343 et furent, au début, semestriels et réguliers; dès le 11^e versement, ils devinrent annuels et furent réduits à 10 talents; ils cessèrent avec le 22^e. L'amende semble avoir été remise soit lors de l'amnistie d'Alexandre (324), soit à l'occasion de la guerre Lamiaque (323). Elle avait produit en tout 420 talents au lieu de 10.000 et aucune des offrandes détruites ne fut restaurée. Voir Bourguet, *Administration financière du sanctuaire Pythique*, p. 37 suiv.

2^o offrandes des tyrans de Syracuse (Athénée, VI, 231 F); 3^o ex-voto divers : bassin d'or du trépied de Platées (Pausanias, X, 13); hache d'or de Ténédos et persil d'or de Sélinonte (Plutarque, *De Pyth. orac.*, 12); cratère des Romains; 4^o couronnes, colliers, vases à boire, etc., distribués par les généraux (Athénée, VI, 232 EF; XIII, 104 F). En dépouillant tous les textes qui me sont connus, je n'ai trouvé que 26 lots, la plupart d'objets d'or; peut-être y en avait-il le double auxquels il faut ajouter, comme on le verra, certains vases de bronze. Tout compris, il ne devait guère y avoir plus de 70 ou 80 entrées nominatives qui, à raison d'une ligne par article, correspondent bien à l'espace disponible sur la stèle, défaillance faite du décret initial.

L'original de l'inventaire conservé aux archives de Delphes devait être écrit sur papyrus, mais heureusement on avait pris la précaution d'en faire graver une copie sur pierre. C'est elle qui nous est parvenue en partie. Sur la stèle, l'inventaire proprement dit devait être précédé du décret des amphictyons qui en ordonnait l'établissement; on peut donc restituer avec quelque certitude le début de l'inscription ainsi :

Ἐδοξε τοῖς Ἀμφικτύοσιν τὰ ἀναθήματα τὰ πρότερον ὅντα ἐν τῷ ιερῷ καὶ (?) ὑπὸ τῶν Φωκέων κατακοπέντα (οὐ ἀναιρεθέντα) καθ' ἔκαστον ἀνάγραψαι ἐν τοῖς λαχητροῖς λιθίνη...

Les trois lignes suivantes faisaient encore partie de ce préambule, mais elles sont trop mutilées pour qu'on puisse en saisir le sens. A la ligne 3 je crois reconnaître τῶν πόλεων, peut-être était-il question de copies de la stèle à déposer dans les cités (*πόλεις*) représentées à l'amphictyonie¹ : πέμψαι ἀπόγραφα εἰς ἐκάστην τῶν πόλεων.

Est-ce en raison du caractère panhellénique ainsi donné au document qu'il fut rédigé dans la langue attique dont M. Bourguet note d'ailleurs l'intrusion dans les textes delphiques vers 338?

1. C'est ainsi que dans le décret amphictyonique donnant cours forcé au tétradrachme attique (*Sylloge*³, 729), outre les deux exemplaires gravés sur pierre, on prescrit que chaque hiéromnémon rapportera une copie manuscrite dans sa patrie.

Je ne sais rien faire de $\dot{\eta} \gamma \omega \rho \alpha \varepsilon$ (l. 4), mais les derniers mots du préambule — si l'on restitue (l. 5) $\dot{\varepsilon} \omega \varsigma \ \dot{\alpha} \nu \omega \iota \chi \omega \delta \omega \mu \acute{\eta} \theta \eta \iota \ \delta \dots$ — peuvent se rapporter à la reconstruction du temple incendié en 373 et qui avait été entravée par la guerre. Les versements de l'amende phocidienne furent, en fait, employés aux travaux de reconstruction et c'est peut-être à cette affectation qu'il était ici fait allusion. Tout cela sous toutes réserves.

Article 1^{er}. Lignes 6 à 7 : 'Αλυάκτο[υ..... κρατήρο ἀργυροῦς ... τούτου σταθμὸς τάλαντα δέκα...? μνα]ὶ ἐπτά. (On peut naturellement allonger les suppléments avec des épithètes précisant la qualité du donateur ou du don, par exemple $\theta \alpha \sigma \iota \lambda \acute{\epsilon} \omega \varsigma \ \Lambda \omega \delta \omega \nu$, $\mu \acute{\epsilon} \gamma \alpha \varsigma$.) Pour le nombre de talents à suppléer, rappelons à titre de comparaison que le cratère en or de Crésus pesait, d'après Hérodote, 8 talents et 42 mines et le cratère d'or offert par les Romains, d'après Plutarque, 8 talents. Un cratère en argent, matière moins chère, pouvait être plus lourd.

Si dans cet article 1^{er} la description de l'offrande commence par le nom du donateur, il n'en était pas nécessairement de même dans tous les autres. On a observé depuis longtemps le manque d'uniformité, de tradition fixe dans la rédaction des actes delphiques¹. Lors donc qu'au commencement de l'article 2, on lit les lettres ΑΓ..., je ne crois pas qu'il s'agisse d'une offrande des gens d'Apollonia en Illyrie. Leur ex-voto du v^e siècle, œuvre de Lykios, est signalé à Olympie par Pausanias (V, 22); mais la « moisson d'or » qu'ils avaient consacrée à Delphes doit être postérieure à la Guerre Sacrée, car Plutarque (*De Pyth. orac.*, 16) semble en

1. Il est difficile de deviner quel ordre le rédacteur a suivi dans le dénombrément des ex-voto. On ne peut guère songer à l'ordre alphabétique des noms des donateurs, quoique le hasard veuille que, dans la partie conservée, les offrandes se succèdent en effet dans cet ordre ('Αλυάκτης, Λακεδαιμόνιοι, Μάργητες). Ordre chronologique? mais les offrandes de Gyges auraient dû précéder le cratère d'Alyatte. Ordre topographique? Ce cratère aurait dû voisiner avec le vase d'argent de Crésus (Pomtow, n° 168), également placé sur la terrasse du temple, et qui ne figure pas dans notre texte. Peut-être a-t-on suivi tout simplement l'ordre des registres des Phociens qui ont dû noter les ex-voto au fur et à mesure de leur envoi au creuset, c'est-à-dire, en somme, dans une succession arbitraire.

parler comme d'un objet subsistant de son temps. Il est bien plus probable qu'il s'agit d'un objet en métal précieux concernant Apollon, objet offert par les Lacédémoniens dont le nom se lit à la ligne 8, sans doute en fin d'article. On restituera donc ainsi : 'Απ[όλλωνος, γρυσσούν, σταθμόν εχον... τάλαντα ἀνάθημα τὸν Λακεδαιμονίων. Il pourrait s'agir d'un plectre d'or comme celui que les Mégariens offrirent plus tard (Plutarque, *De Pyth. orac.*, 16 *in fine*), donc 'Απ[όλλωνος πλήκτρον]¹.

Cet ex-voto n'est mentionné, il est vrai, dans aucun texte; le seul ex-voto d'or lacédémonien qui soit connu est le vase lustral du trésor des Clazoméniens : encore, si ce vase portait une dédicace au nom de Lacédémone, Hérodote affirme (I, 51) que c'était là un faux delphien et que, en réalité, le vase faisait partie des offrandes de Crésus. Néanmoins, comme nous savons par Théopompe (fr. 219 = Athénée VI, 231 F) et par Pausanias (III, 10, 8) que les Lacédémoniens, au temps même de Crésus, avaient fait recouvrir d'or le visage de leur colossal Apollon d'Amyclées, il n'y a rien d'invraisemblable à ce que, vers la même époque, ils aient consacré au dieu de Delphes un plectre de même métal. On sera peut-être surpris que les Phociens n'aient pas hésité à monnayer une offrande des Lacédémoniens qui, pendant la Guerre Sacrée, leur témoignèrent une neutralité bienveillante, mais ils n'avaient pas davantage épargné un monument bien plus illustre, le bassin d'or du trépied de Platées (Pausanias, X, 13, 9) dont ils ne laissèrent subsister que le support et le serpent.

Article 3. A la ligne suivante, je propose de restituer χρατήρ ou τρίποντος γλυκοῦ Μαγ[νήτων τὸν πρὸς τῷ Μακάνδρῳ ἀναθήμα, οὐ σταθμός τάλαντα].

Les Magnètes du Méandre entretenaient avec Delphes, dès le VII^e ou le VI^e siècle, des relations étroites; Aristote ou Théophraste, cité par Athénée (IV, 173 E), les qualifie même de

1. Je préfère cette restitution à celle du mot ἀγλήμα par exemple, car, d'une manière générale, je suis porté à croire que les Phociens se sont absenus de fondre les statues divines, quel qu'en fût le métal : c'eût été aggraver leur sacrilège. (La « boulangère » de Crésus n'est pas une effigie divine.) Voir plus loin à propos des bronzes.

colons des Delphiens, Δελφῶν ἄποικοι, et allègue comme preuve la similitude de certains usages. Plutarque (*De Pyth. Orac.*, 16) mentionne des ἀνθετικῶν ἀπαρχαῖς envoyées par les Magnètes. On ne s'étonnera pas de voir figurer un objet en bronze parmi les victimes de la rapacité phocidienne. Diodore (XVI, 33) dit expressément qu'Onomarchos employa des offrandes en bronze et en fer pour la fabrication des armures et armes de ses mercenaires¹. Déjà Grote a expliqué, par un emploi semblable, la disparition des broches en fer (οἵελασι) dédiées par la courtisane Rhodopis (Athénée, XIII, 596 D) et dont Plutarque (*De Pyth. orac.*, 14) parle comme d'un objet manquant. Il n'est pas impossible même qu'une partie du bronze ainsi récupéré ait servi à la frappe de monnaies, car, si les pièces de bronze, les γαλλοῖ, ne figurent dans les inventaires delphiques qu'à partir de l'an 344-343 (*Syll.* 3, 244 E 1, 35 = Bourguet, *Revue des Études anciennes*, 1919, 87), il existe des moyens bronzes phocidiens frappés pendant la Guerre Sacrée et dont quelques-uns même portent les noms des stratèges Onomarchos (*sic*) et Phalaicos. Cependant, je suis porté à croire que les Phocidiens n'envoyèrent au creuset, en fait de bronzes, que la vaisselle (cratères, bassins, etc.), mais ne s'attaquèrent ni aux statues, ni même plus généralement aux objets figurés ayant une valeur d'art. Plutarque et Pausanias signalent en effet à Delphes une quantité de statues en bronze antérieures à la Guerre Sacrée. Homolle a retrouvé l'Aurige, et, dans le trésor de Corinthe, le seul monument votif qui subsistât au temps de Plutarque (*De Pyth. orac.*, 12) était un palmier de bronze, épargné sans doute à cause de sa beauté. Les dictateurs phocidiens étaient gens sans scrupule; on ne peut leur refuser le goût : ils respectèrent même la base en fer du cratère d'Alyatte.

Les quatre dernières lignes de notre texte laissent transparaître si peu de lettres significatives qu'il semble désespéré de chercher à en extraire un sens. A la ligne 10 ΥΝΕΝΘΙΧ, il

1. ὁ οὖν Ὀνόμαρχος — ἐκ μὲν τοῦ γαλλοῦ καὶ σιδήρου κατεσκεύασεν ὄπλων (boucliers ?) πλῆθος, ἐκ δὲ τοῦ ἀργυρίου καὶ χρυσίου νόμισμα κόψας κ. τ. λ.

doit cependant s'agir d'un objet du genre neutre, en or, en argent ou en bronze ($\chiρυσοῦν$, $\chiρυροῦν$, $\chiαλκοῦν$) dont l'emplacement paraît avoir été indiqué. Mais quel est cet emplacement désigné par un mot commençant par X? J'ai pensé au mot $\chiαλκοθήκη$, mais l'existence à Delphes d'un local de ce nom est inconnue; on ne connaît qu'une $\iotaπλοθήκη$ que mentionnent quelques comptes (*Sylloge* ³, nos 250 et 253). On sait qu'à Athènes il y avait à la fois une chalcothèque et une hoplothèque.

A la ligne 11, les quatre voyelles subsistantes IOΥΑ peuvent, avec beaucoup de bonne volonté, se distribuer entre les deux mots $\chiρωτ]ου$ $\alpha[\piέφθου$, c'est l'expression dont se sert Théopompe (Athénée, VI, 232 B) pour désigner l'or raffiné qu'Hiéron employa pour son trépied et sa Victoire. Il n'est donc pas impossible que dans cette ligne commençât la mention des offrandes des tyrans de Syracuse, qui furent sûrement envoyées au creuset par les Phocidiens.

* * *

On le voit : si indigents que soient les renseignements précis, si rares les faits nouveaux que fournit notre texte, il n'en offre pas moins aux érudits un très vif intérêt. Il nous fait entrevoir la source officielle, le document monumental, où ont puisé les nombreux historiens qui dans l'antiquité avaient écrit $\piερὶ τῶν συληθέντων ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων$ (ou $\iotaερῶν \chiρημάτων$) soit dans des monographies spéciales, soit dans des chapitres d'un ouvrage d'ensemble : de ce nombre furent Théopompe, Damophilos (fils et continuateur d'Éphore), Anaxandridas de Delphes, Hagésandros, Polémon, Alcétas et les compilateurs tardifs, Diodore et Athénée. Il y a quelques années Hiller von Gärtringen écrivait dans un article de l'Encyclopédie de Pauly Wissowa (article *Delphoi*, colonne 2522) en parlant de Théopompe : « On ne saurait douter que dans son récit du pillage de Delphes, il n'ait utilisé des inscriptions lapidaires et des archives. » Nous avons maintenant sous les yeux, par une rare bonne fortune, un vestige

d'une de ces inscriptions, la plus importante peut-être. Grâces en soient rendues à M. Bourguet. Si, malgré tous ses efforts, il n'a pas pu retrouver au musée de Delphes ni dans sa collection d'estampages d'autres fragments de ce document capital, il ne faut pas désespérer qu'une fouille exhaustive entreprise à l'endroit de la trouvaille, qui ne paraît pas avoir été exploré à fond, ne puisse en fournir de nouveaux débris; car la grande stèle a dû être érigée à l'endroit même de la découverte, devant le lieu de réunion des amphictyons. Même réduit à quelques lignes mutilées, nous possédonns un monument d'une réelle valeur, digne de prendre place au premier rang des *Greek historical inscriptions* si M. George Hill se décide à publier une troisième édition de ce précieux florilège.

Théodore REINACH.

PHÈDRE " A LA BALANÇOIRE " ET LE SYMBOLISME DES PENDAISONS

On a dit, non sans raison, que la religion minoenne restait pour nous, encore aujourd'hui, comme un livre d'images sans commentaire. Du moins, les survivances qu'elle a laissées à travers les cultes grecs permettent-elles en certaines occasions de retrouver, à distance, les explications « littéraires » qui nous manquent encore, faute de tout déchiffrement de l'écriture crêteoise. Je crois pouvoir signaler ici un de ces cas.

Décrivant la *Nekyia* peinte par Polygnote de Thasos, entre 458 et 447 avant J.-C.¹, sur un des côtés de la *Lesché* des Cnidiens à Delphes — *τὸ εἴξ ἀριστερᾶς χειρός* — Pausanias avait signalé la peinture que voici :

L. X, 29, 3 : 'Επίοντι δὲ ἐφεξῆς τὰ ἐν τῇ γραφῇ, ἔστιν ἐγγυτάτῳ τοῦ στρέφοντος τὸ καλώδιον Ἀριαδνή, καθηται μὲν ἐπὶ πέτρας, ὥρῃ δὲ ἐς τὴν αἰδελφὴν Φαίδραν, τό τε ἄλλο σιωρουμένην σῶμα ἐν σειρᾷ καὶ ταῖς χερσὶν ἀμφοτέραις ἐκατέρωθεν τῆς σειρᾶς ἐχομένην παρεῖχε δὲ τὸ σχῆμα καίπερ ἐς τὸ εὐπρεπέστερον πεποιημένον συμβάλλεσθαι τὰ ἐς τῆς Φαίδρας τὴν τελευτήν.

Le passage a été traduit comme il suit par le regretté A.-J. Reinach, dans le *Recueil Milliet*² : « En continuant à parcourir le tableau, on voit Ariadne tout près de l'homme qui tend le câble. Elle est assise sur un rocher et regarde sa sœur

1. C. Robert, *Marathonschlacht*, p. 69.

2. P. 117.

Phèdre. *Celle-ci se balance sur une corde à laquelle elle se tient des deux mains.* L'attitude suggère, sous une forme très gracieuse, la manière dont Phèdre périt. »

Si on laisse de côté l'interprétation donnée au : *ναίτερ εἰς τὸ εὐπρεπέστερον πεποιημένον*, qu'il y aurait eu lieu de rendre différemment¹, l'exégèse est fidèle : la peinture de Polygnote dans la *Lesché* représentait une Phèdre à la balançoire. Pausanias, ne comprenant plus, a cru qu'il y avait là quelque allusion voilée, et plus ou moins ennoblie, à la fin tragique de la princesse crétoise. On s'en est généralement tenu après lui à cet essai d'explication². A.-J. Reinach écrivait, plutôt vaguement : « *Polygnote* suit sans doute une version athénienne où Phèdre se pendait³. »

C'eût été une première question que de savoir si nous pouvons prêter *au peintre même* l'étrange assimilation ainsi supposée. La « version athénienne » que Polygnote (?) aurait « sans doute » suivie ne nous est point jusqu'ici connue, du moins avant 447. Ce sera, plus tard, celle du *second Hippolyte* d'Euripide, le seul conservé : l'*Hippolyte porte-couronne*, joué en 428. Là, Phèdre, en effet, se pendait⁴. Mais ce n'était pas alors même un thème constant. Dans le premier drame, l'*Hippolyte se voilant*, il est au moins probable que le suicide nous était relaté d'autre façon. Peut-être, la reine coupable se frappait-elle, — ainsi le supposera encore la tragédie de Sénèque⁵ — avec le glaive abandonné par Hippolyte⁶.

La tradition relative à la pendaison a laissé plus tard en tout cas, dans l'art et la littérature, certains souvenirs persistants. C'est pour cela encore que la peinture murale de Tor Marancio, à la Bibliothèque Vaticane — œuvre du III^e siècle après J.-C. d'après Helbig, mais inspirée, semble-

1. « Quoique sous une forme plus décente. »

2. Notamment O. Jahn, *Arch. Beiträge*, p. 324 sqq.; C. Robert, *Nekyia*, p. 30; *Griech. Heldensage*, p. 741, n. 3.

3. Même interprétation dans L. Séchan, *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, p. 323, n. 2.

4. Éd. L. Mérédier, Coll. Budé, 1927; argum. p. 26, et v. 776 sqq.

5. V. 1191 sqq.

6. L. Séchan, *l. l.*, p. 326, n. 10.

t-il, d'un prototype alexandrin¹ — montrait *Fedra* serrant dans sa main crispée, aux Enfers, le lacet avec lequel elle avait voulu s'étrangler².

Ausone, de son côté, évoque la même mort :

*Respicit abjectas desperans Phedra tabellas:
Haec laqueum gerit³.*

Si nous ne sommes pas trop surpris, de la sorte, que Pausanias, en son temps, ait cru voir dans la balançoire de Phèdre aux Enfers un symbole de mort par pendaison, il eût fallu remarquer combien l'interprétation était hardie, voire hasardeuse. De l'étranglement par le lacet au badinage de l'escarpolette, il y a fort loin : si loin que certains critiques perspicaces ont bien fait, déjà, d'hésiter à prendre à leur compte pareille hypothèse⁴. Il eût été prudent de retenir du : *τὸ σχῆμα παρεῖχε συμβάλλεσθαι*, l'aveu indirect de l'incompréhension d'une représentation étrange; prudent aussi de ne pas croire nécessaire de suivre si exactement, aujourd'hui, les explications improvisées de la *Périégèse*, reproduisant sans doute déjà celles de quelques *ciceroni* delphiques.

En fait, l'énigme qui embarrassait Pausanias est exactement éclairée grâce à une découverte des récentes fouilles crétoises. On va constater qu'inversement, il eût été utile, pour cette trouvaille, de comparer, — ce qui n'a pas été fait jusqu'ici, — le texte décrivant les peintures de la *Lesché* cnidienne. Le document crétois et le texte relatif à la *Nekyia* s'expliquent l'un par l'autre.

Phèdre se balançant sur une corde à laquelle elle se tient des

1. Elle provient de fouilles exécutées de 1817 à 1823, aux frais de la Duchesse de Chablais (Biondi) : legs de la Duchesse au Vatican.

2. J. Ilberg, *Roschers Lexic.*, s. v. *Phaidra*, p. 2220 sqq. (d'après Puntoni, sur les peintures de Tor Marancio, p. 79 sqq.).

3. Ausone, VI, 32.

4. Cf. encore L. Méridier, *l. l.* Un des premiers savants qui aient rejeté l'explication par la pendaison a été M. E. Pottier, dans une de ses conférences faites à Athènes en 1901, aux séances archéologiques de l'École française : cf. BCH, XXV, 1901, p. 516 ; *Album des vases du Louvre*, p. 96, à propos de l'amphore F. 60, pl. 68, et *Catal. raisonné*, p. 742.

deux mains n'est plus visible dans la *Lesché* arasée. Mais nous la connaissons tout de même, pour un temps bien antérieur. Telle quelle, elle a été retrouvée d'abord à Haghia Triada, dans une tombe au N.-E. du palais¹. Il y avait là une construction plus ancienne que le palais même, avec quatre chambres (une à deux piliers carrés, autrefois; deux réutilisées tardivement). Des deux principales, l'une n'a rien donné ou presque; la découverte vient de l'autre — celle aux piliers — qui était la plus riche. Un *terminus post quem* (vers 1360 \pm) nous est fourni là par un cartouche de la reine Thii; mais la tombe avait été trop bouleversée, hélas! pour qu'il faille voir en ce scarabée un indice chronologique bien certain². Les autres idoles³ et la « Phèdre » doivent provenir d'un sanctuaire domestique. La « Phèdre » appartient à la catégorie des figurines dites *proto-mycénien*nes: on a pu la restituer *assise sur une corde* entre deux épais piliers légèrement amincis en haut, percés là d'un trou, obliquement, au-dessous de leur partie supérieure, et *surmontés d'oiseaux*⁴. La fille de Minos et de Pasiphaé est vêtue d'une courte jupe, laissant les jambes en partie nues; sa tête a disparu; les cheveux devaient avoir été longs et flottants. Les bras étaient étendus; les mains sont percées pour le passage des cordes, et il y avait aussi des trous correspondants, de même destination, à hauteur des hanches. La restitution faite par M. Gilliéron au Musée de Candie (fig. 1) paraît donc indiscutable.

On a hésité sur l'interprétation des oiseaux couronnant les piliers. Pour M. M. P. Nilsson, « the difficulty is to reconcile the swinging and the epiphany of gods⁵ ». Mais était-il nécessaire de penser spécialement aux oiseaux d'une épiphanie? On songera aux deux mâts jumelés représentés sur le sarco-

1. *Monum. antichi*, XIV, p. 719 sqq.; fig. 24, 37-40; *Antiq. crétoises*, I, pl. XX, 2, et pl. XXVI, 4, 5, 6.

2. C'est l'avis de M. M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean Religion*, 1927, p. 258; cf. p. 286, 287, n. 6 de la p. 286 (la fig. 84, p. 287, reproduit sans désignation « Phèdre à la balançoire »).

3. Nilsson, *l. l.*, fig. 79, 80, 81, p. 258 sqq.

4. *Monum. antichi*, XIV, p. 747, fig. 42-43 (Della Seta).

5. *L. l.*, n. 6 de la p. 286 (p. 287).

phage d'Haghia Triada, avec l'oiseau et la double hache au-dessous.

Il ne paraît pas ici inutile de rappeler aussi l'autel de Tylissos, flanqué de ses deux colonnes portant des aigles



Fig. 1. — « Phèdre » à la balançoire.

dorés¹; on y officiait en secret pour Zeus Lycaios, sur une petite colline de la cité crétoise; il est probable, d'ailleurs, que le dit lieu de culte a été retrouvé (en fondations) dans les récentes fouilles, encore inédites, de M. J. Hatzidakis. Peut-être, hors de Crète même, faudrait-il évoquer les deux pylônes de l'entrée du temple d'Aphrodite à Paphos, *hiéron*

1. Pausanias, VIII, 37, 7.

connu dès le temps de l'*Odyssée*¹; ou les mâts (surmontés du foudre) des monnaies de Césarée du Mont Argaeos, encadrant une représentation symbolique de la divine montagne².

Quo qu'il en soit, Pausanias nous a appris qu'au milieu du v^e siècle³, une Crêteoise de haut parage, une illustre héroïne du passé minoen alors enseveli dans un oubli quasi total, était encore représentée à Delphes *κινηματένην σῶμα ἐν τείχῳ νοι ταῖς χερσὶν ἀμφοτέραις ἐνατέρωθεν τῆς σειρᾶς ἔχομένην*. Nous n'avons plus aucun droit de refuser à l'identifier pour Phèdre, d'après la figurine à la balançoire d'Haghia Triada.

Dès lors s'éclairent pour nous, et la nature, et la destinée même de cette amoureuse « préhellénique ». Le balancement auquel elle était soumise, dès les temps minoens, et qui lui resta propre, jusque dans l'autre monde, à l'époque grecque, nous est bien connu comme un vieux *rite agraire*, en rapport précisément avec les croyances eschatologiques de l'Attique. A la fête dionysiaque de l'*Aiôra* (balançoire), à Athènes, le jeu de l'escarpolette était non pas un simple divertissement, mais une *action magique*, capable d'influencer la fertilité de la Terre; il faut interpréter religieusement des scènes comme celle d'un vase de Berlin (fig. 2)⁴, où un Silène chevalin balance une jeune femme sur une sellette-tabouret : rien, ici, du profane amusement du célèbre tableau de notre Fragonard⁵. L'intime rapport de cet usage pieux avec la fête du printemps a été excellamment indiqué, en diverses études, celles de M. M. P.

1. VIII, 362 sqq.

2. A. B. Cook, *Zeus*, II, 1925, *Appendice B*, p. 978, fig. 875; cf. Ch. Picard, *REA*, XXIX, 1927, p. 261 sqq.

3. Pour les figurations antérieures, cf. Louvre F. 60 (ci-dessus, p. 49, n. 4).

4. *Dict. ant.*, s. v. *Aiôra*, fig. 196 (reprod. inexacte) : milieu du v^e siècle avant J.-C.; cf. Pfuhl, Hauser, dans Furtwängler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, pl. 125.

5. Le Silène n'est d'ailleurs pas placé du même côté que le « Financier »! Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'on a pu vouloir expliquer la balançoire de la *Nekyia* comme un simple motif « de genre »; Kalkmann, *Arch. Zeit.*, 1883, p. 40.

Nilsson¹ et de M. Deubner², par exemple, auxquelles il suffit de renvoyer. Les explications plus anciennes, telles qu'on les verra consignées, par exemple, dans l'article du *Dictionnaire des Antiquités* au mot *Aiôra*³, sont périmées. Des exemples fort divers et instructifs de la valeur spéciale du



Fig. 2. — Rite de l'*Aiôra*.

balancement ont été diligemment rassemblés, à travers tous pays, par Sir J. Frazer⁴. Il ne paraît pas fort nécessaire d'insister à nouveau sur l'image qu'il évoquait, et dont quelques plaisanteries d'Aristophane nous avertissent⁵.

1. *Die Anthesterien u. die Aiôra*, *Eranos*, XV, 1915, p. 189 sqq.

2. *Attischer Frühlingszauber*, dans *Festschrift f. P. Clemen*, 1926, p. 115 sqq.

3. Hunziker, *s. v.* ; cf. O. Jahn, *Arch. Beiträge*, p. 324-326.

4. *The golden Bough*, IV, p. 277 sqq.

5. « Nous, les femmes, dit Lysistrata, comme la nacelle, nous ne sommes bonnes qu'à une chose. »

Si Phèdre entre ainsi dans la lignée des génies agraires minoens, nous concevons mieux ses rapports avec Hippolyte. Le héros trézénien de la végétation¹, — *eniautos daimôn*, comme eût dit Miss J. Harrison — se reclasse lui-même dans la série des amants de déesses dont la légende recouvre certains rites cathartiques, destinés eux-mêmes à favoriser la prospérité des champs². Ces amants rustiques et divins ont été généralement mis à mort par les Olympiens jaloux. Les uns sont frappés de la foudre, les autres périssent par l'effet d'autres « miracles ». La légende d'Hippolyte offre plusieurs points de comparaison avec celle d'Adonis³. D'après certaines versions, Phèdre, aidée de Cypres, punissait les chastes dédains du héros, en l'exposant à un monstre, qui a ressemblé au taureau crétois⁴. Sur le versant Sud de l'Acropole, et en contrebas du rempart dit de Cimon, il y avait un temple d'Aphrodite Ιππολύτια fondé, disait-on, par Phèdre, et antérieur en tout cas au v^e siècle⁵. Or, cette Aphrodite du sanctuaire ἐφ' Ιππολύτῳ était une Pandémos; comme telle, elle s'apparentait aux mères de la végétation, à Déméter Eleusinia, à Eileithyia-Eleuthia, à la « Muse » Polymnia, hypostases d'une même entité crétoise⁶.

Pausanias a raconté, d'autre part⁷, que Phèdre elle-même aurait rapporté — de Crète à Athènes, précisément, — deux Eileithyiai : on pourrait presque dire qu'elle n'avait fait, en cette occasion, qu'introniser sur le continent des parentes⁸.

1. C. Robert, *Heldensage*, p. 738.

2. P. ex. Jason et Erisyechthon (pour Déméter); Orion (pour Eôs); etc.

3. A la fin même de l'*Hippolyte* d'Euripide, Artémis annonçait à mots couverts qu'elle vengerait Hippolyte sur Adonis.

4. Euripide, *Hippolyte*, v. 1213 sqq.; cf. L. Séchan, *l. l.*, p. 335 sqq.; cratère de Ruvo, au British Museum, fig. 99; peinture (perdue) d'Antiphile, rival d'Apelle, à l'époque de Philippe de Macédoine, *ibid.*, p. 340, n. 4; E. Pfuhl, *Malerei*, § 843.

5. Euripide, *Hippolyte*, v. 24 sqq., et surtout 31-33. M. L. Méridier veut, avec d'autres, que ces vers aient été interpolés, ce qui n'est pas sûr; en tout cas, on reconnaît que la tradition était très ancienne; cf. J. Ilberg, *Roschers' Lexicon*, p. 2221, s. v. *Phaidra*.

6. Ch. Picard, *RHR*, XCV, 1927, p. 220 sqq.

7. I., 18, 5.

8. Les oiseaux qui surmontent les deux piliers de la balançoire évo-

* *

Malgré d'utiles objections, il reste encore fort traditionnel, je l'ai dit, de mettre en rapport le balancement de l'*aiôra* et la pendaison, comme l'avait déjà suggéré Pausanias. A.-J. Reinach, reprenant une explication de Hunziker, nous assurait encore que les poupées qu'on agitait à Athènes avec l'*aiôra* « étaient censées commémorer la pendaison d'Érigoné, fille d'Icaros 1 ». Il n'a pas dit comment ni pourquoi.

Je crois qu'il serait de quelque intérêt de renoncer désormais d'abord à l'assimilation ainsi faite, et qui ne résiste guère à l'examen critique : on n'a pas coutume de se pendre en se tenant des deux mains à une corde sur laquelle on s'est assis ; si les anciens peintres grecs, gens habiles, avaient voulu évoquer la strangulation d'un suicide, ils l'auraient fait tout autrement, dans la *Nekyia* ou ailleurs. L'explication du balancement comme rite agraire suffit, et nous détourne d'une exégèse elle-même désespérée².

Je voudrais aussi montrer, ci-après, que la pendaison des héroïnes de la fable, coupables ou martyres — puis, par dérivation, celle de figurines en terre-cuite, « de substitution » — tout en n'ayant rien à voir avec le rite de fécondation de l'Aiôra, — a pu être influencée elle-même par des usages cultuels venus de Crète.

On observera tout d'abord que la pendaison paraît, d'après les mythographes, avoir été une forme de suicide singulièrement en honneur parmi toute une catégorie de *dames* plus ou moins légendaires, « humanisées » — parfois un peu trop ! —

quent ceux qui entourent ailleurs la tête de la déesse nue, d'après une bractée de Mycènes, par exemple.

1. Même affirmation docile dans les articles de la *Real Encycl.* de Pauly-Wissowa : Escher, *s. v. Erigone* ; Wentzel, *s. v. Aiôra*.

2. C'est peut-être le tort de M. M. P. Nilsson lui-même d'avoir encore voulu relier arbitrairement les deux actes ; cf. *Eranos*, *l. l.* (ci-dessus, p. 53, n. 1), *Griech. Feste*, p. 232 ; et en dernier lieu, *Min.-Myc. Rel.*, p. 458-459. Mais il avoue n'y être pas bien parvenu. De même, A. Bayet, *Le suicide et la morale*, p. 294 sqq.

à l'époque dite achéo-dorienne, en tous cas après les temps minoens, donc après l'époque où certaines d'entre elles, au moins, avaient pu obtenir un rang semi-divin.

M. M. P. Nilsson a compté Ariadné comme une des « Greek goddesses of Minoan origin ¹ ». Or, certaines traditions la font périr par strangulation, ainsi que Phèdre ². Clytemnestre, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, signale qu'avant son infidélité, le chagrin des fausses nouvelles de la guerre de Troie et du péril de l'époux absent, lui avait mis en mains, plusieurs fois, le lacet fatal ³. Les Danaïdes des *Suppliantes* menacent successivement Zeus et Pelasgos de se suicider de même façon ⁴. Dans la Cadmée thébaine — où l'on a trouvé précisément un palais « mycénien », avec des vases accompagnés de signes d'écriture crétoise, — il y a eu successivement pendaison de Jocaste, puis d'Antigone, d'après les témoignages utilisés par Sophocle ⁵.

Il faudrait ajouter le stratagème de Polyxo, veuve de Tlépolémos, le colonisateur argien de Rhodes ⁶; et le suicide même d'Érigoné, sur lequel je reviendrai plus loin; or, cette « fille du printemps » nous est montrée par certaines versions comme née des amours illicites de Clytemnestre et d'Égisthe ⁷. Et l'on étendrait la liste assez facilement ⁸.

M. J. Carcopino a eu le mérite, pour expliquer au pays des Laurentes la pendaison de Latinus ⁹, de chercher à éta-

1. *Min.-Myc. Rel.*, p. 451 (déesse de la nature dans les îles de l'Égée).

2. M. P. Nilsson, *l. l.*; sur la jeune fille accusatrice d'Hésiodc et « pendue comme Ariadne », cf. *ibid.*, p. 454, n. 1.

3. *Agamemnon*, v. 874-876.

4. Eschyle, *Ixét.*, v. 160, 455-465.

5. C'est la tradition même d'*OEdipe roi*, d'*Antigone*.

6. Pausanias, III, 19, 10. Elle fait pendre Hélène *dans un arbre*; cf. M. P. Nilsson, *Min.-Myc. Rel.*, p. 456 (à propos de l'Hélène δενδρῖτις de Rhodes).

7. Hésychius, *s. v. Alétis* (l'Errante); Hunziker, art. *Alôra* du *Dict. Ant.*; on voit Érigoné associée au culte d'Artémis Himéra à Lousoi (Escher, *R. E. Pauly-Wissowa*, *s. v.*), et au même culte d'Artémis en Attique; sur Érigoné comme chèvre(?), à propos des bas-reliefs scéniques du théâtre d'Athènes, cf. G. Fougères, *Guide*, p. 75; A. B. Cook, *Zeus*, I pl. finales.

8. Pour Amata, en Italie, cf. ci-après.

9. Virgile et les origines d'Ostie, p. 383. Pour le supplice d'Amata (par pendaison), *ibid.*

élier une comparaison du récit fait à cette occasion, notamment par Festus¹, avec celui de la légende d'Icaros et d'Érigoné. Dans l'un des deux cas, il a justement décelé ainsi le caractère agraire de la légende, donc son rapport avec le culte de Dionysos, génie de la fécondité.

Je renvoie à l'étude susdite, en ce qui concerne Latinus². Pour Érigoné, nous connaissons son aventure d'après Probus³. Icaros, importateur des cultes bachiques en Attique, avait été tué injustement par ses compagnons, que l'ivresse égarait. De douleur, Érigoné, sa fille, s'étrangla, tandis que se laissait mourir de faim, de son côté, le chien fidèle du héros dionysiaque. La vengeance du protecteur, pareille à celle de Déméter après le Rapt, avait déchaîné alors une famine terrible, et les vierges d'Attique, affolées, *se pendaien partout aux arbres*. L'oracle d'Apollon prédit qu'on n'obtiendrait la rémission de la colère divine que par punition des coupables, qui furent alors tués. Icaros, Érigoné et même le chien ont pris place dès lors « *ad astra* », et il y a eu création d'un sacrifice expiatoire où des poupées de substitution évoquaient la silhouette des vierges pendues⁴.

M. A. Bayet a rapproché justement le récit « aitiologique » qu'on rapportait à propos de la fête delphique des *Charila* : lors d'une famine, une jeune orpheline aurait été insultée par le roi du pays, qui lui aurait refusé un don de subsistance, et lui aurait même jeté sa pantoufle à la figure.

1. *S. v. oscillantes*, à propos de la manœuvre des *oscilla*, en l'honneur du roi des Laurentes, Latinus, disparu dans un combat et devenu une sorte de Jupiter *Latiaris*; à l'anniversaire de cette apothéose, hommes libres et esclaves faisaient semblant de rechercher (?) le/roi en balançant des *oscilla*; cf. C. Jullian, *Dict. Ant.*, *s. v. Feriae*.

2. *Ibid.*, pour la pendaison d'Amata, et son symbolisme.

3. Probus, *Ad. Georg. Vergil.*, II, 385-389.

4. Le texte explique que l'oracle avait dû réclamer les cadavres d'Icaros et d'Érigoné, et que, ne les trouvant pas, les habitants imaginèrent de se balancer dans les airs, comme pour simuler une quête vaine; puis, fatigués, ils se seraient fait remplacer par des poupées d'argile qu'on balançait (?); sur l'étymologie d'*oscilla*, par *os* (figure), *cillere* (mouvoir), dans Servius, *Ad Georg.*, III, 389, cf. J. Carcopino, *l. l.*, p. 381 (étymologie fausse, dit M. Carcopino, mais instructive; cf. Macrobe, *Saturn.*, I, 7, 11, à propos de *Dis Pater*); par contre, l'idée de l'imitation de la recherche des cadavres (!) est absurde.

Elle se pendit, déchaînant la colère des dieux; dans le sacrifice expiatoire institué en son honneur, on accrochait par le cou un mannequin, puis on l'enfouissait à l'endroit même où Charila passait pour avoir été ensevelie¹.

Ce qui me paraît le plus important dans ces historiettes, où le caractère primitif est si dominateur, c'est, d'un côté et de l'autre, le rapport nettement marqué avec des famines; donc, l'intercession signalée de dieux protecteurs de la prospérité agraire. Il s'agit ainsi de cultes rustiques, où intervenait spécialement un *agalma* lié à l'arbre. Il paraît assez évident, en effet, que les « pendaisons » humaines ont été tardivement imaginées pour faire comprendre l'usage étrange des poupées ou mannequins suspendus.

Cette observation m'amènerait à m'écartier un peu de l'explication qui a été récemment proposée — notamment par M. J. Carcopino et A. Bayet, — pour le rite origininaire. M. J. Carcopino a supposé que les *oscilla* remplaçaient les victimes de sacrifices humains, maudits peu à peu, dans une religion évoluée : « Leurs images continuèrent de se balancer au vent entre les branches des arbres, *comme autrefois les corps, en signe de consécration*². » Certes, on ne peut guère chercher à conserver aujourd'hui encore, par exemple, l'explication si naïve de Servius et du scholiaste de Cicéron, qui pensaient que les poupées avaient représenté des hommes ou des femmes cherchant jusque dans le ciel les âmes des suicidés par pendaison³. La supposition récente, celle de sacrifices humains primitifs, n'aurait rien eu d'étrange en elle-même. On eût pensé ainsi que la consécration d'un corps intact pouvait avoir passé pour favoriser la fertilité agraire; puis

1. *Dict. Ant.*, s. v. *Charila*. Je n'accorderais pas facilement à M. A. Bayet, *Le Suicide et la morale*, p. 297, n. 3, que le châtiment de la sandale ait pu être un rite agraire; nul usage qui soit plus traditionnel dans la vie intime des Grecs; cf. A. D. Kéramopoulos, *Sandalokratia*, dans *l'Hemerologion Drosinis*, 1924, p. 71-80.

2. *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 381; cf. déjà Hunziker, *Dict. Ant.*, s. v. *Aiôra*.

3. Cf. J. Carcopino, *l. l.*, qui raille la « dérisoire inconsistance » de cette exégèse; ci-dessus, n. 4, p. 57.

que, le temps aidant, on avait renoncé à un rite si cruel, et substitué les poupées aux corps sacrifiés; enfin, ne comprenant plus les suicides rituels, les anciens auraient un jour pensé que les mannequins suspendus étaient mis là en vue d'une expiation quelconque: pour être soumis, par exemple, à la purification *par l'air*¹. « La mort sacrée devint mort infâme, parce qu'elle était sacrée². »

Quel que soit le caractère tentant de cette théorie, il eût convenu de remarquer toutefois, d'abord, que, dans aucun des cas étudiés — ni pour Érigoné ni pour Charila, chez les Grecs, ni pour Latinus ou Amata dans l'Italie centrale³ — nous n'avons trace d'une pendaison *exigée par les dieux*. En Grèce, les génies agraires ont réprouvé au contraire, et puni sur les hommes coupables, par des famines, le scandale du suicide. Je ne trouve pas, pour ma part, qu'on ait fait jusqu'ici la preuve exacte de l'exigence inhumaine qu'auraient eue ceux qu'on met en cause: soit Dionysos, soit Liber Pater même, au sujet des pseudo- « pendaisons volontaires⁴ »; voire les Lares⁵.

1. Hypothèse d'O. Jahn, d'après Servius: *oscilla, genus purgationis maximum, Ad Georg.*, II, 389; cf. *Dict. Ant.*, s. v. *Oscillum*, et C. Jullian, *ibid.*, *Feriae*.

2. A. Bayet, *l. l.*, p. 297. Le droit pontifical considérait le suicide par pendaison comme appelant une expiation: le jour des Parentalia, en l'honneur du mort privé de sépulture, on suspendait une poupée de substitution; cf. Varron, cité par Servius, et la discussion sur la théorie de Cug (art. *Funus*, du *Dict. Ant.*; A. Bayet, *l. l.*, p. 295).

3. Cf. J. Carcopino, *l. l.* C'est par la *Brevis expositio* qui accompagne les *Géorgiques* que nous savons que Latinus s'était pendu (Carcopino, *l. l.*, p. 383). En fait, son aventure n'est guère semblable à celle d'Icaros. De même, le cas d'Amata est assez différent de celui d'Érigoné ou de Charila (J. Carcopino, *ibid.*, p. 378 sqq.).

4. Macrobre, *Saturn.*, I, 7, 11, ne parle de sacrifices humains qu'à propos de Dis Pater.

5. L'hypothèse de Hild, qu'a invoquée M. A. Bayet (*l. l.*, p. 297) au sujet des exigences des Lares primitifs, *custodes agri*, n'est elle-même qu'une hypothèse; cf. *Dict. Ant.*, s. v. *Lares*: les *maniae*, *pilae* ou *oscilla* pendus aux portes notamment aux *Compitalia* [Festus, s. v. *Laneae effigies*, p. 121 *m* (éd. Lindsay, p. 108); *pilae*, p. 239 *m* (*ibid.*, p. 273); Macrobre, *Saturn.*, I, 7, 34-35] en l'honneur de ces génies gardiens remplaceraient-ils des victimes humaines: victimes peut-être volontaires, ajoute M. A. Bayet? Nous n'avons guère la

Je préférerais, dans ces conditions, éviter de recourir à l'hypothèse d'un rite primitif barbare, dont on aurait voilé peu à peu la brutalité et l'horreur. Sans doute a-t-on voulu ainsi trop tirer des légendes invoquées, et de rites sur lesquels déjà les anciens eux-mêmes hésitaient.

Revenant aux pendaisons d'héroïnes, mort chère à l'imagination des mythographes gréco-latins, j'observerai d'abord que ce genre de supplice a pu être suggéré, en certains cas, par l'imagerie religieuse préhellénique, où il n'était pas rare de voir apparaître des simulacres divins, soit dans le feuillage même des arbres, soit en liaison directe avec le pilier sacré. Je n'irais pas certes jusqu'à dire qu'on s'est un jour pendu réellement, en Grèce, pour imiter le dieu dans l'arbre; mais, lorsqu'il s'agissait de reconstituer le passé légendaire des grandes héroïnes de la fable, l'art et la littérature ont pu être influencés tardivement par d'anciennes représentations, ou traditions, qu'on ne comprenait plus très bien, quoiqu'elles fussent restées usuelles. L'Égypte des débuts du nouvel Empire n'avait-elle pas déjà mis en honneur une déesse du sycomore¹, quelquefois représentée en entier dans son arbre, ailleurs seulement schématisée par des bras sortant des feuillages? Puissance nourricière, elle alimentait, ou abreuvait, du couvert des arbres, les morts pieux. En Crète même, Zeus, puis Dionysos enfants, ont été souvent suspendus à des branches; c'est dans un feuillage protecteur que la Grande Mère crétoise accroche le berceau du « divine Child² ». Dionysos restera lié à l'arbre jusque dans une suite de figurations,

démonstration de tout cela. Cf. la discussion entre Wissowa, *Arch. f. Relig. Wiss.*, 1904, p. 53 sqq., et E. Samter, *ibid.*, 1907, p. 374-380; en dernier lieu, Boehm, dans Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Lares*, 808-810, et surtout R. Vallois, *Rev. archéol.*, 1924, II, p. 33 : « Ces rites, dit R. Vallois, ont un caractère de rachat; où tout au moins d'exorcisme ». On pourrait de mieux en mieux s'en tenir à cette dernière explication, les sacrifices humains à Mania signalés par Macrobe n'étant guère attestés que comme un simple « on dit ».

1. M. L. Keimer prépare un travail d'ensemble sur cette divinité; cf. H. P. Blook et L. Keimer, *Bull. du Mus. Scheurleer*, la Haye, 4 décembre 1927, p. 13-16. Les figurations de la déesse du sycomore durèrent jusqu'à l'époque copte.

2. L. R. Farnell, *Cults*, I, p. 37, n. 6; *Essays Evans*, 1927, p. 23, n. 1

connues, de la Grèce classique¹. Le Velchanos de l'île était assis déjà dans un chêne². Pour prouver que l'usage n'a pas été restreint aux dieux mâles, il suffirait de rappeler ici tout ce que nous savons de certaines déesses préhelléniques « de l'arbre ». Trouvé dans le marais de la Terre-mère, le premier *βρέτας* de l'Artémis éphésienne passait — selon l'érudit Callimaque — pour avoir été dressé par les Amazones dans un chêne élevé³. Cas plus significatif encore, l'Artémis de Caphyae en Arcadie, était appelée rituellement la Pendue (*Ἀπαγχόμενη*)⁴. On a connu primitivement à Rhodes une Hélène *Δευδρῖς*⁵, à qui est venue se relier précisément, comme à Ariadné ou Phèdre, une légende de suicide par strangulation. Jusqu'à la décadence latine, Attis restera le dieu suspendu dans les branches d'un pin⁶. A Rome même, l'*arbor infelix*, qui servait de potence, était consacré à Cérès⁷.

Non seulement je pense pour ma part que les célèbres cultes de l'arbre et du pilier, révélés et étudiés par Sir A. Evans tout d'abord, ont pu déterminer une partie des légendes postérieures, et si fréquentes, de pendaison; mais je croirais volontiers aussi, on le voit, qu'ils peuvent expliquer même l'origine dérivée¹ des *oscilla*, sans qu'on fasse appel, — intermédiaire trop hypothétique —, à l'usage supposé de « pendaisons rituelles ». L'idée confuse que le dieu ou la déesse avait eu jadis son *edos* dans l'arbre ou le pilier suffisait à déterminer le placement entre les branches, des mannequins, des figurines en terre-cuite, ou des *oscilla*: tout cela visait à

1. P. ex. : A. Rumpf, *Die Religion d. Griechen*, 1928, nos 15, 16, 17 (bibliogr.) ; Giglioli, *Annuario Scuola Atene*, IV-V, 1921-1922, p. 131 sqq.

2. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 92, 664-665 ; L. Constant, *Dict. Antiq.*, art. *Vulcanus*.

3. Callimaque, *Hymn. Artem.*, III, v. 238 ; Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 11 sqq.

4. Pausanias, VIII, 23, 6. Pour Héra pendue au ciel (par Zeus), *Iliad.*, XV, v. 14 sqq.

5. M. P. Nilsson, *Min.-Myc. Rel.*, p. 456 sqq. (sur les ressemblances avec Ariadné). Sur les rapports de Ménélas, d'Hélène et de l'Artémis de Caphyae, cf. *ibid.*, p. 458.

6. M. P. Nilsson a noté le rapprochement : *Min.-Myc. Rel.*, p. 459, n. 1.

7. L. Gernet, *REG*, XXXVII, 1924, p. 291, n. 5.

la reproduction symbolique de l'ancienne idole¹. Le balancement des *Feriae* devait correspondre à des rites surtout agraires, plutôt que d'évoquer la pendaison, comme on l'a trop dit.

* *

Résumons le gain de cette étude. Si j'ai raison, nous aurions d'abord le droit d'identifier désormais sans réserves une figuration de Phèdre en « déesse à la balançoire »; et son type primitif, que nous comprendrions mieux, remonterait au moins avant la fin de l'époque minoenne (terre-cuite d'Haghia Triada). La fille de Minos et de Pasiphaé était toujours représentée de même façon, au ve siècle, soit que l'on comprît encore — ce qui est fort douteux — le symbolisme de la représentation, soit qu'il fût déjà transformé par des idées morales nouvelles; voire énigmatique, comme plus tard il l'est devenu pour Pausanias.

L'explication naïve du Périégète, par la pendaison, devrait être abandonnée; mais le thème littéraire de la mort par strangulation de certaines grandes passionnées mythiques, ainsi que l'usage prolongé des fétiches (en forme de pendus) accrochés aux arbres, tout cela pourrait paraître aussi dériver plus ou moins indépendamment de la survivance d'idées crétoises relatives au culte du pilier ou de l'arbre.

Dès le temps d'Homère déjà², les Grecs avaient transformé en héroïnes de l'amour malheureux maintes déesses chthoniennes, de la fécondité agraire : Minoennes illustres dont ils ne comprenaient plus guère le divin passé et les prérogatives. Et ils les représentaient expiant dans l'Hadès les ardeurs de leur tempérament. Ulysse, déjà, vit ensemble notamment Procris, Phèdre, Ariadné³. L'orphisme et l'éleu-

1. Les Vierges « de l'arbre » ne manquent pas encore aujourd'hui, et font toujours des miracles.

2. Si, toutefois, on n'accepte pas l'interprétation de M. L. Méridier, *Hippolyte*, 1927 (Coll. Budé, *Euripide*), p. 9 : « interpolation qui ne remonte probablement pas au delà du vi^e siècle. »

3. *Odyss.*, XI, v. 321. Le cas d'Hélène est lui-même caractéristique.

sinisme, je le montrerai ailleurs, accentuèrent ces tendances moralisatrices. L'Énée de Virgile, beaucoup plus tard, sauvra au passage au moins Phèdre et Procris¹. Polygnote, quoique passablement affranchi de la tradition homérique, avait groupé dans sa *Nekyia*, — outre Phèdre et Ariadné et Procris, — Chlôris, Thyia, Clyméné, Megara, qui ne représentent plus d'ailleurs qu'une délégation réduite, dans le bataillon des victimes d'Éros. L'*Odyssée* alléguait de plus, on le sait, Épicasté, Léda, Maira et Ériphyle, elles-mêmes grandes amoureuses.

Innocentes ou pécheresses, les célébrités de la passion restèrent naturellement au répertoire des peintres de scènes infernales. A preuve, dérivées sans doute d'un prototype alexandrin, les peintures de Tor Marancio (Bibliothèque Vaticane), déjà signalées, et qui figuraient aussi Myrrha, Scylla, Canaché, Pasiphaé². Phèdre et Hippolyte sont en conversation mystique sur un des stucs de la Basilique de la *Porta Maggiore*³. Récemment encore, M. L. Curtius, interprétant très ingénieusement les sculptures jusqu'ici inexpliquées du revers et des petits côtés du célèbre sarcophage de Torre-Nova⁴, a reconnu là certaines figures, regroupées, d'une *Nekyia* inconnue, avec Laodameia et Maira, notamment. Comme le sarcophage de Torre-Nova montre des réminiscences certaines de la frise d'un petit temple athénien récemment détruit, jadis édifié au sud de l'Ilissos (peut-être le Metrôn d'Agra?) — temple qui a été décoré au temps de Myron⁵, — on aurait là le souvenir transposé d'un *Enfer* à

1. *En.*, VI, 445. L'inspiration principale du chant VI doit provenir d'une *Katabasis* orphico-éléusinienne; S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, III, 1908, p. 272.

2. J. Ilberg, *Roschers Lexicon*, s. v. *Phaidra*, p. 2229; A.-J. Reinach, *Rec. Milliet*, n. 2 de la page 118 (d'après Nogara, *Pitture murali*, pl. 33-37).

3. J. Carcopino, *la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 139-140.

4. 170 ± après J.-C.; décoré sur la face principale d'une scène éléusinienne; cf. L. Curtius, *Athen. Mitt.*, XLVIII, 1923, p. 31-51 et pl. I.

5. Comme l'a remarqué L. Curtius, l'interprétation donnée par M. Fr. Studniczka pour les reliefs du temple de l'Ilissos n'est pas définitive; cf. Ch. Picard, *Sculpt. ant.*, p. 367, 387 (bibliogr.). Je reviendrai sur la question, à

peine antérieur à Phidias. On pourrait donc le rapprocher sensiblement aussi des dessins dus à Polygnote, dans la Lesché cnidienne, à Delphes.

Ch. PICARD.

propos des scènes copiées à Éphèse, et qui devaient décorer là le temple de Déméter Thesmophoros, au lieu où le culte passait pour avoir été transporté d'Athènes déjà par les Androclydes.

LES TRIOMPHES DE DOMITIEN

Quando magis dignos licuit spectare triumphos?
MARTIAL, V, 19, 3.

En l'année 83, après une courte campagne contre les Cattes, Domitien avait triomphé pour la première fois. Il avait reçu du sénat, avec les plus grands honneurs, le titre de Germanicus¹, et ce triomphe, accompagné de jeux magnifiques et de largesses au peuple², avait été commémoré par de superbes monuments³. Six ans plus tard, en 89, il montait de nouveau au Capitole, et une même pompe triomphale fit défiler dans Rome les dépouilles des Daces et celles des Germains. A son titre de Germanicus, qui recevait un nouveau lustre, vint se joindre, dit-on⁴, celui de *Dacicus*. D'autres honneurs, de nouvelles largesses⁵, des jeux plus beaux encore que les premiers⁶, accompagnèrent ce triomphe. Une colossale statue équestre, par décret du sénat, dressa au milieu du forum romain l'effigie de bronze de l'empereur, et divers monuments triomphaux racontèrent au monde ses victoires et reproduisirent ses glorieux trophées⁷.

Le peuple prenait sa part de ces réjouissances et, se félicitant de triomphes qui lui valaient tant et de si belles fêtes,

1. Stéphane Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, 1894, p. 195. On y trouvera toutes les références, qu'il paraît inutile de reproduire ici.

2. Id., *ibid.*, p. 126.

3. Id., *ibid.*, p. 116.

4. Id., *ibid.*, p. 223. Cette opinion toutefois n'est fondée que sur le témoignage très suspect de Martial, préface du livre VIII. En fait, les monnaies ne donnent jamais à Domitien que le titre de Germanicus.

5. Id., *ibid.*, p. 126.

6. Id., *ibid.*, p. 121, 122, 200, 223.

7. Id., *ibid.*, p. 104, 115, 116, 223.

n'y regardait point de trop près. L'admiration, toutefois, n'était pas unanime, et déjà, sans doute, on se disait tout bas ce que, plus tard, on devait proclamer bien haut. La campagne de 83 contre les Cattes n'a été qu'une promenade militaire. L'empereur « est revenu sans avoir combattu¹ ». L'ennemi, surpris par une agression soudaine et non provoquée, s'est retiré dans ses forêts sans oser une bataille générale², et si Domitien a annexé à l'empire un territoire d'ailleurs désert³, il l'a acquis non par le fer de ses légions, mais par l'or de sa cassette⁴. Les Cattes, d'ailleurs, ont été si peu écrasés que, deux ans après, il a fallu de nouveau les combattre⁵. Et cette fois encore, malgré les bulletins officiels⁶, leur prétendue défaite ne les a pas empêchés de reprendre les armes à l'appel d'Aurelius Saturninus⁷. Celui-ci, sans doute, a été vaincu et tué⁸ : mais seul le sang romain a coulé en cette occasion et les Germains n'ont eu d'autre châtiment que le renouvellement d'un traité qu'ils n'observeront pas plus qu'ils ne l'ont observé⁹. Beau motif de triompher !

Le triomphe sur les Daces prêtait à des réflexions ana-

1. Dion Cassius, LXVII, 4.

2. C'est ce qui me paraît résulter des passages de Frontin relatifs à cette campagne (*Stratag.*, I, 3, 10; II, 3, 23; II, 11, 17, etc.), et qui ne mentionnent que des escarmouches. La plupart des historiens modernes croient, au contraire, je n'en sais sur quels témoignages, qu'il y eut une véritable guerre et d'importantes victoires : Duruy, *Hist. des Rom.*, IV, p. 698 sqq.; St. Gsell, *op. laud.*, p. 186 sqq.; E. Babelon, *Quelques monnaies de l'empereur Domitien (Germania capta)*, in *Rev. numism.*, 1917-18, p. 30 sqq.

3. En ce qui concerne, du moins, les Champs décumates : Tacite, *Germania*, 29.

4. Le témoignage de Frontin, *Stratag.*, II, 11, 7, paraît bien s'appliquer à la totalité du territoire annexé par Domitien; cf. Gsell, *op. laud.*, p. 187 sqq.

5. Gsell, *ibid.*, p. 196 sqq.; Babelon, *loc. laud.*

6. Ou tout au moins le témoignage des monnaies : Gsell, Babelon, *ll. cc.*

7. Gsell, *ibid.*, p. 197.

8. Id., *ibid.*, p. 257 sqq.

9. M. Gsell ajoute, p. 260, que les Cattes « furent punis de leur participation à la révolte ». Mais les Cattes ne prirent même aucune part à la bataille où fut défait Saturninus (*ibid.*, p. 258) et d'une campagne effective dirigée contre eux nous n'avons d'autre témoignage que le triomphe de 89, témoignage sans valeur, comme on va voir.

logues¹. Deux armées romaines avaient péri avec leurs chefs, Oppius Sabinus, légat de Mésie, en 85, et Cornelius Fuscus, préfet du prétoire, en 86; leurs armes, leurs machines, une aigle étaient tombées entre les mains des Barbares. Ce n'est que près de trois ans plus tard que Tettius Julianus vengeait ses collègues. Encore, malgré sa victoire de Tapae, n'osait-il poursuivre sa marche en avant et revenait-il sur ses pas. Quant aux fruits de cette sanglante guerre, ils avaient moins de douceur que d'amertume. Loin de livrer ses armes, Décébale ne restituait même pas les trophées gagnés sur Fuscus. Bien plus, en échange d'une vaine reconnaissance de sa vassalité, il recevait de Domitien, outre une indemnité renouvelable, les ouvriers civils et militaires qui devaient lui permettre de préparer ses guerres contre Trajan.

Enfin on ne pouvait guère oublier que ce même souverain qui paradait sur son char de triomphe, peu de semaines auparavant, terminait la seule guerre qu'il eût conduite en personne en fuyant, avec les débris de son armée, devant les Marcomans injustement et imprudemment attaqués². Et, dans le cours de ces guerres peu glorieuses, tant de Romains avaient péri que Domitien, le Germanique, le Dacique, vingt et une fois *imperator*, semblait triompher moins des ennemis vaincus que des légions anéanties³.

A quiconque, cependant, eût osé tenir ces propos séditieux on pouvait, semble-t-il, opposer une ferme réalité : le cortège triomphal, ces files de prisonniers, ces monceaux d'armes ennemis entassées devant le char du vainqueur, que demain les sculpteurs devaient figurer aux flancs des monuments officiels, aujourd'hui témoins visibles et tangibles d'indiscutables victoires.

Ces témoins eux-mêmes, les contemporains les récusent,

1. Sur les campagnes daciques des lieutenants de Domitien, outre Gsell, *op. laud.*, p. 202-223, voir Pârvan, *Getica*, Bucarest, 1926, p. 105-117 (compte rendu détaillé de P. Henry dans *Revue hist.*, CLVI, 1927, p. 276 sqq.).

2. Dion Cass., LXVII, 7; Pline, *Panegyr. Traj.*, 11.

3. Oros., VII, 10, probablement d'après Tacite (Gsell, *op. laud.*, p. 223, n. 3) : « *Pravissima elatus jactantia sub nomine superatorum hostium de extinctis legionibus triumphavit.* »

certains d'entre eux, du moins. Ils ne voient dans ce triomphe qu'une ridicule parodie. « Chars de théâtre, vains fantômes d'une victoire imaginaire : *mimicos currus...*, *falsae simulacula victoriae* », dit Pline dans le *Panégyrique*¹; et plus loin, précisant son accusation : « Je crois voir déjà, dit-il à Trajan, ton triomphe chargé non des dépouilles des provinces et de l'or arraché aux alliés, mais des armes ennemis et des chaînes des rois captifs;... et, devant ton char, les boucliers percés de tes propres coups : *quos ipse perfoderis*². »

Plus claires encore et plus affirmatives sont les allégations directes de Dion Cassius et de Tacite. Domitien, dit le premier, « orna son triomphe d'un grand nombre d'objets qu'il n'avait pas pris à l'ennemi mais qu'on tira des palais impériaux³ » et, d'après Tacite, pour figurer les captifs, il acheta des esclaves auxquels on donna la coupe de cheveux et le costume germaniques⁴.

Si donc nous en croyons les détracteurs de Domitien, ses triomphes furent de faux triomphes⁵, de vains cortèges, machinés comme des cavalcades de théâtre, composés de figurants déguisés et grimés et de faux trophées dont les armes avaient été soit fabriquées à cette intention⁶, soit empruntées aux magasins et aux monuments où s'était accumulé le butin des anciennes victoires⁷.

Cette accusation est, naturellement, rapportée par les historiens modernes, mais à titre documentaire⁸, et, sauf

1. Pline, *Panégyr. Traj.*, 16.

2. Id., *ibid.*, 17.

3. Dion Cass., LXVII, 7, 4.

4. Tacite, *Agric.*, 39 : « emptis per commercium quorum habitus et crines in captivorum speciem formarentur ».

5. « Falsum triumphum » : Tac., *ibid.* Tacite ne parle ici que du triomphe de 83, mais le passage de Dion Cassius, comme celui de Pline, concerne celui de 89. Ailleurs (*Epist.*, VIII, 4, 2), Pline, sans même mentionner ce triomphe, déclare que celui de Trajan est le premier qu'on ait célébré sur les Daces.

6. Cette accusation n'est pas explicitement formulée; elle me paraît cependant contenue dans l'expression de Pline « *mimicos currus* ».

7. Cf. Ad. Reinach, in Saglio, *Dict. des Ant.*, s. v. *Tropaeum*, p. 508.

8. Ils lui font généralement mauvais accueil : Duruy, *Hist. des Rom.*, V, p. 698 sq.; Gsell, *op. laud.*, p. 196 et 223; E. Babelon, *loc. laud.*, p. 27.

erreur, sans qu'aucun d'eux ait cherché à vérifier ce qu'elle peut avoir de fondé. Il semble cependant que les éléments que nous possédons permettent de tenter cette vérification.

II

L'accusation n'a, en soi, rien d'invraisemblable. Ce n'était pas la première fois que des empereurs célébraient des victoires qu'ils n'avaient point remportées¹, et l'on sait avec quel soin minutieux Caligula avait préparé son prétendu triomphe sur les Germains². Domitien n'avait qu'à suivre de si tentants exemples.

On se demande, au reste, où il aurait pu prendre, non seulement les captifs, mais les milliers d'armes nécessaires à un pompeux cortège. Ni les Daces ni les Germains ne possédaient, en général, de ces armures somptueuses et compliquées qui, sur les chariots, pussent occuper beaucoup de place et attirer les regards. La plupart n'avaient ni casques, ni cuirasses, et leurs armes défensives se bornaient le plus souvent au seul bouclier. Il fallait donc, pour orner un triomphe, avoir défait un grand nombre de Barbares. Tel n'était point ici le cas. Les Cattes, cédant devant les légions, n'avaient perdu aucune grande bataille. Julianus, il est vrai, avait vaincu les Daces, mais il est probable que, dans la retraite périlleuse qui suivit sa victoire, il n'eut garde de s'encombrer des armes ennemis restées sur le champ de bataille. Les boucliers qu'on porta devant le char de Domitien ne furent donc pas, sans doute, *quos ipse perfodisset*, ni lui ni ses soldats, et les armes de ses trophées, en majorité du moins, ne lui vinrent pas de ses victoires.

C'est un fait, d'ailleurs, dont nous pouvons nous rendre compte pour ainsi dire directement, car nous avons encore sinon ces armes elles-mêmes, du moins leurs portraits vrai-

1. Dion Cassius, LXVII, 4.

2. Suétone, *Calig.*, 47.

semblablement fidèles¹, figurés sur les restes des nombreux monuments élevés à la gloire militaire de Domitien. Ces restes, malheureusement, se réduisent à peu de chose.

Ce sont, en premier lieu, les monnaies, dont le témoignage prend un intérêt particulier du fait qu'elles sont assez exactement datées par la mention des consulats de Domitien. De ces monnaies, fort nombreuses², je ne retiens ici que celles qui figurent des armes.

1. La Germanie en pleurs, assise sur un bouclier hexagonal; à côté d'elle, un javelot rompu. Elle est figurée sous les traits d'une femme vêtue seulement du pantalon des Germains³. Ce type apparaît sur une pièce d'or frappée sous le dixième consulat de Domitien, c'est-à-dire en 84 après J.-C.⁴, mais continue à figurer sur de nombreuses monnaies jusqu'à la mort de l'empereur⁵. Les types suivants apparaissent tous en 85⁶; leur ordre de succession est inconnu.

2. L'empereur à cheval terrasse un Germain combattant⁷.

1. Il semble très probable que les trophées officiels décorant les monuments triomphaux ont été exécutés d'après les armes ayant figuré aux triomphes correspondants. Les trophées et frises d'armes sculptés sur les monuments privés, ou même publics, comme éléments purement décoratifs, n'offrent naturellement pas les mêmes garanties de fidélité.

2. St. Gsell, *op. laud.*, p. 195, n. 5 et 9; 196, n. 3 et 4; 197, n. 1 à 4; cf. Adrien Blanchet, *les Gaulois et les Germains sur les monnaies romaines* (1891), p. 15-17 (reprod. dans *Études de numismatique*, I, 1892, p. 23 sqq.); E. Babelon, *Quelques monnaies*, *loc. laud.*, p. 25 sqq. et pl. I.

3. Ce costume est bien connu comme celui des Germains, mais malgré l'autorité de plusieurs érudits (cf. Babelon, *loc. laud.*, p. 33) j'hésite à croire que des femmes germaniques, surtout au voisinage immédiat de la frontière romaine, aient porté cet accoutrement barbare. Le passage de Tacite (*Germania*, 17) sur lequel, principalement, se fonde cette opinion, est susceptible d'une interprétation différente. Je verrais plutôt ici l'effet d'une tentative pour caractériser la Germanie (cf. notamment les nations et provinces de la Basilique de Neptune).

4. Cohen, *Monnaies impériales*², p. 482, Domitien, n° 139.

5. Id., *ibid.*, p. 483 sqq., n°s 148, 156, 163, 169, 177, 181 à 183, 188, 198, 206, 211, 224 à 226, 241; Blanchet, *op. laud.*, fig. 8; Babelon, *loc. laud.*, fig. 2 et 3.

6. Babelon, *loc. laud.*, p. 34.

7. Cohen, p. 510, n° 483; Babelon, fig. 8.

3. La Germanie, vêtue comme dans notre type 1, s'agenouillant devant l'empereur, dépose les armes (bouclier, casque, javelot)¹.

4. Trophée anthropoïde, au pied duquel sont assis à terre la Germanie en pleurs et un captif lié².

5. Trophée anthropoïde; captif debout; Germanie assise sur des boucliers; légende : *GERMANIA CAPTA*³.

6. Trophée anthropoïde, au pied duquel la Germanie assise sur un bouclier. Sur l'un des boucliers du trophée, une Victoire écrit : *DE GER[manis]*; l'inscription manque sur certains exemplaires⁴.

7. Même motif, mais sans inscription au bouclier et sans Germanie. Légende : *VICTORIA AVGVSTI S. C.*⁵.

8. Trophée d'armes barbares disposées en panoplie (comme fixées sur un mur)⁶.

Tous ces types ont été créés en 84 et 85 et se rapportent par conséquent aux campagnes de 83 et 85 contre les Cattes : ils ne représentent donc que des armes germaniques. Quant au double triomphe de 89, il est commémoré par des monnaies de types antérieurs⁷, notamment de notre premier type, le seul comportant des armes dont la frappe continue après cette date. Mais aucun type nouveau n'est créé; si bien que, par une rencontre assez remarquable, pas une seule des innombrables monnaies de Domitien ne figure les armes des Daces⁸.

1. Cohen, p. 510, nos 488-490; Babelon, fig. 9. Le personnage vaincu est ordinairement désigné par « un Germain ». Mais le visage imberbe, les longs cheveux descendant sur le dos et l'allure générale de ce personnage semblent le caractériser comme féminin.

2. Cohen, p. 515, no 539; Babelon, fig. 11.

3. Cohen, p. 482, nos 135 à 137; Blanchet, fig. 10; Babelon, fig. 4.

4. Cohen, p. 509, nos 469 à 471; Babelon, fig. 5.

5. Cohen, p. 509, nos 472, 474, 475.

6. Cohen, p. 515, nos 636 à 638; Babelon, fig. 10. Ce type reproduit presque exactement des monnaies de Germanicus, aureus et denier, vraisemblablement frappées sous le règne de Claude : Cohen, Néron Drusus, nos 5-6; Blanchet, fig. 7.

7. Pallas combattant; Domitien sur un quadriga; cf. Blanchet, *op. laud.* p. 13.

8. Cf. Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, IV, p. 381.

Des grands monuments triomphaux il subsiste quelques restes, intéressants bien que mutilés; mais leur attribution à Domitien n'est pas pour tous également certaine. Ils appartenaient à trois ensembles au moins.

Le premier est constitué par les deux trophées improprement dits de Marius¹. Ces trophées, comme on sait, ornaient encore, à la fin du xvi^e siècle, les ruines d'un château d'eau antique. Le pape Sixte-Quint les fit transporter sur la balustrade de la place du Capitole, où ils sont actuellement. Chacun d'eux représente un amas d'armes d'où s'élève un trophée anthropoïde. Sur celui de droite (en venant de la place Ara-coeli), au pied du trophée est figurée une femme barbare, debout, les mains liées, sur les épaules de qui, de façon assez étrange, deux génies appuient des boucliers. Le château d'eau, d'époque assez basse, a été attribué à Sévère-Alexandre². Mais les trophées sont certainement plus anciens. Une inscription trouvée sous l'un d'eux les attribue à Domitien et, quoi qu'en ait dit³, les considérations de technique et de style, spécialement l'exécution minutieuse, la richesse et l'excessive profusion du décor semblent corroborer cette attribution⁴.

Un second groupe provient de la décoration de la *Domus Flavia*, élevée par Domitien sur l'Esquilin et terminée vers 92⁵. Ici la date est donc incontestable. Ce groupe, maintenant bien connu grâce à l'étude de M. Durry⁶, se compose

1. S. Reinach, *Répert. de reliefs*, I, p. 289 sqq.; Gsell, *Essai sur... Domitien*, p. 415; Helbig et Amelung, *Führer ... in Rom*, 3^e éd. (1912), I, p. 409-411; Eug. Strong, *la Scultura romana*, I, p. 128 sq. et fig. 82 (trop petite; ne permet pas l'étude des détails).

2. Cf. Helbig, *op. laud.*, p. 410 et n. 3.

3. Gsell, *loc. laud.*

4. Cf. Gsell, *op. laud.*, p. 98.

5. Id., *ibid.*, p. 95-98.

6. M. Durry, *les Trophées Farnèse*, in *Mélanges de l'École de Rome*, XXXIX (1921-22), p. 303 sqq. et pl. VIII. Deux des fragments n'étaient connus que par des dessins inexacts et par des photographies peu distinctes; deux autres ont été identifiés par M. Durry; le cinquième a été trouvé trop tard pour être publié avec les autres. Les quatre premiers sont très clairement figurés et étudiés en détail par M. Durry, qui a bien voulu, en outre, me donner quelques indications complémentaires et me communiquer les photographies d'après lesquelles nos figures 1 à 4

de cinq fragments, dont l'état de conservation, malgré les mutilations, permet de les étudier utilement. Chacun des



Fig. 1. — TROPHÉES FARNÈSE. Fragment A (cette figure et les trois suivantes d'après photographies communiquées par M. Durry).

deux fragments principaux, aujourd'hui au palais Farnèse,



Fig. 2. — TROPHÉES FARNÈSE. Fragment B.

représentait une Victoire couronnant un trophée anthropoïde, lequel émerge d'un monceau d'armes (fig. 1 et 2). Des autres

fragments l'un appartient à l'un des trophées mutilés (fig. 4), les autres figurent des monceaux d'armes analogues à ceux

des premiers (fig. 3). M. Durry a montré que ces reliefs se rapportent au triomph de 89¹.

Enfin il faut probablement attribuer à un monument de Domitien² les quatre reliefs longs aujourd'hui incorporés à l'arc de Constantin et représentant un combat contre les Daces³. Ces reliefs, communément attribués à



Fig. 3. — TROPHÉES FARNÈSE. Fragment C.

1. Durry, *loc. laud.*, p. 315.
2. Mme Strong, bien que classant ces reliefs à l'époque de Trajan, écrivait en 1907 : « I begin to suspect that the reliefs may represent the Dacian campaigns of Domitian » (*Roman sculpture*, p. 164, n. 2). Cependant l'édition italienne de ce bel ouvrage, tout en reproduisant textuellement cette note (*Sculptura romana*, 1923, p. 151, n. 17), maintient dans le texte, et même confirme par une addition l'attribution à Trajan (p. 150). M. Salomon Reinach, rendant compte de l'ouvrage de Mme Strong, se montrait « tout disposé » à accepter l'attribution à Domitien, et ajoutait : « Le personnage qu'on appelle Trajan dans ces scènes n'est pas Trajan » (*Rev. archéol.*, 1924², p. 365). Ce sentiment est toujours celui de M. S. Reinach, qui voulait bien me rappeler récemment que, dans ces reliefs, « *Trajan manque*, et qu'il est possible de les rapporter à un arc de Domitien ».

3. S. Reinach, *Reliefs*, I, 252 sqq. — Les gravures anciennes sont fort inexactes. Celles que donne Mme Strong (*Rom. sculpt.*, pl. XLVII-XLVIII = éd. ital., fig. 88-91) ne sont pas assez nettes pour permettre l'étude des détails. Le Musée de Saint-Germain possède des moulages de ces reliefs; cf. S. Reinach, *Catal. ill.*, I, fig. 21 et 22.



Fig. 4. — TROPHÉES FARNÈSE. Fragment D.

Trajan¹, diffèrent cependant de ceux de la colonne Trajane, non seulement par le style plus classique et la correction supérieure du dessin, mais aussi par un certain nombre de détails. Le port de la barbe, très fréquent chez les Romains de la colonne, ne se retrouve pas ici². La cuirasse à lambrequins que nos reliefs donnent aux porte-enseignes, les grands boucliers hexagonaux des cavaliers ne se voient pas une seule fois sur la colonne, mais on les retrouve normalement sur les stèles funéraires d'époques julienne et flavienne³. Par ailleurs l'équipement des Romains est presque identique à celui que leur donne la colonne Trajane⁴. Ces considérations invitent donc à placer ces reliefs à une date un peu antérieure à celle de la colonne. L'époque de Domitien est extrêmement vraisemblable. Cette attribution entraînerait sans doute celle de deux fragments provenant de scènes de combat analogues, l'un au Louvre, où se voient partiellement un Romain et un Dace⁵, l'autre à la villa Médicis, qui représente un Dace à cheval fuyant à travers le Danube⁶, morceaux que leur style et les détails d'armement rapprochent des reliefs de l'arc⁷.

1. Cf. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 238.

2. Deux des cavaliers, semble-t-il sur l'un des reliefs (n° 4), portent la moustache et la mouche. Tous les autres Romains, sauf erreur, ont le visage rasé.

3. Stèle des aquilifères L. Sertorius, Leg. XI, et Cn. Musius, Leg. XIV Gem. (S. Reinach, *Reliefs*, III, 439, et II, 73); stèle de cavaliers de la Leg. I, de la Coh. VII Delmat., de l'Ala Noric. (*ibid.*, II, 52; II, 3; II, 70).

4. Nous verrons plus loin que l'armement des Daces n'est pas non plus le même que sur la colonne Trajane. Il n'est cependant pas douteux que ce soient les Daces.

5. E. Strong, *Roman sculpt.*; pl. XLIX; cf. E. Michon in *Mon. Piot*, t. XVII, 1910, p. 206 sqq. Désigné par Clarac sous le titre « Barbare combattant » (S. Reinach, *Rép. de la Stat.*, I, 39). Ce Barbare est certainement un Dace. Une interprétation, dont j'ignore l'origine, en fait un Gaulois (Ménard, *Vie privée des anciens*, IV, fig. 356). Cette interprétation, absolument insoutenable, a rencontré une grande faveur et ce relief, avec la désignation « Gaulois défendant sa maison », figure couramment dans les ouvrages à l'usage des classes. La nature du public auquel s'adressent les livres scolaires n'excuse pas la négligence trop fréquente de leur illustration; au contraire: *maxima debetur...*

6. E. Strong, *Roman sculpt.*, pl. L.

7. L'armement n'y est cependant pas identique à celui des grands reliefs, et le Romain y porte toute sa barbe.

Tels sont les monuments auxquels on peut demander confirmation ou infirmation de l'opinion concordante de Tacite, de Pline et de Dion Cassius.

III

Ces monuments commémorant des victoires sur les Daces et sur les Germains, nous devons y retrouver soit des armes germaniques, soit des armes daciques, soit les unes et les autres mêlées. En fait nous n'y rechercherons que des armes daciques. En effet, la présence sur ces monuments d'armes authentiquement germaniques ne permettrait aucune conclusion ni pour ni contre les affirmations des détracteurs de Domitien. Depuis César, les campagnes en Germanie avaient été assez nombreuses pour que Rome regorgeât d'armes germaniques. En cas de besoin, Domitien n'avait qu'à puiser.

Les armes daciques, sans aucun doute, y étaient plus rares. Peut-être même ne s'en trouvait-il pas du tout. D'où y seraient-elles venues? Certes, à plusieurs reprises déjà, les Romains avaient dû refouler au delà du Danube leurs turbulents voisins toujours prêts à envahir la Mésie, la Macédoine, l'Illyrie ou la Pannonie. Plusieurs fois, même, des armées romaines avaient poursuivi l'ennemi jusque sur son territoire¹. Mais aucune de ces expéditions, semble-t-il, n'avait été marquée par l'une de ces victoires éclatantes qui emplissaient Rome des dépouilles du vaincu et méritaient au vainqueur les honneurs du triomphe². Au reste, dans la plupart de ces guerres, les principaux adversaires des Romains ne furent pas les Daces proprement dits, c'est-à-dire les Gètes de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, mais les peuples du delta du Danube et des rives du Pont, principalement les Bastarnes et les Sarmates. C'est contre ces

1. Cf. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, p. 203-204; Pârvan, *Getica*, p. 82-105 (P. Henry, in *Rev. hist.*, 1927, p. 275 sqq.).

2. Cf. le passage de Pline le Jeune (*Epist.*, VIII, 4, 2) rappelé plus haut.

tribus sans cesse en mouvement qu'avaient été remportés les plus incontestables succès, ceux de Licinius Crassus en 29 avant J.-C.,¹ et, sous Néron, vers 62-63 après J.-C., de Ti. Plautius Silvanus Aelianus¹. Si donc ces victoires avaient apporté à Rome des armes danubiennes, c'étaient bien plus probablement celles des Sarmates et surtout des Bastarnes que celles des Daces.

Au contraire, c'est en pleine Dacie que s'avança Tettius Julianus², et ce sont les Daces qu'il vainquit à Tapae. Les armes qu'il put recueillir sur le champ de bataille étaient celles des Daces. Par conséquent, si nous trouvons dans les trophées de Domitien des armes véritablement daciques, il y a forte présomption qu'elles viennent de la victoire de Julianus. Leur absence, en revanche, serait beaucoup plus significative et justifierait les accusations de Pline, Tacite et Dion.

Il n'y a donc pas lieu de nous arrêter à l'examen des monnaies dont tous les types, antérieurs de beaucoup à la victoire de Julianus, peuvent représenter seulement, et représentent en effet des armes germaniques. Ces armes paraissent authentiques, mais, nous l'avons vu, ce témoignage n'autorise aucune conclusion. En revanche il est remarquable que, parmi les nombreuses monnaies destinées à commémorer le double triomphe de 89, pas une seule ne représente d'armes daciques. Cette constatation, assurément, n'a rien de décisif. Une telle absence est cependant assez étrange et méritait d'être notée.

Nous sommes en droit, au contraire, sur les trophées du Capitole et sur les trophées Farnèse, de rechercher les armes daciques. Ces armes, nous les connaissons par quelques

1. Gsell, Pârvan, *locis laud.*

2. Gsell, p. 220; Pârvan, p. 105. On admet ordinairement que Julianus partit de Viminacium et suivit vers le nord-est la route prise par Trajan dans la première guerre dacique (Fröhner, *la Colonne Trajane*, 1865, p. 6; Gsell, p. 220 et n. 2). Pârvan, au contraire, pense qu'il suivit vers le nord de la vallée de l'Olt (Aluta), hypothèse qui paraît moins vraisemblable. Cette incertitude, d'ailleurs, est ici sans importance : de toute façon le théâtre de cette guerre fut la Dacie proprement dite.

monuments peu nombreux, mais riches en détails et dont les témoignages sont concordants.

Le principal, naturellement, est la colonne Trajane, avec le triple témoignage des scènes de combat, des trophées anthropoïdes¹ et des amas d'armes du piédestal, dont on a eu tort de suspecter l'exactitude². Mais on peut y ajouter un relief du British Museum représentant un amas d'armes daciques³; plusieurs monnaies de Trajan⁴ et d'Hadrien⁵; certainement aussi l'une des « nations » de la basilique de Neptune⁶, où se voient également deux trophées d'armes daciques⁷, et peut-être un relief du palais des Conservateurs à Rome, figurant une nation vaincue assise au milieu d'un amas d'armes⁸.

Les armes et objets d'équipement divers figurés sur ces monuments sont extrêmement nombreux. Il serait très long et sans intérêt ici de les énumérer⁹. La plupart, en effet, ne sont pas propres aux nations danubiennes, mais se retrouvent, identiques ou analogues, chez d'autres peuples barbares ou même chez les Romains¹⁰. Un petit nombre, au contraire, sont

1. S. Reinach, *Répert. des reliefs*, I, p. 351 (Bartoli, pl. 62).

2. Bartoccini, *La Decorazione della base della col. Traiana*, in *Boll. dell' Assoc. arch. rom.*, 1914, p. 140; cf. Durry, *Trophées Farnèse*, p. 316, n. 1. Il n'est pas impossible qu'aux armes barbares soient mêlées des armes romaines : cf. Hungerford Pollen, *A Description of the Trajan column*, 1874, ap. S. Reinach, *la Col. Trajane au Musée de Saint-Germain*, p. 42, n° 1. Cela n'est cependant pas certain : le *vexillum* figuré sur ces bases doit l'être non comme romain, ainsi qu'on l'a dit (Pârvan, *Getica*, p. 526), mais comme dacique : cf. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 337 (Bartoli, pl. 22).

3. S. Reinach, *Reliefs*, II, p. 497, 1.

4. Cohen, *Monn. imp.*, II, p. 28 sqq., Trajan, n°s 98-100; 117-121, etc.

5. Cohén, II, p. 140 et 150 sq., Adrien, n°s 400 et 526-533; Bienkowski, *De simulacris barbararum gentium*, fig. 45.

6. Bienkowski, *ibid.*, fig. 64; S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 282, 2.

7. Bienkowski, fig. 1 et 34; S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 281, 5.

8. Bienkowski, fig. 5. Sur un relief de Bologne figurant une Victoire, une captive et des armes barbares (Bienkowski, fig. 21), se voit un dragon-enseigne. Il semble bien cependant que ce sont là des armes asiatiques, comme le pense Bienkowski (p. 42), et probablement parthiques.

9. Liste des armes décorant la base de la colonne Trajane dans Fröhner, *la Colonne Trajane*, in-8, p. 63-64.

10. Ce qui ne prouve nullement qu'on doive attribuer aux Romains les

caractéristiques et se rencontrent exclusivement chez les Daces. Ce sont, essentiellement, un bouclier décoré d'écaillles, un sabre courbe d'un type particulier et, avec quelques réserves, le dragon-enseigne¹.

Le bouclier à écaillles se voit sous forme ovale sur la base de la colonne Trajane et sur le relief du British Museum et sous forme hexagonale sur l'un des trophées de la basilique de Neptune. Quoiqu'il n'apparaisse point dans les scènes de combat de la colonne, comme les cavaliers sarmates n'ont point de bouclier, il est probable que c'est une arme dacique. Quant au dragon-enseigne, bien qu'il fût peut-être déjà en usage chez les Parthes², c'est comme dacique qu'il apparaît pour la première fois sur les monuments romains, et il est, à l'époque de Trajan, caractéristique des Daces³.

Le sabre courbe doit être l'objet d'un bref éclaircissement. Tous, ou presque tous les peuples ont employé des armes d'un seul tranchant à lame plus ou moins recourbée⁴; mais le sabre dacique est d'un type absolument spécial (fig. 5 à 8). La lame, tranchante du côté concave, est à peu près celle d'une faufile antique⁵, un peu moins courbe que la nôtre; elle est étroite et semble atteindre de 25 à 30 centimètres. La poignée, ou plutôt le manche, a la même longueur, et cette particularité avait sans doute pour objet de permettre à la main de se placer au point le plus favorable pour donner au coup sa plus grande efficacité. Elle a pour nous l'intérêt de nous permettre de distinguer cette arme, véritable sabre,

armes analogues ou identiques aux armes romaines figurées dans ces trophées; cf. *suprà*, p. 14, note 2.

1. On trouve sur quelques reliefs, associés aux armes daciques, d'autres objets caractéristiques, mais attribuables aux Sarmates.

2. Cf. Ad. Reinach, in *Saglio, Dict. des Ant.*, s. v. *Draco*.

3. Si je ne me trompe, il n'apparaît pas, comme enseigne des Parthes, avant l'arc de Septime Sévère.

4. Cf. S. Reinach, in *Saglio, Dict. des Ant.*, s. v. *Falx*; Ad. Reinach, *ibid.*, s. v. *Sica*; P. Couissin, *les Armes figurées... de la Gaule méridionale*, in *Rev. archéol.*, 1923², p. 32 sqq.

5. P. Henry, in *Rev. hist.*, 1927, p. 289, d'après Pârvan, *Getica*: « Les faux et fauilles ont pu, démantelées, se transformer en épées. »

ensis falcatus, de la *sica*, coutelas beaucoup plus court, à poignée ordinaire, également employé par les Daces de la colonne Trajane¹, mais beaucoup moins caractéristique, comme on verra plus loin (*infra*, fig. 14-16). Ce sabre, d'ailleurs, malgré la longueur de sa poignée, était bien un sabre et non un fauchard ou faux de guerre, et se maniait toujours d'une seule main². Il est figuré clairement, avec son manche



Fig. 5-8. — LE SABRE NATIONAL DES DACES : 5, sur la colonne Trajane (*Reliefs*, I, 347, 50-51) ; — 6, sur sa base ; — 7, sur la basilique de Neptune ; — 8, sur une monnaie d'Hadrien (agr. 3 fois).

de même longueur que la lame et avec sa longueur totale de 50 à 60 centimètres, dans une scène de bataille de la colonne Trajane (fig. 5)³ et plusieurs fois sur les reliefs de la base (fig. 6), et elle caractérise la Dacie dans la décoration de la basilique de Neptune (fig. 7) et sur les monnaies d'Hadrien (fig. 8). On le reconnaît aussi, mais moins clairement, dans les trophées anthropoïdes de la colonne et sur les monnaies de Trajan. En revanche, on ne le trouve jamais, sauf erreur,

1. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 349, pl. 57; 350, 59; 355, 74 et 76; 368, 112; des alliés des Daces en sont également armés : p. 369, 115.

2. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 347, pl. 50-51.

3. La représentation des armes offensives, dans les scènes de combat de la colonne Trajane, est, comme on sait, le plus souvent omise.

attribué à aucun autre peuple. C'est, par excellence, l'arme des Daces.

Ces trois objets, bouclier à écailles, dragon-enseigne, sabre courbe, ne se rencontrent pas réunis sur tous les monuments représentant des armes daciques, mais toujours on y trouve au moins l'un des trois. Par suite, jusqu'à plus ample informé, on doit refuser de considérer comme constitué d'armes daciques tout trophée d'où sont absents, à la fois, ces trois objets. Tel est le critérium qu'il convient d'appliquer aux trophées de Domitien.

Nous écarterons les monnaies qui, comme nous avons dit, toutes antérieures à la victoire de Julianus, ne sauraient présenter d'armes daciques. Quant aux trophées du Capitole, on les considère ordinairement comme destinés à rappeler les victoires sur les Cattes¹. Et, de fait, nous n'y trouvons aucun de nos trois objets caractéristiques².

Les trouvons-nous davantage, trouvons-nous l'un d'eux au moins, sur les trophées Farnèse? Aucunement. L'examen le plus attentif de ces reliefs, confirmant les résultats de l'étude de M. Durry, n'y fait découvrir ni bouclier à écailles, ni dragon-enseigne, ni épée courbe. En d'autres termes, les trophées Farnèse ne contiennent aucune des armes qui, vingt ans plus tard, serviront à caractériser les Daces.

Quant aux scènes de combat de l'arc de Constantin et aux fragments du Louvre et de la villa Médicis, leur étude mène à des constatations encore plus dignes d'attention. Le dragon-enseigne ne s'y voit pas plus que dans les autres reliefs. Mais les armes des Barbares sont assez remarquables. Leurs armes offensives ne sont guère caractéristiques et l'on y chercherait en vain le sabre courbe à long manche que nous avons décrit. En revanche ils ont soit une épée droite de type celto-romain, soit un sabre courbe assez court à poignée ordinaire. Ces deux armes figurent bien sur la colonne Tra-

1. Cf. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 289-290. Mme Strong y voit une commémoration du « duplice trionfo sui Catti e sui Daci » (*Scult. romana*, p. 129).

2. Il ne faut point prendre pour des dragons-enseignes des arcs étranges, à tête de dragon, dont nous reparlerons plus loin (*infra*, fig. 10 et 13).

jane, mais ni l'une ni l'autre n'est propre aux Daces; la première est commune à un grand nombre de peuples; nous retrouverons plus loin la seconde, qui n'est autre que la *sica*. Sur le fragment du Louvre le Barbare est armé d'une grande épée droite du type de Latène III, que les Daces, assurément, pouvaient connaître, mais que nous ne retrouvons pas sur la colonne Trajane.

Il en est de même du bouclier. Sur ces reliefs, ceux de l'arc de Constantin et celui du Louvre, c'est un bouclier hexagonal. Or, sur la colonne Trajane, le bouclier dacique est toujours ovale. Les Daces, sans doute, ont connu le bouclier hexagonal¹, mais son absence de la colonne indique qu'il n'était pas chez eux d'un usage fréquent. Il est assez étrange que, pour caractériser ces Barbares, on ait songé à leur donner un bouclier qui ne leur était pas habituel. Il ne l'est pas moins que ce bouclier soit justement celui qui sert habituellement, en particulier sur les monnaies de Domitien, à caractériser les Germains. Enfin la décoration de ces boucliers, différente de celle des boucliers de la colonne, se retrouve à peu près identique, sur les trophées du Capitole. Cette ressemblance est très frappante pour ce qui concerne le bouclier d'un Dace blessé sur le relief n° 4 : on y voit quatre animaux au galop, symétriquement disposés, et cette décoration, dont je ne connais pas d'autre exemple, est celle de deux boucliers hexagonaux du trophée gauche du Capitole.

Tous ces détails sont bien suspects, et l'on est tenté de conclure que si le sculpteur a si mal caractérisé ses Daces, c'est qu'il n'avait point, dans les armes figurant au triomphe, les éléments authentiques qui lui auraient été nécessaires. Il paraît cependant préférable de suspendre tout jugement et de chercher une conclusion plus ferme dans l'examen des objets dont sont composés les trophées de Domitien.

1. Il figure parmi les armes daciques sur les monnaies de Trajan.

IV

Trophées du Capitole et trophées Farnèse, l'un comme l'autre de ces monuments présentent des armes et objets d'équipement qui, abstraction faite de leur décoration, sur laquelle nous allons revenir, peuvent être authentiquement germaniques : les lances et javelots, les épées droites, les haches d'armes, les carquois cylindriques, les boucliers ovales, hexagonaux et même circulaires, la cuirasse d'écaillles et surtout les bonnets et manteaux de fourrure. Chacun de ces objets, d'ailleurs, pourrait provenir d'autres peuples barbares, et presque tous de n'importe lequel de ces peuples, depuis les Bretons jusqu'aux Parthes. Plusieurs pourraient être romains.

Il est d'autres objets, au contraire, dont la présence sur nos trophées surprend, intrigue et suggère à l'esprit, presque invinciblement, l'idée d'objets de fantaisie¹ ou tout au moins d'objets authentiques, mais hétérogènes, introduits par fantaisie dans ces trophées.

En voici, d'abord, qui me sont totalement inconnus. Ce sont, sur les trophées Farnèse, des boucliers longs dont le haut décrit la même courbe que celui des boucliers ovales, mais qui, en bas, se terminent en pointe (fig. 9)². C'est, en somme, le grand écu des chevaliers d'Occident aux XI^e et XII^e siècles de notre ère, celui que portent, notamment, les guerriers de la tapisserie de Bayeux³. Cette arme existait-elle déjà en Germanie mille ans auparavant ? le fait ne paraît pas probable. Est-ce une de ces armes de fantaisie, *falsae simulacra victoriae*, dont semble parler Pline⁴ ou la dépouille de quelque peuple inconnu, détachée, pour le triomphe de Domitien, des portiques d'un temple ou d'un palais⁴ ?

1. Cf. Durry, *op. laud.*, p. 313.

2. Durry, *ibid.*, p. 314.

3. Cf. Lefebvre des Noëttes, *la Tapisserie de Bayeux datée par le harnachement des chevaux et l'équipement des cavaliers*, Caen, 1912, p. 20 sqq. et fig. 18, 19, 20, etc.

4. M. Durry pense le reconnaître dans le trophée d'une Victoire du Musée

Sur les deux trophées du Capitole paraissent des têtes de dragons cornus emmanchées d'un long cou, qui rappellent un peu le carnyx gaulois et plus encore le dragon-enseigne, mais le fait que ces objets, mêlés à des flèches, émergent de carquois, les uns plats, les autres cylindriques, les désigne pour des arcs (fig. 10); arcs extraordinaires, d'ailleurs, auprès desquels celui d'Ulysse serait un jouet de petit enfant, car le diamètre de leur bois, à l'échelle des carquois et des flèches, atteint au moins celui du poignet. Plusieurs peuples, sans doute, ont eu l'idée de façonnner en tête d'animal l'extrémité supérieure de leurs arcs, et si nous ne connaissons, sauf erreur, aucun autre exemple d'arc à tête de dragon cornu, cela peut venir du nombre relativement faible de nos documents; mais aucun peuple, assurément, ne fut jamais capable de manier de telles armes, et celles-ci ne sont donc pas authentiques¹.

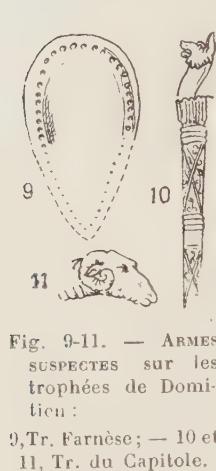


Fig. 9-11. — ARMES SUSPECTES sur les trophées de Domitien:

9, Tr. Farnèse; — 10 et 11, Tr. du Capitole.

Je n'insisterai pas sur le bâlier de siège, à tête fort bien modelée, qui figure au pied de l'un des trophées du Capitole (fig. 11), comme arme germanique par conséquent.

Faut-il mettre ces fantaisies sur le compte du sculpteur? l'hypothèse est peu vraisemblable, car s'il a pu, à la rigueur, inventer ou déformer des armes, pourquoi eût-il substitué, aux dépouilles du triomphe qu'il avait sous les yeux, des armes authentiques, mais qui n'étaient ni celles des Daces ni celles des Germains?

Lavigerie à Carthage (Delattre, *Musée Lavigerie*, II, p. 5 et pl. I = S. Reinach, *Statuaire*, II, p. 379, 2; cf. Durry, *op. laud.*, p. 315, n. 2). Je n'ai pas vu l'original, mais l'examen de la photographie ne me paraît pas décisif. Au reste on ne sait à quelle victoire se rapporte ce relief ni même s'il se rapporte à une victoire particulière.

1. D'autres armes figurées sur les trophées de Farnèse et sur les trophées du Capitole me sont également suspectes; mais l'état de mutilation des reliefs laisse subsister quelque doute. Au reste, ces exemples paraissent suffisants.

Sans doute les Barbares connaissaient cet engin; un bélier identique est manié par les Daces dans une des scènes de combat de la colonne Trajane, et un autre se voit sur le relief du British Museum; un bélier à tête de taureau est attribué aux Celtes de Galatie par les trophées de Pergame¹. Il n'est donc pas impossible que les Germains en aient employé d'analogues, mais on peut douter qu'ils aient été capables d'en façonner la tête avec un art aussi réaliste et l'on se demande si le bélier ici figuré n'est pas simplement un exemplaire romain.

Les casques des trophées Farnèse sont de types romains bien caractérisés. Ceux des trophées du Capitole, avec leur avance oblique et leur haut panache (fig. 12), sont de formes hellénistiques. Les Daces, comme on sait, ne portaient point de casque à cette époque². Quant aux Germains, ils n'en fabriquaient probablement pas, mais ils employaient des armes romaines, acquises soit à la guerre, soit par commerce³, et il est possible que les casques des trophées Farnèse proviennent de victoires sur les Germains. En revanche les casques hellénistiques des trophées du Capitole ont sans doute une origine orientale, et pourraient bien avoir été conquis par Plautius Silvanus, en 62-63, sur les populations à demi hellénisées de Tyras, d'Olbia et de la Chersonèse Taurique.

Il en est peut-être de même des jambarts ou cnémides que l'on voit sur les trophées du Capitole, et qui ne sont, selon

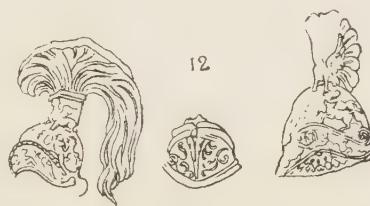


Fig. 12. — CASQUES HELLENISTIQUES
des trophées du Capitole.

1. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 214, 3 b; P. Couissin, *Armes gauloises*, in *Rev. arch.*, 1927¹, p. 303 et fig. 56.

2. Pârvan, *Getica*, ap. Henry in *Rev. hist.*, 1927, p. 289.

3. Dans les marais de Nydam, on a trouvé un nombre considérable d'armes romaines mêlées à des armes germaniques (Lindenschmit, *Alt. uns. heidn. Vorzeit*, III, 4, 4), notamment un beau casque (*ibid.*, V, 22).

toute apparence, ni germaniques ni daciques. Mais c'est certainement une origine orientale qu'on doit assigner à certains carquois de ces mêmes trophées (fig. 13). Ces carquois ou étuis plats, à profil élégant dessinant les courbes de l'arc, paraissent inconnus en Occident. Ils se rapprochent au contraire des gorytes orientaux, en usage chez les Assyriens, les Perses et les Scythes, et ceux-ci pourraient bien provenir soit de l'expédition de Silvanus, soit d'une campagne contre les Parthes.



Fig. 13. — CAR-
QUOIS ORIEN-
TAUX des tro-
phées du Ca-
pitole.

Ainsi les trophées de Domitien, ceux du Capitole comme ceux du palais Farnèse, font une impression d'inauthenticité, pour ne pas dire de fantaisie. Cette impression s'accroît quand on considère l'extraordinaire décoration des armes. Je ne reprendrai pas après M. Durry la description de cette décoration sur les trophées Farnèse¹ : sur les casques sont

figurés ici un cavalier nu au galop, là un griffon; les boucliers portent tantôt des croissants, tantôt des fleurs ou des feuillages, tantôt les représentants variés d'une faune abondante, aigles, lions, oies, dauphins, scarabées. Les armes des trophées du Capitole ne sont pas moins richement décorées de motifs très variés, figures géométriques, rinceaux, fleurs, animaux, personnages réels ou mythologiques, et cette décoration est, assurément, en grande partie fantaisiste².

Ici encore il n'y a pas lieu d'imputer aux sculpteurs une fantaisie qui s'explique bien mieux si l'on suppose qu'ils se sont contentés de reproduire les armes ayant figuré au triomphe, et dont plusieurs, les plus somptueuses, auraient été fabriquées spécialement à cet effet. C'est ce qui apparaît encore plus clairement quand on étudie les armes qui, dans

1. Durry, *op. laud.*, p. 313 sqq.

2. Je n'ignore point que, le plus souvent, les armes barbares étaient très richement ornées, et il suffirait de citer les casques gaulois de Latène I (Déchelette, *Manuel*, II, fig. 488-490) et les boucliers britanniques en bronze (*ibid.*, fig. 497). Mais le style en est bien différent de celui des reliefs romains.

les trophées Farnèse, sont les plus évidemment présentées comme daciques.

V

Il serait étonnant, sans doute, que dans ces trophées pas un seul objet ne rappelât ou ne s'efforçât de rappeler la défaite des Daces. Et il y en a, en effet, mais ce ne sont ni le dragon-enseigne, ni le sabre courbe.

Parmi ces objets il convient sans doute de ranger les carnyx, ou trompettes à tête de dragon, que M. Durry a justement reconnus sur les trophées Farnèse¹. Cet instrument, comme on sait, était d'invention gauloise et, pendant trois siècles, caractérisa sur les monuments romains les victoires sur les Gaulois². Il n'est pas impossible qu'il ait été adopté par d'autres Barbares et notamment par les Cattes, comme le suggère M. Durry. Mais c'est un fait certain que les Celtes, en descendant le Danube, n'abandonnèrent point leur trompette nationale. Le carnyx résonna dans le temple de Delphes et, après les défaites des Gaulois, orna les trophées élevés par les Étoliens vainqueurs³. Il demeura en usage sur les bords du Danube, non seulement chez les tribus celtes éparses de la Pannonie au delta, mais peut-être aussi chez les Daces proprement dits, qui avaient profondément subi l'influence de la civilisation celtique⁴. Il figure, en tous cas, cinq ou six fois sur la base de la colonne Trajane et on le retrouve sur le relief des Conservateurs où l'on a reconnu la Dacie captive⁵. C'est donc plutôt, semble-t-il, comme trophée dacique qu'il figure ici. Il n'était pas besoin, du reste,

1. M. Durry, *op. laud.*, p. 311.

2. On trouve le carnyx, dès le III^e siècle, sur un denier de la gens Decia (Babelon, *Monn. de la rép. rom.*, I, p. 452), et il figure sur tous les monuments romains, très nombreux, commémorant les défaites gauloises.

3. Percy Gardner, *Catal. of Greek coins* (Brit. Mus.), VI, p. 194 sqq., pl. XXX, 5. Cf. Ad. Reinach, *l'Étoile sur les trophées gaulois de Kallion*, in *Journ. intern. d'archéol. numismatique*, 1911; P. Coussin, *Armes gauloises*, in *Rev. arch.*, 1927², p. 78.

4. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 482-527; Henry, in *Rev. hist.*, 1927, p. 289 sqq.

5. Bienkowski, *De simul. barb. gent.*, fig. 5. Contre la supposition que les

d'aller en Dacie pour s'en procurer. Quatre siècles de victoires en Cisalpine, en Gaule propre, en Bretagne, en Pannonie, en avaient apporté à Rome une provision suffisante pour fournir aux plus brillants cortèges triomphaux et la tentation, sans doute, était grande de ravir aux anciens trophées, pour en remplir les chariots, ces longues trompettes barbares d'un si grand effet décoratif.

Le carnyx gaulois, cependant, ne saurait passer pour un objet spécialement caractéristique des Daces. La Dacie est-elle plus proprement « rappelée par un couteau à lame pointue

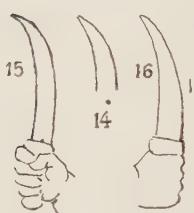


Fig. 14-16. — *Sica* :
— 14, trophées Farnèse;
— 15, colonne Trajane (*Reliefs*, I, 369,
115); — 16, plaque Campana. Rome
(combat de gladiateurs. *Reliefs*, III,
270, 1).

et recourbée (fragment B [des trophées Farnèse]), le même que l'on voit à tout instant sur les reliefs de la colonne Trajane¹ ? Je ne le pense pas. Que l'intention de celui qui fit placer ce couteau dans les trophées Farnèse (fig. 14) ait été de rappeler la défaite des Daces, cela ne paraît pas douteux. Peut-être est-ce également à ce titre que le même couteau figure dans les trophées du Capitole, car on peut l'y voir dans l'un et dans l'autre. En tous cas on n'aura choisi cette arme que faute d'autre plus caractéristique. Dans ce couteau, en effet, il est aisé de reconnaître la *sica*, dont nous

avons parlé plus haut². Cette *sica*, comme le remarque justement M. Durry, se voit souvent sur la colonne Trajane, et c'est elle dont se sert le Décébale pour se donner la mort³, mais elle n'était pas propre aux Daces⁴. S'il faut en croire

Daces aient adopté le carnyx gaulois, le fait qu'il ne figure pas dans les scènes de combat ne constitue pas une objection : il ne figure pas davantage dans les Cetomachies et cependant nul ne conteste qu'il ait été en usage chez les Gaulois.

1. M. Durry, *loc. laud.*

2. Cf. *suprà*, p. 80.

3. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 368, pl. 112.

4. Ad. Reinach, in Saglio, *Dict.*, s. v. *Sica*; cf. P. Couissin, *les Armes figurées...*, in *Rev. arch.*, 1923², p. 36 sqq.

Valère-Maxime, c'était l'arme nationale des Thraces¹. De la Thrace elle s'était répandue dans toutes les régions voisines, non seulement chez les Daces, mais chez les Sarmates (fig. 15)² et jusqu'en Illyrie, dont les pirates³ l'avaient adoptée⁴. A Rome même elle était bien connue, non seulement comme arme des gladiateurs dits *thraces* (fig. 16)⁴, mais comme celle des bandits et des rôdeurs⁵. Domitien n'avait donc pas besoin, pour en orner son triomphe, d'aller la chercher jusqu'en Dacie.

Voici, en revanche, une arme bien particulière : sur le même trophée Farnèse, se voit, au-dessus du couteau, « une lame de forme semblable, beaucoup plus grande, sans doute également dace⁶ » dans l'opinion de ceux qui composèrent le trophée, mais non pas dans la réalité. Cette arme, en effet (fig. 17), bien que la lame seule en soit visible, se distingue aisément non seulement de la *sica*, mais aussi du sabre à lame étroite des Daces⁷. C'est, ici, une arme plus barbare, à lame large et puissante, la grande faux de guerre à deux mains. Comme le dit justement M. Durry, la colonne Trajane l'ignore; et non seulement la colonne Trajane, mais le relief du British Museum et tous les monuments

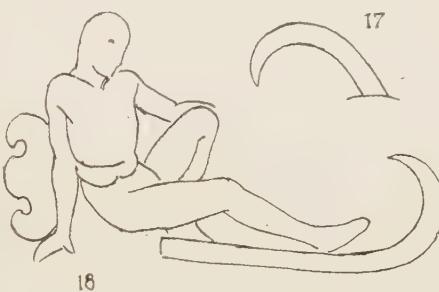


Fig. 17-18. — FAUX DE GUERRE : 17, trophées Farnèse ; 18, barbare de la base d'Amastris.

1. Val. Max., III, 2, 12; cf. Ad. Reinach, *loc. laud.*

2. Les Sarmates sont armés de la *sica* sur les colonnes Trajane et Aurélienne : cf. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 369 (col. Traj., n° 115), 303, 309, 327 (col. Aur., n° 37, 61, 132).

3. Cf. Ad. Reinach, *loc. laud.*

4. Suét., *Calig.*, 32; Mart., III, 16; etc. Elle est très fréquente dans les trophées d'armes gladiatoires : cf. P. Couissin, *loc. cit.*

5. Cic., *Pro Milone*, xiv (37); *In Catil.*, II, x (22), etc.

6. Durry, *loc. laud.*

7. Cf. Furtwängler, *Das Tropaion von Adamklissi*, in *Abh. der ph. ph. Classe der bayer. Akad. der Wissenschaft.*, XXII, III (1903), p. 498.

où sont figurées les armes des Daces. Ce n'est donc point une arme dacique.

À quel peuple appartient-elle donc et pourquoi figure-t-elle ici? Nombreux sont les peuples ayant utilisé des armes falciformes¹, mais toutes ces armes sont de faibles dimensions, fauilles plutôt que faux. La véritable faux de guerre n'est figurée que par un très petit nombre de monuments. Outre les trophées Farnèse je n'en saurais citer que trois. Le premier est le monument d'Adam Clissi, en Dobroudja²; le

second est la base d'Amastris, monument funéraire de Sex. Vibius Gallus, praefectus castorum³, qu'on a souvent rapproché des reliefs d'Adam Clissi⁴. Le troisième, enfin, est un fragment de relief de la collection Boncompagni-Ludovisi, au Musée des Thermes, sur lequel on voit des Romains, dans un cortège triomphal, portant, sur une sorte de civière, un trophée d'armes et deux prisonniers barbares⁵. Sur ces trois monuments la faux se présente dans son intégrité (fig. 18) et surtout sur le monument



Fig. 19. — BARBARE ARMÉ DE LA FAUX. Monument d'Adam Clissi, métope 34.

d'Adam Clissi (fig. 19), avec une netteté parfaite. C'est une arme lourde, dont la longueur totale atteint 1 mètre ou 1 m. 20, dont environ moitié pour la lame. Les guerriers ne la manœuvrent qu'à deux mains et s'en servent pour abattre bras et jambes. Pour se défendre contre cette arme terrible, les légionnaires ont dû, exceptionnellement, em-

1. Cf. S. Reinach, in *Saglio, Dict.*, s. v. *Falx*.

2. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 428 sqq.

3. C. I. L., III, suppl. 1, p. 1261, n° 6984 (fig.)

4. Cf. F. Drexel, *Altes und Neues vom Tropaeum Traiani*, in *Neue Jahrbücher für das klass. Altert.*, 1922, p. 341.

5. S. Reinach, *Reliefs*, III, 289, 3; Eug. Strong, *Scultura romana*, II, p. 292 sq. et fig. 180.

prunter à l'armement des gladiateurs le jambart et le brasard métalliques.

Sur la nationalité des Barbares qui employaient cette arme de sauvages, le fragment des Thérmes ne nous fournit aucune indication. Le style en est celui des sarcophages de la période antonine, au point qu'on le considérerait comme appartenant à l'un d'eux si les grandes dimensions des personnages ne contraignaient à l'attribuer à un plus grand ouvrage, sans doute quelque monument triomphal¹. La date exacte en est incon nue, et aussi la victoire qu'il commémorent; cette date, toutefois, est postérieure à Trajan et la victoire n'est point celle qui termina les guerres daciques. Les autres armes du trophée comme le costume des captifs peuvent convenir à des Sarmates, à des Daces, à des Parthes et sans doute à bien d'autres peuples; mais Sarmates, Daces et Parthes semblent exclus par le fait que le trophée ne comporte point de dragon-enseigne et que, d'autre part, la faux de guerre est également absente des colonnes Trajane et Aurélienne et de l'arc de Septime-Sévère. Il faut donc songer ici à quelque autre peuple moins connu.

Les deux autres monuments nous permettent une détermination plus précise. La date, à la vérité, en est fort controversée²; mais cette date est ici de peu de conséquence. Ce qui importe, c'est la nationalité de ces Barbares. Unique-ment vêtus d'un pantalon, pieds nus, torse nu, la tête rasée et, à Adam Clissi du moins, coiffée d'une calotte hémisphérique, leur équipement est tout différent de celui des Daces. Si l'un des guerriers d'Amastris a le bouclier ovale commun à

1. E. Strong, *loc. cit.*

2. Les reliefs d'Adam Clissi ont été rapportés, suivant les savants qui s'en sont occupés, aux époques d'Auguste, de Trajan et de Constantin; cf. S. Reinach, *Reliefs*, I, p. 428. Chacune de ces opinions soulève des difficultés. Celle qui les rapporte à Trajan, la plus communément acceptée, est aussi la moins acceptable, comme je m'efforcerai prochainement de le démontrer. — La date de la base d'Amastris est presque aussi indéterminée et flotte, incertaine, entre l'époque d'Auguste et celle de Septime-Sévère: cf. C. I. L., *loc. cit.*; Kalinka, *Festschrift für Benndorf*, p. 222; Furtwängler, *Das Tropaion von A. K.*, p. 498 et n. 1; Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrujscha*, 1904, p. 41, 1; Drexel, *loc. cit.*

tous les Barbares, le bouclier de l'autre est une pelta amazone (fig. 18), qui n'est certes pas dacique, et les faucheurs d'Adam Clissi n'ont point de bouclier. Ce ne sont donc point des Daces, et, en ce qui concerne du moins le monument d'Adam Clissi¹, personne, depuis les magistrales démonstrations de Furtwängler, n'a osé y reconnaître des Daces². On s'accorde aujourd'hui, quelque opinion qu'on professe sur la date de ce monument, à y voir des représentants de ces peuples de races diverses, Thraces, Mysiens, Celtes, Bastarnes, qui occupaient alors la Dobroudja et le delta du Danube³, et cette opinion unanime semble parfaitement vraisemblable. C'est donc des régions pontiques que, selon toute apparence, vient la faux de guerre des trophées de Domitien.

Enfin, sur les trophées Farnèse, se voient plusieurs boucliers du type *pelta*⁴, arme qui, je le répète, n'appartient ni aux Daces ni aux Germains. On pourrait, pour expliquer sa présence, supposer qu'elle ne figure ici que comme arme de fantaisie et à titre purement décoratif. Cette explication n'aurait rien d'invraisemblable⁵, mais ne serait pas de nature à relever le prestige des trophées de Domitien. Il est probable, cependant, qu'elle n'est pas exacte. La *pelta*, attribuée par Hérodote aux soldats thraces de l'armée de Xerxès, était, aux yeux des anciens, le bouclier caractéristique des Thraces⁶. Ce bouclier était-il encore usité à l'époque impé-

1. Sur la base d'Amastris certains s'obstinent (Kalinka, Drexel, *loc. cit.*), contre toute vraisemblance, à reconnaître des Daces.

2. Cf. Petersen, in *Röm. Mitteil.*, 1896, p. 202 sqq.; Courbaud, *le Bas-Relief romain*, p. 170 sqq.; Drexel, *loc. cit.*, p. 337 sqq.; Pârvan, *Getica*, p. 126. Tous ces érudits sont partisans de l'origine trajanienne du monument.

3. Cf. Gsell, *Essai sur le règne de Domitien*, p. 204; Pârvan, *Getica*, p. 65 sqq.

4. Cf. Durry, *loc. laud.*, p. 314.

5. La *pelta* figure à titre, semble-t-il, purement décoratif, sur un grand nombre de monuments romains; cf. *Revue archéol.*, 1923², p. 68 sqq., et 1927¹, p. 319 sqq.

6. Herod., VII, 75; Hesych., s. v. *Pelta*, etc. Cf. dans Petit, *De Amazonibus*, 2^e éd., 1687, ch. xxv, p. 169 sqq., une intéressante étude sur la *pelta* thraco-amazone (avec les textes cités et commentés). Ce bouclier, d'ailleurs, a été réellement employé par un assez grand nombre de peuples d'Asie,

riale, soit en Thrace, soit dans les pays voisins? La base d'Amastris répond à cette question puisque l'un des Barbares y est armé d'une *pelta* (fig. 18). La *pelta* des trophées Farnèse, comme la faux de guerre, viennent donc des bords du Pont-Euxin.

Les grandes expéditions romaines dans ces régions, les seules, vraisemblablement, qui aient pu apporter à Rome les armes de ces pays lointains, sont, je le rappelle, celles de Licinius Crassus et de Silvanus Aelianus, la première sous Auguste, la seconde sous Néron. C'est donc, probablement, aux trophées de l'un ou de l'autre que furent empruntées la faux de guerre et la *pelta* qui font si bel effet dans les trophées de Domitien.

VI

Ces trophées, donc, contiennent des armes authentiquement germaniques, mais dont la présence n'autorise aucune conclusion, et ils ne contiennent point d'armes daciques. Pour le reste, ils sont composés en partie d'armes fantaisistes ou tout au moins suspectes soit par leur forme, soit par leur décoration, en partie d'armes et objets hétéroclites, casques hellénistiques et cnémides grecques, carquois orientaux, trompettes gauloises, *sica* gladiatoire, faux du Bas-Danube et *pelta* de Thrace. Trophées glorieux, certes, car ils commémorent toutes les victoires de Rome depuis deux siècles, mais où l'on cherche vainement les témoins des victoires de Domitien.

En revanche, ce sont bien, je crois, les témoins de ses dérisoires triomphes. En vain chercherait-on à rejeter sur le caprice des artistes la responsabilité de cette étrange et fantaisiste synthèse. L'absence de l'élégant sabre dacique, celle du dragon-enseigne si décoratif ne sauraient s'expliquer par des soucis esthétiques. Encore moins la présence d'armes dont

de Scythie, de Pannonie et peut-être de Gaule; cf. *Revue archéol.*, 1927¹, p. 320.

n'usaient point les Daces et qu'on voudrait faire passer pour daciques. Il y a ici un parti pris de fraude et de mensonge qui n'est point le fait des sculpteurs de ces reliefs

Si l'on en doutait, il suffirait de se rappeler les termes dont se sert Pline, les accusations précises de Tacite et de Dion, ces captifs achetés au marché, ces armes fabriquées spécialement ou tirées des garde-meubles impériaux pour orner les chars de la pompe triomphale. Il paraît difficile d'expliquer par une coïncidence fortuite la confirmation qu'à ces témoignages écrits apportent nos témoins de pierre. Si les trophées du Capitole, si les trophées de Farnèse portent les marques si évidentes du mensonge, c'est que les sculpteurs qui les taillèrent, avec une conscience digne d'un meilleur objet, s'attachèrent à reproduire fidèlement les feintes dépouilles, les armes imaginaires ou empruntées, *falsae simulacra victoriae*, dont Domitien ne craignit point d'orner ses ignominieux triomphes. Et leur scrupuleuse exactitude a perpétué jusqu'à nous, non point la gloire, mais la fraude du faux *imperator*.

Paul COUSSIN.

Aix-en-Provence, 1928.

LE TITRE DE LA CROIX D'APRÈS LES ÉVANGILES

Le Nouveau Testament mentionne en quatre passages, une fois dans chaque Évangile, l'inscription placée, selon l'usage, au-dessus de la tête de Jésus-Christ mis en croix. Nous lisons, en suivant l'ordre traditionnel des Évangiles dans nos éditions du Nouveau Testament :

1° καὶ ἐπίθηκεν ἐπάνω τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ τὴν αἰτίαν αὐτοῦ γεγραμμένην· οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων. Matthieu, xxvii, 37 ;

2° καὶ ἦν ἡ ἐπιγραφὴ τῆς αἰτίας αὐτοῦ ἐπιγεγραμμένη· ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων. Marc, xv, 26 ;

3° ἦν δὲ καὶ ἡ ἐπιγραφὴ ἐπ' αὐτῷ· ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων οὗτος. Luc, xxiii, 38 ;

4° ἔγραψεν δὲ καὶ τίτλον ὁ Πειλάτος καὶ ἔθηκεν ἐπὶ τοῦ σταυροῦ· ἦν δὲ γεγραμμένον· Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων. Jean, xix, 19.

Jean ajoute immédiatement : τούτον οὖν τὸν τίτλον πολλοὶ ἀνέγνωσαν τῶν Ἰουδαίων, ὅτι ἐγγὺς ἦν ὁ τόπος τῆς πόλεως ὃπου ἐσταυρώθη ὁ Ἰησοῦς· καὶ ἦν γεγραμμένον· Ἐβραϊστί, Ῥωμαϊστί, Ἑλληνιστί· ἐλεγούοντας τῷ Πειλάτῳ οἱ ἀρχιερεῖς τῶν Ἰουδαίων· μὴ γράψε· ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων, ἀλλ' ὅτι ἐκεῖνος εἶπεν· βασιλεὺς εἶμι τῶν Ἰουδαίων. ἀπεκρίθη ὁ Πειλάτος· ὁ γέγραφα, γέγραφα. xix, 20 à 22¹.

Les faits racontés dans les versets 21 et 22 nous serviront plus tard. Arrêtons-nous pour l'instant à la fin du verset 20, c'est-à-dire aux mots Ἐβραϊστί, Ῥωμαϊστί, Ἑλληνιστί. Et ajoutons au témoignage rendu par ce texte celui que fournit

1. Je me borne à mentionner ici le prétendu fragment du titre de la croix retrouvé à Rome en 1492, où l'on lit, de droite à gauche, NAZAPENΩC B (1^{re} lettre du mot βασιλεύς) et *Nazarinus Re(x)*. L'authenticité de ce document n'est pas démontrée.

encore Luc, xxiii, 38, où nous lisons : *γράψασθι Ἐληνικοῖς καὶ Πωμαῖκοῖς καὶ Ἑρμηνοῖς*. Je n'ai pas cité ces mots d'emblée parce que les principaux manuscrits ne les offrent pas tous et que plusieurs éditeurs (notamment Westcott-Hort, Souter, de Soden) les ont rejetés. Absents d'un manuscrit très important, le *Vaticanus* (B), supprimés par deux correcteurs d'un autre manuscrit du *IV^e* siècle, le *Sinaïticus* (N^o 1), offerts en revanche par le *Sinaïticus* avant l'œuvre des correcteurs (N^o 2), donnés nettement par l'*Alexandrinus* (ou *Constantinopolitanus*) qui date du *Ve* siècle (A), rajoutés par un correcteur dans un autre manuscrit du *Ve* siècle qui primitivement ne les comportait pas, le codex *Ephraemi Syri rescriptus Parisiensis* (C³) (je n'entre pas ici dans tous les détails), les mots *γράψασθι Ἐληνικοῖς καὶ Πωμαῖκοῖς καὶ Ἑρμηνοῖς* me paraissent tout à fait authentiques, même en l'absence du témoignage précieux de B, parce qu'ils sont suffisamment appuyés paléographiquement pour avoir droit de cité et que loin, de répéter faiblement Jean, xix, 20, comme une glose introduite après coup dans le texte, ils ont au contraire une allure originale et vigoureuse. La pratique des textes du Nouveau Testament montre tout le prix de B. Mais il ne faut pas suivre B servilement. Ce n'est pas toujours ce manuscrit qui contient la bonne leçon, loin de là.

Des faits qui viennent d'être passés en revue, il résulte avec netteté :

1^o Que l'inscription de la croix était rédigée en trois langues différentes, en d'autres termes qu'il y avait trois rédactions ;

2^o Comme le texte du Nouveau Testament fournit quatre rédactions, une dans chaque Évangile, et qu'aucune de ces quatre rédactions ne se confond avec l'une des trois autres, il arrive nécessairement qu'une des quatre rédactions ne reproduit pas à proprement parler l'une des inscriptions de la croix.

Or l'élimination me paraît facile à faire. Chacune des quatre rédactions présente un caractère original et spécifique qui ne se retrouve dans aucune autre, à part toutefois celle de

Marc. Le texte de Marc ne fait pas autre chose que d'exprimer d'une manière sommaire la substance commune aux trois rédactions. Loin de découvrir, avec certains savants, dans l'Évangile selon Marc le texte de l'inscription romaine, c'est-à-dire l'équivalent grec de la rédaction latine de l'inscription, je me trouve au contraire obligé de constater que l'Évangile selon Marc n'offre aucune rédaction particulière du titre de la croix. L'Évangile selon Marc en offre seulement la teneur générale. Cette absence d'une rédaction spécifique du titre de la croix dans le second Évangile n'est pas sans raison. Nous reviendrons sur ce point à la fin de la présente étude.

Pour l'instant nous avons constaté l'absence d'une rédaction spécifique dans Marc. Ce fait nous laisse en présence de trois langues et de trois rédactions spécifiques du titre de la croix. Les termes du problème qui nous occupe sont déjà singulièrement précisés.

Ce problème, il s'agit maintenant de le résoudre et de le résoudre avec quelque vraisemblance.

Le texte du Nouveau Testament affirme que l'inscription de la croix était rédigée en trois langues et désigne ces langues. Mais il n'indique nullement que les trois inscriptions aient été identiques jusque dans le menu détail. Il laisse au contraire apparaître certaines différences, les différences spécifiques dont nous avons parlé.

Il est donc légitime de supposer, en suivant le texte très précis de chacun des trois Évangiles selon Matthieu, selon Luc, selon Jean (Marc étant laissé de côté pour la raison indiquée plus haut), trois rédactions semblables pour le fond, mais présentant d'instructives divergences de détail.

Dès lors, une question d'importance capitale se pose. Ces différences de détail ne sont-elles pas en harmonie avec le caractère et le contenu de chacun des Évangiles? En répondant à cette question d'abord pour Matthieu, Luc et Jean, ensuite pour Marc, nous éclairerons aussi le problème des trois langues. Et nous expliquerons du même coup le titre, souvent mal compris, de chacun des quatre Évangiles *Katà Μαθθαῖον*, *Katà Μάρκον*, *Katà Λουκᾶν*, *Katà Ἰωάννην*.

L'emploi de chacune des trois langues que l'Évangile selon Jean désigne par 'Ερπαῖστι, Πωμαῖστι, Εἰληνῖστι est en parfaite harmonie avec la substance propre et le sens profond de chacun des trois Évangiles Κατὰ Μαθθαῖον, Κατὰ Λουκᾶν, Κατὰ Ἰωάννην. Les termes Εἰληνῖστι (cf. Actes, xxI, 37) et Πωμαῖστι ne comportent aucune incertitude. Il s'agit de la langue grecque, qui était la grande langue de civilisation de l'époque, et de la langue latine, qui était la langue officielle de l'empire romain, comme chacun sait. Le terme 'Ερπαῖστι offre en revanche une difficulté : s'agit-il à proprement parler de l'hébreu, langue savante et nationale des Juifs, ou bien de l'araméen, langue employée dans l'usage familier par la foule des Juifs restés en Palestine? C'est assurément le propre de l'hébreu d'avoir, de bonne heure et sur de vastes territoires, cédé le pas à l'araméen comme langue parlée. La terminologie du Nouveau Testament laisse ici quelque hésitation. Le terme Εἰρπαῖστι, dans le Nouveau Testament, s'applique aussi bien à l'araméen (Jean, v, 2; xix, 13 et 17) qu'à l'hébreu (Apocalypse, ix, 11, et xvi, 16). Pour Jean, xix, 20, il y a doute. Jean, xix, 13 et 17, invitent, d'une part, à choisir l'araméen pour le passage tout voisin de Jean, xix, 20. Il est, d'autre part, vraisemblable de supposer au-dessus de la tête du Roi des Juifs, annoncé par les Écritures de l'Ancien Testament, une inscription proprement hébraïque.

Le texte, discuté plus haut de Luc, xxIII, 38, ne jette aucune lumière sur ce point délicat. L'expression γράμμασιν... 'Ερπαῖνοι équivaut à τῇ Ερπαῖδι διαλέγοντα. Rien n'empêche en soi des expressions de cette sorte de s'appliquer dans la ζωνή du Nouveau Testament à la langue hébraïque elle-même. Mais il n'est pas douteux que dans Actes, xxI, 40, et xxII, 2, les mots τῇ Ερπαῖδι διαλέγοντα ne désignent l'araméen. Si Paul avait pris la parole en langue hébraïque, la foule qui composait son auditoire ne l'aurait assurément pas compris. Il est en revanche difficile de dire si en Actes, xxVI, 14, τῇ Ερπαῖδι διαλέγοντα signifie « en hébreu » ou « en araméen ». Veut-on donner aux mots γράμμασιν 'Ερπαῖνοι de Luc,

xxiii, 38, un sens tout à fait matériel, ce qu'aucune raison n'oblige à faire, et entendre « en caractères hébraïques », c'est sans avancer d'un pas sur le chemin de la difficulté. Le judéo-araméen de Palestine ne s'est-il pas écrit lui-même avec des caractères hébraïques, à la différence de l'araméen ordinaire, qui avait son alphabet propre ?

Le *τοῦτον οὖν τὸν τίτλον πολλοὶ ἀνέγραψαν τῶν Ἰουδαίων* de Jean, xix, 20, n'éclaire pas davantage la situation.

Une pluralité de Juifs habitant Jérusalem et de Juifs de la Dispersion en séjour dans la ville sainte ont lu l'inscription de la croix, les uns sans doute sous sa forme sémitique, les autres sous sa forme grecque, d'autres encore sous sa forme latine. L'écrivain de la croix a été très lu. Mais il n'a sûrement été lu que par une élite, dont la portion qui connaissait le sémitique pouvait probablement lire et l'araméen et l'hébreu. La foule elle-même ne savait pas lire. Ne se rendait-il pas coupable d'un singulier anachronisme ce prédicateur qui, parlant de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, ajoutait que la Samaritaine avait pu lire plus tard dans l'Évangile le récit de cette rencontre ? Les érudits les plus fameux ont parfois des distractions bien curieuses. Bref, le *πολλοί* de Jean, xix, 20, ne nous tire pas d'embarras. Le point de détail dont il s'agit reste obscur.

Quoi qu'il en soit au juste, il est certain que la traduction grecque de la rédaction sémitique du titre de la croix doit être cherchée dans l'Évangile selon Matthieu. C'est dans cet Évangile, non pas dans un autre, qu'elle trouve sa place naturelle. C'est à ce texte qu'elle appartient en propre. La rédaction dont l'équivalent grec est *οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων* domine pour ainsi dire tout l'Évangile selon Matthieu¹. Tout l'Évangile *Kατὰ Μαθθαῖον*, qui s'adresse, comme chacun sait, particulièrement aux Juifs, est bâti d'après un ordre de preuves tendant à démontrer que Jésus, le personnage si clairement annoncé par les Écritures de l'Ancien

1. Le mot *ἐστιν* lui-même signifie, si l'on veut, « est bien... ». Cf. mon livre *la Phrase nominale dans la langue du Nouveau Testament*, p. 80 à 93 et 107.

Testament, est bien le roi des Juifs, c'est-à-dire le Messie promis. On pourrait expliquer tout l'Évangile selon Matthieu en prenant pour point de départ ou d'observation le titre de la croix, tant il est vrai que la rédaction donnée par Matthieu est en harmonie avec tout son Évangile!

Si l'Évangile selon Matthieu se présente comme l'Évangile du Roi-Messie et comme un texte destiné essentiellement aux fils d'Israël, l'Évangile selon Luc s'adresse à tous les hommes indistinctement. L'Évangile Κατὰ Λουκᾶν nous donne vraisemblablement la rédaction grecque du titre de la croix. La langue commune du 1^{er} siècle, dans le bassin oriental de la Méditerranée et même au delà, n'était-elle point la langue grecque? A la différence de l'Évangile selon Matthieu, l'Évangile selon Luc ne mentionne pas le nom de Ἰησοῦς dans l'inscription de la croix. Voici sans doute la raison de cette différence. Pour les Juifs, le Messie était, comme nous l'avons rappelé, un personnage connu, attendu, annoncé par leurs textes sacrés, un personnage au sujet duquel il n'y avait pas besoin d'éveiller l'intérêt. Tout autre est le cas des Gentils. Les fils des nations n'attendaient pas un Roi promis. En conséquence, le troisième Évangile commence par intéresser les lecteurs à la personne et aux destinées de celui qu'il appelle *tò γεννώμενον ἄγιον*, c'est-à-dire « le saint être qui naîtra » (I, 35), et dont il va montrer, ce qui constitue sa tâche propre, la parfaite et glorieuse humanité. Matthieu donne d'emblée (chapitre I) la généalogie du Roi-Messie avec la venue duquel ses lecteurs étaient familiers. Luc ne donne la généalogie humaine du Sauveur qu'un peu plus tard (chapitre III), après avoir tout d'abord éveillé l'intérêt général au sujet de celui qui devait être le restaurateur du genre humain. La rédaction grecque du titre de la croix est, elle aussi, en parfaite harmonie avec l'Évangile auquel elle appartient. Dans les mots si expressifs : ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰωδαίων οὗτος l'humanité de Jésus brille sous son aspect le plus complet, le plus riche, et le plus général¹.

1. La phrase nominale pure accentue le caractère général de cette vigou-

Outre que l'Évangile selon Marc, comme nous l'avons constaté plus haut, n'offre pas de rédaction spécifique du titre de la croix, il est vain de chercher dans cet Évangile, comme on l'a fait, l'équivalent de l'inscription romaine : les préliminaires et les scènes du crucifiement n'ont rien de spécifiquement romain dans Marc; le côté romain de ce grand sujet apparaît, en revanche, nettement dans un autre Évangile, l'Évangile selon Jean. Avec et après la personne du Christ, c'est le procurateur Ponce-Pilate, c'est le pouvoir officiel romain qui se trouve au premier plan dans la partie de l'Évangile selon Jean qui raconte le procès et le crucifiement de Jésus. Très juif en d'autres endroits, l'Évangile selon Jean revêt, au moment de la condamnation et du supplice du Christ, un caractère éminemment romain. N'est-ce pas en un tel milieu qu'il convient de placer de préférence l'équivalent grec de la rédaction officielle? En Jean, xix, 21 et 22, nous voyons les débats des Juifs avec Pilate au sujet du titre de la croix. Après avoir lâchement cédé aux Juifs et condamné Jésus tout en proclamant son innocence, ce qui était contraire à toute justice et à toute vérité, le procurateur romain, redevenu le maître, prend sur les Juifs, en les humiliant dans leur amour-propre national, une cruelle et inflexible revanche. Jésus n'était-il pas le Roi d'Israël, malgré les dénégations haineuses de ces prêtres qui pour obtenir sa condamnation allèrent jusqu'à nier l'existence de leur Messie et à dire (Jean, xix, 15): *οὐκ ἔχομεν βασιλέα εἰ μὴ Καίσαρα?* L'Évangile selon Jean place vraisemblablement sous nos yeux la traduction grecque de l'inscription latine de la croix. Il nous reste à voir si cette rédaction spécifique est, elle aussi, en harmonie avec le texte auquel elle appartient; c'est-à-dire avec le sujet propre de l'Évangile *Κατὰ Ἰωάννην*.

Indiquer le sujet propre de l'Évangile selon Jean ne constitue pas pour le philologue une tâche aisée. Et la rédaction de Jean, xix, 19, *Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων*, pour

reuse déclaration. Cf. la *Phrase nominale* (ouvrage cité plus haut), p. 45 sqq. et 107.

être la plus riche, la plus complète, la plus belle des trois inscriptions, est assurément aussi la plus difficile à expliquer.

L'Évangile selon Luc nous fait voir la parfaite humanité du Sauveur. L'Évangile selon Jean nous présente avant tout la divinité du Seigneur. D'après les textes du Nouveau Testament, Jésus-Christ est à la fois Dieu et Homme; les deux natures, la nature humaine et la nature divine, coexistent dans sa personne. Une telle coexistence demeure pleine de mystère même pour la foi des chrétiens. Dieu le Père, d'après l'Écriture, est seul à posséder le secret d'un tel mystère. C'est pour cette raison, sans doute, qu'au moment même où s'accomplit le rejet du Christ, nous lisons, dans Matthieu (xi, 27) : *καὶ οὐδεὶς ἐπιγινώσκει τὸν νιὸν εἰ μὴ ὁ πατήρ*, tandis que le même verset ajoute en parlant du Père : *οὐδὲ τὸν πατέρα τις ἐπιγινώσκει εἰ μὴ ὁ νιὸς καὶ ὁ ἐκ τοῦ βούληται ὁ νιὸς ἀποκαλύψει*. La divinité du Christ tient une place immense dans les écrits de Jean en particulier et dans le Nouveau Testament en général. Entre beaucoup de passages importants, qu'il n'y a pas lieu de citer ici un à un, il convient de choisir au moins un exemple typique. Paul dit dans l'Épître aux Colossiens : ... *κατὰ τὸν Χριστὸν ὅτι ἐν αὐτῷ κατοικεῖ πᾶν τὸ πλήρωμα τῆς θεότητος σωματικῶς* (ii, fin 8 et 9). En ce verset comme en plusieurs autres, le texte de Paul précède chronologiquement et confirme doctrinalement celui de Jean.

Dans l'Évangile selon Jean, Jésus-Christ est véritablement un homme. Jean l'Évangéliste (i, 30) appelle, en rapportant les paroles de Jean-Baptiste, Jésus un homme : *ἀνήρ*. Mais cet homme est le Fils du Père, le Dieu du ciel manifesté en chair, comme l'indiquent d'une manière formelle les versets 1, 2, 14 et 18 du chapitre i, versets¹ qui

1. Au verset 18, je ne saurais adopter, au lieu de *νιός* (A, C³, etc.), la leçon *θεός* donnée par N, B et d'autres manuscrits. Cette leçon est en contradiction trop flagrante avec d'autres passages de l'Évangile selon Jean et de l'Écriture. En Jean, iii, 16 et 18, et I Jean, iv, 9, N et B offrent eux-mêmes *τὸν νιὸν τὸν μονογενῆ, τοῦ μονογενοῦς νιοῦ τοῦ Θεοῦ, τὸν νιὸν αὐτοῦ τὸν μονογενῆ*. L'Épître aux Hébreux présente l'expression *τὸν μονογενῆ* employée dans le

sont, ce semble, dans toutes les mémoires, et que je ne puis citer ici tout au long.

L'étymologie du mot *Nαζωραῖος*¹ qui figure dans la rédaction de Jean, xix, 19, est loin d'être complètement claire. Quoi qu'il en soit au juste, il me paraît hors de doute que ce terme, interprété en ethnique dès le 1^{er} siècle, constitue une appellation d'origine (à distinguer, bien entendu, du lieu de naissance proprement dit, qui est Bethléem) et se trouve au moins ainsi rattaché au nom de la bourgade obscure et méprisée de Nazareth. Philippe dit : ... *Ιησοῦν νιὸν τοῦ Ἰωσὴφ τὸν ἀπὸ Ναζαρέτ*. Nathanaël lui répond : *ἐν Ναζαρὲτ ὅνταται τι ἀγαθὸν εἶναι*. Le texte de Jean (i, 45-46) confirme cette manière de voir².

Il est nécessaire d'ajouter aux données précédentes cette constatation importante : les textes de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau Testament sont pleins les uns de prédictions, les autres d'allusions ou d'indications relatives aux splendeurs du règne de justice et de paix et à la gloire magnifique du Roi d'Israël. Jésus lui-même a proclamé sa royauté au moment de son procès, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, ainsi que le montrent Matthieu, xxvii, 11; Marc, xv, 2; Luc, xxiii, 3; Jean, xviii, 33-37⁴. Ces passages nous font voir dans la royauté de Jésus un fait essentiel. Quoi de plus glorieux sur la terre que cette royauté céleste et étrangère à ce monde qui s'annonçait et qui s'affirmait solennellement sans se réaliser d'une manière immédiate, royauté

même sens : i, 17; le passage ne se trouve pas dans B. Bref, Jean, i, 18, est un des versets qui montrent le mieux la nécessité qu'il y a de ne pas suivre B et B servilement.

1. Voir, en dernier lieu : Isidore Lévy, *la Légende de Pythagore de Grèce en Palestine*, p. 338 (texte et notes).

2. Pour l'usage et pour les rapports de ἐξ et de ἀπὸ dans la κοινή, voir ma *Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament*, p. 71 et 102.

3. M. Lévy insiste avec raison sur le *manque d'importance* de Nazareth; mais il semble ne pas se douter combien, sur ce point de détail, il se trouve d'accord avec le texte de l'Évangile.

4. Les limites de cet article ne me permettent pas de citer tous ces versets textuellement.

que les quatre Évangiles proclament, mais dont l'Évangile selon Jean est seul à mettre en lumière la nature profonde et la beauté supérieure¹? L'Évangile selon Jean est aussi seul à mettre en contraste la gloire du Roi des Juifs avec l'humilité d'un enfant de Nazareth. Ce contraste saisissant, nous le trouvons précisément exprimé dans la rédaction du titre de la croix.

En d'autres termes, l'inscription de l'écrêteau de la croix, dans la rédaction donnée par l'Évangile selon Jean, proclame à la fois l'ignominie et la gloire du Roi-Messie. Œuvre du procurateur romain, qui sans doute n'en mesurait pas la portée, elle unit néanmoins, et elle unit officiellement, le plus profond abaissement et la plus haute gloire, l'humiliation complète de cet homme de Nazareth en qui l'Évangéliste montre le Dieu du ciel manifesté en chair et la dignité souveraine, la majesté suprême, la gloire magnifique de celui qui, condamné à mort et mis en croix, demeure cependant le Roi d'Israël, le Roi des rois. Les armoiries du Messie dominent pour ainsi dire la croix.

La rédaction fournie par l'Évangile selon Jean, elle aussi, pourrait servir de base au commentaire de tout l'Évangile auquel elle appartient. Si la rédaction donnée par Matthieu est en harmonie avec le sujet spécial du premier Évangile et la rédaction conservée par Luc avec le contenu caractéristique du troisième Évangile, il en va de même de la rédaction rapportée par Jean et des rapports qu'elle offre avec la substance propre du quatrième Évangile. Dans ces trois textes, un seul et même principe général a trouvé trois applications particulières. Les trois textes présentent la personne et racontent l'activité du Sauveur; mais il y a entre eux de frappantes différences de points de vue ou d'aspect. Et ces différences, si sensibles ailleurs dans les textes, se manifestent avec une admirable netteté dans les trois rédactions du titre de la croix.

1. Il y a lieu de rappeler ici une page de Bossuet, *Premier Sermon sur la Circoncision*, Premier point, des mots : « Caiphe, parlant de Notre-Seigneur...» à « ... celle de l'empire et du monde ».

Le cas de Marc, laissé de côté jusqu'ici, ne fait que confirmer cette hypothèse. Le seul Évangile qui ne contient pas de rédaction spécifique du titre de la croix est aussi le seul qui n'offre aucune généalogie du Sauveur. Une telle coïncidence vaut la peine d'être soulignée. N'est-elle point précisément en harmonie avec le sujet spécial de l'Évangile selon Marc? Assurément. L'Évangile selon Marc est celui du parfait serviteur de l'Éternel. Les détails du ministère de Jésus tiennent une grande place dans ce texte. Mais si le service et la perfection d'un serviteur importent au plus haut point, qu'importent, en revanche, son origine ou sa généalogie? L'absence d'une généalogie de Jésus au début de l'Évangile selon Marc et celle d'une rédaction typique de l'inscription de la croix se trouvent en plein accord avec la nature particulière de ce texte, qui montre lui aussi la personne et l'activité du Sauveur sous un certain aspect, aspect qui est propre à l'Évangile *Katὰ Mαρκοῦ*.

Les quatre Évangiles ont un fonds commun : les quatre Évangiles présentent la personne et montrent l'activité de Jésus-Christ. Mais les quatre Évangiles offrent des différences de point de vue ou d'aspect : les quatre Évangiles font voir la personne et racontent l'œuvre de Jésus-Christ chacun de son point de vue particulier. En d'autres termes, les Évangiles, qui présentent un fonds commun, comportent d'importantes différences spécifiques ou différences d'aspect. Voilà pourquoi il y a, dans le Nouveau Testament, un Évangile *Katὰ Μαθθιων*, un Évangile *Katὰ Μαρκον*, un Évangile *Katὰ Λουκᾶν*, un Évangile *Katὰ Ἰωάννην*.

Paul-F. REGARD.

BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue*, 1928, I, p. 155 et suiv.)

SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1927

La Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome propose à l'Académie d'émettre un avis favorable à la demande de prolongation de séjour d'un an présentée par M. le directeur de l'École de Rome, pour MM. Gagé, membre de 2^e année, Perrat, Seston et Wuilleumier, membres de 1^{re} année;

Et par M. le directeur de l'École d'Athènes, pour MM. Seyrig, membre de 5^e année, Béquignon, membre de 4^e année, Bon, membre de 3^e année, Flacelière, membre de 2^e année, et Demargne, membre de 1^{re} année.

Après un comité secret, le Président annonce que l'Académie vient d'élire S. M. Fouad I^{er}, roi d'Égypte, à la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Wilhelm Thomsen

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1927

Reçu en haut de l'escalier, le roi d'Égypte est introduit dans la salle et prend place au premier rang des sièges à droite du bureau.

Le président, M. S. Reinach, lui adresse l'allocution suivante :

« Sire,

« L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui s'honneure d'avoir compté parmi ses membres le glorieux fondateur et les maîtres de l'égyptologie, Champollion, Mariette, de Rougé, Maspero, Bénédite, est heureuse de souhaiter la bienvenue au roi, devenu, le 14 octobre dernier, un des siens.

« Héritier du trône le plus ancien et le plus illustre de l'univers, celui des Pharaons et des Ptolémées, notre nouveau frère s'est inspiré, jeune encore, de leurs meilleurs exemples, tant en dotant son pays de travaux et d'institutions utiles qu'en y protégeant avec un zèle soutenu les arts, les lettres et l'enseignement.

« Personne n'ignore ici, Sire, ce que Votre Majesté a fait pour l'Université du Caire qu'elle a fondée, pour la Société royale de géographie qu'elle a élevée si haut dans l'estime du monde, pour les monuments de tous les arts dont elle assure la diffusion et la protection.

« Nous n'oubliions pas non plus les sentiments de constante bienveillance que Votre Majesté a témoignés à nos savants, à tout ce qui est français. Et ne sommes-nous pas, France et Égypte, de bien vieilles connaissances? Des soldats gaulois, dont nous possédons des images sculptées ou peintes, ont combattu dans les armées des Ptolémées. C'est d'Égypte qu'est venu en Gaule

le papyrus, précieux véhicule de la pensée. Des prêtres d'Isis ont fréquenté la vallée du Rhône; le culte d'Isis a laissé des traces à Lutèce; des moines égyptiens ont serré les mains des moines de Lérins. Depuis saint Louis, quelle longue série de relations militaires, commerciales, scientifiques ont, à travers la Méditerranée, rapproché nos rives! Faut-il remémorer le voyage en Égypte du bon Lucas, envoyé de Louis XIV, et l'expédition révélatrice de Bonaparte, dont l'image nous domine, et le percement de l'isthme de Suez, rêve des Pharaons réalisé par la France?

« Sire, Votre Majesté est ici chez elle à bien des titres, mais qu'Elle me permette d'en rappeler un encore, dont le souvenir nous est particulièrement cher : les honneurs dont Elle a entouré la dépouille de notre cher Bénédite, mort sur cette terre d'Égypte qu'il a si longtemps habitée par la pensée, qu'il a aimée dans son présent et son passé, en historien, en géographe, en archéologue. En saluant un très éminent frère, je ne puis mieux finir que par cet hommage rendu à son cœur et l'expression de notre fidèle reconnaissance. »

S. M. le roi Fouad répond en ces termes :

« Messieurs et chers Confrères,

« En me faisant l'honneur de m'appeler au sein de votre illustre Compagnie, vous avez sans doute voulu marquer combien vous étaient chers les liens spirituels qui unissent l'Égypte à la France

« Ces relations étroites de sympathie ne sont certes pas le seul fait des circonstances historiques. Elles témoignent des subtiles affinités qui existent entre nos deux pays. Ainsi s'explique l'attrait qu'exerce sur l'imagination de vos écrivains et de vos artistes la terre des Pharaons, des Lagides et des Fatimites.

« L'Égypte ne saurait oublier le concours dévoué que des Français n'ont cessé de lui prêter depuis cent ans, et que vous avez si justement rappelé ; c'est la Commission des sciences de l'expédition de 1798, à laquelle nous devons cette admirable *Description de l'Égypte*, l'œuvre la plus complète et la plus riche qui ait été jusqu'à ce jour consacrée à la vallée du Nil ; c'est Champollion le jeune qui, par ses recherches et ses intuitions géniales, nous a restitué les annales de nos gloires antiques ; ce sont les officiers, les ingénieurs et les économistes français qui, appelés par mon aïeul Mohamed Aly, ont travaillé à la prospérité de l'Égypte ; ce sont enfin les professeurs et les missionnaires qui propagent dans notre jeunesse les enseignements spirituels de la France. A l'origine de la plupart des sociétés savantes et des institutions scolaires égyptiennes, nous trouvons les noms de ces Français qui ont fait de l'Égypte leur seconde patrie.

« C'est pour l'Institut d'Égypte un titre de gloire particulier que d'avoir compté parmi ses fondateurs, auprès de Bonaparte, les Monge, les Jomard, les Berthollet, les Geoffroy Saint-Hilaire, ces savants dont plusieurs ont été membres de l'Institut de France, et dont les noms sont parmi les plus illustres de la science française. Cet Institut d'Égypte qui, par là, est si étroitement apparenté à votre Académie, il m'a été donné de le rétablir sur les bases mêmes qu'avaient posées ses fondateurs.

« Je ne voudrais pas occuper ce siège, qui a été celui du professeur Thomsen, de Copenhague, sans apporter mon tribut d'hommage à la mémoire de l'émi-

ment linguiste danois dont les découvertes éclairent d'un nouveau jour l'histoire de l'Orient.

« Il m'a été particulièrement agréable de recevoir ici, dans ce lieu vénérable, un nouveau témoignage de la sympathie cordiale et spontanée dont j'ai reçu depuis hier tant de preuves. Ces marques précieuses d'amitié me font espérer, Messieurs, que la collaboration déjà si étroite qui existe entre les élites de nos deux nations deviendra chaque jour plus intime et plus féconde, contribuant ainsi à enrichir le patrimoine de l'humanité. »

M. Alexandre Moret fait une lecture sur l'éducation d'un prince royal égyptien de la IX^e dynastie.

Le président remet au roi la médaille de l'Institut.

Sa Majesté, avant de se retirer, signe la feuille de présence.

SÉANCE DU 28 OCTOBRE 1927

La Commission du prix Thorlet a attribué ce prix à l'œuvre de feu Georges Lafaye.

L'Académie fait choix, pour la lecture de la séance publique du 25 novembre, du mémoire de M. Alexandre Moret sur l'éducation d'un prince royal égyptien de la IX^e dynastie.

M. Bidez fait une communication sur un opuscule inédit de Proclus.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1927

Le Ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à lui proposer deux candidats pour chacune des quatre chaires vacantes à l'École des langues orientales vivantes, et fait connaître ainsi qu'il suit les présentations faites par l'Assemblée des professeurs et le Conseil de perfectionnement de l'École.

Sont présentés :

Pour la chaire d'arabe maghrébin : en première ligne, M. George S. Colin; en seconde ligne, M. Brunot;

Pour la chaire de serbo-croate : en première ligne, M. Vaillant; en deuxième ligne, M. Chataigneau;

Pour la chaire de persan : en première ligne, M. Massé; en deuxième ligne, M. Bellan.

Pour la chaire de langues soudanaises : l'Assemblée des professeurs propose en première ligne, Mlle Homburger, et en deuxième ligne, M. Labouret; le Conseil de perfectionnement propose en première ligne, M. Labouret, et en deuxième ligne, Mlle Homburger.

Il sera procédé au vote pour ces présentations dans la prochaine séance.

La médaille Paul Blanchet est attribuée à M. Paul Pallary, instituteur en retraite à Oran, pour ses recherches préhistoriques en Algérie.

La Commission de Clercq propose d'allouer à M. Thureau-Dangin une subvention de 50.000 francs pour les fouilles d'Arslan Tash.

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de Mme la comtesse Delaborde, annonçant le décès à Lausanne, le 31 octobre, de M. François Delaborde.

Le président, se faisant l'interprète de la douleur de la Compagnie, déclare la séance levée en signe de deuil.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1927

Avancée au mercredi à cause de l'anniversaire de l'armistice.

M. Viroilleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, annonce la découverte faite à Baalbec, par M. Parrot, à 500 mètres au S.-O. du Temple de Jupiter, de fragments d'une colonne, qui entière devait mesurer 20 mètres de haut, et d'un masque de Satyre en haut relief.

Les fouilles, qui seront reprises en 1928, révéleront sans doute l'usage de l'édifice dont faisaient partie les monuments retrouvés. Dès maintenant, « il y a lieu d'observer..., que, dans le grand ouvrage de Wood et Dawkins, publié en 1757, on voit représenté, au premier plan de la vue panoramique des ruines, le reste d'une construction, qui occupait, semble-t-il, l'emplacement exploré par M. Parrot ».

M. Foucher prie l'Académie de désigner son représentant au Conseil directeur de l'Institut de civilisation indienne qui vient d'être créé à la Sorbonne.

M. Senart est élu à l'unanimité.

A propos de la correspondance, M. Jullian communique une lettre de M. Ulysse Rouchon qui est ainsi conçue :

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien informer l'Académie des Inscriptions de la découverte, faite il y a quelques semaines, à Saint-Paulien, d'un fragment de colonne milliaire ayant jalonné la *via Bolena* dans la traversée de Ruessio, capitale gallo-romaine des Vellaves.

« Ce fragment, qui porte à sept les monuments itinéraires connus placés sur l'artère reliant Lyon aux Pyrénées, — sinon créée du moins aménagée par Agrippa, — dans son trajet à travers nos montagnes, était incorporé dans les murs d'un immeuble en cours de réparation. Il est constitué par un bloc cylindrique de grès irrégulièrement brisé, mesurant 0 m. 45 de hauteur, 1 m. 80 de circonférence, et portant trois lignes incomplètes de texte — notamment la première dont le haut manque — composées de lettres ayant 0 m. 08 de hauteur.

« L'inscription peut se lire ainsi :

*divi NERVAE·F·NERva
traiANVS·AVG·Germ
MAX·TRIB·Pot*

lecture confirmée par M. Audollent, correspondant de l'Académie.

« Il me semble que cette découverte doit être rapprochée de celle faite en 1871 dans un mur de clôture voisin du lieu de notre trouvaille par M. de Rominowski d'un fragment de colonne sur lequel on lisait IMP·C., vestige maintenant disparu, et qu'on doit sans doute voir là les restes de la borne initiale d'où l'on comptait les distances à partir de Ruessio. »

Le président prononce l'éloge funèbre de M. François Delaborde.

Sur la proposition de la Commission des Travaux littéraires, l'Académie confère à M. Paul Deschamps une mission à l'effet de préparer un *Recueil des inscriptions lapidaires du VIII^e au XII^e siècle existant en France*.

Après un comité secret, l'Académie procède à la désignation des candidats pour quatre chaires de l'École des langues orientales vivantes.

Elle présente à l'unanimité :

Pour la chaire de serbo-croate : en première ligne, M. Vaillant; en seconde ligne, M. Chataigneau.

Pour la chaire de persan : en première ligne, M. Massé; en seconde ligne, M. Bellan.

Pour la chaire d'arabe maghrébin : en première ligne, M. George S. Colin; en seconde ligne, M. Brunot.

Pour la chaire de langues soudanaises, l'Académie propose : en première ligne, Mlle Homburger, par 13 voix contre 12 à M. Labouret; et en seconde ligne, M. Labouret, par 17 voix contre 1 à Mlle Homburger. Il y a deux bulletins marqués d'une croix.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1927

M. Viroilleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, envoie à l'Académie une série d'aquarelles exécutées par M. Tutundjian et reproduisant les peintures de l'église de Bhadidat (Liban). Ces fresques ont été naguère signalées par Renan comme de remarquables spécimens de l'art syrien du moyen âge.

M. Émile Espérandieu adresse à M. le secrétaire perpétuel un rapport sommaire sur les résultats de sa campagne de fouilles à Alise.

M. le docteur Henri Martin lit une note sur les sculptures de l'atelier soluéen au Roc (Charente).

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Camille Enlart.

Le président lit l'article 17 du règlement relatif à l'élection des membres ordinaires et rappelle les noms des candidats qui sont, par ordre alphabétique : MM. Coville, Jouguet et Merlin.

Il y a 37 votants; majorité absolue, 19 voix.

Au premier tour, M. Coville obtient 11 voix; M. Jouguet, 15 voix; M. Merlin, 11 voix. — Pas de majorité.

Au deuxième tour, M. Coville obtient 14 voix; M. Jouguet, 12 voix; M. Merlin, 11 voix. — Pas de majorité.

Au troisième tour, M. Coville obtient 13 voix; M. Jouguet, 13 voix; M. Merlin, 11 voix. — Pas de majorité.

Au quatrième tour, M. Coville obtient 14 voix; M. Jouguet, 14 voix; M. Merlin, 9 voix. — Pas de majorité.

Au cinquième tour, M. Coville obtient 14 voix; M. Jouguet, 15 voix; M. Merlin, 8 voix. — Pas de majorité.

Au sixième tour, M. Coville obtient 14 voix; M. Jouguet, 17 voix; M. Merlin, 5 voix. — Il y a 1 bulletin nul. — Pas de majorité.

Au septième tour, M. Coville obtient 15 voix; M. Jouguet, 18 voix; M. Merlin, 4 voix. — Pas de majorité.

Au huitième tour, M. Coville obtient 11 voix; M. Jouguet, 23 voix; M. Merlin, 3 voix.

M. Pierre Jouguet ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu par le président.

Après un comité secret, le président fait savoir que l'Académie a élu associés étrangers M. Michel Rostovtseff, à New Haven (Connecticut), et

Sir James Frazer, à Cambridge, en remplacement de M. Domenico Compagretti et du duc de Loubat.

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1927

Séance publique annuelle.

Le président rend hommage une seconde fois à la mémoire des membres, associés et correspondants, décédés depuis le mois de novembre 1926, et proclame les prix et récompenses décernés en 1927.

M. Alexandre Moret fait une communication sur *l'Éducation d'un prince royal égyptien de la IX^e dynastie*.

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Théophile Homolle, membre de l'Académie.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1927

M. Franz Cumont envoie de Rome à M. Cagnat une photographie de la pierre découverte il y a peu de jours, en creusant une galerie sous le niveau actuel du sol, jusqu'au centre du mausolée d'Auguste, et qui porte la double inscription :

MARCELLVS·C·F·
GENER
AVGVSTI CAESARIS

OCTAVIA C·F·
SOROR
AVGusti caesaris

Il y joint, dans sa lettre, les renseignements suivants :

« M. Giglioli, assesseur du « governorato », a bien voulu me remettre une photographie de l'inscription dont je vous ai parlé, afin qu'elle fût communiquée à l'Académie. Elle a été prise immédiatement après la découverte dans le *cunicolo* pratiqué dans le mausolée d'Auguste. Les *marmorari* ont exploité ces ruines jusqu'à la Renaissance et l'on voit clairement qu'ils avaient commencé à tailler la pierre, puis, peut-être par suite de l'écroulement de la voûte, ils l'ont abandonnée sur place — heureusement pour nous.

« M. Giglioli me fait observer qu'Auguste a voulu que Marcellus et Octavie eussent leurs urnes placées côté à côté, dans le mausolée, bien que le décès de son gendre Agrippa, en l'an 13, ait eu lieu dans l'intervalle de leur mort. Il réunissait ainsi les cendres des deux êtres qui lui avaient été le plus chers.

« Le marbre a été découvert dans la salle centrale, caveau funéraire du mausolée, mais du côté opposé à celui où a été trouvée l'année dernière l'épitaphe de Nerva. Un article de Giglioli, qui paraîtra bientôt dans le *Bollettino comunale*, donnera sur tout ceci les précisions nécessaires. Les fouilles ont montré que les plans de l'Augusteo publiés jusqu'ici étaient inexacts.

« J'ai cru intéressant de vous communiquer ces détails. Cette trouvaille paraîtra non seulement curieuse, mais émouvante à tous les historiens de Rome et à tous les lecteurs de Virgile. »

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1927

Le président fait savoir que l'Académie a élu correspondants étrangers MM. Hrozny, à Prague; sir William Ramsay, à Édimbourg; Salverda de Grave, à Amsterdam; Holger Pedersen, à Copenhague; Arthur Cowley, à Oxford.

Et correspondants français, MM. Colin, à Nancy; Bréhier, à Clermont-Ferrand; et le R. P. Hugues Vincent, à Jérusalem.

Le président annonce à la Compagnie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Gustave Fougères, décédé subitement le 7 courant, et déclare la séance levée en signe de deuil.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1927

Le président rend un dernier hommage à la mémoire de M. Gustave Fougères.

La Commission de la fondation Piot présente M. Michon pour remplacer M. Fougères comme codirecteur des *Monuments et Mémoires*.

M. Pierre Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, lit un rapport sur l'activité de cet établissement pendant l'année écoulée.

M. Théodore Reinach propose une correction à un texte célèbre de l'annaliste Androtion, cité par Plutarque, au sujet de la réforme monétaire de Solon, où l'on avait voulu voir une contradiction avec le texte parallel d'Aristote. Il montre que sans changer une seule lettre du texte, il suffit de diviser les mots autrement pour rétablir la concordance entre les deux témoignages.

Le secrétaire perpétuel lit une note de M. Espérandieu sur les fouilles d'Alise en 1927

SÉANCE DU 23 DÉCEMBRE 1927

Le président fait savoir que la Commission des Travaux littéraires propose d'allouer une subvention de 5.000 francs à la Bibliothèque de l'Institut.

M. Antoine Thomas donne lecture du texte du testament de Ch.-César Baudelot (23 octobre 1706) et d'un codicille postérieur (4 novembre 1710) relatifs au legs fait à l'Académie des livres et de la collection d'antiquités réunis par cet académicien, mort le 27 juin 1722. Ce texte, trop long pour prendre place ici, sera publié dans un prochain fascicule du *Journal des Savants*, par les soins de M. F. Renié, qui a rappelé, dans le fascicule de janvier-février 1925, p. 23 et suivantes, le souvenir de cette générosité trop souvent oubliée.

Il signale en outre l'existence, à la Bibliothèque nationale, des papiers scientifiques de Baudelot (nouv. acq. franç. 22078-22083), et d'un *Baudelotiana* resté inédit et pour ainsi dire inconnu jusqu'ici (*ibid.*, 1963). L'extrait suivant du *Baudelotiana* permettra d'en juger l'intérêt, et de voir que la curiosité de Baudelot n'était pas limitée à l'étude de l'antiquité, mais s'étendait aussi à la langue et à la littérature française du moyen âge.

« Quand mes affaires domestiques me permettront-elles de travailler à la description de mon cabinet et de ma bibliothèque? J'ai recueilli, touchant l'un et l'autre, des matières rares, sur les médailles, les antiques et les livres

peu connus; et de malheureux procez m'enlèvent tout le temps que je devois occuper à l'étude. Je ne commence aucun dessein qui ne soit troublé par la chicane, et lorsque je devrois proffiter de mes differens travaux littéraires, je me vois obligé d'en interrompre les idées pour des affaires qui me privent de toute ma satisfaction. Que j'envie la tranquilité de M. Bonnet-Bourdelot¹ au milieu de ses livres et de ses bijoux savans! Je crois qu'il faut nommer ainsi ce qu'un curieux amasse de propre aux Lettres, afin de le distinguer de mille autre colifichets. Si l'on avoit fait une notice de tout ce qui se trouve en France de ces bijoux savans ô que cela seroit utile, et que cela donneroit matière à bien des gens de travailler et de faire des découvertes dans toutes les sciences! Je ne say qui travaille sur cet instrument de musique ancien du cabinet de l'illustre M. Bégon². M. Bégon est l'Atticus de notre temps. Vous savez qu'il ramasse tous les portraits des grands hommes, comme fit autrefois l'amy de Ciceron. Il sera quelque jour un nouveau Peiresc, et il ne lui manque plus, pour devenir le Mécenat des savans, qu'un pouvoir conforme à son mérite et à ses inclinations. C'est un recueil bien nécessaire encore aux beaux esprits, que les volumes in-folio des epitaphes des hommes illustres qu'il a fait compiler.

« Il me tarde que je ne sois quitte de mes embarras de famille pour communiquer aussitôt au public mes recherches sur mes médailles et mes antiques et mes livres sur ces deux matières. Lorsque j'en ai communiqué le catalogue, en l'état qu'il étoit, à M. Despreaux³, il accompagna le remerciement qu'il me faisoit, d'un fort beau *Roman de la Rose* manuscrit in-folio avec des enluminures dorées autour de chaque page⁴. J'aime ce livre passionnément ainsi que nos autres poètes anciens, et je me souviens qu'il y a quelques années que j'ai eu la patience de copier deux éditions fort rares, l'une de Villon et l'autre de Coquillart, dont alors j'ai tiré les plus vieux mots, ausquels j'ai ajouté des autoritez et des citations d'auteurs de prose du même tens. Bouchet⁵ inventeur de quelques romans, et dont j'ai presque tous les ouvrages, m'a beaucoup servi. » (Ms. cité, fol. 108.)

M. Fr. Thureau-Dangin donne lecture de la première partie d'une étude sur la chronologie de la première dynastie babylonienne.

SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1927

Le R. P. Mouterde adresse à l'Académie un rapport sur sa mission épigraphique dans la Syrie du Nord.

1. Pierré Bonnet, dit Bourdelot, mort en 1709, médecin ordinaire de Louis XIV.

2. Michel Bégon (1638-1710), administrateur et collectionneur. Les portraits dont parle Baudelot ont été gravés et publiés dans les *Hommes illustres* de Charles Perrault (1696-1701), ce qui a moins servi à perpétuer la mémoire de Bégon que le nom de *bégonia* donné à une plante par le botaniste Plumier en souvenir de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu de Bégon à Saint-Domingue (1701-1711).

3. Il est bon de rappeler que Boileau a été, comme Baudelot, membre de l'Académie des Inscriptions.

4. Ce manuscrit paraît perdu; du moins n'en est-il pas fait mention dans Ernest Langlois, les *Manuscrits du Roman de la Rose* (Lille et Paris, 1910). En revanche, le Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale conserve un ancien chansonnier français (fonds franç., n° 846) qui a appartenu à Baudelot; Chatre de Gangé l'avait acheté pour 175 livres en 1724.

5. Jean Bouchet (1476-1557).

L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau.

M. Gustave Glotz est élu président pour 1928.

Avant le scrutin pour la vice-présidence, le secrétaire perpétuel fait savoir qu'il a reçu de MM. Pelliot et Jeanroy des lettres, par lesquelles l'un et l'autre, pour des raisons personnelles, ont décliné la charge de la présidence.

M. Henri Goelzer est élu vice-président pour 1928.

L'ordre du jour appelle la nomination d'un membre de la Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, en remplacement de M. Clément Huart.

M. William Marçais est élu.

Il est procédé à l'élection de 14 commissions annuelles et de la Commission du prix Gobert en 1928. Sont élus :

Commission administrative centrale (2 membres) : MM. Omont, Cuq.

Commission administrative de l'Académie (2 membres) : MM. Omont, Cuq.

Travaux littéraires (8 membres) : MM. Senart, Pottier, Omont, Chatelain, Croiset, Prou, Diehl, Langlois.

Écoles françaises d'Athènes et de Rome (8 membres) : MM. S. Reinach, Pottier, Chatelain, Jullian, Prou, Diehl, Fournier, Holleaux.

École française d'Extrême-Orient (6 membres) : MM. Senart, Pottier, Croiset, Scheil, Pelliot, Meillet.

Syrie-Palestine (6 membres) : MM. Senart, Pottier, Scheil, Diehl, Dussaud, Gouraud.

Fondation Garnier (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Pelliot, Meillet.

Fondation Piot (9 membres) : MM. S. Reinach, Pottier, Omont, Théod. Reinach, Diehl, Al. de Laborde, Mâle, Blanchet, Michon.

Fondation Dourlans (4 membres) : MM. Chatelain, Croiset, Thomas, Chabot.

Fondation de Clercq (4 membres) : MM. Senart, Pottier, Scheil, Thureau-Dangin.

Fondation Pellechet (4 membres) : MM. Prou, A. de Laborde, Blanchet, Michon.

Fondation Loubat (4 membres) : MM. Senart, Schlumberger, S. Reinach, Pottier.

Fondation Thorlet (4 membres) : MM. Senart, Schlumberger, Pottier, Prou.

Fondation Barbier-Muret (2 membres) : MM. Pottier, Chatelain.

Prix Gobert (4 membres) : MM. Fournier, Langlois, Bémont, Brunot.

M. Thureau-Dangin achève la communication sur la chronologie de la première dynastie babylonienne. Il expose les raisons tirées de l'astronomie, du calendrier et de l'histoire qui permettent de placer avec vraisemblance la fondation de cette dynastie en 2105 avant J.-C.

M. Diehl lit un rapport sur les peintures syriennes de l'église de Bhadidat (Liban).

SÉANCE DU 6 JANVIER 1928

M. Salomon Reinach, président sortant, prononce l'allocution suivante :

« Mes chers Confrères,

« Cicéron nous apprend que le philosophe Théophraste se plaignait, à la fin de sa vie, de la « quitter dans le temps qu'il commençait à savoir quelque chose ». Avec la modification nécessaire, tous vos présidents sortants peuvent parler comme Théophraste. Il est vrai que je présidais pour la seconde fois,

mais j'avais eu le temps, depuis vingt ans, d'oublier ce que j'avais appris à côté de mon maître Georges Perrot. Il m'a fallu refaire mon éducation à côté de mon camarade M. Cagnat. Votre secrétaire perpétuel est un excellent Mentor, car il sait à merveille, non seulement son métier, mais celui de son voisin de gauche. Je souhaite à mon successeur de profiter à son tour de cet enseignement hebdomadaire; je lui souhaite surtout d'avoir, moins souvent que moi, la triste obligation de louer les confrères qui nous quittent et d'exprimer les regrets de l'Académie. A cet égard, l'année qui vient de finir a été très cruelle pour nous; la probabilité permet d'espérer que celle où nous venons d'entrer sera plus clémence.

L'an passé a été témoin, dans cette salle paisible, de discussions plus ardentes qu'à l'ordinaire. Elles ne sont pas épuisées à l'heure où je parle; elles reprendront. Je ne doute pas que ce ne soit à nouveau avec tous les égards qu'on se doit entre confrères, même quand on professe et proclame des opinions tout opposées. A côté de l'Académie, il y a le périodique, même le journal, où l'on est moins empêché de dire ce qu'on pense comme on le pense. C'est peut-être dommage; la même discipline de l'affirmation tempérée, le même respect de l'erreur d'autrui devraient être une loi pour tous et partout. Mais le public qui lit comprendrait-il? Il faut une longue habitude des procédés et des conventions littéraires pour saisir ce qui se dit à mi-voix. Quoi qu'il en soit, il est désirable que nos oracles, si nous en avons à rendre, ne le soient pas seulement dans des feuilles éphémères. *Foliis tantum ne carmina manda*, dit Énée à la Sibylle. Le fond de nos pensées, sur des questions de notre ressort, doit être exprimé ici même; l'écho grossi qu'elles peuvent éveiller ailleurs ne parvient pas jusqu'à cette salle et peut nous laisser indifférents.

« Nous venons d'appliquer, pour l'élection de nos Commissions, un système déjà préconisé par M. Ch.-V. Langlois et qui a donné, vous l'avez vu, la semaine dernière, des résultats très satisfaisants. Ainsi le temps de l'Académie est épargné pour ce qui est sa besogne propre et vous trouverez sans doute opportun de persévéérer dans cette petite réforme qui, comme toute saine économie, n'est pas négligeable.

« Mes chers confrères, je vous remercie sincèrement d'avoir allégé, par votre constante bienveillance, ma tâche de président. Je prie M. Glotz, mon successeur, d'occuper ma place, et M. Goelzer, votre vice-président, de s'asseoir à celle de M. Glotz. »

M. Gustave Glotz, en prenant possession du fauteuil de la présidence, s'exprime ainsi :

« Mes chers Confrères,

« Ce n'est pas sans émotion que je m'apprête à siéger sur ce fauteuil, qui de loin me semblait majestueux et de près me paraît redoutable. Il n'est pas un seul d'entre vous par qui je ne sois fier d'être traité en égal; il en est plusieurs que j'ai trop longtemps considérés comme mes maîtres, pour ne pas en garder à jamais une douce habitude de déférence. Et puis, comment ne pas se sentir troublé, pour peu qu'on pense à la lignée séculaire des savants qui se sont succédé à cette place? Si donc la tradition de notre Compagnie m'élève pour un an d'une marche au-dessus de vous, je vous dois mes remerciements à tous, et j'exprime une particulière reconnaissance à ceux, morts

ou vivants, dont les noms illustres ont fait qu'une charge où l'on est appelé à tour de rôle soit devenue un honneur. L'honneur est d'autant plus grand pour moi et la charge plus lourde, qu'en cette année 1928 un autre roulement porte le président de l'Académie des Inscriptions à la présidence de l'Institut tout entier. Nouveau motif de gratitude envers vous, mais aussi de défiance envers moi-même.

« Pourtant, à la réflexion, je trouve quelques raisons de me rassurer un peu.

« De ce réconfort je suis redévable pour une bonne part au président de l'an dernier. Dans le désarroi et la douleur causés par la mort d'Imbault-Huart, qu'un sort tragique vous enlevait au lendemain du jour où vous l'aviez désigné comme président, M. Salomon Reinach a bien mérité de l'Académie en assumant la présidence pour la seconde fois, et m'a rendu un éminent service en acceptant de faire mon éducation de semaine en semaine par son exemple. En une année qui n'a pas été sans troubler la quiétude de sa vie scientifique, il a toujours été assez maître de lui pour diriger nos travaux avec une dignité calme et une indéfectible sérénité. Trop souvent, hélas! il a dû prendre la parole au nom de la Compagnie pour adresser un dernier hommage à des confrères disparus; chaque fois, il a su mêler aux jugements les plus droits les louanges les plus délicates et les plus touchants souvenirs.

« Lui parti, je n'en suis pas réduit, par bonheur, à m'inspirer seulement des leçons qu'il m'a prodiguées. Je puis encore compter sur le plus utile des auxiliaires, le meilleur des guides, notre cher secrétaire perpétuel. Gardien et interprète du règlement, conservateur des précédents constitués en jurisprudence, conseiller avisé, il mettra son expérience à mon service avec cette franchise pleine de tact que lui suggère son dévouement à l'Académie; il m'évitera les faux pas, autant qu'il dépend de lui, et me fournira en toute occasion la pièce probante avec la formule juste.

« Mais rien ne peut valoir, pour me faciliter la tâche, la cordialité de relations qui a toujours uni les membres de notre Académie. La courtoisie, chez nous, ne consiste pas en une civilité plus ou moins élégante de paroles et d'attitudes; elle est une mutuelle bienveillance qui tient à un commun amour de la vérité et qui doit, par conséquent, être dégagée de toutes préventions, de toutes préoccupations personnelles. On s'imagine assez volontiers au dehors que nos controverses, lorsqu'elles atteignent une vivacité inaccoutumée, se haussent jusqu'au ton qui prévaut parfois, d'après la rumeur publique, dans des assemblées plus... disons plus nombreuses que la nôtre. Vous avez tous remarqué ces temps-ci, à des questions ironiques, à des sourires narquois, l'étonnement que provoquent chez les profanes les dissensiments graves sur des problèmes d'érudition; on observe non sans malignité que certains augures peuvent se regarder sans rire; pour un peu, on verrait dans l'épée, complément de l'habit vert, autre chose qu'une inoffensive pâture. Quelle erreur! Comme si, dans nos « pauvres petites sciences conjecturales », le moindre grain de vérité n'était pas souvent le résidu d'innombrables et passionnées discussions! Mais encore ne faut-il pas que des divergences d'opinion entraînent des violences de langage, ni surtout qu'elles laissent subsister la moindre amertume au fond des cœurs. Nos séances ont toujours été des réunions hebdomadaires d'amis; elles ne cesseront pas de l'être. La plus précieuse et la plus charmante de nos traditions sera maintenue, et la sonnette

posée sur cette table gardera son air désuet et sa signification purement symbolique:

« De mon côté, mes chers confrères, je tâcherai de n'être pas trop inégal à la confiance que vous me faites. Parmi toutes les qualités que vous êtes en droit d'exiger d'un président, je ne puis me flatter d'en acquérir beaucoup; mais j'ose vous garantir que j'aurai du premier au dernier jour celles que procurent le sentiment du devoir et la bonne volonté. Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous proposer dans une sorte de déclaration ministérielle un programme de réformes. Depuis quelques années vous avez réparti plus équitablement les sièges de membres libres, et gagné une ou deux séances de travail effectif en simplifiant la nomination des Commissions par une procédure nouvelle. A ces changements, qu'il faut laisser au temps le soin de consolider, doivent s'ajouter tout naturellement les améliorations que réalise en tout domaine l'interprétation large des règles et des traditions. Il suffit, heureusement, pour que votre président ne soit pas indigne de sa charge, qu'il ait constamment présente à l'esprit la pensée de la mission assignée à votre Compagnie. Nous avons à favoriser le travail scientifique en lui assurant la publicité de nos séances, en le soumettant à une critique fortifiante, en récompensant les bons ouvrages dans la faible mesure de nos moyens, en encourageant les fouilles et les publications, en veillant dans nos chères Écoles à l'éducation de ceux qui seront les maîtres de la génération future. Par là, nous contribuerons à l'expansion intellectuelle de la France, en même temps que nous maintiendrons le vieux renom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mon vœu le plus sincère, en une semaine propice aux souhaits de bonheur, c'est qu'à cette œuvre nous puissions collaborer tous ensemble jusqu'au bout de l'année, sans avoir à déplorer aucune perte, et croyez bien, mes chers confrères, que ce vœu ne m'est pas dicté par un égoïsme de président. »

Le général Bellot, directeur du Service géographique de l'Armée, adresse au secrétaire perpétuel les documents archéologiques recueillis au cours de leur mission par les brigades topographiques chargées de dresser les feuilles de Beyrouth et de Zahlé de la carte du Levant au 50.000^e.

M. Paul Deschamps envoie à l'Académie un premier rapport de sa mission au Krak des Chevaliers.

L'ordre du jour appelle la désignation de deux candidats pour la chaire d'étude critique des sources de l'Histoire de France à l'École des Chartes.

M. Léon Levillain est présenté en première ligne à l'unanimité des 31 votants.

M. Charles Samaran est ensuite présenté en seconde ligne par 30 voix.

M. Abel Lefranc communique, en les commentant, une série de documents demeurés jusqu'ici inconnus et qui éclairent la vie de Jean Bodin (1530-1596), l'auteur de *la République*, livre qui fonda la science politique des temps modernes et connut, à l'étranger comme en France, un immense succès.

SÉANCE DU 13 JANVIER 1928

M. Calmette, professeur à l'Université de Toulouse, adresse un rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1927.

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans

la personne de M. Heiberg, correspondant à Copenhague, décédé le 4 de ce mois, et prononce une allocution.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1928

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Georges Dottin, son correspondant à Rennes, décédé le 11 janvier, et prononce une allocution.

M. le prince Soutzo entretient l'Académie du monnayage des Lagides.

M. Salomon Reinach communique un mémoire intitulé : *les Francs et la Bretagne armoricaine*, où il essaie de montrer que le traité d'alliance conclu, suivant un historien byzantin, entre les Francs sous Clovis et l'Armorique, devait contenir un article important qui, tout en reconnaissant l'autorité de Clovis, interdisait à ses guerriers l'accès du territoire breton. En effet, la carte des nécropoles mérovingiennes avec armes et bijoux, telle qu'il est possible de la dresser aujourd'hui, montre que les sépultures de ce genre, si nombreuses en Normandie, manquent absolument dans les quatre départements bretons et presque entièrement dans la Manche. La Bretagne n'est devenue une véritable province de l'Empire franc qu'en 753, deux siècles après Clovis, à une époque où, sous l'influence du christianisme, les rites païens de sépulture avaient été abandonnés pour le simple ensevelissement en terre consacrée.

SÉANCE DU 27 JANVIER 1928

Le R. P. Dhorme, directeur de l'École archéologique française de Jérusalem, adresse à M. le secrétaire perpétuel le rapport annuel sur l'activité de cet établissement en 1926-1927.

M. Étienne Michon annonce à l'Académie l'acquisition pour le Louvre de la tête dite « tête de Laborde », seule tête subsistante, avec celle du *Thésée* du British Museum, des frontons du Parthénon.

M. Alexandre Moret interprète les photographies de deux petits monuments égyptiens dont il doit la connaissance à l'obligeance de M. Edmond Pottier.

M. Charles Diehl, au nom de la Commission des Travaux littéraires, propose d'allouer à la Société archéologique du Midi, pour la suite des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, une somme de 3.000 francs.

M. Léon Rey, chargé de la Mission archéologique française en Albanie, rend compte des fouilles faites en 1927, sur le site d'Apollonie.

Une nouvelle partie du monument découvert en 1925 a été mise au jour. Il s'agit d'une construction très importante de l'époque impériale, mais dont on ignore encore l'usage.

Une colonnade et de nouveaux murs ont été retrouvés, ainsi que d'intéressants débris architectoniques et deux têtes en marbre d'un bon travail. Un charmant miroir en bronze a été trouvé dans une tombe datant du ve siècle avant J.-C.

M. Robert Eisler signale l'existence à la Bibliothèque nationale (fonds hébreu, n° 280) d'un manuscrit du Josèphe hébreu, qui contient le passage sur Jésus, dont le cardinal Baronius parle, dans ses *Annales ecclésiastiques*,

comme ayant été supprimé dans les exemplaires conservés par les Juifs de Rome.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1928

A la demande de la Commission des Antiquités nationales, M. Ch.-V. Lan-glois, ancien membre de cette Commission, lui est adjoint pour l'année 1928.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. F. Delaborde.

Le président donne lecture de l'article 17 du règlement relatif à l'élection des membres ordinaires et rappelle les noms des candidats qui sont, par ordre alphabétique, MM. Coville, Merlin et Millet.

Il y a 33 votants; majorité absolue, 17 voix. Au premier tour M. Coville obtient 13 voix; M. Merlin, 8 voix; M. Millet, 12 voix. Pas de majorité. — Au second tour, M. Coville obtient 17 voix; M. Merlin, 13 voix; M. Millet, 3 voix.

M. Alfred Coville, ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé élu par le président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Franz Cumont communique une note sur des fouilles entreprises à Rome sur le Quirinal.

A l'endroit où la *Via Nazionale* fait un coude pour gravir la pente du Quirinal, entre la Tour dite de Néron et le Forum de Trajan, s'élevait la vieille caserne de Magnanopoli, dont la démolition vient d'amener des découvertes intéressantes. Elles complètent heureusement celles qu'ont déjà provoquées les fouilles poursuivies dans les forums impériaux par la Commission artistique du *Governorato*, sous la haute direction de M. Corrado Ricci. Deux tiers environ de la caserne étaient établis dans des constructions antiques et celles-ci ont conservé en certaines de leurs parties une hauteur de trois étages. Elles s'alignaient le long d'une rue qui, partant de la *Via Nazionale* se dirigeait vers la Suburra, en passant derrière l'hémicycle que dessinait ici le Forum de Trajan. La partie centrale de l'édifice mis au jour est formée par une grande basilique à trois nefs, dont la voûte est conservée. Elle paraît avoir servi de bourse ou de marché. Elle est en effet entourée de boutiques, donnant sur la rue et dont la façade était ornée de balcons soutenus par des corbeaux de travertin, et l'on remarque aussi des réduits où le système de ventilation permettait de conserver au frais des denrées corruptibles. Cette série de constructions est en communication avec le Forum de Trajan, dont elle formait en quelque sorte une annexe. Les travaux se poursuivent activement et l'on peut espérer que d'ici à deux ans tout le côté oriental du Forum, c'est-à-dire celui qui s'étend le long du Quirinal, sera dégagé avec le nouvel édifice qui le complète et forme avec lui un ensemble grandiose.

M. René Dussaud résume les rapports communiqués par le Service géographique de l'Armée et concernant les ruines qui ont retenu l'attention des officiers topographes (chef de brigade, capitaine Baudry) chargé du levé de la carte de Syrie. Les relevés ont porté sur les secteurs de Beyrouth et de Zahlé. Ces recherches sont à encourager, car elles peuvent amener la découverte de sites antiques inconnus. Les rapports seront transmis à la Direction des Antiquités de Syrie qui pourra, si elle le juge utile, en faire compléter les indications.

M. Cagnat insiste sur l'importance de cet inventaire archéologique sommaire dont, en Tunisie, nous avons déjà éprouvé l'efficacité.

M. René Dussaud lit ensuite le rapport adressé à l'Académie par le P. Mouterde, chancelier de la Faculté de droit de Beyrouth, sur sa récente mission épigraphique en Haute Syrie. Plus de cent soixante inscriptions grecques ont été étudiées sur place dont une vingtaine sont inédites; une centaine de photographies documentaires ont été prises. Ainsi une amélioration sensible sera apportée au fascicule en préparation du recueil des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* que le P. Mouterde établit en collaboration avec le P. Jalabert.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture du rapport de M. Calmette sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1927.

M. Théodore Reinach explique le sens du mot *Kynouchos* qui ne signifie pas, comme on l'a souvent dit, un « sac en peau de chien », mais un sac en forme de bourse (peut-être de muselière) qui servait à renfermer les filets des chasseurs, les vêtements des gymnastes, des espèces monnayées. Il explique divers textes de Théophraste, de Léonidas de Tarente, et un papyrus ptolémaïque où se trouve ce terme, et montre qu'il faut le rétablir dans une inscription célèbre de Délos (inventaire de Démarès).

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1928

La Commission du prix Bordin a décidé de partager également le prix entre M. Georges Contenau, pour les publications suivantes : *Manuel d'archéologie orientale*, t. I; *les Tablettes de Kerkouk*; *Contrats et Lettres. Textes assyriens*; et M. Georges Marçais pour son *Manuel d'art musulman, l'Architecture*, 2 vol.

M. Joseph Loth donne lecture de la note suivante :

« Il m'a paru de quelque intérêt de déterminer la forme et le sens du nom du hameau de la commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier), sur lequel l'Europe entière a plus que jamais les yeux fixés, aujourd'hui appelé communément *Glozel*.

« Dans une lettre adressée à M. A. Mallat, correspondant de la Société des Antiquaires de France, datée du 22 décembre 1926, M. Antonin Naud, curé-doyen de Ferrières, à propos des trouvailles de *Glozel*, lui dit incidemment que le cadastre, section A, porte *Glozel*, et que c'est le docteur Morlet qui écrit *Clozel*; mais, ajoute-t-il, on dit aussi *Clozel* et *Clozel*, qui pourrait signifier *petit clos*¹.

« La forme sincère paraît être *Clozel* et sporadiquement *Clozel*: ce nom de lieu paraît avoir été fort répandu.

« Ayant trouvé récemment dans une revue bretonne le nom du village de *le Clozel-en-Bruz*, Ille-et-Vilaine, je demandai de plus amples renseignements sur ce nom de lieu à M. Bourde de la Rogerie, archiviste du département. Il m'apprit très obligamment par une lettre datée du 29 janvier, que *le Clozel-en-Bruz* est appelé *Le Clausel-en-Phézeril* en 1586. Il me signale en outre : *le Clozel-en-Bléruais*, Boisgervilly, Iffendic, Muel, Parthenay, Sainte-Anne-sur-Vilaine.

1. *Mercure de France* du 15 avril 1927, p. 475, note 1.

« C'est un nom évidemment dérivé de *clos* et qui en a tous les sens. D'autres dérivés très voisins sont: *les Closets-en-Saint-Méloir-des-Ondes*; *le Clozeau-en-Taillis*; *les Clauzais-en-Sixt*.

« Quant à la ferme *Glozel* par *gl* au lieu de *cl*, c'est sans doute un fait de prononciation locale, nous en avons des exemples en Bretagne. Le breton ne connaît pas le changement de *cl* initial en *gl*, en dehors de la composition syntactique. Or dans le Morbihan bretonnant, tout au moins dans le bas-vannetais (et ailleurs) on prononce *Glôd* au lieu de *Clôd*, qui est le nom français *Claude*. Cette forme n'a pu nous venir que du Morbihan de langue française.

« Pour mémoire, j'ajouterais qu'on a voulu lire *gloz* sur une des tablettes d'argile de *Glozel* et qu'on est allé jusqu'à y voir *Glozel*, supposant sans doute un faux, car c'en serait un par *gl* initial et par *z* au lieu de *s*, forme ultra-moderne. Il faut avouer qu'en ce cas, le faussaire aurait fait preuve d'une rare stupidité.

« D'ailleurs la lecture *gloz* est inexacte, comme on peut s'en rendre compte en se reportant à la dernière ligne de la gravure originale, figure 35, page 33, du *Troisième Fascicule* de l'ouvrage du docteur Morlet et E. Fradin, *Nouvelle Station néolithique*, Vichy, 1926¹. »

M. A. Millet fait une communication sur les formes populaires du vocabulaire indo-européen.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1928

La Commission du prix de Courcier a attribué ce prix à Mlle Vielliard, pour son ouvrage intitulé : *le Latin des diplômes royaux et des chartes privées de l'époque mérovingienne*.

M. Alexandre Moret informe les membres de l'Académie que leur confrère M. Jouguet, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, vient de présider, le 7 février, à l'ouverture d'une tombe inviolée du nouvel Empire, dans la nécropole thébaine. La découverte a été réalisée sur le chantier de fouilles de Deir-el-Medineh que dirige M. Bruyère, pensionnaire de l'Institut archéologique, assisté de MM. Nagel et Cerny.

La tombe est celle d'un fonctionnaire de la nécropole. Le caveau, que défendait un mur intact, n'est pas décoré, mais il contient du mobilier funéraire et trois cercueils, ceux du père, de la mère, et d'un enfant. Le cercueil de l'homme, seul examiné, repose sur un lit, recouvert d'un linceul; à la hauteur de la poitrine, un mouchoir peint représente le mort assis devant une table d'offrandes. Sur la momie, un très beau masque, un joli pectoral recouvert de feuilles d'or, un collier de perles émaillées, un scarabée inscrit, des colliers de fleurs. Dans le cercueil, un chevet, une coudée graduée et inscrite, des vases de bronze, des cannes à section triangulaire. Cette très intéressante trouvaille récompense les efforts méthodiques de M. Bruyère, qui déjà avait ouvert deux tombes inviolées à Deir-el-Medineh.

1. Depuis cette lecture, M. Dode, docteur en droit, correspondant de l'Académie d'Agriculture, originaire de Sorbier (Allier), m'a appris que *gl* initial pour *cl* est la règle dans le patois du Bourbonnais et que *glozet* et *glozel* se prononcent *glozè*, ce qui explique qu'on ait écrit indifféremment *Glozet* et *Glozel*.

M. Paul Pelliot donne lecture de la première partie d'un mémoire sur les origines de la xylographie en Chine.

M. Paul Mazon étudie la fin du IV^e mime d'Héronidas, qui a donné lieu aux interprétations les plus diverses. Deux articles de R. Wünsch et de R. Herzog ont déjà éclairé une partie du passage. Mais les trois derniers vers sont demeurés jusqu'ici inintelligibles. Ils deviennent clairs, si, à l'ayant-dernier vers, on lit, avec M. Louis Laloy, λ(ε ω. pour le ΔΩI de la première main du papyrus, corrigé en ΔΩI par la seconde, et si l'on entend par ἀμαρτίη τῆς μοίρας, au dernier vers, la *malchance*, c'est-à-dire l'ἀμμοροή homérique (cf. Euripide, *Troyennes*, 644). Kynnō s'adresse avec une certaine vivacité à Cocalé, qui tarde à distribuer le pain bénit « à l'assistance » et affirme, en répétant sans doute une pieuse formule : « Le pain bénit est plus fort que l'inclémence du destin ».

SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1928

M. Viroalleud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, adresse à l'Académie le rapport du R. P. Barrois, sur la deuxième campagne de fouilles de Neirab.

Le président rappelle à la Compagnie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Émile Senart, décédé mardi dernier, et prononce une allocution.

M. Paul Pelliot donne lecture d'un télégramme de M. le directeur de l'École française d'Extrême-Orient, associant cet établissement au deuil de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

SÉANCE DU 2 MARS 1928

M. Cagnat lit la note suivante :

« A la page 200 de nos *Comptes rendus* de 1927, on lit, dans un rapport de M. Viroalleud, à propos des fouilles de Byblos, que l'indélicatesse de certains travailleurs ou la malveillance de quelques habitants a pu entraîner la disparition d'un petit nombre de « menus documents », mais que, d'ailleurs, « les fuites ont été sans doute plus nombreuses avant 1926 que depuis lors ».

« M. Montet, craignant que cette dernière phrase puisse être interprétée par des gens mal informés, comme un reproche à lui adressé, a fait appel au Bureau pour lui soumettre les faits. « Depuis deux ans, dit-il, le Service des Antiquités a acheté quelques objets phéniciens de haute époque. On n'a « jamais pu prouver que ces objets provenaient certainement de Byblos, ni « qu'ils en étaient sortis pendant les campagnes de fouilles que j'ai dirigées, à « l'exception d'une pendeloque en or » toute petite, qui a échappé à un examen trois fois répété avec lavage et tamisage du sable auquel elle était mêlée.

« L'Académie n'a pas à entrer dans des questions de cette sorte; mais il lui est permis de rassurer M. Montet; il ne viendra à l'esprit de personne que le fouilleur heureux et conscientieux qu'il s'est montré ait pu se rendre coupable d'une négligence dans la conservation des objets antiques qu'il avait découverts. »

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans

la personne de M. Mondry Baudouin, son correspondant à Toulouse, et prononce une allocution.

La Commission du prix Volney, de l'Institut, a décerné le prix (1.500 fr.) à M. Pierre Le Roux pour les deux premiers fascicules de son *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, et attribué en outre une récompense de 500 francs à M. Skerlj, pour son livre sur le participe présent et le géronatif en vieil italien.

Le prix Duchalais (1.000 fr.) a été attribué à M. Jean Tricou, pour son ouvrage intitulé *Méreaux et jetons armoriés des églises et du clergé lyonnais* (Lyon, 1923-1926, un vol. de 250 pages et 14 planches).

Le prix de la Grange est attribué à M. Robert Bossuat pour la publication de *le Livre d'amour* par Drouart La Vache, poème de la fin du XIII^e siècle.

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Henri Maspero, professeur au Collège de France, pour son ouvrage : *la Chine antique* paru en 1927 dans la Collection dirigée par M. E. Cavaignac.

M. N. Jorga lit un rapport sur les découvertes faites par la Commission des Monuments historiques de Roumanie.

M. Puig y Catafalch communique un Mémoire sur *la Géographie générale et la Chronologie du premier art roman*. Il montre que l'architecture romane du XII^e siècle a été précédée d'une période artistique de six siècles d'une grande uniformité. Basiliques simples, ornées d'arcades qui, en se divisant en deux arcs lombards, décorent seulement l'abside; puis, les absides s'ornent de niches dans leur partie supérieure; finalement, dans le premier quart du XI^e siècle, les arcatures ou les niches ornent tout l'extérieur des édifices.

Par leur construction, ces édifices forment deux groupes : un premier groupe voûté en berceau du X^e siècle en Catalogne et probablement en Provence, et un deuxième groupe qui conserve la charpente, en Italie, en Suisse et sur les rives du Rhin et qui tardivement adopte les voûtes d'arête. Dans la dernière période apparaît la coupole.

Cet art représente une invasion asiatique très ancienne qui triomphe des formes hellénistiques, ce qui explique en grande partie la formation du deuxième art roman.

SÉANCE DU 9 MARS 1928

MM. Foucher, Merlin, Millet et Petit-Dutaillis posent leur candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Fougerès.

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, envoie à M. le secrétaire perpétuel :

1^o Le rapport de M. Dussaud sur la sixième campagne de fouilles à Byblos; 2^o trois inscriptions franques, récemment découvertes; 3^o une inscription latine, au sujet de laquelle M. Cagnat lit la note suivante :

« M. Virolleaud a bien voulu m'envoyer la photographie d'une inscription trouvée par lui au lieu dit Nasranyé, à 1.500 mètres à l'est du poste de télégraphie sans fil de Khaldé, qui est à 10 kilomètres au sud de Beyrouth, sur la côte. La pierre assez mutilée mesure 0 m. 39 de haut. Elle a 54 centimètres de largeur. Elle est brisée de tous côtés. Haut. des lettres : 0 m. 045 aux lignes 2, 3 et 4; 0 m. 035 à la ligne 5; 0 m. 045 à la ligne 6.

« On y lit en caractères du II^e (?) siècle une dédicace à Jupiter Héliopolitain :

pro salute i I P·CAES
 ANI·AVG·P
 i. O · M · H
 SPVRI·F·FAB·MAXI
 LEG·XIII·GEM ·
 u. L · · A · S

« L'empereur mentionné au début est sans doute Trajan ou Hadrien. Les noms du dédicant manquent comme aussi le grade qu'il occupait dans la légion XIII Gemina. »

M. William Marçais donne lecture d'un mémoire sur l'Islamisme et la vie urbaine.

SÉANCE DU 16 MARS 1928

M. Virolleaud adresse à M. le secrétaire perpétuel le rapport du P. Poidebard sur la reconnaissance archéologique qu'il a faite l'automne dernier, dans la région du Haut Khabour.

M. Blanchet lit un rapport de M. Schlumberger sur les inscriptions médiévales transmises par M. Virolleaud.

M. Alexandre Moret est désigné pour représenter l'Académie au Congrès des Orientalistes à Oxford, au mois d'août prochain.

Le président fait savoir que la Commission du prix Loubat, considérant qu'aucun des ouvrages présentés ne rentre exactement dans les conditions du concours, a décidé de réserver les arrérages pour une autre année.

M. Paul Fournier annonce que la Commission du prix Prost a partagé également le prix entre Mlle Jeanne Lejeaux, pour son livre : *la Place d'armes de Metz*, et M. l'abbé Thiriot, pour son *Obituaire des Carmélites de Metz*.

M. Étienne Michon, au nom de la Commission de la fondation Piot, propose d'allouer une subvention de 6.000 francs à M. Rey pour la continuation des fouilles d'Albanie..

M. Cagnat donne lecture du rapport de M. Dunand sur la sixième campagne de fouilles à Byblos (1927).

SÉANCE DU 23 MARS 1928

M. E. Michon, au nom de la Commission de la fondation Pellechet, propose d'attribuer, pour des réparations urgentes, aux églises dont les noms suivent : 4.000 fr. à l'église de la Trinité de Prunet-et-Belpuig (Pyrénées-Orientales) ; 4.000 fr. à l'église de Cesseville (Eure) ; 3.500 fr. à l'église de Vouhé (Charente-Inférieure) ; 3.000 fr. à l'église de Léchelle (Seine-et-Marne) ; 4.000 fr. à l'église de Neure (Allier) ; 5.000 fr. à l'église Notre-Dame-de-Verneuil-sur-Aure (Eure) ; 3.000 fr. à l'église de Dournazac (Haute-Vienne) ; 3.500 fr. à l'église de Sourdun (Seine-et-Marne).

Il en est ainsi décidé.

La Commission du prix Delalande-Guérineau a décidé d'attribuer, sur les arrérages de la fondation, deux récompenses, de 500 francs chacune, à

M. l'abbé Deroux pour son livre : *les Origines de l'oblature bénédictine* et à M. de Bouard, pour son ouvrage : *Actes et lettres de Charles I^{er}, roi de Sicile, concernant la France (1257-1284)*.

Dont acte.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Gustave Fougères.

Le président donne lecture de l'article 17 du règlement relatif à l'élection des membres ordinaires, et rappelle les noms des candidats qui sont, par ordre alphabétique, MM. Foucher, Merlin, Millet, Petit-Dutaillis.

Il y a 35 votants; majorité absolue, 20 voix.

Au premier tour, M. Foucher obtient 14 voix; M. Merlin, 11 voix; M. Millet, 1 voix; M. Petit-Dutaillis, 9 voix.

Au second tour, M. Foucher obtient 6 voix; M. Merlin, 21 voix; M. Millet, 7 voix; M. Petit Dutaillis, 1 voix.

M. Alfred Merlin ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu par le président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

La Commission du prix Jean-Jacques Berger (15.000 fr.) propose de récompenser, à titre posthume, l'œuvre scientifique de M. Alexandre Vidié, qui a consacré la plus grande partie de sa vie à des publications relatives à l'histoire de Paris.

Il est procédé au vote pour le prix Alfred Dutens. Ce prix est attribué à l'ouvrage de feu M. Gilliéron, intitulé : *l'Abeille*.

M. Paul Pelliot achève sa communication sur les débuts de l'imprimerie en Extrême-Orient.

L'imprimerie xylographique, inventée d'abord comme un substitut qui coûtait moins cher que les manuscrits, n'a pas conquis pendant plusieurs siècles la faveur des lettrés; aussi les témoignages à son sujet sont-ils assez rares. De ceux qui nous sont parvenus, nous pouvons conclure que l'imprimerie se développa d'abord, surtout dans les provinces, aux bouches du fleuve Bleu et dans la province occidentale du Sseu-tch'ouan; on imprimait de petits traités religieux, des almanachs, puis, à la fin du IX^e siècle, des dictionnaires usuels, enfin, une ou deux collections de morceaux littéraires.

Ce n'est qu'en 932 que l'initiative du ministre Fong Tao fit décider d'imprimer xylographiquement à la capitale les classiques, en invoquant expressément l'exemple des éditions populaires provinciales. Dès lors, le branle est donné, et à la fin du X^e siècle, on avait imprimé déjà, en dehors des classiques, une partie des historiens et des philosophes, nombre d'encyclopédies et toute la collection des écritures bouddhiques.

Mais ce n'est pas seulement pour l'imprimerie xylographique que la priorité de la Chine est certaine; elle a aussi connu la première les caractères mobiles, encore qu'elle ait préféré la xylographie presque jusqu'à nos jours. En 1041-1049, un homme du peuple, Pi Cheng, imagina de fabriquer des caractères mobiles d'argile qu'il cuisait et disposait sur une forme de fer. Des caractères d'étain vinrent ensuite, puis des caractères en bois au début du XIV^e siècle. En 1403, les Coréens fondaient des caractères en bronze qui ont servi à imprimer des ouvrages qui, comme papier et comme typographie, sont les chefs-d'œuvre de l'imprimerie extrême-orientale.

De Chine, l'imprimerie avait passé de bonne heure en Asie centrale, et

nous avons aujourd'hui des textes imprimés par la xylographie en sanscrit, en ouigour, en *si-hia*, qui remontent aux XIII^e et XIV^e siècles, et peut-être parfois un peu plus haut. D'une grotte de Touen-houang décorée vers 1300, j'ai même rapporté de nombreux échantillons de « mots mobiles » ouigours en bois; c'est là une nouveauté dans l'histoire de l'imprimerie.

Ainsi, la Chine a connu bien avant l'Europe l'imprimerie xylographique et l'imprimerie en caractères mobiles. On s'est souvent demandé si l'Europe n'avait pas emprunté là à l'Extrême-Orient, et on a mis en avant Marco Polo, la transmission des cartes à jouer imprimées, les billets de banque, etc. Les faits certains sont les suivants: on a imité les billets de banque chinois en Perse, à Tabriz, en 1294; à cette même date, l'historien persan Rachid-ed-Din décrit minutieusement l'imprimerie xylographique chinoise. Mais rien de précis ne montre qu'il y ait eu alors emprunt de ce procédé en Occident. Par ailleurs, alors que l'Islam a montré dans les temps modernes tant de répugnance à imprimer ses livres, on a retrouvé au Fayoum (Égypte) des fragments d'éditions xylographiques du Coran qui ne peuvent être postérieurs au XII^e siècle; mais là encore, il s'agit d'un mouvement qui avorta. En fin de compte, il est très possible que l'Europe, une fois en possession du papier, ait été amenée spontanément à l'imprimerie xylographique, et qu'un inventeur, indépendamment de toute influence étrangère, ait songé, comme autrefois en Chine, à remplacer la xylographie par la typographie.

SÉANCE DU 30 MARS 1928

La Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran prie l'Académie de vouloir bien se faire représenter aux fêtes qui auront lieu à Oran le 15 avril pour célébrer le cinquantenaire de cette institution.

Au nom de la Commission, M. Adrien Blanchet proclame les résultats du Concours des Antiquités de la France :

- 1^{re} médaille : M. l'abbé Sautel, *Histoire de Vaison dans l'antiquité*.
- 2^e médaille : M. Huard, *la Paroisse et l'église Saint-Pierre de Caen*.
- 3^e médaille : M. Pasquier, *Inventaire du château de Léran*.
- 1^{re} mention : M. de Bongnie, *Jean Mombaer de Bruxelles*.
- 2^e mention : M. le docteur Doranlo, *l'Archéologie antique en Normandie*.
- 3^e mention : M. l'abbé Fàvret, *la Nécropole hallstattienne des Jogasses*.
- 4^e mention : M. Jeanton, *le Mâconnais gallo-romain*.
- 5^e mention : M. Ritter, *Lettres et poésies de Catherine de Bar*.
- 6^e mention : M. le chanoine Durengues, *le Livre de saint Phébade*.

M. Blanchet annonce ensuite que la médaille Ulysse Chevalier, réservée aux travaux sur le Dauphiné ou la Provence, est attribuée à M. de Gérin-Ricard pour *le Sanctuaire prémormain de Roquepertuse*.

M. Maurice Prou fait savoir que la Commission du prix ordinaire du Budget (Édition critique manuscrite ou imprimée d'un ouvrage latin du moyen âge) a décerné le prix à *la Comédie latine en France au XII^e siècle*, texte, traduction et notice, publiés sous la direction de M. Gustave Cohen.

M. Aimé Puech donne lecture d'une étude de M. Paul Masqueray, sur l'origine de l'expression « les Dix-Mille ».

M. Théodore Reinach fait une communication sur les sens et l'origine du mot grec *Kollybos* qui désigne ordinairement la prime du change, et une cer-

taine petite pièce de monnaie. Il montre, par un texte de Théophraste, que cette monnaie minuscule n'était autre que le huitième d'obole, dont il existe des spécimens, et qui avait reçu un sobriquet populaire à cause de sa forme et de ses dimensions, rappelant celles d'un pois comestible, sens originaire du mot *Kollybos*.

M. Maurice Prou donne lecture d'un mémoire de Mme Roblot-Delondre, dans lequel celle-ci démontre que la tradition d'après laquelle Jean sans Terre aurait séjourné dans un château ducal sur l'emplacement duquel aurait été élevé au xv^e siècle l'actuel château d'Hébertot (Calvados, commune de Saint-André-d'Hébertot), est une légende. La présence de Jean sans Terre à Hébertot dans les années 1200 à 1203 est constatée à plusieurs reprises par d'assez nombreuses lettres de ce roi; mais il n'a fait qu'y passer, n'y restant jamais plus de deux jours; et sa demeure était non pas sur le territoire de la commune de Saint-André-d'Hébertot, mais sur le fief de Trianon, aujourd'hui dans la commune de Saint-Benoît-d'Hébertot, à l'orée de la forêt de la Touques. Trianon était un ancien poste romain, relais de la voie romaine, qui mettait en communication Rouen et Caen, voie encore suivie au moyen âge et sur laquelle s'embranchaient deux voies secondaires permettant d'accéder aux ports d'Honfleur et de Dives, et qui assuraient à Jean sans Terre son passage en Angleterre. En outre de Trianon le roi pouvait surveiller l'arrivée de troupes françaises venant de Radepont ou de Lisieux. Il devait éviter de se retirer dans son château de Bonneville-sur-Touques où il eût été facilement enfermé. De Trianon il pouvait rejoindre la voie romaine après Beaumont-en-Auge par un chemin qui existe encore et qui traversait la Touques à Pont-l'Évêque.

Une discussion s'engage entre MM. Salomon Reinach, Jullian, Brunot, Jeanroy et Prou sur l'étymologie du nom de lieu Trianon.



NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

PANAGIOTIS CAVVADIAS

Avec H. Schliemann et Th. Homolle, Cavvadias fut le fouilleur le plus heureux du xixe siècle. Il montra aussi des dons sérieux d'administrateur. Son érudition, sans être de premier ordre, n'a jamais paru trop inférieure à sa fortune.

Né en 1850 à Céphallénie, élève de l'Université d'Athènes, il compléta son éducation par des séjours à Paris, à Londres, à Munich, à Rome. Il suivit, à Paris, le cours d'épigraphie grecque de Foucart; à Munich, il fut l'élève de Brunn, pour lequel il professa toujours une vive admiration.

Entré, à son retour en Grèce, dans les cadres de l'éphorie, il commença, en 1881, à Épidaure, des fouilles qui devaient l'occuper, par intervalles, jusqu'à la fin de sa vie¹. En 1882, je l'eus comme éphore-surveillant à Délos et me liai avec lui dans cette solitude. Il me parut plein d'enthousiasme et d'ambition.

L'année d'après, il publia un médiocre précis d'archéologie grecque et eut la chance de découvrir, à Épidaure, les deux fameuses stèles des guérisons, qu'il fit connaître dans l'*Ephéméris*; ces précieux documents lui assurèrent une précoce notoriété.

Eustratiadis, éphore général, ayant pris sa retraite en 1884, fut remplacé par Stamatakis, qui projetait de fouiller jusqu'au roc le plateau de l'Acropole et avait mis les travaux en train² lorsqu'il mourut subitement. Cavvadias, qui venait de découvrir à Épidaure les belles statues des frontons du temple d'Asklépios³, succéda à Stamatakis, grâce surtout à la protection de Tricoupis (5 février 1886). Il poursuivit aussitôt des fouilles étonnamment fécondes dans la couche de débris accumulés par les Perses sur l'Acropole (1886-1889), qui renouvelèrent entièrement notre connaissance de l'art attique du vr^e siècle; dès lors, le monde entier lui rendit hommage, et cet hommage était mérité.

Cavvadias resta éphore général de 1885 à 1909. Tant en cette qualité que comme secrétaire de la Société archéologique, il déploya une activité remarquable. C'est grâce à lui que fut rendu au jour le sanctuaire bœotien des Cabires (1887), que des fouilles, très importantes pour la préhistoire, furent instituées à Céphallénie (1885)⁴, que la découverte du temple de Lycosura par Léonardos (1889) fut suivie sur ce point de fouilles fructueuses (1893).

1. D'abord de 1881 à 1885, puis, après six ans d'interruption, depuis 1891.

2. Les fouilles commencèrent, aux frais de la Société archéologique, en novembre 1885.

3. *Ephéméris*, 1884, pl. 3, 4.

4. Rprises en 1911 aux frais du Hollandais Gockoop († 1914). Cf. *Rev. arch.*, 1914, I, p. 141.

Entre temps, Cavvadias fondait le *Bulletin archéologique (Deltion)* en 1885¹, réorganisait et cataloguait en partie le Musée central (1887)², faisait promulguer de nouveaux règlements sur les fouilles, inspirés d'un esprit assez libéral (1886, 1891)³. Mais la campagne qu'il entreprit contre les exportateurs d'antiquités, la « fièvre de confiscations » à laquelle il s'abandonna, ne produisirent guère d'effets utiles. Il s'occupa aussi des fausses terres cuites d'Asie Mineure et put saisir un envoi de *groupes* en morceaux expédié d'Athènes à une maison de Paris (1886)⁴. Ce colis était enveloppé dans les feuilles d'une Revue dont le seul abonné athénien était Lambros. Mais ce marchand était influent à la Cour; un de ses proches était précepteur du Diadoque. Cavvadias abandonna subitement l'enquête et le nom de Lambros ne fut même pas prononcé.

En 1887 le Cabinet des Médailles d'Athènes, dont le vieux Postolakka était directeur et où Svoronos, formé à Paris par Babelon, était attaché, fut dépouillé de ses plus belles séries par un amateur larron, Périclès Raftopoulos⁵. Cet individu se fit ensuite prendre par la police de Paris, pour un larcin analogue commis chez Feuardent, qui appela le voleur « Rafle-tout-poulo ». Avant cette arrestation et sous le coup du premier vol, Cavvadias perdit un peu la tête et se fit, comme à plaisir, nombre d'ennemis Postolakka, le plus honnête homme du monde, fut destitué et mis en prison; il ne fut acquitté par le tribunal athénien qu'en avril 1889. Svoronos fut révoqué. A la place de Postolakka on nomma, à titre provisoire, un jeune élève de Mommsen et de Von Sallet, plus tard conservateur du Cabinet de Gotha et éditeur des premiers volumes du *Corpus numorum*, B. Pick; mais Pick se brouilla bientôt avec Cavvadias, qui voulait, disait-on, l'enrôler dans la cabale contre Postolakka, et revint en Allemagne⁶. Comme la police française avait rendu service à la Grèce en arrêtant Raftopoulos, on crut, à Athènes, qu'on pouvait poursuivre cet avantage en mettant en cause, à Paris même, les importateurs d'antiquités grecques, coupables de violer la loi grecque de 1834. L'un deux, un avocat, se tua. Il fallut que le ministre Lockroy, par la plume spirituelle du directeur des Beaux-Arts Larroumet, rappelât à la Grèce qu'elle avait autrefois entretenu chez elle, pour empêcher l'exportation des figures, la troupe des sycophantes, et que l'autorité de la douane hellénique ne s'étendait pas au delà des frontières qu'elle était chargée de surveiller.

Svoronos, reconnu innocent, était devenu, en 1890, directeur du Cabinet des Médailles⁷. Il nourrissait contre Cavvadias une rancune tenace et quelque peu justifiée. Elle trouva à se satisfaire, mais sans le moindre scrupule, en 1909, lors de la formation d'une « ligue militaire » qui prétendit en finir avec la corruption et le favoritisme administratifs⁸. Un journal

1. D'abord annexe du *Journal officiel*, puis recueil indépendant (1888).

2. Le tome I du catalogue raisonné a seul paru.

3. Voir mes *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 274.

4. *Ibid.*, t. I, p. 263.

5. *Ibid.*, p. 455-459, 532 et suiv.

6. Mommsen qualifiait très sévèrement, à cette époque, les procédés de Cavvadias.

7. Tricoupis, président du Conseil, lui exprima les regrets de l'injustice commise à ses dépens.

8. *Rev. arch.*, 1909, II, p. 470.

terroriste, *Chronos*, publia le 24 novembre 1909 une lettre de Svoronos, renouvelant des calomnies qu'il avait lancées contre Cavvadias en 1888; Cavvadias se serait approprié 80.000 drachmes, produit de la vente des catalogues! Un autre journal accusa Cavvadias de complaisance pour les archéologues étrangers et la Société archéologique de faînante. Là-dessus les directeurs des missions archéologiques à Athènes se réunirent pour protester et rappeler les mérites éminents de Cavvadias, en même temps que les honneurs dont il avait été l'objet de la part des Académies de Berlin et de Paris, qui l'avaient élu correspondant¹, et des Universités de Cambridge et de Leipzig, qui l'avaient nommé docteur. Mais le déchaînement était tel que le ministre de l'Instruction publique conseilla à Cavvadias d'aller se reposer à Paris. Tsountas devint secrétaire de la Société archéologique et l'éphorie générale fut supprimée (mars 1910). Cavvadias resta pourtant titulaire de sa chaire à l'Université et membre d'un Conseil de dix membres, institué au ministère de l'Instruction publique pour veiller aux intérêts de l'archéologie nationale. La vénérable Société archéologique fut privée de la subvention de l'État, qui constitua, en revanche, une caisse spéciale, administrée par le Conseil archéologique².

La dissolution de la « ligue militaire » mit fin à l'exil de Cavvadias, qui reprit sa chaire d'histoire de l'art à l'Université d'Athènes et s'occupa désormais surtout de la préparation de ses volumineux ouvrages sur la Préhistoire grecque (s. d.)³ et l'Histoire générale de l'art grec (1916-1924). Mais il n'oublia jamais Épidaure, théâtre de ses premiers succès. En 1918 encore, dans l'*Éphéméris*, il publia des fragments d'une troisième stèle de guérisons, dont il avait donné quelques lignes seulement en 1903. En juin 1928, malgré ses soixante-dix-huit ans, il retourna fouiller à Épidaure. C'est là qu'il fut frappé d'une attaque; ramené à Athènes, il expira presque aussitôt (20 juillet).

Le projet d'un *Corpus des mosaïques grecques*, avec planches en couleurs, est un des derniers qui aient occupé Cavvadias. Il le fit agréer par l'Union académique internationale, constituée en 1920; une subvention libérale du Gouvernement grec permit de réunir tous les matériaux et d'annoncer comme très prochain le début de la publication, comprenant les mosaïques du Péloponèse⁴.

Cavvadias a collaboré activement à de nombreux périodiques, en particulier à l'*Éphéméris*, au *Deltion*, à l'*Athènaion*, aux *Praktika*; il a donné, outre les ouvrages cités ci-dessus, le premier volume d'une monographie sur Épidaure (1891), le premier fascicule d'une autre sur Lycosura (1893), le premier fascicule des *Musées d'Athènes* (1886), les *Marbres des Musées de Grèce* (1911), un recueil d'images pour l'enseignement de l'archéologie (1907), un *Catalogue sommaire des Musées* (1895), etc.

Ce sont là des titres qui ne seront pas tous oubliés; mais ceux qui lui ont valu le plus d'estime et feront vivre son nom relèvent de l'archéologie militante qu'il a mieux servi que tout autre savant de sa nation. A la façon d'Epaminondas, il aurait pu dire en mourant qu'il laissait deux filles immortelles: l'Acropole d'Athènes et Épidaure déblayées. S. REINACH.

1. Cavvadias était correspondant de l'Académie des Inscriptions depuis 1894.

2. *Rev. arch.*, 1910, I, p. 418.

3. En réalité, 1909-1914. Même dans l'*Histoire générale* de Cavvadias (p. 78), cet ouvrage est cité sans millésime.

4. *Comptes rendus de l'Acad. Inscr.*, 1924, p. 377.

JANE ELLEN HARRISON

Cette femme remarquable est morte à Londres le 16 avril 1928, à l'âge de 77 ans. Toute jeune, elle apprit à lire les Évangiles en grec et s'initia à l'hébreu. En 1874, elle fut admise à Newnham College, Cambridge, et y remporta des succès qui appelerent sur elle l'attention de Gladstone. Son premier ouvrage, *les Mythes de l'Odyssée dans la littérature et dans l'art*, témoigne de ses connaissances archéologiques, de même que son second livre, *Études sur l'art grec* (1885), suivi d'une édition avec commentaires de l'*Attique* de Pausanias (1890). Son dernier ouvrage d'archéologie, *Greek vase paintings*, est de 1894; à cette époque, elle se décida à ne plus s'occuper que d'histoire religieuse. *Fellow*, puis *lecturer* à Newnham College, après son retour de Grèce où elle avait beaucoup apprécié Doerpfeld, qui lui inspira *Primitive Athens* (1906), elle donna successivement des ouvrages qui feront vivre son nom: *Prolegomena to the Study of Greek religion* (1903); *Themis* (1912); *Epilegomena to the Study of Greek religion* (1921). Outre l'influence de Doerpfeld, elle subit celles de Gilbert Murray, de Lang, de Frazer, de Durkheim, de Bergson, de Freud; il y avait chez elle un certain excès de réceptivité, mais aussi une abondance d'idées et une finesse remarquables. Ses élèves de Newnham ont conservé un vif souvenir de son enseignement suggestif et libéral¹.

S. R.

HENRY YATES THOMPSON.

Mort à l'âge de 89 ans, au mois de juillet 1928 (voir le *Times* du 10 de ce mois), Henry Yates Thompson fut un homme très occupé de politique, de voyages, de journalisme — il dirigea, pendant plusieurs années, la *Pall Mall Gazette* — mais surtout le plus grand collectionneur de manuscrits à enluminures de son temps. Son grand-père, Joseph Brooks Yates, lui avait légué beaucoup de livres de ce genre; mais, soucieux avant tout de la qualité, il les vendit et se proposa désormais de réunir cent manuscrits de tout premier ordre, revendant, au fur et à mesure de ses acquisitions, tout ce qui n'était pas chef-d'œuvre. Ainsi, il acheta d'un coup l'*Appendix* de la collection Ashburnham et n'en conserva que quelques volumes. Des descriptions très détaillées de ses trésors furent rédigées par les premiers spécialistes d'alors, Weale, Maunde Thompson, Warner, James et autres; les conseils de Léopold Delisle et de Durrieu, qu'il visitait fréquemment, lui furent aussi utiles. Il en résulta une série de sept volumes, non mis dans le commerce, qui sont la parure des bibliothèques où ils se rencontrent. Comme sa belle maison de Londres était devenue un musée où de rares visiteurs, dûment recommandés, étaient seuls admis à tourner les feuillets précieux, la surprise fut grande quand on apprit que Thompson avait décidé de tout vendre. Ce fut pour lui un sport; il aimait à voir payer 4.000 livres un manuscrit qui lui en avait coûté 400². De 1919 à 1921, les enchères s'élèverent à près de dix-neuf millions de notre monnaie; heureusement le merveilleux livre d'heures de

1. Voir la notice dans le *Times* du 17 avril.

2. Il aimait aussi à racheter ce qui n'atteignait pas le prix espéré; de ses cent manuscrits, il en conserva ainsi trente-cinq, mais j'ignore lesquels.

Dunois ne passa pas sous le marteau, ayant été réclamé par Mme Thompson, fille du grand libraire George Smith, qui partageait les goûts de son mari.

Yates Thompson avait quelque chose du bourru bienfaisant; il était bon, mais jouait volontiers à l'ogre et aimait à taquiner avant d'obliger. Il se montra, en diverses circonstances, très généreux: ainsi il donna au British Museum le psautier de Saint-Omer (1325), à la France, en 1906, le tome II des *Antiquités des Juifs* de Josèphe, illustré dans l'atelier de Fouquet. Gouverneur de Dulwich College, il rendit de grands services à la belle galerie de tableaux — la plus riche du monde en œuvres de Cuyp — qui dépend de ce Collège; conjointement avec sa femme, il dota Newnham College (Cambridge) d'une bibliothèque.

Ce millionnaire vivait archaïquement; il ne voulut jamais avoir d'automobile ni de téléphone. Il se livra, jusque dans un âge avancé, aux exercices physiques, montant à cheval dès six heures du matin. Il était d'ailleurs lettré et bon humaniste; tout jeune, à Harrow, il avait remporté un prix pour une pièce en vers grecs sur Epaminondas et plus tard, à Cambridge, il fut lauréat du prix Porson, institué pour favoriser le même genre de talent. En causant avec lui, comme j'en ai souvent eu l'occasion, on découvrait le *scholar* et l'homme d'esprit sous une dure écorce, un peu rugueuse au premier contact.

S. R.

JOHN BURNET (décembre 1863-mai 1928).

Professeur de grec à l'Université de Saint-Andrews (1892-1926), John Burnet doit surtout sa réputation à ses travaux sur la philosophie grecque. Le premier en date, sur les philosophes présocratiques (1892), fit sensation; non seulement, comme Tannery, l'auteur considérait le développement de la philosophie en relation avec celui de la science, mais il profitait de ses connaissances ethnographiques pour préciser le rôle de magiciens, de devins, de guérisseurs qui avait été, en partie, celui des premiers sages de la Grèce. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions et traductions. On doit encore à Burnet une édition des *Éthiques* d'Aristote (1899), où il soutient l'opinion originale que l'Aristote de ces traités platonise, tandis que la véritable morale du Stagirite doit être cherchée dans sa *Physique*. Burnet écrivit beaucoup sur Platon et publia les *Dialogues* à la Clarendon Press; réagissant contre l'opinion courante, il soutint que les théories exposées par Platon sont bien celles de Socrate et qu'il faut chercher celles de Platon lui-même dans ce que dit de lui Aristote (*Thales to Plato*, 1914). On trouve aussi de bons mémoires de lui dans les *Parlers de l'Académie britannique* dont il était membre. Sa mort est une perte sérieuse pour l'hellénisme.

S. R.

GEORGES MUSSET

Bibliothécaire et archiviste de la Rochelle, ce savant modeste et laborieux, né en 1844, est mort au mois de mai 1928. On lui doit un bon livre sur l'*Art en Saintonge et en Aunis* (avec Mgr Laferrière), un autre sur la *Charente-Inférieure avant l'histoire*, plus un cartulaire, un chartrier, un catalogue de la bibliothèque de la Rochelle et une édition de la cosmographie de dom Fonteneau. Il était lauréat de l'Académie des Inscriptions.

X.

Hommage à Gertrude Bell.

Le 11 mai 1928, l'archevêque de York a dévoilé, dans l'église d'East Rounton, un vitrail en mémoire de notre collaboratrice et amie. Le sujet, dessiné par M. Douglas Strachan, d'Édimbourg, représente l'alliance de l'Occident et de l'Orient, sous l'aspect de deux figures féminines se tendant la main. La composition comprend encore la *Magdalen Tower* à Oxford, le Matterhorn et un groupe de chameaux dans le désert. « Les trois éléments essentiels de cette forte personnalité, a dit l'archevêque, furent la vie, l'amour et le dévouement à la patrie. Elle a travaillé nuit et jour pour fonder, avec l'aide de l'Angleterre, le nouveau royaume arabe¹. »

S. R.

Photographie aérienne du Fayoum.

L'aviateur archéologue O. G. S. Crawford, qui s'est rendu ridicule par son jugement sur Glozel, mais a fait ailleurs de la bonne besogne, propose, dans le *Times* (20 avril), de survoler le Fayoum — à peu près quatre fois et demie l'île de Wight — pour en obtenir le relief photographique. Mlle Caton-Thompson a récemment retrouvé sur place, en notant la croissance de l'herbe après la pluie, les traces d'un vaste système d'irrigation datant des Ptolémées et dont nous ne savions rien. Un relevé aérien de cette région, avant et après une chute de pluie, pourrait nous renseigner sur les anciennes limites du lac Moeris et résoudre ainsi un problème qui est posé depuis le temps d'Hérodote.

S. R.

Les Pyramides et la divination.

M. Wayman Dixon, le constructeur du pont de Gizeh, qui a passé de longs mois, il y a un demi-siècle, à mesurer les pyramides de Gizeh dans tous leurs détails, nous révèle (*Times*, 29 mai) qu'il était alors en correspondance avec Piazzi Smyth, l'astronome écossais, lequel commençait à émettre ses folles théories sur la signification symbolique et même prophétique des mesures des Pyramides. « Nous ne pûmes rien découvrir de tel, écrit M. Dixon; il n'y a pas un point fixe d'où les mesures puissent partir; toute la doctrine tombe à terre. » L'auteur de ces lignes a cru nécessaire de les écrire parce qu'un fantaisiste venait de tirer des mesures en question la « prophétie » d'une catastrophe mondiale pour le 29 mai 1928!

* *

Des Anglais qui ont fait le voyage d'Égypte, mais non celui d'Anticyre, se disant membres de la *British Israel World Federation*, soutiennent que la grande pyramide de Gizeh n'est pas une tombe, mais une prophétie lapidaire, directement inspirée de l'Éternel. En particulier, les couloirs intérieurs du monument enregistrent ou prédisent, par les accidents de leur parcours, ceux

1. *Times*, 12 mai 1928.

de l'histoire, à raison d'un pouce par an. De 4000 avant J.-C., date initiale, jusqu'au 1^{er} août 1909, tout s'est vérifié, assure-t-on, à mercville; on y trouve à la fois et à la place voulue la naissance et la mort de Jésus, la Réforme, le commencement de l'ère victorienne en 1844, etc. Le 4 août 1914 a inauguré l'ère du chaos, qui durera jusqu'au 16 septembre 1936. La période de la dernière tribulation a commencé le 29 mai 1928, jour pour lequel certains imbéciles prédisaient un raz de marée sur les côtes sud de l'Angleterre. Beaucoup d'autres ont fui ces côtes et se sont réfugiés ce jour-là à Londres. On peut chercher plus de détails à ce sujet dans un article du *Times* (26 mai 1928); c'est un curieux exemple d'aberration archéologique.

S. R.

Fouilles à Ninive.

MM. Campbell Thompson et R. W. Hutchinson ont terminé, le 24 février 1928, une campagne de fouilles au temple de Nabou à Kouyounjik. Ce temple avait été découvert en 1905; il est voisin de l'angle sud du palais d'Assurbanipal. Parmi les objets exhumés, qui seront exposés au Musée Britannique, on signale un grand cylindre hexagonal d'Esarhaddon avec le récit de son histoire depuis sa lutte contre ses frères qui avaient tué leur père Sennacherib alors qu'il adorait dans le temple de son dieu Nisroch. L'article de M. Thompson (*Times*, 9 juillet) propose un classement de la poterie recueillie au cours des fouilles : 1^o préhistorique (pas *in situ*), argile blanche, dessins géométriques peints en noir, à rapprocher de la poterie d'Ur, Abu Shahrain, Tell el'Obaid, elle-même apparentée à la poterie proto-élamite de Suse; 2^o poterie assyrienne à répartir en quatre classes : *a*) avec glaçure; *b*) peinture rouge; *c*) fine sans ornement; *d*) grossière, le tout fait au tour.

X.

Fouilles de Kish.

Résumant les résultats de la dernière campagne, terminée le 15 avril 1927, M. Langdon insiste sur une nécropole antérieure à l'an 4000 explorée à une grande profondeur et où l'on aurait trouvé des traces de sacrifices humains (âge du cuivre, pré-sumérien). L'auteur avance la thèse que voici. Les inventeurs de l'écriture et le seul peuple qui ait fabriqué de la poterie peinte dans la Mésopotamie préhistorique étaient en relations étroites avec la civilisation élamite à l'est du Tigre et peut-être aussi avec les Pré-Aryens de la vallée de l'Indus : ce ne sont pas des Sumériens. N'en est-il pas de même des gens d'Ur? (*Times*, 17 mai 1928, p. 12 et 20)¹.

S. R.

Fouilles en Syrie.

Les recherches conduites à Jezireh ont achevé le débâlement du palais de Tiglath Pilezer; on y a découvert des émaux, des statuettes et des plaques d'ivoire avec décors dont les sujets sont égyptiens et le style phénicien (*Times*, 13 juillet 1928).

X.

1. Les deux photographies représentent : 1^o un char à roues de cuivre, avec les squelettes des bœufs qui le traînaient, sépulture trouvée à 20 pieds au-dessous du sol; 2^o un chandelier en cuivre avec pied en forme de grenouille.

Fouilles anglaises en Palestine.

La dernière saison de fouilles a porté sur Tell Fara, à 9 milles au sud de Gerar et à 18 milles de Gaza. C'est l'ancienne Beth Palet, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes les plus lointaines de Judée. Le nom signifie « ville du refuge » (contre l'aridité du désert voisin?). La découverte la plus importante fut celle d'un lit orné de bronzes et d'une belle coupe en argent à godrons, dont le couvercle est décoré d'une figure de nageuse. L'ensemble des trouvailles, comprenant beaucoup de poteries archaïques, a été exposé en juillet 1928 à l'University College de Londres (*Times*, 13 juillet). On réclame la création, à Londres même, d'un Musée palestinien.

S. R.

Une église byzantine à Djerash.

Fouillant, en Transjordanie, sur l'emplacement de Gerasa, M. J. W. Crowfoot a découvert une église byzantine qui, d'après l'inscription, fut construite en 492 en dédiée à saint Théodore d'Amasie, le soldat martyr (306). A l'est, il y a trois absides, celle du centre étant hexagonale. Une cour intérieure contient une fontaine où se réalisait, disait-on, le miracle annuel de l'eau changée en vin. On a aussi trouvé une très grande fermeture de porte en bronze (*Times*, 26 avril 1928).

X.

Une inscription de Jérusalem.

Il s'agit d'un texte lapidaire trouvé à l'est de la ville, en caractères différents de ceux des anciennes inscriptions juives, qui, publié autrefois par le *Palestine Exploration Fund*, l'a été de nouveau, en photographie, dans l'ouvrage de G. Luzzi, *La Bibbia tradotta* (1927), p. 22. Reprenant l'étude de cette inscription à l'aide d'une photographie plus grande, M. Bruston opine qu'elle est du temps du roi Salomon et en donne une traduction plus que surprenante : « Certes, il est bien beau d'être florissant sur ce jardin et cette voûte et sur ces retranchements ! » Les épigraphistes peuvent noter que les deux articles de M. Bruston ont paru dans *l'Église libre*, Montpellier, 16 et 30 mars 1928.

S. R.

Kirjath Sepher.

Le *Times* du 3 mai 1928 annonce que l'école américaine de Palestine a déblayé la forteresse de Kirjath Sepher, prise par les Israélites au temps de Josué. On y a reconnu une succession de couches depuis le troisième millénaire jusqu'en 701, date de la destruction de la ville par Sennachérib. Les murs avaient 14 pieds de large et 40 de haut, avec un système bien compris de casemates. Les traces de l'activité industrielle pré-israélite sont nombreuses : teinturerie de laine, fauilles, ciseaux, armes, poteries (quelques tessons inscrits). On signale un petit autel domestique du premier âge du fer, contemporain de Samuel et de Saül.

Au moment d'interrompre les fouilles pour la saison, on a découvert une

stèle cananéenne où figure en relief un personnage nu, le corps enveloppé des replis d'un serpent¹.

Dans le même numéro et à la même page du grand journal, il faut noter le discours du premier ministre, M. Baldwin, comme président de la Société biblique anglaise. Le nombre des versions, complètes ou partielles, des Livres Saints en différentes langues, s'élève aujourd'hui à 608 ; le budget de la Société qui les distribue dépasse 50 millions de notre monnaie. M. Baldwin a qualifié la Bible de *high explosive* et a prononcé ces paroles : « Si je ne sentais pas que mon travail (politique) est accompli dans la foi et l'espérance qu'un jour ou l'autre, peut-être dans un million d'années, le Royaume de Dieu s'étendra sur tout l'Univers, je n'aurais pas d'espoir, je ne pourrais pas travailler et je remettrais mes fonctions ce matin même à quiconque voudrait les assumer. » Si c'était ici le lieu, on voudrait traduire tout ce discours, qui en dit long sur la persistance de l'influence biblique et de l'esprit prophétique qui en découle chez nos voisins.

S. R.

Une tête en bronze de Cilicie.

Le British Museum vient d'acquérir, comme provenant de Mersina, une tête en bronze de déesse du III^e siècle, dans un excellent état de conservation. Les yeux sont incrustés d'argent, ainsi que le bandeau qui enserre la chevelure. — Dans la même séance, les trustees ont acheté un statère d'or unique du VI^e siècle, probablement de Milet, avec deux têtes de lions se faisant face (*Times*, 16 avril 1928).

X.

Encore Hissarlik.

Le camp des Achéens était-il à l'embouchure du Scamandre, comme on l'a cru depuis l'antiquité, ou à Besika Bay, comme le pensent aujourd'hui MM. Brückner, von Diest, Doerpfeld et Mey? Cette nouvelle hypothèse a pour point de départ l'identification de la Troie d'Homère avec Hissarlik, décidément inconciliable avec l'ancienne vue. Mais s'il est impossible de concilier les textes homériques avec l'hypothèse nouvelle sur Besika, tout *dégringole*, pour parler sans respect. On trouvera un exposé très bien informé de cette affaire dans un article de M. Vellay (*l'Acropole*, juillet-décembre 1927).

S. R.

Intailles et statuette crétoises.

Dans un long et intéressant compte rendu critique du livre de M. Martin Nilsson sur la religion minoenne (1927), M. Ch. Picard² se joint à ceux qui mettent en doute l'authenticité de la statuette en marbre de Cambridge et des cachets publiés par Sir Arthur Evans (*JHS*, 1925, p. 1-75). « Mettre en doute » est trop peu dire ; M. Picard a vu, entre les mains de Svoronos, la photographie d'un chaton en or dit minoen, représentant le débarquement des vierges hyperboréennes à Délos et, d'accord avec M. Hatzidakis, l'a

1. *Times*, 29 mai 1928.

2. *Litteris*, Stockholm, mars 1928.

déclaré faux. Il pense que l' « anneau de Nestor » est venu trop opportunément nous « signaler un *livre des morts* égéen ». Sir A. Evans, dans son dernier volume, reproduit les objets incriminés¹ sans même discuter les doutes qui se sont élevés. J'ai déjà dit que je ne partage pas ces doutes (sauf sur la statuette), mais n'approuve pas qu'on les écarte avec dédain. Qui croit tenir la vérité doit aussi savoir combattre pour elle. Le dicton allemand : *Keine Antwort ist auch eine Antwort*, ne vaut rien en archéologie et ne vaut peut-être guère mieux ailleurs.

S. R.

Découvertes à Chypre.

Voici la traduction d'un important télégramme du docteur Einar Gjerstad, chef de l'expédition suédoise à Chypre : « A Vouni, l'ancienne colonie athénienne d'Aipéia, a été trouvé un palais royal de 100 mètres carrés, composé de logis autour d'une cour carrée (700-450 av. J.-C.). Parmi les découvertes, 40 statues de pierre ou de terre cuite, la plupart féminines, *quelques-unes copies exactes de celles de l'Acropole*. Trois statues en terre cuite sont de grandeur naturelle. Les fondations d'un temple grec archaïque nous ont donné deux reliefs de bronze (lion attaquant un taureau) et une statuette en bronze de génisse. Vouni est un endroit idéal pour fouiller. » Ceci est très sérieux. Aurons-nous enfin à Chypre une exploration complète, après tant de sondages d'ailleurs féconds en trouvailles ? On voudra bien noter ce que j'ai souligné, convaincu depuis longtemps que l'art de Chypre nous a conservé — mais il faut les retrouver — des copies des chefs-d'œuvre de l'art grec (qu'on se souvienne de l'admirable groupe en terre cuite publié par Heuzey!).

* * *

La tête et des fragments d'une statue colossale en bronze de Septime-Sévère (d'autres ont pensé à un Ptolémée) ont été découverts par un paysan à Kythraea (*Times*, 13 avril 1928, avec phot. p. 18). C'était une statue achilléenne, sur le modèle d'une image de Zeus ou de Poseidon.

* * *

Le docteur Einer Gjerstad a repris les fouilles à Lapithos, Soli et Milia; en ce dernier endroit on a trouvé quatre tombes de l'âge du bronze, avec des vases, bracelets, bagues, etc., de types égyptiens, syriens et mycéniens (*Times*, 30 mars 1928.)

S. R.

Découvertes à Athènes.

En creusant des fondations dans le quartier de Byron, on a exhumé un beau relief funéraire du v^e siècle. Une femme assise accueille un guerrier, tandis qu'une nourrice, au fond, tient un jeune enfant. L'inscription se lit :

1. *Palace of Knossos*, t. II, p. 237 (statuette de Cambridge), p. 282 (cachet de Nestor), p. 743 (cachet d'Œdipe tuant le sphinx), p. 842 (cachet d'Artémis chasseresse).

Φαναγόρα Κτησικράτους Ποταμίου. On croit qu'il y avait là une ancienne nécropole dont on se prépare à poursuivre l'étude (*Times*, 26 juillet 1928, p. 13)

X.

Fouilles de Calydon (Étolie).

Au mois de juin 1928, les fouilles ont donné des sculptures en marbre très remarquables : des têtes d'Artémis et de Dionysos dans le style attique du v^e siècle et le torse d'une Amazone combattant du iv^e siècle. On a aussi découvert 50 fragments de tablettes inscrites en terre cuite dont l'une rapporte une décision juridique et l'autre est relative à l'établissement de certains Grecs dans les villages autour de Calydon (iv^e siècle)¹.

X.

Découverte à Constantinople.

Au cours du déblaiement de l'hippodrome, l'École anglaise d'Athènes a exhumé les restes d'une statue de déesse colossale, en marbre pentélique, probablement du v^e siècle; une partie de la face est conservée.

A Sirmakech Han, travaillant de concert avec le Musée de Constantinople, les archéologues anglais ont rendu à la lumière des éléments considérables d'un arc de triomphe dédié à Théodose, orné de statues d'Honorius et d'Arcadius, qui avait été détruit en 567 par un tremblement de terre. Il n'est pas impossible que l'on puisse restaurer ce monument (*Times*, 20 juillet 1928).

S. R.

Les temples d'Agrigente.

Le professeur Marconi, ayant déblayé les temples de Castor, de Pollux et de Vulcain, affirme que ces édifices ne sont pas de la fin du iv^e siècle, mais de la première partie du v^e. Le temple de Castor et Pollux avait été restauré par les Romains. Le temple de Vulcain occupe le site d'un sanctuaire du vii^e siècle dont les fondations contiennent une riche collection de terres cuites, de tuiles décorées, etc.

Sur le haut d'une colline, au-dessus de la voie ferrée, on a découvert le site d'une ville préhistorique avec galeries creusées dans le roc, objets en silex et en obsidienne, céramiques (2000-3000 av. J.-C.)².

X.

Le Congrès international d'archéologie à Florence (27 avril-5 mai 1928).

Florence, la ville des fleurs, la ville du printemps, va s'animer à la fin de ce mois d'un Congrès où il sera question de très vieilles choses. L'aimable cité prendra sa mine savante pour accueillir les spécialistes austères qui se réunissent chez elle afin de conférer de leurs études. Déjà ils se préparent, de Suède et de Norvège, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Amérique, de tous les coins du monde, pour répondre à l'appel qui leur a

1. *Times*, 13 juin 1928, p. 15.

2. *Ibid.*, 15 juin 1928, p. 15.

été adressé par leurs confrères italiens. Il s'agit, en effet, d'un Congrès international. Et, dans le titre de cet article, de peur d'effaroucher le lecteur, je n'ai pas osé en dire le véritable objet. Il s'agit d'un Congrès d'archéologie proprement étrusque, d'un Congrès international d'étruscologie.

C'est donc sur la plus ancienne Toscane, celle d'avant l'Empire romain, celle qui, avant même la République romaine, a tenté, lorsque Tarquin régnait sur les Sept Collines, et a failli réaliser l'unité de la péninsule italienne, que vont se pencher, attentives, les bésicles savantes d'excellentes gens peu soucieux de l'actualité. Les étruscologues n'en sont pas moins sensibles à la beauté du cadre où on les invite à travailler, et plus d'un, en mettant au point la communication qu'il doit faire à ses confrères, retrouve le pèlerin passionné qu'il était, il y a vingt ou trente ans, avant que l'ait assagi la lente érudition

Cette manifestation essentiellement savante du *Premier Congrès international d'étruscologie* a son importance. Nous dirons tout à l'heure ce qu'on en attend au point de vue scientifique. Elle présente aussi une signification politique ou, si l'on préfère, européenne.

Jusqu'ici, depuis la guerre du moins, la plupart des congrès avaient évité de réunir les nationaux des deux groupes qui se sont heurtés durant la grande crise. L'*Union académique internationale*, constituée pendant la guerre, reste encore restreinte aux alliés. Bien des savants qui se trouvaient autrefois en relations courantes ne se sont pas revus depuis quatorze ans. Nombreux sont, sans doute, les Allemands et les Autrichiens qui, depuis la paix, ont retrouvé le chemin de l'Italie. Mais ils n'y avaient pas encore été officiellement invités. Ils n'avaient pas été invités surtout à se rencontrer avec des Français, des Anglais ou autres. Mère de la culture classique, que développent en commun tous les peuples modernes, l'Italie a pris l'initiative de les réunir tous à son foyer. Allemands et Autrichiens s'annoncent nombreux et ils seront présents, à Florence, certainement en troupe compacte, sous la direction du doyen vénérable des études d'archéologie italienne, le professeur Duhn, d'Heidelberg, universellement respecté, et qui jouit d'une profonde influence, non seulement en Italie, mais dans tout le monde savant. Anglais et Américains seront également en nombre. Parmi les Français, MM. Salomon Reinach et Émile Mâle, le directeur de l'École française de Rome, ont promis leur présence. Entre tous, les Espagnols, les Suisses, les Hollandais, les Suédois et Norvégiens feront la liaison. Seuls les Russes semblent ne pas s'intéresser aux Étrusques.

Cette manifestation, qui promet d'être imposante, a été très soigneusement et habilement préparée par les savants italiens.

Ils sont à Florence, à l'Université, au Musée archéologique, à la Direction des fouilles et antiquités, un petit groupe, très actif, énergique et décidé. Le vent de l'action gonfle leurs voiles et ils voguent hardiment de l'avant. Tous jeunes, d'ailleurs; leur doyen, qui fait parmi eux presque figure d'ancêtre, M. Luigi Pernier, professeur à l'Université, a à peine dépassé la cinquantaine. Son collègue Pareti doit avoir dix ans de moins. Les autres, A. Minto, président du Congrès; le secrétaire général Aldo Neppi-Modona ont trente ans peut-être et déjà de beaux états de service. Ainsi, chez nous, du temps de Bonaparte, les généraux avaient l'âge de nos lieutenants.

Cette phalange sans vieillards a, depuis trois ans, depuis fin 1925 exactement, révolutionné les prudentes lenteurs de la science. Elle a constitué un

Comité permanent pour l'Étrurie, affilié au Syndicat d'initiative de Toscane (*Ente per le attività toscane*). Nouveauté insigne et féconde : des savants, de très authentiques savants, s'associent aux hommes d'affaires, pour promouvoir l'activité de leur province. Et les hommes d'affaires, de leur côté, se rendent compte qu'un lustre intellectuel de bon aloi est pour eux, pour leur cité et leur région, un indispensable élément de prospérité. C'est le faisceau de toutes les énergies idéales et pratiques. L'exemple mérite méditation.

Sans perdre un instant, le *Comité permanent pour l'Étrurie* s'est mis à l'œuvre et, dès avril 1926, il convoquait à Florence un premier *Congrès étrusque*, purement national celui-là, et qui réussit à merveille. Il réunit la majeure partie des archéologues italiens et aussi un certain nombre de naturalistes, d'ingénieurs et d'industriels. Le programme comportait, en effet, quatre sections : archéologie et histoire de l'art; épigraphie et linguistique; sciences naturelles et activités pratiques. Ces dernières, qui ont tenu largement leur place, consistent surtout à faire connaître les ruines étrusques encore en place, à fournir les moyens d'en visiter commodément les sites, et à favoriser le développement des musées. C'est ainsi qu'a été préparée, notamment, la réorganisation complète du Musée archéologique de Florence, considérablement agrandi par le départ des *Arazzi* (tapisseries), qui ont trouvé place aux *Offices*. Les sciences naturelles, géographie, botanique, géologie, recherches minières, n'ont pas été la branche la moins active, et l'archéologie elle-même a tiré bon profit des indications apportées par des ingénieurs touchant les gisements de cuivre et d'étain en Toscane. Il n'est pas jusqu'à l'industrie qui n'ait pris une part importante à ce congrès scientifique. Un maître céramiste d'Arezzo est venu révéler aux savants quelle argile des environs de Chiusi lui fournissait, à feu libre ou en four clos, du parfait *bucchero* et comment, à défaut de cette terre, il obtenait le même résultat grâce à une proportion déterminée du manganèse qu'on trouve par couches dans les carrières de travertin étrusques. L'Union des activités toscanes s'est montrée vraiment féconde.

Au point de vue scientifique, le Congrès national de 1926 fut un événement important, qui fait bien augurer du Congrès international qui va s'ouvrir. Sans doute n'a-t-il pas résolu toutes les questions que pose la protohistoire, l'histoire, l'archéologie et la langue des mystérieux Étrusques. Mais il a édité, dès la fin de 1926, deux volumes d'*Actes* du Congrès, donnant la physiognomie et le résumé des discussions, puis, au début de 1927, un volume encore plus considérable de *Studi Etruschi*, publant *in extenso* la plupart des communications des quatre sections. Un savant qui aurait perdu le contact avec l'étruscologie vers 1914 y retrouverait bien, sans doute, les principaux problèmes alors à l'ordre du jour, mais il les trouverait posés en des termes nouveaux qui marquent un réel progrès. Il s'étonnerait surtout de la somme de travail accomplie depuis cinq ou six ans et de l'ardeur nouvelle qui anime les recherches. Les fouilles ont été reprises et en grand. A Vulci, où a travaillé autrefois M. Gsell, M. Bianchi-Bendinelli a recommencé l'exploration des grandes tombes creusées dans le tuf et en grande partie inexplorées. A Caere-Cervetri, surtout, M. Mengarelli s'est attaqué au déblaiement méthodique et exhaustif des nécropoles. Sans compter les petits cimetières détachés, les cimetières étrusques de Cervetri couvrent 270 hectares. Quarante hectares ont été détruits. Il reste 230 hectares de nécropole à explorer. En 1926,

Le travail était fortement entamé; il a dû singulièrement avancer depuis lors. Un trait surtout apparaît frappant. Tandis que les anciens étruscologues travaillaient dans l'isolement et souvent les uns contre les autres, ceux de la nouvelle génération s'entendent à faire profiter la science des bienfaits de la solidarité. Ils mettent leurs efforts en commun. Ils y sont invités, sans doute, et ils y sont aidés. On admire vraiment toutes les ressources que non seulement l'État, mais les communes, les associations les plus diverses, des sociétés de toute espèce et même des particuliers, ont mis à leur disposition. On ne fouille pas et on ne publie pas, comme ils le font, sans beaucoup d'argent. On admire, et on envie un peu tout ce qu'a fait l'Italie depuis quelques années pour son archéologie nationale.

L'événement sensationnel du prochain Congrès doit être, paraît-il, la révélation par M. Trombetti, de Bologne, du secret de la langue étrusque. Les journaux l'annoncent depuis un mois. Et les savants attendent. Il y aura foule certainement à la communication de M. Trombetti. La langue étrusque! Voilà plus de deux siècles que des spécialistes consacrent leur vie à sa recherche. On en possède cinq à six mille inscriptions qu'on lit sans difficulté; elles sont en caractères grecs. On les lit, mais sans y comprendre grand' chose. Bien des clefs ont déjà été offertes, qui n'ont rien ouvert du tout. Est-ce la bonne clef qui va nous être proposée cette fois?

Depuis longtemps, entre autres études, M. Trombetti s'est attaché à l'exégèse de l'étrusque. Dès 1919, il a publié un important mémoire sur sa parenté et la place qu'il doit occuper parmi les langues du monde antique. Il en a parlé avec autorité en 1926 et a même, à ce sujet, prononcé quelques paroles sibyllines: « Souhaitons, concluait-il, que des inscriptions bilingues plus explicites que celles que nous possédons *ne viennent pas* nous enlever la joie d'arracher entièrement le voile qui cache encore le visage de l'Isis étrusque. » A-t-il vraiment réussi à arracher ce voile? *Forse che si, forse che no*, dirait d'Anunzio.

Quoi qu'il en soit, la discussion des nombreux et très vastes problèmes que posent l'archéologie, l'histoire de l'art et de la langue étrusques, non plus seulement par les savants italiens mais par les spécialistes du monde entier, présentera un très vif intérêt. Le programme s'étend de la préhistoire italienne à l'art romain, des Chaldéens, Lydiens, Lyciens, Hittites, Crétos et peuples préhelléniques de la mer jusqu'aux Ibères d'Espagne. Le Congrès d'étruscologie coïncidera avec la troisième Foire internationale du Livre, que l'on visitera officiellement. Il s'accompagnera de nombreuses réceptions à Florence même et d'excursions dans les environs. Il se terminera par une visite de la Pompéi étrusque retrouvée à Marzabotto, dans l'Apennin, entre Florence et Bologne, puis, à Bologne même, par une séance solennelle d'adieu à l'*Aula Magna de l'Archiginnasio*. Il s'annonce comme un succès, et un succès mérité, de la jeune et ardente équipe des archéologues italiens.

A. GRENIER.

(*Débats*, 11 avril 1928.)

Le professeur Trombetti et l'étrusque.

Au premier Congrès international de linguistique tenu à la Haye (avril 1928), M. le professeur Trombetti, de l'Université de Bologne, a déclaré

que la langue étrusque devait être classée parmi les parlers caucasiens et indo-européens, mais plus près de ces derniers; elle appartient au groupe des langues préhelléniques de l'Asie Mineure. La longue inscription de la momie d'Agram — *liber linteus* — contiendrait le récit d'un lectisterne, une litanie, une liste de magistrats, un calendrier de fêtes et de sacrifices (*Times*, 12 avril 1928). Un *leading article* du même numéro est consacré à la question étrusque. On y lit ceci : « Une chose peut être raisonnablement attribuée aux Étrusques, c'est le suffixe *etto, ette* dans langues romanes; ainsi des mots comme « suffragette » sont un des legs de cette race énigmatique à la postérité ». Cela est vrai, mais si les lecteurs du *Times* croient que c'est du professeur Trombetti, qu'ils se dé trompent : j'ai exposé cela tout au long dans le *Babylonian and Oriental Record*, octobre 1892, p. 85-90, en montrant, par des citations textuelles, que Schuchardt, en 1884, et Michel Bréal, en 1889, y avaient déjà pensé. Ce que j'ai ajouté, c'est la preuve que de nombreux noms de lieux en *etta*, comme Troketta, se rencontraient dans la région occidentale de l'Asie Mineure.

S. R.

Herculaneum.

A la fin de mars 1928, M. Maiuri a annoncé la découverte, près des Thermes, d'une maison hellénistique avec colonnes délicatement ornées et décoration en stuc. L'édifice a deux ailes, celle de gauche bien conservée. Un escalier de bois carbonisé est encore reconnaissable sur le devant. Cet emplacement a donné plusieurs sculptures de prix, un Hermès de bronze, haut de 0 m. 25, une Vénus de marbre blanc, un Hermès de marbre rose, des amphores de bronze, etc. (*Times*, 26 mai 1928).

X.

L'Hercule romain.

M. Jean Bayet a publié un grand ouvrage (*les Origines de l'Hercule romain* in-8, xviii-502 pages, Paris, E. de Boccard, 1926) que l'Académie des Inscriptions a couronné et dont M. J. Carcopino a donné un compte rendu critique développé, plein d'idées nouvelles et hardies, dans deux numéros du *Journal des Savants* (avril et mai 1928, p. 157 et 205). En voici quelques lignes bonnes à relever :

« Comme M. Bayet, je crois à l'action décisive des éléments topographiques sur l'évolution de l'Hercule romain. Comme lui, mais autrement que lui, je suis persuadé que c'est l'Héraclès achéen... qui continue de transparaître et d'agir... L'Hercule de l'*Ara Maxima*, l'Hercule romain par excellence, procède vraiment de l'Héraclès de Crotone. Il a abordé au bord du Tibre, porté par la ferveur de quelqu'une de ces sectes dionysiaques venues de l'Italie méridionale. Puis, en 312, le censeur Appius Claudius qu'avaient influencé leurs croyances a pris une initiative qui lui fut reprochée comme un sacrilège... Il supprime la secte, mais il en consacre l'objet : en transférant au préteur la fonction du *potitius* et à ses serviteurs celle de la plèbe des affiliés, les *pinarii*, il a ouvert l'État au héros étranger et à ses rites secrets... »

Cela vous intrigue, lecteur? Lisez tout.

S. R.

Un acte de naissance romain.

Le plus ancien document connu de ce genre (62) est une tablette du Musée du Caire, datée de la 8^e année de Néron (O. Guéraud, *Bull. Inst. du Caire*, XXVII, 1927, p. 120). Un passage de l'*Histoire Auguste* (*Vita Marci*, 9, 7) attribue à tort à Marc-Aurèle l'obligation imposée aux parents de déclarer la naissance de leurs enfants; on voit que l'usage, du moins en Égypte, est beaucoup plus ancien. Recommandé aux auteurs ou réviseurs de manuels.

X.

Ad spurcos lacus (Juv., VI, 603).

On n'a pas compris ces mots avant M. Carcopino (*le Droit romain d'exposition des enfants*, in *Mém. Soc. Antiq.*, LXXVII, p. 21 du tir. à p.). Les *lacus*, ce sont les dépotoirs, les fosses à ordures, où l'on exposait les enfants indésirables ou en surnombre. Il n'y en avait pas seulement en Égypte (voir *Rev. arch.*, 1925, II, p. 326, à propos du petit Code dit *Gnomon de l'idiologue* sous Marc-Aurèle). On a discuté sur le singulier article de ce Code : « Si un Égyptien enlève du fumier un enfant et l'adopte, le quart de ses biens, lors de sa mort, sera confisqué. » Fiscalité injuste, mais fiscalité seulement, disent quelques-uns. Non, répond M. Carcopino, il s'agit bien, par une menace, d'empêcher le pullûlement des indigènes, qui auraient bientôt écrasé sous leur nombre Grecs et Romains. « A tous les carrefours de Rome, conclut-il, nous nous heurtons aux mêmes dépotoirs..., où gisaient des corps d'enfants abandonnés... Partout imbus du caractère providentiel de leur mission dominatrice, mais partout cernés par leurs conquêtes, les Romains mettaient la *romanitas* au-dessus de tout, prêts à tout sacrifier à la suprématie de leur nation. »

Cela est assurément fort vilain. Mais ne voyons-nous pas, dans les États-Unis actuels, des gens de bien réclamer la « stérilisation », sous le moindre prétexte, de tout ce qui n'est pas de pur sang anglo-saxon? Cette fois, c'est au nom d'une science nouvelle, de l'*eugénique*. Mais une politique trouve toujours une science pour la servir.

S. R

Les nouvelles fouilles d'Hippone (d'après deux rapports de M. Erwan Marec)¹.

Le vigoureux appel lancé en 1925 par le secrétaire général de l'Académie d'Hippone et répété dans le *Figaro* par M. Jagerschmidt a donné le signal d'un sauvetage que l'on n'osait plus espérer. Grâce à l'appui de quelques personnalités éminentes, telles que MM. Louis Bertrand, Albertini, Gsell, Ballu, etc., grâce surtout à la bienveillance agissante de MM. Steeg et Viollette, on a racheté déjà d'importantes portions de « ce sol aussi précieux qu'un reliquaire ». De nouvelles acquisitions suivront bientôt, et l'on peut compter sur M. le gouverneur général Bordes pourachever l'œuvre de résurrection si bien commencée par M. Viollette.

Au point de vue purement scientifique, le bilan des années 1925-26 n'est

1. *Les Nouvelles Fouilles d'Hippone*, Bône, 1928.

pas moins digne d'attention. Dans les Grands Thermes de Septime-Sévère, les salles chauffées, le frigidarium et les salles froides ont été dégagés. M. Marec a eu le plaisir d'y découvrir plusieurs statues : un banal Esculape, un remarquable Hercule et surtout une Minerve « qui tranche nettement sur tout ce que les établissements latins d'Afrique ont accoutumé de nous fournir ». En outre, une inscription nous apprend que le monument, dédié à Septime-Sévère, a été édifié sous le règne de Caracalla.

Diverses trouvailles au pied du mamelon de Saint-Augustin semblent indiquer la présence d'un « ensemble monumental extrêmement important » qui devait constituer « l'un des centres officiels de la ville ». Le terrain est malheureusement occupé.

On a mis au jour, dans la propriété Chevillot, une voie romaine avec son égout, et un curieux édifice qui, de l'avis de M. Marec, pourrait être une des basiliques dont parle saint Augustin. L'égout a livré plusieurs objets, entre autres « une magnifique tête de statue » et un fragment de coupe qui porte, gravé en creux, le trio légendaire d'Adam, Ève et le Serpent.

« Maintenant que l'élan est donné — conclut très justement M. Marec — il ne faut le laisser se ralentir à aucun prix. Pour immense qu'elle soit, la tâche n'en est pas moins urgente si nous voulons que l'année qui, tout à la fois, commémorera le premier centenaire du retour de l'Afrique du Nord à la civilisation chrétienne et le quinzième centenaire de la mort de saint Augustin, l'année 1930 en un mot, voie le retour à la lumière de la royale cité à laquelle le grand docteur avait donné son âme. »

E d'A.

(*Courrier de la Quinzaine*, Alger, 15 mars 1928.)

La défense du Bas-Danube.

Les informations que nous possédons à ce sujet sont complétées par quelques lignes déchiffrables d'un papyrus publié par M. Hunt en 1925 et dont M. Georges Cantacuzène, connaisseur avisé des antiquités militaires de l'Empire, a tiré le meilleur parti (extrait d'*Egyptus*, IX, 1928). Ainsi nous apprenons que l'armée de Mésie envoyait des soldats dans les mines de Dardanie (*in Dardanis ad metalla*) ; les officiers de la *Cohors I Hispanorum* dirigeaient l'exploitation, tandis que les soldats assuraient la sécurité et servaient de contremaîtres. Ces gisements dardaniens, pour la plupart propriété impériale, étaient activement exploités du temps de Trajan. Ceux qui s'occupent de l'histoire de la mise en valeur des mines et carrières trouveront à s'instruire dans ces pages ; ils y puiseront aussi des informations nouvelles sur l'occupation, vers 110, des plaines au nord du Danube, jusqu'aux Carpates et au sud de la Moldavie, ainsi que sur les détachements qui résidaient dans les cités grecques au nord de la mer Noire, en des lieux sans cesse menacés par la barbarie.

S. R.

Découvertes archéologiques dans la région de Luchon.

M. Lucien Ballarin, mutilé de guerre, conseiller municipal de Montauban-de-Luchon et lauréat de la Société d'archéologie du Midi de la France,

vient de mettre au jour, avec la collaboration de M. Gaston Bares, d'importants vestiges à Médan, à 1.300 mètres au-dessus de Juzet.

Ces deux archéologues ont découvert deux cimetières, l'un à incinération, l'autre à inhumation. Dans le premier de ces gisements, les fouilles ont fourni un grand nombre de vases funéraires renfermant des cendres et différents objets, les uns en terre noire datant de la fin de l'âge de bronze, les autres, en terre rouge, de fabrication gallo-romaine.

Dans le cimetière à inhumation ont été trouvés plusieurs sarcophages composés de larges dalles schisteuses grossièrement assemblées et qui renfermaient des squelettes en parfait état de conservation.

Un peu au-dessous de Médan, au lieu dit « Mamelon d'Ayroles », point culminant d'où l'on domine toute la vallée de la Pique et les vallons de Saint-Jean-Dartigue et de Médan, les fouilles entreprises ont mis au jour les fondations d'une ancienne tour à signaux de 5 mètres de côté. Cette tour, du haut de laquelle partaient les signaux d'appel aux armes, tenait en communication constante les populations de Saint-Jean-Dartigue et de Médan avec la vallée de la Pique. Enfin, à Contres, situé au-dessus du hameau de Frontes, d'autres fouilles ont permis de découvrir diverses poteries de l'époque gallo-romaine, ainsi que des couches carbonifères.

(*Débats*, 11 avril 1928.)

La préhistoire dans le Gard.

La région de Saint-Chaptes, dans l'arrondissement d'Uzès, a déjà fourni d'importants documents archéologiques, notamment, l'an dernier, les deux bustes de guerriers acquis par le commandant Espérandieu pour le Musée lapidaire de Nîmes, où ils encadrent le fameux guerrier de Grézan, dont ils sont vraisemblablement contemporains. Récemment, Saint-Chaptes a fourni encore une pièce intéressante : une dalle anthropomorphe du genre des stèles bien connues de Collorgues.

Cette dalle de fortes dimensions avait été heurtée, dans le sous-sol d'une propriété de Mlle de Roux-Larcy, par le soc d'une charrue à vapeur. M. Camille Hugues, qui s'intéresse à la préhistoire, l'examina attentivement et y remarqua divers signes la rattachant indiscutablement [? *Réd.*] aux statues-menhirs déjà enregistrées dans le Gard.

Lors de sa découverte, la dalle était appuyée sur deux petits murs s'enfonçant dans le sol et devait fermer une chambre sépulcrale de la fin du néolithique. Après quelques recherches sommaires, M. Camille Hugues recueillit des silex taillés qui permirent de fixer l'âge de l'édifice.

Cette statue-menhir est la plus grande de toutes celles étudiées jusqu'ici dans la région ; elle mesure un peu plus de 1 m. 90. Il fallut six hommes et l'aide du câble de la charrue à vapeur pour l'extraire du sol et la ramener intacte sur le bord du champ.

M.

(*Débats*, 11 juin 1928.)

En Avignon.

En 1797, dénombrant les actes de vandalisme commis en Avignon durant la période révolutionnaire, Esprit Calvet, le fondateur du Musée qui porte son nom, ajoutait que ces dépréciations ne devaient pas être imputées à la « fureur momentanée d'une populace frénétique ». Et il faisait cette remarque : « C'est avec réflexion et sang-froid qu'on a attaqué nos monuments d'architecture et de sculpture. Des maçons étaient payés à la journée pour anéantir les ouvrages de l'art. » En 1928, rien n'est changé : en Avignon l'on paie toujours des maçons à la journée pour anéantir les « ouvrages de l'art ». Pendant tout le xix^e siècle, le même fléau n'a cessé de sévir. Que de beautés et de richesses dans cette ville incomparable, pour que la sauvagerie des habitants n'ait pu en venir à bout !

On se souvient des destructions qui s'accomplirent, il y a une trentaine d'années, sous le règne d'un politicien nommé Pourquery de Boisserin. Ce podestat disparu, les démolisseurs se montrèrent un peu moins hardis. Mais voici que la vieille tradition se renoue. Pourquery ressuscite.

Nous avons raconté l'absurde et lamentable histoire de l'ancienne église des Jésuites, maintenant chapelle du lycée : comment la municipalité avait décidé de jeter par terre cette église dont le classement avait été réclamé par la commission des Monuments historiques ; comment M. Daladier, ministre de l'Instruction publique et député de Vaucluse, avait, pour ne pas mécontenter le conseil municipal d'Avignon, refusé de signer un arrêté de classement et avait passé la consigne à ses successeurs, qui l'ont fidèlement observée ; comment, grâce à ces atermoiements, les voûtes lézardées de l'édifice menaçaient ruine, si bien que le conseil municipal pouvait se flatter d'arriver à ses fins, c'est-à-dire à l'écroulement de l'église. Pour prévenir le scandale, le service des Monuments historiques a dû, sans qu'il y eût classement officiel, entreprendre à ses frais les réparations indispensables. Ces travaux sont commencés.

L'église semblait donc désormais protégée ; mais, en Avignon, l'on ne peut jamais dire d'un monument qu'il soit définitivement sauvé. En effet, un des conseillers municipaux, M. Busquet, architecte de son état, avait été parmi les plus ardents à repousser le classement et à demander la disparition de l'église : aujourd'hui nous connaissons ses raisons.

Au nord de l'église un cinéma est en construction, qui s'appellera le cinéma Palladium et dont M. Busquet est l'architecte. Or, pour appuyer son cinéma contre le mur de l'église, M. Busquet était forcé de détruire, sur une longueur de 12 mètres, la belle corniche qui règne autour du monument. Il l'a fait détruire à coups de pioche, continuant ainsi l'œuvre de Pourquery de Boisserin, car celui-ci s'était jadis refusé à réparer la corniche sur la façade latérale du midi et l'avait simplement démolie, sous prétexte que des pierres auraient pu s'en détacher et tomber sur la tête des passants. Si l'édifice avait été classé, l'administration des Beaux-Arts aurait pu s'opposer à la nouvelle mutilation accomplie par M. Busquet et les badauds d'Avignon n'auraient pas contemplé le spectacle ahurissant des ouvriers des Monuments historiques occupés à réparer la toiture, tandis que ceux du cinéma bûchaient à coups de pioche redoublés les pierres du même monument. On comprend maintenant pourquoi,

afin de conjurer un classement inopportun, la municipalité d'Avignon a fait le signe de détresse.

Mais voici une grande nouveauté : certains Avignonnais semblent excédés des manigances de leur municipalité. Une société, vieille de vingt années, la *Société des amis du Palais des Papes*, a pris la défense de la chapelle du lycée, et c'est son bureau qui a, le premier, avisé les Beaux-Arts de la destruction de la corniche. De Paris ordre a été tout de suite donné à M. Busquet d'arrêter les travaux de son cinéma. En même temps la municipalité a été mise en demeure d'accepter enfin le classement de l'édifice : sinon l'affaire sera portée devant le Conseil d'État. Ces menaces seront-elles suivies d'effet ? La municipalité finira-t-elle par capituler ? La corniche sera-t-elle rétablie aux frais du cinéma Palladium ? Nous n'en savons rien encore. Le conseil municipal vient de déclarer d'abord qu'il n'acceptera le classement que si l'église est préalablement désaffectée¹. Les choses en sont là ; mais il est beau que les avertissements et les protestations soient venus d'Avignon même.

Ce n'est pas seulement à propos de la chapelle du lycée que nos Avignonnais semblent disposés à s'insurger contre les démolisseurs. Je vous ai mis au courant des projets d'une « société immobilière² » qui se propose de raser un des plus vieux quartiers de la ville entre l'esplanade du Palais et le quartier de la Grande Fusterie, opération qui, d'après ses auteurs, doit ouvrir une voie nouvelle aux tramways, assurer à Avignon « une ventilation gigantesque », ni plus ni moins, et jeter par terre 180 maisons.

Cette mirifique entreprise ne paraît pas du goût de tout le monde. La *Société des amis d'Avignon*, composée d'artistes avignonnais, est, la première, entrée en campagne, car on conçoit que peintres et graveurs trouvent mauvais de voir disparaître le quartier peut-être le plus pittoresque d'Avignon. La *Société des amis du Palais des Papes* a, le 8 mars, émis les vœux les plus sages et les plus raisonnables. Elle n'a pas voulu discuter les projets « d'embellissement » imaginés par la « société immobilière » ; elle a simplement demandé que ces projets fussent soumis à une commission composée de techniciens, d'artistes et d'érudits, et où viendraient siéger un ou plusieurs membres de la commission des Monuments historiques de Paris. Puis elle a proposé que la somme à prélever sur les revenus de la taxe de séjour pour l'entretien des monuments fût désormais déterminée par la commission des Monuments historiques. Ce dernier vœu est très digne d'attention, car il est pour le moins singulier de faire payer aux voyageurs la destruction, ou, ce qui parfois est pire encore, la « mise en valeur » des sites et des monuments qu'ils sont venus visiter.

Enfin quelques amis d'Avignon ont rédigé un bref questionnaire : « Êtes-vous pour la défense du vicil Avignon ? — Votre conviction est-elle absolue qu'Avignon perdra à se moderniser ?... Est-ce sa physionomie ancienne qui fait d'Avignon une ville d'art et qui attire les étrangers ? » Puis ils ont demandé à nombre de Français et d'étrangers de donner leur sentiment. Déjà vingt-trois réponses affirmatives leur sont parvenues des professeurs de l'Université de Montpellier. Des administrateurs et des conservateurs des grandes

1. *Petit Marseillais* du 29 mars.

2. *Journal des Débats* du 3 mars.

bibliothèques de Paris ont opiné dans le même sens... Il faudrait que ce mouvement se généralisât par toute la France. On aimerait à voir toutes les sociétés archéologiques et artistiques exprimer, elles aussi, leur avis et donner leur appui aux Avignonnais qui se sont enfin décidés à défendre leur ville contre la coalition des politiciens et des spéculateurs.

Pour nous, nous suivrons avec le plus vif intérêt cette sorte de consultation, nous en donnerons ici les résultats. Nous n'avons pas la naïveté de croire qu'elle découragera la « société immobilière ». Celle-ci n'a cure de l'opinion des professeurs, des érudits, des archéologues, des artistes, elle a trop de glorieux répondants : les deux plus notoires promoteurs de l'affaire sont un charcutier, ainsi qu'il convient pour une entreprise de dépècement, et l'adjoint spécialement chargé des travaux publics de la ville, comme il est tout naturel en Avignon. On saura du moins par le monde qu'un certain nombre de Français ne peuvent voir sans chagrin, sans colère, périr une des merveilles de leur pays (*Débats*).

ANDRÉ HALLAYS.

Au Metropolitan Museum.

Le Metropolitan Museum de New-York s'est décidé à vendre ses « doubles », provenant de la collection Cesnola et d'autres, le 30 et le 31 mars 1928. Une courte introduction au catalogue illustré reconnaît que, voulant faire de la place, le Musée aurait pu distribuer son surplus parmi d'autres collections américaines ; il y a renoncé, car cela aurait *involved questions of discrimination*. Cela ne paraît pas évident du tout ; on pouvait diviser ces 700 objets en un certain nombre de lots, suivant le nombre des Musées provinciaux réclamant leur part, et ensuite les tirer au sort. Il y a, dans cette collection ainsi mise aux enchères, des choses excellentes, par exemple une série de balsamaires de la collection Gréau, la statuette en marbre d'un enfant, etc. Veut-on mon opinion ? Cette vente aux enchères est... paradoxale. J'use à dessein d'un mot atténué¹.

S. R.

A propos du Protévangile de Jacques.

M. R. James a publié à Cambridge une *Historia de conceptione Beatae Mariae*, tirée d'un manuscrit du XIII^e siècle, qui est le premier exemplaire latin du Protévangile, mais révèle, par surcroît, l'emploi d'une source docétique, peut-être valentinienne, dont on ne savait rien. On y trouve, entre autres, cette assertion singulière que le charpentier Joseph était nommé antérieurement *Moab*. L'auteur paraît avoir eu souci de démontrer surtout la virginité perpétuelle (*Times Lit. Suppl.*, 22 mars 1928, p. 216).

X.

Chronologie messianique.

Pourquoi les mouvements messianiques, au rapport de Josèphe, se sont-ils multipliés aux environs de notre ère pour ne reprendre qu'en 135 avec Bar-

1. *Cypriote and classical antiquities, etc. Part I. Sold by order of the trustees of the Metrop. Mus. of Art. The Anderson Galleries, 1928, in-8, 165 p.*, avec nombreuses illustrations.

kochba? C'est, répond M. Abba Hillel Silver (*False Messiahs*, Macmillan, 1928), à cause de calculs fondés sur le livre de Daniel. D'après la chronologie alors admise, l'an 5000 approchait et le sixième millénaire devait être le règne du Messie.

X.

Additions à l'évangile de Nicodème.

Le *Bulletin of the John Rylands Library* (Manchester) de juillet 1928 publie les traductions de morceaux apocryphes inédits relatifs à la Résurrection, aux Lamentations de la Vierge et à ce qui est appelé « le martyre de Pilate ». Le rôle de celui-ci est entièrement favorable à Jésus, dont la mort aurait été réclamée par Hérode. Pilate et sa femme « aimaient Jésus comme leur propre âme ». D'autres épisodes concernent un centurion borgne qui recouvre la vue lorsque Pilate lui donne les langes où a été enveloppé le corps de Jésus, la découverte du corps du bon larron et sa résurrection (*Times*, 17 juillet 1928).

X.

L'Afrique et l'Europe préhistorique.

Le chef de l'expédition archéologique dans l'Est africain, M. Leakey, a résumé dans le *Times* (1^{er} août 1928) les résultats de la campagne de 1926-1927.

On sait que pendant une grande partie de la dernière glaciation (période dite de *Würm*), l'homme du type néandertalien occupait l'Europe. Vers la fin de cette époque on trouve, dans le sud-ouest de l'Europe, les chasseurs artistes dits Aurignaciens. Il est assez généralement admis que les Aurignaciens venaient de l'Afrique du Nord, où leur civilisation est celle du Capsien inférieur. Bien entendu, les Capsiens restèrent en majorité dans le nord de l'Afrique. Mais d'où étaient-ils venus là? D'Asie à travers l'isthme de Suez, disent les uns; du Sahara alors tempéré, disent les autres. Il est, en effet, certain que pendant le glaciaire européen le Sahara jouissait d'un climat doux, avec pluies régulières, et que la dessiccation progressive résulta du retrait des glaces vers le nord de l'Europe. On suppose que pendant la glaciation dite de *Würm* une variété d'hommes, peut-être apparentés à l'homme de Rhodésie, habitait le Sahara, avec une civilisation un peu plus primitive que le Capsien inférieur d'Afrique et l'Aurignacien d'Europe. Forcés d'émigrer quand le Sahara commença à se dessécher, ces hommes colonisèrent le littoral de l'Afrique du Nord et poussèrent jusqu'à l'Europe. D'autres marchèrent sans doute vers le Sud-Est africain.

L'Est africain a connu des périodes pluviales et interpluviales, la dernière période pluviale ayant coïncidé avec la glaciation de *Würm*.

En 1926-1927, les explorateurs découvrirent, dans le district Elmenteita de la colonie de Kenya, une civilisation très analogue au Capsien et à l'Aurignacien, appartenant à la dernière période pluviale. Mais, comme une civilisation capsienne et aurignacienne a aussi été découverte en Palestine, on pense qu'un troisième groupe aura émigré du Sahara vers la Syrie en passant par l'Égypte.

C'est au groupe capso-aurignacien que devraient être attribuées les peintures dites *boschimanes*, dont les analogies avec les peintures des cavernes quaternaires dans l'ouest de l'Europe ont été souvent signalées.

Les ossements humains recueillis à Elmenteita ne ressemblent pas à ceux des nègres modernes, mais plutôt au type bas-aurignacien de Combe-Capelle.

Dans ces gisements d'Elmenteita, la poterie est très abondante, alors qu'elle ne paraît en Europe qu'au néolithique. Cela pourrait faire douter de la date très haute assignnée à Elmenteita; mais on fait observer : 1^o qu'un crâne découvert en 1913, dans un lit de la période pluviaire au Tanganyka, ressemble fort à un des crânes d'Elmenteita, appartenant au dernier pluviaire; 2^o que la faune de ce gisement du Tanganyka, appelé Oldoway, se compose pour plus de moitié d'espèces éteintes des temps quaternaires.

S. R.

Poterie Maya.

On annonçait à Londres, le 3 juillet 1928, la vente, au 10 du même mois, d'une collection de poteries « d'un site Maya encore inexploré près du Guatemala ». La notice du *Times* ajoute : « Dans cette céramique à têtes, il y a deux types, l'un chinois, l'autre montrant de frappantes affinités avec les célèbres portraits de la cité d'Akhenaton. Ces têtes appartiennent à l'ancienne période Maya et datent de plusieurs siècles avant J.-C. » Égypte, Chine, Amérique centrale, il y avait là de quoi piquer la curiosité — et aussi le scepticisme

X.

Du nouveau sur Colomb?

A la séance du 23 décembre 1927 (Société de Géographie), le professeur péruvien Luis Ulloa a fait une conférence « sensationnelle » sur la découverte du Nouveau Monde. Le découvreur s'appelait Jean Colon et était catalan; son origine génoise est une fable et le nom de Christophe n'a jamais été le sien. Un grand nombre de documents qui le concernent ont été intentionnellement mutilés et faussés par Ferdinand le Catholique et les aigrefins à son service. Colomb, au retour d'un voyage d'Islande en 1477, découvrit l'une des Antilles; le fameux voyage de 1492 ne fut qu'une re-découverte, ou plutôt une prise de possession. Le soi-disant pilote dont Colomb aurait reçu les confidences n'est autre que Colomb lui-même. On attend une discussion critique de ces formidables nouveautés (*la Géographie*, 1928, p. 252).

S. R.

A l'Institut d'ethnologie de la Sorbonne.

On sait que cet Institut, encore jeune, se montre singulièrement actif. Sept volumes de travaux et mémoires ont déjà paru; le dernier en date, par L. Baudin, est intitulé *l'Empire socialiste des Inka* (1928) et traite d'une manière originale un vaste sujet. En même temps, l'Institut publie des *Instructions pour voyageurs*, dans un format de poche; on doit à M. Marcel Cohen un volume d'*Instructions d'enquête linguistique* et deux volumes de *Questionnaires linguistiques* (1928). Parmi les ouvrages en préparation, on annonce une *Bibliographie analytique indo-chinoise*. Malgré d'Eichthal, Quatrefages, le docteur Hamy et quelques autres, ces études s'étaient quelque peu assoupies chez nous: on ne peut qu'applaudir à leur réveil.

S. R.

Le Museum et le Musée d'ethnographie.

Par décret du 1^{er} juin 1928, le Musée du Trocadéro, si riche en objets et si pauvre en vitrines — il n'a presque pas de budget — est rattaché au Museum d'histoire naturelle. Une commission consultative est instituée près du Musée d'ethnographie. Cette commission est présidée par M. Cavalier, directeur de l'Enseignement supérieur, et comprend M. Charlety, recteur de l'Université de Paris, président de l'Institut d'ethnographie de la dite Université, dont M. Lévy-Bruhl est vice-président, et M. Mauss, secrétaire général. Les autres membres sont M. Mangin, directeur du Museum, MM. Rivet, Créqui-Montfort et S. Reinach. On s'étonne que M. A. van Gennep ne fasse pas partie de cette commission.

S. R.

Les collections privées en Angleterre.

A la suite des ventes de la collection Holford, qui ont produit environ 120 millions de francs; de celle de son beau-frère Benson, qui a été cédée à l'amiable pour 60 millions à la maison Duveen; de la vente à la même maison, pour 18 millions et demi, de la deuxième Vierge de Raphaël de la collection Cowper, le public anglais a commencé à s'inquiéter d'un état de choses qui menace de transférer aux États-Unis les richesses d'art accumulées depuis deux siècles en Grande-Bretagne. Pour répondre à cette préoccupation, le *Times* a entrepris la publication d'une série d'articles détaillés sur les collections de premier ordre qui subsistent encore, à commencer par celle de la Couronne au palais de Buckingham (21 mai 1928, avec photographies à la page 20) ¹.

S. R.

La fondation Bernat-Metge.

La collection d'auteurs grecs et latins, textes et traductions catalanes, continue à s'accroître rapidement. Les derniers volumes publiés sont : Plutarque, *Vies*, tome IV; Lucrèce, *De Natura*, et Catulle. Ce qu'il y a de par trop scabreux dans ce dernier n'a pas été traduit; on se demande si, au prix de périphrases, tout ne serait pourtant pas traduisible.

S. R.

Le centenaire de l'Académie étrusque de Cortone.

Ce centenaire a été célébré dans un fascicule spécial de *Polimnia* (quatrième année, n° 5 bis; 29 novembre 1927). L'historique de la Société, qui siège au palais Casali, a été retracé par le professeur Aldo Neppi Modona; puis M. Nogara, directeur des Musées du Vatican, a fait l'éloge du savant *lucumon* Girolamo Mancini (1832-1924); le professeur B. Barbadoro a prononcé l'éloge d'un autre *lucumon*, Isidoro del Lungo (1841-1927), et le comte Rinaldo Baldelli-Boni celui du *vice-lucumon* Alberto della Cella (1838-1927). Suit une liste des *lucumons* de l'Académie étrusque depuis 1727 (Buonarroti)

1. Peintures de Memling (?), Fra Angelico, Cranach, Duccio (le panneau central d'un triptyque, un chef-d'œuvre).

jusqu'en 1927 (Nogara) et celle des vice-lucumons, bibliothécaires et secrétaires. Brochure intéressante, copieusement illustrée; une bonne photographie de la « Muse de Cortone » orne la couverture.

S. R.

Société finlandaise d'archéologie. *Eurasia septentrionalis antiqua III.* Helsingfors, 1928; in-8, 201 pages, avec nombreuses gravures.— Recueil d'une importance capitale, indispensable. Voici les titres de quelques mémoires : Tallgren, *Provinces finnoises de l'âge récent du fer*; B. Crakov, *Culture scythe entre Volga et Oural*; Tallgren, *Idoles permianes, le poisson scythe*; M. Schmiedehelm, *Nécropole de l'ancien âge du fer*; M. N. Bortvin, *Trouvaille de Verkhny-Kizil*; Zakharov, *Matériaux d'archéologie sibérienne*. Suivent une abondante *Chronique* et nombre de comptes rendus, le tout en français, allemand ou anglais. Voilà un grand service rendu à la science et un nouveau titre acquis à notre reconnaissance par les savants finlandais.

S. R.

Art et Archéologie.

La Revue roumaine ainsi intitulée a publié son deuxième fascicule, contenant des mémoires en français et en roumain, ces derniers suivis d'analyses en français. A signaler : 1^o l'argenterie byzantine (VI^e-VII^e siècle) du trésor de Perescopina (N. Belaev); 2^o le symbolisme du serpent (Alex. S. Ionescu); 3^o portraits de princes moldaves, avec planches en couleurs (O. Tafrali); 4^o les tumulus de Callatis (O. Tafrali¹); 5^o les découvertes de Glozel (long article bien illustré et informé de Mihail Berza).

X

Opinions téméraires.

« Après avoir été, au Maroc, le créateur d'un service des antiquités modèle, M. Colin fut appelé, en qualité de directeur du Musée de Sarrebourg, à s'attacher à l'étude des antiquités gallo-romaines de Rhénanie... La découverte, à Rome, par M. Carcopino, de l'ancienne basilique pythagoricienne de la Porte Majeure a eu un retentissement mérité. »

Ces choses singulières se lisent dans les *Débats* du 12 juin 1928, sous la signature de Pierre Francastel. Quelques-unes ont été rectifiées dans ce journal le 21; il en reste.

X.

Un traité de Grotius.

Une des Commissions de l'Union académique internationale nous a communiqué la note suivante :

« Parmi les travaux en cours, publiés sous le patronage de l'U. A. I., figure la correspondance du grand jurisconsulte Grotius. La Commission

1. Dans un de ces tumulus, fouillé en 1926, M. Tafrali a cru constater que « presque toutes les pierres qu'on rencontrait sans liaison aucune dans la première couche de chaux avaient la forme d'une tête d'animal ou même d'homme ». Les photographies de ces *imageettes* laissent plus que des doutes; il y a là matière à une grosse controverse qui ne manquera pas de se produire.

internationale, chargée d'en réunir les matériaux, désire savoir s'il existe actuellement, *dans des bibliothèques privées*, quelque exemplaire du traité : *De Jure belli ac pacis libri tres, in quibus jus naturae et gentium, item juris publici præcipua explicantur*. On connaît dans des dépôts publics de Hollande et de France des exemplaires de ce traité paru en 1625, mais il existe de l'*editio princeps* deux types différents, probablement parce qu'une édition provisoire fut préparée en mars 1625 pour la foire de Francfort et que dans l'édition définitive (juin 1625) quelques pages furent réimprimées. Il serait donc utile de connaître tous les exemplaires existants et, en particulier, les volumes de luxe que Grotius en juin 1625, comme on le sait par sa correspondance, présenta au roi Louis XIII et à une vingtaine de seigneurs de la Cour de France. Jusqu'ici aucun de ces exemplaires n'a été signalé, mais on pense qu'il doit en exister encore dans des bibliothèques seigneuriales du XVII^e siècle. Il n'y en a pas à Chantilly. Si l'on pouvait avoir quelque information sur ces volumes, la Commission déléguerait un de ses membres pour les examiner sur place, ou elle prierait les propriétaires de contrôler telle ou telle page pouvant contenir des indications utiles. »

E. P.

BIBLIOGRAPHIE

L. Réau. *Lexique polyglotte des termes d'art et d'archéologie* (latin, italien, espagnol, portugais, anglais, allemand, hollandais, danois, suédois, tchèque, polonais, russe). Paris, Laurens, 1928; in-12, 175 pages. — Petit livre longtemps réclamé et désormais indispensable, à placer sur le rayon privilégié, le plus voisin de la main d'un archéologue. L'auteur, polyglotte remarquable en même temps que critique d'art avisé, s'est parfaitement acquitté de sa tâche; pour les langues que je connais, il n'y a ni trop ni trop peu; les rubriques sont parfaitement choisies et les équivalents proposés irréprochables. Sans doute, comme le dit M. Réau, le lexique *dodécaglotte* pourra être complété et amendé¹. Mais, tel qu'il est, il rendra d'excellents services, dans l'esprit de la Société des Nations et de la vraie science.

S. R.

G. Renard. *Le travail dans la préhistoire*. Paris, Alcan, 1928; in-8, 279 pages, avec 24 gravures. Prix : 30 francs. — Livre assez bien composé, clairement écrit, où l'archéologie préhistorique s'éclaire de l'ethnographie et du folklore. Mais il ne peut servir qu'à une initiation très générale; l'illustration est médiocre, la bibliographie arriérée (il faut pourtant savoir gré à l'auteur d'avoir lu et cité les mémoires originaux de Frémont) et les erreurs grandes et petites sont nombreuses, à tel point qu'on se demande... mais je préfère ne pas terminer ma phrase. — P. 13, Frazer cité parmi les *explorateurs*, à côté de Livingstone et de Brazza! — P. 34, il est enfantin de répéter que le préchelléen remonte à 125000 avant notre ère; c'est déjà trop que cela ait été dit une fois. — Même page, lire *Schoetensack*; d'ailleurs, son opinion ne compte pas. — P. 35, les squelettes de Cro-Magnon n'ont rien de hottentot ni d'esquimaux; erreur énorme. — P. 41, Hallstatt n'est pas en Bavière. — P. 42, ce qui est dit des épées romaines est un tissu d'erreurs. — P. 209, ce que M. Renard a découvert « dans une gravure » anglaise est une anecdote grecque des plus connues, même des lecteurs du vieux *Selectae* (Pline, XXXV, 161). Je n'insiste pas sur les détails², mais je veux encore noter que l'auteur — qui cite trop souvent des articles de journaux sans valeur — ne sait pas citer à propos les contemporains dont il emprunte les idées (p. 96, 119, n. 1, 221, etc.).

S. R.

1. P. 96, manque *Perrückenstil*; p. 51, *Bow-window* figure deux fois; p. 99, lire *rod* et non *rood*.

2. Voici une phrase, à propos de l'anthropophagie, qui donne une idée de trop d'autres : « L. Bourdeau la signale chez les Scythes, les riverains du Pont-Euxin, les Galates, les Irlandais, les Pictes, les Ibères. » Allez donc aux textes et voyez ce qui reste de ces fiches de compilateur! — Les ouvrages sont cités sans millésime; quelques noms sont fort estropiés.

M. Boule et L. de Villeneuve. *La grotte de l'Observatoire à Monaco (Archives de l'Institut de Paléontologie humaine ; Mém. 1)*; in-4°, 113 pages, 26 planches et 15 figures. Paris, Masson, 1927. — La grotte de l'Observatoire s'ouvre à 100 mètres au-dessus du rivage de la Méditerranée. L'homme paléolithique n'a habité, semble-t-il, que la partie supérieure de la grotte. C'est là, en effet, que dans les plus bas niveaux ont été recueillis les vestiges d'une grosse industrie calcaire, chelléenne et acheuléenne, que surmontent deux autres couches appartenant au Moustérien (outils de quartzite) et à l'Aurignacien. Les pièces de cette dernière période, burins, pointés de la Gravette, pointes d'os à base fendue, ont été recueillies dans le voisinage de foyers. Ces industries sont accompagnées des restes fossilisés d'animaux appartenant à une faune chaude ou tout au moins tempérée, bouquetin et traces de *rhinoceros Merckii*. Parmi ces vestiges, les plus intéressants sont ceux du *cuon* (renard bleu) auquel M. Boule a consacré une étude détaillée. Jusqu'à ces dernières années, le gisement de Pair-non-Pair représentait le point méridional extrême atteint par cet animal. Les découvertes de la grotte de l'Observatoire montrent que son aire de répartition au Pleistocène était alors, comme aujourd'hui, sensiblement la même que celle du renne (p. 72).

De l'étude archéologique des dépôts, M. Boule, par comparaison avec les industries des grottes de Grimaldi, conclut au synchronisme du gisement le plus ancien de l'Observatoire avec la plage à Strombes de la grotte du Prince, tandis que les couches à quartz et à silex correspondent à un Moustérien à faune chaude et à un Aurignacien semblable à celui des cavernes du Prince, des Enfants et du Cavillon. Il y aurait ainsi, autour de la Méditerranée occidentale, une succession à la fois chronologique et lithologique des industries, calcaire, quartzite et silex. Cette dernière correspond à un Aurignacien contemporain d'une période de refroidissement qui, dans ces régions, représente à lui seul le Paléolithique supérieur.

R. L.

H. Breuil et R. de Saint-Périer. *Les Poissons, les Batraciens et les Reptiles dans l'art quaternaire (Archives de l'Institut de Paléontologie humaine ; Mém. 2)*. In-4° de 171 pages et 76 figures. Paris, Masson, 1927. — Il est presque impossible de résumer cet important travail qui groupe en un *corpus* les représentations de Poissons, de Batraciens et de Reptiles appartenant à l'art du Paléolithique supérieur. C'est principalement dans l'art mobilier qu'apparaissent les images naturalistes de Poissons, en particulier des Salmonidés, plus rarement des Poissons de mer dont les figures découvertes dans des stations éloignées du littoral prouvent l'existence de migrations ou d'échanges entre tribus. Il est à remarquer également que les espèces figurées sont des espèces côtières, la pêche en haute mer ne devant pas être pratiquée par les Paléolithiques. Quant aux figures de Serpents, elles apparaissent à la grotte des Rideaux dès l'Aurignacien supérieur; les Batraciens sont rarement utilisés dans le répertoire de l'art quaternaire. Ce sont surtout les Poissons qui ont donné lieu à des dessins schématiques parfois suggérés par la forme du support décoré; ces images qui apparaissent dès le début se poursuivent pendant tout le Magdalénien et aboutissent à la fin de la période à des figures purement décoratives. Pour un certain nombre, il est bien difficile de retrouver la véritable signification, poissons, vulves, yeux; d'autres ne sont peut-être que des calembours graphiques à interprétation sexuelle.

En plus de l'intérêt que présentent de semblables études pour l'histoire de l'art du Paléolithique supérieur, ces recherches sont importantes pour l'établissement de la chronologie du Magdalénien, dont H. Breuil expose la répartition en six niveaux à extension géographique plus ou moins étendue. Une autre perspective est également ouverte par ce genre d'études; l'art schématique correspondant plus étroitement au goût particulier d'une tribu ou d'un clan, il en résulte que la répartition géographique d'un motif déterminé donnera le graphique des limites extrêmes atteintes par les migrations de chasse d'une tribu. De là, des conclusions d'ordre socio-ologique dont l'intérêt dépasse celui d'études de phylogénie ornementale (p. 5-6).

R. L.

Alberto del Castillo Yurrita. *La cultura del vaso campaniforme.* Barcelone, Université, 1928; gr. in-8, 216 pages, avec 208 cartes et planches. — La géographie des vases caliciformes ou campaniformes (*Glockenbecher, beakers, bicchieri a campana, tipo de Ciempozuelos y de Palmella*) est d'une très grande importance pour l'ethnographie néolithique de l'Europe, non que ce type de vase, qui manque jusqu'à présent en Italie (sauf dans le Nord, en Sardaigne et en Sicile), dans la presqu'île des Balkans, l'Archipel, la Russie, la Scandinavie (voir la carte n° 1) ait pu être répandu, à partir de la péninsule ibérique, par l'invasion du *Beaker-folk*, mais parce que la diffusion de ce type paraît avoir accompagné celle du cuivre, à partir du groupe minier d'Almérie. Du Portugal des navigateurs apportèrent dans la Bretagne française les premiers objets de cuivre avec les vases caliciformes; partout ces derniers paraissent avec le poignard du type dit de Ciempozuelos. La question devient très compliquée dans l'Europe centrale à cause du mélange avec d'autres céramiques; mais les faits acquis, pour l'Europe occidentale, forment le point de départ assuré d'études ultérieures. L'ouvrage de M. Yurrita n'est pas le premier¹, mais de beaucoup le plus détaillé que l'on possède à ce sujet; il est accompagné de cartes et de planches très utiles et se termine par un bon résumé en français. Un index des noms de lieux et de personnes n'aurait pas été de trop.

S. R.

Raymond Vaufrey. *Le Paléolithique italien.* Paris, Masson, 1928; in-4^o, 196 pages, avec 7 planches et nombreuses figures (*Archives de l'Institut de Paléontologie humaine*, III). — Quand cet ouvrage ne serait qu'une compilation intelligente, il rendrait service; mais c'est quelque chose de beaucoup mieux. L'auteur a étudié sur place les musées et les stations; il a fouillé des cavernes en Sicile (1924-6). Bien formé aux recherches paléontologiques à Paris, il a vu clair dans l'ensemble, au prix de nombreux aveux d'ignorance qui inciteront à des travaux ultérieurs. D'une manière générale, il n'admet pas du tout les théories de Pigorini et de son école, mais croit que « en Italie comme ailleurs, les trois grands groupes industriels, caractérisés par l'emploi prédominant de coups de poing, d'éclats et de lames, se sont succédé dans le temps comme dans l'espace ». L'Italie n'a pas été à cet égard, comme on a voulu le faire croire, le « pays des exceptions ». L'hypothèse d'un peuplement

1. Cf. l'article *Glockenbecher Kultur* dans le *Reallexikon d'Ébert*.

de la Sicile par un isthme siculo-africain est insoutenable. Le Paléolithique inférieur se concentre autour de l'arête de l'Apennin. Le Moustérien n'existe pas dans les grottes de Sicile. Au Latium, l'homme moustérien a été le témoin des dernières éruptions quaternaires. Le Paléolithique supérieur, aussi dit *Grimaldien*, manque au nord du Pô et le long de l'Adriatique. Le Campignien est abondant. Quant aux silex-fétiches de Breonio, malgré Scarabelli, Stoppani, Strobel, Virchow, Topinard, Issel, mais d'accord avec beaucoup d'autres, M. Vaufrey les considère comme des faux. Quelques découvertes analogues faites en Égypte donnent pourtant à réfléchir.

S. R.

R. Dussaud. *Glozel à l'Institut.* Paris, Catin, 1928; in-8, 53 pages, avec figures. — La première partie de cette brochure est un historique de la controverse telle qu'elle s'est déroulée à l'Académie des Inscriptions; la seconde prétend démontrer l'inauthenticité de l'écriture de Glozel et, accessoirement, celle des inscriptions trouvées dans les environs de Glozel et à Alvao en Portugal. Quelle vaste conspiration cela suppose! Il n'y a de nouveau que des erreurs de fait et, malheureusement aussi, des accusations mal justifiées contre les personnes¹.

S. R.

A. Vayson. *L'affaire de Glozel. Historique de l'affaire. Enseignements. Appendice (Rapports divers; les Éphémérides de M. S. Reinach).* Paris, Catin, 1928; in-8, 77 pages. — « On conte que M. Reinach est devenu grammairien parce que son absence de méthode lui avait fait interdire en quelque sorte les études historiques par Lavisso, disant : *Reinach ne sera jamais un historien.* Il était bien moins capable encore de faire un préhistorien. » Ce spécimen des *gaïdouries* qu'on trouve dans cette brochure me dispense d'insister. Peut-on gâcher du papier ainsi!

S. R.

René Benjamin. *Glozel.* Paris, Fayard, 1928; in-8, 251 pages. — Ne croyez pas, au vu du titre, qu'il s'agisse d'un ouvrage d'archéologie. L'auteur a assisté, renfrogné et silencieux, aux fouilles de la deuxième Commission et a prétendu noter, en ironiste, ce qui se disait. Comme j'étais présent, je puis attester que son livre est plein d'inexactitudes et de propos inventés. Il est d'ailleurs parfois spirituel.

S. R.

Robert Eisler. *Die « Seevölker » nennen in den altorientalischen Quellen* (p. 73-130 de la Revue *Caucasica*, publiée par A. Dirr, Leipzig, 1928). — Il y a trop de choses dans ces pages serrées pour qu'on en puisse donner une idée nette après lecture; l'érudition de l'auteur est proprement effarante. Retenons ceci, sans garantie d'ailleurs : les *Hanebu*, mentionnés dans les textes égyptiens depuis la V^e dynastie, sont les *Hellopes*, aussi nommés *Hellènes*; mais les noms comme *Hellopes*, *Dryopes*, etc., ne sont grecs qu'à moitié, la

1. On a toujours le droit, et souvent le devoir, de suspecter des objets étranges qui ont paru à la lumière sans contrôle. Là où il y a eu contrôle de nombreux savants, les soupçons deviennent injurieux pour ces témoins, mais font surtout tort à ceux qui ont le mauvais goût de les exprimer. *Intelligenti pauca.*

désinence étant *caucasique*. Les Grecs, originaires de l'Europe centrale, étaient encore, vers 3000, à l'âge de la pierre; c'est seulement au nord des Balkans, puis sur les rives de la Méditerranée, qu'ils ont connu la civilisation métallique des Chalybes, Chaldi, Élamites, etc., véritable mère de la civilisation et des arts helléniques, qui a laissé sur eux son empreinte. Les *Cyclopes* qui construisent les murs de Tirynthe et de Mycènes, les Cyclopes qui forgent des armes à Lemnos, sont des Chalybes ou Chaldi; Athènes, la ville des *Céropes*, porte un nom hittite ou hattite, signifiant la *ville de l'argent* (mines du Laurion). Mais il faut s'arrêter; si le chemin est rocallieux, il y a des paillettes entre les cailloux.

S. R.

G. R. Tabouis. *Le Pharaon Tout Ank Amon. Sa vie et son temps.* Préface de **Th. Reinach.** Paris, Payot, 1928. In-8, 311 pages, avec 16 planches hors texte et 17 figures. — En lisant ce livre bien écrit et bien illustré (la planche représentant Tout Ank Amon et la reine est particulièrement remarquable), on s'imagine savoir, sur un sujet qui a passionné le monde, beaucoup plus long qu'on n'en sait réellement. C'est que l'autrice n'a pas dédaigné les questions connexes, l'étude du gouvernement de l'Égypte, des mœurs, des religions, des philosophies égyptiennes; elle a pour cela toute une bibliothèque, Maspero surtout, sans négliger les travaux les plus récents de Carter, Moret, Capart, etc., et de ces lectures faites avec soin elle a tiré de clairs exposés avec les références indispensables où ont trouvé place tous les détails dont l'histoire dispose. « Sous ce règne éphémère le peuple égyptien a vécu quelques-unes de ces *minutes historiques* qui changent le cours de l'histoire. Revivons-les avec lui. Revivons, aussi, de plus ou moins près, l'existence de ses contemporains, sujets, parents ou voisins. Ils font cadre à ce portrait qu'ils nous aident à déchiffrer et à comprendre. » L'objet de cet agréable volume, ainsi clairement et modestement défini, a été atteint. La typographie laisse à désirer¹, et les renvois manquent souvent de précision.

S. R.

Victor Mercante. *Tut-ankh-Amon y la civilización de Oriente.* Buenos-Aires, Gleizer, 1928; in-8, 247 pages, avec nombreuses figures. — Si la tombe merveilleuse de Tutankhamon est comme le centre de ce recueil de conférences, il s'en faut qu'elle en soit tout le sujet, car il n'est guère de question relative à l'Égypte ancienne, à ses mœurs, à sa religion, à son histoire, à ses voisins, qui n'y soit touchée d'une main légère, mais sûre. Un chapitre sur l'Atlantide, indispensable dans un livre de langue espagnole, témoigne, par ses conclusions négatives, du bon sens de l'auteur. Les écoliers argentins, auxquels est destiné ce livre, apprendront beaucoup dans ses 22 chapitres, dont l'illustration est d'ailleurs très satisfaisante. L'auteur a été sur les lieux; s'il a beaucoup lu, il a aussi beaucoup vu, beaucoup entendu, et il écrit avec la préoccupation louable de ne pas ennuyer ses lecteurs.

S. R.

1. Dumischen, Leipsius, Pétrier, Brugh, etc., sont autant de grosses fautes et qui se répètent.

Sir Flinders Petrie. *Gerar.* Londres, Quaritch, 1928; in-4°, 34 pages et 72 planches. — La cité philistine de Gerar (*Gen.*, x, 19; xx, 1; xxvi, 20), identifiée à Tell Gemmeh, a été déblayée en partie sous la direction de l'éminent auteur, qui a procédé avec sa minutie habituelle dans l'exploration des couches archéologiques. Au moins six villes, depuis 1500 environ, se sont succédé sur ce site. Parmi les trouvailles, parfaitement reproduites, il y a un bandeau et des boucles d'oreilles en or, des scarabées, des fibules, des colliers, nombre d'armes et d'outils, des terres cuites, des gravures sur pierre, des vases, etc. L'un de ces derniers est un très beau lécythe grec à figures rouges (scène de toilette); notons encore un torse grec de Gaza et le fac-similé d'une inscription en vers de 557 après J.-C. copiée dans la même ville. L'auteur a pu tirer de ses fouilles d'importantes conclusions chronologiques sur l'histoire de la pénétration philistine et les autres influences (égyptiennes, etc.) qui ont laissé leurs traces dans ce *tell*.

S. R.

Edmond Fleg. *Moïse.* Paris, Gallimard, 1928; in-8, 250 pages. — « Très humble héritier des conteurs du Talmud, de leur esprit et de leur langage, recueillant, regroupant, refondant, repensant leurs fables dispersées et, au besoin, paraphrasant à mon tour leurs paraphrases, j'ai voulu continuer, à leur exemple, la tradition qu'ils ont perpétuée, afin d'écrire cette histoire telle qu'elle vit en moi aujourd'hui. » Cela est bien dit, et cela est franc; il n'y a rien ici pour les érudits; les sources talmudiques et rabbiniques ne sont même pas indiquées et bien habile serait celui qui distinguerait l'apport de l'auteur dans cette biographie légendaire et, comme on dit aujourd'hui, *romancée*. Ce livre ne s'adresse pas à ceux qui veulent savoir, mais à ceux qui partagent volontiers les pieuses émotions de M. Fleg. Si Voltaire avait voulu écrire une tragédie biblique, se mesurer avec *Athalie*, peut-être eût-il fait effort pour voir le législateur hébreu sous cet aspect.

S. R.

F. Sartiaux. *Les civilisations anciennes de l'Asie Mineure.* Paris, Rieder, 1928; in-8, 80 pages, avec 59 planches. — Le titre de cet élégant volume montre assez que la géographie et même l'archéologie y sont au second plan, qu'il s'agit surtout de la succession des peuples et des civilisations dans la péninsule, laquelle, suivant une formule heureuse, est *une terre asiatique enchaînée dans un littoral européen*. L'auteur, qui a voyagé et fouillé en Asie Mineure, qui s'est tenu au courant des dernières recherches sur les Préhittites, les Hittites, les Lyciens, les Phrygiens, etc., a dressé un tableau clair et suffisamment complet de nos connaissances ethnographiques, ainsi que de la brillante évolution de l'hellénisme asiatique, auquel les civilisations modernes sont si redevables. L'illustration, en partie originale (d'après les clichés de l'auteur), n'est pas toujours, à ce qu'il me semble, bien choisie; on s'étonne de trouver des planches reproduisant des objets de Rhodes et de Samos, qui devraient être réservées à un volume sur les îles, et de ne pas trouver, entre autres, le temple d'Aizani, la statue de Mausole, un spécimen des belles terres cuites de Tarse, etc. Trop de place est donnée à Phocée, théâtre des fouilles de M. Sartiaux. La « bibliographie très sommaire » prête à des objections.

S. R.

Sir Arthur Evans. *The Palace of Minos. A comparative account of the successive stages of the early Cretan civilization as illustrated by the discoveries at Knossos.* Vol. II, Part I : *Fresh light on origins and external relations; the restoration in town and palace after seismic catastrophe and the beginning of the new era, with figures 1-223 in the text, plans, and coloured and supplementary plates.* 390 pages. — Vol. II, Part II : *Town-Houses in Knossos of the new era and restored west palace section, with its state approach.* With figures 224-559 in the text, plans, coloured and supplementary plates, and general plans of the palace, at the end of the volume. P. 391-844. Londres, Macmillan, 1928, Prix : 7 livres 7 shillings (environ 900 francs). — Nous avons attendu sept ans la suite de ce grand ouvrage, digne du mémorable travail d'exploration dont il expose magistralement les résultats. En présence de l'étonnante richesse de ces deux tomes, formant le second volume, nous sommes presque surpris de n'avoir pas attendu davantage. Louer l'auteur est inutile, mais on peut le féliciter de toucher au port et chercher à donner une idée rapide de ce qu'il nous apprend.

Comme les fouilles ont été reprises après la guerre, il a fallu d'abord tenir compte des découvertes récentes pour compléter le tome I. Ainsi des habitations néolithiques ont été exhumées sous la cour centrale du palais; les vieilles influences venues du sud sont devenues plus apparentes. L'auteur insiste sur les rapports de Knossos avec l'Égypte prédynastique et la Libye, qui se manifestent dans la céramique, le travail de l'ivoire et de la pierre, même dans la religion. Longtemps avant la fondation du grand palais, le site de Knossos jouait un rôle comme centre de relations — pas seulement commerciales, semble-t-il — entre les rois-prêtres minoens et le Delta.

Sir Arthur a découvert, exploré et décrit en détail une vieille route qui traversait l'île du nord au sud et à laquelle se rattachaient d'autres voies secondaires. Lorsque le voyageur, parti du sud, suivait cette route, il traversait, aux abords de Knossos, un grand viaduc, puis un vaste caravanséral, des bains, un imposant portique à degrés. Parmi les restes très considérables de ces travaux, les trouvailles de peintures et d'objets portatifs ont été nombreuses; elles sont décrites et figurées avec les pièces de comparaison que suggère à l'auteur son incomparable érudition. Un chapitre entier est consacré à ce que nous pouvons savoir du commerce minoen d'outre-mer, de cette expansion industrielle et artistique, dont la route nord-sud, avec ses ports terminaux, était comme l'axe. Si l'Égypte a donné beaucoup à la Crète, le choc en retour du monde minoen ne peut être contesté; on constate d'ailleurs son influence sur presque toutes les rives de la Méditerranée et on l'explique par l'existence d'une puissante marine dont les types de navires nous sont révélés par les monuments. La grande déesse crétoise, à en juger par une gravure de sceau, était, à certains égards, une déesse marine, dont la lointaine héritière est aujourd'hui sainte Pélagie, *Haghia Pelagia*, très honorée en Crète. Faut-il, avec Sir Arthur, rappeler que la *Panagia* elle-même est appelée dans une prose médiévale *maris stella* ?

Les civilisations asiatiques, en particulier celle de la Babylonie, ont laissé des traces dans l'île, notamment à Mallia, où fouille l'École française d'Athènes. Ces influences paraissent dans le domaine religieux comme dans la technique, et cela peut aussi s'autoriser de textes. Ainsi le roi sumérien Lugal-Zaggisi, vers 2800, prétend avoir étendu son autorité jusqu'à la grande

mer; un cylindre en hématite de la première dynastie babylonienne a été trouvé à l'ouest de Candie (on en connaissait déjà un autre de Platanos). C'est de Babylone que serait venu, vers le MM I a, l'usage de graver des inscriptions sur les tablettes de terre cuite — du moins dans le monde oriental, car on en a trouvé de plus anciennes en Occident.

Après l'apogée de Knossos au Minoen moyen, plusieurs catastrophes survinrent qu'il ne faut pas attribuer à des invasions. Témoin lui-même du terrible tremblement de terre de 1926, qui épargna relativement Knossos, mais accumula les ruines aux environs, Sir Arthur a observé de près les ravages de ces séismes. Un curieux passage de Denys de Crète, qu'il rappelle à ce propos, permet de croire que le tremblement de terre sous Néron eut pour effet la découverte, sur le site de Knossos, des premiers textes dans une écriture inconnue. Le culte minoen lui-même semble offrir des traces de la terreur inspirée aux hommes par ces désastres contre lesquels ils imploraient leurs dieux. Si le grand dieu crétois était un taureau, n'est-ce pas aux mouvements du taureau souterrain, accompagnés de mugissements, que les Minoens attribuaient les mouvements du sol, comme on les attribua plus tard à Poscidon, auquel on sacrifiait des taureaux? Idée ingénieuse et qui ne doit pas passer inaperçue. Mais la protection divine ne suffisait pas; il fallait s'aider soi-même, et la restauration du palais après la catastrophe MM. III b semble bien attester qu'on eut recours à des méthodes de construction plus solides, notamment à de plus nombreux piliers.

L'histoire ultérieure de Knossos et de ses monuments nous promène dans la villa royale, dans la surprenante « maison des fresques » (singe en chasse, oiseau bleu, etc.), le petit palais, l'aire des jeux, etc. Chemin faisant, l'auteur expose des questions plus générales, comme celle des relations de la Crète avec Mycénes et Tirynthe, tributaires de ses artistes, avec Chypre et Byblos. Obligé d'être bref, je signale encore ce qui concerne les Minoens en Égypte du temps de Rekhmara (chap. 63) et l'apparition d'auxiliaires noirs, conduits par un chef à la peau brune, sur une fresque minoenne (pl.13).

Le peu que j'ai dit suffit à faire comprendre l'intérêt hors ligne d'un livre capital qui, destiné à être complété par un troisième volume, constitue désormais la pierre de fondation et le trésor de l'archéologie préhellénique¹.

S. R.

G. Glotz. *La Cité grecque*. Paris, Renaissance du Livre, 1928; in-8, 476 pages. — L'auteur admire Fustel de Coulanges, et pas seulement comme écrivain; mais reprenant, après plus de soixante ans, une partie du grand sujet traité dans *la Cité antique*, il s'oppose à la doctrine de ce livre sur bien des points essentiels et n'attribue pas la même importance souveraine au principe religieux. Pourtant, il concède que ce point de vue a conduit plus d'une fois notre illustre maître à des vérités historiques, comme lorsque Fustel estima, malgré beaucoup d'autres, que le tirage au sort, véritable jugement de Dieu, servit dès le début à désigner les archontes athéniens. Il n'en faut pas moins se tenir en garde « contre la séduction qu'exerce le chef-d'œuvre »

1. Il y a beaucoup de restaurations, architecturales et autres, qui présentent un degré inégal de vraisemblance, mais éclairent efficacement le texte. Quelques-unes des planches en couleur sont fort belles; les dessins dans le texte sont toujours clairs, mais parfois un peu grossiers d'exécution.

et M. Glotz dit pourquoi dès le début (p. 5). Que cette critique l'eût intéressé ! On fera quelque jour une jolie thèse intitulée: *l'Évolution de la cité grecque*, d'après *Fustel et Glotz*. Personne ne dira avec le poète : *Non coiere pares*.

S. R.

Jules Herbillon. *Artémis homérique*. Luttre, Office international d'éditions; in-8 carré, 9 pages. — Il est toujours bon de relire Homère la plume à la main, et une monographie d'une déesse homérique ne peut manquer d'intérêt. L'auteur signale, entre autres particularités, celle-ci : tant dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, Artémis ne joue qu'un rôle peu important et ne prend part activement à l'action que dans la mêlée générale des dieux. Pourquoi ? Il est difficile de le dire. M. Herbillon propose (p. 19) une explication qu'il trouve « bien séduisante », mais qui, je l'avoue, me séduit moins : « N'est-ce pas la prépondérance même d'Artémis dans le culte de la région où fleurit l'épopée (l'Ionie) qui fut cause de l'effacement de son rôle dans l'action du poème?... Le poète n'a-t-il pas craint de choquer en faisant jouer un rôle de premier plan à une divinité qui portait le nom vénéré d'Artémis, mais dont la poésie, bien étrangère au culte, ne devint qu'à la longue familière aux Grecs? » On concède pourtant que c'est ingénieux.

S. R.

Camillo Praschniker. *Parthenonstudien*. Vienne, B. Filser, 1928; in-4°, 254 pages, 136 figures et 27 planches. — De 1911 à 1925, avec un dévouement admirable, l'auteur, usant d'échafaudages et d'échelles fournis par M. Balanos, l'architecte du Parthénon, a pu non seulement dessiner, mais *tâter* la plupart des métopes encore en place qu'on connaît assez mal; puis celles du British Museum, où il restait des découvertes à faire, surtout parmi les fragments. Le présent volume, que doit en suivre un autre, concerne les métopes de l'Est et du Nord, dont il donne non seulement l'état actuel le plus scrupuleux, mais, comme l'a fait Sauer pour celles du Theseion, des restitutions vraisemblables. Les anciens dessins, notamment ceux de Carrey et d'Iwanowitch, n'ont pas été plus négligés que les moindres débris. Une restitution très intéressante est celle de la Séléné à cheval de la métope nord 19, dont la silhouette se retrouve à peu près sur la base de l'Athéna Lenormant. Tout cela a naturellement besoin d'être contrôlé sur les moussages, mais constitue, dans l'ensemble, un notable enrichissement de nos connaissances sur l'art du v^e siècle. Les interprétations admises jusqu'à présent des métopes 1-14 de l'Est sont réunies en tableaux aux pages 188-9 et l'on en trouvera les restitutions proposées par l'auteur aux pages 226-7 (celles du Nord aux pages 238-9). La vue d'ensemble qu'on obtient ainsi, éclairée par des analogies avec des œuvres d'inspiration phidiesque, prouve que le grand sculpteur a dû donner au moins des modèles des métopes, comme il l'a fait pour les frontons et la frise. En somme, ouvrage qui fait date et dont on ne se passera plus.

S. R.

Aldo Neppi Modona. *Il rilievo votivo attico della collezione Antinori*. Florence, 1928 (extr. d'*Atene e Roma*, 1928). La collection florentine des Antinori, déjà louée par Gori, contient un bas-relief funéraire en marbre pentélique, œuvre de premier ordre qui a été seulement signalée par Duetsche

(II, n° 386). C'est, désormais, un des spécimens capitaux de cette nombreuse série, d'où la beauté est trop souvent absente; la figure de femme, notamment, fait honneur à l'école de marbriers issue des ateliers du Parthénon. Une si belle sculptufe, enfin photographiée, devrait sans délai trouver place dans les ouvrages d'enseignement; mais la planche de la brochure que j'annonce porte : *Fot. di propr. Neppi Modona et riproduzione vietata*. Cela est scandaleux et j'ai presque envie d'écrire ici pour la dernière fois le nom d'un archéologue qui témoigne d'un individualisme aussi excessif¹.

S. R.

R. Demangel. *Le sanctuaire d'Athéna Pronaia. Topographie (Fouilles de Delphes, II, 3)*. Paris, E. de Boccard, 1926; in-4°, 145 pages, avec 145 figures. — Fascicule d'une importance considérable, ne fût-ce qu'à cause des riches récoltes d'idoles, de vases, etc., qu'a livrés le sanctuaire mycénien. A Marmaria comme ailleurs, un hiatus d'un demi-millénaire sépare l'occupation mycénienne des premiers témoins de l'âge archaïque (p. 37). Ceux-ci sont nombreux et intéressants, reproduits et décrits avec un soin minutieux, Vient ensuite le sanctuaire classique, celui qu'ont vu Hérodote et Pausanias lorsqu'ils visitèrent le *héron* d'Athéna Pronaia. Mais que de problèmes encore à résoudre! La dernière époque correspond à la réfection, en bel appareil hellénique, des soutènements N.-O. et N.-E. du *temenos*. Sous l'Empire, on ne construisit pas de nouveaux édifices, mais on entretint et on restaura ceux qui existaient, en les adaptant, quand besoin était, au culte impérial. Des fragments de lampes chrétiennes (p. 139) et quelques tombes byzantines marquent le commencement du déclin, qui fut rapide. Une vue excellente, prise de haut, donne l'état actuel de la terrasse de Marmaria (p. 135). M. Demangel a raison d'avertir les archéologues de ne pas oublier le charme de ces lieux en cherchant à résoudre les énigmes qu'ils posent à leur curiosité.

S. R.

Ch. Dugas. *Les vases de l'Héraion (fasc. 10 de Délos)*. Paris, E. de Boccard, 1928; in-folio de 205 pages, avec 70 planches. — A côté de figurines et de masques en terre cuite, un grand nombre de vases ont été retirés, en 1911, d'une cachette à l'intérieur de l'Héraion de Délos. Les vases à parfum sont de beaucoup les plus abondants (414 sur 683), ce qui s'explique par le sexe de la divinité honorée par les offrandes. Presque toutes les variétés sont représentées, jusqu'à et y compris les vases à figures rouges; quelques spécimens sont de premier ordre et l'éditeur a pu dire : « Je ne crois pas qu'aucune trouvaille ait livré un pareil ensemble de céramiques précieuses. » Cela valait, certes, la publication détaillée et richement illustrée dont il faut être reconnaissant à M. Dugas. Introduction, notices particulières et descriptions sont également soignées et méthodiques; ce qui est dit des assiettes polychromes façonnées à la main sera nouveau pour les céramographes. Parmi les planches en couleur, il y en a d'un intérêt capital, par exemple le calice naucratite (pl. 62), l'alabastre corinthien (pl. 67), les vases de bucchero polychrome (pl. 60). En somme, monographie très remarquable et qui contribue au progrès de la science.

S. R.

1. Un éditeur photographe, commerçant qui paye patente, a parfaitement le droit d'interdire la reproduction d'une épreuve; un archéologue ne l'a point.

Margarete Bieber. *Griechische Kleidung*. Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1928; gr. in-4°, 100 pages, avec 64 planches et 25 figures dans le texte. Prix : 50 mk. — L'excellente archéologue à laquelle nous devons le catalogue modèle du Musée des antiquités de Cassel et un remarquable ouvrage sur le théâtre hellénique aborde, dans ce luxueux volume, les questions difficiles que soulève l'étude historique, l'analyse et la restitution du costume grec. Statues et reliefs d'une part, modèles drapés de l'autre, se succèdent dans une série de belles planches dont le texte offre un commentaire détaillé¹. L'autrice a généralement évité toute polémique; quand elle décrit à sa façon l'accoutrement d'une figure antique, elle renvoie à ceux qui l'ont compris autrement, mais s'abstient de discuter leurs opinions. Une étude attentive de l'introduction et du commentaire de Mlle Bieber permettra seule de préciser sur quels points elle s'accorde avec Léon Heuzey, par exemple, et sur quels autres points elle diffère de lui. Figures dans le texte et figures hors texte sont également d'une exécution presque parfaite; les moindres détails attestent du goût et du soin.

S. R.

Franklin P. Johnson. *Lysippos*. Durham (North Carolina), Duke University Press, 1927; in-8, xii-334 pages, avec 61 planches. — Alors que Amelung, Dickins, Arndt, Hekler, etc., n'ont pas voulu m'en croire sur le caractère lysippéen des Herculanaïses, que j'ai affirmé ici en 1900, M. Johnson, après une énumération soignée des répliques — y compris des exemplaires manquant aux *Répertoires* — conclut ainsi : « En somme, il paraît qu'une figure féminine drapée de Lysippe doit avoir fort ressemblé aux Herculanaïses. L'attribution à cet artiste, quoique non prouvée, est plausible. Elles sont certainement postérieures à Praxitèle; le type facial des deux statues qui ont conservé leurs têtes n'est pas praxitélien, bien que moins dans la Perséphone que dans la Déméter. » Car l'auteur n'admet pas, comme moi, que ce soient des Muses; il en fait de Grandes Déesses, avec « une suggestion d'arrogance », contrastant avec la « langueur de Praxitèle ». J'estime que l'archéologue américain a également raison d'accepter les arguments de Mahler (1903) qui attribuait à Lysippe l'original de la Vénus de Médicis; il a surtout raison d'écartier comme négligeable l'objection « qu'il n'y a pas de témoignage littéraire à ce sujet ». Je note encore qu'il fait état de la jolie conjecture de Frickenhaus (1915), retrouvant une mention de l'Éros de Lysippe dans un passage corrompu de Cedrenus. M. Johnson a beaucoup voyagé et bien regardé; il est très « au courant »; il l'est peut-être trop, à l'américaine, avec quelque indulgence pour l'imprimé; mais son livre clair et richement illustré rendra service².

S. R.

H. Haas. *Bilderatlas zur Religionsgeschichte. Die Religion der Griechen*, von **A. Rumpf**; gr. in-8, xii pages et 208 figures. Leipzig, Deichert, 1928,

1. Il y a quelques bons marbres inédits, p. ex. pl. II, 1-3 (Pirée), et aussi des vases, p. ex. pl. IV, 4 (Würzbourg). Je signale encore (pl. 63) une riche parure de femme, récemment dans le commerce à la Haye.

2. P. 107, n. 37, lire 19 et non 9. — P. 108, n. 42, la Nécropole de Myrina n'est pas de Hamdi Bey et Reinach. — La figure 61 devrait être signalée à l'index, soit à *Dancer*, soit à *Frankfort*.

17 mk. 50. — Livraison 13/14 d'une grande compilation fort heureusement conçue et confiée à divers spécialistes (1, religion germanique; 2-4, religion égyptienne; 5, religion hittite; 6, religion babylonienne et assyrienne; 7, religion égéenne; 8, religion des Ainos; 9-11, religions à l'entour du christianisme primitif; 12, religion des Jainas). La grosse livraison que nous annonçons contient, à côté d'un grand nombre de monuments très connus, comme cela était inévitable, beaucoup d'autres qui sont difficiles à trouver ou même inédits¹; les reproductions sont presque toutes satisfaisantes et le texte donne les indications nécessaires, avec l'essentiel de la bibliographie. Une Introduction brève, mais bien ordonnée, renvoyant aux documents figurés dans les planches, facilite l'usage d'un recueil qui doit être vivement recommandé, et pas seulement aux débutants.

S. R.

Fritz Saxl. *Antike Goetter in der Spätrenaissance*. Leipzig, Teubner, 1927; in-4°, 138 pages, avec 5 planches (*Studien der Bibliothek Warburg*). — Réédition, précédée d'une longue préface, d'un ouvrage très rare du peintre Zucchi : *Discorso sopra li dei dé gentili e loro imprese*. Rome, 1602. La source principale du médiocre auteur est la *Généalogie des dieux* de Boccace. Suit une notice prolixe sur les douze Césars et des réflexions dénuées d'esprit sur leur caractère. Quelques renseignements, en partie inédits, sur Zucchi, Orazio Rucellai (dont Zucchi décore le palais à Rome), etc., complètent ce volume, imprimé et illustré avec luxe, mais dont l'intérêt me semble très faible, pour ne pas dire nul, les promesses du titre n'ayant pas été tenues.

S. R.

P. Bienkowski. *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*. Cracovie, Université des Jagellons; in-4° de 253 pages, avec 336 figures dans le texte. — Nombre de figurines inédites, quelques-unes très intéressantes, dont l'auteur s'était procuré des photographies au cours de longs voyages, font l'attrait de ce solide travail, publié après la mort de P. de Bienkowski sous le patronage de l'Union académique internationale et par les soins de l'Académie polonaise. C'est, à la vérité, le tome II de l'important ouvrage *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst* qui, inspiré lui-même de mes *Gaulois dans l'art antique*, a servi depuis de modèle à beaucoup de petites monographies. Il y a de très importants petits mémoires formant appendice. Travailleur consciencieux et soucieux de précision, Bienkowski n'avait pas de préoccupations littéraires; son ouvrage sera donc plus consulté que lu. Mais tous ceux qui s'intéressent au passé barbare de l'Europe y trouveront un auxiliaire digne de confiance et remercieront l'Académie polonaise de l'avoir publié².

S. R.

1. Par exemple, un très remarquable relief de Tarente (v^e siècle), conservé à Trieste (n° 135).

2. Malheureusement, par suite d'une confusion, la plus belle des statuettes de Gaulois en bronze, celle de Saint-Germain-du-Plain (*Rép.*, II, 201, avec notice erronée), a été omise. Autrefois chez Denon, elle est depuis 1922 chez M. Edm. de Rothschild.

Carl Darling Buck. *Introduction to the study of the Greek dialects. Grammar, selected inscriptions, glossary.* Boston et Londres, Ginn, 1928; in-8, xvii-348 pages, avec une carte. Prix : 35 shillings. — La première édition de cet important ouvrage, contenant une grammaire des dialectes et une chrestomathie, avait paru en 1909. La nouvelle édition, remaniée en partie sur clichés, a été accrue par l'addition d'un appendice et d'un glossaire complètement nouveaux. Les ouvrages de Cauer et Solmsen ayant vieilli et le *Handbuch der griechischen Dialekte* de Thumb (1909) n'étant lui-même plus à jour, on sera reconnaissant à M. Buck et à son éditeur de cette publication bien mise au courant. La partie la plus importante est la grammaire, comprenant une phonétique très détaillée, une morphologie et une syntaxe, cette dernière brève, mais apportant des faits nouveaux. Le choix des inscriptions se distingue de ceux qui ont été déjà publiés par l'abondance de l'annotation, qui ne concerne pas seulement les formes dialectales, mais les choses, toujours avec des renvois bibliographiques soignés. Il y a une bonne carte de la distribution des dialectes dans le monde grec. L'exécution matérielle est parfaite.

S. R.

David Randall-Mac Iver. *The Iron Age in Italy. A study of those aspects of the early civilization which are neither Villanovan nor Etruscan;* in-4°, xi-243 pages, avec 47 planches et 90 figures. Oxford, Clarendon Press, 1927. — L'auteur, déjà connu comme égyptologue, consacre depuis quelques années son activité scientifique à l'étude des civilisations de l'âge du fer en Italie. En 1924, il a publié un volume, richement illustré, intitulé *Villanovans and early Etruscans*, dans lequel il estimait que les Villanoviens sont entièrement distincts des Étrusques, qu'ils se sont établis à Bologne au moins cinq siècles avant eux et qu'ils les ont précédés de deux siècles au moins en Étrurie et dans le Latium. La civilisation qu'ils apportèrent doit être rattachée étroitement à celle de l'âge du fer dans l'Europe centrale et n'a subi qu'assez tard l'influence de l'Orient méditerranéen. Le présent volume fait suite à cet ouvrage et traite des premiers âges du fer dans l'Italie septentrionale, Vénétie et Lombardie centrale, Picenum et Ombrie méridionale, Campanie, Calabre, Apulie et Sicile. On y retrouve les mêmes vues ingénieuses, la même documentation riche et précise dont l'utilisation est rendue plus facile par d'excellentes planches judicieusement établies.

M. Randall-Mac Iver divise les populations italiennes de cette période en deux grands groupes qui se différencient par leurs coutumes funéraires. De part et d'autre d'une verticale tirée de Rimini à Rome, les régions septentrionales sont occupées par des peuples pratiquant l'incinération; dans les provinces méridionales règne l'inhumation. Les habitants de la région d'Este ont joué un rôle important à côté des Villanoviens. Arrivés plus tardivement (Este I = Benacci I à Bologne), ils ont pris la place des néolithiques qu'ils ont supplantés. Alors que la forme des tombes et une bonne partie des mobiliers qu'elles contiennent témoignent d'une étroite parenté avec le groupe de Bologne, l'industrie des bronziers montre l'existence de deux centres de production indépendants; peut-être les nouveaux venus étaient-ils en possession de techniques plus parfaites. Ils ont entretenu des relations avec les pays danubiens comme le prouve la présence d'épées hallstattiennes, mais ils sont

restés en dehors des routes suivies par le commerce de l'Égée; le nord de l'Adriatique paraît alors comme une mer fermée qui n'a pas été fréquentée par les trafiquants orientaux. Les ceintures et les situles de bronze de la troisième période d'Este ont leurs origines dans les objets de bronze des périodes précédentes; le décor assez pauvre au début va en s'enrichissant pour aboutir aux scènes figurées sur la situle Benvenuti, mais alors apparaît l'influence étrusque qui pénètre par Bologne. Este devient le centre où se fabriquent ceintures et situles que répand le commerce.

En Lombardie, les centres de civilisation doivent être recherchés autour des Iacs Majeur et de Côme; ils ont été découverts aux abords des grandes voies de pénétration qui mènent de la montagne à la plaine. Ce sont les établissements occidentaux des groupes d'incinérants.

Repoussés par les Villanoviens, les habitants du Picenum ont développé d'importantes relations avec les populations de la plaine hongroise et des Balkans; ils n'ont été qu'assez tardivement touchés par le commerce grec. Il n'en a pas été de même pour la Sicile dont la civilisation est bien connue grâce aux travaux de M. Orsi. Il faut désormais regarder vers la Grèce lorsqu'on veut expliquer les origines de certains types de décor ou d'objets.

R. L.

O. A. Daniellson. *Etruskische Inschriften in handschriftlicher Ueberlieferung.* Upsal et Leipzig (Harrasowitz); 1928; in-8, 85 pages. — On trouve, dans cette brochure pleine de savoir, une quarantaine de textes étrusques inédits, des copies anciennes de beaucoup d'autres et une variété de faux sortis de la fabrique d'Annus de Viterbe. Les deux collections manuscrites publiées sont à Munich (*Schedae Monacenses*) et au British Museum (*Schedae Londinenses*), cette dernière de beaucoup la plus importante. Les historiens de l'humanisme liront avec intérêt les pages 2-18 relatives à Annus, dont il n'existe pas encore de biographie digne de foi (l'opuscule de Giambelli, 1882, est qualifié de *dilettantisch und ohne eigentlichen Wert*).

S. R.

Aldo Neppi Modona. *Pitture etrusche arcaiche. Le lastre fittili policrome ceretane* (extr. de l'*Emporium*, février 1928). — Brochure richement illustrée, ayant pour point de départ les plaques peintes découvertes en 1874 à Cervetri et acquises par le Musée britannique; d'autres ont passé au Louvre avec la collection Campana. Les éléments du décor sont dus à l'art ionien archaïque et à celui de Corinthe; le sentiment est bien étrusque; l'interprétation des scènes reste difficile. Rien de nouveau.

X.

Antonio Cavallazzi. *La cura della Malaria, della Cefalea et della Larin-gite nel piombo etrusco di Magliano.* Turin, Bocca, 1928; in-8, 55 pages et 14 figures. — *La stele etrusca di Novillara al duce caduto in battaglia.* Turin, C. Crudo; in-4°, 16 pages, avec 15 figures. — Il semble que la seule annonce du congrès d'étruscologie de Florence (mai 1928) ait suffi pour mettre bien des imaginations chimériques en mouvement. Aux traductions qu'on nous offre ici ne peut répondre que le sage conseil d'Horace : *Naviget Anticyram.* Mais il y a quelques bonnes images.

S. R.

André Langie. *Un peu de lumière sur la langue étrusque.* Lausanne, 1928; in-8, 36 pages. — « Il se peut qu'une partie des mots de la langue étrusque proviennent d'une autre source, mais le fond de la langue est, sans conteste, d'après les pages qui précèdent, indo-européen. » Cette illusion a été celle de bien des chercheurs; en voici un de plus. Les essais de déchiffrement et de traduction sont plus qu'inquiétants.

S. R.

Bildertafeln des Etruskischen Museums (Helbig Museum) der Ny Carlsberg Glyptotek. Copenhague, 1928; in-8, 144 pages. — Jacobsen eut l'idée généreuse d'attacher le nom de W. Helbig à la section étrusque de son Musée de Ny Carlsberg. Après le catalogue de cette précieuse collection, sans rivale ailleurs qu'en Italie (*Rev. arch.*, 1911, II, p. 479), voici près de 150 pages d'excellentes similigravures qui reproduisent tous les objets importants. S'il est permis d'exprimer un regret, c'est que les légendes soient trop brèves; la matière même n'est pas indiquée. Il peut être parfois incommodé de recourir au volume de texte. Nombre d'objets sont inédits et ce joli livre est désormais de ceux dont un historien de l'art italien ne se passe point.

S. R.

Michael Rostovtzeff. *Mystic Italy.* New-York, N. Holt, 1928; in-8, 176 pages, avec 24 planches. — « Titre un peu prétentieux », dit l'auteur dans sa préface. Je répondrai: titre bien connu, puisque c'est celui d'un livre fort lu de feu Gebhart (1890). Mais ce dernier concerne le moyen âge; ici, il est seulement question de l'Italie antique, Campanie et Rome, étudiées à ce point de vue par un esprit vigoureux, qui se méfie fort des hypothèses tentantes. Résumer en détail ces leçons — car ce sont des leçons faites en 1927 à Brown University — impliquerait des discussions qui pourraient mener loin; qu'il me suffise d'en signaler l'intérêt, accru par la possibilité qu'a eue l'auteur d'étudier, à Pompéi, des documents encore inédits. Voici quelques lignes bonnes à retenir: « Tout dépend ici de l'interprétation de monuments archéologiques. Ceux seulement dont c'est le métier savent combien cela est difficile, surtout s'il s'agit de monuments qui concernent des idées religieuses et des rites. Il est aisément de voir trop ou trop peu, de s'arrêter aux détails et de négliger l'essentiel. Les symboles, en particulier les symboles mystiques, sont difficiles à comprendre et l'on peut être tenté de voir un symbole ou un rite mystique là où il n'y a rien de tel. » Assurément, et l'on pourrait ajouter: *exempla terrent*¹.

S. R.

R. Rice Holmes. *The architect of the Roman Empire.* Oxford, Clarendon Press, 1928; in-8, vr-285 pages, avec cartes. — Celui qui citerait ce savant ouvrage dans une bibliographie de l'architecture serait digne de figurer à côté du Belge Namur qui inséra, dit-on, *Indiana* dans sa bibliographie des *ana*. Il s'agit de tout autre chose, d'Octave et de la période de transition entre la République et l'Empire, à laquelle présida cet astucieux jeune homme

1. En ce qui concerne la basilique de la Porta Maggiore, l'auteur suit, à quelques détails près, le brillant ouvrage de Carcopino (p. 173); il a donc été entièrement « retourné ».

et que la figure de la dernière des Lagides rend si romanesque. L'auteur, après avoir publié une histoire très détaillée des années 81 à 44 avant J.-C., avait entrepris celle de l'âge d'Auguste; mais, craignant de ne pouvoir terminer cet immense travail, il se décida à en publier, à part, comme le premier chapitre, depuis la mort de César jusqu'à la fondation du Principat (44-27). On sait quel juste crédit s'est acquis M. Rice Holmes par ses ouvrages précédents, ceux surtout qui concernent la Gaule et la Bretagne au temps de César. Il est pénétré des auteurs anciens et également informé de tout ce qu'en ont tiré les modernes¹, dont il sait au besoin relever les inexactitudes, comme lorsqu'il se demande (p. 260), à propos d'assertions téméraires de M. Ferrero²: « Rêvait-il, ou la tentation de broder était-elle pour lui irrésistible? » S'il lui arrive, à son tour, de rêver ou de broder, j'avoue ne m'en être pas aperçu.

S. R.

F. Lot. *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*. Paris, Renaissance du Livre, 1927 (Bibl. de Synthèse historique, XXXI); in-8, xxvi-513 pages, avec 3 planches et 3 cartes. — Bon livre bien écrit, d'une science très sûre³. Ce n'est pas une philosophie de l'histoire, mais une histoire philosophique, où les idées générales se dégagent du tumulte des faits et les dominent. De ces idées, la plus frappante est peut-être celle-ci. Justinien, par sa vaine tentative de reconstituer l'Empire, fut un malfaiteur, car son œuvre artificielle « aboutit à laisser l'Italie sans défense contre les Germains du Danube et à livrer l'Afrique aux Berbères ». L'auteur n'admet pas la doctrine très répandue de la régénération, par les Barbares, du monde antique épuisé. Ces gens n'ont rien régénéré du tout; les monarchies franque, visigothique, ostrogothique « sont autant de Byzances germaniques, alliance de la décrépitude et de la barbarie ». L'idée non moins familière que l'Église aurait exercé, dès l'abord, une influence bienfaisante, n'est pas davantage à retenir; en vérité, « elle se montra impuissante à améliorer, si peu que ce fût, les nouvelles sociétés ». Il n'en fut pas de même après l'an 1000, dans la seconde partie du moyen âge, quand la Papauté et le régime féodal réorganisèrent l'Europe sur de nouvelles bases et préparèrent, à défaut de le réaliser, un avenir meilleur.

S. R.

Chr. Huelsen. *The Forum and the Palatine*. Translated by **Helen H. Tanner**. New-York, Bruderhausen, 1928; gr. in-8, 99 pages, avec 65 planches, 1 plan et 30 figures. — Nous avons rendu compte (1927, II, p. 317) de la nouvelle édition, publiée en 1926, du livre de Huelsen, *Forum and Palatin*.

1. P. 90, une note prouve qu'il a lu le brillant article de M. Jeanmaire, publié ici même, mais il aurait dû en faire plus d'usage.

2. C'est le moderne qu'il cite le plus souvent, mais rarement pour approuver ses hypothèses.

3. L'archéologie et l'histoire de l'art ne sont pas négligées et le peu que l'auteur en a pu dire est généralement exact (réserves à faire p. 161 sq.). Voici une phrase à retenir (p. 169): « Pourquoi ne pas l'avouer? L'art antique est monotone. » Il est bon de dire quelquefois ce que l'on pense, sans respect pour les clichés admiratifs. — P. 174, l'explication du nom des *Ennéades* de Plotin est inexacte; il y a six *Ennéades*, non pas neuf. — P. 178, le *Pervigilium* n'est nullement daté; il peut être du v^e siècle.

Voici une traduction anglaise qui a, sur l'original allemand, plusieurs avantages : elle a été relu et annotée à deux reprises par l'auteur, qui y a introduit de nombreux changements; M. Huelsen a ajouté 15 pages de références aux sources et à la bibliographie récente (p. 81-96). La traductrice est d'ailleurs elle-même bien informée du sujet, ayant publié un petit livre sur le Forum (2^e éd. 1909) et des rapports sur les fouilles qui s'y poursuivaient (*Röm. Mitth.*, 1902 et 1905). Les planches sont bien tirées sur beau papier et le tout se présente sous un aspect agréable. L'historique des fouilles du Forum et du Palatin aurait besoin, à mon avis, d'être développé.

S. R.

Em. Lœwy. *Die Anfaenge des Triumphbogens*. Vienne, Schroll, 1928; gr. in-4^o, 40 pages, avec 3 planches et 89 gravures (nouvelle série du *Jahrbuch der Kunsthistor. Sammlungen*, paraissant sous forme de monographies). — L'arc dit *Fornix Fabianus*, à Rome, célébrait la victoire remportée en 121 sur les Allobroges et les Arvernes par les consuls Domitius Ahenobarbus et Fabius Maximus. Au lieu même de la bataille, en Gaule, les vainqueurs avaient élevé des tours de pierre, ornées des dépouilles des ennemis. Vers 1540, les restes de l'arc de Fabius à Rome furent découverts sur le forum; un témoin atteste qu'on y voyait des boucliers et des images de la Victoire. Telle serait, suivant M. Lœwy, l'origine commune (elle-même peut-être d'inspiration pergaménienne) du décor des arcs de triomphe romains élevés vers le début de notre ère. La question de l'origine occidentale (étrusque) ou orientale de l'arc, au point de vue de l'architecture, ne peut encore être décidée; mais l'hypothèse de M. Lœwy sur le rôle éminent joué par l'arc de Fabius, prototype des autres et de tous les trophées d'armes gauloises, doit être accueillie avec faveur. Ce mémoire est richement illustré.

S. R.

David M. Robinson. *Roman sculptures from Colonia Caesarea (Pisidian Antioch)*. Extrait de l'*Art Bulletin*, vol. IX; gr. in-4^o, 69 pages, 128 figures. — Commencées avant la guerre par Sir W. Ramsay, continuées depuis par l'Université de Michigan, les fouilles d'Antioche de Pisidie ont donné, outre un document épigraphique de premier ordre — réplique des *Res gestae* d'Ancyre — une série de statues, de reliefs et surtout de décorations sculpturales qui sont d'une réelle beauté. Des trois édifices dont ils proviennent, temple d'Auguste, triple porte de la ville, Propylées, un architecte, M. Fred. J. Woodbridge, a tenté de hardies et élégantes restaurations. La meilleure sculpture est une tête d'Auguste où l'éditeur, je ne sais pourquoi, reconnaît une influence pergaménienne; il voit d'ailleurs du pergaménien un peu partout, surtout là où sont figurés des captifs et des trophées. Un relief très curieux (fig. 51), provenant de la frise des Propylées, représente un bouclier oblong avec quatre ornements en S. — Ce qui est dit de l'arc d'Orange (p. 37, note 65) est bien singulier, car nous possédons à ce sujet un texte antique, marseillais, qui tranche la question de date, de sorte que l'attribution à l'époque d'Auguste est insoutenable.

S. R.

Stefan Paulovics. *Die römische Ansiedelung von Dunapentele (Intercisa). Geschichte der Ueberreste, Bibliographie der Forschungen, Fundergebnisse von*

1926. *Archacologia Hungarica, Acta archaeologica Musei nationalis hungarici*; un volume in-^{fo} de 128 pages, 4 planches et 67 figures. Buda-Pest, 1927.

— Après avoir exposé, dans un chapitre d'introduction, les principaux résultats acquis par les travaux de déblaiement entrepris depuis le début du siècle dans les ruines de Dunapentele (comitat de Weissenburger), l'auteur décrit les vestiges du camp occupé par la deuxième légion *Adjutrix* : l'enceinte a été reconnue sur trois de ses faces, le *praetorium*, des bains et quelques constructions ont pu être partiellement dégagées. La campagne de fouilles de 1926 a porté sur le déblaiement d'une partie du vaste cimetière qui s'étend au sud du camp. Les tombes, qui appartiennent au IV^e siècle après J.-C., offrent parfois cette particularité d'être revêtues intérieurement de grands fragments de marbre sculptés (scènes de chasse dans l'amphithéâtre, combats de gladiateurs) ; plus rarement le cadavre a été déposé dans un sarcophage. Ce sont pour la plupart des tombes de militaires ayant appartenu à la garnison du camp. Les mobilier assez riches comprennent quelques objets d'or et d'argent, des poteries et des verreries. Le texte hongrois est accompagné d'une traduction allemande.

R. L.

Silvio Ferri. *Tracce del passaggio degli Argonauti à Bengasi*. In-4^o, avec figures, extr. de *Historia*, juillet-septembre 1927, p. 66-111. — Les fouilles de Bengasi ont donné un édicule orné de quatre personnages debout en relief, le tout polychrome (en couleurs dans *Africa italiana*, 1927, planche à la page 102). La figure mutilée, à l'extrême gauche, est certainement Athéna, avec casque et bouclier; celle qui lui fait pendant doit être Artémis; les deux autres sont énigmatiques (Ulysse et un prêtre-roi?). Les inscriptions gravées sur ce marbre ne nous éclairent pas. Pour les deux personnages inconnus, on pense volontiers à des héros locaux et l'on se souvient du mythe des Argonautes dans la Grande Syrte; mais tant que ce monument restera aussi isolé, toute conclusion sera téméraire et le flot de l'éruption coulera en vain.

S. R.

J. Sautel. *Vaison dans l'antiquité*. T. I. *Histoire de la cité, des origines jusqu'aux invasions barbares*; in-8^o, xxxviii-407 pages. T. II. *Catalogue des objets romains trouvés à Vaison et dans son territoire*; in-8^o, 630 pages. *Recueil documentaire illustré*; in-4^o, 106 planches et 2 plans. Avignon, Aubanel et Lyon, Rey, 1927. — L'ouvrage de M. l'abbé Sautel est une histoire très complète de la capitale des Voconces, reposant sur une sérieuse connaissance de nos antiquités nationales et sur un ensemble très important de documents nouveaux recueillis par l'auteur au cours des fouilles qu'il poursuit à Vaison depuis 1908. La ville apparaît comme l'un de ces petits centres si nombreux en Gaule où, pendant trois siècles, se concentreront les industries et les commerces nécessaires aux besoins de la campagne environnante. Bien des détails — même importants — de la topographie échappent encore : on ignore l'emplacement du marché et des sanctuaires et il paraît difficile de fixer exactement le plan général et les limites de l'extension de la cité. Heureusement, les fouilles de M. Sautel au théâtre, à l'aqueduc du Groseau et le long des quais de l'Ouvèze ont apporté des éléments nouveaux et importants à l'histoire monumentale.

Les planches du *Recueil documentaire* sont bonnes; cependant il manque une carte archéologique sur laquelle on aurait reporté les découvertes préhistoriques dont nous entretient l'auteur dans le premier chapitre de son histoire. D'autre part, tout ce premier volume manque de dessins et les planches consacrées à la reproduction des petits objets sont souvent bien compactes et d'une lecture difficile. Enfin, je reprocherais à M. Sautel de nous avoir submergé sous l'amas des documents publiés dans le *Catalogue*. Il y a là une masse de débris sans aucun intérêt dont la description ne s'imposait pas; un inventaire raisonné des principales découvertes aurait certainement rendu plus de services. Ces quelques chicanes ne m'empêchent pas de rendre hommage à la science et au dévouement de l'auteur dont l'ouvrage apporte une utile contribution à l'étude des cités de la Gaule romaine.

R. L.

Léon Coutil. *Les ruines romaines de Noyers-sur-Andelys*. Évreux, Hérissey, 1928; in-8, 15 pages, avec figures. — Au lieu dit *les Cateliers* près des Andelys, des fouilles, faites en 1899 et 1927, ont fait reparaître les restes d'un des plus grands théâtres de la Gaul (120 m.), bien que la localité d'Andelius ne soit mentionnée qu'au ^{ve} ou au ^{vi^e} siècle. Les constructions sont mal conservées; sauf pour le mur circulaire qui entoure la *cavea* et le diamètre de la base avec la *scaena*, la maçonnerie paraît d'ailleurs avoir joué un rôle secondaire. On sera reconnaissant à l'auteur des fouilles du plan très lisible qu'il a publié.

S. R.

P. Wuilleumier. *Musée d'Alger. Supplément*. Paris, Leroux, 1928; pet. in-fol., 113 pages, 15 planches (*Musées de l'Algérie et de la Tunisie*). — Ce supplément au catalogue déjà ancien du Musée d'Alger est le bienvenu; on y trouve, pour la première fois, trois bronzes remarquables représentant des Néréides portées par des Tritons; il y a aussi une longue notice sur un « tabernacle du culte égyptien » trouvé à Lambèse (p. 60), mais la planche où sont réunis les petits bronzes qui l'ornaient (IX) est à peu près indéchiffrable. Qui distinguera jamais quoi que ce soit dans les deux Silènes, dans l'Anubis, dans le Thot? Des figurines mangées par l'oxydation doivent être dessinées sous les yeux de l'archéologue qui en déchiffre les restes; le photographe peut venir après, à moins qu'on ne se passe de lui. — Le texte ne manque pas d'intérêt, mais est disposé de façon peu pratique; se reporter d'une figure au texte est un travail, facilité, il est vrai, par un bon index, mais qui serait épargné au lecteur si un catalogue bref et précis faisait suite aux dissertations qui n'en tiennent pas lieu. La bibliographie n'est pas irréprochable¹.

S. R.

G. Méautis. *Bronzes antiques du canton de Neuchâtel*. Neuchâtel, Université, 1928; in-8, 56 pages, avec 9 planches. — A la suite d'une importante étude sur l'art alexandrin — où il reprend, contre Ch. Picard, les idées de Schreiber — et d'un amusant chapitre sur les rapports du drame satyrique

1. L'ouvrage qui m'est attribué, *Répertoire de têtes antiques*, a le tort d'être inexistant (p. 4); celui qui est visé n'est, hélas! pas un répertoire, qui serait bien nécessaire dans le même format.

avec l'art, l'auteur étudie les bronzes gréco-égyptiens du Musée ethnographique de Neuchâtel, puis les collections gallo-romaines de MM. Beau et Zbinden. Il y a là quelques objets fort intéressants, quoique modestes. A la planche III, reproduction meilleure de l'admirable négrillon en basalte de la collection Demetriou à Athènes; planche VI, joli Mercure trouvé à Dijon en 1922 (coll. Beau); planche VIII, Hercule de Landeron (canton de Neuchâtel), trouvé vers 1890 (coll. Zbinden). Le rhyton de la planche I, orné à l'extrême inférieure d'un masque tragique, inspire à l'auteur des doutes que partagera plus d'un lecteur

S. R.

Michel S. Ginsburg. *Rome et la Judée. Contribution à l'histoire de leurs relations politiques.* Paris, Povolozky, 1928; in-8, 189 pages. — Étude savante, mais assez difficile à suivre (et mal imprimée) de la période très obscure qui sépare la première alliance de la Judée avec Rome de l'insurrection qui devait aboutir à la fin de l'État juif. « Fidèle à ses méthodes traditionnelles, Rome n'anéantit pas d'un coup l'indépendance de la Judée, mais la restreignit peu à peu. Les monarques indépendants furent remplacés par des gouvernants qui étaient nommés par Rome et dépendaient entièrement d'elle; ce régime fut plus tard aboli : des gouverneurs furent envoyés dans la Judée, fonctionnaires romains qui à chaque pas foulaien t aux pieds les coutumes indigènes. » L'auteur est à la fois bien informé et indépendant; il ne jure *in verba* d'aucun maître; une table des matières moins écourtée aurait mis en meilleure lumière ce qu'il y a d'original dans ses recherches et les distingue de celles dont la ruine de l'indépendance juive a jusqu'à présent été l'objet¹.

S. R.

E. H. Warmington. *The commerce between the Roman Empire and India.* Cambridge, University Press, 1928; in-8, x-417 pages, avec 2 planches. — Une bonne carte figure par à peu près les routes que suivait, tant sur terre que sur mer, le commerce entre l'Empire romain et l'Inde; le chapitre I^e en fournit le commentaire. Les deux suivants sont relatifs à la « découverte » des moussons et à ses conséquences, puis à la décadence du commerce italo-indien entre Néron et Marc-Aurèle, toute au bénéfice des intermédiaires, Perses, Arabes et Abyssins. Viennent ensuite quatre chapitres consacrés aux objets de ce commerce : animaux, végétaux et minéraux tirés de l'Inde, matières premières, objets fabriqués et numéraire exportés d'Italie. Il est constant que des sujets de l'Empire allaient souvent en Inde, alors que les Indiens ne dépassaient guère Alexandrie. Je ne doute cependant pas que l'auteur n'ait raison d'admettre une influence indienne sur le manichéisme, le gnosticisme et le néoplatonisme; quant aux influences gréco-romaines

1. Le système de la numérotation continue des notes (rejetées à la fin) est absurde. J'ajoute qu'une thèse de doctorat, comme celle-ci, est une suite de *propositions suivies ou précédées de discussions*; pourquoi les éminents professeurs de la Sorbonne n'enseignent-ils pas à leurs élèves qu'il faut isoler (typographiquement ou dans la marge) l'énoncé de chaque proposition et en présenter un tableau synoptique à la fin? Ce n'est pas au lecteur à faire un travail pénible qui incombe proprement à l'auteur.

sur l'Inde, elles deviennent plus apparentes de jour en jour. Bon index, mais avec des rubriques parfois mal choisies (p. ex. *Luxury*, suivi de 36 chiffres!)¹.

S. R.

H. St. J. Thackeray. *Some aspects of the Greek old Testament*. Londres, Allen et Unwin, 1928; in-12, 64 pages. — En 1923, le rabbin Gaster a soutenu que la Septante n'était pas alexandrine, mais palestinienne, destinée à servir de digue à la vague hellénique qui menaçait de submerger l'Orient; en traduisant en grec leur Bible, les Juifs auraient porté la guerre dans le camp ennemi. Le principal argument de Gaster est l'accord du texte avec le *Samaritikon*, version grecque appartenant aux Samaritains. M. Thackeray n'admet pas cette thèse et revient à celle de l'origine alexandrine, attestée, entre autres, par la lettre d'Aristéas, quelque frauduleux qu'en soient les détails. Il aborde ensuite la thèse de Wutz (1925), d'après lequel les traducteurs ne travaillèrent pas sur un manuscrit hébreu, mais sur un texte hébreu transcrit en caractères grecs; la même idée avait été exprimée en 1772 par Tychsen. M. Thackeray ne l'admet pas davantage, car si Wutz a cité des exemples d'erreurs dues à la confusion de lettres grecques, il y en a beaucoup plus qui s'expliquent par la ressemblance de lettres hébraïques, comme *resch* et *daleth*. Enfin, il s'occupe de passages où la Septante, antérieure de mille ans à nos plus anciens manuscrits de la Bible hébraïque, permet d'entrevoir un texte moins altéré, notamment dans les parties lyriques, extraites de vieux recueils de chants oubliés. Cette instructive conférence se termine par des hypothèses sur l'*Épître de Jérémie*, dénonciation du culte babylonien de Tammuz.

S. R.

Arthur Weigall. *The paganism in our christianity*. Londres, Hutchinson, s. d. (1928); in-8, 253 pages. — « Je pense qu'une bonne partie de la doctrine chrétienne généralement acceptée dérive de sources païennes et non de J.-C.; bien plus, une forte part du christianisme ecclésiastique est si bien un paganism rhabillé qu'on en pourrait presque parler comme de la dernière forteresse des vieux dieux païens... Mais le Jésus de l'histoire, distinct du Jésus de la théologie, reste *la voie, la vérité et la vie*² ». Ces deux propositions de la préface marquent l'esprit de cet ouvrage. L'auteur, connu comme égyptologue, est moins au fait des textes classiques et patristiques, qu'il cite parfois de seconde main³; il a le tort de prendre au sérieux l'aventureux J. M. Ro-

1. Si l'auteur avait connu mon mémoire sur le corail en Gaule (*Rev. celt.*, 1899, p. 12), il aurait interprété plus exactement un texte de Plin (p. 263).

2. M. Weigall trouve le Jésus historique dans ses discours, dérivés de collections faites par Marc et Matthieu, et estime que ses discours sont confirmés par ce que les synoptiques racontent de sa vie. C'est à peu près le point de vue de Renan, avec un événémerisme plus grossier (Jésus n'est pas mort sur la croix, etc.). L'absence presque complète de récits relatifs à l'enfance de Jésus prouve que les évangélistes *were not romancing* (p. 57). Il y aurait trop long à dire sur tout cela.

3. Ainsi, p. 81, d'après Robertson, il prétend que, suivant *Lucain*, Prométhée aurait été crucifié; il s'agit de *Lucien* et ce que nous savons du supplice de Prométhée ne dérive pas du passage visé. — P. 165, Abélard n'a nullement été condamné à la prison perpétuelle. — Écrivant en 1928, après le rejet du nouveau *Prayer-book* par la Chambre des Communes, l'auteur ne sait encore rien du texte slave de Josóphc (déjà donné chez nous dans la *Rev. arch.*, 1926, I, p. 322, et *Rev. crit.*, 1925, II, p. 434).

bertson et trouve moyen, dans un chapitre sur Mithra, de ne pas citer Cumont¹. L'ensemble n'en est pas moins instructif et très lisible.

S. R.

J. Vürtheim. *Aischylos Schutzflehende*. Amsterdam, H.-J. Paris, 1928; gr. in-8, 253 pages, avec gravures. — Édition vraiment monumentale des *Suppliantes*, avec longue introduction, commentaire, illustrations empruntées aux vases et aux peintures, etc. Élève d'Usener, l'auteur ne considère pas les questions en helléniste seulement, mais en ethnographe, en comparateur; on voudrait s'arrêter sur mainte dissertation curieuse insérée dans son texte, par exemple sur les *Medizin-männer* ou *iatromanteis* (p. 60 sq.). Une grande connaissance des moindres textes de scoliastes et de lexicographes s'associe à celle des ouvrages modernes qui cherchent à expliquer les Grecs anciens par les demi-civilisés de notre temps. — P. 44, il y a plus de trente ans que personne n'attribue plus à Dürer le chef-d'œuvre franco-flamand de l'église de la Madeleine à Aix!

S. R.

Mario Meunier. *Aristophane. Les Oiseaux*. Trad. nouvelle. Paris, L'Artisan du Livre, 1928; in-8, 187 pages. — Traduction plus lisible, mieux disposée et faite sur un meilleur texte que celle de Poyard, d'une comédie qu'une récente adaptation française, jouée avec grand succès, a rendue aussi populaire que *Lysistrata*. L'avant-propos n'est pas un simple exposé du sujet. « Contrairement à l'avis de M. Maurice Croiset (1906), qui croit que nulle intention directrice ne conduit la fantaisie des *Oiseaux*, M. Gustave Dentu (1907) présume, et nous le pensons avec lui, que cette pièce a pour but générique de railler l'ambition politique des Athéniens et leur manie de la guerre... Les Oiseaux seraient le symbole des Athéniens avant et après l'arrivée des sophistes et des politiciens (Pisétaires). »

X.

W. A. Oldfather. *Contributions toward a bibliography of Epictetus. Appendix : Jacob Schenk's translation of the Encheiridion, Basel, 1534*. University Press, Illinois; in-8, xii-201 pages, avec planches en fac-similé. — En préparant son édition et traduction d'Épiciète pour la *Loeb Library* (1925), M. Oldfather a commencé par rédiger une bibliographie de son auteur; quand il s'est aperçu qu'il en avait déjà plus que les bibliographies imprimées, il s'est décidé à compléter la sienne et à en faire un livre. Les quelques sondages auxquels je me suis livré m'ont convaincu qu'il a travaillé avec conscience; j'aurais pourtant à dire sur la page 133, relative aux traductions françaises. L'auteur se serait instruit en lisant la bibliographie que j'ai ajoutée à l'article *Épiciète* de la dixième édition du *Dictionnaire de Dézobry*. Faut-il qu'un excellent livre comme les *Extraits des grands philosophes* de Fouillée soit si mal connu que M. Oldfather, après avoir cité un travail purement « alimentaire² » du même (Xénophon, *Entretiens*, etc., 1872), donne le titre des *Extraits* (1877) et ajoute : *Apparently a later edition of the preceding!* S. R.

1. Il le cite ailleurs (p. 234).

2. A l'usage de nos jeunes lecteurs, je rappelle que l'excellent humaniste Gérusez qualifiait d'« alimentaires » certains ouvrages élémentaires bâclés par les universitaires de son temps.

B. L. Ullman *Sicconis Polentoni scriptorum illustrium libri*. American Academy in Rome, 1928; in-8, 520 pages et 5 planches. — On n'avait encore publié que des fragments, et encore d'après de mauvaises copies, de cette première histoire de la littérature latine, écrite en 18 livres par Sicco Polenton (1437), qui vécut à Padoue où il se forma sous Jean de Ravenne (1376-1447). Grâce à M. Ullman, qui a découvert un manuscrit complet, de la main de l'auteur, au Vatican, nous avons maintenant ce *Sicco integer* dont M. Sabbadini, dès 1889, réclamait la publication. Sicco a plus de zèle que de talent; il est rare qu'il nous apprenne quelque chose. Voici pourtant du nouveau. Sicco a eu connaissance de la *Consolatio* attribuée à tort à Cicéron; or, on faisait honneur, si j'ose dire, de ce faux habile à Sigenius (1523-1584); ce grand érudit est donc hors de cause et le cicéronien coupable doit être cherché au XIV^e siècle ou plus tôt, dans l'entourage de Pétrarque.

S. R.

La nécropole de Vendel, explorée par **Hjalmar Stolpe**, décrite par **Hjalmar Stolpe et T. J. Arne**, dessins tracés par **O. Sörling**. Kungl. Vitterhets historie och antikvittetsakademien, monographie n° 17; un volume in-f° de 64 pages, 52 planches et 16 figures. Stockholm, Akademiens Förlag, 1927. — Dans cette édition française de la publication suédoise parue en 1912, la description des tombes a été complétée par les notes, plans et relevés retrouvés dans les papiers laissés par feu H. Stolpe qui, en 1881-1882 et 1893, dirigea les fouilles entreprises dans le cimetière de Vendel, canton d'Örbyhus, en Upland septentrional. Cette région constituait, dès le VII^e siècle de notre ère, l'une des contrées les plus peuplées du pays, en communication, par la rivière de Vendel, avec la région d'Upsal et la vallée du Mälar. Les quatorze sépultures découvertes sont des tombes en barque. De la charpente du navire, il ne subsiste rien, mais par la disposition des rivets dans le sol on a pu reconstituer la forme de ces embarcations: c'étaient des « bateaux pointus à encouture d'environ 9 mètres de long bordés à clin », disposés dans des fosses orientées N.-E.-S.-O. Le défunt gisait à environ 2 mètres de la poupe, les pieds tournés vers la proue. Près de lui avaient été placées ses armes, une ou plusieurs épées, un ou deux boucliers, une cotte de mailles, un couteau, des flèches, une lance et une hache. Quatre casques, ornés de plaquettes décorées de représentations de fantassins et de cavaliers ou d'animaux stylisés, ont été également recueillis. A l'avant du navire avaient été placés divers ustensiles de ménage, une marmite et sa crémaillère, un gril, une fourche, une broche, un marteau, des mors et des harnachements de chevaux richement ornés d'émail ou de bronze doré. Près du bateau, à tribord, dans les tombes les plus anciennes, étaient étendus les squelettes de trois chevaux; à bâbord, tout à fait à l'avant, gisaient les restes d'un bovidé, de moutons et de porcs. Dans les sépultures les plus récentes, il n'y a plus que deux chevaux placés l'un à côté de l'autre, près de la proue, de même que dans les tombes de Björkö. Il semble qu'avant le comblement définitif de la fosse le navire ait été recouvert d'une armature en écorce de bouleau. Le cimetière de Vendel a été utilisé depuis le VII^e siècle jusqu'à vers la fin du X^e.

R. L.

Jean Bonnerot. *La Sorbonne*. Paris, Presses universitaires, 1927; in-8, VIII-228 pages, avec 17 planches. — Les archéologues trouveront de l'intérêt à la description détaillée de l'église, déjà plusieurs fois étudiée, mais trop peu connue; l'auteur, Jacques Lemercier (1585-1654), est loin d'avoir acquis la réputation qu'il mérite (portrait, pl. XV). C'est le recteur Liard qui eut l'idée d'en faire une sorte de « Westminster universitaire »; le projet de Nénot, en 1883, faisant d'elle une salle de lecture et un dépôt de livres, a été abandonné¹.

S. R.

Hubert Philippart. *Collections d'antiquités classiques aux États-Unis* (Supplém. à la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juillet 1928). In-8, 56 pages, avec 6 planches. — Grâce à l'*Educational Foundation*, l'auteur, bon connaisseur de l'art grec, a pu visiter les principales collections d'antiquités classiques aux États-Unis. Il nous en donne ici des catalogues sommaires, ne mentionnant que les pièces importantes et accompagnant souvent ses descriptions de quelques remarques personnelles. Bien entendu, il n'a pu voir toutes les collections (liste dans *Museum Work*, 5 avril 1926, p. 130-155), mais il a bien vu celles qu'il a visitées. Son article m'a appris bien des choses que j'ignorais sur les migrations récentes d'œuvres d'art. Il a raison de maintenir l'authenticité du second relief Ludovisi, contestée à la légère par des savants en Angleterre et en France. — P. 55, la petite Aphrodite anadyomène de Benghazi est dans la collection Popham (non *Papham*); même page, *Héphaiostos* est une coquille. Mais il y en a peu².

Eugenia Strong. *La Formazione delle Accademie e Scuole straniere di Roma* (extr. de *Capitolium*, mai 1928). In-4°, 18 pages, avec nombreuses illustrations. — Bon résumé bien illustré, mais incorrectement imprimé, de l'histoire des Écoles ou Instituts étrangers à Rome. — P. 9, Geffroy n'a pas été le biographe de Mme de Maintenon, mais l'éditeur de ses lettres; il n'est pas question de ses travaux, autrement importants, sur l'histoire de Suède. La direction et la personne d'Edm. Le Blant sont entièrement passés sous silence, ce qui est injuste; Le Blant n'était pas seulement un savant homme et un fureteur habile, mais un « animateur ».

X

Louis Réau. *Histoire de l'expansion de l'art français*. Belgique et Hollande, Suisse, Allemagne, Bohême, Hongrie. Paris, Laurens, 1928; gr. in-8, 332 pages avec 49 planches. — Ce savant ouvrage, le deuxième d'une série qui doit en comprendre trois (tome I, *le Monde slave et l'Orient*, 1924) n'est pas tout entier en dehors du cadre de notre *Revue*, ce qui me vaut le plaisir de l'annoncer ici. L'auteur remonte, en effet, au moyen âge et à la Renaissance pour étudier l'expansion de notre art vers les pays voisins et même lointains; dès le début,

1. A l'encombrement de la bibliothèque de l'Université, il n'y a qu'un remède: la mise en magasin (dans de vastes sous-sols asséchés) des livres morts, qui sont l'immense majorité. Les actes de décès seraient aisément et rapidement dressés par trois savants non spécialisés, comme il en existe heureusement encore quelques-uns.

2. Du même: *Travaux récents sur la céramique grecque*, extrait de la *Revue belge de philol.*, 1928, n° 2.

il rencontre ce qu'on peut appeler la question *franco-flamande* et écrit un peu hardiment : « Jan van Eyck séjournna certainement à la Cour de Bourgogne où il peignit sans doute la Vierge du chancelier Rolin. » Que nous sommes encore loin de savoir cela ! Le paysage au fond de ce chef-d'œuvre n'a certes rien de bourguignon. — Une intéressante distinction est faite (p. 7) entre les deux écoles de Fontainebleau, la première recrutée en Italie, la seconde dans les Pays-Bas, et M. Réau fait cas avec raison de la récente théorie de H. Kauffmann qui affirme l'origine française des maniéristes hollandais.

S. R.

L. Lieure. *L'École française de gravure des origines à la fin du XVI^e siècle.* Paris, Renaissance du Livre, 1928; in-8, 190 pages, avec 24 planches. — Alors qu'on a longtemps placé au xve siècle et en Allemagne l'origine de la gravure, MM. Courboin et Lehrs ont démontré de nos jours que la gravure sur bois était en usage en France vers 1370 et qu'un premier exemple de gravure sur métal paraît, en France aussi, vers 1379. C'est probablement dans les abbayes bénédictines de Bourgogne que le trafic des indulgences donna naissance à l'industrie de la gravure en relief, qui mit du temps à devenir un art; la gravure en creux se développa plus tardivement. La grande *Histoire illustrée de la gravure en France*, publiée par feu Courboin en 1923, nous a appris à cet égard bien des choses nouvelles que M. Lieure, le connaisseur le plus expert des eaux-fortes de Callot, a tantôt résumées, tantôt précisées, avec de bonnes illustrations à l'appui, en 19 chapitres, dont les plus nombreux concernent naturellement le xvi^e siècle. Sur la gravure en France à cette époque, l'auteur a déjà publié un ouvrage d'ensemble (1927, chez Van Oest); le précis un peu touffu qu'il donne maintenant est le fruit d'études personnelles et peut être lu avec confiance. Il y a de fréquents renvois, en chiffres romains, aux planches; mais celles-ci ne sont pas numérotées. Bon index.

S. R.

Émile Renders. *Un Meister Wilhelm von Köln et l'éénigme « Maître de Flémalle ».* Bruges, 1928; in-4^o, 11 pages, avec gravures. — Cette courte brochure comprend deux parties : 1^o un Christ entre la Vierge et sainte Catherine, de Meister Wilhelm de Cologne, acquis à Bruges par M. Renders. L'attribution est si évidente qu'il était bien inutile de publier une correspondance avec M. Friedlaender à ce sujet; 2^o des mains avec des têtes attribuées à Rogier et au Maître de Flémalle, à l'effet de prouver qu'ils ne font qu'un, thèse déjà soutenue par Firmenich Richartz (que l'auteur nomme tout à la fin) et, avec des arguments accessoires, dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques* (1918, p. 74-89), article que M. Renders ignore et que d'ailleurs je n'écrirais plus aujourd'hui tel quel. Le maître des admirables volets de Francfort ne peut être identique à celui de la Vierge Somzée-Salting et d'œuvres encore plus faibles. Comme l'a toujours dit Weale, il y a là plusieurs artistes à distinguer. Le mystère reste entier et ne saurait être éclairci que par des textes. Il n'en est pas moins utile de publier séparément des mains et des têtes, mais à la condition — ce qui n'est pas ici le cas — d'éviter des agrandissements qui sont toujours *flous*¹.

S. R.

1. Je n'admet pas du tout que l'*Annonciation* du Louvre soit une ancienne copie; c'est une merveille et de la main d'un grand maître.

Louis Gillet. *La peinture française. Moyen âge et Renaissance.* Paris, Vanoest, 1926; in-4°, 66 pages, avec 64 planches. — En présence d'une histoire de la peinture française jusqu'à Louis XIII en 56 pages, suivies de 64 planches, il serait injuste d'insister sur l'utilité de ces dernières, d'ailleurs d'une qualité très inégale et parfois franchement insuffisantes; le texte est l'œuvre d'un connaisseur qui a beaucoup lu, et sait présenter certaines questions encore très obscures sous un aspect où elles semblent clarifiées. Il faut aussi rendre hommage au goût de M. Gillet, par exemple quand il écrit, à propos de Bourdichon (p. 44): « Les fameuses *Heures d'Anne de Bretagne* sont d'une peinture léchée et d'un petit génie. On sent déjà le goût *chromo*. » Voilà pour répondre à des admirations excessives que la révélation des miniatures des Limbourg aurait dû calmer. Là où je ne suis pas du tout de son avis, c'est quand il met le Rétable du Parlement très au-dessus du chef-d'œuvre de la cathédrale de Moulins. Le tableau du Parlement est plein d'emprunts qui affaiblissent les modèles dont il s'inspire; l'idée de Durrieu, qu'il pourrait être d'un élève secondaire de Rogier, reste très digne d'attention. — Bonne bibliographie, mais où ne devrait pas figurer le *Jacques de Besançon*, livre désavoué par son éminent auteur; il y a quelques autres erreurs ou omissions¹.

S. R.

J. P. Richter. *La collezione Hertz.* Con una prefazione di **Robert Mond**. Leipzig, 1928 (*Bibliot. Herziana, Röm. Forschungen*, tome V). In-4°, 65 pages et 41 planches, dont 5 en couleurs (hors commerce). — Lors de la mort d'Henriette Hertz, fondatrice de la *Biblioteca Herziana* à Rome qui perpétue son nom, j'ai cru devoir lui consacrer une notice dans cette *Revue*, à cause des services qu'elle avait rendus à l'étude des arts classiques (1913, I, p. 414). La publication luxueuse de sa collection de tableaux, conservée au palais Zuccari, m'offre l'occasion de rendre un nouvel hommage à son goût et de louer aussi celui de l'éditeur de ce volume. Henriette Hertz ne possédait pas d'œuvres de tout premier ordre, bien que l'*Annonciation* de Filippo Lippi (pl. 23) ne soit pas loin d'en être une; mais la série des tableaux et fresques qu'elle acquit (notamment celles de Jules Romain à la villa Lante) fournit un nouveau et considérable complément à la liste des sujets antiques traités par les peintres italiens: rencontre de Janus avec Saturne, découverte de la tombe de Numa, fuite de Clélie, Saturne mutilant Uranus, Numa construisant le temple de Janus, Horatius Coclès, etc. Un panneau bien conservé, divisé en six compartiments, a été attribué par de bonnes raisons à Cavalini (pl. 17), dont l'activité, longtemps méconnue, est si importante pour les origines de l'art italien.

S. R.

W. G. Constable. *Paintings by Italian Masters in the possession of W. Harrison Woodward.* Oxford, University Press, 1928; in-fol., 25 pages et 26 planches. — Cette collection ne comprend pas de chefs-d'œuvre, mais

1. Le volume de M. Hourticq, le premier qui ait traité de l'art français dans son ensemble, n'est pas mentionné; tant on pardonne difficilement aux autres le tort qu'on leur a fait! (Voir *Mercure de France*, 15 mars 1925, p. 684). — Dire qu'il n'y a pas de tableau de Benedetto Ghirlandajo en France est une singulière erreur (voir *Bull. archéol.*, 1918, p. 201).

une suite de peintures allégoriques, mythologiques et historiques de la Renaissance italienne qui viennent compléter opportunément les listes de peintures de ce genre que j'ai publiées dans la *Revue* en 1915. — Pl. 1, Albane, *Diane et Actéon* (plutôt flamand d'exécution, nombreuses répliques); pl. 3-5, Balducci, *Saisons*; pl. 7, Bonifazio, *Coriolan*; pl. 13, 14, Cozzarelli et un Florentin, *Fuite de Camille*; pl. 15, Florentin, *Jugement de Pâris*; pl. 16, 17, Fungai, *Histoire de Scipion*; pl. 22, Michel de Vérone (?), *Jugement de Pâris*. Un joli panneau attribué à Paris Bordone (pl. 9) est simplement intitulé : *Une Idylle*; le véritable sujet, sans doute tiré d'un roman italien du temps, reste à découvrir. On connaît des scènes analogues dans l'œuvre de Bordone. La mythologie classique nous est beaucoup plus familière que la littérature d'imagination du xvi^e siècle, dont il serait intéressant de tirer et de classer les « motifs » à l'usage des interprètes d'œuvres d'art.

S. R.

Richard Offner. *Italian primitives at Yale University. Comments and revisions*. New Haven, Yale University Press, 1927; in-4°, 48 pages et nombreuses planches. — Ce volume de « commentaires et de revisions », très richement illustré, témoigne de la compétence de l'auteur en matière de peinture toscane antérieure ou postérieure de peu à Masaccio. Assurément, la collection Jarves ne comprend pas de grands chefs-d'œuvre, bien que l'*Annonciation* de Neroccio di Landi (n° 63) puisse faire envie à n'importe quel Musée; mais elle est particulièrement riche en œuvres très primitives et souvent hideuses du xiii^e siècle et fournit, à cet égard, des aliments substantiels à la curiosité des érudits. Peut-être y aurait-il lieu, dans une collection de ce genre, de faire entrer, sous forme de reproductions mécaniques soignées, les œuvres similaires encore dispersées en Italie; cela ferait comme un *Corpus* d'une école sans grands mérites d'art, mais dont l'étude s'impose comme une préface nécessaire à celle des maîtres de l'âge d'or. C'est en s'inspirant de cette idée que l'auteur a inséré, dans l'appareil des planches, un bon nombre de bonnes photographies d'après des œuvres analogues à celles qui font l'originalité de la collection de Jarves. Les commentaires témoignent d'un grand savoir, mais auraient pu être rédigés avec plus de simplicité et, disons-le, moins de jargon esthétique.

S. R.

R. Koechlin. *Les céramiques musulmanes de Suse au Musée du Louvre* (t. XIX des *Mém. de la miss. archéol. de Perse*). Paris, Leroux, 1928; gr. in-4°, 109 pages et 23 planches. — Les fouilles de M. Sarre à Samarra, ville florissante de 838 à 883 seulement, ont fourni des points de repère incontestés pour le classement des céramiques orientales; sa *Keramik von Samarra* (1925) est devenue aussi indispensable que la *Céramique archaïque de l'Islam* de feu Pézard (1920). Fort de ces deux appuis, auxquels son érudition sut en ajouter beaucoup d'autres, M. R. Koechlin nous donne un catalogue richement illustré des céramiques musulmanes découvertes au cours des fouilles de Suse et enfin réunies, au Louvre même, auprès de la salle D. de Glén. C'est d'ailleurs beaucoup plus qu'un catalogue. Sans doute bien des questions importantes resteront en suspens tant qu'on n'aura pas pratiqué de fouilles, à la recherche de débris céramiques stratifiés, à Bagdad ou à Ctésiphon; mais celui qui

verra un jour plus clair que M. Koechlin lui saura toujours gré d'avoir largement tiré le rideau. Planches irréprochables.

S. R.

R. Sherman Loomis. *The date, source and subject of the Arthurian sculpture at Modena* (extr. de *Medieval Studies*, Paris, Champion, 1927; in-8, 20 pages, avec 2 planches). — Le romaniste Foerster, en 1898, signala un épisode de la légende d'Arthur sculpté dans l'archivolte de la cathédrale de Modène. La date de cette sculpture a donné lieu à des discussions; M. Mâle l'a attribuée d'abord à la fin du XII^e siècle, puis à 1160; M. Faral la place en 1180. L'auteur du présent mémoire donne des raisons de croire : 1^o que l'archivolte a été sculptée entre 1099 et 1106; 2^o que le sculpteur venait de Bari, et était soit identique au Normand Wiligelmus, père de la sculpture lombarde, soit un auxiliaire de cet artiste. Assurément, il est étrange qu'un épisode arthurien ait été connu, en dehors des pays celtiques, avant 1106; mais l'histoire littéraire doit s'accommoder des témoignages monumentaux, si ceux-ci sont datés avec vraisemblance. Ils le sont ici d'après les détails des casques, qui sont fort intéressants à noter.

S. R.

Otto Cartellieri. *Am Hofe der Herzöge von Burgund*. Bâle, Benno Schwabe, 1926; gr. in-8, xi-328 pages, avec 25 planches. — La chevalerie expirante célébra ses derniers triomphes à la cour de ces barbares magnifiques que furent les quatre grands ducs de Bourgogne. Cette « très noble, resplendissante et opulente maison des Bourguignons », comme dit Jean Molinet, fut vraiment la robe de soie, tachée de sang et de boue, dont parle un autre historien à propos de la Renaissance italienne. M. Cartellieri n'en a pas raconté les vicissitudes politiques, mais en a exposé ce qu'on peut appeler les antiquités publiques et privées : le prince et sa cour, les chevaliers, les dames, les tournois, les fêtes, les bibliothèques, les œuvres d'art. Un chapitre spécial est consacré à la Chartreuse de Champmol, un autre à l'infâme affaire de la Vauderie d'Arras. La beauté de l'illustration, en partie inédite, montre que l'auteur — dont ce n'est pas la spécialité — a fait effort pour s'informer des merveilles de l'art franco-flamand à cette époque; mais il lui manque un peu le sentiment de la qualité, témoin la page 183, où, après avoir consacré douze lignes à des artistes de deuxième ordre comme Vrelant, Tavernier, Liédet, il ajoute, comme par acquit de conscience : « Jean Hennecart aussi et Simon Marmion, dont les peintures trouvèrent bon accueil, s'essayèrent avec succès comme miniaturistes. » Parler ainsi de Marmion, du « prince d'enluminure », le plus grand de tous après les Van Eyck, c'est témoigner qu'on n'a regardé ses œuvres que d'un œil distrait. J'ajoute que nous ne savons absolument rien de Hennecart. — Le texte est agréable à lire et les références ne perdent rien à être réunies à la fin

S. R.

Adolphe Basler et Ernest Brummer. *L'art précolombien*. In-4^o de 64 pages et 200 planches, dont 8 en couleurs. Paris, Librairie de France, 1928. — L'album en deux volumes in-folio publié autrefois par Hamy étant épuisé,

les auteurs ont voulu « rendre accessible au public, par un catalogue, le répertoire de formes, des plus étonnantes et des plus variées, que présentent les trésors de l'art précolombien entassés dans la galerie américaine du Trocadéro ». Ils ont même donné plus qu'ils ne promettaient, car ils ont emprunté d'assez nombreuses illustrations à d'autres Musées (Londres, Copenhague, Rome, New-York, Mexico, etc.) et ils ont fait précéder ce riche recueil de spécimens d'une introduction générale, où l'architecture n'est pas oubliée, et d'une bibliographie considérable. L'introduction témoigne de lectures étendues et aborde naturellement aussi les questions religieuses, désespérément obscures. Aujourd'hui, l'art précolombien est à la mode, comme l'art nègre; on publie des catalogues illustrés de ventes où ces curiosités sont reproduites sur de belles planches et, quelque rôle que l'on puisse assigner, en tout cela, aux grands syndicats commerciaux qui créent les modes parmi les amateurs, il est certain que le domaine de l'histoire de l'art tend à dépasser l'horizon méditerranéen. Peu importe, après tout, qu'on essaie de nous faire admirer des choses fort laides; libre à nous de ne pas admirer, mais sachons voir.

S. R.

G. Cohen. *Le théâtre en France au Moyen Age. I, Le théâtre religieux.* Paris, Rieder, 1928; in-8, 88 pages et 59 planches. — A deux reprises au moins, en Grèce et en France, le théâtre laïc est sorti du drame liturgique, en particulier, chez nous, de la liturgie de Pâques, dont le caractère dramatique est déjà attesté par un texte de 970 environ. Le drame pascal de la Résurrection, publié en 1895 par Montaignon, accompagné de notations musicales, fournit le développement le plus complet (p. 13). Le drame de Noël se constitua un peu plus tard; mais le genre prit encore bien d'autres aspects, procession des prophètes, miracles de saint Nicolas, résurrection de Lazare, etc. Dans la seconde moitié du xii^e siècle, le français se substitue au latin. Malheureusement, « l'accident génie n'apparut point; le genre resta aux mains de médiocres artisans du vers » (p. 41). L'évolution se poursuit même après 1548, date de l'arrêt du Parlement de Paris qui condamna le drame religieux. M. Cohen est entré dans des détails circonstanciés sur la mise en scène, sujet que ses propres découvertes ont renouvelé (1925). Dans la belle série de planches, qui fait suite à son exposé, il a publié pour la première fois les curieuses miniatures du *Mystère de la Passion d'Eustache Marcadé* (Arras, n° 697). Ce joli volume est une excellente initiation à l'étude du théâtre médiéval, au point de vue qu'on peut appeler *sociologique*. Dès le début, l'auteur rappelle le développement des études ainsi dénommées, mais ceux qu'il désigne comme des protagonistes ne sont que les généraux du second ban: il fallait citer, ne fût-ce qu'en passant, Tylor et Lubbock. Mais qui fut le premier à reconnaître que le drame est sorti du sacrifice par excellence, mort et résurrection, larmes et joie, tragédie et comédie? Cela mériterait une enquête. L'histoire des idées justes comporte aussi une évolution.

S. R.

G. Montorgueil. *Les eaux et les fontaines de Paris.* Payot, 1928; gr. in-8 carré, 204 pages, avec 13 phototypies hors texte (collection *l'Art et le Goût*). — Hélas! sauf les 48 premières pages — et encore! — ce joli volume ne rentre pas dans le cadre de la *Revue*; mais je veux en reproduire quelques lignes

très fines et justes, dont les archéologues devront tenir compte : « Au commencement était l'eau. L'eau est le génie tutélaire de la cité. L'origine de toute agglomération humaine est un ruisseau, une rivière, un fleuve, une source. L'immense Paris, qui fut Lutèce, est l'enfant [pourquoi l'enfanté ?] de la Seine. Les fontaines disent son histoire. C'est au cours des siècles, depuis vingt siècles, les adductions dont il s'est enrichi, qui ont fait reculer les enceintes successives qu'il s'assignait comme pour mettre un terme à son ambition. »

S. R.

Vortraege der Bibliotek Warburg, 1924-1925. Leipzig, Teubner, 1927; gr. in-8, 371 pages, avec 62 illustrations. Prix : 18 mark. — Ce nouveau volume de conférences est du plus grand intérêt, et l'on voudrait s'y arrêter longuement; mais comme il y faudrait dix pages, je me contente de traduire les titres : R. Reitzenstein, *La théologie de la Grèce antique et ses sources*; *Platon et Zarathustra* (influence supposée du mythe iranien sur le *Timée*); K. L. Schmidt, *L'apôtre Paul et le monde antique*; H. H. Schrader, *Forme primitive et développement du système manichéen* (long et important); A. Doren, *Utopies et rêves d'avenir*; Fr. Dornseiff, *Emploi littéraire de l'exemple*; Ed. Fraenkel, *La transmission du pathétique antique par Lucain* (oublie la belle citation qu'en fait Héloïse écrivant à Abélard : *O maxime conjux, etc.*); E. Panofsky, *La perspective comme forme symbolique*; R. Kautsch, *L'gothique naissant et l'antique dans l'architecture bourguignonne du XII^e siècle* (mémoire faisant suite au livre récent de G. von Lücke sur les débuts de l'école de Bourgogne et mettant en lumière l'importance de Cluny).

S. R.

Memoirs of the American Academy in Rome, 1927; gr. in-4^o, 167 pages et 55 planches. — Le 6^e volume de cette luxueuse publication — imprimée sur papier un peu cassant, *de quo videant consules* — nous apporte une série de mémoires tous richement illustrés : *La tombe du Triclinium à Tarquinia*, par Prentice Duell (belles planches en couleur); *Les Ménades, études sur la danse antique*, par Lillian B. Lawler (beaucoup de peintures de vases); *Le manuscrit Garrett* (autrefois au Collège romain) de *Marcanova, antiquaire padouan du XV^e siècle*, par Holmes Van Mater Dennis; *Les illustrations des manuscrits de Marcanova dans les collections Garrett et de Modène*, par Éliz. Baily Lawrence (très intéressant pour l'art padouan); *Apollonios Nestoros* (signature du *Torso* et du pugiliste assis de bronze), par Rhys Carpenter; *L'Aqua Alsietina sur le Janicule*, par A. W. Van Buren et Gorham Phillips Stevens; *Une location du domaine d'Apollonios* (un des papyrus Zénon), par L. Westermann. — Autant d'essais originaux et instructifs, parmi lesquels je mettrai volontiers en place d'honneur, après la belle découverte de Rhys Carpenter, celui qui concerne la danse grecque et la minutieuse analyse de ses mouvements.

S. R.

Aachener Kunstblaetter, XIV. *Festschrift*. Aix-la-Chapelle, La Ruelle, 1928; in-4^o, 137 pages, avec très nombreuses illustrations. — En 1903, le

docteur Kiss, directeur du Musée Suermondt († 1887) à Aix-la-Chapelle, fêta le 25^e anniversaire du Musée par une *Denkschrift*. En 1906, un nouveau directeur, le docteur Schweitzer, publia le premier fascicule des *Aachener Kunstblätter* qui, interrompus par la guerre, ont reparu depuis 1923 sous la direction du docteur Kuettgens. Le 14^e fascicule de cette publication, exécuté avec grand luxe, a pour objet de commémorer le cinquantenaire. On y trouve une chose fort intéressante, l'histoire de la collection Bettendorf, d'Aix-la-Chapelle, formée sous la Révolution et l'Empire, dispersée peu à peu de 1824 à 1840; c'est là qu'ont figuré deux chefs-d'œuvre de Bouts, aujourd'hui rendus à la Belgique. Il y avait bien d'autres peintures, notamment des primitifs flamands, dont beaucoup n'ont pas encore reparu et dont on est heureux de trouver ici des descriptions détaillées (p. 53 et suiv.). Que pouvaient bien être les prétendus Hubert et Jan van Eyck? Un connaisseur ayant des loisirs rendrait service en le recherchant à l'aide des listes publiées par Weale et Brockwell et aussi ailleurs.

S. R.

Travaux du groupe d'histoire de l'Art de la Faculté des Lettres de Paris. Précédés de quelques notes de Paul Valéry. Paris, Institut de l'Histoire de l'Art (Sorbonne), 1928. In-4^o, 210 pages, avec nombreuses gravures. — Pieulement dédié à la mémoire de Gustave Fougères, le meilleur des maîtres, ce recueil d'une vingtaine de mémoires, dus à de tout jeunes gens des deux sexes, prouverait, s'il en était besoin, à quel point les études d'histoire de l'art sont florissantes à la Faculté des Lettres de Paris. Depuis l'art paléolithique jusqu'au cubisme, en passant par l'orfèvrerie de Byblos, que de sujets ont tenté ces curiosités juvéniles et ont été traités avec une étonnante maturité! On cût pu s'attendre à trouver, du moins en certain nombre, des élucubrations hâtives et mal digérées; si l'on en a offert au Comité de rédaction, il les a laissées dehors. La moyenne de ces travaux est fort élevée et il y en a beaucoup, relatifs à des époques anciennes, auxquels notre *Revue* aurait été heureuse d'offrir l'hospitalité. Comme il serait inutile de transcrire des titres sans ajouter quelques détails et que nous sommes obligé ici d'être très bref, contentons-nous de dire à nos lecteurs archéologues qu'ils doivent réclamer une place pour ce volume dans toute bibliothèque où ils sont appelés à travailler.

Lycophron, en guise de préface, a donné quelques notes où, comme on pouvait s'y attendre, il y a de l'esprit, parfois enveloppé de ténèbres, par exemple : « Le ballet, jusqu'ici, est presque le seul art de la succession des couleurs. C'est donc à lui qu'il convient de s'adresser pour traiter une aurore ou un coucher de soleil. » Jules Lemaître, de l'Académie française, aimait aussi les ballets, mais n'y cherchait pas le coucher du soleil. Il citait dans les *Débats*, pour justifier son goût, le vers de Virgile : *Aut videt aut vidiisse putat per nubila lunam*, ce qui était un peu libre, mais bien spirituel.

S. R.

Le Gérant : NAILLARD.

6452.28. — Tours, Imp. ARRAUT et C^{ie}.

LES "PYRGOI" DE TÉOS

(PLANCHE V)

Dans un article où étaient exposés les résultats généraux d'une première campagne de fouilles à Téos, il avait été fait une allusion rapide à de curieuses masses de pierre qui se voient non loin de Séhadjik. « Dans l'angle extérieur [du môle génois], était-il dit, émerge de la mer un bloc de marbre pareil à ceux qui ont été laissés près de la carrière, à quelques kilomètres à l'est, et qui sont nommés parfois *pyrgoi*. Il semblerait donc que ces soi-disant *pyrgoi* aient été simplement des blocs extraits de la carrière et destinés à l'exportation; on les a taillés en escaliers pour tirer le meilleur parti possible du volume du marbre¹. »

En réalité, nous touchions à deux problèmes posés, l'un par la destination de ces singuliers « monuments » dont l'aspect bizarre intrigua souvent les voyageurs (pl. V), l'autre par la signification, à Téos, du mot *pyrgos*, sur laquelle on a si longuement discuté. Lors d'un nouveau séjour dans la région (septembre 1925), j'ai voulu reprendre ce sujet. Il m'est alors apparu que l'explication proposée en dernier lieu, et qui prétend répondre aux deux questions, ne pouvait être acceptée².

L'auteur de cette interprétation, J.-D. Rogers, commence par citer³ deux des inscriptions tétiennes où est mentionné le mot *pyrgos* dont il étudie sommairement le sens à l'époque romaine. Alors, *pyrgos* ne désignait pas seulement l'un des

1. *BCH*, XLIX, 1925. Y. Béquignon et A. Laumonier, *Fouilles de Téos*, p. 291.

2. Cf. *C. R. Ac. Inscr.*, 1927, p. 154-155.

3. *AJA*, IX, 1905, p. 422-426.

éléments de la fortification, mais encore le cornet à dés et aussi l'attribut caractéristique de Cybèle. Il s'appliquait également à la tombe de Cyrus, au temple à terrasses de Babylone, et, sous la forme du diminutif *πυργίσκος*, aux tombes de Telmessus¹.

Rogers rappelle ensuite que Hamilton² a décrit certains blocs de pierre situés près de Téos, étrangement taillés et présentant l'aspect de cubes, ou, si l'on veut, de petites tours carrées. Il suppose que l'on y doit reconnaître les *pyrgoi* dont parlent les textes épigraphiques précédemment cités. Là auraient été gravées les listes des citoyens; et, par un de ces déplacements de sens dont il se rencontre de nombreux exemples, on en serait venu à désigner les citoyens d'après la pierre sur laquelle ils étaient inscrits. Du même coup, la destination de ces cubes serait trouvée, et, avec elle, le sens du mot *pyrgos*.

Cet essai de conciliation, simple et ingénieux, nous ne saurions malheureusement l'admettre³.

L'auteur même, — il serait injuste de le dissimuler, — n'ayant qu'une documentation de seconde main, faisait des réserves sur sa théorie⁴. Nous ne pensons pas qu'il l'eût maintenue, après avoir examiné les originaux.

Les renseignements fournis par les voyageurs, et qu'il n'ignorait pas, puisqu'il cite Hamilton, sont déjà suffisants. Les plus complets, ceux de Texier⁵, restent presque exacts.

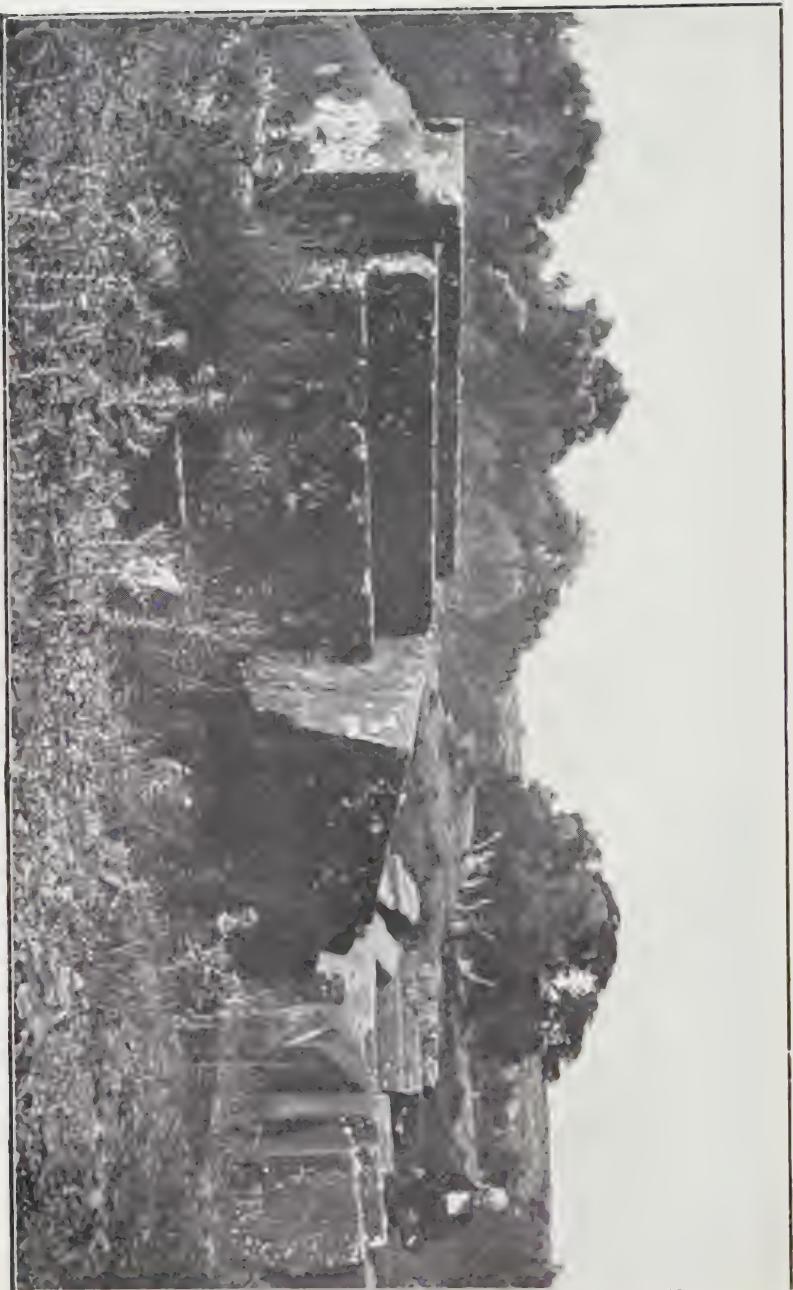
1. *L. l.*, p. 423 mil. Il faut ajouter que, selon le même auteur, à Rhodes, une inscription gravée sur une sorte de base (*Lycia*, 224) porte ces mots : *πύργος Δώρωνος*; l' « inventeur », Fellows, propose de les traduire « tombe de Darius ».

2. *Researches in Asia Minor*, II, 1842, p. 17 sqq.

3. A. Wilhelm, ayant eu l'occasion de citer cet article de Rogers (*Beitr. z. gr. Inschr.*, p. 185), jugeait ses conclusions fausses (*der Versuch von Rogers ist verfehlt*). Il ajoutait prudemment : *es handelt sich, wenn ich ohne eigene Anschauung eine Vermutung wagen darf, wohl nur um Denkmäler der Tätigkeit von Steinmetzen in einem Steinbruch*, hypothèse que nous croyons confirmée, comme le montrera la suite.

4. *L. l.*, p. 426.

5. *Asie Mineure*, 1882, p. 365, col. 2. Cf. aussi la figure reproduite dans l'*Itinéraire de Le Bas*, publié par S. Reinach, 1888, pl. 71.



Blocs de marbre extraits des carrières de Téos.

« Ce qui attire surtout l'attention [près de Séhadjik¹], ce sont de grands blocs de marbre dont l'usage n'a pas encore été deviné; les plus grands ont environ trois mètres en tous sens, les autres ont moins de deux mètres : ce sont de grands cubes taillés à facettes prismatiques formant autant de tablettes ou de petits escaliers ; on ne saurait mieux les comparer qu'à d'énormes cristaux de sulfate de soude. » Cette description concorde avec les indications données par les relations antérieures, celle de Pococke², celles de Chandler³ et de Hamilton⁴.

Ajoutons que ces blocs ont quelque peu diminué en nombre depuis le temps de Chandler : on en voyait alors une vingtaine, tandis qu'il y en a seulement douze aujourd'hui, disposés sans ordre, et auprès d'eux sont dispersés de nombreux morceaux qui proviennent de blocs semblables, dépecés peu à peu par les habitants de la région, toujours en quête de matériaux à bâtir. Un sondage, au pied de l'un d'eux, a montré qu'ils reposaient directement sur le sol⁵, sans faire partie d'un rocher qui aurait été taillé. Ils ne sont fondés en aucune manière et leur équilibre est assuré par leur propre masse. Ils ne présentent pas davantage de traces de scellements ou de joints, et leur surface a été dégrossie à la pointe. Ces détails déjà rendent difficile l'interprétation de Rogers : on

1. Et non de Sivrihissar, comme l'écrit à tort Texier.

2. Je la cite d'après la traduction allemande de Johann Fr. Breyer et Johann Chr. D. Schreber, *Beschreibung des Morgenlandes*, Erlangen, 1792, t. III, p. 65.

3. *Travels in Asia Minor*, 1775, p. 99 bas et p. 100 haut.

4. *Researches in Asia Minor*, 1842, vol. II, p. 19. Citons aussi les notes rapides de Huyot. Parlant, sans lui donner son nom, de l'étang du Karagjöl, il ajoute : « il y a... près de là une chose bien singulière, se (*sic*) sont de très gros blocs de marbre de la montagne ils sont écaris (*sic*) et taillés comme si on avait enlevé sur toute la face des dalles ce qui m'a fait prendre d'abord du marbre pour une carrière (*sic*) mais lorsque je me suis approché, j'ai vu qu'elle avait été dérangée. Notre Turc qui nous conduisait nous dit qu'on les avait tirés du lac mais cela me paraît bien difficile ». *Notes d'un voyage à Smyrne*, mss. inédit, Bibl. Nat., f. fr., nouv. acq. n° 664 feuillets 242 r^o et 242 v^o.

5. Une excavation à demi comblée qui se trouvait dans les mêmes parages avait été faite pour déchausser l'un des blocs, utilisé ensuite comme pierre à bâtir.

ne comprend guère comment des pierres mal rangées et mal taillées ont pu servir de registres municipaux.

Mais il est une autre caractéristique dont Rogers n'a rien dit et que pourtant les autres voyageurs ont tous indiquée, avec plus ou moins de précision. Hamilton, notamment, signalait¹ que plusieurs blocs sont inscrits et il proposait certaines lectures².

Pourquoi Rogers interrompt-il sa citation à l'endroit précis où ce voyageur en vient à ses relevés épigraphiques? Je ne le saurais dire³. Mais, volontaire ou non, cette négligence est grave. En effet, les inscriptions permettent d'affirmer que les soi-disant *pyrgoi* de Rogers sont en réalité des blocs de carrière.

Ces inscriptions sont connues depuis Pococke, le premier, croyons-nous, qui les ait remarquées⁴. A vrai dire, il n'en avait vu qu'une, déjà significative, et Chandler n'en avait pas noté davantage : LOCO IIII⁵.

Le déchiffrement fit un progrès avec Hamilton. Enfin c'est à Le Bas que revient l'honneur d'avoir donné les copies les meilleures et les plus intelligibles⁶.

Elles complètent et augmentent, sauf pour une seule, la liste de Hamilton, et ce recueil fait désormais autorité : il sert de base aussi bien à Bruzza⁷ qu'à Mommsen⁸ ou encore qu'à Dubois⁹.

1. *L. l.*, p. 18 bas et p. 19 haut.

2. *L. l.*, p. 454, en appendice.

3. Le silence subit de Rogers est d'autant plus étrange que l'auteur fait, par ailleurs, état de ces documents : sans quoi comment pourrait-il dater ces blocs de l'époque romaine? *L. l.*, p. 425, *l.* 12

4. *L. l.*, t. III, p. 65.

5. *L. l.*, p. 100 haut. Huyot donne aussi les copies de « 3 inscriptions sur la pierre de la carrière de Théos » (*sic*), *l. l.*, feuillet 243 r°.

6. Le Bas, t. III, n° 112, p. 53 des *Commentaires*. Il renvoie à la planche déjà citée de son *Itinéraire*. On voit combien mal était renseigné Texier qui déclarait, *l. l.*, p. 365, col. 2, que ces fragments sont inintelligibles.

7. *Iscrizione dei Marmi grezzi*, in *Ann. dell'Inst.*, t. 42, 1870, p. 189 sqq. Il recopie en général Le Bas qu'il modifie une fois d'après Hamilton (Le Bas, 112 f = Br., 248 = Hamilt., 257).

8. *CIL*, III, 419 (1873). Mommsen ne cite pas Bruzza.

9. *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain*. Paris, 1908, p. 95. Utilise surtout Bruzza, le CIL quelquefois.

C'est lui encore que j'ai eu l'occasion de reviser en septembre 1925, ce qui, sauf erreur, n'avait jamais encore été fait.

Sur les treize inscriptions publiées, il n'en reste que six¹.

En revanche, j'ai trouvé quatre fragments qui peuvent ou bien être nouveaux, ou bien appartenir à l'un des textes perdus. La gravure est irrégulière et parfois très négligée; elle est en général peu profonde. L'écriture est cursive. Ces inscriptions se ramènent aux types suivants :

A. *Laeliano et Pastore cos. Aur(elii?) Corn(eliani?) III II.*

B. *Orfito et Pudente cos. loco XL ex r(atione) Dio(doti? ou : dori?).*

C. *Pudente et Pollione cos. loco XX ex r(atione) Dio(doti? ou : dori?).*

Ainsi elles se rangent dans la catégorie bien connue des marques de carrière².

Les renseignements fournis sont les suivants :

1^o Date consulaire indiquant l'année d'extraction.

2^o Numéro de l'emplacement (*locus*) exploité par un concessionnaire ou entrepreneur³.

3^o Formule *ex ratione* (ou, en abrégé : *ex r*)⁴ indiquant pour le compte de qui est faite l'exploitation. Cette formule était suivie du nom, au génitif, de l'affranchi auquel était confiée cette charge⁵.

4^o Enfin, parfois, le mot *numero* (ou, en abrégé : *n*) suivi d'un chiffre, indiquant le nombre de blocs expédiés⁶.

Ces indications ne se succédaient pas dans un ordre immuable. Les textes que l'on trouvera ci-après (p. 203, Appendice) présenteront à cet égard des divergences. De plus,

1. Les autres peuvent être considérées comme perdues. Il est peu probable qu'un heureux hasard les fasse retrouver dans une maison ou dans un entrepôt de marbres, comme il advint à trois inscriptions de Synnada (Montceaux, *Bull. Soc. Antiq. Fr.*, 1900, p. 323 sqq.)

2. Cagnat, *Épigr. lat.*, 4^e éd., p. 335-337; Dubois, *l. l.*, *pass.*

3. Dubois, *l. l.*, p. xxix et xlvi bas, et p. 95-96.

4. Et non pas, comme le proposait Dubois, *redemptione*.

5. Dubois, *l. l.*, p. 96 haut.

6. Dubois, *l. l.*, p. xlvi.

certaines inscriptions sont plus détaillées que d'autres¹.

Nous avons très peu de renseignements sur les carrières de Téos. Elles étaient situées à l'est de Séhadjik, entre ce bourg et Sivrihissar, à l'endroit nommé aujourd'hui Karagjöl, et au nord du chemin reliant les deux localités précitées. On en tirait une pierre grisâtre, celle qui servit à la construction du temple de Dionysos à Téos².

Actuellement, l'exploitation est arrêtée, depuis longtemps sans doute. L'emplacement de l'ancienne carrière est occupé par un étang plus ou moins marécageux. Alentour, couverts d'une maigre végétation, des monticules pierreux représentent les déblais³, et, près de là, se dressent les fameux blocs de pierre. Les inscriptions permettent de penser que l'activité des carrières avait atteint son maximum vers le II^e siècle après notre ère⁴. Ce développement fut considérable, à en juger d'après l'étendue de l'étang et d'après les numéros des *loci*⁵.

Ainsi la destination de ces blocs paraît bien établie. On se demandera pourquoi ils présentent une découpe en gradins. L'hypothèse de Hamilton qui y voit un support pour des vases⁶ est plus amusante que sérieuse. Selon nous, ces entailles, qui ont paru énigmatiques, sont susceptibles de deux explications.

1. Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten...* 1905, 2^e Aufl., p. 164. L'indication donnée à la page 169, n. 3, est incomplète.

2. Je ne sais pourquoi certains auteurs parlent de marbres colorés à Téos : cf. Dion Chrysost., *Or.*, LXXIX, p. 664 M. « λιθῶν εὐγένων καὶ ποικιλῶν » Paul le Silentiaire, II, 216.

3. Ils rappellent, par leur aspect, les collines artificielles d'Aliki (Thasos).

4. Dans un article récent où il étudiait un papyrus latin relatif à la défense du Danube (*Aegyptus*, IX, 1928), Georges Cantacuzène a rappelé ce qu'était le régime des carrières en Égypte sous l'empire romain et sous le Bas-Empire (*l. l.*, p. 84). Il croit pouvoir lui comparer le système d'administration en vigueur dans les mines de Dardanie où furent détachés des officiers et des soldats appartenant à l'armée de la Mésie inférieure (*ibid.*, p. 94).

5. Nous possédons sur ces carrières divers textes : outre Dion Chrysostome et Paul le Silentiaire, cités précédemment, Grégoire de Nysse, *in Eul. hom.*, III, p. 656 (Migne) ; enfin l'édit de Théodose. Rossi (*Bull. arch. crist.*, 1868, p. 24), étudiant la condition des chrétiens condamnés aux travaux des carrières, cite les carrières de Téos d'après Le Bas.

6. *L. l.*, p. 18.

1^o Elles seraient dues aux procédés d'abatage. Les anciens, on le sait, procédaient par taille en gradins, et ces gradins étaient droits ou inclinés selon la position des bancs¹.

Il se peut qu'après avoir isolé un gran'd bloc, les ouvriers aient eu ensuite, pour le débiter, l'habitude de couper dans ce bloc d'autres pierres, au moyen de trois entailles. On ne s'étonnera pas de la dimension des blocs si l'on songe aux masses de pierres énormes que les Grecs et les Romains ont su détacher, comme l'attestent maints exemples.

2^o Elles seraient motivées par des raisons de transport². Car la carrière n'a pas seulement alimenté les constructions de Téos³. Elle exportait probablement plus loin, par mer. Le fait est assuré par la présence, auprès du môle immergé à Séhadjik, d'un bloc tout semblable à ceux du Karagjol⁴.

Or, étant donné son poids (environ 5 tonnes), la pierre ne pouvait être charriée sous forme de cube plein, telle qu'elle sortait de la veine. Avant d'être expédiée au port, elle avait besoin d'être préparée, et elle était découpée selon un mode régulier⁵.

1. *Dict. des Antig.*, art. *Metalla*, p. 1861, col. 1 (E. Ardaillon).

2. Sur les transports par eau de masses colossales, cf. *Descr. de l'Égypte*, 1809, *Antiquités*, t. I^{er}, appendice 1, p. 12.

3. Et même en ce cas la nature du terrain rendait plus commode qu'un transport par terre, un transport par bateau du *portus geraesticus* au *portus ante urbem*.

4. C'est celui dont il est question page 185. Nous avions pensé, A. Laumonier et moi, qu'il aurait fait partie du quai du môle, mais c'était une erreur, car la foulée des gradins est trop étroite et il n'y a aucun exemple de môle ainsi construit. Le bloc a été précipité à la mer par une fausse manœuvre lors de l'embarquement.

5. Sur le poids que pouvaient traîner des bêtes de somme, cf. A. Jardé, *Céréales...*, p. 195 et référ. — G. Fougères, rendant compte de l'ouvrage du commandant Lefebvre des Noëttes (*J. Sav.*, 1924) sur la *Force motrice à travers les âges*, rappelle que les textes « attestent l'emploi courant de nombreux attelages par couples pour le charroi des gros matériaux de construction » (p. 230); de certains textes épigraphiques, il croit pouvoir conclure que: 1^o « les anciens étaient parfaitement capables d'organiser couramment, pour leurs chantiers, des charrois de matériaux dont le poids dépassait notablement les maximum de 480 et 492 kilogrammes admis par Xénophon et le Code Théodosien pour les services de messageries lourdes »; 2^o « ils devaient, en conséquence, disposer d'un mode de traction pratique, appro-

On se demandera enfin pourquoi certains blocs sont demeurés en place. La réponse est aisée : ils formaient des marchandises de réserve, des stocks, dirions-nous aujourd'hui, pour une année où l'exploitation aurait été moins active, les commandes plus nombreuses : les carrières de Synnada offrent des exemples analogues¹.

On peut supposer sans invraisemblance que ces blocs allaient être expédiés quand l'exploitation fut arrêtée. Ils ne furent plus que les témoins muets d'une longue prospérité anéantie pour jamais, et, maintenant, ils disparaissent peu à peu pour s'éparpiller dans les pauvres masures des villages voisins.

* * *

Il reste à nous demander ce que désignaient les *pyrgoi*.

L'inscription qui pose le problème a été publiée par Boeckh². On y ajoutera une autre inscription, également publiée par Boeckh³, mais revue depuis lors⁴.

Le premier de ces deux textes a été fort maltraité. Le début et la fin manquent. Le reste, soit 35 lignes, est plus ou moins conservé⁵.

On y lit une série de noms d'hommes déterminés par un
prié à l'emploi simultané de 60 (et même davantage) bêtes de trait
attelées par couples. » (p. 231).

1. Dubois, *l. l.*, p. 83. — Nous ne pensons pas qu'il y faille voir, avec Le Bas, *l. l.*, p. 53, col. 2, des blocs destinés à un édifice resté inachevé ou « jugés défectueux et rejetés par les architectes » (nous n'avons trouvé aucune marque de réprobation).

2. *CIG*, n° 3064. Les voyageurs du xix^e siècle, et notamment Le Bas, ne l'ont pas retrouvée. Il n'y a pas là motif à mettre en doute son authenticité : on sait trop les risques courus par les documents archéologiques en Asie Mineure.

3. *CIG*, n° 3081.

4. Par Pottier-Hauvette (*BCH*, IV, 1880, p. 174, n° 34). — Il y aura également lieu de consulter : pour les symmories, *CIG*, 3065, 3066; *BCH*, IV, 1880, n° 22; p. 168; p. 169, p. 174 et surtout p. 175, n° 35; pour le hiecreus éponyme, *CIG*, n° 3068 et Le Bas, n° 93 ; pour la tribu des Γελεόντες, *CIG*, n°s 3078 et 3079.

5. En réalité le *CIG* nous offre une *lectio delecta* faite par Boeckh d'après les copies de Pococke et de Guérin dont il disposait. Cf. les corrections proposées par Bechtel dans Collitz, *GDI*, III, 2, p. 695, n° 5635.

nom de *pyrgos* et par un nom de tribu. A plusieurs reprises, il s'y rencontre le mot *ἄναρχον* (s. e. *ἔτος*) ou *ἄναρχα*, suivi d'un chiffre. Aussi Boeckh pensait-il qu'il s'agissait d'une liste de magistrats éponymes¹ et sans doute annuels².

Ce qui nous importe ici, c'est le mot *pyrgos*. Ainsi que l'observe l'éditeur, la formule où il figure change. Elle présente tantôt le type : *τοῦ... πύργου* (l. 1 à l. 12 incl.); et tantôt le type : *ἐκ τοῦ... (nom)... πύργου* (l. 14 à l. 16 incl.). Ce mot *pyrgos* paraît désigner une division de la ville. Mais laquelle?

Boeckh songe tout naturellement à l'Attique et il en rappelle brièvement³ la division en dèmes telle qu'elle fut instituée par Clisthènes⁴ : un Athénien pouvait soit appartenir à un *génos* et à un *dème* du même nom, soit être inscrit sur le registre d'un *génos* et d'un *dème* différents. Cette remarque ne nous éloigne de Téos qu'en apparence, puisqu'on y trouvait le nom d'une tribu ionienne⁵.

Les tribus de Téos comportaient encore des divisions moins importantes que l'on peut comparer aux *phratries* ou aux *trittyes* d'Athènes ou aux *obae* de Sparte. Si l'on suppose que ces *gentes* habitaient à certains endroits, ne peut-on admettre au surplus que le lieu de leur demeure avait reçu son nom de l'un des fondateurs du *génos*? Et pourquoi n'y aurait-il pas, à Téos, outre la division gentilice, une division topographique ainsi qu'en Attique ou à Sparte? La double désignation de l'« archonte » tendrait à le prouver. Tandis que le deuxième nom, *Bριβαίδης* p. ex., est un *cognomen*, un patronymique, le premier est le nom du *pyrgos*, qui, à Téos, équivaut au *demos* à Athènes⁶.

1. Il avait noté en outre que d'après *CIG*, n° 3065, le prytane était éponyme et, d'après *CIG*, n° 3076, l'*ἄρχων*. Il en conclut qu'il y eut des modifications dans les magistratures suprêmes.

2. Même opinion de Bechtel, *l. l.*, selon qui la liste embrasse un espace d'environ quarante ans. Ch. Michel, *Recueil*, n° 666, se range à l'avis de Boeckh; S. Reinach, *Tr. d'ép. gr.*, p. 388, n° 1, y voit un « catalogue d'archontes ».

3. P. 650 du tome II du *CIG*.

4. Faut-il dire que la question a été renouvelée depuis lors?

5. Comme le prouvent les inscriptions *CIG* n°s 3078 et 3079 : φυλὴ

Γελεόντων.

6. *L. l.*, p. 650 et 651.

Cette identification du *démos* athénien et du *pyrgos* téien fut généralement acceptée¹ jusqu'à Scheffler qui, le premier, combattit vivement Boeckh² et proposa une autre explication.

Après avoir rappelé que tous les historiens s'accordent à reconnaître dans le mot *pyrgos* une désignation locale, un *locus*, mais que la nature de ce *locus* prête à discussion, il oppose à la théorie de Boeckh toute une série d'objections.

Tout d'abord la formation d'Athènes ne saurait être comparée à celle de Téos. Les divisions nommées *dèmes* existaient à une époque très ancienne et le synécisme de Thésée unifia le pays en conservant les anciens cadres, les *dèmes*, et en transformant seulement les magistratures locales en magistratures municipales. Les habitants pouvaient, tout en restant citoyens, habiter Athènes et la campagne. Rien de tel à Téos. Les colonies ioniennes ont commencé par être des villes, entourées de murs³.

Le territoire de Téos, malgré les allusions qui y sont faites parfois, ne pouvait être étendu et en tout cas ne saurait être comparé à celui de l'Attique. C'est un trait commun à toutes les cités ioniennes qu'elles s'occupaient principalement de commerce et négligeaient l'agriculture⁴, au contraire de l'Attique, essentiellement rurale, jusqu'au ve siècle⁵. Il ne faut pas objecter que, même possédant un territoire de faible étendue, Téos a pu connaître une division comparable à celle de l'Attique. En effet, les *εὐπόροι* et les *ναυαγῆροι* y auraient occupé une situation peu en rapport avec leur puissance, et cette hypothèse a contre elle la vraisemblance.

1. Grote (*Hist. of Greece*, 1851, III, p. 250 sqq.) s'y rallie entièrement. Il va plus loin. Il pense que à chaque *pyrgos* correspond une symmorie, groupe de citoyens ayant un autel et un culte communs et un héros éponyme. Schöemann éleva quelques doutes (trad. d'après l'édition de 1871, p. 158 du t. I). Vischer (*Rhein. Mus.*, N. F. XXII, 1867, 313-328) est du même avis que Grote. Il conteste seulement l'assimilation de la symmorie au *pyrgos*.

2. *De rebus Teiorum*, Leipzig, 1882.

3. Cf. G. Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 388-390, et Francotte, *la Polis grecque*, p. 6-9.

4. V. Chapot, *Province romaine*, p. 174, n. 15.

5. J. Toutain, *l'Economie antique*, Paris, 1927, pp. 49 et 78; cf. aussi P. Cloché, *la Civilisation athénienne*, Paris, 1927, pp. 29 et 46 haut.

En second lieu¹, nous connaissons par la lettre d'Antigone l'existence à Téos des *κώμαι* et des *ἐπαύλια* ἔξω τῶν τῆς πόλεως ἔρων, où demeuraient, outre certains peuples chassés par l'invasion (Cariens et Lélèges), des Grecs émigrés qui s'adonnaient à l'agriculture. Identifier les *pyrgoi* téiens et les *dèmes* attiques oblige à admettre que les *pyrgoi* sont ou des *kōmai* ou une subdivision des *kōmai*. Cependant le mot *pyrgos* implique une idée de fortification que ne suggère pas le mot de *kōmai* et, par conséquent, il est difficile de faire paraître un rapport entre ces deux mots.

Scheffler se refuse encore à voir une analogie entre la désignation de certains des dèmes antiques d'après un nom de *génos* et celle des *pyrgoi* d'après un nom de personne².

Enfin, si, par hasard, les *pyrgoi* ont eu à l'origine un sens local, Scheffler se demande où ils pouvaient être situés, car il en reste vingt-sept et leur nombre était encore plus grand. Il est donc peu croyable que les *pyrgoi* aient pu correspondre à des *kōmai* fortifiés ou fortins.

Toutes ces raisons rendant inacceptable l'explication de Boeckh, Scheffler pense que les *pyrgoi* doivent être considérés comme des régions de la ville³.

On sait, en effet, que la ville possédait des tours⁴, et que, fréquemment, les tours sont désignées par le nom de héros que l'on veut honorer ou de personnages dont on veut perpétuer le souvenir⁵.

1. Scheffler, *l. l.*, p. 38.

2. Il rejette aussi l'explication qui verrait dans les *pyrgoi* des lieux fortifiés comparables aux *ἐρύματα* des Lélèges, mais j'avoue que son raisonnement m'échappe (p. 38 bas et 39).

3. C'est l'opinion qu'adoptera Szanto dans son étude sur *Die griechischen Phylen* (*Sitzungsber. d. Ak. der Wiss. in Wien*, ph.-hist. Klasse, Bd. CXLIV, 5. Abh. p. 58 = Ausg. Abh., p. 271) qui considère les *pyrgoi* comme des « Stadt-einteilungen ». — Léerivain, *Dict. Ant. s. v. Phylē*, p. 453, y voit des « districts locaux », sans se prononcer sur leur caractère. Enfin, plus récemment, selon G. Glotz, *la Cité grecque*, Paris, 1928, p. 16 : « le territoire de Téos fut couvert de vingt-sept castels qui servaient de refuges aux cultivateurs et qui devinrent les centres de l'administration (les *pyrgoi* ou tours) ».

4. Le Bas, n° 1557.

5. Notamment de ceux qui ont contribué à la réfection des remparts, comme à Olbia : cf. *Syll.³* n° 495, l. 156, où il est renvoyé à Latyshev *IOP*

La division en *pyrgoi* se serait superposée à la division en *symmories*¹.

On accordera volontiers à Scheffler que la théorie de Boeckh doit être écartée, mais celle qu'il nous propose ne saurait être acceptée sans réserves, ni même sans objections.

Elle est insuffisante et singulière. Une division administrative ainsi conçue ne permet de comprendre dans aucun « secteur » les habitants de la campagne² et heurte la loi d'organisation qui apparaît dans toutes les cités grecques. Car Scheffler est obligé de supposer que certaines *kômai* restent en dehors et à côté des *pyrgoi*³. Or Francotte paraît avoir établi⁴ que le synécisme sur lequel on a tant discuté déjà dans l'antiquité comporte deux opérations, l'une politique, l'autre territoriale⁵. De plus, pourquoi vouloir expliquer les *pyrgoi* de Téos en eux-mêmes, sans chercher si des cités de la région ne présenteraient pas de divisions analogues? Enfin, le rapport que Scheffler prétend établir entre les *symmories* et les *pyrgoi* nous paraît contestable. L'auteur a voulu, à toute force, trouver dans les *pyrgoi* une division civile et territoriale. La vérité nous semble être ailleurs: il faut voir dans les *pyrgoi* une division militaire.

Cette interprétation n'est pas entièrement nouvelle. Elle est esquissée dans l'ouvrage de Francotte⁶: « On pourrait donc croire que les *pyrgoi* n'ont rien de local; tous les citoyens sont répartis en groupes qui correspondent aux tours

Eux., I, 16, p. 43 et 99, p. 132 (« Olbiae turres hominum privatorum impensis saepius extractas eorumque qui exstruxissent nominibus designatas vidimus... haec tamen turris a Cleombroto dedicata fortasse sub Herculis nomine erat nota »). (= n° 32, p. 54, et n° 179, p. 195 de la 2^e édition parue en 1916 à Pétrograd).

1. *L. l.*, p. 42: « jam prioribus quidem temporibus Teiorum populum sola gentilicia ratione, i. e. in *symmorias* quotcunque, divisum fuisse appareat. Postea vero (qua de causa, nescio) tota urbs in *pyrgos* quoque, i. e. in *vicos*, est distributa ».

2. La remarque est de Francotte, *l. l.*, p. 137.

3. *L. l.*, p. 46 bas.

4. *L. l.*, p. 106 et p. 111.

5. Il dit notamment, p. 111: « La condition du synécisme est... l'établissement d'une organisation une. »

6. *L. l.*, p. 137-138.

de la ville, sans que l'on ait à aucun moment tenu compte du domicile. De ces groupes font également partie citadins et campagnards, et peut-être, à l'origine, ont-ils un certain caractère militaire¹. »

Or une inscription bien connue de Smyrne semble pouvoir autoriser un ton plus affirmatif² :

Τοὺς ἐν τῷ ἀν[φόδῳ τετάχθαι ἀπὸ τοῦ]
πύργου τοῦ τῆς Ἀγαθῆς Τύγης ἐώς τοῦ
τῆς Εὐετηροῖς.

On y doit voir, ainsi que le remarquait le premier éditeur, G. Perrot³, « un fragment d'une ordonnance relative aux dispositions prises pour défendre la ville et en mettre les citoyens à même de repousser toute attaque même imprévue. Ce qu'il y a de plus important, en pareille matière, c'est que chacun, en cas d'alarme, sache d'avance où se rendre, où trouver ses camarades et ses officiers. On y avait pourvu par des prescriptions et des affiches comme celle que nous publions ». En outre, Perrot suppose que, « au point de vue de la défense, chaque quartier formait comme une unité, comme une petite cité dans la grande, qui devait être pourvue de toutes ses ressources propres, avoir son artillerie, comme nous dirions aujourd'hui ».

Sans doute, objectera-t-on, l'inscription de Smyrne n'est pas exactement comparable à celle de Téos. D'abord il est question dans celle-là d'un ἄμφοδον, mot qui indique un groupe de maisons se touchant les unes les autres, une *insula*, comme on dit à Délos et à Pompéi. De plus, le mot πύργος est ici employé au propre, l'ordre spécifiant que les habitants d'un quartier donné se rassembleront dans l'espace compris entre deux tours expressément désignées. Mais si, dans le texte de Téos, rien ne nous autorise à affirmer que le *pyrgos*

1. Bilabel, *Ionische Kolonisation*, 1920, p. 203-204, s'en tient également à l'hypothèse. — Chapot, *l. l.*, p. 174, n. 15, n'est pas plus affirmatif.

2. *Syll.*³, n° 961.

3. *R. arch.*, 1876, II, p. 41 sqq.

doit être pris dans son sens propre, rien ne nous interdit d'y voir un sens dérivé de celui-là. Il se peut qu'à l'origine, à Téos, le mot *pyrgos* ait désigné une tour du rempart, puis il aurait pris une signification plus abstraite et aurait marqué une division militaire, distincte et indépendante des autres divisions¹.

On a dit plus haut que les tours pouvaient porter des noms : il en était ainsi à Smyrne² et peut-être aussi à Téos. Il reste qu'à Smyrne les hommes se réunissent entre deux tours, — et cet espace de rassemblement est numéroté — tandis qu'à Téos, ils appartiennent à une tour, et cette tour porte un nom qu'elle donne à la section. On ne soutiendra pas que les deux procédés de « mobilisation » soient bien différents³.

Ces traits de ressemblance n'avaient pas échappé à A. Wil-

1. Cf. la dérivation donnée par H. Estienne : 1^o « *turris* »; 2^o « *frequens etiam ap. Tragicos quum de turribus qui proprie dicuntur, tum de muris turres impositas habentibus* »; 3^o par comparaison avec les « *ture* » mobiles des anciens, le mot désigne la phalange : nous parlons plus bas de « *section* ». J'ajouterai un autre trait de ressemblance entre Smyrne et Téos : nous savons qu'à Smyrne la ville se composait de quartiers très divers, au témoignage du rhéteur Aristide (I, 374), cité par Armin von Gerkan, *Griechische Städteanl.*, p. 120 sqq. Or, à Téos, on a pu déjà repérer sur le terrain de nombreux et différents quartiers : cf. Y. Béquignon et A. Laumonier, article précédemment cité.

2. Inscr. citée, p. 197, l. 2 et 3.

3. Je dois signaler les idées toutes particulières d'Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, 1893, II, p. 307, « das Gebiet von Teos zerfällt in « Thürme », d. h. offenbar Adelsburgen, die den Namen einzelner Personen tragen... », et plus loin, en note : πύργοι von Teos, von Scheffler... mit Unrecht für Stadtquartiere (obwohl es auch in der Stadt solche Thürme gegeben haben wird) erklärt ». Wilamowitz soutient une opinion analogue (*Sitzungsber. Akad. Berlin*, 1906, n. 4 de la p. 63, p. 64, *Ueber die ionische Wanderung*) : « Die πύργοι sind natürlich *villae*, Landhäuser des grundbesitzenden Adels. Das bedeutet das Wort im Hellenistischen und noch heute. Gleich δῆμος braucht es Euripides, *Phœn.* 1706. » Or cette interprétation d'Euripide ne nous paraît pas s'imposer. Pour le fond de ces opinions, dont on retrouve encore l'écho dans Busolt, *Griechische Staatskunde*, 1920, p. 152, nous espérons que la suite de notre étude le réfutera. Sur l'emploi du mot πύργος, cf. G. Sittl, *Riv. St. Ant.*, II, 1896-97, p. 68 sqq. — Je rappelle aussi la discussion qui s'est élevée à propos de la signification du mot dans les papyrus : Fr. Preisigke, *Hermes*, LIV, 1919, p. 423-432; Ed. Meyer, *ibid.*, LV, 1920, p. 100-102; Albrecht Alt, *ibid.*, p. 334-336.

helm, car il a eu l'heureuse idée de rapprocher l'inscription de Smyrne d'une autre de Stratonicée¹, et il a été amené à faire dans ce dernier texte une ingénieuse correction² :

Δεύτερος [π]ύργος < συν-
αθροίζεσθαι πρὸς > τῶι
Ἡρακλεῖωι καὶ τῶι ἔχο-
μένωι φυλακῆσίνοις ἀμφο-
5. δα τὸ Σαμοθράκιον καὶ τὸ
ἔγχομενον ἐντὸς πο-
τακοῦ ἐπίστημον
ρόπαλον.

On le voit, ce texte fixe pour les habitants d'une ville ou d'un quartier un lieu de rassemblement pour le cas d'alerte. Pareil usage n'a rien d'insolite³.

On est ainsi conduit à concevoir une division de la cité qui se fonde sur un fait matériel : l'existence de remparts.

C'est à un résultat analogue qu'était arrivé Francotte en s'appuyant sur un texte d'Aristote⁴. Mais il en tirait des conclusions beaucoup trop absolues⁵.

1. Le Bas, n° 527.

2. *Beitr. z. gr. Inschr.*, 1909, p. 187.

3. Il pourrait être encore attesté, si besoin en était, par d'autres textes empruntés aux auteurs militaires. Dittenberger cite celui de Philon (*Byz. Mech.*, I, 5, 92, 42) concernant la fortification d'une ville; mais on connaît aussi des catalogues indiquant de pareilles gardes; rappelons, entre autres, le *Pap. Oxyrh.*, I, 1898, n° XLIII, *verso* (datant de 295 avant notre ère environ) qui nous apprend que les habitants ont un véritable poste de garde qui leur est assigné auprès de leur domicile (cf. le compte rendu de Wilamowitz, *G. G. Anz.*, 1898, p. 676). Voir enfin les décrets de Tomi, colonie de Milet, concernant la création d'une garde de quarante citoyens. *Syll.* 3, n° 731.

4. *Polis grecque*, p. 137.

5. Le passage d'Aristote, *Polit.*, VII, p. 1331 a, l. 19, éd. O. Immisch, est très général. Aristote, traçant le tableau de la cité idéale, se prononce sur l'utilité des remparts. Il préconise des fortifications inexpugnables, qui se composeront de murs et de tours. Ces tours pourront aussi servir aux réunions des citoyens. Mais ce n'est là qu'une remarque incidente. Les auteurs de traités tactiques proscriivent formellement l'utilisation des tours comme lieux de réunions, en temps de guerre, et on ne peut imputer au maître d'Alexandre

Il aurait pu invoquer plus à propos un texte d'Aeneas qui, sur le sujet en question, nous semble décisif¹.

Cet auteur, qui considère seulement les moyens de mettre rapidement les citoyens en état de défendre leur ville, conseille à chaque cité d'adopter une division du rempart en « secteurs », dirions-nous, qui correspond à la division en *phylai*. L'espace à garder est proportionnel au nombre d'hommes de chaque *phylè*, dont le chiffre était variable. Les alliés assureront aussi un service de garde. Enfin, la « mobilisation » sera en quelque sorte préparée dès le temps de paix. A cet effet, les citoyens seront informés du poste qui leur est assigné en cas d'attaque. Étant groupés par *φύλον*, ils sauront aussi sous les ordres de qui ils se rassembleront. Chaque chef de *φύλον*, ou *φύλαρχος*, leur fera connaître le lieu de réunion qu'ils devront rejoindre. Ce système est établi surtout en vue de faire face rapidement à une surprise nocturne. Il peut être comparé à une milice, à une garde civique. Mais il peut également rendre des services dans le cas d'une guerre durable. On voit donc que ce texte complète heureusement les renseignements donnés par les inscriptions².

pareille contradiction avec la doctrine de son époque. Aristote a considéré, je le répète, la question d'une manière toute fortuite.

1. Aeneas, L. 1, ch. III, p. 20, des *Griechische Kriegsschriftsteller* de H. Köchly et Rüstow, t. I, 1853, Leipzig. (Je n'ai pu consulter l'édition de Hunter-Handford, Oxford, 1927.) Voici ce texte : « ... Εἰ ἔχαστη φυλῆ μέρος τι τοῦ τείχους ἀλήνω ἀποδεῖξειν, ἐφ' ὃ ἐλθοῦσαι εὐθὺς αἱ φυλαὶ φυλάξουσιν· κατὰ πολυπληθίαν δὲ φυλῆς ἔχαστης τὸ μέγεθος τοῦ τείχους φυλαττόντων· ἔπειτα οὕτως ἐφ' ἔχαστης φυλῆς τοὺς δυναμένους τοῖς σώμασι πονέσαι ἀπολέγειν εἰς τε τὴν ἀγορὰν καὶ τὰς περιοδίας, καὶ εἰ τι ἄλλο δεῖ γρῆσθαι τοῖς τοιούτοις ἀνθρώποις. Ὁμοτρόπως δὲ καὶ φρουρίου ὑπὸ συμμάχων φρουρουμένου μέρος τι τοῦ τείχους τὴν συμμάχουν ἔχαστοις ἀποδιδόσθω φυλάττειν... Ἐν εἰςγύνῃ δὲ καὶ ὅδε γρῆ συντετάγθαι τοὺς πολίτας. Ηρώτον μὲν ῥύμης ἔχαστης ἀποδεῖξαι ῥύμαρχην ἀνδρα τὸν ἐπιεικέστατόν τε καὶ φρονιμώτατον, πρὸς ὅν, ἐάν τι ἀπροσδοκήτως νυκτὸς γένηται, συναθροισθήσονται. »

2. Faut-il rappeler qu'il date du 1^{re} siècle? (Schwartz, in *Pauly-Wiss.*, R. E., s. v. Aineas, t. I, p. 1019-22.) — Le mot *ῥύμη* qui figure dans le texte est comparable au mot *ἄμφοδον* : l'un et l'autre, de ces mots désignent un quartier de ville (cf. p. ex. la définition d'H. Estienne). Sur ces mots *ῥύμη*, rue, *ἄμφοδον* ou *λαύρα*, quartier, cf. en dernier lieu, Hermann Rink, *Strassen- und Viertelnamen aus Oxyrh.* Giessen, Darmstadt, Winter, 1924. Je ne le connais que par le compte rendu de P. Collart dans la *REG*, XXXVIII, 1925, p. 122 :

Dès lors, que penser de l'inscription éditée par Boeckh? Si l'on admet avec nous que les *pyrgoi* sont une division purement militaire de la ville de Téos, on résoudra peut-être certaines difficultés.

On s'expliquera d'abord la qualité des personnages qui figurent sur cette liste. C'étaient des chefs de la milice. Aeneas rappelait que chaque quartier devait être placé sous les ordres d'un citoyen particulièrement désigné par ses qualités de sang-froid et d'expérience. Est-il très aventureux de supposer que ces chefs locaux sont groupés à leur tour sous le commandement d'un officier supérieur chargé de diriger la milice et les opérations de défense? L'inscription énumérerait les personnages qui se sont succédé à ce poste suprême¹. Rien ne prouve que ces fonctionnaires aient été éponymes. Leur désignation est insolite. Boeckh l'a remarqué avec raison: le nom du *pyrgos* vient au premier rang², puisque l'individu est considéré non pas comme citoyen, mais comme élément d'une organisation militaire. Nous n'agissons guère autrement: l'indication du bureau de recrutement avec le numéro de son registre matricule figure d'abord sur le livret militaire de tout réserviste; car c'est l'indication fondamentale. En second lieu, rien d'étonnant si deux personnages appartenant à la même tribu n'appartaient pas à un même *pyrgos*. La division en *pyrgoi* a dû être faite, d'après les principes

« Il est rappelé que l'ἀμφοδον territorial, c'est-à-dire l'un des éléments des villes égyptiennes construites en damier, ne [correspond] pas toujours à l'ἀμφοδον administratif. » Il y aurait donc eu là différents principes de divisions portant un même nom. Pourquoi n'y aurait-il pas eu à Téos un principe de division militaire ne correspondant pas aux autres? Enfin on trouve un ἀμφόδασγος ayant, aussi bien que le ὅμαργης, des attributions militaires: Philon de Byz., *Belop.*, 93, 8: « Τοῖς ἀμφόδασγοις συνθήματα δέσσοθαι » cité par Droysen, *Heerwesen*, in *Lehrbuch der gr. Antiquitäten*, II, 2 (1889), p. 262, 3. Que le mot πύργος ait fini par avoir, en pareil cas, une signification comparable à celle de ὅμαργης ou ἀμφοδον, il semble qu'on soit autorisé à l'affirmer (tour, puis quartier de la tour).

1. Le mot ἄγχρον (s. e. ἔτος), qui revient à plusieurs reprises, désigne peut-être les années où, pour une raison que nous ignorons, la milice n'eut pas de commandant en chef.

2. Cf. plus haut, p. 193; et aussi Busolt, *Griechische Staatskunde*, p. 267, avec la réserve indiquée ici même, p. 198, n. 3.

d'Aeneas, selon des considérations territoriales, chaque citoyen devant rallier le *pyrgos* le plus voisin de sa demeure. Deux Téiens peuvent, tout en étant parents, avoir un domicile différent et se trouver placés à des postes de combat différents. Tel est le cas de Νείτων et de Πάντανδρος : chacun des deux est un Βουτανίδης, mais l'un appartient au *pyrgos* de Μηραθός, l'autre à celui de Σίτυς. Enfin, si le nom du *pyrgos* et celui de la tribu présentent parfois une étymologie commune (Δωδώνη et Δωδ[δ]ειος), il n'en faut pas conclure que la division en *pyrgoi* et la division en *phylai* sont dépendantes l'une de l'autre. Cette coïncidence doit s'expliquer autrement. On a rappelé plus haut que les tours des villes portaient souvent un nom. Le nom choisi peut être celui d'un des fondateurs, plus ou moins légendaires, de Téos, et dont se réclamaient quelques familles. Le choix a pu être déterminé par la demeure de ces familles. Parmi ces descendants d'un héros, les uns ont conservé leur habitation traditionnelle, et, pour ceux-là, le nom du *pyrgos* ressemble au nom de la *phylè*. D'autres se sont déplacés. Enfin d'autres familles vinrent à Téos postérieurement à cette organisation. De là les différences entre les deux noms¹.

Telle est la manière dont on peut expliquer, selon nous, le sens et le rôle des *pyrgoi* à Téos. Notre hypothèse rend compte de quelques difficultés soulevées par l'inscription. Elle s'accorde avec les quelques renseignements que nous possédons sur des villes d'Asie Mineure placées dans une situation analogue. Car, si cette organisation a pu paraître singulière², elle doit ce caractère à la pauvreté de nos documents. Y. BÉQUIGNON.

Août 1928.

1. Les noms révèlent une organisation très ancienne. On y distingue deux groupes : noms de la Grèce continentale (Attique, Béotie, Eubée) et noms de l'Asie Mineure (Carie, Mysie, Lydie). Comme, d'autre part, on retrouve à l'époque romaine une mention du *pyrgos* qui s'ajoute à la qualité de citoyen romain (*BCH*, IV, 1880, p. 174, n° 34), on a lieu de croire que l'organisation des *pyrgoi* a subsisté jusqu'alors. Et une pareille tolérance de la part des Romains ne surprendra pas (cf. Chapot, *Prov. romaine*, notamment p. 233, et *pass.*). Le silence d'Antigone se comprend : ce prince n'avait pas à s'occuper d'une milice aux fins nettement déterminées et qui ne le menacerait guère.

2. Scheffler, *l. l.*, p. 36.

APPENDICE

INSCRIPTIONS DES BLOCS DE CARRIÈRE PRÈS DE TÉOS

1

Hauteur moyenne des lettres : 0,05.

LAEliANO TE PASTO[re
COS AVR[elii?] CORN[eliano?] R
OR G
LOCO IIII
IE

Hamilton, lecture quelque peu différente et incompréhensible. Le Bas, III, n° 112 a, cite seulement les l. 1 et 2, restitue la l. 2 sous la forme : *Aur(elius) Cornu(tus) ? habet.*

Bruzza, p. 189, n° 243, même lecture, mais H au lieu de R, ligne 2. CIL, III, n° 419 a : corrige l. 1 et 2 de Hamilton d'après Le Bas. Dubois, p. 95, n° 241, lit, d'après Bruzza, *Corinthiani* ?

Graphie. — La barre horizontale de l'L s'étend au-dessous de la ligne (Cagnat, *Épigr. lat.*, 4^e éd., p. 18). S tend à se rapprocher de la ligne droite (Cagnat, *l. l.*, p. 21). O a tendance à s'aplatir à droite et à gauche. La queue de R est oblique et se relève très légèrement. La ligature T est bien connue.

Date. — Le texte est de 163 après J.-C., comme l'ont bien indiqué les commentateurs précédents. Les consuls en charge étaient alors : *M. Pontius M. f. Laelianus Larcius Sabinus* et *A. Junius P. f. Pastor L. Caesennius Sospes* (désignés en abrégé à la l. 1). Nous avons restitué à la l. 2 *Corn[eliano]*, nom qui est fréquemment uni à l'autre. Ce nom doit être celui d'un entrepreneur.

2.

Hauteur moyenne des lettres : 0,08 à 0,09 (fig. 1).

PVDENTE P[ollione?] c]OS LOC[o] CXX
EX R[atione] DIO[dori ou doti?]

Le Bas, *l. l.*, n° 112 d, lit la l. 2 : CXXXIII.

Bruzza, n° 246, lit comme Le Bas.

CIL, 419 g, l. 1 : POL; l. 2 : CXXXIII COS.

Dubois, n° 244, reprend Bruzza.

Graphie. — Mêmes caractères que pour 1.

Date. — Le texte est de 166 après J.-C., comme l'ont bien vu les éditeurs précédents: consulat de *Q. Servilius Q. f. Pudens* et de *L. Fufidius Pollio*.

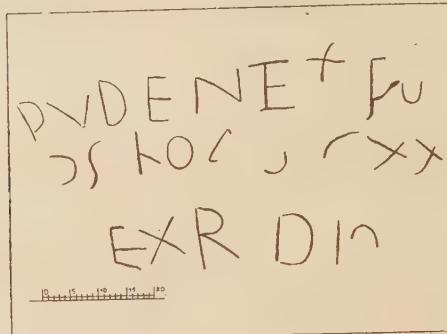


Fig. 1.

3.

Face de la pierre : largeur, 1,04; hauteur, 0,15.

Hauteur des lettres : 0,09 à 0,11.

PVIDENTE POLL[ione] CO[s]
LOCO CLXXX
EX R[atione] DIO[doti]

La fin de la première ligne est assez effacée et les chiffres y sont peu lisibles.

Hamilton, 257 : l. 1 : POLCO; l. 2 : LOCO LXXX.

Le Bas, 112 *f*, l. 1 : PVDEN[te] ET POL[ione]; l. 2 : CLXXX.

Bruzza, n° 248; Dubois, n° 246; CIL, 419 *i*, lisent comme ci-dessus. Pourtant ils ont oublié le chiffre C.

Date. — Mêmes consuls que pour 2.

4.

Hauteur moyenne des lettres : 0,08 (L de 0,30).

Hauteur moyenne des chiffres : 0,13.

LOCO IIII

Le texte a été publié par Pococke, *l. l.*, p. 65; Hamilton, p. 258; Le Bas, n° 112; Bruzza, n° 252; CIL, 419 *k*; Dubois, n° 250. Mais, seuls, Hamilton, Le Bas et Mommsen ont indiqué la barre horizontale qui surplombe les lettres à valeur numérique. Seul, Bruzza a essayé de donner une idée des dimensions de L.

5.

LOC XXVIII

Le texte est publié par Le Bas, n° 112 *k*; Bruzza, n° 253; CIL, 419 *m*; Dubois, n° 251.

J'avais cru lire LOC XXVIII, mais la dernière haste est sans doute une éraflure de la pierre.

6.

LOC XXX

Hauteur des lettres : 0,035.

Hauteur des chiffres : 0,08.

Le texte a été publié par Hamilton, p. 253; Le Bas, n° 112, *l*; Bruzza, n° 254; CIL, n° 419, *n*; Huyot, feuillett 243 *r°*; Dubois, n° 252.

7.

Hauteur de la pierre : 0,48 (fig. 2).

Largeur de la pierre : 0,40.

Épaisseur de la pierre : 0,34.

Hauteur des lettres : 0,085 à 0,05.

EX R[atione]
LOC O

Fig. 2.

Graphie. — R a une forme particulière : tandis que la partie supérieure est assez régulière, la queue s'incline, puis, faisant un angle obtus, s'abaisse au-dessous de la ligne où la lettre pose (Cagnat, *l. l.*, p. 21).

Je n'ai pu identifier ce fragment et y reconnaître l'une des inscriptions publiées antérieurement.

8.

Bloc brisé en deux fragments. La cassure a établi deux plans différents (fig. 3).

Hauteur du P : 0,06.

Pude]NE TE POL[lione
loc]OL
P[udente?]

Graphie. — La panse du P est fermée. La haste verticale en est très grande (cf. E. Hübner, *Exempla scripturae epigr. lat.* 1885, p. LXIV). La ligature TE signifie successivement TE et ET.

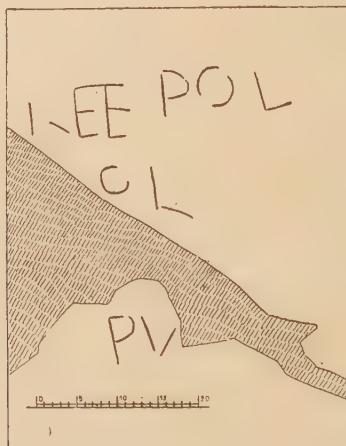


Fig. 3.

La lecture de la l. 3 est naturellement hypothétique. Je n'ai pu déterminer si, à droite, il y avait une éraflure de la pierre ou une autre lettre. Peut-être y aurait-il lieu de lire P[robatum] ou [re] P[robatum], marque d'acceptation ou de refus du *probator*, comme à Synnada (Dubois, *l. l.*, p. 85 et 89; n°s 191 et 192, p. 91, n° 206). Mais on pourrait voir là aussi une date consulaire : le cas de la double datation n'est pas inconnu (Monceaux, *l. l.*, p. 330 haut).

9.

Hauteur de la pierre : 1,07 (fig. 4).

Largeur de la pierre : 3 mètres.

Épaisseur de la pierre : 0,67¹.

Hauteur des lettres : 0,07.

P N[umero] XXXI
Au]R[elius] COR[nelianus] B[racchium] III

Graphie. — La queue de R se recourbe et s'infléchit légèrement (Cagnat, *l. l.*, p. 21).

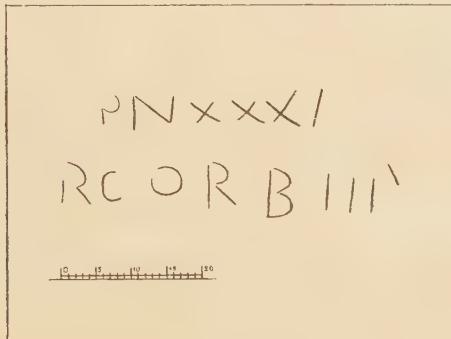


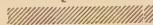
Fig. 4.

La lecture de la l. 1 ne semble pas douteuse. Pour la l. 2, je crois distinguer les lettres A U, de là la restitution. Ce nom paraît être celui d'un entrepreneur. Vu sa place il serait difficilement interprété comme celui d'un consul. La restitution de *B[racchium]* est vraisemblable. Le mot désigne certaine division de la carrière (veine de la carrière). Il apparaît sur les blocs suivi d'un chiffre. (Dubois, *l. l.*, p. XLV et p. 33 : inscr. des carrières d'Afrique). A Synnada, il y en a quatre (Dubois, *l. l.*, p. 84). Très souvent le B est suivi du nombre cardinal auquel s'ajoute un chiffre (Monceaux, *l. l.*, p. 329). Cette inscription me paraît inédite : je ne puis vraiment la reconnaître dans le texte donné par Dubois, *l. l.*, n° 253, car sa leçon (CIL, III, 419 *l*) : N[umero] XXI, serait incomplète et inexacte².

10.

Non loin de la précédente. Bloc isolé, dans un mur élevé avec des morceaux provenant de blocs de la carrière.

COR[nelius ?]



La 2^e ligne est assurée, mais l'usure de la pierre la rend indéchiffrable.

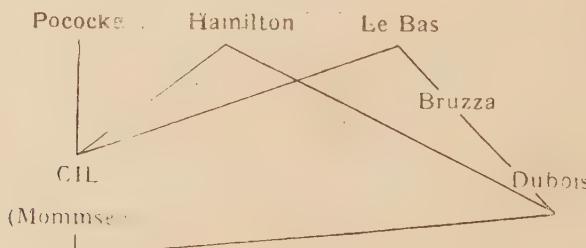
1. Le bloc est partiellement enfoui dans la terre et, naturellement, les mensurations ne concernent que la partie visible.

2. Le texte de Huyot, mss, f. 243 r^o, s'en rapprocherait, mais le sens général a échappé à Huyot.

Je propose cette restitution de la l. 1 à titre purement conjectural. Elle se fonde sur le fait qu'il y eut en 170 après J.-C. un Cornelius Cethegus consul en charge. Peut-être est-ce le même que le M. Cornelius Cethegus qui fut consul avec C. Erucius Clarus ou est-ce le Cornelianus cité ailleurs (CIL, III, 419 a)?

TABLE DE CONCORDANCE¹

CIL III 1873	Pococke 1792	Le Bas 1870	Hamilton 1842	Bruzza 1870	Dubois 1908	Revision de 1925
419 a		112 a	254	243	241	n° 1
b		b	256	244	242	
c		c		245	243	
d		g		249	247	
e		i		251	249	
f		h		250	248	
g		d		246	244	n° 2
h		e		247	245	
i		f	257	248	246	n° 3
k	p. 65	j	258	252	250	n° 4
l			255	242?	253	
m		k		253	251	n° 5
n		l	253	254	252	n° 6

STEMMA INDICANT LES RAPPORTS DES DIFFÉRENTES ÉDITIONS
ENTRE ELLES

Y. B.

1. Elle ne concerne que les textes connus jusqu'en 1925.

SUR LES CULTES DE CYBÈLE ET DE MITHRA

A PROPOS DE QUELQUES INSCRIPTIONS DE DALMATIE

Mgr Bulić a publié, il y a déjà cinq ans, dans le *Bullettino di archeologia e storia dalmata* (XLVI, 1923, p. 82), l'inscription suivante, qui avait été trouvée près de Spalato, à quelques kilomètres par conséquent de l'ancienne Salone :

M · M
COGNATIO
FANVM · DSV
A'MPLIAVIT

Mgr Bulić a interprété ainsi ce texte : *M(atri) M(agna) cognatio(nis) fanum D(ecius) S(extilius) V(onianus)* (ou tous autres noms dont les initiales respectives seraient D, S, V) *ampliavit*. Cette lecture peut, je crois, être améliorée : il est plus naturel de penser que *cognatio*, le mot le plus en évidence du texte, n'est pas un mot abrégé ; par contre l'abréviation *d(e) s(uo)* est courante. On lira donc de préférence : *M(atri) M(agna) cognatio d(e) s(uo)* (équivalent de *de sua pecunia) fanum ampliavit*. A la *Magna Mater*, la *cognatio* (mot dont il va s'agir de préciser le sens) a, de ses deniers, embelli ou agrandi un sanctuaire. Quoi qu'il en soit, le texte commémore un acte de dévotion envers la *Magna Mater*, c'est-à-dire la grande déesse phrygienne ou Cybèle, accompli par la *cognatio* qui l'honorait spécialement à Salone ou par un des représentants de celle-ci.

Ce n'est pas là le premier texte épigraphique qui fasse mention d'une *cognatio* vouée au culte de Cybèle dans la région salonitaine. Il y a de longues années qu'on en connaît au moins un autre, qui appelle la déesse *Magna Mater cognatio*.

tionis. Il est publié au *C. I. L.*, III, 8675, et se présente ainsi :

M A T R I M A G N A E
COGNATIONIS
C · T V R A N N I V S · C R O N I V S
I I I I I VIR AVG V S T
V O T O · S V S C E P T O · A E D E M · E T
A R A M · D · S · P · F E C I T · E T · E X P O L I T
I D E M Q V E D E D I C A V I T

Il faut vraisemblablement y joindre le texte suivant (*C. I. L.*, III, 8676) :

V · V · B · S ·
M · V L P · A T
T A L V S
C O L L E C T O R
C O G N A T I O
N I S · E X · P · M ·

bien que le nom de la *Magna Mater* n'y figure pas.

La première ligne de cette troisième inscription ne va pas sans difficultés. On trouvera peut-être mieux que l'interprétation *viribus valentibus bonis* du *Corpus*. Mais cela est d'importance secondaire, comme de savoir si EX·P·M. signifie bien, explication plausible, *ex pecunia multatitia*. Il résulte, en tout cas, de ce texte, que la *cognatio* avait un *collector*, qui percevait les cotisations et peut-être les amendes, comme il résulte du texte immédiatement précédent qu'elle comptait parmi ses membres des représentants notables, fussent-ils pourtant d'origine libertine, de la bourgeoisie locale, C. Turranius Cronius étant *sevir augustalis* et appartenant ou se rattachant comme affranchi à une famille connue en Dalmatie¹.

Mais qu'est-ce donc que cette *cognatio* ainsi vouée à un culte religieux ?

1. Cf. *C. I. L.*, III, 2085, 2741, 2810, 2816, 2871.

Le mot de *cognatio* ayant le sens de parenté, la première explication à laquelle il y ait lieu de songer est celle d'un groupement de gens tous unis entre eux par un lien familial en même temps qu'associés pour un culte commun. Telles nous apparaissent les *συγγενεῖς* grecques, associations de parents, parenté féminine aussi bien que masculine, de condition humble et le plus souvent d'origine libertine, ayant choisi pour patronne une certaine divinité. M. Graillot, dans son beau livre sur *le Culte de Cybèle, Mère des dieux à Rome, et dans l'Empire romain*¹, estime que la *cognatio* ou les *cognationes* salonitaines de la *Magna Mater* sont des associations de ce genre². Elles constituent un véritable collège religieux³.

Mais on peut se demander si justement le lien qui en réunit les membres n'est pas uniquement religieux, au lieu d'être d'abord celui d'une parenté réelle. Les *συγγενεῖς* grecques, que l'on rencontre dans la partie orientale de l'Empire, paraissent constituées, en effet, pour veiller à des affaires de famille, comme la garde de tombeaux, l'exécution de testaments, le culte d'un ancêtre héroïsé⁴. En est-il de même dans la *cognatio* salonitaine vouée à Cybèle? Nous n'en voyons nul indice, et il y aurait alors plutôt lieu d'entendre ce mot au sens spirituel, comme nous disons, en employant aussi une expression qui évoque par elle-même l'idée d'un lien de famille, une fraternité ou une confrérie, et d'y voir une association de fidèles qui se donnaient sans doute les noms de « frères » et de « sœurs », de « pères » et de « mères », consacrés dans la langue religieuse des adorateurs de la *Magna Mater* comme de Mithra⁵. Qu'il s'agisse d'un groupement familial ou, comme il est plus probable, d'une confrérie, il n'est pas sans intérêt de noter qu'on la désigne par le terme qui sert à nommer la parenté naturelle, *cognatio*, distincte, comme

1. Paris, 1912.

2. Page 282.

3. Cf. Bormann, *Archaeol. Epigr. Mittheil.*, XIII [1890], p. 99.

4. Cf. Ziebarth, *Griechische Vereinswesen*, p. 6 sq.; Poland, *Geschichte der griech. Vereinswesen*, p. 87 sq.

5. Cf. F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, I, p. 318, n. 4; 334, n. 4; 339, n. 3.

on le sait, de la parenté légale, *agnatio*, ne faisant ainsi nulle différence entre les origines du lien de parenté, s'il y en avait un, qui unissait les membres de l'association, non plus qu'entre les membres eux-mêmes, qu'ils fussent féminins ou masculins, et peut-être même doit-on dire : mettant ainsi l'accent sur la participation de l'élément féminin au culte qui était la véritable raison d'être de l'association.

* * *

Cette note de féminité n'apporte-t-elle pas alors un argument de plus à l'opinion, fondée d'ailleurs sur des textes suffisamment décisifs¹, selon laquelle, le mithriacisme n'admettant que les hommes à la célébration proprement dite de ses rites, les femmes, quand il fut devenu le plus en faveur des cultes orientaux répandus dans l'Empire romain, trouvaient cependant le moyen d'y avoir quelque part par la profession et la pratique de la religion métroaque, dès lors étroitement unie à lui et passée à l'état, si l'on peut adopter cette expression empruntée au langage chrétien, d'une sorte de catéchumenat perpétuel du mithriacisme dans laquelle ces aspirantes seraient restées confinées.

La réalité de cette union comme du rôle de substitut joué par le culte de la *Magna Mater* pour les femmes, exclues de celui de Mithra, découle avec une quasi-évidence de la considération de deux ordres de faits. D'abord le fréquent rapprochement, on peut même dire plus d'une fois la contiguïté matérielle des sanctuaires des deux religions : c'est ainsi que le *metroon* d'Ostie, le plus ancien connu en Occident, est attenant à la plus ancienne crypte mithriaque, et la vallée du Rhin comme la Bretagne romaine paraissent fournir des exemples analogues. Ensuite la pratique du taurobole ou du cribole. Cette pratique se constate, à l'origine, dans le culte de plusieurs divinités orientales; mais, quand elle apparaît ou plus exactement quand elle se répand dans le monde ro-

1. Cf. *ibid.*, p. 329-330.

main, elle se manifeste comme spécifiquement métroaque. Ce n'est qu'au cours d'une évolution ultérieure qu'elle a pu être introduite, dans le culte de Mithra; encore l'inscription romaine¹ où un *Pater sacrorum* de Mithra déclare : *taurobolum feci*, qu'il a paru possible d'invoquer en faveur de la thèse de l'incorporation du taurobole aux rites célébrés par le sacerdoce mithraïque, n'en est-elle nullement une preuve, rien ne s'opposant à l'offrande d'un sacrifice métroaque par un prêtre d'une autre divinité, comme l'attestent maints exemples différents. Deux faits demeurent certains : qu'il soit demeuré un acte propre à la religion de la déesse phrygienne ou qu'il ait été intégré dans la liturgie authentique du dieu iranien, les mystes de Mithra se sont adonnés à la pratique du taurobole en nombre croissant, mais d'autre part le nombre des femmes y participant se montre alors relativement trop élevé pour ne pas donner à penser que ce rite, adopté en fait par les initiés mithriaques, s'est transformé pour elles, en vertu même de cette adoption, en un des moyens les plus habituels de s'associer à la vie religieuse des premiers.

* * *

La question s'est cependant posée de savoir si les rangs de la hiérarchie mithriaque n'avaient pas fini par s'ouvrir aux femmes ou du moins ne s'y étaient pas ouverts exceptionnellement. Deux sépultures, découvertes il y a vingt-cinq ans en Afrique, à Guigariche, près de Tripoli, et qui sont indubitablement celles de deux époux, laissent respectivement lire, parmi les restes des deux inscriptions qui y étaient gravées, ces mots² :

I. AELIVS MA#VS IVRATANI
BIXIT ANNVS #
PLVS MI#
I LEO IACET

1. *C. I. L.*, VI, 507.

2. Clermont-Ganneau, *les Sépultures à fresque de Guigariche et le culte de Mithra en Afrique* (*C. R. Acad. Inscr.*, 1903, p. 357 sq.)

2.

D · M · S ·

AELTA ARISVTH
 VIXIT ANNVS
 SEXAGINTA
 PLVS MINVS
 QUAE LEA IACET

1. *Aelius Ma(gn)us (?) Iuratani (filius) [v]ixit ann[i]s [.....]
 plus mi[nus.] [Qu]i leo iacet.*

2. *D(is) M(anibus) s(acrum). Ael[i]a Arisuth vixit ann[i]s
 sexaginta plus minus. Quae lea iacet.*

M. Clermont-Ganneau avait conclu de ces textes qu'on pouvait désormais corriger et interpréter un passage étrange et jusqu'alors tenu pour inutilisable de Porphyre¹, disant que, dans la religion mithriaque, les adeptes masculins recevaient la dénomination de lions, λέοντες, et les femmes de hyènes, ὑαεῖνας, en substituant à ce dernier mot celui de λεοῖνας, lionnes. Malgré l'appui d'une telle autorité et le premier effet de surprise, si l'on peut ainsi dire, passé, la conclusion ne semble pas devoir s'imposer. D'abord le passage invoqué de Porphyre présente, malgré tout, d'indéniables signes d'altération, puisque, pour le faire déposer en faveur de la thèse nouvelle, il faut commencer par corriger ὑαεῖνας en λεοῖνας et qu'il a l'air de ne connaître que deux ou trois catégories de mystes, les lions, les lionnes et, au-dessous d'eux, les serviteurs, qualifiés de corbeaux, κόρακες, alors que l'on connaît sept degrés dans l'initiation mithriaque; quant aux aigles, ἄετοι, dont Porphyre parle ensuite, si l'existence n'en est pas à contester absolument², cette dénomination n'est cependant jusqu'ici rien moins que certaine comme celle d'un grade mithriaque authentique.

Ensuite l'inscription africaine elle-même, point de départ

1. *De abst.*, IV, 16.

2. Des λέοντες et des ἄετοι figurent dans des inscriptions d'Asie Mineure (Sterrett, *The Wolfe expedition*, nos 153-154 et no 26), en lesquels on a voulu voir des initiés mithriaques.

de cette exégèse nouvelle, n'a pas du tout nécessairement la portée que son savant commentateur a été tenté de lui attribuer. La *lea* ainsi brusquement introduite dans l'histoire de l'institution mithriaïque est susceptible de deux interprétations distinctes, mais également légitimes. La *lea* pourrait être tout simplement la femme d'un *leo*, exactement de même que, comme en témoigne mainte inscription chrétienne, la femme d'un prêtre est plus d'une fois qualifiée de *presbytera* ou *presbyterissa*¹. Mais comment ne pas songer aussi que nous pouvons nous trouver, à Guigariche, en présence non pas de membres de la hiérarchie de ce qu'on serait en droit d'appeler la « Grande Église » mithriaïque, mais d'une secte particulière, telle que fut, en dissidence vis-à-vis de la « Grande Église » chrétienne, le montanisme, qui admit les femmes au sacerdoce et même à l'épiscopat. L'étude des inscriptions mithriaques de l'Afrique romaine permet précisément d'établir que la religion iranienne, qu'y importèrent d'abord des soldats venus de Pannonie, n'y pénétra pas les milieux indigènes pendant les deux siècles où l'on suit ses traces²; or les noms des deux défunt de Guigariche révèlent chez l'un un très probable Berbère, chez l'autre une irrécusable Punique. Leur appartenance à un culte resté extérieur à la vie de la province n'est pas à présumer. Que les sectes par contre, les petites sociétés religieuses, tenant à la fois d'une religion et d'une autre ou de plusieurs à la fois, prenant leur bien où elles le trouvaient, mi-chrétiennes, mi-pythagoriciennes ou mi-orphiques et pourquoi donc pas aussi mi-mithriaques, aient pullulé dans l'Empire romain, plus particulièrement au II^e et au III^e siècles, et tout spécialement peut-être en Afrique, on le sait de reste aujourd'hui : qu'il suffise de renvoyer aux nombreux et beaux travaux de M. Carcopino, *l'Inscription de Lambiridi*³ ou *la Basilique pythagoricienne*

1. Cf., par exemple, *C. I. L.*, X, 8079.

2. Ce sont les conclusions d'un travail encore inédit, mais fortement documenté, de M. Rancillac, sur les cultes de Cybèle et de Mithra en Afrique romaine.

3. *Revue archéologique*, 1922, XV, p. 211-301.

*de la Porte-Majeure*¹, et l'on pourrait en citer d'autres, qui parleraient dans le même sens.

Aussi bien la décoration des tombes de Guigariche ne confirme-t-elle nullement que ses occupants aient été des mystes authentiques de Mithra. Les deux jeunes gens porteurs de flambeaux qui y figurent ne doivent pas forcément être tenus, comme ils l'ont d'abord été, pour des dadophores. La représentation sur des tombeaux de deux candélabres allumés, qui est d'origine païenne, fut adoptée par les chrétiens, et l'Afrique chrétienne notamment en a fourni plusieurs exemples².

Ajoutons enfin que le nombre singulièrement élevé des *lea* qui apparaissent dans l'épigraphie chrétienne à partir du IV^e siècle trouve peut-être son explication dans de multiples conversions au christianisme d'anciens dignitaires de la religion du dieu perse : comment ne pas s'étonner, si les degrés de l'initiation mithriaque s'étaient ouverts aux femmes comme aux hommes, que la progression des *lea* n'accompagne alors que de bien loin sur les monuments chrétiens celle de leurs frères masculins ?

On le voit, l'inscription de Guigariche peut trouver une exégèse pleinement satisfaisante, sans qu'il faille abandonner les conclusions tenues jusqu'à sa découverte pour solidement assises sur l'exclusion des femmes du culte ou, plus exactement, de la hiérarchie mithriaque.

En opposition à cette intransigeance de masculinisme, et comme pour s'en affranchir, tout en la respectant, à l'époque où les deux cultes sont devenus en quelque sorte complémentaires, la note de féminité de celui de la Grande Mère, dont l'émasculation des galles pourrait être regardée comme un autre signe, paraît d'autant plus frappante. Et c'est pourquoi il n'est pas inutile de faire observer que les inscriptions salonitaines sont de nature à la renforcer encore.

1. Paris, 1927.

2. Cf. Romanelli, *Tomba romana con affreschi del IV secolo dopo Cristo nella regione di Guigaresh (Tripoli)* (*Notiziario archeologico* publié par le Ministère italien des colonies, fasc. 3 [Rome, 1922], p. 21-34).

* *

On pourrait toutefois, à propos de ces textes de Salone, présenter une objection : on a relevé, sur le territoire de l'ancienne métropole dalmate, une autre inscription encore qui mentionne une *cognatio*; mais ce n'est plus, ce semble, une *cognatio* de la *Magna Mater*. La relation significative que l'on croyait devoir signaler entre l'emploi de ce terme et le caractère du culte à propos duquel il est employé n'apparaît-elle pas du même coup beaucoup plus douteuse ou tout au moins bien affaiblie?

Le texte de cette dernière inscription mutilée est, en effet, le suivant¹ :

LES LEG VI
ENERI · DON
I COGNATION
ODIOR · CVI

On a proposé la restitution : [m]iles leg(ionis) VI [I....] Veneri don[um ob magisteriu]m cognation[is....Cl]odior(um) cui [.....].

Il s'agirait donc d'une *cognatio* placée sous le patronage de Vénus. Telle est du moins la première pensée qui vient à l'esprit. Mais ce serait aller un peu vite que d'y donner une immédiate adhésion sans prendre garde que *Veneri* pourrait être, tout aussi bien que le datif de *Venus*, le génitif du gentilice masculin *Venerius* et qu'il y avait peut-être tout simplement dans le texte : *miles legionis VII, > Veneri*, un tel, soldat de la VII^e légion, de la centurie de *Venerius*, selon un formulaire des plus classiques. Le début de l'inscription, qui contenait le nom de ce *miles*, ayant disparu, rien n'empêcherait que les premiers mots en eussent été *Matri Magnae*.

1. *C. I. L.*, III, 8687.

V^e SÉRIE. — T. XXVIII.

Cependant l'autre interprétation demeure possible, et l'on ne saurait certifier que la *cognatio* à laquelle appartenait ce *miles* inconnu n'ait pas été vouée à Vénus. Mais on doit alors remarquer que c'était une *cognatio* qui paraît se désigner elle-même, de par le génitif pluriel *odiorum*, qu'il semble indiqué de restituer *Clodiorum*, comme un groupement familial. Ce serait, s'il en allait de la sorte, une association de type peut-être différent de celui des inscriptions précédentes et où le mot *cognatio* présenterait par là même moins d'intérêt. Mais le nom même de Vénus suggère une autre hypothèse. Le premier taurobole qui soit attesté en Occident par un texte épigraphique fut accompli trois siècles seulement après l'introduction à Rome de la pierre sacrée, image de la déesse de Pessinonte, en l'honneur non de la *Magna Mater*, mais de *Venus Caelestis*¹. Et la vérité semble bien, comme l'a déjà montré M. Franz Cumont², que le taurobole ne faisait pas originellement partie des rites de la religion de Cybèle, mais s'y est introduit, puis propagé comme tel en Occident, au II^e siècle de notre ère, grâce à la confusion de cette déesse avec une autre, assimilée aussi à l'Aphrodite Ourania des Sémites. Or une divinité asiatique réunit ce double caractère : c'est Anahita. Adorée par les Iraniens comme divinité des eaux fécondantes, son culte se répandit, à une époque inconnue, à travers la Chaldée et l'Asie Mineure, jusqu'en Lydie. Les Sémites virent en elle leur grande divinité féminine; mais elle fut, en Lydie, identifiée avec la mère des dieux, confusion aisée, non seulement parce qu'Anahita, comme Cybèle, était une déesse de la fécondité, mais aussi parce qu'à toutes deux on sacrifiait le taureau.

L'analogie ainsi établie entre Vénus Caelestis et Cybèle, en tant qu'objet l'une et l'autre du même culte taurobolique, autorise, dans le cas qui nous occupe, la conjecture d'un rapprochement semblable : la quatrième mention d'une *cognatio* religieuse à Salone, où nous en connaissons déjà deux et

1. Il y a dans le texte, *C. I. L.*, X, 1596, *Caelestis*.

2. *Textes et monuments*, I, p. 334-335.

peut-être trois consacrées à la *Magna Mater*, pourrait bien se rapporter non à la Vénus gréco-romaine, mais, encore que l'épithète ne lui soit pas donnée dans le texte, à la Vénus Caelestis des Orientaux. Les relations qui existaient entre l'Orient et le grand port dalmate, où l'établissement du culte d'Isis¹ et maint témoignage des influences syriennes² ont été depuis longtemps signalées, appuient sérieusement l'hypothèse.

Si elle étaït complètement vérifiée, la portée qu'on a cru pouvoir attribuer aux inscriptions salonitaines qui viennent d'être étudiées serait encore accrue. Il semble bien, en tout cas, qu'on ait le droit d'y voir un argument de plus en faveur de l'importance d'un des caractères du culte de la *Magna Mater* qui l'ont opposé à celui de Mithra, tout en l'en rendant tellement solidaire qu'ils ont fini, sans pourtant se confondre, par former comme les deux branches d'une religion commune.

Jacques ZEILLER.

1. Cf. mon volume *les Origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie*, p. 53.

2. *Ibid.*

ESSAI DE CLASSIFICATION DU HALLSTATTIEN FRANC-COMTOIS

HISTORIQUE SOMMAIRE

Parmi les innombrables tumulus qui couvrent les plateaux et une bonne partie des collines préjurassiennes, en Franche-Comté, un très grand nombre appartiennent au premier âge du fer ou époque hallstattienne.

Tout d'abord considérés comme des sépultures militaires édifiées sur des champs de bataille, leur âge véritable demeura longtemps méconnu¹.

1. A l'époque où commencèrent les fouilles entreprises à Alise par ordre de Napoléon III, l'archéologie classique en était encore à regarder comme gauloises les armes et haches de bronze découvertes dans la plaine des Laumes, tandis qu'une épée gauloise, *en fer*, recueillie dans les mêmes travaux, était figurée comme ayant appartenu à un légionnaire romain (cf. *Revue archéologique*, 1861, p. 66, 67 et 141).

C'est G. de Mortillet qui le premier reconnut à quelle époque appartenaient la majorité de nos tumulus et les attribua à une phase antérieure à celle caractérisée par les sépultures de la Marne et les trouvailles d'Alise, de La Tène et de la Tiefenau. A ce sujet, cf. S. Reinach, *Chronologie gauloise*, in *Revue archéologique*, novembre-décembre 1924. Dans un opuscule publié en 1867, par conséquent postérieur d'un an au travail signalé par M. S. Reinach, G. de Mortillet insiste sur l'existence d'une première époque du fer, ou des tumulus, qu'il distingue de celle à laquelle appartient la station de La Tène. Il regrette que les savants suisses, prenant la partie pour le tout (et l'Helvétie n'étant qu'une partie de la Gaule) aient cru devoir désigner le second âge du fer sous le nom de période helvétique plutôt que sous celui de période gauloise. L'opuscule en question, intitulé : *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, a été édité chez C. Reinwald, à Paris. On ne peut que s'associer au regret de G. de Mortillet au sujet de l'appellation d'époque gauloise à laquelle d'autres ont malheureusement été préférées. Pour ce qui est du premier âge du fer, cette dénomination était bien préférable à celle de Hallstattien, et l'on ne peut que regretter l'usage de cette dernière, mais il est trop tard maintenant pour l'abandonner; il en est exactement de même pour celle de La Tène.

Le groupe de tombelles franc-comtoises sur lequel l'attention des fouilleurs se porta en premier lieu paraît avoir été le « champ de bataille de la combe d'Ain », où, vers 1837, furent entreprises les premières recherches, poursuivies de 1837 à 1841, par É. Clerc (plus tard président de la Cour de Besançon)¹ et son beau-frère J. Le Mire. Les épées de bronze recueillies alors furent prises pour des armes romaines.

A peu près en même temps, en 1838, eurent lieu les premières fouilles, conduites par É. Clerc et le professeur Bourgon, dans les tumulus du « champ de bataille d'Amancey ». Comme dans la combe d'Ain le voisinage d'habitations romaines incendiées et ruinées et, en outre, la présence de quelques monnaies impériales romaines dans quelques tertres funéraires firent considérer l'ensemble comme témoin laissé par une bataille remontant à l'époque des grandes invasions. É. Clerc, ébranlé par le caractère insolite de la plus grande partie du mobilier des tumulus (plaques de ceintures, brasards, pendeloques, etc.), tout différent de ce que donnent les sépultures franchement soit barbares, soit romaines, n'est qu'un peu rassuré dans sa conviction première par la présence des ruines et monnaies romaines et surtout par le silence des historiens relativement à l'époque voisine de la conquête ou aux premiers temps de l'occupation romaine; il n'imagine pas, en effet, qu'il puisse s'agir de temps encore plus reculés. Le père de l'archéologie du Jura, Désiré Monnier, emporté par son imagination débordante, s'appuyant sur les lieux dits (son grand cheval de bataille favori), voit là un champ de bataille où se sont heurtés Chrétiens et Sarrazins; ces derniers, d'après lui, mais ce qui est bien improbable, ayant laissé chez nous non seulement des traces de leur passage, mais encore des descendants et ayant fondé un certain nombre de villages². Le même D. Monnier attri-

1. Voir à ce sujet sa *Franche-Comté à l'époque romaine*.

2. Saraz, Cernans, Sercenne, Saizenay, etc. Actuellement encore des écrivains franc-comtois, se piquant de connaissances archéologiques, continuent à ce propos à chauffer les bottes de D. Monnier. Ils peuvent aller de pair avec les derniers tenants d'Alaise-Alésia, avec cette différence toutefois

buait au choc entre César et Vercingétorix immédiatement avant le siège d'Alésia (placée néanmoins par lui à Alise) les tumulus de la combe d'Ain, de la région d'Orgelet située un peu plus au sud, et même ceux de Publy au bord du plateau dominant Lons-le-Saunier!

Avec la soi-disant découverte d'Alesia par l'architecte bisontin A. Delacroix, la question des tumulus entre dans une nouvelle phase. De 1854 à 1865, A. Delacroix, Aug. Castan et d'autres archéologues comtois, avec l'aide de Quicherat et d'E. Desjardins, font connaître les tombelles d'Alaise, Sarraz, Myon, By, Quingey, ainsi que celles de la portion du plateau d'Amancey séparée du massif d'Alaise par le cañon du Lison. En même temps sont signalés, surtout par eux, d'assez nombreux groupes de tumulus en divers points des départements du Doubs et de la Haute-Saône, notamment le groupe de Gy et de Bucey-les-Gy.

D'importantes fouilles furent alors entreprises, d'une manière un peu fiévreuse, il faut le reconnaître, à Alaise et dans toute la région circumvoisine ainsi que sur quelques autres points encore. Dans ses rapports sur les résultats de ces recherches, exécutées par la Société d'émulation du Doubs, Aug. Castan insiste tout particulièrement sur ce qu'elles fournissent la preuve de la connaissance du fer, en Gaule, antérieurement à la conquête romaine. En même temps il montre qu'à l'époque romaine des tumulus préexistants ont été souvent utilisés pour y placer des sépultures, ce qui explique la présence de monnaies et d'objets gallo-romains dans des tombelles livrant un mobilier d'âge antérieur.

A la même époque, l'un des tenants de l'hypothèse Alaise-Alesia, dont il resta jusqu'à sa mort un partisan tenace et convaincu, Ch. Toubin, signalait l'immense champ de tumulus des Moidons, s'étendant bien au delà des limites de la forêt de ce nom, des alentours de Salins et du mont Begon au nord jusqu'à la combe d'Ain, en englobant notamment

qu'un certain nombre des derniers ne voient là qu'un prétexte à « battre la grosse caisse ».

tous les plateaux dominant à l'est les reculées d'Arbois et de Poligny.

A la suite des précédents, d'autres observateurs reconnaissaient l'existence de très nombreux champs de tumulus sur nos plateaux et même sur les collines préjurassiennes.

Dans les Moidons même, Ch. Toubin n'exécuta lui-même que quelques fouilles; c'est son frère Édouard qui ouvrit là, de 1869 à 1876, l'ère d'exploration des tombelles. Malheureusement, à sa suite, de très nombreux amateurs ou curieux s'abattirent sur cette magnifique nécropole. Les beaux tumulus, présumés les plus riches, furent même choisis de préférence comme carrières de matériaux pour l'entretien des chemins forestiers, dans l'espoir que leur démolition fournirait des objets de valeur. Aussi, malgré le grand nombre de tombelles éventrées, à part quelques renseignements oraux, obtenus des destructeurs de sépultures eux-mêmes ou encore d'ouvriers ayant travaillé à des fouilles, en dehors du résultat de mes recherches personnelles, je n'ai guère trouvé à utiliser, pour la forêt des Moidons elle-même, que les rapports d'É. Toubin et ceux de J. de Morgan qui vint travailler là à deux reprises, d'abord en 1881, puis en 1906¹.

Tous les monuments funéraires dont il va être question

1. Bien que J. de Morgan ait fourni, dans *l'Anthropologie*, une autre date pour cette dernière campagne, je maintiens formellement celle que je donne ici, et j'ai d'excellentes raisons d'en être certain. En 1904 j'avais entrepris, seul et sans aucun aide, l'exploration d'un tumulus, déjà un peu attaqué très anciennement par des curieux, et non par des fouilleurs sérieux. La venue de l'hiver, puis mon départ en mission, pour la seconde fois, en Nouvelle-Calédonie, avaient interrompu mon travail. A mon retour, ne considérant pas la terminaison de la fouille du tumulus en question comme très pressante, je l'avais remise à un peu plus tard, d'autant plus que je venais, à la suite de la découverte de tessons attiques à figures noires, d'établir mon chantier sur la montagne de Château; en un point beaucoup plus à ma portée. Pendant mes travaux à Château, averti par M. Gaurichon des fouilles exécutées quelques semaines plus tôt par J. de Morgan, je pus constater que le tumulus ayant donné à celui-ci les restes d'un char était bel et bien celui, d'un diamètre de 16 à 17 mètres (et non de 10 m. 50 comme le dit inexactement J. de Morgan), dont j'avais commencé la fouille moins de deux ans auparavant. Ceci me fut confirmé sur place par plusieurs personnes dont M. Duboz, maire de Chilly. M. Gaurichon m'ayant, plus tard, déclaré être en possession de

sont, sans exception, des tumulus. Ils sont extrêmement nombreux, principalement dans la basse et la moyenne montagne ainsi qu'en certains points des collines sous-jurassiennes.

PÉRIODE ANCIENNE DE HALLSTATT

Les sépultures tumulaires de la période ancienne de Hallstatt ne font pas défaut en Franche-Comté. Elles sont surtout nombreuses dans la combe d'Ain. Celle-ci, située dans la moyenne montagne, s'étend du lac de Châlain au nord jusqu'aux environs de Clairvaux au sud. Parcourue dans sa longueur par la rivière d'Ain¹, elle s'étale largement entre la chaîne de l'Euthe à l'ouest et le pied du deuxième plateau à l'est.

Les phases initiales de la période sont là très bien représentées. Les tumulus y renferment en outre des sépultures d'âges postérieurs, hallstattien récentes² et même burgondes.

Il ne paraît pas, en France, exister de contrée ayant offert un aussi grand nombre de sépultures à épées du début même du Hallstattien ancien. En effet, on peut citer, de là, au moins dix sépultures avec l'épée de bronze typique et six avec l'épée de fer calquée sur celle-ci³.

ferrements de jantes du char découvert là par J. de Morgan, j'ai effectué sur place une enquête à ce sujet. De celle-ci il résulte qu'abandonnés par J. de Morgan, les ferrements, en assez bon état, de deux roues demeurèrent suspendus pendant deux ans dans une grange de l'auberge de Pont-d'Héry où était descendu celui-ci; après ce temps ils furent jetés sur le talus de l'autre côté de la route et ramassés — on ne put ou ne voulut me dire exactement par qui. D'après la gêne avec laquelle on répondait à mes questions, j'ai eu l'impression très nette que l'on me croyait chargé par J. de Morgan lui-même de réclamer les bandages de roues qu'il avait laissés là.

1. Ou, suivant l'ancienne orthographe, rivière Dain.

2. Un de ces tumulus, celui de la Grillière, à Blye, a donné un cercle de jante en fer provenant, peut-être, d'une tombe à char hallstattienne. Cf. É. Clerc, *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*.

3. Épées de bronze : Doucier 2, Barésia 1, Clairvaux 1 (au Molard-Saillant), Boissia, plaine de Vers ou de Vaire, 6 (3 des fouilles Le Mire, 3 autres trouvées en démolissant des tumulus).

Épées de fer à soie plate : Barésia 1, Villars 3, Charcier 1, Vouglans (Lect) 1.

Dès 1837 des fouilles furent pratiquées dans cette région par É. Clerc,

La localisation des divers types d'épées montre clairement que chacun d'eux correspond à une phase distincte. Il apparaît aussi que l'épée de bronze a été, ici, très rapidement démodée, sitôt après la fabrication, en fer, de la première arme de ce genre.

Ce dernier fait s'explique facilement. La région abonde en minerai de fer dans le Callovien, ainsi qu'en placages et noyaux ferrugineux à la surface des bancs du Bathonien supérieur. Ce fer hydroxydé, minerai très riche et d'un traitement facile, ne pouvait manquer d'attirer l'attention par son aspect métallique et sa densité. S'il n'est pas assez abondant pour faire actuellement l'objet d'une exploitation (et très récemment encore il l'était à la Viosse près Andelot-en-Montagne), il n'en était pas de même jadis alors que les besoins étaient bien plus restreints.

Les phases successives à distinguer sont les suivantes :

I — ÉPÉES DE BRONZE. —

a) Épées relativement courtes (62 ou 63 centimètres de longueur totale), effilées, à crans non ou à peine distincts. A cette phase appartiennent les tumulus de Doucier qui

président de la Cour d'appel de Besançon, et son beau-frère J. Le Mire. Les principales sources de renseignements sur ces tumulus sont les suivantes : 1^o un compte rendu des recherches exécutées en 1837, rédigé dans sa forme définitive par J. Le Mire en 1873 et publié en 1877 dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*; 2^o un tableau, avec notice explicative manuscrite, exécuté par le président Clerc, donné par lui au Musée de Besançon et intitulé : *Antiquités du champ de bataille de la combe d'Ain*; 3^o *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*, par le président É. Clerc, Besançon, 1^{re} édition, 1840; 2^{re} édition, 1870; 4^o *Notice sur les tumuli ouverts dans le canton de Clairvaux par M. Édouard Clerc, de Besançon*, par le docteur Pyot, dans *Travaux de la Société d'émulation du Jura*, 1837. — Les objets découverts alors sont encore conservés, par la famille Le Mire, à Pont-de-Poitte. Des tronçons de trois lames différentes et une épée, presque entière, le tout en bronze, et provenant de la démolition de tombelles de la plaine de Vère, sont conservés au Musée de Besançon. L'épée de fer de Charcier est au Musée de Dôle et celle de Vouglans à Saint-Germain-en-Laye.

ont donné à M. Berlier les deux épées actuellement au Musée de Saint-Germain.

b) Épées de bronze un peu plus longues, ne dépassant guère 71 centimètres¹, les crans sont nets; la pointe légèrement ogivale ou arrondie permettait néanmoins facilement leur utilisation comme arme d'estoc. A ces épées sont parfois associés des objets de bronze, pris jadis pour des pointes et talons de lances et qui ne sont autres que des garnitures d'extrémités de sceptres. La garniture inférieure, conique, allongée, porte un renflement circulaire un peu plus haut que l'extrémité. La garniture de la partie supérieure, cylindrique, fermée en haut, se termine parfois de ce côté par un évasement brusque².

Parfois bouterolles en bronze, d'abord naviformes, puis à ailettes. A cette phase se classent les tombes à épée de la plaine de Vère (ou Vers, ou encore Vaire) à Boissia, celles à épées de bronze de Barésia et du Molard-Saillant à Clairvaux³.

Cette subdivision paraît avoir eu, dans nos régions, une

1. C'est la longueur donnée par É. Clerc et Le Mire, ses inventeurs, pour l'épée de Barésia à laquelle Déchelette attribue 73 centimètres. D'autre part la figure qu'en donne Déchelette est quelque peu différente des dessins qu'en fournissent Clerc et Le Mire, et représente un type paraissant plus évolué.

2. Cet évasement existe seulement dans les spécimens paraissant les plus récents, d'après la longueur de l'épée associée. Tel est le cas à Barésia; ici, il est vrai, un tumulus situé à quelque distance de celui à épée de bronze a donné une épée de fer, courte, et du même modèle; au contraire, le groupe de tombelles de Boissia qui a livré un nombre assez élevé d'épées de bronze, toutes du modèle de la phase *b*, mais aucune épée de fer, n'a donné que des garnitures supérieures de sceptre, sans évasement.

3. Il est infinitéimement probable qu'on doit classer à cette phase l'épée halls-tattienne de bronze du Musée de Saint-Germain portée au catalogue comme des environs de Besançon et qu'il faut en réalité la restituer au plateau d'Alaise ou aux environs immédiats de cette localité. Une épée en bronze, de cette provenance, a été offerte, à l'époque, au docteur Germain, de Salins, un des fondateurs de la géologie et de l'archéologie jurassiennes. Celui-ci, en raison des prétentions du propriétaire de l'arme, avait dû renoncer à la faire entrer dans sa collection, et l'épée aurait été acquise, pour le compte de l'empereur Napoléon III, par l'un de ses grands officiers. La désignation vague « environs de Besançon » s'expliquerait fort bien par l'hostilité de

durée plus longue que la précédente. C'est à elle, sinon à celle-ci déjà, que je crois devoir attribuer la sépulture inférieure de mon tumulus n° 17 de Parançot, tumulus en terre avec calotte intérieure en pierres; le personnage central inférieur qui s'y trouvait inhumé présentait, avec les témoins de quelques objets de parure en fer, dont une sorte de collier (?) ou plutôt de diadème ou de cercle entourant le crâne, les restes d'un casque ou coiffure épaisse et d'une cuirasse ou justaucorps, en cuir.

II. — ÉPÉES DE FER PISTILLIFORMES A SOIE PLATE.

c) Épées relativement courtes; moins de 80 centimètres de longueur seulement. Il faut ranger dans cette subdivision un certain nombre de tombes à épées : tumulus de Barésia avec épée de fer de 71 centimètres de long; un tumulus de Villars-sur-l'Ain avec épée de 76 centimètres; deux autres tumulus de Villars également, avec chacun des débris d'une épée du même genre assez courte pour que É. Clerc les ait qualifiées de sabres. Le Mire les décrit comme identiques, sauf la matière, aux épées de bronze de Barésia et de Boissia; leur faible longueur, attestée par le terme employé par Clerc (le même dont il use pour désigner les scramasax burgondes), ressort encore du dessin qu'il en donne; tumulus de Vouglans (commune de Lect), dans la même vallée de l'Ain, mais un peu en aval de la combe d'Ain, fouillé par M. Delseriès, et dont l'épée, donnée par lui au Musée de Saint-Germain, paraît bien appartenir au même type d'épées de fer hallstattien.

l'empereur (lequel avait eu à Besançon une singulière réception, peut-être un *peu chaude*, à certain moment, à la Préfecture même) et de son entourage pour tout ce qui touchait à Alaise. En même temps il faut tenir compte du fait que C. Rossignol, premier conservateur du Musée de Saint-Germain, avait emphatiquement et formellement nié l'existence de tout débris antique sur le plateau d'Alaise, affirmant, en outre, qu'il n'était sorti des tombelées d'Amancey que des objets datant tout au plus des grandes invasions germaniques.

anciennes courtes. Enfin, à la même phase se classe une épée du tumulus d'Amancey (Doubs) dénommé *Château Sarrasin* et dont un fragment notable est conservé au Musée de Besançon. Sa pointe, lors de la découverte, était encore engagée dans une bouterolle de bronze à ailettes; les ailettes, complètement oxydées, ne se sont pas conservées, mais Clerc les a figurées en pointillé dans un des dessins de son *Essai sur l'Histoire de la Franche-Comté*.

d) Grandes et larges épées de fer pistilliformes et à soie plate. Comme tombes à épées de cette phase, je citerai : 1^o celle du tumulus de Charcier (dans la combe d'Ain encore), découverte par O. Potard; 2^o et 3^o deux tumulus de Bucey-les-Gy (Haute-Saône); 4^o la sépulture masculine primitive du tumulus du Mont à Pontarlier; 5^o la sépulture profonde centrale d'un tumulus de Lizine (Doubs) près Alaise, fouillé par Castan vers 1860; enfin 6^o une sépulture profonde d'un tumulus d'Épeugney (Doubs).

Dans certaines de ces tombelles se sont rencontrés des objets de parure ou de toilette provenant soit de la sépulture à épée, soit d'une sépulture l'accompagnant. Je reviendrai plus loin là-dessus¹.

RITES FUNÉRAIRES ET MODE DE CONSTRUCTION DU TUMULUS

Tous les tumulus à épées de bronze et un certain nombre de ceux avec l'épée de fer primitive ont été édifiés surtout en terre argileuse. Bien que, dans la combe d'Ain, nombre de tombelles n'aient livré que des charbons, sans aucune trace d'ossements, l'inhumation paraît avoir été la règle dans les

1. Peut-être faut-il classer à cette phase la sépulture de guerrier, un peu latéralement mais profondément située sous la masse centrale de mon tumulus n° 4 de Parançot; l'arme qui l'accompagnait paraît avoir été une sorte de dague ou de poignard, à deux tranchants, à soie plate et à rivets, assez analogue peut-être à certains poignards bavarois en fer du Hallstattien ancien, figurés par J. Naue, plutôt qu'une épée.

tumulus productifs. Le corps était étendu sur le sol naturel, sur lequel on avait, au préalable, dispersé de nombreux charbons; ce rite était déjà usité dans la région dès le Bronze I et se perpétue pendant tout le Hallstattien. Sur le corps même, parfois, était disposé un amas de pierres; le plus souvent celles-ci constituaient une ou plusieurs couches, sortes de voûtes ou de calottes, dans la masse argileuse du tertre funéraire. Sous l'influence, très probablement, d'un mélange entre les nouveaux venus conquérants, constructeurs de tombelles en terre, avec les indigènes édificateurs de tumulus en pierres, ce dernier mode de construction fit sa réapparition et finit par supplanter totalement le tertre en terre. Néanmoins le tumulus terrestre persista encore sporadiquement, car certaines tombelles ainsi construites renferment encore la grande et large épée en fer, tels, entre autres, un tumulus de Lizine et celui de Pontarlier.

Sépultures avec objets de toilette ou de parure. Phases a et b.
— La présence de quelques débris de fer oxydé et l'absence totale d'objets de parure en bronze dans certains des tumulus à épées de bronze me paraît entraîner la conclusion que le fer, métal nouveau, et par suite de luxe, était alors exclusivement, ou à peu près, employé pour la fabrication des bijoux, tout au moins de ceux à l'usage de la caste dominatrice. On revint, plus tard, au bronze après une expérience prolongée, ayant clairement montré sa supériorité, dans la parure, sur le fer, trop vite oxydé et après la découverte de l'extrême fréquence des gîtes de minerai de ce dernier.

C'est seulement, outre son mode de construction, à cause du modèle très archaïque, remontant au Bronze IV-V, des pièces le constituant, que je crois devoir classer à la période des épées de bronze le mobilier de la sépulture la plus ancienne du tumulus de Soyria, près de Clairvaux. Ce mobilier se compose d'une agrafe et de restes d'un collier ou d'une ceinture consistant en une alternance d'appliques circulaires munies de griffes et décorées de cercles concentriques estampés d'une part, et, de l'autre, de plaques allongées rectangulaires dont les grands côtés offrent des concavités allon-

gées alternant avec des portions plus larges munies de griffes sur la face interne (cf. G. et A. de Mortillet, *Musée préhistorique*, 2^e édition, n^o 1171).

Phase c. — La sépulture à courte épée de fer de Barésia a donné un anneau et une épingle en bronze. Cette dernière présente une tête circulaire large et plate; sa tige porte un renflement situé un peu au-dessous de la tête et plus haut que son milieu. Une épingle exactement semblable à celle-ci a été découverte par M. E. Boilley dans un des tumulus de sa propriété de la Grange-Perrey, entre Salins et Arbois. Elle était associée à des appliques, en bronze mince, circulaires, à cercles concentriques estampés et à de petites plaques en feuille de bronze décorées au repoussé, et d'un type tout à fait inusité au Hallstattien moyen ou récent de la région. La présence de ces objets, provenant d'une parure assez analogue à celle du tumulus de Soyria, paraît indiquer que le tumulus en question ici a renfermé une sépulture synchronique, ou à peu de chose près, de celle à épée de fer à soie plate de Barésia.

Phase d, ou des épées de fer longues et larges. — Maintenant le fer est devenu le métal commun, aussi le bronze a-t-il repris sa place dans la fabrication des objets de parure. Toutefois un des personnages armés de la grande épée de fer, à soie plate, des tumulus de Bucey-les-Gy portait encore un bracelet de fer. Celui-ci est de forme ovale, assez largement ouvert; sa tige, à section légèrement aplatie sur la face interne et renflée sur la face externe, est plus large vis-à-vis de l'ouverture; de là elle va en diminuant graduellement de largeur jusqu'au voisinage de chaque extrémité où elle s'élargit à nouveau avant de se terminer par une sorte de petit tampon ou de crampon plat¹.

Ce type de bracelet se retrouve, mais en bronze, dans d'autres tumulus n'ayant pas donné d'épée et permet de classer les sépultures qui l'ont livré. Je citerai notamment :

1. Cf. Quivogne, *les Tumulus de Gy et de Bucey-les-Gy*, A. F. A. S. Congrès de Clermont-Ferrand, pl. XII, fig. B.

1^o Mon tumulus n^o 8 de Parançot; ici il y avait deux corps côté à côté et au même niveau : un homme avec les débris d'un rasoir en fer en segment de cercle, et une femme ayant la tête et le torse inhumés et les jambes incinérées; cette dernière possédait, à chaque poignet, un bracelet de bronze du modèle ci-dessus, et décoré sur sa face externe de groupes de traits transversaux; 2^o un tumulus de Piételle (près Boissia) où deux bracelets, tout semblables à ceux de Parançot, étaient associés à deux autres, d'un modèle différent. Ces derniers, ovales et ouverts, sont formés d'un épais ruban de bronze à face interne plane ou très légèrement concave, et décorés, sur leur face externe, très légèrement bombée, de groupes de traits transversaux gravés; d'après leur forme et leurs dimensions, ces derniers bracelets sont, en réalité, des anneaux de cheville. D'après E. Clerc, du même tumulus proviendrait une pendeloque sphéroïdale, ?jourée (grelot ?) en bronze, d'un type général se classant plutôt à une phase postérieure et qui ferait donc son apparition à ce moment¹.

A la même phase se placent les sépultures centrales profondes d'un tumulus d'Épengney (Doubs), où les débris de la grande épée de fer à soie plate étaient associés à ceux d'un rasoir discoïde ajouré en bronze et à deux bracelets en même métal, ouverts, à tige aplatie intérieurement et à extrémités terminées chacune par un petit tampon très net et bien détaché.

1. Dans le compte rendu de ses fouilles de 1837, rédigé seulement en 1873, J. Le Mire attribue ce grelot à l'un des tumulus à épée de bronze; Pyot, dans sa notice rédigée l'année même de la fouille, n'en souffle mot. Clerc, dans son *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*, le donne comme trouvé avec nombre de bracelets. Il écrit aussi que ces bracelets de Piételle sont au nombre de cinq, et il ressort de la notice explicative de son tableau des antiquités de la combe d'Ain, que les quatre bracelets dont je viens de parler ont été trouvés ensemble, tandis que le cinquième (un fragment) était associé à un rasoir en bronze. Clerc donne, en effet, en bloc, l'explication des n^os 18, 19 et 20 (les quatre bracelets en question), et à part celle du n^o 21 (le fragment de bracelet). Pour le rasoir, il l'indique sous le n^o 22 : « fragment d'ornement en bronze » recueilli dans un tombeau avec le n^o 23. Il y a ici certainement erreur (n^o 23 pour n^o 21), car, à part un morceau de fer à cheval, de toute autre provenance, le rasoir est le seul *fragment* figuré, et on ne voit nulle part trace d'un n^o 23.

Il faut encore citer la sépulture à grande épée de fer du tumulus du Mont, à Pontarlier, et la tombe féminine associée. Cette dernière a livré deux bracelets ouverts à tige un peu moins aplatie que celle des bracelets d'Épeugney. Les deux extrémités vont en s'évasant insensiblement de manière à former chacune un petit tampon. La face externe de la tige est ornée, comme dans les bracelets de Parançot, d'Épeugney et de Piételle, de groupes de traits transversaux, groupes séparés par des espaces libres d'une longueur égale à celle de chaque groupe ou très légèrement plus considérable.

Ici, il faut distinguer deux subdivisions chronologiques.

d ¹. — Bracelets ouverts à petits tampons plats (type de Bucey-les-Gy, Parançot, Piételle), de forme nettement ovale, plus ouverts, et à tige très sensiblement plus large en face de l'ouverture, que ceux de la subdivision suivante.

d ². — Bracelets moins ouverts que les précédents, à tige plus mince et de largeur à peu près constante, sans rétrécissement sensible précédant un élargissement au voisinage des extrémités ¹. A cette subdivision se classent les sépultures inférieures des tumulus d'Épeugney et de Pontarlier ². On verra plus loin ce type se montrer encore dans des sépultures de la phase immédiatement suivante, tandis que le modèle typique de la subdivision *d* ¹ n'apparaît plus. Enfin c'est seulement à la phase *d* que le rasoir apparaît dans les sépultures, mais ce n'est qu'à la suivante qu'il devient un peu plus commun.

C'est encore à *d* tout au moins que je classerai mon tumulus n° 6 de Parançot, à cause de l'emploi du fer, dans une pendeloque, comme métal précieux incrusté dans le bronze. Cette pendeloque, formée d'un arc de cercle avec la corde sous-tendant l'arc munie, à sa partie inférieure, de trois anneaux fixes coulés avec l'objet, offre, longitudinalement, sur la con-

1. A part sa tige plus ou moins aplatie sur sa face interne, c'est en somme le type de Platenitz en Bohême figuré par J. Déchelette (*Manuel d'arch.*, t. II, p. 597) et qui aurait été, dans ce pays, encore associé à l'épée de bronze.

2. Ce dernier tumulus a livré en outre une sépulture féminine adventice, un peu postérieure.

vexité de l'arc (partie supérieure) une mince bande de fer sertie dans le bronze. Au même corps appartenaient une boucle d'oreille (ou de nez ?) unique, et un bracelet de bronze. La boucle de nez (?) ou d'oreille consiste en un anneau formé d'un mince fil de bronze décoré de stries obliques simulant une torsade. Le bracelet, non fermé, est formé d'une tige légèrement aplatie sur sa face interne, et dont les extrémités s'évasent de façon à constituer des sortes de tampons plats et portent des sillons transversaux larges et profonds; les extrémités ont été entre-croisées afin de rétrécir le bracelet, dont le diamètre intérieur de 42 millimètres seulement ne pouvait convenir qu'à un enfant. Enfin je suis tenté de placer à la même phase la sépulture masculine de la base de la masse centrale de mon tumulus n° 4 de Parançot avec une bague faite d'un fil de bronze enroulé en hélice, et un tronçon d'épée, ou de dague à deux tranchants, à soie plate munie de rivets.

TRANSITION ENTRE LE HALLSTATTIEN ANCIEN
ET LE HALLSTATTIEN RÉCENT

Il ne s'agit peut-être que d'une période d'assez courte durée. On voit, à ce moment, apparaître les bracelets à tige extérieurement bosselée, côtelée ou crénelée, le bracelet en jayet et la coutume du port de multiples anneaux massifs à la cheville. L'épée courte, à antennes, fait son apparition¹. Le bracelet typique de la phase *d*² se rencontre encore parfois. On trouve aussi des pendeloques, crotales et rouelles, à anneau de suspension, identiques aux modèles du Hallstattien récent; le grelot a peut-être, on l'a vu, apparu un peu plus tôt. Tandis que les crotales se rencontrent plusieurs à la fois, grelots et rouelles se montrent isolés. Quelques

1. Elle constitue, à elle seule, tout le mobilier de deux tumulus, chacun à tombe unique.

types de bracelets paraissent spéciaux à cette phase; bracelets (ou plutôt anneaux de cheville) ouverts, en ruban épais, à extrémités affrontées offrant parfois de fortes coches transversales sur la face externe, et décorés sur cette dernière de motifs constitués par des groupes de traits profonds rectilignes transversaux, droits ou obliques; bracelets en ruban épais, avec tige parfois à section un peu triangulaire aplatie, décorés, sur la face externe, de sillons longitudinaux limitant quelquefois des bandes longitudinales étroites, gravées de séries de courtes stries transversales ou obliques. Certains de ces derniers bracelets offrent une tige diminuant de largeur en s'approchant des extrémités terminées chacune par une sorte de tampon ou d'olive¹. A la même subdivision je classerai le bracelet à œillets qui, à Piételle², s'est montré en compagnie du rasoir. Peut-être même faut-il y ranger le bracelet à tige cylindrique décorée de perles ou nœuds plus ou moins sphéroïdaux équidistants, et en quelque sorte traversés par celle-ci. Le rasoir se présente assez fréquemment. Les sépultures tumulaires franc-comtoises appartenant à cette phase sont les suivantes :

Jura. — Tumulus de Publy : corps avec bracelet de bronze et coutelas en fer long d'environ 40 centimètres. Tumulus de Piételle (Boissia) : fragment de bracelet à œillets et rasoir de bronze en segment de cercle dont le bord supérieur est décoré de festons hémicirculaires ajourés chacun par une perforation circulaire. Tumulus de Vaux-les-Saint-Claude, si-

1. A ce modèle appartient un bracelet d'un tumulus de Publy, près Lons-le-Saunier. La raison pour laquelle je le rapporte à cette phase, plutôt qu'à une plus ancienne, est que, dans une province très voisine, la Bourgogne ducale, un bracelet de ce genre a été recueilli par M. H. Corot dans un tumulus de Minot (Côte-d'Or), associé, dans la même sépulture, à un bracelet en jayet et à de petites appliques appartenant à un modèle fréquent au Hallstattien récent.

2. Un beau bracelet de ce genre, associé aussi au rasoir, découvert par le docteur R. Brulard dans le Grand-Meurger-des-Cras, à Genay (Côte-d'Or), porte le décor en étroites bandes longitudinales de courtes stries obliques parallèles; les portions à œillets sont identiques au fragment de Piételle; il semble toutefois que les œillets étaient plus nombreux dans le bracelet jurassien.

gnalé par M. Delort¹, avec un rasoir ajouré en bronze, associé à deux bracelets de même métal, dont le seul décris est en forme de ruban ouvert et décoré sur sa face externe de gravures géométriques symétriques incisées. Tumulus de Grange-de-Noms, près de Saint-Amour, avec un rasoir-ajouré, en bronze. Tumulus de Gevingey avec rasoir en bronze muni d'un anneau de suspension et associé dans le même tumulus (renfermant les restes de trois corps inhumés en même temps, semblerait-il) à un collier, tige de bronze rigide se fermant par l'introduction de l'une des extrémités formant crochet dans l'autre repliée en anse, ainsi qu'à deux bracelets à tige aplatie sur la face externe et décorée de bosselures régulières sur tout le pourtour de la face externe. Tumulus de Ville-neuve-sous-Pymont, près de Lons-le-Saunier, avec un rasoir en bronze et un bracelet à nœuds sphéroïdaux équidistants sur une tige cylindrique². Ajoutons encore, mais avec point d'interrogation : tumulus de Villars-sur-l'Ain, au voisinage de Marigny, avec, pour tout mobilier, une épée à antennes. Sépulture latérale, peu profonde, de mon tumulus n° 3 des Moidons-Papillard³, avec un unique grelot en forme de sphéroïde aplati. Sépulture unique d'un tumulus des Moidons-Papillard, fouillée jadis par l'abbé Guichard, et ayant donné seulement une grande rouelle à anneau de suspension avec deux bracelets.

Doubs. — Une des tombelles de Flagey, explorée par Castan, pourrait dubitativement se classer à la même phase. Elle a donné, avec deux bracelets et un débris de petite applique en bronze mince (prise alors pour une portion de fibule), une rouelle isolée. Il faut y ajouter un groupe de trois

1. Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Boulogne.

2. Un bracelet à nœuds du même type, mais ouvert, a été découvert par le docteur Brulard dans la sépulture centrale du tumulus du Tremblois, à Magny-Lambert (Côte-d'Or), avec la grande épée pistiliforme à soie plate, en fer, et le rasoir ajouré.

3. Sépultures profondes du même tumulus : au centre, inhumation à pignard du Bronze I ; au nord-est, incinération avec silex ; au nord-ouest, individu placé, très fortement replié, sur le côté.

tumulus situé « aux Rompues », à Fertans. L'un d'eux, pour tout mobilier, a donné un important fragment d'épée courte ou de grand poignard large, en fer; la garde est formée d'une tige de fer en demi-cercle dont les extrémités débordent la large base de la lame; les deux tranchants paraissent avoir dessiné chacun, au-dessous de la garde, une courbe concave. L'arme paraît bien avoir été du type à antennes au sommet de la poignée. Une autre des tombelles paraît bien aussi n'avoir recouvert qu'un seul corps, du moins avec parures. Celles-ci consistent en dix beaux anneaux de jambe en bronze, ouverts plats sur la face interne; la face externe, très légèrement bombée, porte un décor géométrique, disposé symétriquement, formé de groupes de traits rectilignes, profondément gravés, soit obliques, soit transversaux. Avec eux étaient un reste d'agrafe, une petite chaînette et cinq crottales, le tout en bronze. Le troisième tumulus, outre le mobilier d'une sépulture du début du Bronze II¹, a donné un mobilier hallstattien, en bronze, composé d'une pendeloque rouelle à quatre rayons avec centre plein, deux bracelets circulaires (et non ovales, ceux-ci), ouverts, à tige aplatie sur la face interne et à extrémités constituées par de petits tampons plats (identiques à ceux des bracelets d'Épeugney), deux autres bracelets ouverts formés chacun d'une tige de bronze, assez grosse, à section circulaire, avec extrémités se touchant presque et dont l'une présente peu avant son extrémité un renflement olivaire longitudinal allongé, et enfin deux gros bracelets toriques en jayet. Il est très probable que l'une des paires de bracelets exposés au Musée de Besançon, comme provenant de ce tumulus, vient, en réalité, du précédent; il est, en effet, inconcevable qu'un personnage possédant une parure telle que celle du tumulus précédent n'ait eu, aux bras, aucun bracelet. A mon avis, les bracelets à petits tampons, destinés plutôt à être portés

1. Son mobilier funéraire se composait de deux hachettes polies en roche verte et d'une hachette de bronze à rebords presque imperceptibles obtenus au martelage. Peut-être même s'agit-il d'une sépulture de la fin du Bronze I plutôt que du début du Bronze II.

un seul à chaque poignet, doivent provenir de la sépulture à anneaux de jambe et je croirais très volontiers celle-ci un peu antérieure à celle, hallstattienne, du dernier tumulus.

Haute-Saône. — Parmi les tumulus de Bucey-les-Gy (dont quelques-uns sont néolithiques, tout au moins énéolithiques), l'un, au lieu dit Capsio, qui a donné, comme mobilier d'une sépulture, un grelot (?) de bronze isolé avec deux bracelets de jayet en forme de liens de serviette, se classe peut-être à la même phase¹.

PÉRIODE RÉCENTE DE HALLSTATT

C'est à cette période qu'appartiennent la plupart des beaux tumulus productifs de Franche-Comté reconnus jusqu'à présent. Ils sont surtout communs dans les environs de Salins, régions d'Alaise et d'Amancey au nord, et surtout au sud-ouest sur le plateau des Moidons. Les tombelles sont là innombrables, et toutes les évaluations de leur nombre qui ont été données sont au-dessous de la réalité.

Parmi les sépultures de cette période, il est ici nécessaire de distinguer celles de deux groupes de populations, bien distincts tant par le mode de construction des tertres funéraires que par le mobilier des sépultures. J'ai déjà désigné ces deux groupes sous les noms de *groupe des Moidons* et de *groupe d'Alaise*. Le costume féminin est caractérisé surtout, dans le premier, par le port des pendeloques, le

1. F. Quivogne, *les Tumulus de Gy et de Bucey-les-Gy* (Haute-Saône), A. F. A. S. Congrès de Clermont, 1876. Je crois devoir faire remarquer que cette phase de transition ne me semble pas encore très bien définie. J'ai cru devoir y faire rentrer un certain nombre de sépultures tumulaires qu'il ne me paraissait pas possible de placer dans l'une des subdivisions soit antérieures, soit postérieures. Quelques-unes, comme celle de Gevingey et celle de Bucey-les-Gy, notamment, ainsi que les deux indiquées des Moidons et celle de Flagey à rouelle pourraient bien appartenir seulement au Hallstattien récent, mais tout à fait à ses débuts, il est vrai. Je fais donc toutes réserves au sujet des sépultures à bracelets de types courants au Hallstattien récent, ou encore n'ayant donné pour tout mobilier qu'une rouelle ou un grelot.

brassard en bronze mince gravé et les anneaux massifs portés en nombre à chaque malléole; au second appartient la plaque de ceinture en bronze mince, souvent estampée, et les fibules; ces dernières sont tout à fait exceptionnelles dans le premier. Il faut ajouter encore que le second groupe, celui d'Alaise, apparaît comme beaucoup plus guerrier¹.

GROUPE DES MOÏDONS

1^o *Mode de construction des tumulus et disposition des corps.* — L'inhumation est la règle. L'incinération est très rare, sauf peut-être dans les petits tumulus extrêmement pauvres. Les débris incinérés ne sont enfermés ni dans un vase, ni dans une ciste. La sépulture principale primitive est

1. Dès 1883, A. Vaissier reconnaissait qu'il fallait séparer deux groupes distincts parmi les ensevelis de nos tumulus, mais il ne distinguait pas très bien leurs caractéristiques respectives. Dans son très remarquable travail sur le *Cimetière gaulois des Vareilles* (banlieue de Besançon), paru dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, il écrivait : «...On doit distinguer deux groupes. Le premier caractérisé soit par les ornements de poitrine, composés de bandes étroites circulaires et concentriques en bronze coulé, et gravées de chevrons striés, avec un large centre d'une seule pièce ajourée, soit par les brassards cylindriques, renflés au centre, feuilles de bronze minces, chargées de gravures fines, striés, ronds et points disposés par zones transversales.

« Le second groupe est remarquable par les larges plaques de ceinture en feuilles minces de bronze décorées au repoussé. Le bracelet de bois et la pendeloque à rayons, communs à ces deux groupes, indiquerait peut-être des alliés dans une même expédition; il semble toutefois que le premier groupe soit plus ancien et d'une contrée plus septentrionale, tandis que le second appartiendrait au rayonnement des peuplades du haut Danube. »

Nul doute que Vaissier n'eût mieux distingué les caractéristiques essentielles de ces deux groupes s'il se fût un peu moins exclusivement cantonné dans l'étude des objets exposés dans son Musée de Besançon, s'il eût visité celui de Lons-le-Saunier et tenu compte des résultats des fouilles exécutées dans le Jura, par E. Toubin notamment. En tout cas, s'il a commis une erreur à propos de la rouelle (sa pendeloque à rayons), il a parfaitement reconnu que, chez nous, le brassard en bronze mince n'accompagnait *jamais* la ceinture.

J'ai bien connu A. Vaissier dont la bienveillance à mon égard ne s'est jamais démentie et qui m'a donné oralement bien des renseignements inédits sur nombre d'objets antiques du Musée de Besançon.

toujours au centre, ou au voisinage immédiat de celui-ci et très peu au-dessus du sol naturel; parfois plusieurs corps ont été inhumés côte à côte. D'autres sépultures postérieures, bien souvent importantes aussi, se trouvent parfois étagées, directement, ou à peu près, au-dessus de la première; d'autres fois il peut encore s'en trouver au pourtour de la portion centrale, mais toujours dans celle-ci et même assez profondément. D'autres sépultures, plus récentes encore, sont parfois dispersées sans ordre dans la partie corticale de la tombelle.

La sépulture centrale profonde ne renferme souvent qu'un seul corps, mais il peut y en avoir deux ou même plus; dans ce cas il est bien rare que plus d'un seul porte des parures.

Les tumulus de ce groupe paraissent avoir été primitive-ment édifiés pour recevoir un nombre restreint d'individus, parfois même un seul. Les dimensions des tumulus réellement productifs varient, en général, de 10 à 15 mètres comme diamètre, avec une hauteur d'un peu plus d'un mètre au minimum. A ma connaissance, un seul de petite taille, avec un diamètre d'environ 6 mètres et une hauteur de 70 à 80 centimètres, peut rivaliser, comme richesse, avec les plus gros. Certains de ces derniers atteignent jusqu'à près de 20 mètres de diamètre et une hauteur de plus de 2 mètres; la plupart de ces très gros tumulus semblent appartenir à la période de transition entre le Hallstattien récent et les débuts du La Tène I, ainsi qu'à ces derniers.

Quelques tumulus de 7 à 8 ou 9 mètres de diamètre m'ont bien livré des traces d'incinération, fragments ou esquilles d'os brûlé en petite quantité, mais *rarement* un mobilier quelconque : dans un cas un fragment de bracelet de bronze tordu par le feu, une dent de bovidé et plusieurs dents de mouton; une autre fois un certain nombre de tessons sans importance dispersés dans un espace triangulaire équila-téral de 1 mq. 5 environ de surface, délimité par des pierres plates debout se suivant en file sans intervalle. La présence, très fréquente, du charbon ne suffit pas à déceler une incinération; les charbons, toutefois, paraissent plus

fréquents dans les sépultures livrant des ossements ou esquilles d'os brûlés.

Dans les beaux tumulus productifs, les corps sont presque toujours inhumés, allongés sur le dos, étendus sur un dallage, parfois le haut du corps et notamment la tête un peu surélevés. Souvent ils sont recouverts de pierres plates reposant directement sur les pierrailles qui les enveloppent. Dans bien des cas, outre une pierre debout aux pieds et une autre à la tête, se rencontre une ligne de pierres plates debout de chaque côté du corps. Il peut aussi exister de véritables cistes. Les plus anciens ont leurs parois constituées par des dalles soit arc-boutées, soit verticales et alors portant une couverture de pierres plates horizontales reposant sur elles; ces cistes, dans lesquels le corps reposait sans ou presque sans l'enveloppe habituelle de pierrailles, sont le plus souvent effondrées partiellement. Plus tard, on voit apparaître des cistes ou loculus, couverts ou non, dont les parois sont formées par une sorte de grossière maçonnerie de moellons ou de dalles épaisses, non taillés et superposés. Enfin, assez rarement, on en rencontre de recouverts par une véritable voûte très grossière, en pierres non travaillées; il semble que ce dernier genre de construction apparaît seulement tout à la fin du Hallstattien, mais sans se généraliser. Toutes ces cellas sont mono ou polytaphes, le premier cas étant, semble-t-il, le plus fréquent pour les sépultures les plus anciennes. L'orientation des corps, variable, est le plus fréquemment autour de sud-nord, sans s'en écarter sensiblement.

Les cistes ou loculus sont assez souvent au milieu d'un massif, parfois relativement considérable, de grosses pierres, moellons ou dalles épaisses, disposées horizontalement comme dans une maçonnerie; d'autres fois, bien qu'encore au milieu de pierres à plat, ils se trouvent entourés par un massif de blocs de grande taille et de dalles épaisses et volumineuses, solidement fichés dans le sol et inclinés, le sommet en dedans, de 50 degrés à 70 degrés sur l'horizon; ces blocs ou dalles, dont le sommet s'élève assez haut, sont disposés jointivement et plus ou moins régulièrement sur plusieurs rangées concen-

triques. Dans certains des cas où le massif central est formé par une sorte de très grossière maçonnerie, celle-ci est entourée encore d'une zone de gros blocs, ou dalles hautes et épaisse, disposés de la façon précédente. Dans la périphérie les pierres sont assez régulièrement imbriquées, inclinées à peu près parallèlement à la surface de la tombelle. D'autres fois encore les pierres du tumulus sont toutes disposées de la sorte, par suite plus inclinées au voisinage du bord et de plus en plus horizontales à mesure que l'on approche du centre; il n'existe pas alors de massif central distinct. Dans la masse du tumulus, très fréquemment, se rencontrent, de-ci de-là, quelques pierres placées verticalement dans le but d'empêcher les glissements. Quelquefois un cercle, partiel ou complet, de blocs, ou le plus souvent de simples pierres plates debout, entourait la base du tumulus.

2^e *Mobilier funéraire.* — A part quelques traces de fer provenant d'objets méconnaissables, dont j'ai constaté la présence auprès des débris d'un crâne, et une fibule sur le torse d'un individu, je ne puis rien citer provenant de sépultures masculines de ce groupe¹.

Les parures féminines sont donc seules à envisager ici.

Les *boucles d'oreilles* paraissent tout à fait exceptionnelles dans ce groupe.

Au cou, parfois une épingle; quelquefois des barrettes de collier, très rarement quelques restes de grains d'enfilage, grain de corail, tube spiralé en bronze, pendeloque en pierre perforée ou faite d'un coquillage marin, ou encore simple anneau de bronze. Le grelot (?) de bronze de petites dimensions, ou beaucoup plus rarement le crotale, ont aussi servi de pendant de collier. Le collier fait d'une tige de bronze rigide est exceptionnel.

Sur le haut de la poitrine: agrafe de bronze assez fréquente et de types variés; quelquefois une trousse de toilette for-

1. Il y a néanmoins lieu de lui attribuer l'épée courte, très probablement à antennes, d'un tumulus de Fertans, mais remontant à la transition entre les périodes anciennes et récentes du premier âge du fer, et dont il a été question plus haut.

mant pendeloque constituée par une petite plaque rectangulaire en bronze avec anneau de suspension et anneaux ou trous auxquels sont attachés instruments et chaînettes; puis série de pendeloques, crotales, rouelles ou grelots.

Les crotales de nos tumulus sont de petites clochettes sans battant, ogivales, munies d'un anneau de suspension en haut de l'ogive, et présentant deux échancrures ogivales, ouvertes en bas et diamétralement opposées (fig. 1).

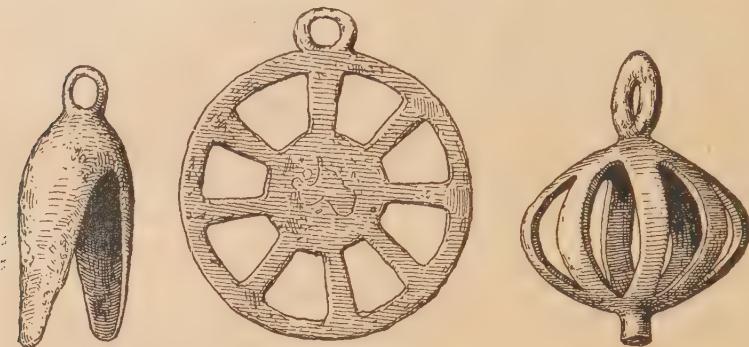


Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Les rouelles, plates et peu épaisses, ont, en général, entre 5 et 7 centimètres de diamètre environ. Leur pourtour est constitué par une jante haute de 2 à 4 millimètres que des rayons, au nombre le plus souvent de 4, 7 ou 8, mais le plus fréquemment de 4 seulement, rattachent à une partie centrale discoïde pleine, ou beaucoup plus rarement évidée circulairement et concentriquement à la jante; elles sont munies d'un anneau de suspension (fig. 2).

Les grelots, ne méritant en réalité pas ce nom, sont de petits sphéroïdes soit réguliers, soit à équateur très renflé et presque caréné, ou encore des ellipsoïdes allongés; ils sont creux et munis d'un anneau de suspension à l'un des pôles. Leur surface offre alternativement d'étroites bandelettes ou côtes pleines, séparées par des vides fusiformes, et allant du voisinage d'un pôle à celui de l'autre; leur longueur varie de 1 à 4 centimètres environ (fig. 3).

Souvent se présentent : un gros grelot, ou un crotale, entre deux rouelles, ou bien deux rouelles seules, ou encore quatre rouelles soit toutes semblables, soit deux à 4 rayons en encadrant deux autres à 7 ou 8 rayons. Parfois, au lieu de quatre rouelles il en existait six. Une fois j'ai rencontré un gros grelot ellipsoïde flanqué de deux crotales, un de chaque côté. Dans un cas il a été rencontré un grelot et trois rouelles. Ces sortes

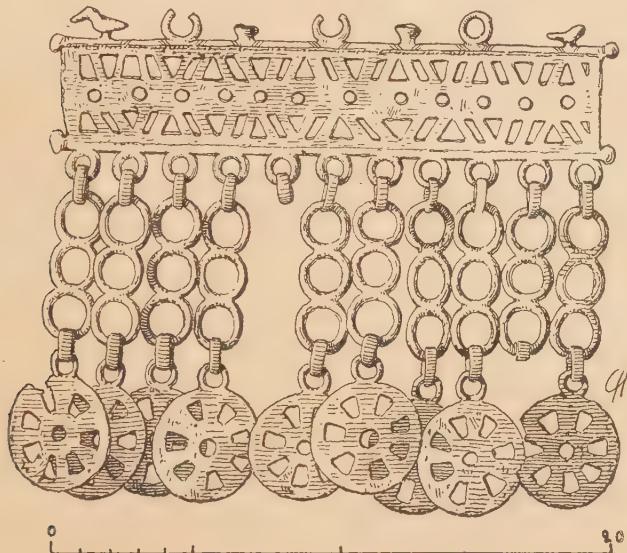


Fig. 4.

de décos se trouvaient ordinairement sur la poitrine; lorsque, beaucoup plus rarement, elles sont apparues sur le bassin, il est probable qu'elles y avaient glissé de plus haut, de même que celles des agrafes qui se sont rencontrées vers le milieu du torse.

Rouelles et grelots peuvent encore avoir été des pendeloques suspendues à une plaque de bronze rectangulaire allongée, épaisse et le plus souvent découpée à jour et que quelques anneaux permettaient de suspendre soit au vêtement, soit à un collier. Le bord inférieur de cette plaque portait autant

d'anneaux qu'il y avait de pendeloques; celles-ci y étaient appendues soit par des chaînettes, soit par des anneaux de bronze, parfois coulés ensemble, soit encore par un lien passant longitudinalement au travers d'un tube à renflements

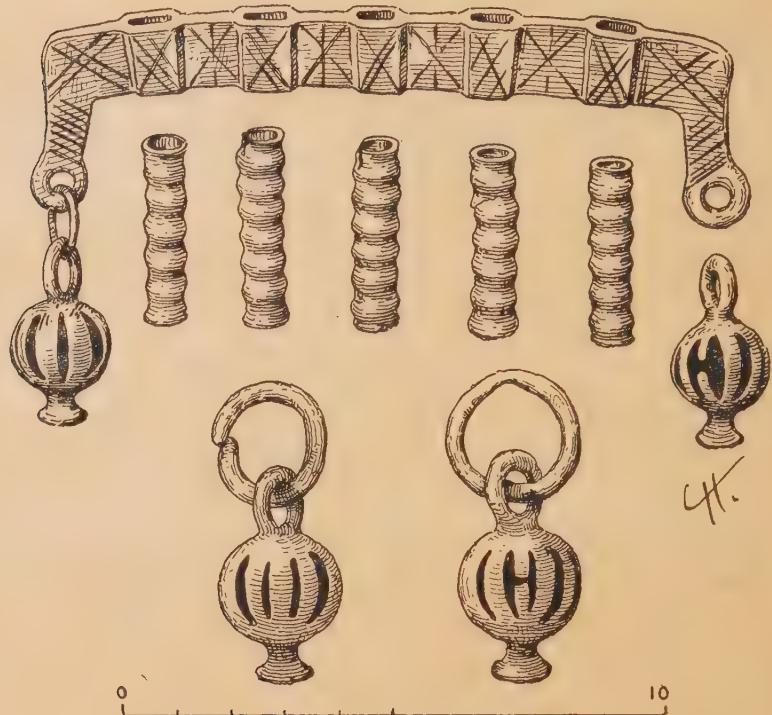


Fig. 5.

circulaires réguliers (rappelant singulièrement certaines tiges de crinoïdes fossiles communs dans l'Argovien de la chaîne du Jura tant français que suisse et allemand). La même parure de ce genre peut offrir à la fois grelots et rouelles, soit alternant, soit les uns suspendus aux autres, ou encore ne présenter seulement que des rouelles ou des grelots. Les grelots de ces parures sont toujours du type sphérique et de petites dimensions (fig. 4 et 5).

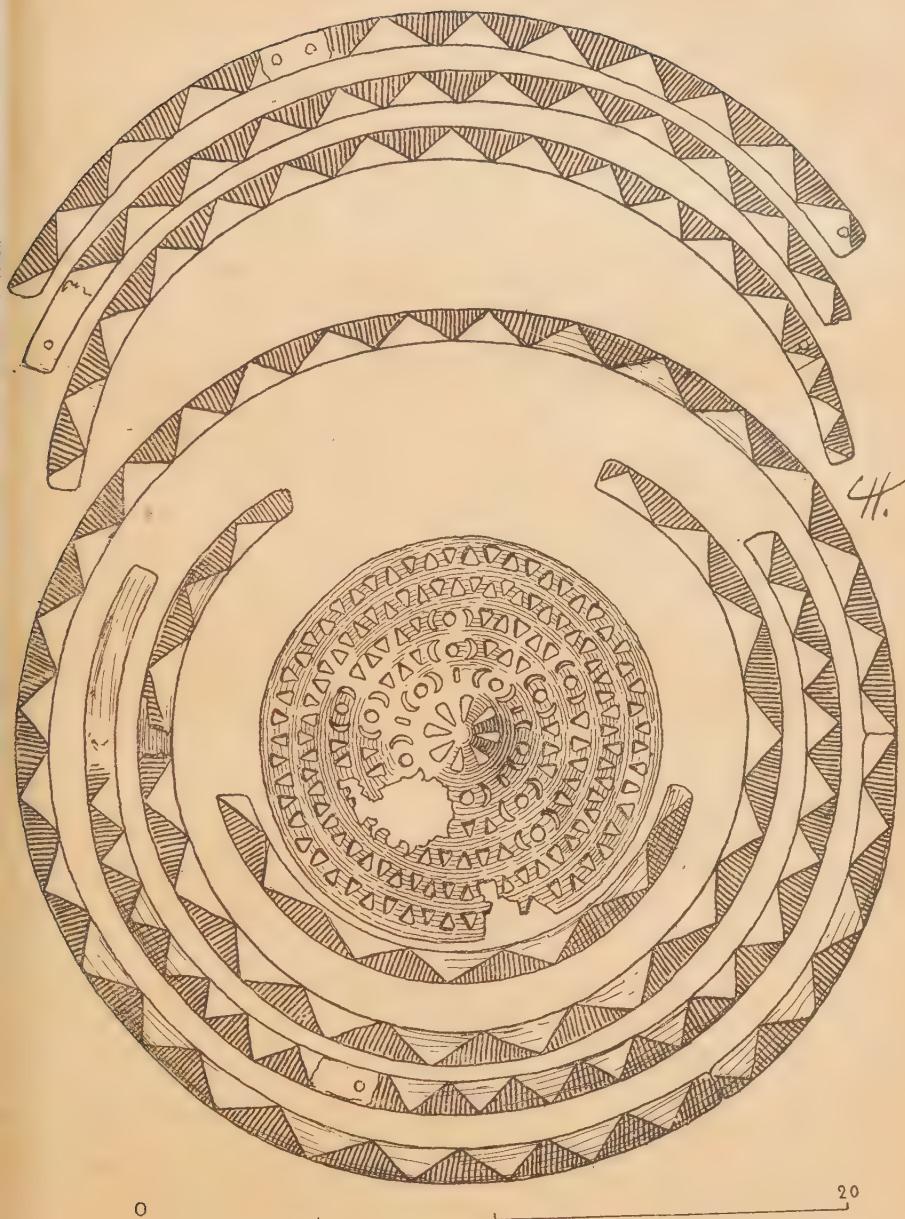


Fig. 6.

Sur le torse, on rencontre parfois, au lieu des pendeloques habituelles, une parure de bronze consistant en une plaque discoïdale ajourée, à centre renflé, et entourée de cercles, libres et concentriques, décorés de chevrons gravés (fig. 6). Cette parure a été parfois rencontrée sur l'abdomen, mais était-elle bien là à sa place? Je crois, avec M. Viollier¹, qu'il faut la considérer comme une pendeloque dérivée de la rouelle. Certains objets découverts dans des tombelles suisses,

notamment à Sübingen, paraissent bien constituer la transition entre les véritables rouelles et les objets en question.

Aux bras : très exceptionnellement un anneau de bronze au-dessus du coude.

Aux avant-bras : un, deux ou trois

bracelets de bronze, fermés le plus souvent, soit unis et à tige à peu près torique, soit ornés sur la face externe de bosselures ou crénélures régulières et plus ou moins aplatis sur celle interne, et alors le plus souvent fermés, soit encore à section quadrangulaire mince, aplatie de dehors en dedans, et offrant sur la face externe de petits cercles centrés séparés par des sillons transversaux, le tout simplement gravé. Tantôt avec un ou plusieurs bracelets de bronze, se montre le bracelet manchette en jayet ou le brassard tonneau en bronze mince gravé (fig. 7).

1. Je diffère totalement d'avis avec M. Viollier sur la destination des objets qu'il considère comme pièces auxquelles auraient été suspendues les grandes pendeloques en question. Un simple coup d'œil sur les trousses de toilette, dont certaines plus complètes, des Moidons et de Flagey, souvent associées à la grande pendeloque circulaire, ne permet pas le moindre doute à cet égard. Il s'agit tout bonnement d'une portion de trousses de toilette servant en même temps de pendeloque.

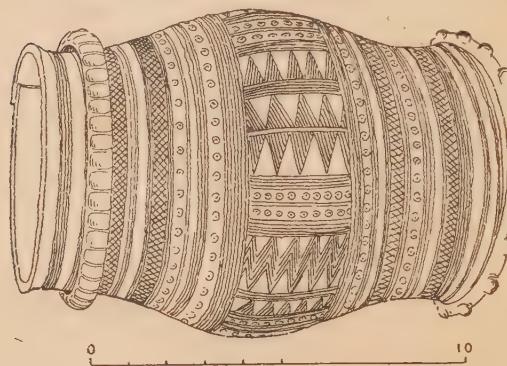


Fig. 7.

Parfois l'un des bras porte la manchette de jayet, tandis que l'autre porte le brassard de bronze mince, le plus souvent ce sont deux brassards en feuille de bronze ou deux bracelets de jayet aux bras d'un même corps. La largeur des bracelets en jayet est extrêmement variable; les uns sont toriques ou à peu près, tandis que d'autres sont de véritables bariollets; les plus communs sont larges de 4 à 6 centimètres. Les brassards en bronze mince découverts en Franche-Comté sont tous ornés à la pointe, et aucun d'eux ne présente de décor estampé¹; enfin certains offrent des traces de dorure. Les larges bracelets et les brassards en jayet étaient parfois décorés de clous ou d'incrustation d'étain.

Aux malléoles: parfois des anneaux de bronze massifs (fig. 8), non fermés, au nombre de 4 ou 5 par jambe, exceptionnellement 4 à une jambe et 3 à l'autre.

Groupe d'Alaise.

Caractérisé par l'absence de pendeloques, de brassards en bronze mince gravé et d'anneaux aux malléoles, et par la présence de la plaque de ceinture en feuille de bronze ainsi que par celle des fibules, lorsque l'emploi et la fabrication de celles-ci furent devenus d'usage courant dans le pays.

Mode de construction des tombelles et rites funéraires. — Sauf tout au début, où les restes du personnage principal ont été souvent placés, soit inhumés, soit incinérés (mais alors représentés par un seul fragment notable, soit par quel-

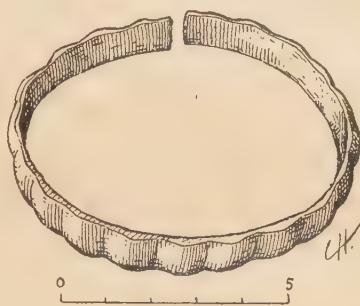


Fig. 8.

1. C'est par erreur que Chantré a figuré, comme orné au repoussé, un brassard de Flagey.

ques morceaux d'os, seulement) assez profondément et parfois au niveau même du sol naturel, les corps centraux sont placés au plus à mi-distance entre la surface du tumulus et celle du sol primitif; parfois ils ne sont guère qu'à un pied de profondeur au-dessous du sommet de la tombelle.

Tout autour du ou des personnages ensevelis dans la région centrale, d'autres corps sont placés parallèlement à la bordure du tumulus, à une distance du centre à peu près égale à la moitié du rayon. Ils sont ainsi disposés d'une manière plus ou moins continue et de façon à constituer une sorte de couronne, complète ou partielle, autour de la portion centrale. Celle-ci peut ne renfermer aucune sépulture; le plus fréquemment elle offre les restes d'un, deux ou même trois individus, placés au même niveau que les corps du pourtour et, comme eux, sans trace de ciste. Les corps périphériques sont appuyés, du côté du centre, contre des pierres plates, très fortement relevées, inclinées le sommet en dedans. Les cadavres reposaient toujours sur des pierres plates et étaient recouverts de même, enveloppés de pierrailles et de terre. Les sépultures ont été disposées soit sur un massif ou monticule artificiel (parfois un tumulus plus ancien), construit en pierres, le plus souvent plates, ou en pierres très fortement mélangées de terre. Lorsque ce soubassement est fortement terreux, l'enveloppe superficielle est à peu près exclusivement en pierres, tandis que, lorsqu'il est plutôt pierreux, l'enveloppe externe est en pierres fortement mélangées de terre. Quelquefois au pourtour est un entourage de pierres plus ou moins plates, solidement fichées dans le sol de manière à retenir la masse de la tombelle. Dans certains cas, massif interne et calotte superficielle offrent la même structure.

L'incinération est toujours assez rare, et, pour le personnage central, du moins, ne semble guère avoir été usitée qu'au début. Dans un cas un entourage de petites dalles verticales délimitait au centre de la tombelle un espace rectangulaire tel que celui qui aurait entouré une inhumation. Là, sur le sol naturel, au milieu étaieut un notable fragment

d'humérus et un morceau de bassin humains, tous deux calcinés; deux boucles d'oreille, des bracelets et deux plaques de ceinture avaient été disposés comme s'ils avaient accompagné un corps inhumé. Une autre fois, plus bas que des os humains incinérés, accompagnés d'un fragment de brassard en jayet, se trouvait, au niveau du sol, exactement au centre du tumulus, un humérus humain isolé. Dans les deux cas, le tumulus était parmi les plus anciens appartenant à ce groupe. Parfois, dans le cercle de corps périphériques de ces tumulus très anciens, sont des ossements paraissant provenir de sépultures relevées et déposées là définitivement.

Souvent des charbons et des pierres brûlées se montrent, surtout au voisinage des corps; certains de ces derniers paraissent même avoir été placés sur un lit de cendres, de charbons et de pierres brûlées.

Les inhumés sont presque toujours allongés sur le dos, parfois une main ramenée sur le ventre. Très exceptionnellement il en est qui ont été ensevelis accroupis ou encore les jambes repliées et ceux-ci sont couchés sur le côté. Parfois, parmi les corps du pourtour, il en est qui sont disposés plusieurs côte à côte. Il peut même arriver qu'au lieu d'une couronne périphérique unique de sépultures il en existe deux ou trois.

Mobilier funéraire. — Comme dans le groupe des Moidons,

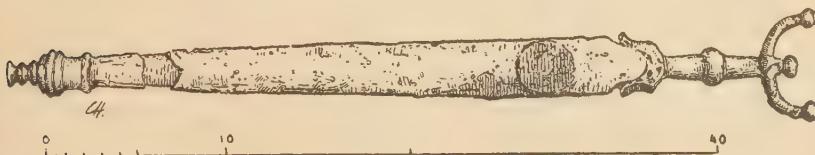


Fig. 9.

la poterie ne joue qu'un rôle tout à fait secondaire. Rarement on trouve les débris d'un vase placé entier dans une sépulture; le plus souvent ce ne sont que des tessons, en très petit nombre, aux pieds ou vers la tête des cadavres. Parfois, mais bien moins souvent que dans le premier groupe, les tessons manquent même totalement.

Les *tombes masculines* offrent parfois les restes d'une arme en fer, coutelas, poignard ou courte épée (fig. 9), ou encore pointe de javelot ou de lance, cette dernière le plus souvent assez longue et relativement étroite. Les seuls objets de parure sont des fibules et encore ne les rencontre-t-on qu'exceptionnellement, le plus souvent par unité, bien plus rarement par paire. Parfois, mais très rarement, un crochet ou une chaînette de quelques maillons ayant servi à agrafer la ceinture.

Tombes féminines. — Les *boucles d'oreilles* ne sont pas rares, le plus souvent en bronze mince martelé et roulé, avec les

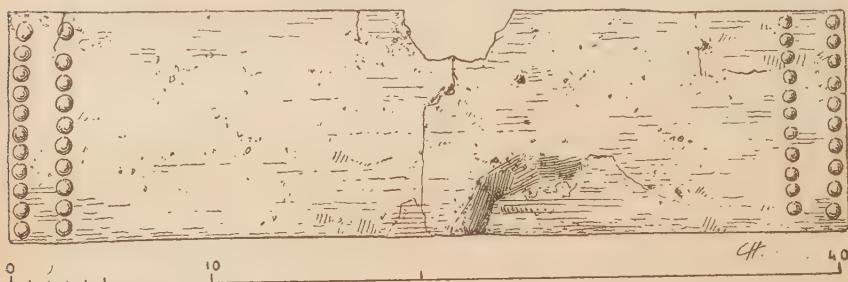


Fig. 10.

deux extrémités pointues dont l'une s'engage dans l'autre. Parfois ce sont de simples anneaux, non fermés, en fil de bronze plus ou moins gros; dans quelques cas où il n'en existe qu'un seul, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un *anneau de nez*, mais cela est fort douteux,

Au cou, et aussi beaucoup moins souvent sur une épaule, une fibule. Celle-ci manque rarement à partir du moment où elle devient d'usage courant et constitue parfois, à elle seule, tout le mobilier. Parfois une agrafe. Très rarement un collier rigide formé d'une tige de bronze. Plus rarement encore collier à barrettes d'os ou d'ivoire; dans un cas, les grains d'enfilage consistaient en branches de corail.

A la ceinture, assez souvent une grande plaque rectangulaire en bronze mince (fig. 10 et 11), le plus souvent estampée;

le décor géométrique consiste le plus fréquemment en métopes avec encadrement. Exceptionnellement la ceinture, au lieu de comporter une seule grande plaque, était consti-

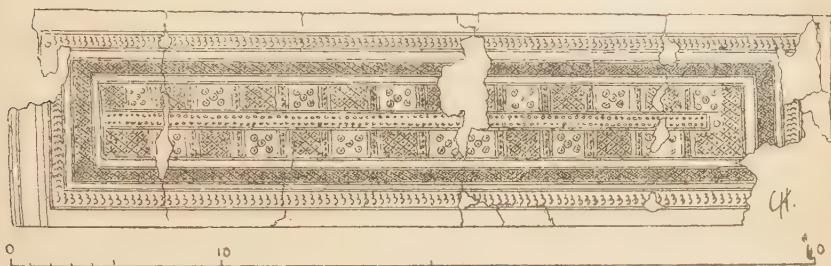


Fig. 11.

tuée par plusieurs petites. Dans un cas c'était une grande plaque en fer.

Lorsqu'il n'existe pas de ceinture, on trouve parfois, aux phases les plus anciennes, soit à la ceinture, soit sur le torse, les débris d'un très grand nombre d'appliques circulaires en bronze mince, munies de griffes. Les unes, de la dimension d'un bouton moyen, rondes et plates, sont décorées de cercles concentriques obtenus par estampage; elles possèdent deux



Fig. 12.

griffes diamétralement opposées et repliées en dessous (fig. 12). D'autres, plus petites, à surface lisse, à peu près hémisphériques, portent également deux griffes égales diamétralement opposées et repliées en dessous. D'autres, encore plus petites, en calotte sphérique, sont aussi munies de deux griffes analogues, mais dont l'une est très longue par rapport à l'autre. Ces appliques se rencontrent aussi, mais en nombre relati-

vement restreint dans certaines sépultures, non des plus anciennes il est vrai, du groupe des Moidons où elles paraissent disposées longitudinalement sur la ligne médiane du corps. Dans les tombes du groupe d'Alaise où elles apparaissent, elles sont au contraire très nombreuses et semblent avoir décoré des ceintures ou des pectoraux.

Quoique ressemblant beaucoup à certaines appliques du Bronze IV-V, les appliques à cercles estampés hallstattiennes récentes en diffèrent par certains caractères, et il ne paraît pas

extrêmement difficile de les en distinguer avec un peu d'habitude.

Les *avant-bras* portent des bracelets en nombre très variable et en raison inverse de leur poids. Dans bien des cas ce sont des bracelets filiformes, extrêmement minces, décorés parfois de coches sur leur face externe et formant une garniture sur tout l'*avant-bras*. Ils sont généralement plus nombreux à l'*avant-bras* droit

qu'à l'*avant-bras* gauche. Assez souvent, ce sont des bracelets à tige un peu plus forte, non fermés (fig. 13), formés d'une tige de bronze à section circulaire et décorés, vers les extrémités, de quelques coches. Plus rarement se montrent des bracelets à tige un peu plus grosse, fermés et ornés de groupes de coches transversales sur la face externe, ou encore à tige un peu aplatie et décorée extérieurement de bosses régulières. On rencontre aussi, assez souvent, le bracelet ou manchette en jayet; le bracelet étroit est plus commun que dans le groupe des Moidons.

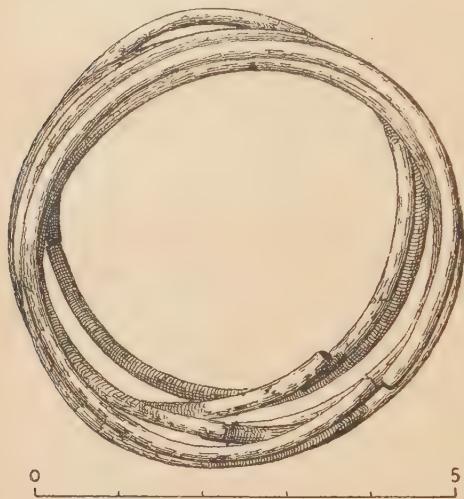


Fig. 13.

Aux *bras*, un peu au-dessus du coude, apparaissent parfois des anneaux fermés, semblables aux bracelets ordinaires, mais à tige un peu plus forte; les plus communs sont toriques et non ornés.

Aux *cuisse*s, un peu au-dessus de chaque genou, on trouve parfois un anneau fermé soi en bronze plein et identique (sauf le diamètre de l'ouverture) à ceux portés au-dessus du coude, soit en bronze mince roulé et martelé, à section de diamètre plus considérable et décoré de gravures incisées (fig. 14), soit simplement groupes de traits transversaux, soit comportant avec ceux-ci de petits cercles centrés. Au voisinage des débuts du La Tène I, certains d'entre ces anneaux de cuisse en bronze mince sont décorés au repoussé.

Sépultures secondaires.

Quand une tombelle recèle à la fois des sépultures du groupe d'Alaise et de celui des Moidons, il y a transgression du premier sur le second, du moins lorsque les conditions de gisement sont bien connues. Je puis citer dans ce cas : 1^o mon tumulus n° 16 des Moidons-Sepoit, avec sépultures primitives du groupe des Moidons, appartenant à une phase très ancienne, puis couronne partielle, périphérique, d'ensevelissements postérieurs du groupe d'Alaise à ses débuts, et enfin, en surface, quelques tombes de ce dernier, mais bien postérieures; 2^o mon tumulus n° 1 de Parançot, édifié primiti-



Fig. 14.

vement par des individus du groupe des Moidons, puis remanié et réaménagé pour recevoir des sépultures du groupe d'Alaise; 3^e mon tumulus n° 4 de Parançot, dont les sépultures primitives appartenaient probablement au Hallstatien ancien et qui a reçu, postérieurement au moins, une inhumation du groupe des Moidons, puis, plus tard encore, une couronne partielle de sépultures du groupe d'Alaise¹.

Tel est aussi, probablement, le cas du tumulus de *Maison-Clos*, aux Moidons, et de celui du *Décret*, à Amondans (Doubs), dont les mobiliers se voient au Musée de Besançon, à moins qu'il n'y ait là le témoignage d'unions entre individus de groupes différents.

Lorsque toutes les sépultures appartiennent à un même groupe², elles peuvent être, soit étagées au-dessus de la tombe primitive, soit placée d'une façon quelconque, mais généralement à une profondeur peu considérable au-dessous de la surface du tertre funéraire. Ce peuvent être des inhumations ou des incinérations. Ces dernières ne sont représentées que par quelques petits fragments ou même de simples esquilles d'os calcinés; elles sont très rarement accompagnées d'un mobilier funéraire, lessons insignifiants et, plus rarement, quelques objets de parure n'ayant aucunement senti le feu.

Toutes ces sépultures peuvent s'être succédé dans un temps relativement court et être celles de membres d'une même famille. D'autres fois, quoique appartenant au même groupe, elles peuvent avoir été séparées par un laps de temps assez long.

Enfin, si le groupe d'Alaise se montre parfois en discor-

1. Je pourrais y ajouter le tumulus fouillé par moi en août 1924. Édifié vers la fin du Bronze I, il fut remanié pour recevoir des sépultures du groupe des Moidons; puis, vers La Tène I, une portion de son pourtour reçut encore une série d'ensevelissements placés à peu de profondeur, et qui fit de cette partie de la tombelle un véritable charnier.

2. Dans les tumulus du groupe d'Alaise, seuls les corps inhumés côté à côté peuvent avoir été enterrés simultanément, de sorte que, dans la couronne de tombes périphériques, il y a lieu d'envisager les différentes sépultures comme successives et non comme rigoureusement synchroniques.

dance sur celui des Moidons, jusqu'ici l'inverse n'a *jamais* encore été observé.

Tumulus de second ordre appartenant aux deux groupes.

Dans les Moidons, au voisinage immédiat des riches tombelles appartenant au groupe de ce nom, et aussi à côté de tumulus énéolithiques et du Bronze I, s'en montrent d'autres qui paraissent bien hallstattien, du moins si l'on en juge par la très faible quantité de terre que renferme leur intérieur, ainsi que par la présence de gros *Helix* (*H. pomatia*) dans le sol sur lequel ont été édifiés ces tertres. La plupart ne recèlent plus rien; d'autres renferment seulement soit quelques esquilles d'os calcinés, d'autres encore offrent un seul morceau, assez considérable parfois, d'ossement humain brûlé, sans aucun mobilier. Quelques tombelles, assez écrasées et renfermant beaucoup de terre mélangée aux pierres, offrent de nombreux débris de charbon. Parmi celles-ci, j'en puis citer deux d'âge certainement hallstattien. Dans l'une, à une assez faible profondeur, reposaient quelques esquilles calcinées d'ossements d'enfant, avec un fragment de bracelet d'âge indiscutablement hallstattien et tordu par la chaleur du bûcher; avec ce débris étaient une dent de bœuf et des dents de montons n'ayant pas subi l'action du feu. Une autre tombelle, très proche de la précédente, renfermait, dans un espace triangulaire équilatéral délimité par une ligne continue de pierres plates debout, avec d'assez nombreux charbons, une ou deux esquilles d'os calciné et quelques tessons certainement hallstattiens.

Dans le groupe d'Alaise, des tumulus en grosses pierres, sans mélange de terre, où par suite humidité et gelée ont fait disparaître facilement toute trace d'ossements calcinés ou non, sont de forme ovale et assez élevés. Ils ne recèlent guère que quelques fragments de meules en grès, granite, granulite, etc., et, soit avec ceux-ci, soit sans eux, des scories de fer, ainsi que, très rarement, quelques rares et minimes tessons. Dans le cas où ceux-ci sont présents, on retrouve

encore également quelques restes osseux humains provenant d'inhumations. C'est seulement quand le corps a été placé plus haut que le sol, sur un tumulus plus ancien utilisé comme soubassement, que les débris du squelette sont suffisamment conservés. Ces tumulus hauts et allongés atteignent parfois d'assez fortes dimensions : jusqu'à plus de 15 mètres de longueur et de 1 m. 50 de haut.

SUBDIVISIONS CHRONOLOGIQUES

Groupe des Moidons.

Phase M I. — En partie, au moins, se place dans la phase de transition entre les périodes hallstattienennes ancienne et récente.

Les pendeloques consistent le plus fréquemment en une série de quelques crotales, ou une rouelle seule, ou encore un grelot isolé. Le bracelet en jayet fait son apparition en même temps que ce groupe individualisé; il en est de même du bracelet fermé, en bronze, à crénélures ou fortes bosselures sur sa face externe.

Les anneaux de jambe sont exceptionnels; lorsqu'ils existent, ils sont nombreux à chaque malléole; ils ne sont pas fermés; leur tige, plate sur la face interne, est légèrement bombée (avec parfois tendance à une carène médiane) sur la face externe décorée de gravures linéaires.

Phase M II. — Sur la poitrine, le plus fréquemment un crotale ou un grelot entre deux rouelles; plus rarement et tout à fait vers la fin de la période, deux rouelles seules ou bien le grelot ou le crotale sous une troisième rouelle. Ces rouelles, en général, sont à 4 rayons et à centre non évidé.

Les anneaux de jambe sont exceptionnels. La seule sépulture qui, à ma connaissance, en ait livré est celle d'un tumulus de Chemilla (dans le sud du Jura)¹. Ils diffèrent totalement de

1. L'auteur de la découverte, M. Hugon, les a signalés comme trouvés

tous ceux attribuables aux autres phases. Au nombre de trois à une malléole et de quatre à l'autre, ils ont chacun les extrémités de leur tige rapprochées et se relevant extérieurement de façon à constituer de légères oreillettes. De forme ovale et à face interne plate, ils sont ornés, sur leur face externe, de bosselures ou merlons au nombre de 19, isolés et séparés chacun du suivant par un intervalle simplement décoré de traits gravés obliques; ces intervalles, sauf aux extrémités où ils sont plus courts, offrent chacun une longueur au moins égale au double de celle d'un merlon.

C'est surtout à cette phase (et peut-être aussi à la précédente?) que semblent appartenir les cistes édifiés en dalles arc-boutées constituant comme un toit à double pente et ceux formés de dalles verticales disposées en deux rangées avec une couverture de dalles horizontales.

Vers la fin de cette subdivision je crois devoir placer la sépulture inférieure d'un tumulus des Moidons¹ dont le corps, avec deux beaux brassards en bronze mince gravé et des bracelets, avait, sur la poitrine, un gros grelot ellipsoïdal allongé entre deux crotales; vers le cou étaient un anneau et un petit grelot (?) sphérique, en bronze, ainsi qu'un grain de corail perforé; au cou était un collier de bronze formé d'une tige torique pleine fermant à goupille.

Phase MIII. — Le plus souvent quatre, ou parfois encore six rouelles isolées. Plus rarement pendeloques composites

aux bras; d'après l'examen des ossements qu'ils entouraient, on a la certitude qu'ils étaient placés aux malléoles. Grâce à l'obligeance de M. L.-A. Girardot, conservateur du Musée de Lons, j'ai pu les tenir en main et reconnaître, sans qu'aucun doute soit possible, que les ossements entourés par ces bracelets étaient des tibias et péronés. Pour ce qui est du fragment de vase en chloritoschiste recueilli dans le même tumulus, il est tout à fait identique à ceux, d'âge burgonde, communs dans le pays et a été introduit dans le tumulus bien postérieurement à l'édification de celui-ci.

1 Ce tumulus avait été, vers 1880, ouvert par J. de Morgan, *sans aucun résultat*, au moyen d'une tranchée unique qui était bien loin d'avoir été poussée assez profondément. En effet, elle passait sur les jambes d'un corps (avec deux brassards en bronze mince gravé et quatre rouelles) se classant à la phase MIII et placé à un niveau plus élevé que celui dont il est question ici. La même tranchée laissait de côté une troisième sépulture encore plus récente que les précédentes.

consistant en une plaque rectangulaire de bronze, soit pleine, soit ajourée, portant à sa partie inférieure des anneaux auxquels étaient rattachés des pendentifs, petits grelots sphériques et rouelles, tantôt associés, tantôt tous d'un même genre. Anneaux de jambe peu fréquents, au nombre de quatre par membre; ils sont non fermés, à face interne plane, tandis que la face externe porte des bosselures disposées par groupes alternant, à intervalles réguliers, avec des espaces plans, carrés ou rectangulaires allongés longitudinalement, soit lisses, soit décorés de gravures au burin.

Phase M IV. — Parure de torse, ou abdominale, faite d'un disque découpé à jour et à centre renflé, entouré de bandes circulaires libres, étroites, concentriques, aplatis et ornées de chevrons gravés (fig. 6). Plus rarement, parures de poitrine à pendeloques composites, analogues à celles de la phase précédente, mais à plaque de plus grandes dimensions, ajourée d'une manière plus compliquée, qui rappelle singulièrement le décor du disque central de la grande parure circulaire ci-dessus décrite (fig. 4). Anneaux de jambe maintenant assez fréquents, généralement au nombre de cinq à chaque malléole, à face externe décorée de bosselures transversales ovales, régulières et assez peu saillantes. Le plus souvent ces bosselures ne laissent pas entre elles d'espace libre (fig. 8); parfois, mais bien rarement, les bosselures sont encore disposées par groupes séparés par un espace libre, mais très étroit, et orné seulement de quelques sillons ou traits gravés transversaux; ce dernier modèle paraît appartenir seulement aux débuts de la subdivision.

Les petites appliques en bronze mince, à griffes, et soit circulaires, plates, décorées de cercles concentriques repoussés, soit en calotte sphérique, ne manquent pas, non plus que brassards et bracelets en jayet, et brassards en bronze mince gravés et souvent dorés. La trousse de toilette, transformée en pendeloque, apparaît à cette phase. A celle-ci paraît appartenir un type d'agrafe particulier, plaque de bronze à griffes, allant régulièrement en se rétrécissant, en ligne droite assez lentement, de la base à l'extrémité recourbée formant cro-

chet. Rarement boucles d'oreilles en feuille de bronze roulée.

Phase M V. — Extrême fin du Hallstattien et extrêmes débuts du La Tène I. La fibule devient d'usage courant, mais est toujours d'un modèle caractéristique de la fin même du Hallstattien ou du début du La Tène I. Le mode de construction du tumulus est bien typique du groupe des Moidons, mais le mobilier n'appartient plus que bien rarement à celui-ci. Très souvent c'est celui du groupe d'Alaise : une ou deux fibules, très nombreux bracelets filiformes aux avant-bras, plaque de ceinture estampée en bronze mince, anneaux toriques en bronze martelé et roulé, décorés soit à la gravure, soit au repoussé et portés au-dessus du genou (peut-être parfois au-dessus du mollet).

Lorsque le mobilier appartient encore au groupe des Moidons, on y retrouve encore le brassard en bronze mince, la grande parure circulaire à disque central ajouré, ou même la grande parure de poitrine à pendeloques. Les seuls anneaux de jambe que je connaisse de cette phase sont très massifs. Au nombre de cinq par membre, chacun est formé de deux moitiés assemblées par des goupilles en fer; le décor consiste en côtes saillantes, transversales, séparées par des losanges en ronde besse.

Certains tumulus édifiés à cette phase ont encore reçu des sépultures un peu plus tardives, mais ne dépassant jamais, comme âge, le La Tène I^a; ces tombelles ne renferment donc, probablement, que des sépultures d'individus d'une même famille.

Groupe d'Alaise.

La fibule va nous servir ici de fossile directeur. Dans les deux premières subdivisions nous n'en trouverons pas, du moins de type que l'on puisse considérer comme indigène.

Phase A I. — Plaques de ceinture formées d'une feuille de bronze unie ou dont l'ornementation consiste seulement en lignes verticales de bossettes. Celles-ci sont presque toujours placées seulement vers les extrémités (fig. 10); exceptionnellement le milieu de la plaque peut présenter côté à côté une,

deux ou trois lignes verticales de bossettes repoussées. Les bossettes des lignes verticales proches des bouts de la plaque ont été souvent obtenues au repoussé. D'autres fois ce sont de petites calottes sphériques fixées à la plaque par des rivets; elles sont alors disposées à chaque extrémité sur une ligne verticale unique.

A cette phase appartiennent également, chez nous, des ceintures ou plastrons formés d'appliques de bronze mince, circulaires, plates ou en calottes sphériques et munies de griffes.

On rencontre alors, assez fréquemment, des bracelets formés d'une petite tige de bronze à section carrée, seulement légèrement arrondie du côté de l'extérieur. Ces bracelets sont souvent ovales. On en rencontre encore du type ovale, à tige aplatie intérieurement, et à extrémités terminées par des sortes de petits tampons. D'autres, légèrement plus renflés vis-à-vis de l'ouverture, vont en s'effilant vers les extrémités dont l'une, au lieu d'être pointue ou presque, est seulement aplatie d'avant en arrière et à bord terminal arrondi.

Des ceintures soit complètement unies, soit décorées seulement de lignes de bossettes à leurs extrémités, peuvent se montrer encore tout à fait exceptionnellement chez nous à une phase postérieure, mais je n'en connais qu'une seule dans ce cas. Ces types, comme celui de la ceinture ou plastron faits d'appliques circulaires ou en calotte sphérique, paraissent bien avoir été seuls usités tout d'abord dans nos régions, antérieurement à l'apparition dans le pays des belles ceintures estampées à métopes et encadrement.

A cette phase, lorsqu'un tumulus a été édifié tout spécialement et que l'on n'en a pas usurpé un plus ancien, le corps principal (ou les os brûlés le représentant) a été placé au centre, au niveau, ou presque, du sol naturel. L'incinération est parfois le rite employé pour la sépulture centrale.

Phase A II. — Premières ceintures estampées à décor couvrant entièrement la plaque et disposé en métopes. Quoique s'étant rencontrée sur un corps dépourvu de plaque de ceinture, je crois devoir classer à cette phase une fibule unique,

du modèle serpentiforme ordinaire, mais sans disque ni bague ou renflement à la naissance de l'épingle, et à porte-agrafe court sans bouton terminal (fig. 15). Je l'ai découverte dans un tumulus dont la sépulture centrale profonde (incinération avec deux plaques de ceinture en bronze) se classait à la phase *AI*, tandis que l'un des corps de la couronne périphérique possédait une belle plaque de ceinture estampée, et à chaque bras une série de nombreux bracelets filiformes, mais était totalement dépourvu de fibule. Aux phases *AI* et *AII*, les ceintures paraissent parfois formées chacune de plusieurs plaques.

Période A III-IV. — Fibules sans ressort distinct, à porte-agrafe (ou queue, ou encore talon) rectiligne, terminé par un petit bouton. À la naissance de l'ardillon existe presque toujours un petit disque plat transversal. Il faut ici distinguer deux phases successives :

Phase A III. — Fibules à arc filiforme aplati et à bouton terminal constitué par une petite sphère surmontée d'un petit cône ou tronc de cône renversé (fig. 16 et 17). Ce bouton est identique à la tête d'épingle dite vasiforme ou en pavot qui l'a certainement inspiré. Ce type de fibule est donc né dans une contrée où la fibule, jusqu'à là inusitée, a supplanté alors le modèle d'épingle en question; de là ce genre de terminaison du porte-agrafe est passé en Italie où probablement jamais encore auparavant l'extrémité allongée de l'étrier n'avait porté de bouton quelconque.

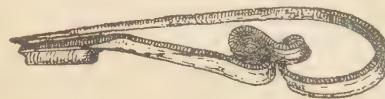


Fig. 15.

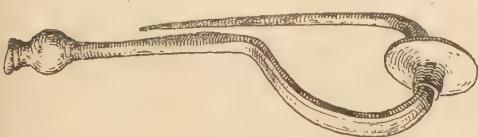


Fig. 16.

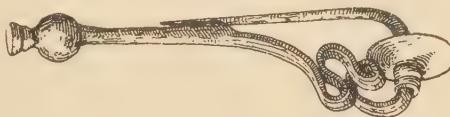


Fig. 17.

Bien que ne connaissant aucun tumulus à sépultures multiples appartenant exclusivement à cette subdivision, je considère celle-ci comme très distincte. En effet, à part une exception unique, c'est le type de fibule en question que j'ai rencontré *seul* dans l'assise inférieure à fibules du camp de Château-sur-Salins. L'exception indiquée ci-dessus est une fibule à arc très légèrement élargi en feuille de saule, et à bouton terminal dans lequel le petit cône tend à se transformer en un court cylindre; elle forme transition avec les modèles de la phase suivante et date, probablement, de la fin de la période d'habitat pendant laquelle s'est déposée l'assise en question.

Phase AIV. — Les fibules possèdent alors un bouton terminal constitué par la sphère soit seule, soit surmontée d'un

petit cylindre, en général très court. L'arc s'élargit très fréquemment en timbale; cette dernière affecte parfois un peu une forme en barquette, mais le plus souvent elle est en calotte

hémisphérique ou presque (fig. 18). Parfois, mais très rarement, dans des fibules à grosse timbale manque le disque d'arrêt à la naissance de l'épingle. A cette phase appartient une fibule serpentiforme de dimensions sensiblement plus considérables que les autres et avec bouton terminal assez semblable à celui typique de la subdivision précédente, mais relativement plus gros. Les anneaux de cuisse en feuille de bronze roulée et martelée paraissent se montrer alors pour la première fois.

A la période AIII-IV appartiennent mon tumulus n° 4 de Parançot (forêt des Moidons) et un tumulus de la *Corne Guerriot* à Refranche (Doubs) fouillé par Castan. A AIV se classe le beau tumulus du Souillard, à Sarraz (Doubs).

Phase AV. — Fibules sans ressort distinct, à petit bouton terminal mouluré; fibules sans ressort distinct avec deux timbales en calotte sphérique, la seconde étant portée par l'extrémité du talon coudée et retournée vers l'arc; fibules à



Fig. 18.

ressort unilatéral à arc filiforme ou en barquette, à queue rectiligne terminée par un bouton mouluré. De rares fibules en barque, à ressort unilatéral, et à bouton terminal formé d'une sphère surmontée d'un tronc de cône renversé, sont de taille relativement plus forte que la plupart des précédentes; elles paraissent des importations étrangères.

Époque de la construction du tumulus à char de Champ-Peupin, à Ivory (Jura), sur la lisière nord de la forêt des Moidons¹. Quelques-unes des sépultures d'un tumulus d'Amoudans sont du même âge ainsi que deux de celles, peu profondes, du tumulus de Parançot², fouillé par F. Duboz et le docteur L. Coste.

Phase A VI. — Fibules à ressort bilatéral court et mince (ou fibules en arbalète à ressort court), de types primitifs. Toutes celles de la région franc-comtoise ont le porte-agrafe coudé soit à angle droit, soit recourbé vers l'arc. Certaines sont à deux timbales en calotte sphérique, l'une portée par l'arc qu'elle constitue en entier, l'autre au talon replié vers l'arc (fig. 19); lorsque les timbales sont inégales, celle du talon est la plus petite. Assez souvent l'arc est filiforme, parfois très légèrement ren-

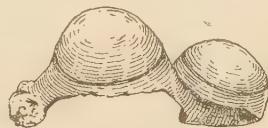


Fig. 19.

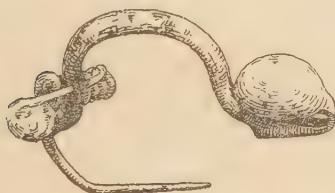


Fig. 20.

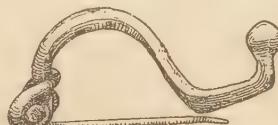


Fig. 21.

flé; le talon peut alors porter une timbale en calotte sphérique; le talon peut alors porter une timbale en calotte sphé-

1. Quelques sépultures peu profondes sont postérieures.

2. Décrit d'une façon des plus fantaisistes par de Vivès qui le situe très inexactement à Champ-Peupin, afin, très probablement, de s'épargner des ennuis, Parançot étant bois domania.

rique (fig. 20), ou bien être simplement coudé à angle droit et se terminer par un très petit bouton rond (fig. 21); très rarement ce dernier type de talon est associé à une timbale en calotte sphérique portée sur l'arc.

A cette phase se classent notamment : le tumulus à char et à épée à antenne (fig. 9) du Fourré à Sarraz, celui à poignard à antennes de combe Bernon à Alaise, et le deuxième niveau à fibules du camp de Château-sur-Salins.

Phase A VII. -- Fibules à ressort bilatéral long mais, à part cela, absolument identiques aux précédentes auxquelles elles sont, du reste, encore associées. Toutefois ici, lorsqu'il existe deux timbales, celles-ci sont beaucoup plus fréquemment inégales. Le type à une seule timbale, celle-ci alors au talon, est le plus commun. Un nombre assez élevé de sépultures se classent à cette phase.

Phase A VIII. -- Fibules à ressort bilatéral, long ou court, mais à timbales de formes variées (fig. 22 et 23); celles-ci

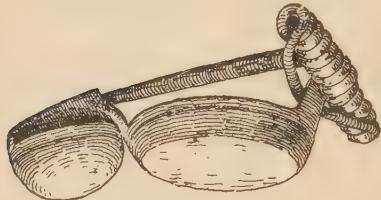


Fig. 22.

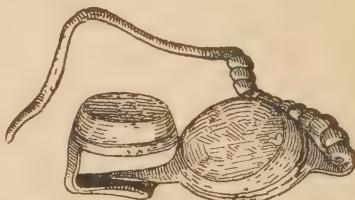


Fig. 23.

sont soit sur l'arc, soit au talon, soit aux deux endroits. Parfois encore la queue (ou talon), coudée à angle droit, se termine par un bouton quelconque ou supporte par le centre une sorte de disque ou petit plateau soit circulaire et concave en haut, soit carré et plat.

A la fin de cette subdivision appartiennent des fibules à ressort un peu plus fort, mais dans lesquelles ressort et ardillon constituent ensemble une pièce distincte du reste du corps de l'objet. La plupart ont l'arc renflé et décoré d'inclusions de corail, le plus souvent en bandes transversales;

le talon, également orné d'incrustations de corail, peut figurer une tête d'oiseau à bec pointu (fig. 25) ou élargi en spatule tourné vers l'are, ou encore supporter un plateau carré dont les diagonales sont des bandes de corail (fig. 24). Un exemplaire, unique, du camp de Château, appartient au type de la



Fig. 24.

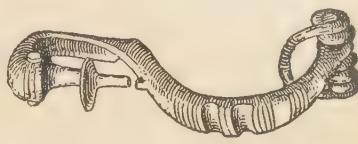


Fig. 25.

Certosa; là aussi l'ardillon et le ressort constituaient une pièce distincte du reste de l'objet.

A cette phase appartiennent un très grand nombre de tumulus, et c'est à sa fin que se classe la couche du camp de Château-sur-Salins avec tessons de coupes attiques à figures noires.

A ce moment s'opère la fusion entre le groupe des Moidons et celui d'Alaise. Seuls le mode de construction des tertres funéraires et la disposition des corps dans ceux-ci permettent alors de distinguer les deux groupes.

Cette subdivision, qui se confond avec la dernière du groupe des Moidons, est caractérisée, vers sa fin, par la présence de modèles nouveaux assez variés, et qui, notamment parmi les fibules, ne se rencontrent chacun qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Outre les fibules, c'est dans tous les types industriels, les bracelets entre autres, que l'on observe une très grande variété. Il y a là une recherche intense de formes nouvelles et une évolution rapide de certaines de celles en usage. On est en pleine phase de *saltation* pendant laquelle prennent naissance les modèles du début du La Tène I.

Le type de la fibule du La Tène, qui naît alors, me paraît tirer, sinon son origine, tout au moins sa vogue d'une réaction à la fois contre, d'une part, la longueur et la minceur du res-

ort qui en augmentaient la fragilité, et, d'autre part, l'abus des timbales gênantes pour la préhension. Parmi les plus anciennes fibules du La Tène I, il en est, telle la fibule filiforme en fer de mon tumulus n° 1 des Moidons, qui paraissent simplement des fibules nord-italiques auxquelles ont été appliqués les principes celtiques du ressort bilatéral et du reploiement de la queue vers le sommet de l'arc.

Phase AIX ou La Tène I^a typique, mais dont les types caractéristiques sont encore associés parfois à quelques survivances de la phase précédente, surtout en ce qui concerne les fibules. Parmi celles du modèle caractéristique du La Tène I^a, un certain nombre possèdent une queue dont le motif terminal, rappelant encore nettement une tête d'oiseau (fig. 26), indique l'origine. A côté d'elles et des types de la subdivision précédente, on observe la présence d'un modèle nouveau.



Fig. 26.

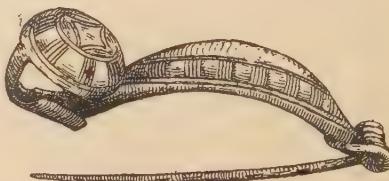


Fig. 27.

Ce dernier, de plus fortes dimensions que nos fibules hallstattien-nes finales ordinaires, possède un ressort bilatéral court, mais plus mince que dans les types normaux du La Tène; l'arc allongé, surbaissé et décoré, est en sangsue ou en barquette; le talon, coudé, porte une timbale décorée en forme de calotte sphérique (fig. 27).

A cette subdivision appartiennent de très nombreuses tombelles; celles qui renferment à la fois des sépultures de cette phase et de la précédente sont fréquentes. C'est à elle que se classe le niveau supérieur de foyers de la citadelle du camp de Château-sur-Salins. Cette assise m'a donné quelques tessons attiques à figures rouges de style libre (fig. 28), quelques fibules du Hallstattien final et une fibule brisée, en

ter, du La Tène I^a. J'attirerai l'attention sur la présence, à ce même niveau, d'une épingle en bronze du type à tête formée de plusieurs sphéroïdes superposés et que l'on considère généralement comme caractéristique du Hallstattien ancien. Cet objet, le seul de ce genre de toute la contrée, paraît être une



Fig. 28.

importation. Il n'était pas ici à l'état remanié, vu son état (absolument intact) lors de la découverte et sa longueur, qui s'opposent formellement à ce qu'on puisse le considérer comme tel¹.

1. Au risque de passer pour hérétique, je me permettrai de déclarer qu'il me semble résulter de là que le Hallstattien ancien de Hallstatt même pourrait bien être quelque peu plus rapproché dans le temps qu'on ne le pense de notre Hallstattien final du Jura. D'autres raisons encore me confirment dans cette idée et je suis profondément convaincu que d'une part certains types ont survécu bien plus tardivement dans les Alpes autrichiennes que

Toutes nos sépultures du La Tène I^a sont sous tumulus, et cette période se trouve représentée dans nos tombelles jusqu'à sa fin. Par contre, si l'on excepte les bords de la Saône supérieure, région située en dehors du cadre de cette étude, aucun de nos tumulus n'a livré de mobilier attribuable à La Tène I^b, La Tène I^c et La Tène II. C'est seulement à La Tène III que nous voyons reparaître chez nous les sépultures tumulaires, presque toutes à incinération, mais toujours très pauvres; il semble qu'il s'agit alors seulement de sépultures de paysans.

A quoi attribuer l'abandon brusque de la tombe sous tumulus à la fin du La Tène I^a? On pourrait supposer que les plateaux, habités jusqu'alors d'une façon si intensive, ont été brusquement abandonnés pour le bas pays dès le début du La Tène I^b, et qu'en même temps le tumulus était totalement remplacé par la tombe plate. Pourtant le changement a été trop brusque et trop radical. D'un autre côté, parmi nos tumulus du La Tène I^a, notamment ceux qui livrent des objets de la fin de cette phase, il en est un certain nombre qui recouvrent de véritables charniers. Les sépultures s'y sont accumulées dans un espace de temps relativement très court, témoignant ainsi d'une mortalité excessive, comme il s'en produit toujours, lors des périodes de guerres prolongées et d'invasions. L'un de ces tumulus charniers du La Tène I^a, que j'ai exploré dans les Moidons, offrait une portion de son pourtour formant, par sa surélévation, une sorte de bosse; celle-ci renfermait les restes osseux du tronc et des membres de huit ou dix individus à os assez robustes, mais aucun débris du squelette de la tête.

Il faut donc supposer qu'après une période de guerre ou d'invasion et d'épidémies consécutives, le pays a été abandonné, tout au moins par la plus grande partie de sa population. Les nouveaux venus, qui auraient remplacé celle-ci, se seraient installés surtout dans le bas pays, y laissant leurs

chez nous, tandis que d'autres, considérés là-bas comme tardifs, ont apparu chez nous de bien meilleure heure.

cimetières (à Asnans et à Crissey, près de Dôle, peut-être à Lavigny, près de Lons-le-Saunier, aux Vareilles dans la banlieue de Besançon, à Servigney près de Rougemont [Doubs], et enfin dans la région de Montbéliard à Présentevillers, Sainte-Suzanne, Blussangeaux, Brévillers).

Aux descendants des anciens habitants demeurés dans le pays et réduits à une condition inférieure, appartiennent peut-être nombre de ces tombelles construites hâtivement en pierres seules, et dans lesquelles les actions combinées de la gelée et de l'humidité, s'exerçant librement, ont fait disparaître rapidement toute trace d'ossements.

L'extrême pauvreté de leurs constructeurs expliquerait facilement l'absence de tout mobilier dans ces tumulus. Ce n'est qu'au Latène III que l'état de ces populations, constituant la plèbe (de César), se serait sensiblement amélioré¹.

Rapports et synchronismes entre les deux groupes.

On a vu que parfois un tumulus du groupe des Moidons a été, après coup, utilisé par le groupe d'Alaise, mais que l'inverse ne paraît pas s'être produit. Il en résulte que le groupe d'Alaise n'apparaît qu'après le groupe des Moidons et que celui-ci n'a fait que perdre du terrain devant le premier. Les cas de mélange sont extrêmement rares et peuvent s'expliquer par une réutilisation de tumulus; tel est certainement le cas pour celui des Coudres, à Cluey.

Je vais maintenant tenter d'établir quelques rapports chronologiques entre les différentes phases de l'un et de l'autre groupe.

Mon tumulus n° 16 des Moidons-Sepoit recélait, comme sépulture primitive, une inhumation féminine de la subdi-

1. Au temps de Jules César, en Gaule, la plèbe jouit d'une certaine influence politique, puisque les chefs patriotes (ambitieux d'après César), s'appuyant sur elle, peuvent, malgré la noblesse (formant le parti romain), entraîner leur nation dans la lutte contre les Romains. Il est permis de supposer que cette reprise partielle d'influence est le résultat de l'invasion cimbro-teutonne, ayant entraîné une sorte d'« union sacrée ».

vision MII. Il avait postérieurement reçu une série de sépultures, disposées en couronne partielle et appartenant à la subdivision AI; donc la phase II du groupe des Moidons a débuté antérieurement à la phase I du groupe d'Alaise.

Le mobilier d'une sépulture tumulaire des Moidons, fouillée par Ch. Toubin, donné par lui au Musée de Salins, consiste en un gros grelot (?) ajouré ellipsoïdal allongé, deux rouelles à 4 rayons, des débris d'un brassard en feuille de bronze gravé et 25 ou 30 bracelets filiformes, en bronze, très fins, décorés de coches transversales sur leur face externe. Or, la parure d'avant-bras, composée d'un grand nombre de minces bracelets filiformes, appartient en propre, à ce qu'il semble bien, au groupe d'Alaise; il en résultera que la phase II du groupe des Moidons n'avait pas encore pris fin lors de l'apparition du groupe d'Alaise.

Un autre tumulus de la même partie des Moidons m'a livré, avec une incinération sans mobilier, deux inhumations placées tête-bêche et séparées seulement par quelques dalles plantées debout; ces trois sépultures paraissent bien contemporaines. L'inhumation paraissant la première en date possédait un mobilier caractéristique de la subdivision MIII. L'autre n'a donné qu'une grande fibule serpentiforme, en bronze, très semblable à celle du tumulus du Souillard, à Sarraz. Par suite, il semblerait que la phase MIII n'avait pas encore pris fin au temps de la phase IV du groupe d'Alaise.

Je ne me hasarderai pas à essayer de tirer des conséquences des trouvailles du tumulus de Maison-Clos, aux Moidons, dont le mobilier est au Musée de Besançon, non plus que de celui, pourtant fort intéressant, du tumulus du *Décret* à Amondans, visible au même Musée¹.

1. Avec des bracelets, une agrafe et une série de rouelles, cette tombe a donné deux belles plaques de ceinture estampées, en bronze mince, et trois fibules. Une de ces dernières est de la phase AIV (groupe d'Alaise), avec grosse timbale hémisphérique, mais sans disque d'arrêt à la naissance de l'épingle; la seconde, de la phase AV (du même groupe), assez grande, à ressort unilatéral, à arc filiforme, à long porte-agrafe rectiligne terminé par un bouton mouluré; enfin la troisième, se classant à AVI, petite, à ressort bilatéral court, arc filiforme, queue retroussée vers l'arc et ter-

Je ne possède, en effet, aucun renseignement sur la situation respective des objets trouvés, ceux-ci, comme ceux du tumulus des Coudres (à Clucy) ayant été recueillis, sans aucune remarque, par des cultivateurs démolissant un murger qui gênait la culture et n'ayant attaché d'importance qu'aux objets eux-mêmes.

AIRES D'EXTENSION ET AFFINITÉS DE CHACUN
DE CES DEUX GROUPES

Groupe d'Alaise.

En France. — En Franche-Comté, ce groupe se trouve surtout représenté par une masse compacte et homogène s'étendant sur une bande de territoire, dirigée de l'est à l'ouest, depuis Frasnes, aux environs de Pontarlier, et se poursuivant par le Jura salinois dans les parties moyenne et méridionale du plateau d'Amancey, le massif d'Alaise-Sarraz, la région de Myon à Quingey, et couvrant, au sud-ouest et sud-sud-ouest de Salins, la partie nord du plateau des Moidons. Il est encore représenté aux environs de Poligny, à Chamole, puis dans la haute combe d'Ain à Châtillon-sur-l'Ain et à Doucier, et, plus au sud encore, dans la région de Lains. Il se retrouve encore dans la partie septentrionale du département de l'Ain, à Corveissiat et à Béalignat, ainsi que dans les tumulus de la Savoie, à Gruffy notamment.

minée par une petite timbale un peu naviforme; il s'agit ici, soit d'une timbale en calotte sphérique non réussie, soit d'un essai d'adaptation de la *navicella* à la timbale du talon.

Le mobilier du tumulus de Maison-Clos, aux Moidons, conservé à Besançon, consiste en bracelets fermés, bosselés extérieurement, une série de rouelles et deux plaques de ceinture estampées en bronze mince, décorées seulement au voisinage des extrémités. Le décor de ces plaques paraît les classer entre l'époque des subdivisions AI et AII du groupe d'Alaise. Ou bien les sépultures des deux groupes sont contemporaines, ou bien MIII a débuté avant AII, ou encore MIII est postérieur au début de AII, mais son début du moins ne peut guère l'être que d'assez peu.

A l'ouest de la Saône, il paraît assez peu représenté. Nous le retrouvons en Côte-d'Or, à Créancey (tumulus des Murots-Bleus) et probablement à Méloisey, à Fleurey-sur-Ouche, à Panges et à Minot. Dans la Haute-Marne, il semble représenté, dans la région arrosée par la Vingeanne, par des sépultures tumulaires des environs de Prauthoy et de Montsaugeon.

D'après un renseignement communiqué par M. H. Hubert, des traces de sa présence auraient été constatées aux environs d'Autun. Ce serait là le point le plus occidental où il apparaîtrait, car il n'est pas possible de faire état du petit fragment, de provenance très douteuse, signalé par M. l'abbé Breuil dans une collection privée à Bourges.

Peut-être encore, au nord-est, certaines tribus installées en Alsace sont-elles apparentées au même groupe. Il paraît s'être aussi établi à la trouée de Belfort, comme le montre la découverte récente d'un tumulus à char et à plaque de ceinture de bronze estampé dans cette région.

Hors de France, vers l'est. — Les affinités les plus étroites (types de fibules, de plaques de ceinture, disposition des corps dans les tumulus) rattachent étroitement notre groupe d'Alaise aux populations habitant, à la même époque, le Wurtemberg et la principauté de Hohenzollern.

Très proches également paraissent avoir été les peuplades occupant alors le pays de Bade et certaines régions de la Suisse. Toutefois ici, de même qu'en Alsace, si vraiment le brassard-tonnelet en bronze mince se montre parfois, sur un même corps, associé à la plaque de ceinture, il faut admettre que son adoption est là postérieure à la séparation de notre groupe d'Alaise d'avec le gros de population dont ce dernier faisait partie avant son établissement dans le Jura.

En Bavière, où cette association m'est connue avec certitude pour les tumulus fouillés par J. Naue au voisinage du lac d'Ammer et de Staffel, il faut observer qu'ici le genre de décor des plaques de ceinture est souvent fort différent, de même que la plupart des modèles de fibules. Parmi ces dernières certains types paraissent avoir subsisté assez tardive-

ment, notamment des modèles à ressort unilatéral ainsi que d'autres à queue rectiligne allongée, bien qu'à ressort bilatéral; il semble enfin en avoir été de même de types de ceintures très archaïques. On n'a certainement plus affaire là au même groupe de population.

Régions méridionales. — L'influence de ce même groupe est extrêmement sensible dans la plupart des sépultures dites hallstattiennes (en réalité bien souvent plutôt post-hallstattiennes) de la Péninsule ibérique et de l'Aquitaine. Elle se traduit surtout par la présence des très nombreux bracelets filiformes formant une sorte de garniture sur l'avant-bras, ainsi que par celle de fibules très nombreuses ne différant guère que par leur taille, plus considérable, de la plupart de celles qui, chez nous, caractérisent la phase de transition entre le Hallstattien final et le La Tène I^a et sont encore fréquentes à cette dernière subdivision. A Aguilar de Anguita se retrouverait même la plaque de ceinture en bronze mince estampé (cf. J. Déchelette, *Manuel...*, t. II, p. 688).

Groupe des Moidons.

Celui-ci paraît composite; tout au moins y a-t-il lieu de dissocier ici ses principales caractéristiques et de rechercher séparément leurs aires spéciales de répartition.

Multiples anneaux de jambe. — A ma connaissance, sauf une tombe de Sierre, dans le Valais, où un corps inhumé portait 4 anneaux à une jambe et 3 à l'autre, et une sépulture d'un tumulus de Bavière fouillé et décrit par J. Naue, et qui a, je crois, montré 3 bracelets à chaque jambe, ce genre de parure semble bien localisé en France, et même seulement dans un territoire limité au nord par la Seine et la Marne, et au sud par la Garonne; il paraît donc, chose bizarre, cantonné exclusivement dans la Celtique de César.

Pas rare dans le Jura, ailleurs même que sur le plateau des Moidons, à Cogna, à Clairvaux, à Gevingey, à Rosay-sur-Cousance, il s'est montré dans le Doubs (Fertans, Flagey, Amancey), dans l'Ain (Outriats), en Saône-et-Loire (Igé),

dans la Côte d'Or (Créancey, Minot et une tombe plate de Dijon signalée par M. Drioton), dans l'Yonne (tombeau de Ménade), dans la Nièvre (à Nevers, dans une sépulture découverte en 1921 et signalée par M. H. Desforges), dans le Puy-de-Dôme (à Moissat), dans le Cantal (dans un tumulus à incinération du plateau de Mons, fouillé par M. Delort), dans la Corrèze (à Saint-Ybard), dans la Lozère (à Saint-Georges et à Laval, au nombre de 7 à chaque jambe (cf. Prunières, *A. F. A. S. Rouen*, 1883), en Haute-Marne.

Les bracelets de Mons et de Saint-Ybard, assemblés par des tiges de bronze, ont été, bien à tort, qualifiés de brassards, alors que leur diamètre démontre qu'il ne peut s'agir que d'anneaux de jambe. Enfin, les multiples anneaux de jambe, identiques au modèle commun récent de nos tumulus jurassiens et comme eux souvent aussi au nombre de 5 à chaque membre et également associés au bracelet manchette en jayet, ne font pas défaut en Basse-Normandie où ils ont été signalés et figurés par M. L. Coutil (sépultures et mobilier funéraire des Lexovii, Essuvii, Vi-ducasses et Baiocasses, *Bull. Soc. normande d'études préhist.*, t. XI, 1903); ici, il ne manque que la grande pendeloque circulaire à centre ajouré, pour que le mobilier funéraire présente tout à fait le facies jurassien des Moidons même.

Brassard en bronze mince gravé. — En France, il se montre seulement en Franche-Comté et en Alsace. Il se retrouve encore en Suisse et dans l'Allemagne du Sud-Ouest. En Franche-Comté il n'a jamais été trouvé associé à la plaque de ceinture en feuille de bronze, et, du reste, son mode de décor, obtenu à la pointe et non au repoussé, ne permet pas de lui attribuer une origine commune avec elle; il faut donc admettre, lorsqu'on les rencontre sur un même corps, que l'on se trouve en présence d'une sépulture postérieure à l'installation du groupe d'Alaise dans le Jura français. Ce brassard paraît avoir été en usage, dans le groupe des Moidons, déjà assez anciennement¹.

1. Un des tumulus de Sübingen explorés par M. J. Wiedmer lui a donné,

Pendeloques. — A part un exemplaire unique d'un tumulus de Crêancey (Côte-d'Or), le *crotale* du type des Moidons ne m'est connu qu'en Franche-Comté. Ceux, nombreux, des sépultures alpines en sont nettement différents, quoique paraissant bien dériver de lui.

Le *grelot* se retrouve en Suisse occidentale dans des tumulus paraissant bien appartenir au même groupe. Quelques très rares exemplaires attachés à de longues chaînettes, découverts dans quelques tombes de La Tène, dans ce pays, doivent être considérés comme de très anciennes pendeloques retrouvées par hasard et utilisées à nouveau, probablement comme anulettes. Il s'est aussi rencontré, mais non absolument identique, au pied italien des Alpes, à Golasecca, et sans aucune des autres pièces caractéristiques de notre groupe jurassien. En France, je n'en connais pas d'autres exemplaires que ceux découverts en Franche-Comté.

Les *rouelles-pendeloques*, analogues à celles de notre groupe des Moidons, sont rares en France hors de l'ancien comté de Bourgogne; je crois qu'elles n'ont guère été signalées ailleurs autre part qu'à Igé (Saône-et-Loire); il faut encore en citer une de Cornoz (Ain), ainsi qu'un exemplaire de Nod-sur-Seine (Côte-d'Or), pris pour un rasoir¹.

En Suisse, elles apparaissent dans le Valais (cf. E. Chantre, *le Premier Age du fer*) identiques à celles du Jura français. Elles se retrouvent encore dans la région occidentale, le long du Jura, notamment à Sübingen, où, comme chez nous, l'association de deux rouelles et d'un grelot n'est pas rare. Toutefois, dans cette région, les rouelles sont différentes de celles du Jura français, bien que dérivées du modèle représenté par ces dernières. Elles tendent à se transformer en un cercle ajouré, souvent à centre renflé, et sont entourées d'une bande circulaire plane et libre. Elles forment de la sorte la transition entre la rouelle simple et la grande parure circu-

en même temps que le brassard en bronze mince gravé, une fibule de modèle assez ancien. Cf. J. Wiedmer, *Grabhügel bei Sübingen*, in *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*, 1908.

1. D'après M. Corot, rouelles et crotales existeraient dans l'Yonne.

laire ajourée, à centre renflé, et entourée de cercles plats, concentriques, libres et plus ou moins nombreux.

Cette *grande pendeloque circulaire* se retrouve aussi dans la Suisse occidentale, ainsi que dans le Valais.

La parure de torse, formée d'une plaque de bronze rectangulaire ou trapézoïdale, ajourée le plus souvent, à laquelle étaient suspendues des pendeloques (rouelles, grelots, etc.), existe aussi dans les mêmes régions de la Suisse (pour le Valais, cf. Chantre, *op. cit.*, qui en figure un fragment).

De ce qui précède relativement à la répartition des différents types d'objets ci-dessus, il semble résulter que les véritables caractéristiques du groupe des Moidons pur sont : les pendeloques et le brassard en bronze mince gravé.

On a vu que les multiples anneaux de jambe apparaissent très fréquemment sans les pendeloques ni le brassard en feuille de bronze. En dehors de la Franche-Comté, c'est, en effet, le cas régulier, sauf les rouelles d'Igé et celles, isolées, de Cormoz et de Nod-sur-Seine. Dans le département du Jura même ce fait est loin d'être rare et j'en pourrais citer un certain nombre d'exemples : un cas dans les Moidons même, un à Clairvaux, un à Cogna, près Clairvaux, enfin à Gevingey où aucun tumulus n'a donné de pendeloque ni de brassard en bronze mince, tandis que les multiples anneaux de jambe étaient bien représentés. Faut-il en conclure que le port habituel de ceux-ci a pris son origine dans un groupe de population autre que notre groupe des Moidons *stricto sensu* qui l'aurait adopté ? A l'appui de cette supposition on pourrait faire observer qu'en Franche-Comté même, bien qu'ils apparaissent dès les débuts du groupe des Moidons, ces anneaux de jambe, très rares et même exceptionnels pendant les premières phases, ne deviennent fréquents que tardivement et que les cas de présence de ce genre de parure se multiplient de plus en plus à mesure que l'on approche de la fin de l'existence du groupe en tant que groupe à mobilier autonome. Il est vrai aussi que leur rareté dans les sépultures, aux phases les plus anciennes, n'a peut-être d'autre cause qu'une question d'économie ; peut-être aussi la coutume de leur port était-elle

alors partout bien moins répandue qu'elle ne le fut plus tard.

En Suisse, où ce groupe a vécu dans la région jurassienne et subjurassienne et où il est représenté avec ses pendeloques, brassards et agrafes de modèles divers, il offre un certain nombre de caractères locaux; tels sont quelques-uns de ses types de bracelets, l'absence des multiples anneaux de jambe, ainsi que l'usage, extrêmement fréquent, de l'incinération, résultat de son contact avec les tribus incinérantes de l'est. C'est là qu'a pris naissance la grande parure circulaire à disque central ajouré et entouré de cercles plats, libres et concentriques, qui, de là, a passé dans le Jura français.

Le groupe des Moidons paraît donc localisé essentiellement des deux côtés du Jura; mais sur chacun des versants il s'est individualisé, donnant naissance à deux sous-groupes séparés par la haute chaîne et le profond cañon du Doubs, en aval du Sauget. Chacun de ces sous-groupes a subi l'influence des masses importantes de populations avec lesquelles les conditions topographiques le mettaient le plus facilement en rapport. Ainsi s'explique, d'une part, le port des multiples anneaux de jambe dans le Jura français, et de l'autre, dans le sous-groupe suisse, l'usage commun, et parfois même exclusif (comme à Sübingen), de l'incinération. D'un autre côté, je croirais très volontiers que c'est de la Suisse occidentale que le brassard en bronze mince gravé a passé dans les directions du nord et de l'est.

Quelle est l'origine du groupe des Moidons? Descend-il des envahisseurs du Hallstattien ancien, et, dans ce cas, de quel ban? car il semble bien qu'à cette époque même nous devons très probablement distinguer plusieurs pénétrations successives de nouveaux arrivants¹. Est-il lui-même nouveau

1. L'épée, assez courte tout au début du Hallstattien, s'allonge ensuite de plus en plus jusqu'à la fin du Hallstattien ancien où, en France du moins, on rencontre certaines lames très grandes et très lourdes qui devaient être d'un maniement difficile. Ceci pourrait faire supposer la pénétration, à cette époque, d'un élément de très grande taille, absent au début, mais devenant de plus en plus nombreux et finalement prépondérant, tout au moins dans la partie guerrière de la population.

venu lorsqu'il apparaît nettement individualisé? Ne serait-il pas plutôt le résultat d'une fusion, en quelque sorte, entre les descendants des habitants préhallstattiens avec les envahisseurs? Pour soutenir cette dernière hypothèse, on peut invoquer, entre autres arguments, la présence fréquente, vers la fin de l'âge du bronze, de pendeloques, notamment de rouelles, celles-ci peu différentes parfois de celles du Hallstattien récent. En outre, le brassard en bronze paraît dériver du bracelet du type de Vaudrevanges auquel on aurait appliqué le décor gravé, très usité alors, tandis que sa fabrication, en feuille de bronze au lieu de bronze massif, devenait ainsi infiniment plus économique. On peut, il est vrai, objecter l'absence de ces mêmes pendeloques, au Hallstattien, sur le reste du territoire français, alors qu'à la fin de l'âge du bronze les pendeloques étaient très répandues. L'explication de ce fait peut résider dans un attachement à certaines modes persistant localement; il en serait de même pour la localisation primitive du brassard en feuille de bronze gravé. Tout ceci ne me paraît pas suffisant pour élucider la question de l'origine du groupe des Moidons.

ADDENDUM

Immédiatement avant la phase des tumulus à inhumation avec épées de bronze du type de Doucier, courtes, à pointe effilée et à crans peu ou pas distincts, il y a lieu de placer une subdivision caractérisée par des tumulus en terre sans constructions ni noyaux de pierres, dans lesquels gisent au centre, déposés à même et sans protection sur le sol naturel, les restes d'un corps incinéré, sans autre mobilier funéraire que des vases ayant dû renfermer de la nourriture ou de la boisson.

L'édification, exclusivement en terre, de ces tertres funéraires, là où la pierre est abondante et était antérieurement employée au même usage, est certainement l'indice de l'arrivée d'un élément étranger¹. L'importance politique de ce

1. L'occupation de cavernes bien cachées ou d'accès très difficile, tout

dernier est clairement démontrée par les dimensions considérables de certains de ses tertres sépulcraux.

A cette période, tout à fait primitive, de notre Hallstattien, se classent les tumulus en terre de la bordure orientale de la forêt des Moidons, à un kilomètre environ au sud de Chilly. La céramique, que j'ai rencontrée dans les deux tumulus (l'un de 4 mètres de haut et d'au moins 30 mètres de diamètre) que j'ai fouillés là, appartient à des types communs dans les stations du lac du Bourget se classant à la transition de l'âge du Bronze au premier âge du Fer et diffère à la fois des modèles connus dans la région tant au Bronze IV-V qu'au reste de l'époque de Hallstatt. En outre, dans l'amas de restes incinérés de l'une de ces tombelles, j'ai pu recueillir quelques débris d'une tige d'épingle en bronze que sa grosseur interdit d'attribuer à une période plus récente que l'extrême fin de l'âge du Bronze.

Dans la combe d'Ain, à côté des tumulus à inhumation et épées de bronze, existent des tombelles complètement en terre, dans lesquelles leurs explorateurs n'ont rencontré que des cendres et du charbon. Ces fouilles remontent aux environs de 1840 et l'on peut se demander si elles n'auraient pas rencontré des vases qui, écrasés et quasi pourris, ont pu passer d'autant plus inaperçus des chercheurs que ceux-ci ne connaissaient en fait de poteries antiques et ne s'attendaient à découvrir en fait de céramique que des vases d'époques gallo-romaine ou burgonde¹. Le même fait a dû se reproduire

à la fin de l'âge du Bronze, montre que cette période fut chez nous une ère de troubles et d'invasions. D'anciens camps sont alors réoccupés et de nouveaux postes fortifiés établis en certains points.

1. L'absence de tout indice avertisseur de l'approche de la sépulture et de son mobilier, et par suite susceptible d'éveiller l'attention des chercheurs et de leurs ouvriers, n'a pas manqué de s'ajouter aux causes ci-dessus. Enfin un moment d'absence ou d'inattention de celui qui dirigeait la fouille a pu jouer un rôle très important, l'attention des ouvriers ne se portant guère que sur la découverte d'objets un peu importants. Je puis citer un cas (tumulus en terre à constructions en pierres, situé « aux Charmes », dans les Moidons) où a été signalée la découverte d'un tibia isolé, tandis que j'ai pu constater qu'on avait alors rencontré et bouleversé le squelette entier d'un individu inhumé dont, à part ce tibia et quelques débris demeurés en place, tout le reste

lors de la fouille par Vuilleret, en 1861, d'un tumulus de Chassagne (canton d'Amancey, Doubs), lequel n'a montré « qu'un amas de cendres et de bois brûlé ».

Un autre tumulus de la forêt des Moidons (lieu dit « aux Charmes », ou « sur les Charmes », situé à 800 mètres au sud des précédents), également en terre, mais avec deux enceintes concentriques en pierres sèches, deux calottes également concentriques et noyau de pierres, bien que renfermant en son centre une inhumation¹, présentait de nombreuses traces du rôle extrêmement important qu'avait joué le feu dans les cérémonies funéraires. Il semblerait donc que l'inhumation se soit, chez nous, substituée à l'incinération en même temps que la pierre recommençait à entrer dans la construction des tertres funéraires sépulcraux. Ces deux modifications sont, très probablement, dues à l'influence que n'a pas manqué de prendre, peut-être assez vite, sur des nouveaux venus peu nombreux, l'élément indigène constructeur de tumulus en pierres et dont la caste prédominante, tout au moins, paraît avoir pratiqué l'inhumation².

Maurice PIROUTET.

Qu'il me soit permis de remercier la Direction de la *Revue* d'avoir bien voulu accepter ce travail et d'en avoir pris à sa charge l'illustration, due au talent bien connu de M. B. Champion.

des ossements avait été jeté aux déblais, où j'en ai retrouvé une bonne part.

1. Dans la même forêt, j'ai fouillé deux tumulus en terre avec calotte de pierres; chacun renfermait en son centre une inhumation; avec l'une de celles-ci étaient des traces de la présence de bijoux en fer.

2. Les quelques objets du Bronze IV-V retrouvés dans les tumulus de la région accompagnaient des inhumations. Certaines cavernes ont également donné des inhumations de la fin de l'âge du Bronze associées à de riches mobiliers. Si certains de nos tumulus à incinération, généralement de très faibles dimensions, appartiennent à la seconde moitié de l'âge du Bronze, ce doit être plutôt au Bronze III très avancé ou au début du Bronze IV; en tout cas ils sont d'une extrême pauvreté et ne donnent guère que des tesson, et encore bien rarement. Il est à remarquer que le Jura et le sud du Doubs n'ont livré, du Bronze V, que des objets du début seulement de cette phase, ce qui paraît montrer que l'invasion des Hallstattiens a eu lieu pendant cette phase même et non à la fin de celle-ci.

Je suis redevable, tout d'abord, au très regretté H. Hubert, ensuite à M. Raymond Lantier, de s'être très aimablement chargés de diriger cette illustration.

Mon travail a été rédigé sur le désir pressant du conservateur adjoint du Musée des Antiquités nationales, auquel j'avais exposé le résultat de mes recherches lors de sa dernière visite à Salins.

VARIÉTÉS

Les trésors des rois d'Our¹.

Les orientalistes sont en émoi. Des trouvailles faites en Mésopotamie leur ont appris que les rois sumériens d'Our déployaient un luxe incroyable vers 3500 avant notre ère. Les fabuleuses richesses de Toutankhamon, qui vivait bien plus près de nous, vers 1350, seraient-elles éclipsées, et cela, dès une date si reculée, touchant à l'origine présumée de la civilisation orientale? C'est dire avec quelle curiosité les orientalistes, réunis au Congrès d'Oxford à la fin d'août 1928, ont entendu l'heureux fouilleur, M. Woolley, du British Museum, présenter lui-même ses découvertes, et avec quel intérêt ils ont visité les merveilles exposées à Londres; celles-ci retourneront bientôt à Bagdad, sauf quelques pièces partagées entre le British Museum et l'Université de Pensylvanie qui ont entrepris, à frais communs, les fouilles d'Our.

Le nom d'Our évoque d'abord nos souvenirs bibliques : Abraham, vers l'an 2000, partit de cette ville pour gagner Canaan. Mais les monuments d'Our remontent bien plus haut. Les listes dynastiques nous apprennent qu'Our fut une des onze villes de royaume qui, bien avant l'essor de Babylone (2105), dominèrent tour à tour en Mésopotamie. Des trois dynasties d'Our, la III^e était bien connue par ses fameux « rois des quatre parties du monde », Our-Engour, Doungi, Bour-Sin (vers 2500-2400) qui régnèrent du golfe Persique à la Méditerranée, et firent refleurir, après l'empire sémité de Sargon, la civilisation sumérienne. Toutefois, nous ne possédions guère sur Our que du matériel épigraphique, où l'on énumère les temples et palais de la ville, où l'on décompte leurs richesses; mais, de ces splendeurs, rien n'était retrouvé : c'est par les statues, les reliefs, les vases en pierre, en cuivre et en argent, exhumés à Tello par E. de Sarzec et à Suse II par J. de Morgan, et qui sont l'orgueil du Louvre, que nous connaissons l'art sumérien.

La guerre mondiale a soumis la région Mésopotamie-Irak au mandat anglais; dès 1919, les assyriologues anglais, sous la direction de M. Hall, *keeper* du British Museum, ont ouvert des chantiers de fouilles sur les sites de Kish, Eridou, Our, déblayant temples et anciennes cités. Rien n'équivaleait encore à ce que les Français avaient trouvé à Tello; cependant, aux environs d'Our, à Tell-el-Obéid, en 1925, M. Woolley mit au jour un temple qui fournit des bas-reliefs en calcaire, des frises de têtes de taureaux en cuivre, des statues, un décor ciselé sur coquilles : tout cela, d'un art archaïque, précis, sobre, robuste, témoignant d'une technique très poussée en métallurgie. Par chance, une tablette de fondation nomma le constructeur : c'était un roi A-ani-pada, fils du fondateur de la première dynastie d'Our (vers 3100

1. Voir plus loin, pp. 324-329, les croquis des principaux objets découverts. (Réd.).

av. J.-C.). Cette première dynastie, tenue jusque-là pour mythique, entrait donc dans l'histoire réelle et fournissait la date d'un matériel archéologique, déjà connu par Suse II et Tello, et dont M. Woolley allait exhumer les pièces les plus remarquables.

A Our même, aux environs des temples, vers la fin de 1927, M. Woolley arrivait au sol antique et commençait des fouilles en profondeur. Il rencontra une nécropole à plusieurs étages, auxquels il attribue des dates successives : 1^o près du sol, des tombes sargoniques (vers 2700); 2^o plus bas, d'autres datées par le matériel de la première dynastie d'Our (vers 3100); 3^o plus bas encore, à 15 mètres, des tombes à puits, quelques-unes recoupées par les tombes de la première dynastie, — donc en contact avec elles, mais plus anciennes. Ce troisième étage allait révéler des merveilles. Les tombes sont de deux types, l'un normal, l'autre exceptionnel et réservé à des personnages royaux. Les tombes du type normal comportent un puits rectangulaire, finissant en cul-de-sac, sans chambre funéraire; au fond, un cercueil de vannerie ou de bois. Le puits, qui mesure 1 m. 60 sur 1 m. 30, est à peine plus large que le cercueil et ne renferme, d'ordinaire, qu'un mobilier funéraire médiocre. Par exception, dans un puits un peu plus large, qui recoupe le puits d'une grande tombe du second type, M. Woolley recueillit un matériel extrêmement précieux.

Le cercueil de bois, ici, n'est plus qu'une trace noire sur le sol; le corps est tombé en poussière, mais on en distingue les contours; il avait été couché sur le côté droit, en position accroupie; les parures incorruptibles qui le recouvriraient sont restées à leur place respective : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, amulettes en or, lapis-lazuli, cornaline, jonchent le sol, et, là où était la tête, resplendit un bloc d'or. Imaginez une coiffure à visière, avec cache-nuque; mais ce couvre-chef figure une perruque courte, où, dans la chevelure, divisée par une raie médiane, chaque ondulation est indiquée, au repoussé, et chaque cheveu repris finement au ciseau; un ruban d'or noué, par derrière, des mèches ramassées en chignon; deux oreilles d'or, bien détachées et percées, s'emboîtaient sur les oreilles du défunt. Les détails de cette coiffure se remarquent sur de très anciennes figures sumériennes; on a même retrouvé des perruques analogues, massives, en pierre dure. Ici, c'est un véritable casque de parade, en or massif, ou plutôt en électrum (or 75 p. 100 contre 25 d'argent). Cette admirable pièce, absolument intacte, resplendit encore d'un éclat languide et semble sortir, après 5.000 ans, des mains de l'orfèvre. Près des épaules, une lampe et deux vases d'or; à la taille, une ceinture d'argent supporte un grand poignard d'or, à belle et large lame, dans un fourreau d'argent; tout près, une hache en électrum, des colliers d'or, d'exquises amulettes figurant grenouille et singe en or. Par chance, un bol d'or porte le nom *Mes Kalam Dug*, « le bon chef du pays », gravé en beaux cunéiformes, bien stylisés, non figuratifs, ce qui indique un état évolué de l'écriture. Pas de titre royal; ce personnage était néanmoins d'importance : dans l'étroit espace entre le cercueil et la paroi du puits, on avait encore accumulé une centaine d'objets pour les besoins de la vie d'au-delà : des vases d'or et d'argent, unis ou côtelés, de grands ciseaux droits, en or, argent et cuivre, de grands couteaux d'or; là et là, un poignard de cuivre, une lance de cuivre, un carquois avec flèches (ou épieux courts) à pointes de cuivre et aussi de silex. Les vases de pierre dure ne sont pas moins précieux : cuvettes, bols,

assiettes, flacons, pots de fard taillés à la main dans l'albâtre translucide (aragonite ou calcite), de tons jaune, orangé, saumon, bleu, vert : forme et matière en sont identiques à la splendide vaisselle des Pharaons thinites (3200 à 3000) ; peut-être sont-ils inspirés, ou importés, d'Égypte. De même, une jolie cruche à goulot latéral, sans anse, semble d'origine syrienne. Les rapports commerciaux que la présence de ces objets suppose, entre la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte, sont attestés par d'anciennes trouvailles et n'étonnent plus personne. Énigmatique reste toutefois la personnalité de *Mes Kalam Dug*, un prince à coup sûr, sinon un roi ; son nom ne figure sur aucune liste dynastique, et il apparaît dans son tombeau isolément, sans texte explicatif.

Descendons maintenant à un étage inférieur, dans les tombes exceptionnelles, les plus anciennes. Les puits d'accès, bien plus larges, aboutissent à des chambres funéraires, bâties en briques et en pierres par des architectes émérites :

1. La tombe n° 800 est celle d'une reine nommée « Shoubad » où le puits mène à une chambre construite en pierres de taille, avec plafond voûté en briques. — 2. Au-dessous, n° 789, la tombe d'un roi dont le nom est de lecture incertaine : grande chambre de pierre, rectangulaire ; la porte en brique est construite sur le principe de la voûte en plein cintre, avec voussoirs véritable. On en attribuait jadis l'invention aux Romains ; mais déjà les tombes égyptiennes de la III^e dynastie (autour de 2900) et, aujourd'hui, les tombes les plus anciennes d'Our montrent l'origine orientale (pour le monde méditerranéen) de cette invention architecturale. Quant à la chambre, de type rectangulaire, son plafond passe du carré à une surface courbe, par des pendentifs en surplomb, et une sorte de demi-dôme ovale forme la voûte : autre invention, probablement sumérienne, car elle n'apparaît que très rarement utilisée en Égypte, et, jusqu'ici, pas avant 1500. — 3. Une dernière tombe, plus profonde et plus ancienne, montre une chambre dont la voûte de pierre est en encorbellement. Au point de vue architectural, ces tombes présentent les étapes d'une évolution de la voûte, résultats d'inventions successives qui remontent certainement bien plus haut dans le passé. Et cependant, nous sommes ici à une époque très ancienne, aux mœurs fort primitives ; preuve en est le spectacle qui, dès le seuil, révéla à M. Woolley le rite barbare des sacrifices humains.

C'est une coutume constatée souvent chez des primitifs de toute région et de toute époque, et dont Hérodote parle (IV, 71) à propos des Scythes, que le chef du pays emmène avec lui dans l'autre monde, non seulement son mobilier personnel, ses armes, ses parures, mais aussi ses femmes, ses serviteurs, les gens de son entourage, destinés à lui reconstituer sa cour. Jusqu'ici, l'ancien Orient ne nous offrait aucune preuve tangible que cette tradition se pratiquait encore chez les civilisés, à l'aurore des temps historiques. Sans doute, en Égypte, les rois thinites semblaient avoir été suivis dans la mort par des serviteurs, ou des fonctionnaires, dont les stèles subsistent dans le tombeau royal. Cependant, aucun cadavre n'ayant été retrouvé en place, il manquait la trace matérielle de l'immolation des parents et courisans au moment des funérailles.

Or, dans un des tombeaux royaux d'Our, on a compté jusqu'à soixante

victimes, et, dans le tombeau de la reine, ces témoins funèbres apparaissent mêlés à un matériel archéologique d'une beauté non moins surprenante que chez Mes Kalam Dug. A la porte de la reine, cinq squelettes d'hommes montent la garde. Voici un char dressé sur patins — donc, un traîneau — avec deux ânes harnachés de grands colliers de cuivre, escortés de deux jeunes palefreniers. Des squelettes de femmes, coiffées de réseaux de perles d'or, cornaline, lapis, d'où pendent des feuilles d'or, de grandeur et en forme de feuilles de mûrier, sont rangés sur deux files; au bout, une harpe de bois, avec incrustations d'or et de lapis, qui a douze clefs de cuivre; la caisse, de forme surbaissée, se termine en protome de taureau dont la tête d'or porte barbe humaine, en lapis, des yeux incrustés, sclérotique en nacre, iris en lapis. Le squelette de la harpiste a la main sur les cordes. Ces femmes sont des chanteuses qui, au son de la harpe, exhalèrent leur dernier souffle en proférant les hymnes funèbres, au bénéfice de leur souveraine.

Celle-ci n'est plus qu'un squelette en poudre, dans un cercueil en poussière qui est sous la garde de deux servantes accroupies l'une aux pieds, l'autre à la tête. A la hauteur du buste, un réscau écrouté de lourdes perles, rondes ou cylindriques, d'or, cornaline, agate, lapis, formant tunique courte, laissant l'épaule et le bras droit à nu, agrafée par des épingle d'or, à tête de lapis, et par des amulettes en forme de poissons et de gazelles d'or. Autour de la tête, une haute coiffure d'apparat : plusieurs rangs de ces mêmes perles polychromes cernent la chevelure; de grandes feuilles de mûrier, en or, retombent de chaque rang; un bouquet de fleurs d'or, incrustées de nacre et de lapis, se recourbe au-dessus de la tête, formant diadème. Reconstituée en entier et placée sur une tête de type sumérien, cette couronne, qu'on avait exposée au British Museum, laisse une impression étrange de somptuosité solide et barbare, à cause de ce décor massif et haut en couleur, rouge, bleu, blanc, or, d'une splendeur mate. La même impression de matière riche, d'art sobre et lourd, ressort du mobilier funéraire, qui était rangé au long des murs, parfois sur des étagères de briques : une profusion de gobelets d'or et d'argent, engagés les uns dans les autres, et de vases de pierre, parmi lesquels une exquise coupe en lapis et un bol en obsidienne. Ça et là, une table de jeu, à incrustations de nacre ciselée, des coquilles encore pleines de fard bleu, des bagues, bracelets, colliers, en or et pierres de couleur, des cylindres en lapis et en argile, à profonde gravure, quelques-uns avec légendes cunéiformes, qui ont révélé le nom « *Shoubad* (la noble dame) » de celle qui fut probablement une reine.

La tombe n° 789, au-dessous de celle-ci, avait été visitée par les voleurs à une date inconnue; ceux-ci pénétrèrent dans le caveau par le dôme de briques, mais leur pillage à dédaigné des objets fort beaux, et n'a pas dérangé le cortège émouvant des victimes humaines et animales qui désignent aussi ce tombeau comme celui d'un roi. A l'entrée de la porte en voussoir, six soldats de garde, le crâne coiffé de superbes casques de cuivre, l'épieu près de la main. Dans la chambre d'autres soldats en ligne, poignards de cuivre à la ceinture. Contre les murs, neuf chanteuses, ou dames du harem royal, avec coiffures à feuilles d'or, et d'autres femmes, étendues contre la tombe. Deux chars en bois, chacun trainé par trois bœufs, avec les petits conducteurs à leur tête. Les bœufs portent collier d'argent; une boucle d'argent percée la cloison du nez. Ni le cercueil, ni le corps du roi ne semblent avoir

été conservés, les voleurs s'étant probablement acharnés sur les bijoux qui ornaient le corps. Mais voici une grande barque d'argent, longue de 1 mètre, modèle de navire maritime, à proue et poupe relevées (pour le passage à l'autre monde?); une louche de cuivre, énorme, à manche de 75 centimètres et une non moins grande fourchette, aux dents non divisées; encore une protomé de taureau à tête d'or, barbe humaine de lapis, montée sur une couche de bitume adhérente à une âme en bois, aujourd'hui disparue. Entre les pattes de devant, un panneau présente, en quatre registres superposés, une série de motifs de pur style sumérien, dont quelques-uns sont étranges : 1^o le héros Gilgamesh, nu, barbu, écarte de ses mains deux taureaux barbus, symétriques, thème qui restera classique pendant les 3.000 ans de l'art assyro-babylonien; 2^o deux lionnes et un lion, debout sur leurs pattes de derrière, apportent, celles-là une table d'offrandes, celui-ci un vase et une amphore; 3^o un âne, assis, joue de la harpe et fait danser un ours debout, qui s'appuie sur un bâton, tandis qu'un chacal (?), assis, rythme la danse avec un sистre; 4^o un génie à tête humaine, barbue, mais à corps annelé de scorpion, se tient debout sur deux petites jambes d'homme, suivi d'une chèvre; de ses bras humains, il apporte deux vases à fard, cylindriques. A en juger par les analogies avec la tombe 800, il me paraît assez probable que cette protomé, illustrée de scènes figurées, décorait le devant d'une harpe détruite. Peut-être avons-nous ici l'illustration des poèmes chantés, sur accompagnement de harpe, tels que la geste de Gilgamesh en quête de la plante d'immortalité, ou tel autre « mystère », consolant et parfois hilare, qu'on chantait ou jouait, comme en Égypte, au jour des funérailles. Quelques-uns de ces motifs apparaissent dans l'art égyptien : sur une palette protohistorique du Delta, un chacal joue de la flûte, et, deux mille ans plus tard, un papyrus thébain nous le montre encore avec l'âne musicien et le lion harpiste et chanteur.

Reste la dernière tombe, la plus profonde, que M. Woolley estime la plus ancienne. Pillée par les voleurs antiques, elle n'a livré d'abord que des fragments de coquilles gravées, une petite coupe d'or et deux reproductions d'œufs d'autruche, l'une en or, l'autre en argent. Juste le dernier jour des fouilles (printemps 1928) apparurent dans un coin un crâne humain aplati par la pression des terres, et un amas de plaques de coquilles gravées. Elles composaient le décor d'une sorte de pupitre à faces inclinées, dont l'armature en bois, couvert de bitume, a disparu. Chaque face de l'objet (qui comporte deux grands pans et deux petits) était ornée de figures en coquilles découpées encadrées de lapis et de pierres rouges. Les sujets sont du plus haut intérêt historique. Au recto, sur trois registres, on voit les membres de la famille royale, attablés à un banquet, gobelet en main : les détails des faces rasées, aux traits accentués, et des vêtements en bandes de laines superposées, à mèches apparentes (*kaunakès*), sont fort précis et rappellent le style d'Our-nina à Tello. Un harpiste joue derrière les convives. Deux taureaux et des bouquetins défilent, victimes de la fête ou du repas; puis viennent les serviteurs chargés d'offrandes, et deux groupes de quatre ânes, portant le collier, mais libres. Au verso, le roi, distingué de son entourage par sa taille beaucoup plus élevée, brandit une forte lance; le char royal, attelé de quatre ânes, mais vide, est conduit par un cocher, à pied, derrière, et qui tient les rênes d'un air conscient, plein d'importance. Au-dessous, une phalange de fantas-

sins, casqués de cuir, vêtus, par-dessus le kaunakès, d'une capote longue, jetée sur les épaules et maintenue par un nœud sur la poitrine, défilent, tenant à deux mains un court épieu et croisant cet épieu; devant eux, des vaincus dépouillés de leurs vêtements et de leurs armes sont debout ou couchés à terre; on les amène au roi. Le dernier registre représente le défilé de la charrière : un char attelé de quatre ânes s'avance au pas; d'autres sont au galop et piétinent des vaincus. Sur chaque char, un cocher tient les rênes avec une attention intense; derrière lui, debout, sur un marchepied, un soldat armé d'un épieu ou d'une hache. Tous les détails sont rendus avec une précision parfaite; la caisse des chars est couverte de cuir; l'avant est protégé par un bouclier et porte un carquois rempli d'épieux; les roues sont pleines, à moyeux sertis d'une monture probablement de cuivre; les quadruples rênes sont maintenues et séparées dans leur jeu flottant par un passe-guides, en forme de trèfle, fixé au timon. Cet accessoire a été retrouvé en deux exemplaires, dans une des tombes : en argent, de grande taille, l'un est surmonté d'un taureau, l'autre d'un âne (les chars sont attelés des uns ou des autres, car le cheval n'apparaît en Mésopotamie qu'après 2500) — et ces figurines d'animaux encore à demi sauvages sont d'un réalisme à la fois puissant et exquis. Les petits côtés du « pupitre » sont décorés de taureaux et de lions, stylisés ou non. Il semble vraisemblable qu'à l'occasion d'une victoire, le roi a dû célébrer un grand banquet à la gloire de ses fantassins et de ses charriers. Aucune inscription n'explique les faits, mais cette pictographie historique les raconte clairement. L'intérêt subsidiaire va aux détails de la charrière qui apportent une solution définitive à une question longtemps posée : les Sumériens ont-ils connu la roue avant l'arrivée des chevaux, amenés de l'Iran par les envahisseurs? Nous savons maintenant que les princes de la première dynastie d'Our se servaient de chars à quatre roues, aussi bien que de traîneaux, attelés d'ânes et de bœufs.

En somme, les tombes royales de M. Woolley nous donnent pour Sumer l'équivalent des nécropoles thinites en Égypte. Leurs caractères particuliers sont une extrême richesse en métaux, explicable par la proximité des minerais d'or et de cuivre (Caucase, Iran; pays de Magan, sur la côte sud du golfe Persique?); ensuite, une technique architecturale fort avancée; un goût sobre et sûr dans les formes des armes, des vases et bijoux; un réalisme précis dans les thèmes plastiques également employés à Suse II et à Tello. Matières, motifs et aussi le style des cunéiformes sont les mêmes qu'à Suse, Kish, Tello; si la richesse et l'exécution sont supérieures, cela tient à ce que les princes d'Our avaient des moyens qui dépassaient ceux des autres villes. Cette époque est, en effet, celle où, pour la première fois, Our domine les autres cités de Mésopotamie; le fait est attesté par les monuments voisins, et de même style, d'El-Obéid, où se lit le nom d'A-ani-pada, fils du fondateur de la première dynastie d'Our. Bien que les noms de Mes Kalam Dug et de la reine Shoubad soient inconnus des listes, le style de leur mobilier semble les rattacher à l'époque de la première dynastie (vers 3100). M. Woolley, dans l'enthousiasme de la trouvaille, préconisait une date bien antérieure, 3500 ou 3600, et revendiquait pour Sumer la priorité de civilisation sur l'Égypte et l'Orient proche. De telles conclusions semblent prématurées : mais cela ne déprécie en rien la splendide découverte de M. Woolley. Admirons le génie de ces mystérieux Sumériens, venus on ne sait d'où, et qui possédaient des

siècles de préparation avant le troisième millénaire; mais, à la même époque si reculée, sur bien d'autres points de l'Orient, en Élam, en Iran, en Égypte, l'homme se révélait grand artiste, fin ouvrier, membre d'une société organisée qui possédait l'écriture et le calendrier. Quelle est la souche primitive de ces civilisations contemporaines, en rapports mutuels, mais déjà différenciées? Il ne faut pas, semble-t-il, la chercher en Sumer, ni en Égypte : elle se cache encore dans l'inconnu du passé.

A. MORET.

(*Le Temps*, 24 octobre 1928.)

Hommage à HENRI HUBERT¹.MESDAMES, MESSIEURS²,

C'est pour moi un devoir de gratitude autant que d'amitié, en occupant pour la première fois cette chaire d'archéologie nationale et préhistorique, de rendre hommage à la mémoire d'Henri Hubert qui fut pour moi un maître excellent et un ami incomparable. Sa vie scientifique a été très diverse et aussi très fructueuse. D'autres, plus autorisés, diront ce que nos études doivent à l'historien des religions et au sociologue. Je voudrais retracer devant vous l'œuvre du conservateur au Musée de Saint-Germain et du professeur à l'École du Louvre.

Dès l'École normale, l'histoire des religions avait exercé son attrait sur l'esprit d'Henri Hubert; aussitôt après son agrégation, il se consacra à l'étude des langues sémitiques et du byzantinisme, avec l'idée, écrit-il, « de tirer de ces travaux conjoints des enseignements de ce qu'étaient au vrai les religions de l'Assyrie et de l'Asie Mineure, dans les siècles qui ont précédé le commencement de l'ère chrétienne ». Son mémoire sur les empereurs iconoclastes et ses travaux sur la déesse syrienne émanent de cette pensée. Ces préoccupations l'attirèrent bientôt dans le clan des sociologues où le retint son amitié pour Marcel Mauss avec lequel il publia les mémoires dévenus célèbres sur *la Nature et la fonction sociale du sacrifice* et sur *la Représentation du temps dans la religion et la magie*.

Son goût pour « les Musées, les formes, l'art, l'archéologie » l'engagea à demander, en 1898, un poste d'attaché libre au Musée des Antiquités nationales, dont il devint conservateur adjoint en 1910. Et là, pendant près de trente années, il a beaucoup entrepris et rendu d'immenses services. On lui doit tout d'abord d'avoir mieux ordonné quelques-unes des séries qu'il classa d'une façon presque toujours définitive. Les accroissements incessants du Musée l'amènèrent à envisager la création de magasins nouveaux et à développer ceux qui existaient déjà. Il dota le Musée d'un vaste magasin central et l'aménagement de ces réserves fut le dernier travail qu'il entreprit avant sa mobilisation. A côté de ces besognes où s'affirmèrent ses qualités d'organisateur, il en est d'autres où s'exprimèrent libre cours ses goûts d'artiste et la connaissance approfondie qu'il avait de l'archéologie. Les présentations nouvelles qu'il fit des salles de mythologie, des métiers, de la céramique gallo-romaine, du bronze, d'Hallstatt et de La Tène, en portent témoignage. Ceux qui ont eu la bonne fortune de travailler auprès de lui savent quel souci de l'harmonie et de la logique ont présidé à ces installations.

Il est un ensemble de salles dont la création et l'organisation lui sont dues tout entières : salles J. de Morgan, Fr. Moreau, J. de Baye et Piette. La mort

1. Voir la nécrologie de H. Hubert par S. Reinaçh, *Rev. archéol.*, 1927, II, p. 176-8.

2. Leçon d'ouverture du cours d'archéologie nationale et préhistorique, à l'École du Louvre, le 9 décembre 1927.

laura empêché de mettre définitivement au point les projets qu'il avait conçus pour la présentation de la salle d'Isturitz et de celle des antiquités mérovingiennes. Dans l'introduction au catalogue inachevé qu'il avait entrepris de la collection Fr. Moreau, H. Hubert signalait tout l'intérêt qui s'attache à des ensembles réunis au prix de fouilles régulières, effectuées dans des régions bien déterminées : « C'est l'histoire continue d'un coin de terre depuis la civilisation de La Tène jusqu'au moyen âge que nous trouvons représentée par ses débris dans la salle Moreau. Il manque à peu près deux chaînons, l'âge du bronze et le premier âge du fer, pour relier les tombes gauloises au dolmen de Caranda et le deuxième âge du fer au néolithique, qui est au contraire très richement représenté. Bien que nous ayons fait effort pour ranger méthodiquement et chronologiquement les objets de la salle, son aspect donnera peut-être encore l'illusion de couches de civilisation superposées et de la continuité des cimetières. C'est d'ailleurs moins sur les périodes où les civilisations nous apparaissent comme pures, complètes et parfaitement distinctes que sur les transitions d'une époque à une autre, sur les transformations, sur les mélanges de coutumes et de mobiliers, sur les phases indécises de métamorphoses qu'un pareil assemblage d'objets semble devoir nous instruire. » Le classement de ces pièces était particulièrement délicat; beaucoup avaient perdu leur état civil; parfois aussi les procès-verbaux des fouilleurs, trop laconiques, ne permettaient pas de reconstituer des ensembles. « Le meilleur classement, ajoutait-il, d'une collection formée dans les fouilles de nécropoles, est celui qui présenterait les objets tombe par tombe. Outre l'avantage négatif de laisser peu de place à la fantaisie, cette disposition a le mérite de faire saisir d'un coup d'œil les concordancess, et de préparer l'établissement d'une chronologie par l'étude de la variation des éléments de ces séries toutes faites d'objets contemporains. » C'est à ce parti qu'il s'était arrêté toutes les fois que les renseignements fournis par les procès-verbaux de fouilles lui ont permis de reconstituer des ensembles. Dans son esprit, le catalogue qu'il entreprenait de la collection Moreau devait servir de base à des inventaires futurs : dans chaque tombe, la description des objets est réduite à sa plus simple expression, mais chacun d'eux est représenté par un dessin au trait et désigné par une cote en lettres et en chiffres renvoyant à une description typologique qui devait être exposée et justifiée dans les paragraphes consacrés à l'histoire des industries. « Une pareille classification doit être minutieuse, elle doit s'abstenir de considérer tout ce qui est fantaisie individuelle, mais doit tenir compte de tout ce qui peut trahir une habitude d'atelier. Ces indications algébriques paraîtront peut-être trop complexes. Il m'a semblé nécessaire de donner à l'intérieur de chaque classe une cote spéciale aux éléments séparables de la forme et de la décoration entre lesquels on ne peut pas établir de rapports constants. Cette distinction, qui permet de simplifier l'analyse, est destinée à faciliter l'étude technologique des objets, en faisant apparaître plus clairement la parenté des motifs interchangeables ou associés, les relations entre l'ornement et la forme et les emprunts d'un type à l'autre. »

Mais il n'y avait pas dans ces travaux que le côté technique ou artistique qui le préoccupait. Au Musée de Saint-Germain, à l'École du Louvre, aussi bien que dans ses écrits, c'est à la portée ethnographique de l'archéologie qu'il s'était principalement attaché. « Dans le Musée, écrit-il, ce qui m'a attiré, c'est

la salle dite de Comparaison où précisément la diversité des reliquats archéologiques correspond à la diversité des peuples... A Saint-Germain, mon travail principal a été la réfection de la salle de Mars. Mon voyage autour du monde en 1902 et 1903, mon amitié pour Giglioli et les enseignements que j'ai tirés de sa fréquentation m'y ont beaucoup encouragé. J'ai voulu en faire un microcosme. » Cette salle, qui est comme la synthèse du Musée tout entier, explique la genèse de l'idée de nation, solidaire du passé humain tout entier en montrant la place occupée par la France en Europe et en replaçant l'Europe dans le monde. Dans cet étonnant raccourci, le visiteur prend conscience de l'ampleur de la civilisation dès les époques les plus lointaines et aussi de l'étendue des territoires occupés alors par l'homme. L'aspect particulier de chaque vitrine, la place que chacune d'elles tient dans la salle offre le tableau de civilisations fort diverses qui correspondent à des sociétés elles aussi très diverses. La preuve des hypothèses suggérées est fournie par les ensembles groupés au fond de la salle et qui appartiennent aux civilisations primitives contemporaines, extrême nord européen, Afrique, Mélanésie, Polynésie. Là, les différences d'outillage ont une signification ethnographique, la dispersion de certaines formes, telle l'herminette polynésienne, est la preuve du contact et de la contagion des diverses civilisations. A côté du développement matériel des sociétés, on peut encore suivre dans la salle les phases de leur développement moral. Ce qui apparaît de cette vie morale, ce sont l'instrument cérémoniel, les emblèmes, les objets cultuels; après avoir retracé le voyage des formes, de l'armement et de l'outillage, on poursuit celui des idées. Seul un homme comme Henri Hubert, historien des religions, sociologue, archéologue, pouvait concevoir et mener à bien une pareille tâche. La mort ne lui a pas permis de terminer son œuvre; les notes qu'il a laissées permettront à ses successeurs de poursuivre cette tâche dans un même esprit.

Le Musée de Saint-Germain lui doit encore de s'être enrichi du produit des fouilles entreprises dans les célèbres gisements de la Quina et du Roc (Charente), dans les tumulus et les habitats de l'âge du bronze et du fer de la région de Salins (Jura), au Fort-Harrouard (Eure-et-Loir). Si d'autant importants travaux ont pu être entrepris avec le concours financier de l'État, si un centre archéologique a pu être créé aux Eyzies, c'est bien grâce à son action à la Commission des monuments préhistoriques (section des monuments préhistoriques). Son ambition était de doter la France d'une loi définitive sur la réglementation des fouilles archéologiques; malheureusement le projet qu'il avait élaboré est resté en suspens.

Dans son enseignement à l'École du Louvre, ce sont ces mêmes préoccupations qui se manifestent : donner dans le cycle des trois années d'études un exposé des résultats acquis par l'archéologue préhistorique ou protohistorique et rechercher ce qu'on en peut tirer pour une reconstitution de l'ethnographie primitive de l'Europe. Les leçons qu'il professa au cours de l'année scolaire 1919-1920 peuvent être considérées comme le résumé de tout son enseignement. Avant de reprendre l'étude des Celtes, il voulut donner à ses auditeurs un tableau général des civilisations et des sociétés européennes, depuis la fin du néolithique jusqu'à l'époque de La Tène. « Somme toute, disait-il, dans l'exposé de sa première conférence, dans les études que je dois faire ici, celle des Celtes n'est pas une fin de chapitre, c'est au contraire

le commencement d'une série de nouveaux chapitres, civilisation romaine, civilisation germanique, civilisation slave. Je pense commencer un nouveau cycle d'enseignement. En outre, j'ai le sentiment de pouvoir vous donner avec ce sujet une bonne leçon, une leçon assez complète à la fois d'archéologie et d'ethnographie. Le point de vue ethnographique dans les études archéologiques m'est cher. Je m'y place d'instinct et je voudrais vous amener à vous y placer. » Ce second cycle d'enseignement est, hélas, resté inachevé. La piété de quelques-uns de ses amis et élèves assurera la publication des travaux qu'il avait entrepris sur les Celtes et les Germains.

RAYMOND LANTIER.

Bibliographie d'Henri Hubert

I. — LIVRES ET MÉMOIRES D'HISTOIRE DES RELIGIONS.

- 1) En collaboration avec M. Marcel Mauss, *Mélanges d'histoire des religions*. Travaux de l'*Année sociologique*. Paris, Alcan, 1909;
- 2) *Introduction à la traduction française du Manuel de l'histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye. Paris, 1904, p. v-XLVII;
- 3) *Le Culte des héros et ses conditions sociales*, préface à *Saint Patrik, héros national de l'Irlande*, par Stanislas Czarnowski. Paris, Alcan, 1913 (également publié en tirage à part. Paris, Alcan, s. d.);
- 4) *Nantosuelta, déesse à la ruche*, dans *Mélanges Cagnat*. Paris, Leroux, 1912, p. 281-296;
- 5) *Le Mythe d'Epona*, dans *Mélanges de linguistique offerts à M. Joseph Vendryes par ses élèves et ses amis*. Paris, Champion, 1925, p. 187-11. (L'un et l'autre de ces mémoires ont été réunis dans une brochure, publiée sous le titre : *Divinités gauloises. Sucellus et Nantosuelta, Epona, dieux de l'autre monde*. Mâcon, Protat, 1925);
- 6-7) *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier, articles *Kyrene*, t. V, p. 873-876; *Magia*, t. VI, p. 1494-1521;
- 8) Article *Mithra* dans *La Grande Encyclopédie*, t. XXIII, p. 1134-1138;
- 9) *Le Carnassier androphage et la représentation de l'Océan chez les Celtes*, dans le *Compte rendu de la XIV^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*. Genève, 1912, p. 220-230;
- 10) *Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion de la magie*, dans *Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Section des Sciences religieuses*. Paris, Imprimerie nationale, 1905, p. 1-39.

L'Année sociologique.

- 11) En collaboration avec M. M. Mauss, *Essai sur la nature et la fonction sociale du sacrifice*, t. II, 1897-1898, p. 29-138;
- 12) En collaboration avec M. M. Mauss, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, t. VII, 1902-1903, p. 4-46.

L'Anthropologie.

- 13) En collaboration avec M. M. Mauss, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, t. XI, 1900, p. 106.
- 14) *Etude sommaire de la représentation du temps dans la magie et la religion*, t. XVII, 1906, p. 616.
- 15) *Le carnassier androphage et la représentation de l'Océan chez les Celtes*, t. XXIII, 1912, p. 613-614;
- 16) *L'interprétation du vase de Gundestrup*, t. XXX, 1920, p. 158 (I. F. A.).
- 17) *La numération sexagésimale en Europe à l'âge du Bronze*, t. XXX, 1920, p. 578-580 (I. F. A.);
- 18) *La déesse Epona*, t. XXXII, 1922, p. 291-292.

Byzantinische Zeitschrift.

- 19) *Observations sur la chronologie de Théophane et de quelques lettres des papes*, t. VI, 1897, p. 491-505.

Revue archéologique.

- 20) *Dea Segetia*, 1902, II, p. 316;
- 21) *Une nouvelle figure du dieu au maillet*, 1915, I, p. 26-39.

Revue celtique.

- 22) *Notes d'archéologie et de mythologie celtiques. I. Gweil-Gi, l'Océan et le carnassier androphage*, XXXIV, 1923, p. 1-13;
- 23) *Le système des prestations totales dans les littératures celtiques*, t. XLII, 1925, p. 330-335.

Revue historique.

- 24) *Etudes sur la formation des Etats de l'Eglise. Les papes Grégoire II, Grégoire III, Zacharie, Etienne III, et leurs relations avec les empereurs iconoclastes*, t. LXIV, 1899, p. 1-40, 241-272.

Revue de l'histoire des religions.

- 25) En collaboration avec M. M. Mauss, *Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux*, t. LVIII, p. 163-203;
- 26) *Le culte des héros et ses conditions sociales*, t. LXX, 1914, p. 1-20; t. LXXI, 1915, p. 195-247.

II. — HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE.

- 27) *Le préhistorique de l'Indo-Chine*, dans le *Compte rendu analytique des séances du 1^{er} Congrès international des Etudes d'Extrême-Orient*. Hanoï, 1903, p. 43-44.

L'Anthropologie.

- 28) *Sépulture à char de Nanterre*, t. XIII, 1902, p. 66-73.
- 29) *La Commission des monuments préhistoriques*, t. XXI, 1910, p. 321-331;
- 30) *L'origine des Aryens. A propos des fouilles américaines du Turkestan*, t. XXI, 1910, p. 519-528;

- 31) *Les projets de lois sur les fouilles. La nouvelle loi sur les monuments historiques*, t. XXV, 1914, p. 345-365.
- 32) *Les aspects régionaux de la civilisation de la France*, t. XXX, 1920, p. 158. (I. F. A.);
- 33) *Les établissements des Celtes dans les Iles Britanniques et ses indices archéologiques à propos de la diffusion des épées de bronze à soie plate*, t. XXX, 1920, p. 575-576 (I. F. A.);
- 34) *Le Fort-Harrouard*, t. XXXI, 1921, p. 522-523 (I. F. A.);
- 35) *La date de l'arrivée des premiers Bretons en Grande-Bretagne*, t. XXXII, 1922, p. 278-280 (I. F. A.);
- 36) *L'arrivée des premiers Celtes en Espagne*, t. XXXII, 1922, p. 279-280 (I. F. A.).

Institut français d'Anthropologie (I. F. A.), supplément à l'**Anthropologie**.

- 37) *Une stèle peinte dans une station paléolithique de la Dordogne*, t. I, 1911-1913, p. 45;
- 38) *Les perles de cuivre et la poterie des grottes de la vallée du Petit Morin*, t. I, 1911-1913, p. 62-65;
- 39) *Le pseudo-cygne de la collection Piette*, t. I, 1911-1913, p. 150.

Beaux-Arts.

- 40) *Vases grecs du Ve siècle trouvés dans une sépulture gauloise*, t. II, 1924, p. 183-184.

Les Musées de France.

- 41) *Les accroissements du Musée de Saint-Germain (1908-1909)*, 1912, p. 28-32.

Revue archéologique.

- 42) *Deux inscriptions métriques d'Asie Mineure*, 1894, I, p. 308-314;
- 43) *Fibules de Baslieux*, 1899, I, p. 363-381;
- 44) *La collection Moreau au Musée de Saint-Germain*, 1902, II, p. 167-208; 1906, II, p. 337-371;
- 45) *Stèles funéraires gauloises en Ligurie*, 1909, II, p. 52-54;
- 46) *Une paire de petites roues en bronze de la Tène II*, 1909, II, p. 467;
- 47) *Kiepert et le colonel Stoffel*, 1911, II, p. 376.

Revue celtique.

- 48) *Notes d'archéologie et de philologie celtiques. I. B. De la date de l'inscription [de Zignago] et de l'arrivée des Gaulois en Italie*, t. XXXIV, 1913, p. 424-425;
- 49) *Notes d'archéologie et de philologie celtiques. II. L'inscription celtique de la stèle de Zignago*, t. XXXV, 1914, p. 14-43;
- 50) *Les premiers Celtes en Espagne*, t. XLIV, 1927, p. 78-89.

Revue préhistorique.

- 51) *La poterie de l'âge du bronze et de Hallstatt dans la collection de Baye*, t. V, 1910, p. 5-23

Revue de Synthèse historique.

- 52) *L'histoire aux Congrès de 1900. Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, t. I, 1900, p. 219-229.

Syria.

- 53) *De quelques objets de bronze trouvés à Byblos*, 1925, p. 16-29.

III. — NOTICES NÉCROLOGIQUES.**Revue archéologique.**

- 54) *Gabriel de Mortillet*, 1898, II, p. 415-423;
 55) *Prosper Odendhal*, 1909, II, p. 283;
 56) *J. Trumbull Stickney*, 1905, I, p. 130-131;
 57) *Enrico Hillyer Giglioli*, 1910, I, p. 413-414.

Revue celtique.

- 58) *P. du Chatelier*, XXXII, 1911, p. 517;
 59) *A. J. Reinach*, XXXVII, 1917-1919, p. 411-413;
 60) *G. Coffey*, ibid., p. 413-414;
 61) *Joseph Déchelette*, XXXVIII, 1920-1921, p. 240-244;
 62) *A. Héron de Villefosse*, ibid., p. 244-245;
 63) *Edmund Clarence Armstrong*, XLII, 1923, p. 239-240.

**IV. — CHRONIQUES ARCHÉOLOGIQUES
DANS LA REVUE CELTIQUE.**

- 64) *Périodiques*, XXXI, 1910, p. 266-270, 407-409, 544-545; XXXII, 1911, p. 122-127, 226-229, 372-374, 513-516; XXXIII, 1912, p. 143-150, 395-402, 509-513; XXXIV, 1913, p. 117-126, 355-363;
 65) *Bulletin des publications archéologiques*, XXXIX, 1922, p. 111-123; XLII, 1925, p. 245-272; XLIV, 1927, p. 382-439.

V. — COMPTES RENDUS CRITIQUES.**L'Année sociologique.**

- I, 1896-1897, p. 247-251 (en collaboration avec M. Mauss), Edwin Sidney Hartland, *The legend of Perseus. A Study of Tradition in Story, Custom and Belief*; — p. 240-269, notices non signées sur les mythes, l'organisation du culte, les grandes religions en général.
 II, 1896-1898, p. 212-213, Léonard W. King, *Babylonian Magic and Sorcery being « the prayers of the lifting of the hand »*; — p. 229-233, Pausanias's description of Greece; — p. 234-235, Franz Cumont, *Les actes de saint Dasius*; — p. 235, Wendland, *Jesus als Saturnalien König*; Frederick Sessions, *Some Syrian Folklore notes gathered on mount Libanon*; — p. 245-250, O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*; — p. 250-251, H. Usener, *Der Stoff des griechischen Epos*; — p. 251-252, H. Usener, *Gättliche Synonyme*; — p. 254-258, Léon Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*.

- Étude de littérature comparée : I. *Epoque sauvage, les chants de magie*; — p. 260, Daenhardt (O.), *Naturgeschichtliche Volksmaerchen aus Nah und Ferne*; — p. 260-261, W. Crooke, *The Wooing of Penelope*; — p. 262, Roscher, *Die « Hunde Kränkheit » der Pandarostöchter...*; — p. 265-266 (en collaboration avec M. Mauss), Morris Jastrow, *The original Character of the Hebrew Sabbath*; — p. 273, Dr. Bernhardt Doerholt, *Das Taufsymbol der alten Kirche nach Ursprung und Entwicklung...*; — p. 277, E. Preuschen, *Palladius und Rufinus*; — p. 283-284, A. Smythe Palmer, *Babylonian influence on the Bible and popular beliefs*; — p. 284-285, W. Anz, *Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus*.
- III, 1898-1899, p. 229-231, II. d'Arbois de Jubainville, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*; — p. 251-253, Johannes Frey, *Tod, Seelenglaube und Seelenkult im alten Israel*; — p. 253-256, G. Pinza, *La conservazione delle teste humane e le idee ed i costumi coi quali si conette*; — p. 257-258, Goblet d'Alviella, *Les rites de la moisson et les commencements de l'agriculture*; — p. 258-261, A. Mommsen, *Feste der Stadt Athen ...geordnet nach dem attischen Kalender*; — p. 268-272, O. Gilbert, *Griechische Götterlehre in ihren Grundzügen dargestellt*; — p. 273-276, E. Stucken, *Astralmythen der Hebräer, Babylonier und Aegyptier*; — p. 284-286, Eugen Hühn, *Die messianischen Weissagungen des israelitisch-jüdischen Volkes bis zu den Targumin*; — p. 287-290, Dr. Johannes Kunze, *Glaubensregel, Heilige Schrift und Taufbekenntniß*; — p. 290-292, J. Wellhausen, *Skizzen und Vorarbeiten*; — p. 300-304, Morris Jastrow, *Handbooks of the history of religions : t. II. The religion of Babylonia and Assyria*; — p. 307-309, D. G. Wildeboer, *Jahvedienst und Volksreligion in ihrem gegenseitigem Verhältniss*; — p. 309-310, D. E. Schuerer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*; — p. 315, J. Halévy, *L'auteur sacerdotal et les prophètes*; — p. 575-577, A. Baratono, *Sociologia estetica*; — p. 577-580, M. Hoernes, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Chr.*; — p. 580-583, L. Frobenius, *Der Ursprung der Kultur. Der Ursprung der afrikanischen Kulturen*.
- IV, 1899-1900, p. 183-186, R. Campbell Thompson, *The reports of the magicians and astrologers of Nineveh and Babylon in the British Museum*; — p. 186-189, A. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*; — p. 190-192, A. Jeremias, *Hoelle und Paradies bei den Babylonieren*; — p. 192-193, A. Berthollet, *Die Israelitischen Vorstellungen vom Zustand nach dem Tode*; — p. 193-195, G. Grueneisen, *Der Ahnenkultus und die Urreligion Israels*; — p. 196-200, R. H. Charles, *A critical history of the doctrines of a future life in Israel, Judaism and in Christianity, or Hebrew, Jewish and Christian Eschatology from prophetic times till the close of the New Testament canon*; — p. 201-203, K. Budde, *Die Religion des Volkes Israels bis zur Verbannung*; — p. 203-205, A. Buechler, *Die Tobiaden und die Oniaden im II Makkabaeerbuche und in der verwandten jüdisch-hellenistischen Litteratur*; — p. 205-207, J.-P. Kirsch, *Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im Christlichen Alterthum*;

— p. 207-209, H. Weinel, *Die Wirkungen des Gesetzes und der Geister im nachapostolischen Zeitalter bis auf Irenaeus*; — p. 209-212, A. Hauck, *Kirschengeschichte Deutschlands*; — p. 212-213, Th. Allin, *Race and Religion; hellenistic theology; its place in Christian thought*; — p. 214-217, H. Zimmern, *Beitäge zur Kenntnis der Babylonischen Religion: II. Ritualtafeln für den Wahrsager, Beschwoerer und Saenger, I*; — p. 217-219, J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*; — p. 219-221, A. F. Scott, *Offering and Sacrifice; an essay in comparative customs and religious development*; — p. 221-222, J. Watterich, *Die Gegenwart des Herrn im heiligen Abendmahl*; — p. 230-231, M. Gaster, *Two thousand years of a charm against the child-stealing witch*; — p. 234-239, W. Warde Fowler, *The roman Festivals of the period of the Republic; an introduction to the study of the religion of the Romans*; — p. 240-241, A. Tille, *Yule and Christmas; their place in the Germanic Year*; — p. 241-244, G. Bilfinger, *Untersuchungen zur Zeitrechnung der alten Germanen. I. Das altnordische Jahr*; — p. 244-245, *Das Jahr im Oberbayrischen Volksleben mit besonderer Berücksichtigung der Volksmedizin*; — 245-248, G. Pitrè, *Feste patronali in Sicilia*; — p. 247-260, C. A. Bernoulli, *Die Heiligen der Merovinger*; — p. 262-263, F. Stein, *Die Stammsage der Germanen und die alte Geschichte der deutschen Stämme*; — p. 264-266, S. Bugge, *The Home of Eddic Poems, with special reference to the Helgi-Lays*; — p. 266-267, A. Nutt, *The fairy Mythology of Shakespeare*; — p. 268-269, P. Sébillot, *Légendes locales de la Haute Bretagne. Ier part. Le monde physique*; — p. 269-270, B. Taylor, *Storology*; — p. 275-279, A. Dorner, *Grundriss der Dogmengeschichte; Entwicklung der christlichen Lehrbildungen*; — p. 279-281, C. Callow, *A history of the origin and development of the creeds*; — p. 286-288, L. W. King, *Babylonian religion and mythology*; — p. 288-289, Morris Jastrow, *Adam and Eve in Babylonian literature*; — p. 289-294, E. Aust, *Die Religion der Roemer*; — p. 294-299, F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra; Les mystères de Mithra*; — p. 300-301, F. C. Burkitt, *Early Christianity outside the Roman Empire*; — p. 594-598, H. Balfour, *The natural history of musical bow; a chapter in the development history of stringed instruments of music. Primitive types*; — R. Munro, *Primitive Scotland and its place in European civilisation*; P. Girod et E. Massénat, *Les stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze*.

V, 1900-1901, p. 170-173, H. Schurz, *Urgeschichte der Kultur*; — p. 173-177, D. Randall Maciver et Anthony Wilkin, *Libyan notes*; — p. 185-188, Will. Ripley, *The Races of Europe*; G. Sergi, *The Mediterranean Race*; — p. 219-221, 273-279, John Rhys, *Celtic folklore, Welsh and Manx*; J. Gregorson Campbell, *Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland*; — p. 228-233, J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter; du même, Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter*; V. Hönsbröch, *Das Papstthum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit I, Inquisition Aberglaube, Teufelspuk und Hexenwahn* (cf. p. 307-

308); — p. 241-243, St. Hock, *Die Vampyrsagen und ihre Verwendung in der deutschen Litteratur*; — p. 248-252, George Saint-Clair, *Myths of Greece*; Zelia Nuttall, *The fundamental principles of Old and New World civilization*; — p. 252-256, K. A. H. Kellner, *Heortologie oder das Kirchenjahr und die Heiligenfeste in ihrer geschichtlichen Entwicklung*; — p. 256-257, R. Schaefer, *Das Passah Mazzoth Fest*; — p. 257-260, W. Erbt, *Die Purimsage in der Bibel*; — p. 263-264, H. Zimmern, *Beiträge zur Kenntniss der babylonischen Religion. II. Ritualtafeln für den Wahrsager, Beschwörer und Sänger*; — p. 264-265, Fr. Martin, *Textes religieux assyriens et babyloniens*; — p. 266-267, *De incubatione capita quatuor*; — p. 269-272, A. Negrioli, *Dei genii presso i Romani*; — p. 282-283, R. Dussaud, *Influence de la religion nosairi sur la doctrine de Râchid ad-Din Senân*; du même, *Histoire des religions des Nosairîs*; — p. 288-291, Herm. Gunkel, *Genesis* (cf. p. 315-318); — p. 294-296, G. Dottin, *Contes irlandais traduits du gaélique*; P. Sébillot, *Contes des landes et des grèves*; — p. 304-305, H. Munro Chadwick, *The ancient Teutonic priesthood*; — p. 308-310, G. Corazzini, *La parrocchia nel diritto italiano*; — p. 310-312, W. Taylor Thom, *The struggle for religious freedom in Virginia: The Baptists*; — p. 585-586, C. Löwy, *Die Naturwiedergabe in der älteren griechischen Kunst*; — p. 586-589, H. Ouvré, *Les formes littéraires de la pensée grecque*; — p. 593-594, G. et A. de Mortillet, *Le préhistorique*.

VI, 1901-1902, p. 155-158, O. Schrader, *Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde*; M. Munch, *Die Heimat der Indogermanen im Lichte der urgeschichtlichen Forschung*; — p. 158-159, A. Galloway Keller, *Homeric Society*; — p. 159-161, H. Helmot, *Weltgeschichte. T. IV. Die Randländer des Mittelmeers*; — p. 174-176, Joh. Jüngst, *Kultus- und Geschichtsreligion. Pelagianismus und Augustinismus*; — p. 191-192, L. Batiffol, *Un magicien brûlé vif en 1623*; Ch. de Cosgnart, *Une sorcière au XVIII^e siècle: Marie-Anne de la Ville (1680-1725)*, p. 192, R. P. Pie Michel Rolfe, *La magie moderne ou l'hypnotisme de nos jours*; — p. 193-194, E. Böklen, *Die Verwandschaft der jüdisch-christlichen mit der parischen Eschatologie*; — p. 194-195, D. W. Bousset, *Die Himmelsreise der Seele*; — p. 196-199, R. Wünsch, *Das Frühlingsfest der Insel Malta*; — p. 200-201, L. v. Schröder, *Ligho*; Fr. Kluge, *Ostarün*; — p. 201-202, G. Pitré, *Curiosità di usi populari*; — p. 202-203, G. Reitschel, *Weihnachten in Kirche, Kunst und Leben*; — p. 207-208, R. Usener, *Milch und Honig*; — p. 208-209, J. Ernst, *Die Ketzertaufangelegenheit in der altchristlichen Kirche nach Cyprian*; — p. 209-210, J. P. Keating, *The Agape and the Eucharist in the early Church*; — p. 221-225, P. Torge, *Aschera und Astarte*; — p. 230-235, J. W. Powell, *The lessons of folklore*; P. Hermant, *A propos du fantastique dans les contes populaires*; W. H. Roscher, *Ephialtes*; V. Vaschide et H. Piéron, *Le rêve prophétique dans les croyances et les traditions des peuples sauvages*; des mêmes, *Contribution à la sémiologie du rêve*; des mêmes, *Le rêve prophétique dans la croyance et la philosophie des Arabes* — p. 237-242, G. Wissowa, *Religion und Cultus der Römer* (cf. i. 290-293); — p. 253-261 (avec M. Mauss),

K. Th. Preuss, *Kosmische Hieroglyphen der Mexikaner*; O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, II, 1; — p. 261-263 (avec M. Mauss), Stucken, *Astralmythen der Hebräer, Babylonier und Aegypten*; — p. 263, F. Hannig, *De Pegaso*; — p. 263-264 (avec M. Mauss), V. Bérard, *Les Phéniciens de l'Odyssée*, t. I; — p. 271-272, L. Sainéan, *L'état actuel des études de folklore*; du même, *Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe centrale*; — p. 272-277, L. Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*; du même, *Hagbad et Signe*; F. Panzer, *Hilde Gudrun*; Ivor B. John, *The mabinogion*; J. L. Weston, *The legend of Lancelot du Lac*; G. H. Maynadier, *The Wife of Bath's Tale*; — p. 277-278, G. Dottin, *Contes et légendes d'Irlande traduits du gaélique*; — p. 283-285, E. v. Dobschütz, *Die urchristlichen Gemeinden. Sittengeschichtliche Bilder*; — p. 285, G. v. Hœnsbræch, *Das Papstthum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit. II. Die ultramontane Moral*; — p. 285, A. Struck, *Die Verborgenjüdische Sekte der Donmè in Salonik*; — p. 565-566, B. Kuske, *Der Stand der Ornamentikfrage*; — p. 566-567, A. L. Kroeber, *Decorative symbolism of the Arapaho*; — p. 569-572, E. Hillyer Giglioli, *Materiali per lo studio della età della Pietra, dai tempi preistorici all'epoca attuale*; du même, *Delle ascie lítiche di Mangaia e più specialmente dello « toki mahia »*; du même, *Di due forchettioni cannibaleschi fatti con ossa dalla Nuova Caledonia*; H. Schurtz, *Stein-und Knochgeräte der Chattam Insulaner*.

VII, 1902-1903, p. 191-193, J. Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte*, t. IV; — p. 195-196, G. Kossina, *Die indogermanische Frage archäologisch beantwortet*; — p. 214-216, J. M. Robertson, *Pagan Christs. Studies in comparative hierology*; — p. 219-221 (cf. p. 259-262), J. W. Powell, *An American view of totemism*; — p. 221-222, A. Lang, *The origin of totem names and beliefs*; — p. 223-225, W. Sieroszenski, *Du chamamisme d'après les croyances populaires des Yakoutes*; — p. 243-249, P. D. Chantepie de la Saussaye, *The religion of the Teutons*; — p. 255-257, G. P. G. Heinrici, *Das Urchristentum*; — p. 257-259, C. Jentsch, *Hellenentum und Christentum*; — p. 259-262, J. M. Robertson, *A short history of christianity*; — p. 267-268, A. Dieterich, *Ueber Wesen und Ziele der Volkskunde*; — p. 268-270, J. Gregorson Campbell, *Witchcraft and second sight in the Highlands and Islands of Scotland* (cf. p. 276-279); — p. 273-275, G. Fossey, *La magie assyrienne*; — p. 275-276, H. Gering, *Ueber Weissagung und Zauber im nordischen Altertum*; — R. G. MacLagan, *Evil Eye in the Western Highlands*; — p. 289-294, A. Morel, *Le rituel du culte divin journalier en Egypte*; — p. 300-301, E. Doutté, *Les tas de pierres sacrées et quelques pratiques annexes dans le sud du Maroc*; — p. 314-315, M. Hœfler, *Besegnungsformeln*; — p. 323-327, E. Maas, *Die Tagesgötter in Rom und den Provinzen*; — p. 329-333, Fr. Kauffmann, *Balder. Mythus und Sage*; — p. 333-334, S. Reinach, *La mort d'Orphée*; du même, *Sisyphe aux enfers et de quelques autres damnés*; — p. 344-346, H. Delchaye, *Les légendes hagiographiques*; — p. 349-351, P. Rossi, *Le rumanze ed il folk lore in Calabria*; — p. 354-355,

- E. Preuschen, *Mönchtum und Serapiskult*; — p. 355-363, A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*; — p. 363-368, H. Bargy, *La religion dans la société des Etats-Unis*; — p. 368-369, Kenneth Macdonald, *Social and religious life in the Highlands*; — p. 670-673, T. Stickney, *Les sentences dans la poésie grecque d'Homère à Euripide*; — p. 679-681, O. Montelius, *Die älteren Kulturperioden in Orient und Europa. I. Die Methode*; — p. 681-682, Ch. Frémont, *Evolution de la fonderie du cuivre*.
- VIII, 1903-1904, p. 199-202, L. Frobenius, *Völkerkunde in Charakterbildern des Lebens, Treibens und Denkens der Wilden und der reiferen Menschheit*; — p. 202-204, Ed. Bogulawski, *Einleitung in die Geschichte der Slaven*; — p. 205, H. Winckler, *Skizzen aus dem Völkerleben: I. Aus Osteuropa; II Aus dem Magyarenlande*; — p. 205-207, A. Leist, *Das Georgische Volk*; — p. 270-276, J. E. Harrison, *Prolegomena to the study of Greek Religion*; — p. 276-278, H. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*; — p. 278-281, G. Wissowa, *Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religions und Staatsgeschichte*; — p. 281-285, E. H. Meyer, *Mythologie der Germanen*; P. Herrmann, *Nordische Mythologie* (cf. p. 344-345); — p. 290-292, A. Loisy, *l'Evangelie et l'Eglise*; — p. 299-300, E. H. Schmitt, *Die Gnosis*; — p. 301-304, H. Hepding, *Attis, seine Mythen und sein Kult*; — p. 306-310, L. L. Curtiss, *Ursemitische Religion in Volksleben des heutigen Orients*; — p. 310-314, G. F. Abbott, *Macedonian Folklore*; — p. 314-316, P. Sébillot, *Le folklore de France*; t. I, *Le ciel et la terre*; — p. 319-320, R. R. Marett, *From spell to prayer*; — p. 320-322, A. Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*; F. Cumont, *Un livre nouveau sur la liturgie païenne*; — p. 326-328, Fr. Bohn, *Der Sabbat im alten Testament und im altjüdischen religiösen Aberglauben*; P. Lejay, *Le sabbat juif et les poètes latins*; — p. 333-336, J. v. Negelein, *Eine Quelle der indischen Seelenwanderungsvorstellung*; L. Bouchal, *Indonesischer Zahlenglaube*; O. Laake, *Ueber den sakramentalen Charakter*; — p. 336-337, J. Hehn, *Sünde und Erlösung nach biblischer und babylonischer Anschauung*; — p. 337-338, G. Kewitsch, *Zweifel an der astronomischen und geometrischen Grundlage des 60 Systems*; — p. 338-339, J. von Negelein, *Das Pferd im arischen Altertum*; — p. 340-342, K. Schirmeisen, *Die Entstehung der germanischen Göttergestalten*; — p. 345-348, H. Gunkel, *Zum religionsgeschichtlichen Verständnis des neuen Testaments*; — p. 349-350, W. Wilmanns, *Der Untergang der Nibelungen in alter Sage und Dichtung*; — p. 351-353, J. S. Tunison, *The Graal Problem*; — p. 357-360, R. Reitzenstein, *Poimandres*; — p. 361-362, J. Karo, *Altkretische Kultstätten*; — p. 364-365, A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*; — p. 365-369, J. O. Hannay, *The spirit and origin of christiann monasticism*; — p. 630-633, H. Reich, *Der Mimus*; E. K. Chambers, *The mediæval stage*; — p. 335, A. Lang, *Notes on ballad origin*.
- IX, 1904-1905, p. 167-168, N. Colajanni, *Latins et Anglo-Saxons*; J. Finot, *Le préjugé des races*; — p. 170-174, Chantepie de la Saussaye, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*; — p. 171-174, Th. Reinach, A. Puech,

- R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, Carra de Vaux, H. Dreyfus, *Religions et sociétés*; p. 174-176, S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. I; — p. 208-209, Maire, *Etude sur la race Man du Haut-Tonkin*; — p. 212-215, M. J. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*; — p. 215-216, R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*; — p. 216-218, Fr. Maurer, *Völkerkunde, Bibel und Christenthum*; — p. 219-220, J. Halévy, *Les prétendus emprunts cosmogoniques dans la Bible*; — p. 222-223, K. Lübeck, *Adoniskult und Christentum auf Malta*; — p. 223-224, H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*; — p. 227-229, P. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique*; — p. 229-230, *County Folklore*, t. IV, *Northumberland*; — p. 230-231, D. Gempeler-Schletti, *Heimatkunde des Simmentals*; — p. 231, R. Krause, *Sitten, Gebräuche und Abergläuben in Westpreussen*; — p. 233-234, V. Henry, *La magie dans l'Inde*; — p. 235-236, L. Fahz, *De poetarum romanorum doctrina magica quæstiones selectæ*; C. F. Brown, *The long hidden Friend*; — p. 238, O. Schrader, *Totenhochzeit*; — p. 239-240, Dr. Brenques, *Les cérémonies funéraires à Ubon*; — p. 245-246, A. Bel, *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse*; — p. 251-255, A. von Gennep, *Tabou et totémisme à Madagascar*; H. Standing et F. Jolly, *Les fady malgaches*; — p. 259-260, J. Bollenbacher, *Gebete und Hymnen an Nergal*; — p. 269-271, H. Winckler, *Die Weltanschauung des alten Orients*; — p. 271-272, Ed. Monseur, *L'âme pupilline*; du même, *L'âme poucet*; — p. 273-278, J. Kóberle, *Sünde und Gnade im religiösen Leben des Volkes Israel bis auf das Christentum*; W. Stärk, *Sünde und Gnade nach der Vorstellung des älteren Judentums*; — p. 283-287, E. Lucius, *Die Anfänge des Heiligen Kultus in der christlichen Kirche*; — p. 291-294, A. Wünsche, *Die Sagen von Lebensbaum und Lebenswasser*; — p. 300-302, H. Stumme, *Maltesische Studien*; du même, *Maltesische Märchen, Gedichte und Rätsel in deutscher Uebersetzung*; — p. 304-308, P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque*; — p. 309-310, J. Turmel, *Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente*; — p. 311-312, K. K. Grass, *Die geheime heilige Schrift der Skopzen*; — p. 310-320, H. Haass, *Geschichte des Christentums in Japan*; — p. 589-590, A. Le Braz, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*; — p. 590-591, B. Salin, *Die altgermanische Thierornamentik*.
- X, 1905-1906, p. 216-219, S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. II; — p. 274-275, P. Sébillot, *Le folklore de France*; t. II, *La mer et les eaux douces*; — p. 277-279, M. Mauss, *L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes*; — p. 279, A. Wiedemann, *Magie und Zauberei im alten Ägypten*; — p. 282-285, A. Lods, *La croyance à la vie future et le culte des morts dans l'antiquité israélite*; — p. 292-293, F. C. Conybeare, *Rituale Armenorum*; — p. 313-315, W. H. Roscher, *Die Sieben und Neunzahl im Kultus der Griechen*; — p. 325-327, O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*; — p. 328-329, P. Ehrenreich, *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt*; — p. 335-336, F. E. Sandbach, *The heroic saga-cycle of Die-*

trich of Bern ; — p. 344-345, E. Diguet, *Les Annamites* ; — p. 656-658, A. d'Ancona, *La poesia popolare italiana* ; — p. 658-659, P. E. Paolini, *Conti populari greci* ; — p. 660, L. Wadon, *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif*.

XI, 1906-1909, p. 165-166, J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*. Première partie : *Les provinces latines*. I. *Les cultes officiels* ; *Les cultes romains et gréco-romains* ; — p. 166-167, F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain* ; — p. 174-179, W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis* ; — p. 188-189, Ch. de Félice, *L'autre monde : mythes et légendes ; le Purgatoire de saint Patrice* ; — p. 190-194, K. H. E. de Jong, *Das antike Mysterienwesen in religionsgeschichtlicher, ethnologischer und psychologischer Beleuchtung* ; — p. 202-204, P. Haupt, *Purim* ; — p. 204-206, W. Schmidt, *Geburtstag in Altertum* ; — p. 212-213, F. Cabrol, *Les origines liturgiques* ; — p. 233-236, W. H. Roscher, *Enneadische Studien* ; — p. 236-237, J. Hahn, *Siebenzahl und Sabbat bei den Babylonieren und im alten Testament* ; — p. 237, J. Bach, *Die Zeit und Festrechnung der Juden* ; — p. 237-238, F. Cumont, *Le mysticisme astral dans l'antiquité* ; — p. 238-239, W. Ridgeway, *The origin of the Turkish Crescent* ; — p. 241-244, L. R. Farnell, *The cults of the Greek States* ; — p. 244-246, H. Usener, *Der Heilige Tychon* ; — p. 247, E. Stucken, *Astralmythen der Hebraer, Babylonier und Ägypter* ; — p. 248-249, E. Siecke, *Drachenkämpfe* ; — p. 249-250, E. Böcklen, *Adam und Cain* ; — p. 250-253, H. Schmidt, *Jona* ; — p. 253-254, H. Stahn, *Die Simson-Sage* ; — p. 255-257, P. Friedlaender, *Herakles* ; — p. 259-262, O. Daenhardt, *Natursagen* ; — p. 267, P. Thomas, *Le droit de propriété des laïques sur les églises et le patronage laïque au moyen âge* ; — p. 778-779, Axel Olrik, *Epische Gesetze der Volksdichtung* ; — p. 785-787, E. Male, *L'art religieux de la fin du moyen âge en France*.

XII, 1909-1912, p. 61-65, M. Hoernes, *Natur-und Urgeschichte des Menschen* ; — p. 80-83, S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. IV ; — p. 166-170, Farnell (L. R.), *The Cults of the Greek States*, t. V ; — p. 170-171, Domaszewski (A. von), *Abhandlungen zur römischen Religion* ; — p. 188-190, R. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen. Ihre Grundgedanken und Wirkungen* ; — p. 191-193, Samter (E.), *Geburt, Hochzeit und Tod* ; — p. 193-194, Henderson (G.), *Survival in belief among the Celts* ; — p. 201-203, Littmann, *Tales, Customs, Names and Dirges of the Tigris Tribes* ; — p. 213-216, Buenger (Fr.), *Geschichte der Neujahrseifer in der Kirche* ; — p. 217-218, Stengel (P.), *Opfergebräuche der Griechen* ; — p. 219-220, Mader (Ev.), *Die Mensheopfer der alten Hebräer und der benachbarten Völker* ; — p. 220-222, Schmitz (O.), *Die Opferanschauung des späteren Judentums und die Opferaussagen des Neuen Testaments* ; — p. 228-230, Kircher (K.), *Die Sakrale Bedeutung des Weines in Altertum* ; — p. 252-253, Blinckenberg (Ch.), *The Thunder Weapon in Religion und Folk-lore* ; — p. 267-269, Roscher (W.-H.), *Die Tessarakontaden und Tessarakontadenlehren der Griechen und anderer Völker* ; — p. 269-270, Ginzel (F.-K.), *Chronologie* ; — p. 270-272, Leuze (P.), *Die römische*

Jahrzählung; — p. 272-273, Schirmeisen (K.), *Das altgermanische Jahr*; — p. 283-286, Baudissin (W. von), *Adonis und Esmun*; — p. 290-293, Ehrenreich (P.), *Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen*; — p. 319-320, Duchesne (L.), *Les premiers temps de l'Etat pontifical* (3^e éd.); — p. 842-845, W. Ridgeway, *The origin of tragedy with special reference to the Greek tragedians*; — p. 845-846, Christol (Fr.), *L'art dans l'Afrique australie*.

Nouvelle série, t. I, 1923-1924, p. 307-309, Mac Curdy, *Human origins*; P. Gössler, *Der Urmensch in Mitteleuropa*; W. Bolsche, *Der Mensch der Vorzeit*; — p. 390-393, S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. V; — p. 454-455, J. Hertel, *Die Zeit Zoroasters*; — p. 455-457, J. Scheftelowitz, *Die Entstehung der manichäischen Religion und des Erlösungs-mysteriums*; — p. 474-481, Lynn Thorndyke, *A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era*; — p. 481-482, J. Röhr, *Der okkulte Kraftbegriff im Altertum*; — p. 529-531, Dom Cuthbert Butler, *Western mysticism*; — p. 951-952, W. Paulcke, *Die Ur-Anfänge der Bildschrift in der Alt-Steinzeit*; — p. 960-961, du même, *Steinzeit Kunst und moderne Kunst. Ein Vergleich*; — p. 972-973, Ed. Norden, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*.

L'Anthropologie.

XX, 1909, p. 402, J. Wiedmer, *Die Grabhügel bei Sübingen*; — p. 403-404, F. A. Forel, *Le cimetière du Boiron de Morges*; — p. 404-405, D. Viollier, *Fouilles exécutées par les soins du Musée national. III, Fouilles sur le territoire de Conthey (Valais)*; — p. 405-407, A. J. B. Wace, J. P. Drop, M. S. Thomson, *Early civilization in northern Greece*; — p. 407-409, J. Garstang, *Excavations at Sakje-Geuzi, in north Syria; preliminary report for 1908*; — p. 583-585, D. Viollier, *Etudes sur les fibules de l'âge du fer trouvées en Suisse. Essai de typologie et de chronologie*; — p. 586-587, M. Piroutet et J. Déchelette, *Découverte de vases grecs dans un oppidum hallstattien du Jura*; — p. 587-588, G. Goury, *Les étapes de l'Humanité. III, Essai sur l'époque barbare dans la Marne. Le cimetière franc de la Justice de Han (Marne)*.

XXI, 1910, p. 87-92, J. Déchelette, *Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique*; — p. 92-94, Schliz, *Heilbronner Urgeschichtforschung und ihre Ergebnisse für das historische Museum*; — p. 94-95, MM. Piroutet et J. Déchelette, *Trois tumulus du pied occidental du mont Poupet. Les sépultures de l'âge du bronze en Franche-Comté*; — p. 95, P. Castelfranco, *Sepolcreto della Scamoggena presso Albairate in provincia de Milano*; — p. 332-335, J. de Morgan, *Les premières civilisations. Etudes sur la préhistoire et l'histoire*.

XXII, 1911, p. 335-336, D. D. Magni, *Tomba dell' età del bronzo; Punte di frecce in bronzo esotiche; Tomba di Porza; Tombe galliche a Neggio*; — p. 581-585, J. Déchelette, *Manuel d'arch. préhist. celt. et g.-r. II, Archéol. celtiq. ou protohist. 1^{re} part. L'âge du bronze*.

XXIII, 1912, p. 228-230, D. Viollier, *Essai sur les rites funéraires en Suisse des origines à la conquête romaine. Etudes sur les mœurs et les croyances des populations préhistoriques*; — p. 468, G. A. Colini, *Tomba eneolitica scoperta nella località Cerreta nel comune di Stromone (Umbria)*; — p. 468-469, G. Ghirardini, *Di un ossuario fittile figurato scoperto nella necropoli atestina*; — p. 469-470, G. Karo, *Minoische Rhyta*.

XXIV, 1913, p. 81, Ph. Rollier, *Une marque de fabrique chez l'artisan palafitteur*; — p. 81, E. Tatarinoff, *Eine prähistorische Ansiedlung in Rinthel*; — p. 82, D. Viollier, *Un groupe de tumuli hallstattiens : à propos des plaques ajourées avec cercles concentriques mobiles*; — p. 278, R. Dussaud, *Les monuments palestiniens et judaïques (Moab, Judée, Philistie, Samarie, Galilée)*; — p. 278-279, G. Coffey, *New Grange and other incised tumuli in Ireland. The influence of Crete and the Aegean in the extreme west of Europa in early times*; — p. 279-280, Z. Le Rouzic, *Carnac*; — p. 281, D. Anziani, *Nécropoles puniques du Sahel tunisien*; — p. 280-281, H. Zimmer, *Auf welchem Wege kamen die Gödelen vom Kontinent nach Irland*; — p. 281-282, D. Viollier, *Giubiasco, une nécropole contemporaine de la conquête*; — p. 282, F. Barthère et J. Repelin, *Notes pour servir à l'étude du préhistorique indo-chinois*; — p. 282-283, Meta E. Williams, *Hittite archives from Boghaz-Keui, arranged in chronological order*; — p. 283, Percy E. Newberry, *Two prehistoric slate palettes*; — p. 283-284, *Second interim report on the excavations at Meroë in Ethiopia*. I, J. Garstang, *Excavations*. II, A. H. Sayce, *The historical results*; — p. 284, J. Garstang, *Note on a vase of Minoan fabric from Abydos (Egypt)*; — p. 284-285, J. L. Myres, *A tomb of early Iron age, from Kition in Cyprus, containing bronze examples of the « Sigynna » or Cypriote javelin*; — p. 285, du même, *A type of fibula of the early Iron age peculiar to Cyprus*; — p. 285, du même, *A Chypriote fibula of the early Iron Age, now in the Ashmolean Museum*; — p. 285, Maurice S. Thompson, *The distribution of Mycenean remains and the Homeric Catalogue*; — p. 286, du même, *Some notes on Homeric armour*; — p. 286, P. E. Peet, *Are we justified in speaking of a megalithic race?* — p. 286-287, du même, *The early settlements at Coppa Nevigata and the prehistory of the Adriatic*; — p. 287-288, N. Tagliaferro, *The prehistoric pottery found in the hypogeum at Hal-Saflieni, Casal Paula, Malta*; — p. 288, C. E. Peet, *Prehistoric painted pottery in Malta*; — p. 701-709, J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine*, II, 2^e part. *Premier âge du fer ou époque de Hallstatt. Appendice*; — p. 709, du même, *Agrafes de ceinturons ibériques d'origine hellénique*; — p. 710, M. Hœernes, *Zeitalter und Regionen der vorgeschichtlichen Kunst in Europa*.

XXV, 1914, p. 565-567, Michele Gervasio, *I dolmen e la civiltà del bronzo nelle Puglie*.

Journal Asiatique.

1911, p. 171-176, Neil Gordon Munro, *Prehistoric Japan*.

Notes critiques. Sciences sociales.

Deuxième année, 1901, p. 3, Fritz Hommel, *Die Insel der Seeligen in Mythus und Sage der Vorzeit*; — p. 5-8, R. Dussaud, *Histoire et religion des Nosairis*; — F. Hommel, *Der Gestirndienst der alten Araber und die altisraelitische Ueberlieferung*; William Taylor Thom, *The struggle for religious freedom in Virginia: The Baptists*; P. Carus, *The history of the Devil and the Idea of Evil from the earliest times to the present day*; — p. 33-34, Alfred E. P. Raymund Dowling, *The Flora of the sacred nativity*; — p. 35-38, R. Schaefer, *Das Passah-Mazzoth-Fest*; W. Erbt, *Die Purinsage in der Bibel*; St. Hock, *Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur*; — p. 70-71, Aug. Negrioli, *Dei Genii presso i Romani*; — p. 97-98, F. S. Dellenbaugh, *The North Americans of yesterday*; — p. 132-135, Fr. Schwally, *Semitisches Kriegsalterthuemer. I. Der heilige Krieg im alten Israel*; Th. Trede, *Wunderglaube im Heidenthum und der alten Kirche*; — p. 161-163, W. Ridgeway, *The early age of Greece*. T. I; D. Randal Mac Iver. A. Anth. Wilkin, *Libyan Notes*; — p. 193-194, G. Sergi, *The Mediterranean race*; — p. 196-197, A. Bruckner, *Faustus von Mileve*; — p. 226-227, Joh. Juengst, *Kultus-und Geschichtsreligion*; — p. 262-264, Andrew Lang, *Magic and religion*.

Troisième année, 1902, p. 5-7, Morris Jastrow, *The study of religion*; Fr. Rufini, *La libertà religiosa. Storia dell' idea*; — p. 35, P. Huvelin, *Les tablettes et le droit romain*; — p. 69-71, R. Wuensch, *Das Frühlingsfest der Insel Malta*; — p. 98-99, E. Hillyer Giglioli, *Materiali per lo studio della età della pietra*; — p. 130-132, P. Torge, *Aschera und Astarte*; P. Dornstetter, *Abraham*, *Studien über die Anfänge des hebräischen Volkes*; F. Hanning, *De Pegaso*; — p. 165-166, V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I; — p. 198-199, E. v. Dobschuetz, *Die urchristlichen Gemeinden. Sittengeschichtliche Bilder*.

Quatrième année, 1903, p. 228-230, John M. Robertson, *Pagan Christs; studies in comparative hierology*.

Revue archéologique.

- 1898, 1, p. 454, Hiller von Gaertringen, *Die archaische Kultur der Insel Thera*.
 1898, 2, p. 430-432, H. Usener, *Der Stoff des griechischen Epos*.
 1899, 1, p. 151-152, H. Usener, *Göttliche Synonyme*; — p. 155-157, Morris Jastrow, *The original character of the Hebrew sabbath*; — p. 491-492, Marc Leroux et Ch. Marteaux, *Les sépultures burgondes dans la Haute-Savoie*.
 1899, 2, p. 347-349, F. Berteaux, *Etude d'un type d'habitation primitive. Trulli, caselle et specchie des Pouilles*; — p. 549-551, E. Sackur, *Sibyllische Texte und Forschungen*; — p. 351-356, H. Usener, *Die Sint-fluthsagen*.
 1900, 1, p. 166-168, W. Lucken, *Michael*, *Eine Darstellung und Vergleichung der jüdischen und der morgendländisch-christlichen Tradition vom Erzengel Michael*; — p. 298-300, E. J. Payne, *History of the new world called America*; — p. 300-301, A. H. Keane, *Man, Past and Present*; — p. 470-471, C. Boulanger, *Le menhir de Doingt*; *La pierre de sainte*

- Radegonde et le menhir de grès de saint Martin ; La grotte néolithique de Sormont* ; — p. 471-472, M. Friedlaender, *Das Judenthum in der vorchristlichen griechischen Welt ; ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Christenthums*.
- 1900, 2, p. 177-178, A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne d'après Agathange et Moïse de Khorem* ; — p. 336-337, Morris Jastrow, *Dust, earth and ashes as symbol of mourning among the ancient Hebrews* ; — p. 337-339, William Ripley, *A selected bibliography of the anthropology and ethnology of Europe*.
- 1901, 1, p. 169-171, S. A. Strong, *On some Babylonian and Assyrian alliterative Texts ; A hymn of Nabuchadnazza* ; H. Zimmer, *Ueber Rythmus im Babylonischen* ; — p. 461-463, François Martin, *Textes religieux assyriens et babyloniens* ; — p. 645, Arthur Martin, *Le tumulus de Tossew-ar-run (Côtes-du-Nord)* ; — p. 466-467, Oscar Montelius, *Der Orient und Europa. Einfluss der orientalischen Kultur auf Europa bis zur Mitte der letzten Jahrtausends vor Christus*.
- 1901, 2, p. 137, Ludovicus Deubner, *De incubatione copita quatuor*.
- 1902, 2, p. 139-140, Jean Réville, *La valeur historique du témoignage historique du « Pasteur » d'Hermas*.
- 1904, 1, p. 429-431, A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté égyptienne*.
- 1910, 1, p. 304-308, R. Pumpelly, *Exploration in Turkestan. Expedition of 1904. Prehistoric civilisations of Anau. Origins, growth and influence of environment*.
- 1912, p. 357, D. W. Myhrman, *Babylonian hymns and prayers*.
- 1913, 2, p. 443-444, P. Göessler, *Das Kastell Rissstissen und seine Bedeutung für die römische Okkupationsgeschichte Südwestdeutschlands* ; R. Knorr, *Die neugefundenen Sigillaten von Rissstissen und ihre Bedeutung als südgallischer Import*.

Revue celtique.

- XXXII, 1911, p. 112, P. Paris, *Promenades archéologiques en Espagne* ; — p. 217-218, H. Hahn, *Das vorgeschichtliche Europa, Kulturen und Völker* ; — p. 343-345, J. Déchelette, *Manuel d'archéologie*, II, *Archéologie celtique ou préhistorique* ; 1^{re} partie, *L'âge du bronze*.
- XXXII, 1912, p. 104-108, F. Hertlein, *Die Juppitergigantensäulen* ; — p. 364-366, Ph. Kropp, *La Tènezeitliche Funde an der keltisch-germanischen Völkergrenze zwischen Saale und Elster*.
- XXXIV, p. 342-343, S. Reinach, *Répertoire de l'art quaternaire* ; p. 343-345, *Mélanges Cagnat*.

Revue historique.

- (Sous le pseudonyme Henri Pierre) ; — t. 78, p. 162, G. Vacher de Lapouge, *L'Aryen, son rôle social* ; — t. 88, p. 41, Ed. Demolins, *Les grandes routes des peuples. Essai de géographie sociale. Comment la route crée le type social*.

Revue critique d'histoire et de littérature.

- 1904, p. 21-25, G. Fossey, *La magie assyrienne*.

1905, p. 41-43, G. Fossey, *Manuel d'assyriologie*; — p. 61-64, V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. II.

Revue de l'histoire des religions.

- T. 41, 1900, p. 463, R. Brown, *Researches into the origin of the names of the primitive constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians*, vol. I; *Ibid.*, Means Lawrence, *The magic of the horseshoe*.
 T. 44, 1901, p. 467, Laisnel de la Salle, *Le Berry*.
 45, 1902, p. 128, H. Zahler, *Die Krankheit im Volksglauben des Simmenthals*, p. 240-242, A. Mayr, *Die vorgeschichtlichen Denkmäler von Malta*; — p. 403-407, Spencer et Gillen, *The native tribes of central Australia*; — p. 407-408, W. W. Skeat, *Malay Magic*; — p. 439-441, R. Brown, *Primitive constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians*; J. Mathew, *Eagle, hawk and crow*.
 46, 1902, p. 104-106, Ch. G. Leland, *Aradia or the gospel of the witches of Italy*; — p. 243-245, R. Wünsch, *Das Frühlingsfest der Insel Malta*.
 62, 1910, p. 102-103, A. Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*; — p. 103, J. L. Courcelle-Seneuil, *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés*.
 66, 1912, p. 373-377, J. C. Lawson, *Modern Greek folklore and ancient Greek religion*.

Revue des études juives.

- 1898, p. 317-318, Ludwig Venetianer, *Die eleusinischen Mysterien im Jerusalem Tempel*.

Revue de Synthèse historique.

- T. II, 1901, p. 271-282, Frazer, *The Golden Bough*; t. III, 1901, p. 362-4, J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter*.

Raymond LANTIER.

L'évolution de la Rome antique.

La collection de *Ce qu'il faut connaître*, organisée par la librairie Boivin, vient de lancer un livre de notre ami Albert-Petit. Qu'on excuse cette expression familière de « lancer ». Aucune ne convient mieux à cet ouvrage, écrit d'une phrase claire, dégagée, rapide, où mille faits exacts se succèdent sans arrêt dans le récit et sans fatigue pour le lecteur, où, à chaque page, l'on apprend du nouveau et où l'on réveille ses souvenirs; ouvrage fait tout ensemble pour la jeunesse ou les gens du monde qui veulent savoir *ce qu'il faut connaître de la Rome antique*, et fait également pour les vieux routiers de l'histoire qui ont plaisir, en parcourant ces feuillets, à évoquer les problèmes et les discussions où ils ont épousé leurs longues veilles.

Je voudrais, à la suite ou à l'occasion de M. Albert-Petit, revenir ici sur quelques-uns de ces problèmes. Je prendrai ceux qui, une fois groupés, permettent de suivre, dans tout son ensemble, l'évolution du monde romain.

I

A l'origine de l'histoire de l'Italie et de Rome, M. Albert-Petit place le nom des *Ligures*. Il a raison. C'est ce nom, c'est la population et la langue, et peut-être aussi la race que ce nom représente, qui nous apportera la première lueur certaine sur les plus lointaines destinées de l'Occident.

Par ce nom, il faut entendre les hommes qui habitaient, au second millénaire avant notre ère, et jusqu'aux abords du premier, l'Italie presque entière, et non seulement l'Italie, mais encore toute la Gaule et une partie de l'Europe centrale.

Car voilà le grand fait d'histoire que la science du siècle passé a fait sortir des ténèbres : c'est que, des deux côtés des Alpes, on a parlé longtemps la même langue, et, par là, on a vécu de la même manière, avec les mêmes dieux et les mêmes coutumes. Et ce merveilleux résultat, l'historien le doit à deux sciences qu'il a longtemps méconnues, la toponymie ou la science des noms de lieux, et la linguistique comparée, ou la science des mots.

La toponymie nous a montré, depuis la Manche jusqu'à l'Adriatique, les mêmes expressions servant à désigner les lieux de même nature. *Alba*, par exemple, s'applique à des hauteurs, à des châteaux forts naturels, et dans les monts du Latium, qu'Albe a commandés, et dans notre Provence ou dans notre Vivarais, où le mot a survécu dans les pittoresques localités d'Aups ou d'Aps. Il y eut, pour signifier des fleuves ou des rivières, les deux mots de *Renus* ou de *Rodanus* que nous retrouvons dans le Rhin et dans le Rhône, en Corse et en Italie, près de Bologne et près de Paris. Et exemple plus intéressant encore, les vieilles « sources de la Louve » ont dû être adorées un peu partout sous le nom de *Lupara*, aussi bien près de Paris, où le mot est devenu *Louvres*, qu'à Rome même où le mot a déterminé cette charmante légende que nous retrouvons dans le livre de M. Albert-Petit : Romulus, fondateur de

Rome, allaité par la Louve, ce qui est la simple transformation ou traduction mythique d'un fait très naturel, la ville de Rome se groupant autour de la Louve, qui lui a donné naissance.

La linguistique est venue confirmer ce résultat, l'hypothèse d'une communauté d'origine pour les populations des deux côtés des Alpes. Elle a constaté, entre les langues italiotes ou de l'Italie et les langues celtes ou de la Gaule, d'extraordinaires ressemblances. Certaines formations verbales, certaines déclinaisons sont absolument identiques. Les deux vocabulaires offrent, en nombre, des mots pareils, et parmi les plus significatifs, *rex* pour « roi », *tout* — ou *teut* — pour nation. Il y a une trentaine d'années, quand, pour la première fois, l'attention des linguistes fut attirée sur les inscriptions gauloises du Midi de la France, ils refusèrent d'abord d'y voir du celtique, et j'entends encore deux d'entre eux, et des plus célèbres, s'écrier : « Du celtique? jamais de la vie! c'est du patois romain, du vieil italien. » Ils ont dû se résigner plus tard : c'était bien du celtique ou du gaulois. Mais leur erreur non seulement était excusable, mais était une preuve indirecte, et très forte, d'une vérité capitale : c'est que gaulois et italiote étaient deux langues sœurs, parce qu'elles étaient les filles d'une langue-mère, qui s'était parlée par tout l'Occident. Les linguistes d'aujourd'hui, M. Meillet en tête, l'appellent avec raison l'italo-celtique. Je crois que c'était celle des peuples dénommés Ligures par la tradition antique.

Ainsi, au début de l'histoire, il s'était formé soit un empire, soit une ligue, en tout cas une communauté italo-celtique. Comme cela expliquera bien des choses dans les Annales de Rome et de la Gaule, pourquoi César trouvera chez nous tant d'institutions semblables à celles de l'Italie, pourquoi l'administration romaine s'est si vite ajustée aux constitutions gauloises, pourquoi enfin la langue latine s'est si complètement adaptée à la langue des indigènes. Le plus lointain passé de l'histoire romaine éclaire les plus récentes destinées de la Gaule.

II

Dans la période qui suit, au début du premier millénaire, si le hameau de la source de la Louve est déjà devenu la grosse bourgade de Rome, le *Septimontium* du Palatin, cette Rome n'en est pas moins une simple et assez médiocre unité au milieu d'une assez grande société politique, le « vieux Latium » ou la ligue des Latins.

Cette ligue, qui occupe et le massif des Monts Albains et la plaine entre eux, le Tibre et la mer, est formée d'une trentaine de bourgades occupées surtout à l'exploitation des terres, à la vie rurale. Elle a d'ailleurs un centre politique, Albe, dans la montagne, au beau milieu du pays, mais son autorité est plus nominale que réelle. Et la ligue a aussi un centre religieux, et pour ainsi dire un donjon sacré, avec le sommet du Mont Albain, la cime du Jupiter latin, *Jupiter Latiaris*.

Pareilles formations, à caractère, je le répète, surtout économique et moral, furent fréquentes dans le monde antique. On en retrouve dans la Grèce, par exemple dans l'Attique avant Thésée et la suprématie d'Athènes. Mais la Gaule fut véritablement la contrée nourricière de ces fédérations de bourgades, de ces associations de terroirs ruraux. Les Arvernes, avec leurs douze

ou quinze cantons, avec Gergovie leur centre de ralliement, avec le Puy de Dôme leur haut lieu divin, les Arvernes ne diffèrent en rien, théoriquement, du Latium albain, et pas davantage les Eduens du Morvan, les Allobroges du Dauphiné, et, dans des proportions d'étendue moindre et dans des conditions physiques différentes, les Parisiens autour de l'île de Lutèce.

Seulement, en Gaule, ces formations provinciales ont duré et durent encore. Rome les a conservées comme cadres administratifs, le Christianisme les a fortifiées comme diocèses d'évêques, et, dans une certaine mesure, les départements les ont perpétuées. En Italie, au contraire, elles ont rapidement disparu. Disparus, les Volsques des Marais Pontins, qui se groupaient à la manière des Latins; disparues, les différentes ligues des Samnites des Apennins; disparus les premiers, enfin, les Latins d'Albe. Et cela, à cause de Rome, qui, de bourgade rurale, était devenue une grande ville.

III

C'est, je crois, Mommsen qui, dans son *Histoire romaine*, a, sinon le premier, du moins le plus fortement mis en lumière cette transformation de Rome, ses causes et ses conséquences, *Histoire romaine* qui demeure, malgré des détracteurs maladroits, une très belle chose et l'œuvre d'un très grand nom.

Rome avait beau n'être, en droit, que l'une des trente villes latines : elle devait, en fait, prendre le premier rang dans la ligue. Les autres bourgades n'étaient guère que des marchés de campagne. Elle était, elle, sur un large fleuve et près de la mer, elle était le port, c'est-à-dire le lieu des échanges avec le dehors, le rendez-vous du commerce, et, en plus, un lieu frontière, une place d'armes face à d'autres ligues. Entre Albe, la ville médiane, et Rome, le port frontière, l'affaire fut bien vite réglée.

Pareils conflits, dans ces fédérations antiques, entre le port d'en bas et la capitale d'en haut, se sont présentés un peu partout dans l'Europe antique, et en Gaule en particulier. C'est, par exemple, chez les Salyens de la Provence celtique, la concurrence entre Arles le port du Rhône et la métropole aixoise d'Entremont; chez les Allobroges du Dauphiné, c'est Vienne sur le même Rhône supplantant le farouche *oppidum* perdu dans la montagne. Mais en Gaule, ces concurrences se dénouèrent pacifiquement, et d'ordinaire sans nuire à l'existence de la fédération traditionnelle. En Italie, Rome non seulement supplanta Albe, mais l'écrasa, et brisa le Latium.

Car, de par sa situation sur un fleuve international, en face de populations, les Étrusques, très différentes des Latins et des Italiotes même, au contact de peuples de la mer, comme les Grecs, plus différents encore, Rome était devenue un marché et une forteresse de premier ordre, sans comparaison possible avec la bourgade palatine des hobereaux latins. Elle était vraiment, dès le milieu de la période royale, une ville, *urbs*, la ville par excellence, puissance autonome et orgueilleuse, splendidelement isolée, et qui rappelait bien plus Tyr, Sidon ou Carthage qu'Albe ou Laurentum. Si l'on veut la comparer à quelque chose de moderne, songeons aux cités internationales qui se développent sous nos yeux, Changhaï ou Tanger. Seulement, Tanger ou Changhaï n'iront jamais très loin, étouffées par les grands États qui les enserrent

Dans le Latium, Rome ne tarda pas à étouffer Albe et sa ligue. Et puis, comme en Italie il n'y avait guère que des ligues similaires ou des villes isolées, de siècle en siècle Rome arriva à les étouffer toutes

IV

Alors, ce fut le phénomène le plus émouvant du monde antique, la conquête d'une vaste contrée naturelle par une seule ville, et Rome maîtresse de l'Italie, et les institutions municipales servant à dominer et à régir un immense territoire. Mais alors se présenta une solution imprévue.

Ne pouvait-on, en dehors des vieilles ligues rurales comme celles des Latins ou des Volsques, en dehors des villes puissantes comme Rome ou Carthage, ne pouvait-on concevoir un État qui correspondrait à une grande région naturelle, qui serait formé de l'association de vingt peuplades ou davantage, ayant des intérêts communs et les mêmes droits? Est-ce que la Grèce, après tout, n'avait pas constitué un instant un hellénisme fédératif? Et surtout, est-ce que la Gaule, sous la suprématie des Arvernes et de leurs rois, n'était pas arrivée à un régime politique de ce genre, groupant plus de soixante États sous un seul nom, et ce nom correspondant à un terroir « providentiel », des Pyrénées jusqu'au Rhin?

Je suis convaincu que de ces formations politiques, préludes de nos États modernes, les Anciens ont eu l'idée très nette, sinon la volonté très ferme. Je ne sais que penser des projets de Viriathe le Lusitan. Mais certaines phrases très expressives de Jules César montrent que la Gaule eut vraiment le sens de cette unité régionale. Et pour l'Italie même, en dépit du rayonnement aveuglant de Rome et des ruines qu'elle avait déjà accumulées, voici ce qui se passa au cours du second et du premier siècle avant notre ère.

D'abord il me semble que le mot d'Italie a dû être maintes fois répété dans les milieux des réformateurs, les Gracques, Émilius ou Livius Drusus. Qu'on ne me dise pas que ce n'était qu'une expression géographique. Après tout, c'est quelque chose et même beaucoup, pour des gens intelligents et des hommes politiques, que d'avoir à sa disposition une expression géographique que l'on répète comme un mot d'ordre; tôt ou tard il entre dans ce mot des réalités ou des rêves autres que la surface d'un sol ou l'horizon des paysages. Quand un orateur de Rome s'écriait devant une foule imbécile : « Silence à vous, que l'Italie ne reconnaît pas pour ses enfants », il y avait dans ce mot « les enfants de l'Italie » bien autre chose qu'une allusion à une carte de géographie. Et ce qui suit est plus significatif encore.

Au cours des guerres que Rome soutint contre les révoltés italiens, les chefs de ces derniers se réunirent en un colloque solennel : des mains se serrèrent, des serments furent prêtés, des victimes furent égorgées, et des monnaies furent frappées pour perpétuer le souvenir des décisions prises en ces heures d'entente. Car on avait décidé que ces peuples alliés formeraient une seule nation, qu'ils auraient des magistrats communs, et qu'ils accepteraient une capitale unique. Or cette capitale, cette ville d'union et de fraternité, les confédérés la choisirent à dessein au centre même de l'Italie; elle devait être leur foyer humain au milieu de leur terre, et ils l'appelèrent du nom d'*Italia*. Ne voyons pas dans cette création, dans cette ville une simple imita-

tion de Rome, la ville maîtresse. C'est autre chose et c'est bien plus grand et plus beau. C'est la ville capitale, non pas souveraine d'un peuple, mais lieu de rendez-vous de tous les hommes de ce peuple. C'est *Italica*, la ville en tant que symbole d'une nation, et non pas, comme était Rome, la dominatrice des hommes, la *domina gentium*.

V

Deux faits s'opposèrent à la formation d'une nation italienne : Rome conquit un empire au delà des frontières de la péninsule; et elle-même, et son empire avec elle, se soumit à une royauté militaire, à la dictature d'un *imperator*. Les deux faits, d'ailleurs, sont étroitement liés l'un à l'autre : le jour où Rome, avec Scipion, franchit la Méditerranée pour guerroyer en Espagne ou en Afrique, elle entendit pour la première fois les titres de roi ou d'*imperator* souverain retentir au voisinage de son général victorieux.

A Rome, la force des institutions municipales avait, depuis trois ou quatre siècles, effacé le prestige politique de la royauté. Mais, de chaque expédition au delà des Alpes ou de la mer, les légions et les marchands revenaient plus obsédés par l'idée d'une monarchie suprême; et le monde, que Rome soumettait, ne comprenait pas sans un souverain l'exercice de l'obéissance.

Par rancune maladroite, Rome avait précisément détruit les villes semblables à elle et qui vivaient d'institutions libres : et Capoue, et Corinthe, et Syracuse, et Carthage, sans parler des misères qu'elle fit plus tard subir à Marseille et à Athènes. Mais là où elle respecta les peuples, ils obéissaient à des rois. Et ses soldats ou ses trafiquants purent admirer l'énergie de Massinissa, le roi d'Afrique, demeuré jeune et actif jusqu'à l'extrême vieillesse; le faste insolent de Bituit, roi de Gaule; l'orgueil chimérique des rois de Macédoine ou d'Asie; et, plus encore peut-être, la royauté sacrée d'Égypte, se perpétuant depuis des millénaires. Et ce pouvoir auguste d'un homme sur des millions d'hommes put paraître aux foules la plus belle et la plus sainte des choses, et aux politiciens la nécessité du jour. Que valait, à côté de ce chef, de ce héros délégué des dieux, que valait, pour conserver le monde, l'assemblée incohérente des sénateurs, ou les comices véniales des siècles? « Sans l'autorité d'un seul, disait-on, ni Rome ni l'Empire ne pourraient tenir. » Il fallut se résigner à un maître.

Seulement, ce maître, Rome ne voulut pas l'appeler roi : cela rappelait trop le Barbare ou l'Oriental. Elle choisit un titre qui, d'une part, sanctionnait les conquêtes qu'elle avait faites sur la terre comme ville libre, et qui, d'autre part, était inscrit depuis des siècles dans ses institutions militaires : et le titre d'*imperator*, ou celui d'*imperium*, désigna tout à la fois le souverain unique de Rome et du monde, et l'immense territoire auquel il commandait.

Désormais, il y eut sur la terre un titre supérieur à celui de roi, un empire plus vaste et plus prestigieux que toutes les royaumes et tous les royaumes. Ai-je besoin d'ajouter que d'avoir jeté ce titre d'empire dans le monde, Rome devait faire à ce monde un mal infini? Et que les ambitions de Charlemagne, d'Othon, de Napoléon, d'autres encore, auraient fait moins de victimes, si elles n'avaient pas été parées de la glorieuse impériale?

VI

Pendant que Rome se soumettait à un maître, elle achevait, grâce à ce maître, de conquérir le monde méditerranéen, et elle tentait ensuite de dominer l'Atlantique, d'asservir l'Europe des Barbares et l'Orient des Perses. Évidemment, elle, ou plutôt ses empereurs, songèrent un instant à la chimère de l'Empire universel, de la souveraineté sur l'univers.

C'était d'ailleurs une vieille chimère qui remontait aux âges les plus lointains de l'humanité. Avec Hercule et Bacchus, la fable lui avait donné asile. Avec Cyrus et avec Alexandre, on crut un instant qu'elle pourrait entrer dans les faits. Jules César, si positif par ailleurs, s'y était laissé entraîner aux approches de la vieillesse. Drusus, Trajan, peut-être même Marc-Aurèle, ont rêvé d'un Empire romain sans cesse agrandi. Et il n'est pas jusqu'aux empereurs chrétiens qui ne crurent réaliser sur la terre l'image de la cité de Dieu.

Seulement, à la différence des empires de Cyrus et d'Alexandre, de cette monarchie universelle d'Orient que César et ses héritiers eurent sans cesse présente à l'esprit, l'Empire romain ne fut jamais absolument celui d'un homme. On ne sépara jamais du nom du monarque *imperator* le nom de la ville qui avait conquis le monde. Les autels que les provinces élevèrent aux autorisés souveraines portèrent toujours, côté à côté, le nom de Rome et le nom de l'empereur. L'Empire romain eut ceci de nouveau qu'il demeura l'Empire non d'un chef, mais d'une ville. Et c'est encore ainsi que, même au moment de sa chute, le définissent les poètes qui en célèbrent la pérennité. Ils ne voient ni l'Italie ni l'empereur, ils ne voient que Rome.

VII

Et de fait, à regarder les principes constitutifs de cet Empire, c'est Rome toujours qui apparaît, comme tête de l'Empire, ou, si l'on préfère, comme âme, reine et déesse de l'univers. Peu à peu, tous les sujets deviennent citoyens de Rome, et les premiers d'entre eux deviennent sénateurs à Rome. Il se forme, par une espèce d'agrandissement idéal et formidable, une ville monstrueuse et surhumaine, qui s'identifie avec l'Empire tout entier, et même avec le monde : *urbem fecisti*, lui disait-on, *quod prius orbis erat*.

Je doute qu'il n'y ait pas eu des esprits ou des cœurs d'élite pour ne pas concevoir l'Empire romain sous une forme plus conciliante et plus belle, par exemple celle d'une fédération de patries, d'une société de nations sous le patronage et non sous la tyrannie ou sous l'absorption de la ville victorieuse. Je me suis même demandé un instant si tel n'avait pas été le dessein ou le rêve de ce Pompée, de ce généreux Romain qui, partout où il passa, se fit des clients et des amis dans le monde. Et peut-être, s'il avait vaincu, l'Empire romain eût-il pris une forme plus humaine, celle d'une alliance universelle de nations, de cités et de rois à demi libres, au lieu et place de vingt provinces, soumises au despotisme d'un vice-roi imposé par Rome.

Mais la province tua la nation, la sujétion tua l'alliance, et en Afrique, en

Égypte, en Orient, en Gaule, comme autrefois en Italie, ce qui aurait pu devenir un État ou une patrie ne fut plus qu'un compartiment d'Empire. « Malheureuse Gaule, s'écria plus tard un historien chrétien, qui a bien compris toutes ces choses, l'Empire romain t'a brisée à tout jamais; tu ne t'appartiens plus à toi-même, et tu n'auras pas la force de résister aux Barbares. »

VIII

Mais, malgré tout, la vitalité, la force de résistance de ces grands territoires régionaux, devait être plus durable, plus opérante que celle de l'Empire lui-même. La nature le voulait, et les circonstances y aidèrent.

D'une part, le principe, ou, plutôt, les deux éléments solidaires de la souveraineté impériale s'affaiblirent en même temps. Rome, qui était l'un des deux, fut abandonnée par les empereurs pour Milan, Ravenne ou Constantinople, qui ne pouvaient être que des résidences d'hommes, et non pas des cités saintes et maîtresses. Et l'empereur, qui était l'autre élément, ne se montra plus aux armées et aux sujets; il s'enferma dans son palais; il fut idole et non chef.

Or, d'autre part, au moment où Rome s'effaçait et où l'empereur se cachait, les grandes régions de l'Empire prirent de nouveau conscience d'elles-mêmes, et ce fut, comme il arrive toujours chez les nations qui se forment ou chez les patries qui durent, ce fut sous la pression du danger, sous la menace de l'ennemi, par la résistance à l'invasion. A dire toute ma pensée, et pour ne prendre qu'un exemple, la Gaule s'est sentie de nouveau vivre quand elle a eu à défendre le Rhin contre les Barbares : sa frontière, en quelque sorte, l'a recréée et redressée. Lorsqu'il y eut, au III^e, au IV^e siècle, des Césars propres à la Gaule, ce fut parce qu'il fallait monter la garde sur le Rhin. La Gaule, disait un contemporain, a toujours besoin d'un chef qui soit à elle, qui soit chez elle. Et peut-être le principal titre qui valut à Clovis de devenir le roi de la Gaule, ce fut d'avoir brisé à tout jamais, par sa victoire sur les Alamans, l'invasion germanique.

Cette fois, la Gaule fut, en même temps, dégagée et de l'Empire et des invasions. Les grands territoires politiques se reconstituaient également en Italie, en Espagne, en Afrique. Et le double régime de l'Empire universel et de la ville maîtresse prenait fin, pour faire place à des formations nationales, origine possible de belles et larges patries.

Camille JULLIAN.

(*Débats.*)

La cathédrale de Strasbourg¹.

La crypte fut bâtie au xi^e siècle et la flèche terminée en 1439. La construction a donc duré près de quatre siècles, et cependant ce monument, qui raconte toute l'histoire de l'architecture du moyen âge, est un miracle d'harmonie. (Le portail Saint-Laurent, avec ses sculptures flamboyantes et manierées de la fin du xv^e siècle, est seul à détonner dans ce prodigieux ensemble.) Les maîtres de l'œuvre se succédaient; le goût et les styles variaient; mais, tandis que, de siècle en siècle, la construction avançait vers le couchant, on eût dit qu'une main mystérieuse se chargeait d'en équilibrer les différentes parties, d'en accorder les lignes et d'en conjuguer les formes.

Du fond de l'édifice, du chœur surélevé qui domine l'église, s'offre le plus parlant, le plus émouvant des spectacles. C'est de là qu'apparaissent clairement le plan et l'histoire de la cathédrale.

Dans le chœur règne la sombre et grave beauté de l'art roman, car l'abside semi-circulaire, si elle date seulement du xii^e siècle, reproduit les formes d'un édifice antérieur. Mais voici dans le transept le mélange des deux styles: le gothique voisine avec le roman. La muraille orientale des deux croisillons présente, au nord, un beau portail aveuglé orné de bordures en plein cintre, et, au sud, une arcature du même style; mais les voûtes, formées de quatre croisées d'ogive, reposent, dans un bras, sur un chapiteau à pilier roman, dans l'autre, sur un pilier gothique, le célèbre Pilier des Anges, que flanquent quatre colonnes engagées et que décorent d'admirables statues, chefs-d'œuvre de la sculpture du xiii^e siècle. De toutes parts, on devine des hésitations, des reprises et des repentirs; mais le conflit des styles se résout sans heurts ni disparates: tout se fond et s'accorde. Et tant de contrastes, dont ne souffrent ni l'œil ni l'esprit, donnent aux architectures de ce transept on ne sait quoi de dramatique qui rend plus merveilleuse encore la tranquille, la pure élégance de la nef.

Par ses dimensions harmonieuses et si exactement proportionnées à celles des bas-côtés, cette nef est un des chefs-d'œuvre de l'art gothique tel qu'il venait de se révéler dans l'Ile-de-France. La grâce des faisceaux de colonnes qui, d'un jet, montent jusqu'à la voûte, la délicatesse du triforium, le dessin des fenestrages et bien d'autres particularités montrent que l'auteur inconnu de cette nef sublime s'est inspiré de la basilique de Saint-Denis. Plus frappant encore est le caractère de la décoration: observez la flore vraie et vivante qui orne les chapiteaux, toujours plus vivante, toujours plus vraie à mesure que les colonnes s'éloignent des parties romanes du monument.

Après la dernière travée, deux énormes piliers destinés à supporter les tours marquent l'entrée du narthex, plus élevé que la nef. Ici commence l'œuvre d'Erwin de Steinbach, l'immense frontispice dont les fondements furent jetés en 1276 devant la cathédrale encore inachevée.

1. Pour préciser et confirmer mes impressions, je viens de relire la monographie si claire et si complète que M. Delahache a publiée en 1910 et le chapitre qu'il a consacré à la cathédrale dans son beau livre sur Strasbourg.

Ce frontispice, que composent le narthex, les portails, les tours et la flèche, c'est la gloire de Strasbourg. Qui peut réprimer un frisson de surprise et d'enthousiasme, quand, à l'entrée de la rue Mercière, il découvre brusquement, pour la première fois, la façade grandiose et ajourée, prodige de force et de grâce; la multitude délicatement ordonnée des arcs, des arcatures, des sculptures, des rosaces et des clochetons; les fines colonnettes dressées d'étage en étage devant les fenêtres et les baies aveugles, à la manière d'une clairevoie, et dont les longues tiges donnent tant d'élan et de légèreté aux lignes de l'édifice; et la flèche, étrange et magnifique, qui prolonge en plein ciel la tour du nord, « masse de pierre toute pénétrée d'air et de lumière, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et palpite à tous les souffles du vent » (Victor Hugo) ?

Si l'on contemple plus longuement ce décor extraordinaire, surtout aux heures où il est illuminé par les rayons du soleil couchant, on se prendra parfois à douter de sa première impression. La construction, qui, au xive siècle, fut intercalée entre les deux tours pour en assurer la solidité, semble terriblement massive : elle épaisse et alourdit l'ensemble. Puis on s'alarme un peu de cette prodigalité d'inventions, de ces excès de virtuosité... Mais, toujours, l'ascendant du génie d'Erwin chasse nos scrupules et rassure notre goût. D'ailleurs, pour réaliser l'unité de l'œuvre, il est ici un sortilège plus puissant que l'art des plus grands architectes : c'est celui de la couleur, la couleur de la pierre dont fut bâti l'édifice tout entier, de l'abside à la façade, du sol à la pointe de la flèche. Une fois sorti de la carrière, le grès rose des Vosges se revêt d'une teinte métallique uniforme. C'est le secret de la beauté des grands monuments de l'Alsace et du plus illustre de tous, la cathédrale de Strasbourg.

* *

Cet admirable édifice est pour tout le peuple de Strasbourg l'objet d'une sorte de tendresse où n'entre pas seulement le sentiment religieux. Les catholiques vénèrent en lui un lieu de prière consacré par les siècles et par la liturgie de leur église; mais tout citoyen aime et respecte le glorieux emblème de la cité. Il est rare qu'un Strasbourgeois traverse le parvis sans jeter un regard d'orgueil sur sa cathédrale. Du plus loin de la plaine d'Alsace, ses yeux cherchent la flèche, et, l'ayant découverte, brillent d'un regard de joie. Quand, en 1908, le pilier qui soutient la tour du nord vint à se lézarder et que, pour en refaire les fondations défectueuses, il fallut étayer les voûtes d'une partie du narthex, avec quelle inquiétude les Strasbourgeois suivirent ces grands travaux ! et quelle fête, le jour où, l'ouvrage achevé, la cathédrale apparut enfin débarrassée des étais qui l'avaient si longtemps défigurée ! Aujourd'hui, la restauration des grandes orgues passionne tout Strasbourg.

C'est que l'histoire de la cathédrale et celle de la cité n'en font qu'une. Tout le drame de la Réforme s'est joué sous les voûtes de cette église. Dans la chaire de pierre dont les dais finement sculptés abritent de si jolies statuettes, Jean Geiler de Kaysersberg a prêché contre les scandales qui déshonorraient le saint lieu, l'oubli de la charité, le relâchement des mœurs. Bientôt, du haut de la même chaire, sont tombées des paroles plus audacieuses encore, non seulement contre les abus, mais aussi contre les dogmes mêmes de l'Église.

Et dès lors, la cathédrale est devenue l'enjeu d'une lutte non moins politique que religieuse.

En 1518, des bourgeois affichent sur les portes de l'église les propositions de Luther contre les indulgences. Le magistrat, qui a pris le parti des réformateurs, intronise dans la cure de la cathédrale Mathieu de Zell, prêtre marié et excommunié par l'évêque. Les catholiques sont refoulés dans le chœur, les protestants occupent la nef et la chapelle Saint-Laurent. Enfin, en 1529, convoqués par le magistrat, les trois cents échevins de Strasbourg décident de « suspendre la messe, jusqu'à ce que ceux qui la maintiennent aient prouvé qu'elle est un culte agréable à Dieu ». Les statues de la Vierge, objets de la dévotion populaire, disparaissent alors des autels; d'autres images subissent le même sort; les pierres du pavage, qui étaient couvertes d'épitaphes, sont brisées. Pendant neuf années, à la faveur de l'*Intérim d'Augsbourg*, les catholiques reprennent possession de l'édifice; mais, un jour, une bande d'émeutiers assaille l'église à l'heure de la messe, se répand dans la nef, brise tout et chasse les fidèles. La cathédrale resta à l'abandon. Le magistrat, qui n'a point renoncé à son dessein, la fait rouvrir et y installe le culte réformé, le 17 mai 1561. Cette fois, les protestants y demeurent cent vingt ans, jusqu'à la réunion de Strasbourg à la France. Mais, dans la capitulation qu'elle signe en 1691, la ville demande au roi « le libre exercice de la religion, comme il avait été depuis l'année 1624 jusques alors, avec toutes les églises et écoles... ». Le roi y souscrit « à la réserve du corps de l'église Notre-Dame, appelée autrement le Dôme, qui doit être rendue aux catholiques ».

Désormais, le destin de la cathédrale semble fixé à jamais. Aujourd'hui, le protestantisme possède des temples nombreux, parmi lesquels Saint-Thomas, la plus ancienne et la plus grandiose des églises de la ville; mais je ne crois pas qu'on trouve à Strasbourg dix protestants pour souhaiter que la cathédrale soit rendue au culte réformé.

A la suite de la monarchie française, le goût français avait passé les Vosges. On sait de quelle floraison d'œuvres charmantes ou grandioses s'est enrichie l'Allemagne au XVIII^e siècle; et il suffit d'une promenade à travers Strasbourg pour constater que l'art de la France y fut alors cultivé avec un rare bonheur. Mais si sensibles qu'ils fussent au style nouveau, le peuple et les bourgeois n'en demeuraient pas moins tendrement attachés aux monuments de leur passé, surtout à leur vieille cathédrale. Ils s'accommodaient très mal des procédés sommaires de restauration dont on usait alors dans toute la France. Quand ils virent les architectes démolir le jubé, sous prétexte d'embellissement, puis éléver au milieu du chœur un autel de style baroque sous un énorme baldaquin porté par des colonnes de marbre, ils protestèrent avec véhémence. Plus tard, en 1761, lorsque d'autres architectes s'aviserent de bâtir dans le chœur un décor de bois et de plâtre, les plaintes se renouvelèrent et le chapitre s'opposa à ces travaux de toutes ses forces. Enfin — ceci est un trait tout alsacien — quand on décida de raser les boutiques sordides qui encombraient le parvis du Dôme, l'architecte de la cathédrale, Jean-Laurent Gœtz, voulut, en 1772, construire des boutiques sur les côtés sud et nord du monument, *dans une forme d'ornement et dans un goût analogue au reste de l'édifice*, en les entourant d'arcades de style gothique. Comme son idée ne plut pas à tout le monde, il sculpta, en guise de gargouilles, les têtes emperruquées de ses détracteurs.

Les Strasbourgeois eurent à défendre leur cathédrale contre un péril autrement redoutable que le classicisme des architectes du XVIII^e siècle : le vandalisme des révolutionnaires. Jusqu'à la fin de 1793, l'église avait été profanée, souillée, mais à peine dégradée. Le culte de la Raison s'y installa sans causer de dommages irréparables. Mais, le 24 novembre 1793, la municipalité fut chargée par les représentants en mission de faire abattre dans la huitaine « toutes les statues de pierre qui sont autour du temple de la Raison ». Quand on sait les résistances, les arguments, les prétextes, les ajournements et les subterfuges grâce auxquels cette municipalité tenta d'échapper à l'ordre des représentants, on peut mesurer la force du sentiment qui la détournait d'un pareil sacrilège, car elle était composée d'ardents révolutionnaires. Si le maire Monet se montra impitoyable et si nombre de sculptures furent brisées ou mutilées par des citoyens armés de marteaux, d'autres, en bien plus grand nombre, furent, soit épargnées, soit descellées et cachées par ceux-là mêmes qu'on avait chargés de cette besogne affreuse. Ce fut la même municipalité qui sauva, en la coiffant d'un grand bonnet phrygien, la flèche que le citoyen Tetesch, un Lyonnais, voulait abattre comme offensant l'égalité. Et la cathédrale continua d'être le théâtre des cérémonies civiques, patriotiques et philosophiques jusqu'au jour où elle fut, en 1801, restituée au clergé catholique.

En 1870, elle subit une dernière épreuve, mais, à celle-là, les Strasbourgeois durent assister impuissants. Du 14 août au 27 septembre, la ville fut nuit et jour bombardée. La cathédrale ne fut pas épargnée. Comme le bombardement dura seulement quarante-quatre jours et que l'artillerie n'avait point fait les progrès qu'elle a, depuis, accomplis, les Allemands ne purent faire subir à Strasbourg le traitement qu'ils déavaient, un jour, infliger à Reims : ils n'en étaient qu'à leur première cathédrale. Les obus n'en firent pas moins de terribles dégâts : le feu détruisit une partie de la charpente et du toit du chœur et de la nef; des clochetons, des sculptures, des balustrades furent anéantis; la flèche fut atteinte; une partie des vitraux fut brisée.

Si les traces de ce désastre furent vite effacées, le souvenir en reste gravé dans la mémoire des Strasbourgeois. Je me rappelle que, peu de temps avant la dernière guerre, un vieillard m'a conté avec horreur la nuit du siège où il avait vu la cathédrale en feu.

André HALLAYS.

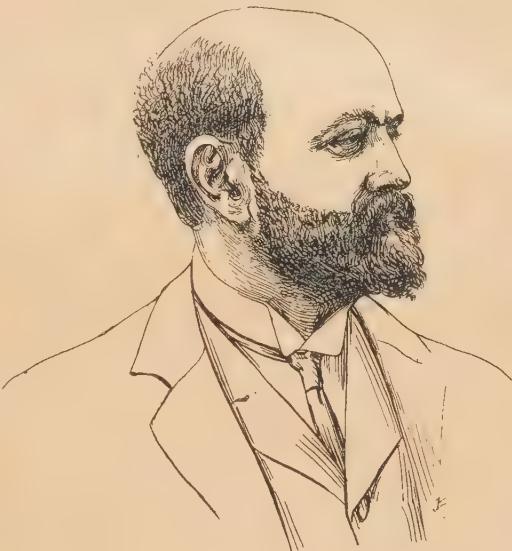
(*Débats.*)

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

THÉODORE REINACH

(*Saint-Germain-en-Laye, 3 juillet 1860. — Paris, 28 octobre 1928*)

Th. Reinach était le plus jeune de trois frères laborieux, dont le second survit seul. Merveilleusement doué pour les langues, la musique, le dessin, les mathématiques, passionné pour l'histoire et la géographie, il participa tout jeune aux études de ses frères ainés et leur servit de répétiteur. A quatorze ans il entra en seconde au lycée Condorcet, où il fit ensuite sa rhétorique et sa philosophie. En rhétorique, avec quelques camarades dont R. Doumic, il joua *Philoctète* en grec devant un petit auditoire où figurait, jeune encore d'enthousiasme, Emile Egger, qui célébra cette représentation unique par un distique grec. J'étais souffleur; c'était presque une sinécure.



Les succès sans précédent de Théodore au Concours général (18 prix en trois ans) lui valurent une précoce notoriété. Après une année de service militaire dans l'artillerie, il commença ses études de droit et fut reçu docteur avec une thèse remarquée et couronnée sur *l'État de siège* (1885). Entre temps, après avoir publié une traduction en vers d'*Hamlet* (1880), il se tourna de plus en plus, bien qu'ayant été secrétaire de la Conférence des avocats, vers l'histoire et la philologie grecques, suivant, à l'École des Hautes Études, le cours si suggestif de H. Weil, auquel lo lia bientôt une étroite amitié. Reçu docteur ès lettres avec un ouvrage sur *Mithridate Eupator*, devenu classique (1890)¹,

1. Cette même année il publia, dans le *Journal de mathématiques élémentaires* (t. XIV, p. 156), une nouvelle et très ingénieuse démonstration du théorème de

il s'appliqua désormais à des recherches très variées — métrique et musique grecques, numismatique, papyrologie et épigraphie, histoire de l'art¹. Il faut se borner ici à rappeler l'essentiel.

C'est à lui que l'on dut la transcription et l'explication des hymnes musicaux découverts à Delphes (1894-1896), la première traduction française de la *République des Athéniens* d'Aristote (1891), celle des poèmes de Bacchylide (en vers, avec E. d'Eichthal, 1898), la publication, avec Hamdi-Bey (1892-1896), des célèbres sarcophages découverts à Sidon, celle des *Inscriptions juridiques grecques* (avec Daresté et Haussoullier, 1890-1898), un volume de papyrus grecs acquis par lui en Égypte (avec Seymour de Ricci, 1905). Citons encore un ouvrage de numismatique très original qui lui valut l'amitié de Waddington (*Trois Royaumes de l'Asie Mineure*, 1898), un recueil intitulé *l'Histoire par les monnaies* (1902), *les Monnaies juives* (1887), *Un Code fiscal de l'Égypte romaine* (1920), une édition avec traduction du traité de Plutarque sur la musique (avec son maître H. Weil, 1900), la *Musique grecque* (1926)². De 1894 à 1896, il professa à la Sorbonne des cours libres sur la numismatique grecque. Pendant de longues années il fut secrétaire de la Société des Études juives, rédacteur en chef de la *Revue des Études grecques*, puis de la *Gazette des Beaux-Arts* et de *Beaux-Arts*. Après la mort d'Ernest Babelon, avec lequel il publiait le *Recueil général des monnaies d'Asie Mineure*, il lui succéda, en 1924, dans la chaire de numismatique ancienne au Collège de France et y donna quatre années de cours. Il en préparait une cinquième, sur le monnayage des Séleucides, quand il fut arrêté par la maladie.

Dans un autre domaine, celui des études juives, Th. Reinach a publié une *Histoire des Israélites* (1884), plusieurs fois rééditée, un précieux *Recueil de textes grecs et romains relatifs au judaïsme* (1895), les volumineux articles *Juifs et Juâdei* dans la *Grande Encyclopédie* et le *Dictionnaire des Antiquités*, enfin plusieurs volumes d'une grande traduction commentée de Josèphe, entreprise avec divers collaborateurs. Ce travail considérable, comme les *Monnaies d'Asie Mineure*, reste inachevé, mais j'en continue l'impression.

Avec le concours de M. Pontremoli, de l'Académie des Beaux-Arts, Th. Reinach a fait construire à Beaulieu (Alpes-Maritimes) une villa ornée de peintures tirées de vases grecs; il a légué à l'Institut la nue propriété de cette intéressante restitution.

Député de la Savoie de 1906 à 1914, Th. Reinach, qui était commandant de territoriale, reprit du service à Belfort dès le début de la guerre et fut chargé en 1918, avec le grade de lieutenant-colonel, d'une importante mission de propagande aux États-Unis.

Mon frère était membre libre de l'Académie des Inscriptions depuis 1909 et doyen d'élection des membres libres de cette compagnie. Nombre de So-

Pythagore. A diverses reprises, notamment dans un mémoire sur Archimède, il a prouvé qu'il était resté mathématicien.

1. Th. Reinach a publié en 1899 sa *Bibliographie scientifique* (pas dans le commerce), mais il n'y a fait figurer qu'un choix très restreint de ses articles de critique. Aucune édition nouvelle n'a paru.

2. Ami de la musique et de musiciens illustres, Th. Reinach écrivit le livret de la *Naissance de la Lyre* (d'après le drame retrouvé de Sophocle, joué à l'Opéra) et celui de *Salamine* (d'après les *Perse*s), qui doit être représenté prochainement sur la même scène.

ciétés savantes, tant en France qu'à l'étranger, avaient tenu à l'associer à leurs travaux. Avec lui disparaît, il m'est permis de le dire, un des meilleurs hellénistes, un des érudits les plus complets et les plus sagaces de son temps¹.

S. REINACH.

STEPHANOS XANTHOUDIDIS

Ce zélé conservateur du Musée de Candie est mort au mois de septembre 1928. Avec Hatzidakis, il s'était longuement occupé des antiquités de l'île et avait secondé les recherches des autres archéologues, tout en fouillant pour son compte dans le Sud. Il était aussi excellent byzantiniste (Arthur Evans, *Times* du 21 septembre 1928).

X.

SIR THEODORE COOK

Mort au mois de septembre 1928, à l'âge de 61 ans, Sir Théodore Cook, directeur du journal de sport *The Field*, nous appartient par quelques ouvrages où l'archéologie tient une place importante et ne laisse pas d'être de bonne qualité : *Old Touraine*, *Rouen*, *Old Provence* (2 vol.), *Leonardo da Vinci sculptor* et *The Spiral in nature and in life* (réédité sous le titre : *The Curves of life*). Dans ce dernier livre, qui est remarquable, l'auteur a donné des raisons pour attribuer à Léonard le dessin de l'escalier en spirale du château de Blois. Dans *The Field*, il a aussi publié d'intéressants articles sur les allures vives des animaux dans la nature et dans l'art.

S. R.

BORIS FARMAKOVSKY

L'archéologie russe a fait une grande perte en B. Farmakovsky, le meilleur connaisseur de l'archéologie de la Russie méridionale, mort près de Leningrad, le 29 juillet 1928, à l'âge de 58 ans. Élève, à l'Université d'Odessa, de Pavlovsky et de E. von Stern, il compléta son instruction à l'étranger et devint secrétaire de l'Institut russe de Constantinople (1898-1901). De 1901 à 1919, il fut membre de la Commission archéologique, puis secrétaire de la Société russe d'archéologie (1908-1919), maître de conférences et professeur à l'Université de Leningrad (1905-1928), membre (1919), puis secrétaire de l'Académie d'histoire (1921), conservateur des antiquités de l'Ermitage (1924-1928), enfin correspondant de l'Académie des Sciences (1914)². De nombreuses missions lui permirent de poursuivre avec succès les fouilles d'Olbia (1896, 1901-1915, 1924-1926), dont il a publié des comptes rendus détaillés et bien illustrés en russe et en allemand (bibliographie ap. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks*, 1922). C'était un homme très cultivé, aussi obligeant que savant et pénétré du sentiment de ses devoirs.

S. R.

1. Marié deux fois, Th. Reinach laisse six enfants. Il était d'une santé assez robuste et voyagea beaucoup. Le 13 septembre 1928, à Genève, il faisait applaudir une conférence publiée depuis (*Le Rayon*, nov. 1928, p. 7-11). Frappé d'une attaque en Savoie, cinq jours après, il semblait, de retour à Paris, en pleine convalescence lorsqu'il fut enlevé subitement par une embolie.

2. Je dois ces indications à l'amabilité de M. Oldenburg, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Leningrad.

THÉODORE OUSPENSKY

Le 10 septembre 1928 est mort à Leningrad, dans sa quatre-vingt-quatrième année, l'illustre byzantiniste Th. Ouspensky, membre de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. et correspondant de l'Académie des Inscriptions. Longtemps professeur à l'Université d'Odessa, puis directeur de l'Institut russe à Constantinople, il connaissait mieux que personne l'époque des Commènes et des Paléologues; grand amateur d'inédit, il avait poussé fort loin l'histoire de la philosophie et de la théologie byzantines, comme celle de la politique et de l'administration de l'Empire d'Orient. De son œuvre très considérable, rien n'a été traduit; il avait commencé la publication d'une histoire très détaillée de Byzance qu'il laisse inachevée. J'ai eu l'occasion de le voir souvent en 1893 pendant un séjour que je fis à Odessa, et, bien qu'il ignorât le français et ne parlât l'allemand qu'avec peine, il m'intéressa beaucoup en m'initiant à la connaissance de la vie et des œuvres de Jean Italos, qui devaient l'occuper souvent par la suite. A cette époque, il n'était pas encore archéologue; il le devint à Constantinople et, même pendant la guerre, à Trébizonde, montra son intérêt pour les monuments figurés de l'ère byzantine. Mais c'est au philologue surtout, à l'éditeur et au lecteur de tant de pages inédites que la postérité devra son hommage; son nom vivra à côté de celui de Krumbacher.

S. R.

LUDWIG VON PASTOR

Ce savant historien de la papauté (12 vol., 1899-1927), né en 1854 à Aix-la-Chapelle, mort à Innsbruck au mois d'octobre 1928, appartient à l'archéologie par le soin qu'il mit, dans sa grande histoire, à tenir compte des écoles d'art de l'Italie et à appliquer son esprit critique à leur étude; il a aussi écrit un volume sur les fresques de la Chapelle Sixtine (1925). Sa juste célébrité est d'ailleurs due à d'autres causes, à la masse de documents inédits qu'il tira des archives, en particulier de celles du Vatican, et à la maîtrise avec laquelle il les mit en œuvre. Professeur à l'Université d'Innsbruck, directeur de l'Institut autrichien d'études historiques à Rome, grand'croix de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire, il était membre de nombreuses Académies et correspondant de celle des Inscriptions.

X.

Ad. Rev. arch., 1928, II, p. 132.

M. Pouliot, ancien président des *Antiquaires de l'Ouest*, veut bien nous faire observer que feu G. Musset n'a pas publié « la cosmographie de dom Fonteneau », mais les voyages du capitaine saintongeois Alph. Fonteneau (xvi^e siècle).

S. R.

Les trouvailles d'Ur.

Exposées au Musée Britannique pendant l'été et l'automne de 1928, ces merveilles ont attiré de très nombreux visiteurs¹.

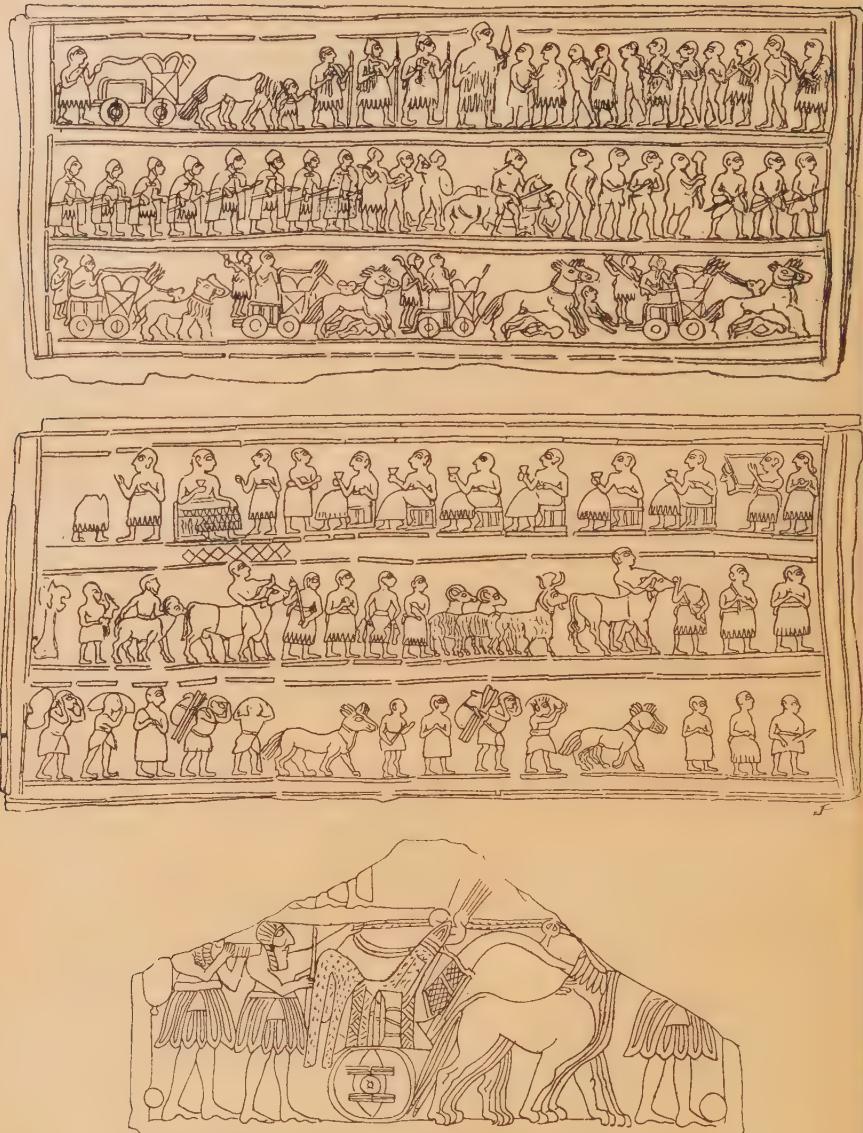
Le directeur des fouilles, M. C. L. Woolley, a fait une conférence à ce sujet au Congrès des Orientalistes tenu à Oxford (août-septembre). Les recherches ont commencé il y a six ans. La découverte de tombes royales a fourni des traces évidentes de sacrifices funéraires. Autour de la tombe du roi on a trouvé les corps de soldats, de femmes très parées, de bœufs harnachés en attelage de trois. Avec le damier de la reine on a exhumé sept pions noirs, six pions blancs, des jetons et des dés. La partie supérieure du corps de la reine était couverte d'un réseau de perles; à côté d'elle était un pot d'onguent en or. M. Woolley soutient que la date de ces tombes est d'environ 3500 avant notre ère (*Times*, 1^{er} septembre 1928); d'autres se contentent de les placer vers l'an 3000. Le *Museum Journal* de Philadelphie et l'*Antiquaries Journal* ont publié les pièces principales; le docteur Contenau en a fait l'objet d'un bon article dans le *Mercure* (15 août 1928)². Ayant visité à mon tour cette collection, j'en ai rapporté l'impression de quelque chose de tout à fait nouveau, qui n'est ni sumérien, ni babylonien: sacrifices humains, surabondance d'or, d'argent et de cuivre, sujets inexpliqués (fables animales) incrustés en écaille, usage du traîneau, épingle à spatule, images en électron d'un taureau et d'un âne. L'âne sacré et l'abondance de l'or font songer à Midas et au Pacotole (cf. *Cultes*, t. II, p. 254), l'épingle au Caucase (où toutefois les objets similaires sont plus récents). Suivant toute apparence, il s'agit d'envahisseurs ayant exercé leur domination sur des Sumériens, non d'une dynastie indigène, et je croirais volontiers à une invasion partie de l'ouest de l'Asie.

La *Revue* a toujours rendu compte des fouilles d'Ur, mais n'a pas encore publié d'images. J'ai prié Mlle Evrard de calquer quelques-unes de celles qui ont paru dans le *Museum Journal* de Philadelphie et l'*Antiquaries Journal*, tant pour donner à nos lecteurs une idée de ces objets extraordinaires que pour leur inspirer le désir de recourir aux Revues où en sont publiées des photographies très soignées. Nos croquis ne sont que des aide-mémoire, pas autre chose.

S. R.

1. Personne n'a fait écho au scepticisme exprimé, avec discréption d'ailleurs, dans *Syria* (1928, p. 77).

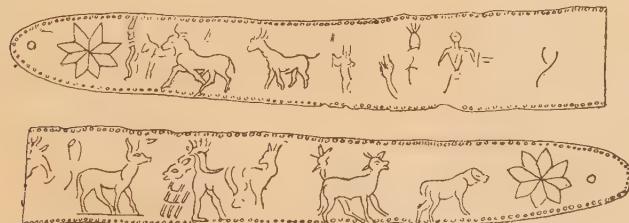
2. Voir aussi l'article de M. Woolley dans le *Journal* (14 avril 1928) et celui de *Syria* (1928, p. 160), d'après le t. II du *British Museum Quarterly*. Nous avons reproduit plus haut celui de M. Moret (p. 282).



1, 2. Plaques incrustées d'un « étandard » de 0,47 sur 0,22 ; c'est une mosaïque de coquille, de pâte rouge et de pierre rouge sur un fond de lapis. Scènes de guerre et de paix (C. Leonard Woolley, *Antiq. Journal*, octobre 1928, p. 432, pl. 59 ; *Mus. Journal*, 1928, p. 224-226). — 3. Stèle calcaire ; char trainé par des lions (*Museum Journal*, 1927, p. 150).



2

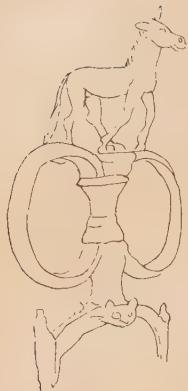


4



5

1, 3. Faces latérales des n° 1 et 2 de la page précédente (*Mus. Journ.*, 1928, p. 230). — 2. Table de jeu d'une tombe violée ; les cases, incrustées de coquille, sont encadrées d'argent (*Mus. Journ.*, 1928, p. 4). — 4. Diadème d'or (*ibid.*, 1927, p. 142). — 5. Table de jeu ; plaques de coquilles encadrées de lapis (*ibid.*, 1928, p. 20).



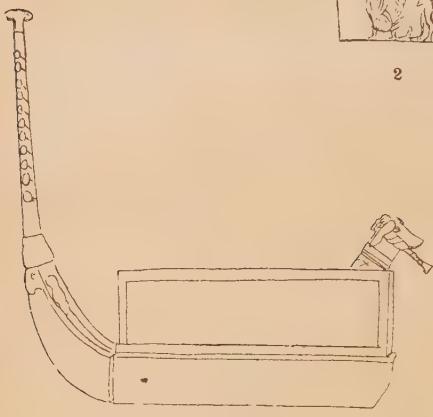
1



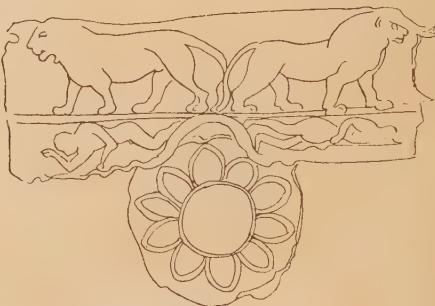
2



3



4



5

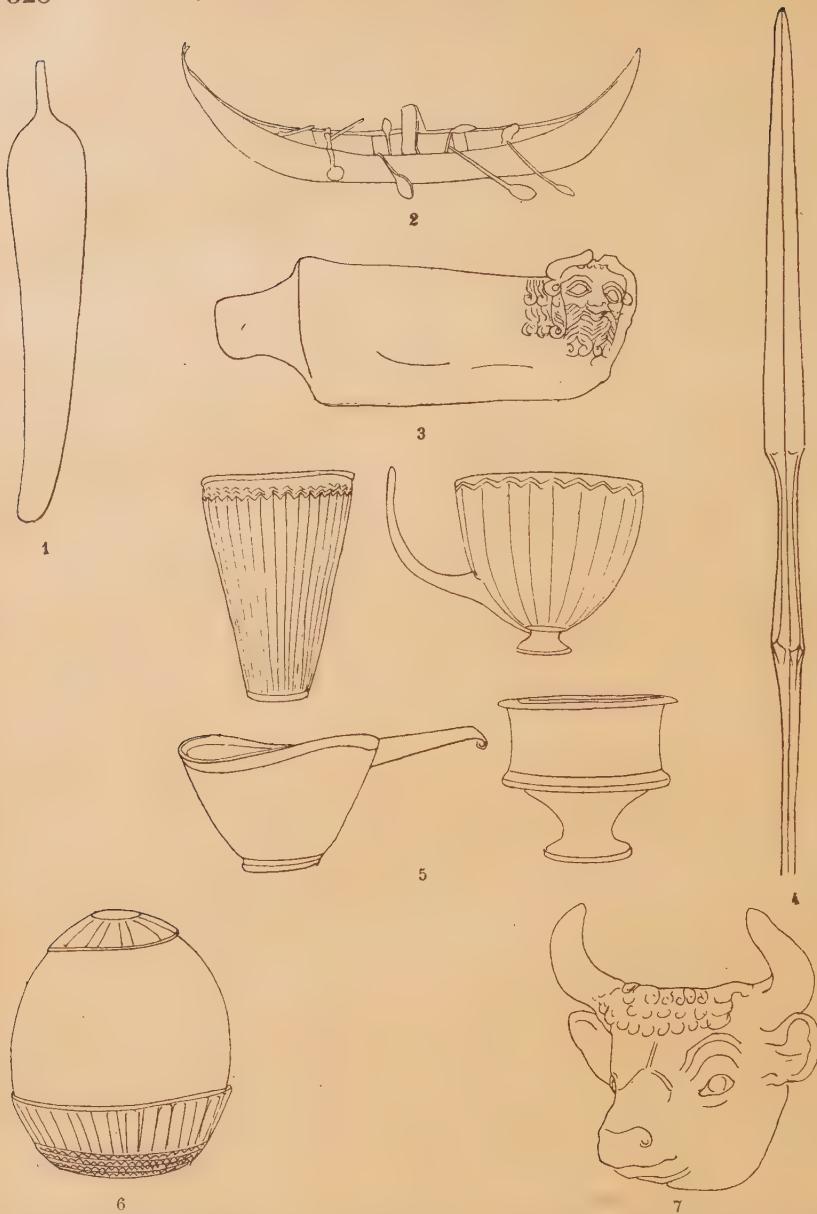


6

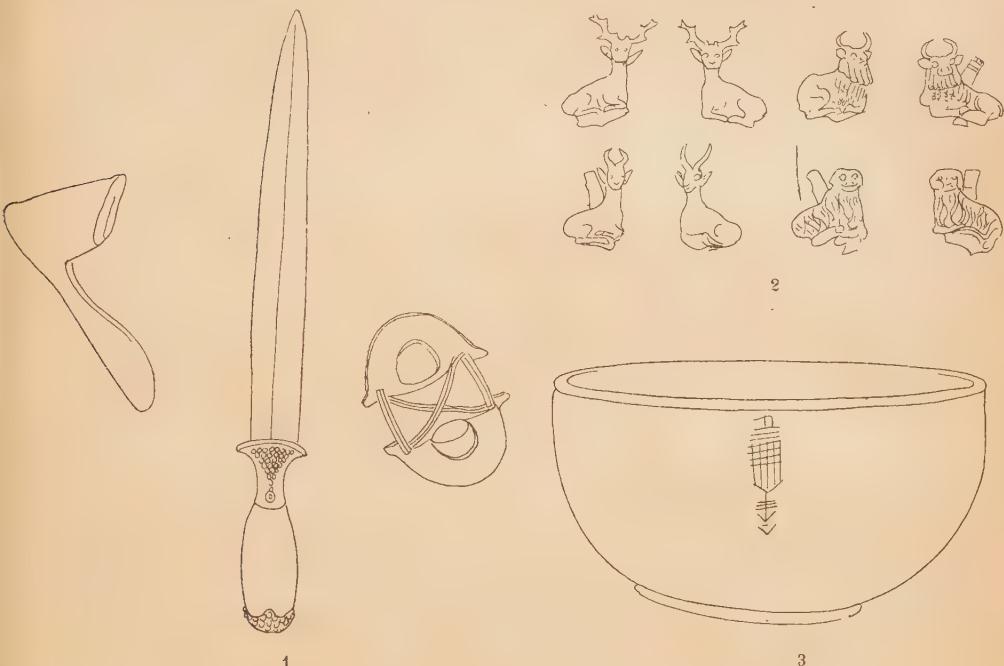
1. Voir p. 327, n° 7 (*Antiq. Journ.*, 1928, pl. 68). — 2. Plaque d'écailler à sujets tirés de la fable animale ; tombe du roi (*ibid.*, p. 429; *Mus. Journ.*, 1928, p. 233). — 3. Tête en or et lapis de taureau barbu ; tombe royale, peut-être ornement de la harpe (*ibid.*, p. 439; en couleurs, *Mus. Journ.*, 1928, p. 221). — 4. Restauration de la harpe de la reine (*Antiq. Journ.*, pl. 66). — 5. Décor d'un bouclier de cuivre (*ibid.*, p. 437). — 6. Coiffure restaurée de la reine (*ibid.*, pl. 80).



1, 2. Poignard d'or à poignée de lapis et fourreau filigrané, trouvé avant les tombes royales (*Mus. Journ.*, 1928, p. 8). — 3. Plaques gravées, coloriées rouge et noir; cadres de pierre rouge et de lapis (*ibid.*, 1927, p. 148). — 4. Poignard à poignée d'or; bagues d'or, épingle d'or à tête de lapis. Tombe du roi (*ibid.*, 1928, p. 12). — 5. Peigne d'or de la reine, analogue au Caucase (*ibid.*, 1928, p. 29). — 6. Perruque en or du roi (*ibid.*, frontispice du cahier de mars 1928). — 7. Ane en électrum, ornement du guide-rênes du char de la reine. Le pendent est un taureau (autre aspect, p. 326, 1). Le taureau a été publié *Mus. Journ.*, 1928, p. 243.

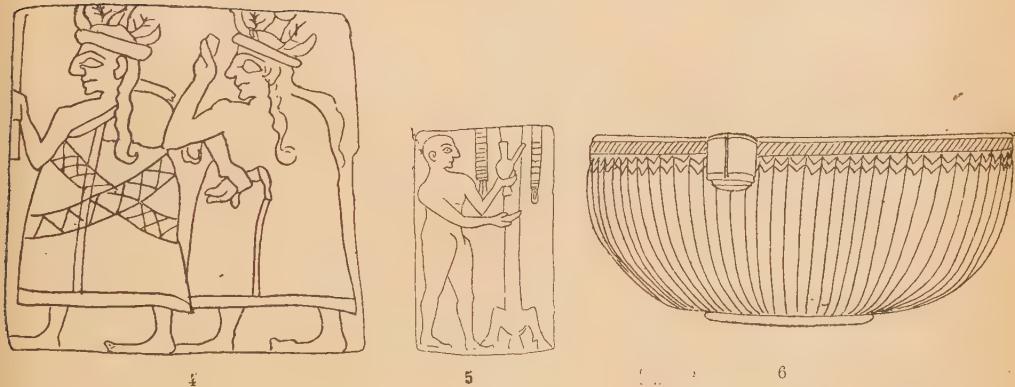


1. Couperet en or (*Mus. Journ.*, 1928, p. 15). — 2. Barque d'argent, d'une tombe violée (*ibid.*, 1928, p. 22). — 3. Lampe d'albâtre avec tête de taureau anthropoïde (*ibid.*, p. 31). — 4. Javelot d'or (*ibid.*, p. 144). — 5. Quatre vases d'or (*ibid.*, p. 18). — 6. Œuf d'autruche ; or, lapis et pierre rouge (*ibid.*, p. 33). — 7. Tête de taureau en cuivre (*ibid.*, p. 26).



1

3



4

5

6

1. Poignard à poignée d'argent ; hache double ; hache simple. Tombe du roi (*Mus. Journ.*, 1928, p. 14). — 2. Petits animaux en or qui décorent la robe de la reine (*ibid.*, p. 30). — 3. Vase d'or portant le nom du roi (*ibid.*, p. 13). — 4. Plaque gravée de coquille, très archaïque, de la terrasse d'Ur-Engur (*ibid.*, 1925, p. 40). — 5. Autre libation (*ibid.*, 1927, p. 150). — 6. Vase d'or de la tombe royale (*ibid.*, 1928, p. 9).

La plus ancienne civilisation ?

Le célèbre explorateur E. Herzfeld est venu dire au Congrès des Orientalistes à Oxford qu'il avait découvert, sur le haut plateau iranien, de la poterie peinte antérieure à Suse I. Il admet une relation entre les plateaux de l'Iran et ceux de la région hittite, dont il croit les monuments plus anciens qu'on ne l'admet d'ordinaire; c'est là que la sculpture en pierre aurait pris naissance, du moins en Asie. La nouvelle poterie peinte est décorée d'ornements exclusivement géométriques, mais dont il n'y a pas deux qui se ressemblent (*Times*, 3 septembre 1928, p. 17).

X.

L'origine de l'alphabet.

Au Congrès des Orientalistes à Oxford (*Times*, 30 août 1928), M. Alan Gardiner, l'égyptologue bien connu, a déclaré une fois de plus que les inscriptions du Sinaï, où il a déchiffré le mot *Ba'alat*, fournissaient la forme primitive de l'alphabet; il admet d'ailleurs que le mauvais état de ces stèles rend impossible un déchiffrement complet. A en juger par le résumé que j'ai sous les yeux, il n'y a là rien de bien nouveau.

S. R.

Les Hébreux en Palestine.

Au même Congrès, le professeur Albright a essayé de mettre la conquête hébraïque de la Palestine en accord avec l'archéologie. Les fouilles de Kirjath-Sepher et de Beth-Shemesh auraient prouvé que la conquête de Josué se place vers la fin de l'âge du bronze, peu après 1200; mais il y aurait des indices d'une occupation partielle par les Hébreux de la Palestine centrale, Hare Ephraim, environ trois siècles plus tôt (*Jewish Chronicle*, 31 août 1928).

X.

L'art paléolithique en Angleterre.

Jusqu'à présent on ne connaissait que la gravure de Robin Hood Cave, Creswell, découverte en 1875. Tout récemment, M. Armstrong, à Pin Hole Cave, Creswell, a découvert un os de renne, à 3 pieds et demi au-dessous du sol de la grotte, en compagnie de silex taillés aurignaciens et proto-solutréens, où est gravée une figure humaine dans l'attitude d'une danse rituelle (*Times*, 11 septembre 1928, p. 8). Attendons la photographie.

X.

Un nouveau bâton de commandement découvert en Angleterre.

La Grande-Bretagne n'avait encore donné qu'un seul de ces mystérieux objets; en voici un second, exhumé de la grotte de Cheddar dite *Gough's Cave*, où des travaux, exécutés pour élargir l'entrée, ont produit des résultats très curieux au point de vue de la stratigraphie, notamment deux fragments de crânes du type de Cro-Magnon et un très grand nombre d'outils en silex du type paléolithique supérieur. Il y avait beaucoup de prétenus *burins*, mais pas une gravure (*Times*, 6 août 1928).

X

Les découvertes préhistoriques du Tonkin.

Dans le *Temps* du 5 mars 1927, on a donné, d'après le fascicule XII de la grande publication du service géologique de l'Indochine, un aperçu des remarquables découvertes faites par une Française, docteur ès sciences, Mlle Colani, dans les grottes jusque-là inexplorées du Haut-Tonkin. Le problème de l'origine des Indonésiens se trouvait, grâce à cette intrépide travailleuse, en voie d'éclaircissement. Nous avons actuellement sous les yeux le mémoire grand in-folio illustré de nombreuses planches que Mlle Colani consacre à « l'âge de pierre dans la province de Hoa-Binh (Tonkin méridional) ». Il est, malgré son haut appareil scientifique, de l'intérêt le plus vif. On y apprend, en effet, ceci :

De nos jours, les provinces tonkinoises les plus peuplées sont celles du Delta du fleuve Rouge, puis celles de la périphérie du Delta; par contre, la haute région, souvent inhospitale, est peu habitée. Aux temps préhistoriques régnait une répartition analogue, avec cette différence que le triangle deltaïque devait être un golfe; des ondulations, terrain propice à la chasse et à la recherche des plantes comestibles, le séparaient du Bac-Son, dont les grottes, favorables à l'habitation, ont été étudiées dans les mémoires précédents de M. Mansuy et Mlle Colani.

La région d'Hoa-Binh est moins accueillante; les Annamites la craignent comme très insalubre; parsemée de mares, une brousse souvent impénétrable la couvre et donne asile à quantité de tigres et d'ennemis plus petits, les sangsues; cela devait être vrai déjà aux temps des hommes des cavernes.

Pourtant les cavités rupestres du Hoa-Binh remplissent les conditions requises pour un bon logement préhistorique : roches éruptives dans le voisinage pouvant donner des outils, et cours d'eau à proximité. A l'encontre des Chelléens d'Occident qui construisaient, croit-on, des cabanes, ces hommes demeuraient toujours dans des abris sous roche, des grottes ou même des cavernes; mais peu de ces dernières, dans ces contrées insalubres, ont pu abriter longtemps des Hominiens.

Fait curieux, les grottes, où les Annamites n'entrent qu'en tremblant à cause des génies redoutables qui les hantent, ne renferment presque jamais de débris préhistoriques. Les êtres surnaturels sont en vérité de grands courants d'air froids qui vous glacent après l'atmosphère extérieure surchauffée. On souffrait déjà de la crise des logements; dans les locaux habitables, l'entassement humain devait être fort grand et très malodorant, car ces gens avaient comme tapis les détritus de leurs repas dont les substances minérales sont parvenues jusqu'à nous : quantités énormes de coquilles de *Melania* et os de quadrupèdes. Quelle hygiène! On ne vivait pas vieux alors, semble-t-il, ainsi qu'en témoignent les crânes exhumés. Les *Melania* sont des mollusques gastropodes à coquille conique, turriculée (comme disent les coquichyliologues), que l'on trouve encore par milliers dans les arroyos. Particularité remarquable, les espèces des quadrupèdes mangés par les troglodytes existent toujours dans la contrée; les types humains de ce temps-là ont seuls disparu.

Les hommes des cavernes aimaient les massifs calcaires bordant les vallées. La grotte de Sao-Dong domine de quelques mètres un marécage très fiévreux; les Annamites qui accompagnaient Mlle Colani, tombant tous malades, avaient dressé dans la grotte un autel et fait au génie un grand

sacrifice de riz et de poulets pour hâter leur guérison. Pourtant cette habitation rocheuse renfermait plus de 400 mètres cubes de débris de cuisine préhistoriques mêlés à environ mille instruments travaillés; de nombreuses vies humaines se sont écoulées sous ces voûtes décorées de gigantesques et capricieuses stalactites, parfois merveilleusement belles. Dans la partie obscure, aucun vestige archéologique; ces ouvriers si ignorants demeuraient à l'entrée baignée de lumière; ils y ont laissé leurs haches cassées, leurs percuteurs; jamais, dirait-on, ils ne se sont établis pour travailler dans le mystérieux domaine des ténèbres.

Ces primitifs préféraient les grottes d'où la vue s'étend au loin: un horizon étendu permettait à l'œil exercé des chasseurs d'épier leurs proies. A part ce sentiment problématique du pittoresque, les fouilles ne révèlent aucune aspiration artistique. Deux pierres, parmi des milliers, sont un peu décorées: elles portent au bord des groupes de petites lignes parallèles. A quelle préoccupation humaine se rapportent-elles? Impossible de le savoir; si l'on en trouvait de semblables chez les sauvages actuels, on pourrait, après en avoir compris le sens, faire un rapprochement.

Les femmes, comme les hommes, ignoraient les objets de parure; pas de coquillage-pendentif, pas d'anneau, rien qu'une canine de carnivore percée d'un trou.

Dans les instruments hoabinhiens, Mlle Colani a eu la chance de trouver, entre autres, du paléolithique (âge de la pierre taillée) sans mélange aucun de polissage; ce qui, à notre connaissance, n'avait pas encore été signalé au sud-est de l'Asie. Cette culture se rapproche des plus archaïques de l'Europe occidentale et centrale par la grossièreté extrême des instruments massifs (elle tient en partie à la nature des roches) et l'absence de tout ce qui n'est pas indispensable à la vie matérielle; mais un synchronisme est peu probable: « Ressemblance ne veut pas dire synchronisme ou descendance. Sur certains points d'un continent, l'âge de la pierre paraît remonter dans le passé aussi loin qu'en Europe; sur d'autres points du même continent, cet âge s'est continué jusqu'à nos jours ¹. »

Les troglodytes les plus anciens étaient de piétres ouvriers; ils ramassaient dans les cours d'eau, pendant la saison sèche, des galets roulés, durs, ou roches, éruptives; il n'y a pas d'outils en silex; quelques coups frappés en haut ou de côté transformaient la pierre en percuteur ou en grattoir. Peu à peu ce travail s'est perfectionné; les formes des outils deviennent plus variées pour servir à des industries diverses, évanouies sans laisser de traces, comme la préparation des peaux. Aux grossiers percuteurs ont succédé des pièces au galbe plus harmonieux; souvent symétriques longitudinalement, les instruments se rapetissent et sont ingénieusement retouchés, car les hommes ne se hornent plus à tailler, ils savent retoucher. Un véritable atelier devait être installé dans la grotte de Lang-Vo.

Les premiers instruments en os, dans les stations hoabinhiennes, sont surtout les haches et les spatules. La facture en est bien inférieure à celle du solutréen d'Europe. Même les aiguilles en os du paléolithique d'Europe et de Ceylan semblent ignorées des Hoabinhiens.

Quand le sol n'est pas remanié, les objets travaillés gisent toujours dans le

¹ F. BOULE, *les Hommes fossiles*, 1^{re} édition, p. 353.

même ordre : les plus grossiers sont enfouis profondément ; les mieux façonnés se trouvent au voisinage de la surface. Entre ces extrêmes, on voit, dans les lits moyens, des formes intermédiaires ; l'évolution s'est donc effectuée graduellement et sur place ; cela ne signifie pas que les mêmes peuplades, sans mélange d'éléments étrangers, aient habité durant des siècles les mêmes cavernes. Des mouvements divers ont dû se produire : infiltration graduelle, invasion brusque, exodes, etc.

L'industrie lithique hoabinhienne renferme des types d'objets qui lui sont propres, des types du Bac-Son, des types du paléolithique de Ceylan et enfin des types européens.

Chez ces pauvres troglodytes, une grande invention, le polissage, fit son apparition ; ailleurs elle transforma la technique des outils : polis, ils sont beaucoup plus coupants que simplement taillés. Ici ce perfectionnement ne semble pas avoir été apprécié à sa valeur et n'a eu qu'un faible développement ; le tranchant des haches seul est poli. Et même, à l'encontre des Bacsoniens, les Hoabinhiens, encore trop rustres et trop routiniers, ont laissé presque s'évanouir cette lueur pratique de civilisation.

De curieuses pierres à cupules, dont jusqu'à ce jour l'on n'a signalé nulle part de semblables à notre connaissance, ont été trouvées par Mlle Colani dans ces gisements ; ce sont de grands galets gréseux ornés sur une ou sur les deux faces de petites cupules en dispositions variées, mais régulières. A quoi servaient-elles ? Nous ne savons.

Les dépôts préhistoriques hoabinhiens sont très anciens ; dans la grotte de Lang-Gao avaient été inhumés les restes d'une vingtaine d'humains ; ils gisaient au milieu des débris de cuisine avec quelques instruments en pierre taillée et trois ou quatre haches polies au tranchant. D'après les observations faites sur le terrain, ils avaient été enterrés suivant quelque rite que nous supposons comme il suit : on attendait que le cadavre fût réduit à peu près à l'état de squelette ; puis la tête et les membres étaient transportés dans la grotte funéraire ; plaçant le crâne debout, parfois un côté appuyé contre une grosse pierre, on disposait aux alentours les os longs. Ces crânes ont des affinités indonésiennes et mélanésiennes ; ce sont les mêmes hommes qu'à Lang-Cuom¹ ; leurs cultures sont analogues, celle de Lang-Gao est plus fruste. L'absence du type mongoloïde et la présence de types papous reculent ces temps préhistoriques.

En résumé, le résultat le plus important de ces recherches est l'aperçu de géographie préhistorique tonkinoise figuré sur une carte. On voit les restes de deux civilisations :

1^o Celle des Hoabinhio-Bacsoniens, représentée par les tailleurs du Hoa-Binh et les tailleurs-polisseurs du Bac-Son, a été rencontrée jusqu'ici seulement au voisinage du Delta ; ces hommes se sont fixés dans la région, des générations s'y sont succédé ; MM. Evans et Van Stein Callenfels ont retrouvé cette culture à Pinang (presqu'île de Malacca) et à Java. C'est donc une grande et importante civilisation ignorée auparavant qui nous a été révélée par les travaux de Mlle Colani et précédemment par ceux de M. Mansuy.

2^o Celle des néolithiques. On en voit quelques traces dans les régions plus excentriques du Tonkin ; rien ne prouve qu'ils aient eu là des établissements

1. *Mémoire du service géologique de l'Indochine*, vol. XII, fasc. 3.

de longue durée. Mlle Colani les a trouvés en place dans trois grottes, chacune dans une province différente et voisine des frontières du Tonkin. L'outil caractéristique des néolithiques de l'Asie sud-orientale est la hache à tenon d'emmanchement. M. Heine-Geldern a figuré un schéma de sa vaste aire d'extension; on l'aurait signalée des rives du Gange à Formose, du sud de l'Himalaya à la presqu'île de Malacca.

La culture la plus primitive de ces deux civilisations se rencontre au fond de la province de Hoa-Binh; la culture la plus avancée à Ban-Mon, dans la province de Son-La.

En 1923, on écrivait dans un ouvrage minutieusement documenté : « Comme outillage lithique, nous n'avons rien trouvé hors des haches taillées ou polies. Mais il faut remarquer qu'ailleurs, en Indochine, on ne trouve guère autre chose, même en tenant compte des sélections possibles dans les récoltes », etc. L'énorme quantité de matériaux préhistoriques recueillis depuis par Mlle Colani donne un démenti à cette savante assertion. M. Mansuy et Mlle Colani ont parcouru, en préhistoire, un chemin immense en peu de temps. Il n'est qu'une ombre à ce tableau. Mlle Colani a été atteinte en plein travail par la mise à la retraite réglementaire, sans pouvoir achever son programme de recherches. Il faut espérer que l'administration indochinoise, tenant compte des services rendus et à rendre à la science française, trouvera le moyen de conclure avec elle, comme elle le fit avec d'autres, un nouveau contrat. La préhistoire indochinoise a besoin de ses premiers et meilleurs ouvriers.

X.

(*Le Temps*, 31 juillet 1927.)

L'île d'Anglesey.

Au lieu dit Bryn Celli Ddu, dans cette île, on a trouvé une grande pierre décorée de spirales, tout à fait semblables à celles de New Grange en Irlande: ainsi se révèle l'influence de l'Irlande sur le pays de Galles pendant la première moitié du deuxième millénaire avant J.-C. (*Times*, 9 octobre 1928).

X.

L'oasis d'Ammon.

D'intéressantes photographies, entre autres d'inscriptions libyques rupestres, d'une inscription grecque, etc., prises dans l'oasis d'Ammon par la mission américaine de M. de Prorok, ont été publiées dans l'*Illustration* du 18 août 1928 (voir les communications de M. Bovier-Lapierre à l'Institut d'Égypte, février et avril 1928). L'auteur anonyme de l'article (ce n'est pas Prorok) s'imagine qu'Hérodote nous a renseignés sur Alexandre le Grand (p. 172) et termine par une comparaison ridicule entre les recherches américaines et celles de Gaozel :

« Aussi ne peut-on s'empêcher de comparer, avec quelque surprise et quelque regret, la façon différente dont les recherches scientifiques ont été menées dans le désert africain et à Gaozel. Ici, ce fut l'improvisation, le désordre, la confusion, l'absence de contrôle, la pénurie dérisoire des moyens. Là-bas, rien n'a été négligé pour parvenir au maximum des résultats, etc. »

On ne pourra juger la mission américaine que le jour où elle aura publié ses découvertes sous une forme définitive. Mais, connaissant avec exactitude la manière irréprochable dont ont été conduites les fouilles de Glozel, je ne puis qu'opposer un démenti énergique aux assertions de l'auteur de cet article.

S. R.

La nécropole de Dendra (Mideia).

On sait qu'une expédition suédoise a découvert à Dendra, au pied de Mideia, une tombe royale, analogue au *trésor d'Atréa*, qui a fourni un véritable trésor, comparable à ceux de Mycènes et de Vaphio. Les objets les plus importants sont la coupe en or du roi, ornée de poulpes, celle de la reine, ornée de têtes de taureaux, le collier de la princesse, des sceaux et gemmes, etc. A ces trouvailles est venue s'ajouter, en 1927, celle d'un cénotaphe où l'on a recueilli des objets de culte, des bois sculptés, des perles. Tout cela a été mis à la portée du grand public dans une brochure richement illustrée¹.

X.

Les Gaulois dans l'art.

M. R. Paribeni a publié, dans les *Notizie degli Scavi di Antichità* (6^e série, t. I, 1925, p. 244-249 et pl. XIII), la description d'un sarcophage découvert à Tivoli, en bordure de la voie qui conduit à Tibur. Le monument est orné de



reliefs qui appartiennent à l'importante série des représentations de batailles entre Gaulois et guerriers gréco-italiques. Il peut être daté de la deuxième moitié du second siècle après J.-C.

1. A. W. PERSSON, *Kungagraven i Dendra*, Stockholm, Bonnier, 1928. Cf. *Times Lit. Suppl.*, 1928, p. 593.

La scène figurée sur la face antérieure est encadrée par deux Victoires, soutenant l'une un trophée, l'autre un rameau fleuri, et foulant aux pieds un Barbare agenouillé, les mains liées derrière le dos. L'ensemble de la composition offre le spectacle d'une bataille où les Gaulois ont le dessous et fait assister aux divers épisodes du combat : à gauche, un Gaulois, vu de dos, tombe de son cheval et le guerrier qui l'a abattu s'apprête à l'achever d'un coup de lance. Le groupe suivant montre un Romain dont le cheval se cabre sur un monceau de cadavres et un Gaulois blessé qui se suicide en se poignardant. De la partie centrale du relief, il ne subsiste plus que le haut du corps d'un



cavalier gréco-italique et les jambes d'un Barbare qui tombe de son cheval expirant. La scène se termine par l'exécution d'un Gaulois égorgé par son adversaire et par une grande figure de Barbare qui s'élance dans la mêlée.

Ces divers épisodes sont bien connus et sont reproduits sur les sarcophages de la vigne Amendola, de la villa Pamphili, de la collection Ludovisi et du palais Giustiniani. Ce qui fait l'intérêt de la découverte de Tivoli, c'est l'apparition d'un motif nouveau à l'angle droit de la composition, celui du Gaulois qui accourt au secours de ses compagnons. La figure de ce guerrier est traitée avec vigueur et montre un Gaulois à la chevelure hirsute, le visage barré d'une grosse moustache, nu à l'exception d'une draperie attachée sous le cou, qui entre au combat, sortant son épée du fourreau suspendu à un baudrier et se protégeant la tête de son bouclier. Cette nouvelle représentation de Gaulois que l'on rencontre pour la première fois sur le sarcophage de Tivoli conserve très certainement le souvenir d'une œuvre originale disparue, hellénistique, peut-être pergaménienne.

R. LANTIER.

A Baalbeck.

Sous ce titre : « Il faut sauver Baalbeck », M. Henry Bordeaux a publié, dans l'*Illustration* du 15 septembre 1928, un éloquent article, très bien illustré, concluant à la nécessité de faire d'urgence, à Baalbeck, ce que Legrain a si bien fait à Karnak. Consolider, non pas restaurer. S'il est vrai qu'un demi-million suffirait pour cela, il faut le prendre d'urgence sur les droits d'entrée de nos monuments nationaux.

S. R

La « basilique » de la Porta Maggiore.

Une monographie complète de ce curieux monument du début de l'Empire a été publiée par M. Bendinelli (*Monum. antichi*, t. XXXI, 1926-1927, col. 601-860, avec 54 figures et 43 planches). M. Merlin l'a brièvement analysée dans le *Journal des Savants* (1928, p. 299). L'auteur y voit l'hypogée funéraire d'une riche famille patricienne, où il y avait de grandes urnes cinéraires sur des piédestaux (disparus). Il n'y a aucune raison, suivant lui, de faire intervenir les cultes mystérieux auxquels Statilius Taurus, suivant Tacite, dut sa disgrâce; la présence des os d'un chien et d'un porcelet, accidentellement tombés par un trou de la voûte, n'autorise pas l'hypothèse de sacrifices. Les sujets figurés sont de ceux qui se retrouvent sur maints tombeaux, à Rome et au dehors; donc, ce n'a pas été un lieu de culte. Le mémoire de M. Bendinelli ne manquera pas de soulever la contradiction.

X.

Pour l'histoire de Pompéi.

Chez V. Degrange, 28, sur Serpente, à Paris, a passé en vente un manuscrit d'Alexandre Dumas père que le catalogue résume comme il suit. C'est une pièce à joindre à l'historique des fouilles :

Article intitulé *Pompeia*. Vive critique du gouvernement des Bourbons de Naples, qui ne paie pas les ouvriers employés aux fouilles de Pompeia, malgré la dotation de huit mille ducats qui lui fut attribuée à cet effet. ... « Il y a donc aujourd'hui, sur les biens personnels de François II, un rappel de sept ans, c'est-à-dire de 56.000 ducats, à faire, le Roi de Naples ayant pendant sept ans touché et détourné de leur destination des fonds qui ne lui étaient pas attribués. Sur notre demande, le 17 ou 18 septembre, le dictateur Garibaldi décréta que cinq mille piastres seraient allouées à titre de libéralité aux fouilles de Pompée... Maintenant, ce n'est pas tout. Ecoutez une chose qui n'est pas à croire. Depuis deux mois, les employés de Pompeia ne sont point payés, etc. »

X.

Le trésor d'argenterie de Marengo.

On a découvert dans un champ un trésor datant du II^e ou du III^e siècle; comprenant : 1^o le buste en argent, haut de 50 centimètres environ, d'un homme barbu, peut-être Septime-Sévère; 2^o une plaque de harnachement; 3^o deux bandes, l'une ornée de figures, l'autre d'épis de blé. Les figures de la première sont, de gauche à droite, Minerve, Jupiter, Junon, Neptune, Diane, Mars, Mercure, Vénus, les Dioscures, les trois Grâces. Les deux bandes ont fait partie du décor d'un char (*Times*, 1^{er} septembre 1928, p. 15).

Le temple de Nodens.

A l'endroit où fut exhumée, en 1805, une inscription donnant le nom du dieu celtique Nodens, assimilé à Esculape (Lydney Park, Gloucestershire), des fouilles nouvelles ont rendu à la lumière, outre un grand nombre de monnaies du IV^e siècle, les fondations d'un temple qui fut du moins réparé à cette époque et peut-être converti en basilique chrétienne ¹.

X.

Une dédicace à Trajan.

Sur les rives de l'Usk près de Newport, sur l'emplacement de la forteresse romaine de Caerlan, des fouilles ont rendu au jour une grande stèle de marbre portant une dédicace à Trajan, consul III, par la deuxième légion (100 ap. J.-C.). La même exploration a donné un tuyau de plomb long de 33 pieds qui est le plus grand que l'on connaisse (*Times*, 31 août 1928).

X.

Le Josèphe slave.

Au Congrès d'Oxford, l'Américain Zeitlin est venu dire de nouveau : 1^o que le passage sur Jésus dans notre Josèphe était une interpolation due à Eusèbe (vieille erreur); 2^o que le passage du Josèphe slave sur Jésus dérive de l'interpolation d'Eusèbe, complétée, à l'époque byzantine, par des éléments tirés d'Hégésippe et des Pères (absurdité). Là-dessus M. Gaster a dit qu'il avait découvert une ancienne version du Josèphe en roumain qui se rapproche beaucoup du texte slave, ce qui ne laisse pas d'être important. La question a été exposée dans son ensemble par M. Eisler dans le tome I du compte rendu du Congrès tenu en l'honneur de M. Loisy; ce résumé a été traduit en anglais dans *The Quest*.

S. R.

Le mot « religio ».

On sait qu'il y avait jusqu'à présent deux explications de ce mot : 1^o de *religare*; la religion établit un lien entre l'homme et la divinité; 2^o de *relegere*; la religion est un ensemble de rites minutieux et réitérés (par opposition à *neglegere*). Une troisième explication vient d'être proposée par le professeur Westermarck, au cours de sa *Frazer lecture* en septembre 1928 : la religion serait l'ensemble des liens par lesquels les hommes prétendent assujettir les dieux à leurs intérêts. Cette hypothèse se fonde sur des observations faites par l'auteur au Maroc; si les Arabes attachent des loques à des objets en rapport avec un saint enterré, c'est, à en juger par les paroles de leur rituel, afin que le saint soit immobilisé (*religatus*) jusqu'à ce qu'il ait rendu les services qu'on lui demande. Je continue à préférer, comme le faisait Bréal, la seconde interprétation.

S. R.

1. *The Times*, 21 septembre 1928, avec une vue aérienne des fondations du temple et de son pavé de mosaïque, p. 18.

Les prétendus égyptianismes de l'Exode.

Les orientalistes ont entendu avec surprise, au Congrès d'Oxford, une communication de M. Yahuda, jadis professeur de langues sémitiques à l'Université de Madrid. Pour prouver l'authenticité mosaïque du Pentateuque et la faillite de la critique biblique, il dit (c'est le résumé donné par lui-même, *Jewish Chronicle*, 14 septembre 1928, p. 25) : « Je me suis tourné vers l'égyptien, et, dès que j'eus pénétré les mystères des hiéroglyphes, je me trouvai dans un monde nouveau qui me révéla les secrets des problèmes linguistiques et littéraires du Pentateuque, livre né dans un milieu hébreo-égyptien, à l'époque égyptienne d'Israël... Là où Joseph et Pharaon paraissent dans l'*Exode*, on dirait une traduction littérale de l'égyptien. Dans un seul verset (II, 1) il n'y a pas moins de quatre mots égyptiens, *tebah, gomeh, soof et yeor*. »

On m'assure que les égyptologues présents au Congrès n'ont même pas pris la peine de répondre. Ils ont eu tort, car l'erreur est contagieuse.

S. R.

L'Institut archéologique russe.

La *Correspondance d'Orient* (août 1928, p. 84) annonce que le Gouvernement d'Angora va restituer au Gouvernement soviétique les biens de l'Institut archéologique russe de Constantinople, saisis pendant la guerre (40.000 volumes, de nombreux manuscrits et un Musée d'antiquités byzantines).

X.

Mélanges Tolstoï.

Le 14 décembre 1927 était le vingt-cinquième anniversaire du premier mémoire de M. Ivan Ivanovitch Tolstoï, professeur de grec à l'Université de Leningrad. A cette occasion, ses élèves et amis lui ont dédié, sous le titre grec d'*Aspasmos*, un volume de Mélanges (publ. par l'Acad. de Leningrad, 1928; in-8, 59 pages, avec portrait). La dureté des temps a obligé les auteurs de faire court; pour une fois, bénissons la dureté des temps. Après une dédicace en vers grecs politiques, nous trouvons les mémoires suivants : Boldirer, *Aisios plous* (Charon); Dovatour, *Notes sur Hérodote*; Jegounov, *Sur Tatius et Héliodore*; Gebelev, *Juifs et Lacédémoniens*; Kagarov, *Sur la signification du mot Mydros*; Louria, *Protagoras et Démocrite mathématiciens*; Maléine, *Mss des satiriques romains à l'Ermitage*; Borowski, *Spicilegium Servianum* (ms du XI^e siècle à la Bibl. de Leningrad, autrefois Galitzin); Jernstedt, *Sur les mots homériques résonantes et rexénor*; Trotzky, *Notes critiques sur le V^e livre de Columelle*; Schmidt (R. V.), *Sur Fab. Aesop. 102*; Ehrlich, *Sur une inscr. d'Olbie* (Latyshev, I, 176). — Sauf erreur, le professeur Tolstoï, fils de notre savant ami qui collabora avec Kondakov, est actuellement le seul maître de philologie grecque dans une université russe; mais il a formé de nombreux élèves et créé à Leningrad un cercle pour l'étude de la littérature grecque, dont les réunions ont lieu deux fois par mois. Ce n'est pas un mince honneur d'assurer ainsi la survie des traditions de l'hellénisme.

S. R.

Vente d'œuvres d'art par les Soviets.

Au mois d'octobre 1928 on a publié à Berlin (Lepke) un catalogue illustré d'œuvres d'art mises en vente par le Gouvernement de l'U. R. S. S. et provenant, soit des anciennes collections impériales, soit des collections « nationalisées ». Parmi les 447 objets, il y avait des meubles français de grande valeur, des tapisseries, des sculptures (Lemoine, Houdon), des tableaux (Cima da Conegliano, Ambr. Benson, Hubert Robert, Greuze, Nic. Maes, etc.) M. Aug. Gauvain, dans les *Débats* du 13 octobre 1928, a contesté le droit du Gouvernement russe de vendre à l'étranger des objets dont beaucoup proviennent de confiscations arbitraires ; je cite textuellement :

L'introduction au catalogue prétend rassurer les Russes et les étrangers. L'auteur du boniment allègue que les trésors artistiques des musées ont tellement augmenté à la suite de la confiscation des collections particulières qu'on ne sait plus où les mettre et que la vente actuelle est une simple opération de dégorgement. En somme les Soviets demandent aux amateurs étrangers de sanctionner leurs déprédatations. Nous voulons espérer qu'il ne se trouvera ni un musée, ni un amateur étranger pour se présenter aux enchères — si vraiment elles ont lieu.

La vente a eu lieu, en effet, mais sans grand succès ; on a dû en retirer d'abord les objets provenant de collections privées sur lesquels les anciens possesseurs ont mis opposition (voir, pour le détail, *Times*, 29 octobre et 7 novembre 1928; *Matin*, 4 novembre, protestation de savants français contre la vente). Mais les tribunaux, tant en Allemagne qu'en Angleterre (procès de la comtesse Paley), se sont déclarés impuissants devant le « fait du prince ». Tout a été vendu.

S. R.

La question du grec moderne.

Sous ce titre « Un pays qui ne veut pas de sa langue », M. J. Psichari, dans le *Mercure* du 1^{er} octobre 1928 (p. 63-121), a résumé les arguments qu'il oppose depuis tant d'années aux partisans du grec épuré qui n'est pas une langue, alors que le peuple grec a la sienne qui est le produit de l'histoire. Ceux qu'intéresse ce grave problème le trouveront résumé ici avec force, sinon avec sobriété. Reste à savoir s'il existe aujourd'hui un seul pays qui écrive sa langue comme la majorité la parle ; la *diglossie* est, heureusement ou non, un fait général¹.

S. R.

1. Ce qu'allègue l'auteur pour nier « la diglossie française actuelle » (p. 77) ne me semble pas convaincant ; c'est affaire de degré, non d'espèce. Mais qui voudra que l'on écrive, ou même qu'on dise en bonne compagnie : *Kèkcéqtudi* ?

BIBLIOGRAPHIE

Hermann Wirth. *Der Aufgang der Menschheit.* Iéna, Diederichs, 1928; gr. in-8, 632 pages, avec 68 figures et 11 planches. — On ne peut qu'éprouver un certain sentiment de respect en présence d'un si grand ouvrage, témoignant de lectures étendues, de réflexions prolongées, d'une ingéniosité toujours en éveil et presque fiévreuse. L'auteur a reconnu (après Piëtte, R. Severo, Wilke, etc.) l'existence d'une écriture linéaire dès l'époque magdalénienne et les affinités de cette écriture avec celles de l'Europe du Nord, de l'Ibérie et de la Libye¹. Mais là où il aborde le terrain glissant du symbolisme et, pis encore, celui de l'astronomie, il me semble marcher dans une région de rêves où pas un archéologue sérieux ne voudra le suivre. C'est souvent de l'extravagance pure, avec une méconnaissance complète des principes de toute méthode philologique ou historique. Mais laissons parler un moment M. Wirth lui-même : « Nous apprenons magique ce qui, survivance de religions plus anciennes, est inintelligible pour nous dans les vieux cultes. La mentalité des civilisations dites primitives nous est inconnue. Personne n'a pu prouver que l'âge de la pierre ait ignoré l'écriture. Ici on veut montrer que dans les écritures très anciennes du sud-ouest européen nous possédons l'ancêtre de tous les systèmes d'écriture du bassin de la Méditerranée. Pour deux de ces monuments, trouvés à la Madeleine et à Gourdan, nous établissons (!) qu'il s'agit de fragments de la « série sacrée » d'un alphabet qui, à cette époque, conservait sa signification première de calendrier, indiquant la suite des signes des mois d'une année solaire nord-atlantique. La suite de notre étude démontre que la grande époque créatrice de l'histoire de l'écriture, la nouvelle rédaction, au cours de vingt siècles, de la « série sacrée », en rapport avec l'avance du soleil dans un nouveau signe hivernal, s'interrompt avec l'ancien âge de la pierre du sud-ouest européen atlantique et de l'Afrique du Nord; alors paraît la décadence et l'ossification de cette écriture atlantique en Orient. S'il en est ainsi, la division ordinaire de l'histoire de la civilisation en historique et en préhistorique n'est plus tenable; il faut que la limite des temps historiques soit reportée au madgalénien, c'est-à-dire au moins de dix mille ans. »

Suivre M. Wirth dans tous ses développements est impossible²; son style, effroyablement compliqué, ne vient pas au secours du lecteur. Au point de vue linguistique, il fourmille de témérités³ et son symbolisme, appliqué à

1. La longue note sur les découvertes de Glozel n'est qu'un mélange d'ignorance et d'erreur (p. 587).

2. Une de ses idées favorites est l'origine circumpolaire de l'humanité (voir Quatrefages et Saporta); plus ancienne dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien. Bien entendu, l'Atlantide joue un grand rôle.

3. Ainsi *tan*, bouleau au Dacota, serait le même mot que l'allemand *Tanne*. « La signification primitive est l'arbre qui baisse ses bras, etc. » De parcellles énormités ne se comptent pas.

tous les signes d'écriture et beaucoup d'autres, a des allures souvent effarantes. A certains moments on laisse tomber le livre et l'on envoie l'auteur à Bedlam. Mais celui qui aura la courage de poursuivre sa lecture et l'intelligence nécessaire pour séparer le bon grain de l'ivraie, ne se sera pas fatigué en vain. Les figures sont nombreuses et suggèrent d'utiles comparaisons¹.

S. R.

Luis Thayer Ojeda. *Ensaya de Cronología mitológica*. Valparaiso, 1928; gr. in-8, 318 pages, avec 11 cartes. — Fruit de longues réflexions et de nombreuses lectures — entre autres de vieux livres périmés — celui-ci cherche à établir les thèses suivantes, qui sont autant d'intitulés de chapitres : 1^o Les temps héroïques de la Grèce correspondent à une époque antérieure à Ménès; 2^o Les rois de la dynastie divine d'Égypte sont identiques aux dieux grecs et romains; 3^o Les dieux grecs et romains ont apparu successivement à la période mythologique; 4^o Les dieux gréco-romains et les dieux égyptiens correspondent aux rois mythiques de la Chaldée et aux patriarches de la Bible; 5^o Les diverses mythologies procèdent d'une source commune et contiennent l'histoire des peuples les plus anciens... Arrêtons-nous ici; on voit l'esprit de l'ouvrage. Je suis effrayé des hardiesse de l'auteur et de ses étymologies. Voici un spécimen (p. 121) :

La Nuit, suivant l'auteur grec Aristophane, produisit un germe d'où le Temps fit naître Eros. Nous voyons en Eros la race nègre aux cheveux crépus, qui se transformèrent en cheveux blancs ou roux, grâce aux conditions climatériques du nord de la Sicile. Ainsi se comprend qu'Eros uni à Chaos ait engendré Himeros, peut-être personnification des Cimmériens.

S. R.

L. Coutil. *Poignards, rapières et épées de l'âge du bronze*. Le Mans, Monnoyer, 1928 (extr. de *l'Homme préhistorique*, 1926-1928); in-8, 99 pages, avec 33 planches. — Comme chaque planche reproduit un grand nombre de figures (jusqu'à 36), nous avons là une illustration d'une extraordinaire richesse, chaque dessin, œuvre (à peu d'exceptions près) de l'auteur étant accompagné d'une légende. Le classement adopté est celui de Déchelette. Le texte n'est pas exempt de confusion, ce qui s'explique en partie par la longue durée de la publication dans un périodique. Il y a malheureusement un grand nombre d'erreurs dans la transcription des noms géographiques, et, en général, des noms propres. Quelques-uns font sourire, par exemple p. 69 : « Tumulus de Leichenbrand », ce qui signifie tumulus à incinération². Mais, comme recueil graphique, cette brochure, fruit d'un labeur acharné, est désormais indispensable aux travailleurs.

S. R.

R. Doranlo. *L'âge du bronze en Normandie*. Caen, Olivier, 1928; in-8, 43 pages (extr. de *Normannia*). — Je pourrais contester plus d'une proposition dans cet intéressant mémoire, qui fait souvent trop de cas d'opinions pé-

1. On promet un second volume et un atlas de 5.000 figures, dont quelques feuilles sont jointes par avance au volume que nous annonçons.

2. De même, p. 51, 17 : « Leichenbestattung près Moritenberg »; p. 41, 18 : « Larnaka dans l'Ilissus près d'Athènes » (*Larnaka est en Chypre*).

rimées ou négligeables; mais j'adhère bien volontiers aux deux propositions que voici, où il semble que l'auteur ait nettement formulé le résultat de ses études: « L'activité, l'ingéniosité des fondeurs de l'âge du bronze s'est manifestée avec des caractères spéciaux dans chaque région du monde antique... A l'âge du bronze, à côté des îles de la mer Égée, de l'Ibérie, du littoral atlantique de la Gaule et des îles Britanniques, une place prépondérante doit être réservée aux régions du nord-ouest, à l'Armorique et, surtout peut-être, à la Normandie. » Il est bon de rappeler à ce propos, comme le fait M. Doranlo dès le début, que nulle part en France, sauf en Armorique, les dépôts, cachettes, ateliers de fonderie ne se sont rencontrés avec autant de richesse et de variété qu'en Normandie.

S. R.

Mles B. Porter et R. Moss. *Topographical Bibliography of ancient Egyptian hieroglyphic texts, reliefs and paintings. I. The Theban necropolis.* Oxford, Carendon Press, 1927; in-4°, xiii-212 pages. — Œuvre de deux jeunes filles, ce volume, qui doit être suivi d'autres, est un prodige de patience, de dévouement et d'érudition. Lire, la plume à la main, tout la littérature égyptologique, tant imprimée que manuscrite, pour classer, dans l'ordre topographique des villes, des édifices, des nécropoles, tout ce que l'on connaît de monuments égyptiens, en particulier d'inscriptions, ce grand dessein, suggéré il y a trente ans par M. Adolf Erman, est aujourd'hui réalisé en fiches; les presses d'Oxford nous en donnent un spécimen qui permet de juger de l'immensité du travail. Un appendice contient une liste considérable de copies récentes et d'estampages encore inédits. Voilà donc un remède, et un remède décisif, à la dispersion extrême des documents sur lesquels se fonde l'étude de l'Égypte ancienne. Grâces en soient rendues aux autrices qu'on voudrait décorer du titre de *pharaonnes* et du diadème des deux Égyptes, en récompense de leur admirable labeur.

S. R.

Ev. Breccia. *Monuments de l'Égypte gréco-romaine*, publiés par la Société archéologique d'Alexandrie, sous les auspices de S. M. Fouad I^{er}. Tome I, Bergame, Istituto italiano d'arte grafiche. Gr. in-4°, 130 pages, avec 76 planches. — Cette somptueuse publication comprend deux parties: 1^o Les ruines et les monuments de Cénope (religions, y compris le christianisme; ruines visibles; antiquités diverses de cette provenance, inscriptions, restes d'architecture, sculptures, terres cuites, lampes, etc.); 2^o Théadelphia et le temple de Pneferôs (restes de thermes, fresque des Dioscures, décret relatif au droit d'asile, vases, terres cuites, etc.). Les planches, dont quelques-unes en couleur, sont très belles (de Bergame, c'est tout dire) et il y a un *elenco delle tavole* à la fin du volume, malheureusement sans renvois aux pages où il en est question. Cela est fort incommodé. Ainsi, pl. XXVII, 2, est figurée une jolie statuette d'éphèbe en marbre, dont l'*Elenco* nous dit qu'elle a appartenu à Daninos pacha et a été vendue plus tard à Paris. C'est le mieux conservé de tous les morceaux de sculpture, avec des attributs assez singuliers; or, ce n'est pas sans peine que j'ai trouvé à la p. 64 le peu qui le concerne. Les tables sont (ou devraient être) faites pour épargner des recherches aux lecteurs.

S. R.

Ernest Flagg. *The Parthenon naos*. New-York, Scribner, 1928; in-4°, 143 pages, avec 6 planches et 9 figures. — « La différence entre l'art grec et l'art moderne est comme celle entre la poésie et la prose. L'une est régie par la mesure, l'autre ne l'est que d'une manière limitée. L'une est certainement un bel art et l'autre, si elle est un art, manque d'une certaine qualité qui appartient à la poésie et qui est un élément de beauté. L'art grec obéit à des mesures obtenues par des règles analogues à celles qui sont acceptées par le poète et le musicien. » Ces lignes définissent assez l'objet de cet écrit, extrait d'un grand ouvrage à paraître, qui relève de l'esthétique géométrique, appliquée ici au naos du Parthénon. « C'est, dit l'auteur, un certificat d'Ic-tinus, écrit dans les dimensions du *naos*. » Ces idées ne sont pas nouvelles; Choisy n'était pas loin de les accepter en partie. Entrer dans le détail des calculs de M. Flagg n'est guère possible¹; on les signale seulement aux historiens de l'architecture. Il y a un texte français assez incorrect; la traduction de *Recovery of art*, signifiant « résurrection de l'art », par « recouvrement de l'art » est vide de sens.

S. R.

Proceedings of the Hellenic Travellers Club, 1928. Londres, s. d. ni nom d'éditeur; in-12, 155 pages avec gravures. — Ce n'est qu'un annuaire d'un cercle d'amis de l'Orient qui se réunissent pour des croisières; mais les courtes conférences qui sont imprimées là ont leur intérêt et quelques-unes sont très bonnes. Voici les titres traduits : T. R. Glover, *L'influence de la Grèce sur la vie humaine*; A. E. J. Rawlinson, *Éleusis et les mystères*; N. Whatley, *Syracuse et Aegospotami*; E. Lyttelton, *Leçons de l'histoire grecque*; E. S. Forster, *Athènes à travers les âges*; L. Whibley, *Une séance de l'assemblée athénienne*; A. Wigrain, *Ithome*; R. F. Horton, *La gloire de la Grèce*; G. B. Smith, *La Dalmatie*; O. H. Hardy, *Spalato*. Avec des conférences de cette qualité, on ne doit pas s'ennuyer le soir à bord du paquebot.

S. R.

Vasile Pârvan. *Dacia. An outline of the early civilisations of the Carpatho-Danubian countries*. Cambridge University Press, 1928; in-8, 214 pages, avec 16 planches. — Des amis de feu Pârvan ont eu l'heureuse idée de traduire en anglais cette histoire de Dacie, dont la forme développée et toute scientifique sont les *Getica* du même auteur (1926). Peu de livres donnent une idée plus favorable d'un historien qui, plein de son sujet, sait le dominer avec une parfaite aisance. Les diverses périodes des annales daciques sont admirablement marquées et caractérisées : 1^o vers 1500-1000, troisième âge du bronze carpatho-danubien; la population, qui est thrace, se développe dans une paix relative; 2^o pénétration de la civilisation de Villanova (Hallstatt I); 3^o invasion des Scythes philhellènes vers 700 et premières colonies grecques sur l'Euxin; c'est la période de pénétration hellénique, attestée par l'art; 4^o vers 400, invasion celtique (Latène); 5^o vers 60 avant J.-C., royaume gélique de Burebista, en relations étroites avec Rome, dont les négociants pré-

1. P. 23 : « Le Parthénon et d'autres temples grecs étaient dessinés dans certaines clefs, comme on écrit la musique. Beaucoup de mesures sont le 7^e et le 7^o du pied attique. Le nombre-clef était sept. » La comparaison des modules avec les clefs musicales paraît bien témoigne.

parent la conquête militaire du pays, effectuée sous Trajan; 6° l'abandon de la Dacie par Aurélien en 270 laisse presque intacte la civilisation latine implantée; en 600 encore, les Byzantins constatent que les paysans de Roumanie parlent de latin. Cette langue, conservée malgré des invasions successives, est devenue celle que parlent encore les Romains du Danube. Bonnes illustrations et bonne carte.

S. R.

Carl W. Blegen. *Zygouries. A prehistoric settlement in the valley of Cleonae.* Harvard University Press. Cambridge, Mass. 1928; in-4°, 227 pages, avec 200 figures et 22 planches dont beaucoup en couleurs. — Les fouilles de Zygouries, entre Corinthe et Mycènes, exécutées par l'École américaine d'Athènes en 1921 et 1922, ont donné une abondante récolte d'objets de la période dite *Helladique I*, avec d'autres, beaucoup moins nombreux, d'époques plus récentes¹. Ils ont été déposés au Musée de Corinthe; mais la publication parfaitement illustrée que nous avons sous les yeux dispensera de recourir aux originaux. Les modestes maisons à double chambre, les tombes, la curieuse boutique de potier avec deux rangées de vases, ont été figurés en plan et en perspective d'une façon plus que satisfaisante. L'abondante céramique a été l'objet d'une étude attentive, éclairée par des reproductions en couleurs. Les analogies sont particulièrement nombreuses avec la civilisation primitive des Cyclades (diadèmes d'argent, poignard et pincettes de bronze, statuette de marbre², obsidienne), mais il y en a aussi avec la Crète minoenne. La station ne contient pas de néolithique; elle date des débuts du bronze. Ce volume est une contribution importante à notre connaissance de l'helladique dans le nord-ouest du Péloponnèse et mérite d'être signalé avec honneur.

S. R.

A. Blanchet. *La mosaïque.* Paris, Payot, 1928; gr. in-8, 239 pages et 24 planches. 75 francs. — Ce livre, qui nous manquait — car la *Mosaïque* de Gerspach a peu de valeur, sauf pour la technique — est un vrai service rendu à nos études et sera très consulté. Pour l'antiquité, il ne dispense certes pas de l'admirable article *Musivum opus* de Gauckler, dont il existe de rares tirages à part; mais il descend jusqu'à l'époque contemporaine, à travers le moyen âge, la Renaissance, les époques de Louis XIV et de Napoléon Ier, qui virent refleurir cet art et nous ont valu les mosaïques de Saint-Pierre de Rome, injustement dépréciées, et celle qui est placée au Louvre près de la Melpomène. Comme le dit très justement l'auteur, la mosaïque peut nous fournir, à défaut de la peinture, une longue suite d'œuvres pendant une durée de vingt siècles. Bien mieux que la tapisserie, elle assure la durée aux motifs des arts graphiques dont elle s'inspire. Illustration bien choisie, bibliographie ample et parfaitement informée³.

S. R.

1. Notamment des statuettes mycéniennes de l'helladique III, p. 204-205.

2. Il s'agit d'un fragment d'une statuette féminine sans tête, en marbre des îles, sans doute importée et témoignant des relations commerciales entre le Péloponnèse oriental et l'Archipel au troisième millénaire avant notre ère. M. Blegen a justement insisté sur ces relations.

3. Petite chicane : l'article *Mosaïque de la Topobibliographie* n'est pas cité.

Michel Clerc. *Massalia. Histoire de Marseille dans l'antiquité, des origines à la fin de l'Empire d'Occident.* Tome I. Des origines jusqu'au III^e siècle avant J.-C. Marseille, Tacussel, 1927; gr. in-8, 480 pages, avec 4 planches et 105 gravures. — En présence d'un ouvrage aussi considérable, qui cherche partout non seulement à exposer, mais à épouser les questions, un critique obligé d'être bref (comme on l'est ici) ne peut que signaler les grandes divisions du travail, sans prétendre en discuter tel ou tel détail. Quand j'aurai dit que l'information de l'auteur est généralement bonne et que ses jugements en matière litigieuse sont prudents et sages, il ne me restera qu'à marquer les contours de son grand tableau : 1^o Temps géologiques; formation du sol; 2^o Temps préhistoriques; premiers habitants; 3^o Les Ligures; 4^o Les Phéniciens; 5^o La colonisation hellénique; 6^o Documents sur la colonisation phocéenne; Fondation de Marseille; 8^o, 9^o Histoire extérieure de Marseille au V^e au V^e siècle; 10^o Documents archéologiques de cette époque; 11^o Les colonies de Marseille, de la Ligurie à l'Espagne; 12^o Le développement économique de Marseille du V^e au III^e siècle; 13^o Commerce d'importation : relations avec la Grèce; 14^o Commerce de transit et de commission; 15^o Relations avec la Gaule; 16^o Monnaies de Marseille; 17^o Les grandes explorations maritimes du IV^e siècle; 18^o Les institutions et les mœurs. — Il y a de nombreuses illustrations d'après des objets inédits qui intéresseront les archéologues. Les citations grecques sont correctement imprimées. Comme il doit y avoir d'autres volumes, on se résigne, tout en maugréant un peu, à ne point trouver d'index à la fin de celui-ci.¹

S. R.

Maria Camaggio. *Le statue di Enea e di Romolo nel Foro di Augusto.* Naples, Sangiovanni, 1928; in-8, 25 pages avec gravures (extr. de l'*Accad. Pontaniana*). — Dissertation bien composée et qui aboutit à un résultat précis, autorisé par la comparaison de peintures de Pompéi et de monnaies impériales du II^e siècle. Deux motifs connus — Romulus vainqueur d'Acron et Énée accompagné d'Anchise portant Ascagne — dérivent de grandes statues qui ornaient le forum d'Auguste, où Ovide signale *Aenean oneratum pondere sacro et Iliaden humeris ducis arma ferentem* (*Romulus Iliades*, dit ailleurs Ovide). Je crois la preuve faite. Une fois de plus est affirmée l'importance des revers de monnaies pour l'histoire de l'art. Quand se décidera-t-on à réunir en bonnes gravures agrandies, non en photogravures indéchiffrables, tout ce musée de sculptures antiques qu'offrent les revers des monnaies? Je l'ai déjà dit, je sais que je rabâche, mais c'est exprès

S. R.

Fritz Fremendorf. *Graeber der einheimischen Bevölkerung römischer Zeit in Köln* (extr. de la *Prähistorische Zeitschrift*, 1927, p. 255-293, avec nombreuses illustrations). — Très remarquable brochure, où sont étudiés les produits indigènes de l'industrie de Cologne à l'époque romaine, et cela, autant que possible, tombe par tombe. Les illustrations sont excellentes

1. P. 235, n. 10, grosse coquille; mais j'en ai remarqué bien peu. — P. 127, note 1, M. Clerc n'a pas montré en 1923 que le sarcophage de Marseille représente l'enlèvement d'Iphigénie (et non d'Hélène), puisque cela se lit déjà dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1912 (*Mon. nouveaux*, t. II, p. 62).

et représentent souvent des ensembles. L'activité de l'archéologie colonaise est digne d'éloges; puisse-t-elle réussir à fixer les emplacements du *vicil oppidum Ubiorum* et de la célèbre *ara* des Ubiens, que l'on n'a pas encore retrouvés!

S. R.

S. Loeschke. *Der zweite Tierkopf zum Neumagener Moselschiff. — Römische Gefäße aus Bronze, Glas und Ton in Trier.* Extraits de la *Trierer Zeitschrift*, 1927 et 1928. — Brochures d'un grand intérêt. Dans la première est complétée et légèrement modifiée la restauration, répandue par des moulages, du navire mosellan conservé par une sculpture de Neumagen; un grandissement de l'*aureus* de Constance Chlore montre un navire orné de même de têtes d'animaux, et d'autres pièces de comparaison sont alléguées. La seconde brochure, très richement illustrée comme la première, est désormais indispensable à ceux qui étudient la céramique et la verrerie de l'époque gallo-romaine. L'auteur possède admirablement son sujet¹.

S. R.

A. Mendes Correa. *Le serpent-totem dans la Lusitanie préhistorique.* Porto, 1926; 7 pages (extr. des *Annales de la Fac. des Sciences de Porto*, t. XV). — Avienus place dans le territoire ibérique d'*Ophiussa* (la « serpentine ») le peuple des *Saefes* dont le nom, suivant Schulten, serait $\Sigma\tilde{\gamma}\pi\epsilon\varsigma$ = serpents. Or, Avienus dit aussi qu'une invasion de serpents, *multa serpens*, chassa du pays les anciens habitants dits *Oestrymnis*. D'où l'hypothèse d'un serpent-totem au Portugal et l'explication de certains pétroglyphes serpentiformes des dolmens portugais (il y en a de bien nets à Gavr' Inis, golfe du Morbihan). Tel est le contenu d'une brochure intéressante; l'hypothèse d'une ophio-lâtrie mégalithique est d'ailleurs fort ancienne, mais enterrée dans des articles qu'on ne lit plus.

S. R.

J. Bourrilly et E. Laoust. *Stèles funéraires marocaines.* Collection Hesperis n° 3; un volume, in-4^o de 121 pages et 59 planches. Paris, Larose, 1927. — Dans ce mémoire soigneusement illustré, les auteurs étudient les divers types de stèles que l'on rencontre dans les cimetières de Salé et de Rabat. Parmi celles-ci, le groupe le plus intéressant est constitué par les stèles discoïdes et leurs variantes, type que l'on retrouve fréquemment sur les côtes marocaines et tunisiennes aussi bien que dans les nécropoles de Tlemcen, de Blidah et de Constantine. Il ne paraît pas douteux que ces monuments, si fréquents dans la Péninsule ibérique, aient pénétré de là en Afrique du Nord, à une époque probablement antérieure à l'Islam.

R. L.

1. On ne peut qu'approuver l'opinion émise p. 74: «Non seulement les vases suggérés, mais la plupart des vases soignés d'époque romaine, ont été produits à l'imitation ou sous l'influence des vases de métal.» Les récipients en poterie vernissée jaune ou verte sont aussi dans ce cas; l'imitation des vases de verre est moins probable. Une part considérable est faite, avec raison, aux immigrés d'origine syrienne.

Magnus Olsen. *Farms and fanes of ancient Norway*. Oslo et Paris (Champion), 1928; in-8, 349 pages, avec cartes. — Ceci est une étude de topographie au point de vue de l'histoire sociale et religieuse. Axel Olrik a écrit avec raison : « Notre pays s'étend devant nous comme une énorme table d'inscriptions, témoignant de ceux qui y ont demeuré, de leurs occupations, de leurs lieux de réunion, de leurs cultes, de leurs divisions politiques. La question se pose : réussirions-nous à déchiffrer les inscriptions avant que le temps les ait effacées ? » Ces lignes, que cite dès le début de son ouvrage M. Olsen, sont vraies pour tous les pays, où il ne faut pas seulement recueillir les noms des communes et des hameaux, mais ceux du cadastre. Il y a, paraît-il, plus de cinq millions de noms de lieu en Norvège; quel serait le chiffre en France ou en Italie ? Cela promet, dans tous les pays d'Europe, du travail pour plusieurs générations. Celui de M. Olsen est d'un bon exemple.

S. R.

H. Berberian. *Découvertes archéologiques en Arménie de 1924 à 1927*. In-8, p. 267-296 (extr. de la *Revue des Études arméniennes*, 1927, II). — Un recensement des monuments archéologiques de l'Arménie a été décidé à la fin de 1923 et un règlement a interdit les fouilles sans contrôle. Le Comité constitué pour l'exploration de cette vaste région a commencé ses travaux en 1924 et paraît avoir travaillé depuis très sérieusement, notamment dans le domaine des mégalithes, si nombreux dans quelques provinces arméniennes. On signale, entre autres, des menhirs travaillés où l'on croit voir des *monuments du culte de l'eau*, avec représentation de poissons (?), datant probablement des débuts du bronze, alors que la très grande majorité des mégalithes est du Néolithique I, sans objets de cuivre. En plusieurs endroits on a relevé sur les rochers des signes graphiques non alphabétiques, vestiges d'une civilisation encore inconnue. Le Comité d'archéologie arménienne a commencé la publication d'un recueil appelé *Oraguir* (Journal); le n° 3 (fin 1927) contient la reproduction du premier estampage complet de l'inscription cunéiforme de Rousas I et la photographie d'une autre inscription cunéiforme du même roi, récemment découverte à Nor Bayazid.

S. R.

J. Zeiller. *L'Empire romain et l'Église* (Histoire du monde publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, t. V, 2^e partie). Paris, E. de Boccard, 1928; in-8, 360 pages. — Ce volume fait partie d'une collection où l'on se propose de présenter l'histoire du monde « dans ses proportions justes, en faisant aux civilisations exotiques la place correspondant à l'importance réelle qu'elles ont eue dans le passé ». Deux des tomes déjà parus sont consacrés à l'Inde et à la Chine jusque vers 300 ou 200 avant J.-C. Le livre de M. Zeiller a pour sujet l'Empire romain et l'Église jusqu'au vi^e siècle. Il considère d'abord les rapports que les deux pouvoirs ont entretenus de Néron à Constantin, et de Constantin à Justinien, puis, après un chapitre relatif au christianisme hors de l'empire, il trace le tableau de son expansion et de sa vie dans les différentes provinces romaines; partant d'Orient pour aboutir en Occident et terminer par Rome et l'Italie, l'auteur s'attache à démêler les origines chrétiennes, à évoquer les figures les plus représentatives et à faire ressortir les traits caractéristiques de l'histoire du christianisme dans chaque région. L'ouvrage bannit à peu près tout appareil de notes au bas des pages, mais chaque cha-

pitre est accompagné d'une bibliographie qui fournit l'essentiel de la documentation. L'exposé est sobre et limpide, bien informé et bien conduit; sa lecture et sa consultation sont aussi faciles qu'elles seront profitables.

A. MERLIN.

Bulletin van de Vereeniging tot bevordering der Kennis van de Antieke Beschaving, III, 1; 1 fasc. in-8 de 18 pages avec planches. 'S-Gravenhage, 1928. — Tous les articles publiés dans ce fascicule sont heureusement accompagnés d'un résumé en allemand ou en français. M. G. J. Hoo-gewerff étudie quatre dessins d'Augustin Terwesten (*Zeichnungen von Augustin Terwesten nach Antiken*), exécutés d'après l'antique vers 1675 à Rome; Marc-Aurèle graciant des prisonniers, une Uranie, un Dioscure et le Gaulois se donnant la mort après avoir tué sa femme; brillamment enlevés, ces dessins ne sont pas d'une exactitude rigoureuse. — Au sujet d'une lampe de bronze en forme de poisson (*Eine bronzen römische Fischlampe im Museum Kam in Nijmegen*), M. M. A. Evelein dresse l'inventaire des objets analogues conservés dans les collections archéologiques; il pense que la plupart de ces lampes ont été fabriquées à Tarente. — M. H. C. Gallois décrit des *Fragments de poterie émaillée au Musée Scheurleer inspirée de l'art toscutique* et M. C. W. Lunsingh Scheurleer publie plusieurs statuettes de terre cuite grecques (*Griechische Terrakotten*).

R. L.

Annuaire de la Société archéologique hongroise. Budapest, 1927; in-8 401 pages, avec 20 planches (en hongrois, avec résumés en allemand). — Parmi les nombreux mémoires de ce volume, je signalerai les suivants : E. Hillebrand, *Nécropoles de l'âge du cuivre*; Z. Ozoszlan, *Monuments en pierre inédits de Pannonie*; M. Lang, *Banquets funéraires sur les stèles de Pannonie et de Dacie*; F. Fettich, *Le culte des matrones en Pannonie*; L. Nagy, *Pavé de mosaïque trouvé en 1791 à Savaria*; G. Finaly, *Itinéraires romains*; A. Alföldi, *L'usurpateur Aureolus et la réforme de la cavalerie par Gallien*; L. Bella, *Le cerf scythe de Tapioszentmarton* (serait du IV^e siècle; bonne planche); Zoltan v. Takaci, *Dragon chinois et phénix parmi les trouvailles de Szentes*; F. Fettich, *Armes des cavaliers nomades au moyen âge*, etc. D'autres études concernent l'art de la Renaissance et celui de la période baroque en Hongrie.

S. R.

Congrès d'histoire du Christianisme. Jubilé Alfred Loisy, I. Paris, Rieder, 1928; in-8, 273 pages. — Très important volume, débutant par deux remarquables allocutions de MM. Guignebert et Loisy; tout n'y est pas également solide, mais il n'est pas un mémoire qui n'offre de l'intérêt. En voici les titres : Ad. Lods, *La chute des anges*; A. Causse, *L'idéal ébionitique dans les Test. des XII patriarches*; A. Loisy, *Les origines de la Cène*; R. Pettazzoni, *La confession des péchés*; R. Eisler, *L'état présent de la question du Josèphe slave* (complément indispensable de ce qui a été écrit à ce sujet depuis 1926 dans notre *Revue*); S. Reinach, *Aux clous de la Croix*; M. Goguel, *La parole de Jésus sur la destruction et la reconstruction du Temple*; G. Bertram, *Le chemin sur les eaux*; A. Friedrichsen, « *Accomplir toute justice* »; C. A. Bernoulli, *Interprétation psychol. de difficultés synoptiques*; H. Raschke, *Routes de Jésus*

d'après Marc ; D. Sidersky, *Les pharisiens des Évangiles* ; E. Hennecke, *Jean I*, 3-4 ; M^{me} d'Asbeck, *La ponctuation des versets 3-4 du Prologue de Jean* ; P. Saintyves, *Le massacre des Innocents* (folklore).

Depuis que ces lignes ont été écrites, les deux derniers volumes, faisant suite à celui-ci, ont paru avec une célérité peu commune, dont il faut remercier les organisateurs du Congrès et l'éditeur. Il serait fastidieux de transcrire encore des titres, mais on peut dire, comme du premier volume, que l'ivraie tient bien peu de place dans ce tas de bon grain. Les deux mémoires, qui sont des témoignages, publiés à la fin, sur l'histoire du modernisme, sont non seulement intéressants, mais émouvants.

S. R.

G. Bals. *Les églises et les monastères moldaves du xvi^e siècle, 1527-1582.* Bucarest, Cultura nationala, 1928 ; in-4^o, 397 pages avec 424 figures. — Le caractère essentiel des églises moldaves au xvi^e siècle est la peinture des façades. A l'époque d'Étienne le Grand († 1527), elles sont en matériaux souvent émaillés, mais toujours apparents ; puis, sous on ne sait au juste quelle influence, les constructeurs prennent le parti d'utiliser les façades pour l'enseignement de l'iconographie sacrée. Bien que le rude climat de la Moldavie ne s'y prête guère, nous avons conservé, après quatre siècles, des façades peintes encore en bon état. Exceptionnellement, cette mode survécut au xvi^e siècle ; mais, dès avant la fin de cette époque elle tendit rapidement à disparaître. « Cette décoration par fresques extérieures, écrit M. Bals, paraît bien être une création moldave. On peut trouver, autre part, quelques exemples de peintures extérieures, mais dans des constructions plus couvertes ou fermées (à l'Athos, en Russie, etc.) ; nous ne pensons pas qu'il existe d'autres exemples antérieurs de peintures murales sur les parois extérieures et même sur les tours. » L'auteur a aussi mis en lumière la pénétration, dans l'architecture religieuse de Moldavie, de la Renaissance italienne, à l'exclusion de la Renaissance allemande. Parfaitement illustré¹, accompagné d'un long résumé en français, ce volume, faisant suite à celui qui concerne les églises plus anciennes (1925), montre une fois de plus avec quel soin pieux les savants de la Roumanie contemporaine étudient les monuments de leur passé.

S. R.

Royal Commission on national Museums and Galleries. Londres, H. M. Stationery Office, 1928 ; in-4^o, 375 pages sur deux colonnes. Prix : £. 1,1 (= 130 fr.). — Sous la présidence de Lord d'Abernon, une commission royale d'enquête sur les Musées et Galeries a procédé à des enquêtes orales et sollicité des déclarations écrites. Les procès-verbaux et les réponses aux questions forment un gros volume où il y a bien des choses intéressantes. Je veux seulement signaler ici l'opinion de feu E. Gosse, grand savant et excellent écrivain (p. 302). Il se plaint de l'accumulation d'imprimés inutiles dans les bibliothèques et demande que les bibliothécaires eux-mêmes procèdent à des destructions de *printed rubbish*. Si j'avais eu à m'exprimer là-dessus, j'aurais réédité, avec quelques changements, mon article de la *Rev. arch.* (1909,

1. Je signale notamment, aux historiens du mobilier, les figures 364 et suivantes.

II, 267) sur la nécessité des *hypogées*, non seulement pour désencombrer les bibliothèques, mais les Musées. Enfouir à l'abri de l'humidité, mais ne pas détruire, telle devrait être la règle. Par la force des choses, on en viendra là.

S. R.

L. Hautecœur. *Histoire du Louvre*. Paris, l'Illustration, 1928; gr. in-8, 115 pages, avec 137 figures et une planche en couleurs. — Travail de synthèse où il y a du nouveau, notamment en ce qui concerne l'histoire de la colonnade, les plans de Le Vau et de Perrault. L'auteur est bien informé; il a réuni une illustration extrêmement riche et en partie inédite, avec les références indispensables aux travaux de première main. Le *plan historique*, avec distinction des époques de construction par des couleurs différentes, est plus clair que celui de Baedeker et à plus grande échelle. Un ouvrage du même auteur, *le Louvre et les Tuilleries de Louis XIV* (chez Vanoest), développe les conclusions nouvelles, fondées en partie sur des pièces d'archives, dont on peut lire ici un clair résumé: « Nous possédons aujourd'hui les plans de Henri IV, trouvés par M. Batiffol dans la collection Destailleur et datés par nous. Nous avons retrouvé les plans de 1546 dans le recueil du Louvre. Il nous manque encore le premier projet du Louvre quadruplé et le premier projet du Louvre réuni aux Tuilleries. Nous souhaitons qu'un chercheur heureux les puisse un jour découvrir. » Tous les chercheurs futurs seront les obligés de M. Hautecœur¹.

S. R.

Mgr Moissenet. *La prononciation du latin*. Dijon, Rebourseau, 1928; in-8, 127 pages. — L'Église romaine prétend imposer partout la prononciation italienne du latin. Mgr Moissenet montre fort bien que les Romains prononçaient leur langue autrement; mais, comme leur prononciation a nécessairement évolué, il faudrait se conformer au principe *in dubiis libertas*. En appendice, quelques pages remarquables de l'abbé Rousselot sur un sujet où sa compétence était incontestable: « N'obligeons pas le latin, disait-il, à prendre un déguisement étranger ou d'arlequin, qui l'éloignerait de nous. » C'est la sagesse même.

S. R.

1. Les faits exposés p. 105 ne sont pas exacts. Le feu allumé par des gens de la Commune ne fut arrêté ni par Barbet de Jouy et ses collègues, ni par le bataillon de Sigoyer, mais par le vent qui soufflait de l'est (Cf. *Rev. arch.*, 1919, I, p. 383; 1921, I, p. 149, où les témoignages de Barbet de Jouy et de Villefosse sont cités). Il est regrettable de voir perpétuer une légende dont l'origine est loin d'être spontanée. Il n'est pas non plus exact d'avancer, comme le fait M. H: « Les conservateurs du Louvre demeureront pour protéger les collections. » Ravaison était à Versailles, Heuzey en province (malgré lui), etc.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1928

1^o PÉRIODIQUES.

AFRICA ITALIANA, I, 1927-1928.

P. 317 et suiv. Oliverio. Inscriptions trouvées à Cyrène.
P. 318. Milliaires de la voie de Cyrène à Apollonie.

1)

IMP CAES
DIVI TRAIANI PARTHICI F
DIVI NERVAE NEPOS
TRAIANVS HADRIANVS
PONT · M · T · P II COS III
VIAM QVAE TVMVLTV
IVDAICO EVERSA ET
CORRVPTA ERAT RES
tituit per Q

118 ou 119 après J.-C.

| P. 321.

2)

IMP & CAESAR · DIVI · TRAIANI
PARTHICI · FIL · DIVI NERVAE NEPOS
TRAIANVS · HADRIANVS · AVG · PONTIF &
MAX & TRIB · POTEST · III COS III BALINEVM
CVM PORTICIBVS · ET · SPHAERISTERIS &
CETERISQVE ADIACENTIBVS · QVAE
TVMVLTV · IVDAICO · DIRVTA · ET · EXVSTA
ERANT · CIVITATI · CYRENENSIVM RESTITVI
IVSSIT &

Il s'agit dans ces deux textes | combattue par Marcius Turbo.
de la grande révolte des Juifs | P. 330.

3)

ασχλαπιώι ΚΑΙ ΙΑΣΟΙ
 οπερ τας νερων █ ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΟΣ
 σεβαστω δρουσω γερμανιΚΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΝΕΙΚΑΣ
 και σωτηριας και τω σΥΝΠΑΝΤΟΣ ΑΥΤΩ ΟΙΚΩ ΟΙ ΙΑΡΕΣ
 τω απολλωνος τα στεγασΜΑΤΑ ΕΠΙ ΙΑΡΕΥΣ ΤΙΒΕΡΙΩ
 κλαυδιω απολλωνιω ιΩ ΠΡΕΙΣΚΩ ΚΑΤΕΣΚΕΑΞΑΝ
 εκ ταν τω απολΛΩΝΟΣ ΠΡΟΣΟΔΩΝ

ALBANIA, II, 1927.

P. 24. Ch. Picard. A Duazzo. Bas-relief représentant un Hermès avec un énorme phallus. Au-dessous, entre les jambes :

5)

QVOD · NEQVE · CONATVS · QVISQVANST · NEQVE *adhuc meditatus*
 NOSCITE · REM · VT · FAMA A · FACTA · FERAMVS · VIREI
 A V S P I C I O █ I · PRO · CONS VLE · CLASSIS
 I S T H M V M · T R A D V C T A S T · M I S S A Q V E · P E R · P E L A G V S
 IPSE · ITER · EIRE · PROFECTVS · SIDAM · CLASSEM · HIRRVS · ATHENEIS
 P R O · P R A E T O R E · A N N I · E · T E M P O R E · C O N S T I T V I T
 L V C I B V S · H A E C · P A V C I S · P A R V O · P E R F E C T A · T V M V L T A
 M A G N A *ac quom* · R A T I O N E · A T Q V E · S A L V T e *simul*
 Q V E I · P R O B V S · E S T · L A V D A T · Q V E I · C O N T R A · E S T · I N V I D E A N T
 I N V I D e a N T · D V M · Q U O S c o n d E C E T · I D · v i d e a n t

Vers élégiaques. L'inscription, à cause des particularités orthographiques, daterait de la période qui suit la destruction de Corinthe par Mummius et sa résurrection sous César. Les auteurs restituent à la ligne 3 ANTONI MARCI et voient dans cette inscription un document relatif à l'expédition obscure de l'orateur Marc-Antoine contre les pirates.

4)

E T .
T I B IAMERICAN JOURNAL
OF ARCHAEOLOGY, 1928.P. 11. Lily Ross Taylor et
Allen B. West. A Corinthe.AMERICAN JOURNAL
OF PHILOLOGY, 1927.P. 1-9. J.-C. Rolle. Signes de quantité (*apices*) sur le *Monumentum Antiochenum*.

P. 18-28. A. W. van Buren. Inscriptions de Rome (collection de G. N. Olcott, mort en 1913); 17 numéros.

P. 19.

- 6) D M
 FL · VICTOR · MIL · CHO
 VIII · PRE · BETRI
 CVM · MARCELLINA
 MATRE · VICTORI
 FIL · DVL CISSIMO
 FE · VIX · AN · I · ME · VIII
 DIE XXVII
 L. 2 : coh(ortis); l. 3-4 :
 pr (a)e(storiae) Be[d]ri(aco). P. 20.
- 7) CLIENTI · AVG · SER
 MVL · F · VÖLVMNIA
 SYMPOSIA · CON
 L. 2 : *mul(ioni)*.
Ibid.
- 8) L · TREBONIVS · O · L
 ANT^oCHVS · COCVS
 P. 21.
- 9) PHRYNE · TERTVLLAE · QVA SILLARIA
 AFRICANA
 HIC · QVIESCIT · VIXIT · AN · XVII
Ibid.
- 10) ASTICVS ·
 COMOEDVS ·
 · LICINIAES ·
 VIXIT · ANNOS · XVIII
 P. 22.
- 11) SEX · LARDIVS
 EROS · ASIATICVS
 MAG · Q · TRIBVN
 L. 3 : *mag(ister)*, *q(uaestor)*,
tribun(us); il s'agit de fonc-
 tions remplies dans un collège.
 P. 27. Borne terminale dans
 le jardin de la villa Aurelia;
 inscription sur trois faces.
- 12) Face B
 HORTI
 VOLVSIANI
- Face A
- TERMINVS
 POSITVS EX
 CONVENTIONE
 FEROCIS
 LICINIANI
 ET AITHALIS
 AVG LIB INTER
 HORTOS
 MARSIANOS
 QVOS POSSIDET
 AITHALIS AVG LIB
 ET HORTOS VOLV
 SIANOS QVOS
 POSSIDET FEROX
 LICINIANVS
- Face C
- TERMINVS
 POSITVS
 EX CONVENT
 FEROCIS
 LICINIANI
 ET AITHALIS
 AVG LIB INTER
 HORTOS
 MARSIANOS QVOS
 POSSIDET AITHALIS
 AVG LIB ET HORTOS
 VOLVSIANOS
 QVOS POSSIDET
 FEROX
 LICINIANVS

Cf. *C. I. L.*, VI, n° 468 : *Ferox Licinianus, consul suffect à une date indéterminée; le nom d'Aithalis rappelle celui d'Αἴθαλη, Ilva, l'île d'Elbe; sur les *horti Volusiani*, cf. *C. I. L.*, VI, n° 9973.*

P. 29-33. D. M. Robinson. *Inscriptions de Dineir (Apamea); funéraires grecques d'époque romaine et nouvelle lecture de la dédicace à Salonine publiée dans le Bulletin de correspondance hellénique de 1893, p. 304.*

P. 235-246. T. Callander. *Inscriptions grecques d'Isaurie, d'époque romaine.*

ANNALES DU MIDI, 1927.

P. 168-179. F. Marsan et R. Lizop. *Épitaphe découverte à Bordères-Louron (Hautes-Pyrénées).*

13)

D M O ~~████████~~ O O
P A T R I M E T
M O N I M V T A N V S E T S I X
S I O F I L I E X I M O R E
5 E T P I E T A T E I I V I V N
D O M M V N E P O
S V E R V N T
E T C O P V V I C I N I S P A
R I A N

Lecture proposée par les auteurs :

L. 1 : *D(is) M(anibus) o(bito);* l. 2 : *patri M[ontano ?];* l. 3 : *moni(mentum) Mu(n)-tanus;* l. 3-4 : *Sixsio* (pour *Sex-tio ?*); l. 4 : *ex [a]more;* l. 5-6 : *duo viv(i) (i)n [c]ommune;* l. 8 : *et co(m)p(os)u(erunt);* l. 8-9 : *vicini Sparian(i);* la localité devait être un *vicus Sparo* ou *Sparius.* Tout cela très incertain.

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ.
IX, 1924-1925 (paru en 1927).

P. 103. B. Theophaneides.
A Samos.

14)

... N H . . .
τ ο Ν Τ Α Μ Ι Α ν
Ν Κ Α Ι Δ Ι Κ Α Ι ο σ υ
ν Η Π Α Σ Η Α Μ Ε Ι Μ
5 ζ α τ Μ Ε Τ Α Α Λ Η Θ Ε Ι α σ χ ε
ζ Ο Σ Μ Η Μ Ε Ν Ο Σ < Ο Ι Π Ε
Ρ Ι Τ Ο Ν Α Σ Ι Α Ρ Χ Η Ν Κ Α Ι Α Ρ
Χ Ι Π Ρ Υ Τ Α Ν Ι Ν < Τ Ι Β Ε Ρ Ι Ο Ν
Κ Α Δ Υ Ν Α Τ Ο Ν Σ Τ Ρ Α Τ Η Γ Ο Ι
10 Μ Α Ρ Κ Ο Ι Α Υ Ρ < Δ Ω Ρ Α Σ Μ Α Ρ
Κ Ι Ω Ν Ε Ρ Μ Α Ν Δ Ε Ι Μ Ι Σ Τ Ε
... Ο Σ < Τ Ο Ν Ε Ν Π Α Σ Ι Τ Η Σ
Π Α Τ Ρ Ι Δ Ο Σ Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Τ Η Ν

ID., ΠΑΡΑΡΤΗΜΑ (1922-1925).

P. 1. K. A. Romaios. A Ni-

copolis. Fragment d'une inscription en grandes lettres.

- 15) a) R DIV
 b) F VICT
 c) O QVOD
 d) C REGION
 e) VL

- f) MPERA
 g) PTIMO
 h) VM PACE PARTA TERRA

P. 47. D. Evangelides. A Mytilène.

- 16) ΑΥΤΟ
 ΚΡΑΤΟΡΙ
 ΑΔΡΙΑΝΩ
 ΚΑΙΣΑΡΙ
 ΟΛΥΜΠΙ
 Ω ΣΑΩΤΗΡΙ
 ΧΑΡΙΣΤΗ
 ΡΙΟΝ

ARÉTHUSE, 1928.

P. 6 et suiv. J. Babelon. Tessères consulaires (ou plutôt *nummulariae*) du Cabinet des médailles.

P. 14 et suiv. Cf. pl. II. Catalogue de ces tessères; 21 sont inédites, notamment les suivantes :

P. 14, n° 3 :

17)

- a) PILOXEN · SOC · FERR
 b) C · CO I L · L · D O M
 c) SPECTAVIT
 d) N · APR

a) *Piloxen(us) soc(iorum)*
ferr(ariarum servus).

Date : 94 av. J.-C.

P. 16, n° 25 :

18)

- a) VITALIS
 b) P A P I R I
 c) SPECT · XVI · K · FEBR
 d) M · LEPID · L · ARRVN · CO

6 ap. J.-C.

P. 17, n° 32 :

19)

- a) FELICIO
 b) RVPILIAE
 c) SP · K · APR
 d) M · FVR · SEX · NON · COS

8 ap. J.-C.

M. Babelon voit dans ces bâtonnets des tessères de garantie destinées à certifier la sincérité de pièces de monnaie mises en dépôt dans des sacs.

ATHENAEUM, 1927.

P. 135-146. Pl. Fraccaro. Les *accensi*, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

BONNER JAHRBUCHER (JAHRBUCHER DES VEREINS VON ALTERTUMSFREUNDEN IM RHEINLANDE), CXXXII, 1927.

P. 3-25. W. Levison. Étude

sur l'inscription de Clematius à Cologne (fac-similé), à propos de la légende de sainte Ursule; contrairement aux éditeurs du *C. I. L.* (XIII, n° 1313*), il la considère comme authentique et la date de 350-450 p. C.

P. 185-192. H. J. Luckger. Inscriptions de sa collection personnelle, achetées chez un antiquaire de Cologne et provenant de Hermülheim, aux environs de cette ville.

P. 187.

20) MATRONIS
AVDRINEHIS
QVNTVS
IVCVNDINVS
VERINVS
PRO QVNTO
IVCVNDINIO
SEVERO
FILIO SVO.
V.S.L.M

P. 187-188. Cinq autres textes de rédaction analogue, émanant d'autres personnages (Superinia Primula, L. Saturninius Victor, Masius Sumatri, M. Secundinius Januarius, Arvo et S...).

P. 188.

21) NIMPHI^c
SACRVM
Q COMIVS
COLONVS
V.S.L.M.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. COMPTES RENDUS
DES SÉANCES, 1927.

Novembre.

P. XXVIII. MM. Poinssot, Filio et Devaux. A Sidi-Mohammed-ben-Aïssa. Trois fragments.

22)

a) PIVS.PERT.AVG
ONINVS.AVG.
VM QVOD DI
VM FV

b) LLA
E G • A V
CVRA C • I
MVCIANO

c) ICI
AETORE.C.V.C.
> [LEG] EIVSDE

Réplique d'un texte déjà connu (Cagnat et Merlin, *Insc. lat. d'Afrique*, n° 26). Lire :

*imp. caes. l. septimius seuerus PIVS PERT AVG || et imp. caes. m. aurelius antoninus AVG || [brit. part. max germanicus] titulVM-
QVOD DI || uo commodo fratre suo...
erasVM • FV || erat restituerunt per vexillationem [leg. iii aug.] ||
p. v. q. anICIO fausto LEG • AVgustorum pro || prAEToRE C • V Cos
sub CVRA C • Iuli saturnini || > [LEG] EIVSDEM MVCIANO et
fabizno cos.*

P. xxx. Poinsot. Milliaire trouvé au marabout Sidi-ben-Ghalouf. Route de Tacapas à *Turris Tamalleni*.

P. xxxi. Id. Milliaire de la route de Carthage à Tebessa

portant le chiffre LXXIIX (règne de Gordien).

Décembre.

P. xiii. Albertini. Au Cap Matifou.

23)

L · DECIO · L · FIL · QVIR ·

HONORATO · EX · DEC · VETERANO · AED
 IIVIRO · IIVIRO · Q · Q · IT EM · AEDILI ·
 IIVIRO IIVIRO Q · Q · TIGAVITANORVM
 RVSG · ET · RVSGVNIS · CONSISTENTES · OB ·
 MERITA · AERE · COLLATO v QVOD v
 ANNONAM · FRVMENTI · PASSVS
 NON · SIT · INCRESCE RE v
 POSITA · PROVINCIA · CXXV v

L. 5 : *Rusg(unienses)*.

ID., 1928.

Date : 164 ap. J.-C.

Janvier.

P. xv. Delattre. A Carthage. Fragment d'une plaque de marbre.

24)

VS · VC · PCIIVIROQVFD
 D · A · AELIO MAXIMO · O · V · Q · DE
 DINIS NOSTRAE · CONGRVENS
 MERITOS · VIROS · TESTIMON
 IAMPRIDEM · AELIO · MA
 HONOREM · AEDILITATI
 NOCENTIA · IN · ANNO
 M · GLADIATORV
 AE · CVA

P. xviii. Poinsot. Mosaïque de thermes privés à Es-Sedria.

25)

CVCIAS SI VARIM VEG
 GVLVIM LEVOR
 SI LAVDAS LABAS SI VI
 TVFERAS SVDAS IN
 TRAERVERVATAS
 QVAS FERFICI DENE

GAVAS

D'après deux copies concordantes. Lecture douteuse.

P. xxii. Saumagne. A Aïn el Djour.

26)

VRANI

G · MARIO · CAELESTINO █
 DECVRION CTVST ORITANAЕ
 MARIA █ MATER ET MARIVS
 █ PATER FILIO PIISSIMO STATVAM
 █ CVIVS DEDICATIONEM
 █ R · P · X MILLE POLICITVS
 EST █ EX REDITV EORVM
 █ QVAM DIV █ DVVM
 █ PVGILE █
 █
 ET EPVLVM DECVRIONIBVS
 ET POST D █ SVA
 P █
 ITA AB █

█ █ █ D

L. 3 : *decurion(i) [civitatis G]oritanae*. Les lettres CTVST sont le reste d'une inscription antérieure.

Ibid. Même provenance.

27)

HE █ E █
 Q APPAEO Q F
 FELICI FLAVIANO █
 VNIVERSVS ORDO
 CIVITATIS · GORIT ·
 CIVI ET PATRONO
 D · D · P · P ·

P. xxiii. Plusieurs stèles avec dédicaces à Saturne.

Nº 8.

28) S M S
 P · SVFICIVS · CELSI
 ANVS · LIBENS · ANI
 MO V SOLVIT

Nº 9.

29) SATVR NO M S
 █ I VOLVS SATVR
 V S L A u s

Nº 11.

30) saturno M · S
 M
 TV
 █ RIO DOMINI SA
 cERDOS INTRAVIT

Février.

P. xii. M. Toutain rapproche l'inscription (plus haut n° 27) d'une autre trouvée dans le même endroit (*Ann. épigr.*, 1894, n° 47).

Mars.

P. iii. Dr Janicaud. A Guéret

(servant de bénitier à l'église Saint-Quentin).

31) a) NVM AVG
DEO MER
CVRIO SA
BINI IVS
CARISSA
ARam pos
D S P

L. 4 : *jus(su)*.

b) NVM AVGG E MER
S. BIGA
IVS SA
V S L M

P. x. Ch. Saumagne. A Bou Arada.

32) CATA STIS BA
LIATHONIS I
NI. F. VIBI. M
NONIS. VXOR
PIA VIXIT. ANNIS
L.H.S.E.TTLS.

P. xv. Du même, à Henchir-Ouled-Slim.

33) ■■■■■ORDIA■■■■■
imp CAESARIS. T. AEL
SOPVS. T. E
NNO SVF ET A
II PONTIFICE.
S. FVSIS. F. ET. POS.

L. 4 : ...nno suffete ?).

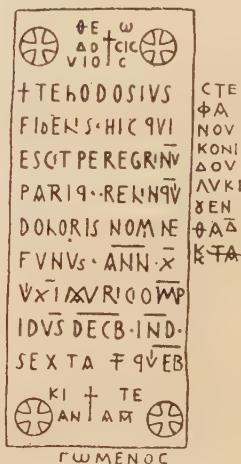
P. xvi. Du même, à Henchir-Ouradi.

34) MERCVRIO
SILVANO

AVG. SACRVM
C. SEXTILIVS
MAXIMVS
FAVSTI.
ITALICI. FILIVS.
FLAMEN. NEPTVN.
VOTVM. SOLVIT

P. xxi. Albertini. A Bône.

35)



Tehodosius fidelis hic. quiescit peregrinu(s), patrīq(ue) relinqui(t) doloris nomine funus. Ann(os) (decem) vixi (t); Mauricio imp(erante) id(ib)us dec(em)b(ribus) ind(ictione) sexta quieb(it) (pour quievit).

Θεωδόσιος ος υιός Στεφάνου Κονίδου Λυκίου ἐνθάδε ε χ(ει)τα(ι). Κίτε (= κείται) ἀναπαγώμενος.

Ibid. A *Aquae Flavianae*, près de Khenchela.

36) *pro salute et uictoris. E. a eterni
tate imp. caes m. Aurelli..... i pī
felicis augusti a dō. n̄ colvmitate
iuliae soaemiadis aug. m. eivs. Temp. nymphar.
avrelliVS. exsverns
instiTVTIS. A. SOLO. NOVO
IB. S. P. AMPLIAVI T.
dil ABSAS. D.
O*

L. 2 : *Aurelli [Antonin?]i.* | P. xxiv. Même localité.

37) *oPTAVI DACOS TENERE CAESOS TENVI
optAVI IN SELLA PACIS RESIDERE SEDI
oPTAVI CLAROS SEQVI TRIWPHOS FACTW
OPTAVI PRIMI COMMODA PLENA PLI HABUI
oPTAVI NVDAS VIDERE NYMPHAS. VIDI*

Mai.

P. xiv. Delattre. Inscriptions fragmentaires de Carthage.

P. xviii. Leschi. A Bougie.

38)

*NVMINIBVS IVVENES OB PVLSVM MOENIBVS HOSTEM
MAXIMO CAELICOLVM REGI IOVI. SVMMO TONANTI
DENOTATO GENI ET MVRAE DECORATAE TRIVMFO
CENTVRIVS VOTA SIMVL ET FANNIA PROLES
HIMERIVS PARITER PARITER REBVRRO CREATVS
ET DVO CONCORDES IVLII FELICISSIMI SEMPER
EX SVA NON PARVA CONLATA PECVNIA FRATRES
HAS SEPES LAETI STATVNT QVO SEDERET ALM
STAT VIRTUTE FREMENS VLTRIX VICTORIA DIVA
QVAEQVE SVO NVTV SPEM PACIS LAETA PROMITTIT
STAT QVOQVE PRO TEMPLIS ALACER CYLENIVS ISTIS
CONSECRATQVE LOCVM ET VOTVM DEVOVET ARIS*

L. 3 : *denotato geni(o).*

Juin.

P. xi. Albertini. A Djemila.
Dédicace à Saturne.

P. xii et suiv. Massiera. A
Sétif.

39) *pro salute et incolumente d. d. d. n. n. n. CLEMENTISSIMORVM PRINCIPVM
diocletiani et maximiani augg. et onstanti ET MAXIMIANI NOBB CAESARVM OB ADVEN
TIVS AFRICAE SVAE PROVINCIAS INLVSTRARE
provincIA MAVRE TANIA SITIFENSIS CAVEAM AM
sum TIBVS INCHOATAM PERFECTAMQUE FELICI
INVICTI ET PERPETVI AVG DEDICAVIT
phitheatr: ter*

P. xvi. Même provenance.

40)

*s a n c t a
FEMINA SACER TELL
NATA PATRE M CASSIO
PROC VLO MATRE POR
CIA ROGATA V AN LXX
M VII DXI C IVL GER
F M A T R I P I I S F E C I T*

L. 2 : *Sacer(dos) Tell(uris).*

BULLETIN DE CORRESPONDANCE
HELLÉNIQUE, 1926.

P. 383-462. A. Plassart. Inscriptions de Thespies et du Hiéron des Muses de l'Héliコン, trouvées de 1888 à 1891, faisant suite à celles qui ont été publiées par P. Jamot de 1890 à 1903. — 125 numéros : dédicaces de caractère religieux ou honorifique, bornes de domaines sacrés.

P. 437, n° 73.

41) *Ο δημος
Θεσπιεων Λευκι[ον
Κορυγλιον Λευκιον ο[ιον
Συλλαν αυτοχρατορα
Μουσαις,
αρετης ενεκεν και α[νδρα-
γ αθιας και ευνοιας
της εις αυτον*

Sylla avait été proclamé *imperator* par ses soldats après sa victoire de Chéronée, mars 86.

P. 394, n° 14.

- 42) Θεοις Σεβαστοις και τω Οικαι Σεβαστο[υ και Ρωμηι
ΕΥΦΡΟ.... ΓΑ.. οι πολεμαρχοι και τερεσις Κα....
Μ]χγανων Βουκατιωνος, Δεκμας Στέρτιν[ιος Εισιων...
..... την στοαν και τα τ[ου β]ουλευτηρι[ου...

L. 3. Decmus Stertinus est déjà connu par une inscription de Kréusis, port de Thespies (*I. G.*, n° 1826).

P. 438, n° 74.

43)

- Ο δημος Λευ]χιον Κανι[ν]ιον [Γ]χιου
υιον Γαλλον το]ν εαυτου πατρωνα [δι-
καιοσυνης ενε]κεν και ευνοιας θεο[ις

44)

- Ο δημος Μαρχον Λιχιγιον Κρασσον αυτοχρατορα
τον εαυτου πατρωνα αρετης ενεκεν και ευνοι-
ας θεοις

Il s'agit du consul de 30 a. C., envoyé en Macédoine comme proconsul en 29 et honoré d'une

Il s'agit du Caninius mentionné dans les lettres de Cicéron (*Ad fam.*, II, 8, 3; *Ad Att.*, XVI, 14, 4) et honoré d'une statue à Épidaure (*I. G.*, IV, n° 1410).

P. 441, n° 78.

45)

- Ο δημος Θεσπιε]ων Γναιιον Ακερρωνιον Προκλον
..... υον ανθ]υπατον Μουσαις

Ce personnage est peut-être le consul de 37 p. C.
P. 443, n° 80.

46)

- Ο δημος Ποπλιον Μεμ]μιον Ρηγλον τον
εαυτου πατρωνα αρετ]ης ενεκεν και δικαιο-
συνης και ευνοι]ας Μουσαις

P. Memmius Regulus a été *legatus Aug. pr. pr.* en Achaïe, en Macédoine et en Mésie de 35 p. C. au début du règne de Claude.

Ibid., n° 81.

4

- Ο δημος
Κουατερνιον Πολλι:ωνα
ανθυπατον

Ce proconsul ne semble pas connu.

P. 444, n° 85.

- 48) Τον πασάις Μουσαῖς καὶ ευδικιαισι τραφεντα
αρχεγονου γαῖης Ελλαδος ανθυπατον,
τειχος Αχαιαδος, Ρωμης στεφος, αιματος ευγος,
και πασαις αρεταις πληθομενον κραδιην
5. εικονι λαϊνη Δαναιοι στησαντο πρεποντα
Αγοριον Μουσαις ταις Ελικωνιασιν.
Στησε δ' Αρ(ι)στονοος Περικλης πεπυκασμενος ανηρ
ησυχην βιοτου και οθεναρη σοφιη

Ψ Β Δ

Vettius Agorius Praetextatus, plus tard préfet de Rome, avait été nommé par Julien, à la fin de 361, proconsul d'Achaïe.

P. 447-448, n^os 88-89 : sur deux blocs, de mêmes dimensions, d'une grande base en arc de cercle.

50)

Ο δημος Λουκιον
Καισαρα

Ο δημος
Γαιον Καισαρα

Ο δημος Ιουλιαν αυτοκρατορος
Καισαρος Σεβαστου θυγατερα, γυ-
ναικα Μαρκου Αγριππα Μουσαις

Cette dédicace est antérieure à 12 a. C. (Agrippa vit encore et M. Agrippa Postumus n'est pas né), postérieure à 17 (Lucius César y figure et il est appelé César, ainsi que son frère) et à l'année encore indéterminée de la naissance de Vipsania Agrippina, seconde fille d'Agrippa; l'aînée, Vipsania Julia, devait avoir sa place sur le monument et faisait pendant sans doute à sa sœur de l'autre côté des deux Césars.

N^o 88.

49)

Ο δημος Αγριππιαν Μαρκου
Αγριππα θυγατερα.

Ο δημος Μαρκον Αγριππαν
Λευκιου ιιον Μουσαις

N^o 89.

Ο δημος [Αιδιαν αυτοκρατορος
Καισαρος [Σεβαστου
γυναικα Μουσαις

P. 451-458; n^os 90-104 : série de bases de statues élevées aux empereurs; un certain nombre d'autres, de même provenance, sont déjà connues et figurent aux *I. G.*

P. 452, n^o 90.

51) Η βου[λη κα]ι ο δημος Τιθ.
Κ]λαυδ[ιον Σ]εβαστο[υ ιιον
Και]σ[αρα] Βρεταν[ικον

P. 453, n^o 94 (la partie de droite déjà connue, *I. G.*, n^o 1843).

52)

Λουκιον Αυρηλ[ε]ον Κομ[μοδον] Καισαρα
Καισαρος Μ. Αυρηλ[ε]ου Αντ[ωνεινου] αυτοκρατ[ορος]
τορος Σεβαστου νιο]ν η πολις

Ibid., n° 95.

53)

Τον μεγιστον
και θειοτατον
αυτοκρατορα
Καισαρα Μαρχον
5. Αντωνιον Γορδιανον
ευσεβη ευτυχη
Σεβαστον οη πολις

P. 454, n° 96.

54)

Τον μεγιστον
και θειοτατον
αυτοκρατορα Και-
σαρα Ποπιλλιον
Γαλληνον Σεβασ-
τον
η πο λις

Ibid., n° 97.

55)

Τον κυρι[ον] ημων
τον επιφανεστατ[ον]
Καισαρα Μαρχον Αυρη-
λιον Νουμεριανον
Σεβαστον
[η] πολις

P. 455, n° 98.

56)

Τον κυριον ημων
αυτοκρατορα

58)

- Ψηφισματι, επι θεου Απολλωνος το δ' μηνος Διοσθεωνος.
- [Εδοξεν Σπρατονικεων] της αυτοχθονος και μητροπολεως της Καριας
τη βουλη και τω δημιω, εισηγησαμενου την γνωμην Ιασονο[ς]
- [επι]ψηφισαντος πρυτανεως Λεοντος του Φανιου
επει ο μεγιστος και επιφανεστατος Ζευς Παναμαρος σωζει την πολι

57)

Μαρχον Αυρηλιον
Μα[ξιμι]α[νον]
Σεβ[αστον] η πολις

Ibid., n° 99.

57) Τον επιφανεστατον
Καισαρα τον κυριον
ημων Φλ. Ουαλ.
Κωνσταντεινον
η πολις

P. 527-535. N. Svensson. Sur
l'inscription métrique de Ma-
rathon relative à la récep-
tion solennelle d'Hérode Atticus,
publiée par Graindor dans le
Musée belge, 1912, p. 69-90.

ID., 1927

P. 57-122. J. Hatzfeld. In-
scriptions de Panamara, à Stra-
tonicée de Carie; 139 numéros
s'ajoutant aux textes publiés
par G. Cousin de 1887 à 1891.

P. 59. Décret mutilé, qui pa-
rait dater du règne d'Auguste.

P. 69. Autre décret, de la fin
du 1^{er} siècle.

4. [θε]λουσι; δε και οι ευσεβεστατοι και φιλοπατριδες ανδρες [ι]ερατοι αυτου Τιθεριος τε Φλα. Στρατοκλεους υιος Κυρεινα Με-
5. [νανδρος, ιερατευχως το] πρωτον εν Ηραιοις μετα της σεμνοτατης γυναικος Φλ. Διομηδους θυγατρος Λεοντιδος του πρωτου γενους και αξιωμ —
6. [ατος, ηρχιερατευκεν ο]μου; των Σεβαστων αυτοκρατορων και εστεφανοφορηκεν του Απολλωνος και μετα πολλα αναλωματα τα εν τη αρχιερωσυ —
7. [νη κατεσκευασεν εκ των ιδιων και μεγιστον εργον ατρειον βαλανειω ο. δεκεται αναλωματος ουκ ολιγας μυριαδας και ταυτα ηδεως
8. [εποιησεν εμφανιζων] οσου μην ποιειται προς αυτον ευσεβειαν και θρησκειαν και παλιν ιερατευει μετα της αξιολογωτατης Λεοντι-
9. [δος εν τοις Ηραιοις τα] τειμ(ι)α τα προς τους θεους ευσεβως και τα προς τους ανθρωπους φιλοτειμοτατα εκτελων ως και γυμνασιαργιαν
10. [τελειν μεγαλοπρεπως] εις τα [Παναμα]ρεια, τιθεντα το ελκυστον εγ λουτ[η]ρων και τοις Ηραιοις ωσπερ το πρωτον και νυν παν το πλη-
11. [θος καλιν των ελευθερων και] των δουλων επι τε τοις αλλοις και επι διανομη αργυρου ο τε δημος ημων βουλομενος τας αξιας
12. [χαριτας αποδουναι Μεναν]δρῳ και τη Λεοντιδι τετειμηκεν αυτους και δι[α] τουδε του Ψηφισματος, επιβεβοηκει τε το πληθος
13. [εις τιμην και σεβασμον] του θεου προγραφεσθαι πασιν τοις επιδιδο μενο[ι]ς εγ[γ]ραφοις το του θεου ονομα και τον ιερη δεδοχθαι
14. [τιμασθαι Φλ. Μενανδρ]ον και Φλ. Λεοντιδα ταις εξαιρετοις τειμας επι [τε] των χρηματιζομενων παντων, οταν γραφη ο του αυ-
15. [π]ρογραφεσθαι επι ιερως δε του επιφα νεστατου θ[εου] Διος Παναμαρου το β' Τθ. Φλ. Στρατοκλεους υιου Κυ. Με-
16. [νανδρος]. , επι αρχιερεως δε Σεβαστων Αυτοκρατορων και στ]εφχνηφορου θεου Απολλωνος το δ' και προς το λο-
17. [ιπον]. [ο]υτως προχρηματιζειν το του Διος Πα[ναμαρ]ου ονομα και του γεινομενου αυτου ιερως κα[ι]
18. ως τον γενομενον αρχιερη, τουτου προ[σηκοντ] θ[εο]ς και τη προς τον θεον ευσεβειχ και τη προς τους. . . αγδρας προθυμιχ.

Ce décret stipule que désormais on inscrira en première ligne, sous la formule initiale des actes publics de Stratonicée, le prêtre de Zeus Panamaros,

au lieu du stéphanophore d'Apollon qui était en même temps grand prêtre des Empereurs.
L. 1 : le mois Διοσθεών est inconnu. — L. 10 : les Παναμα-

ρεῖα, élément permanent du rituel à l'époque romaine, avaient lieu tous les ans à Stratonicea, les Ἡραῖα (l. 5, 9 et 10) et les Κομύρια (*Bull. de corresp. hellén.*, XV, p. 172 et suiv.) à intervalles plus espacés et à Panamara même; mention des distributions d'huile tirée (Ἐλαχυστόν) de grands cratères (λουτῆρες)

qu'on disposait dans les gymnases. — L. 12 : le πλῆθος désigne un ensemble plus vaste que le δῆμος proprement dit.

P. 71-78. Invitations adressées à différentes villes pour les prier de prendre part aux fêtes du sanctuaire. La mieux conservée est la suivante :

P. 73.

59) Ο αυτος

Ει: και: παντας ανθρωπους ο θεος επι: την εστικσιν καλει:
και κοινην και ισοτιμον παρεχι: τραπεζαν τοις οποθενου[ν]
αφικνουμενοις ομως εξαιρετου τιμης αξιαν ηγουμε-
νος ειναι την πολιν και δια το αξιωμα υμαν, ω Ροδιοι, και δ-
[.]α την υπαρχουσαν ταξι πολεσιν ημων προς αλληλας συγγε-
νιαν και των ιερων κοινωνιαν, καλω προς τον θεον υμας και
παρακαλω και τους εν τη πολι της παρ' αυτω μετεχιν ευφροσυ-
νης, ωσπερ τους εν Καριχ και ομορουντας ημιν Ροδιους, μεγ-
10. αλης τιμης τευξομεν[ου]ς ει: και την επισ-
τολην ασμενοι μου λαθοι[τε]. . . .
τον θεον τουτο δηλωσατε.

P. 78-112. Dédicaces et commémorations de prêtrises, d'époque romaine.

P. 112-119. Dédicaces de chevelures à Zeus Panamaros; par exemple :

P. 117.

60) [Α]γριθη τυ/η
επι ιερεως
εν Ηραιοις
μετα Κομυ-
5. ριον. . . ΛII
Α.. της Ού]λ.

Ροδιων

Ασ[κληπ]:α-
δο[ν] και
Κλαυ. Βρησιο[ν]
10. φαμιλια[ς]
[κομα].

P. 125-137. P. Roussel. Observations sur les inscriptions contenant des invitations à assister aux mystères de Panamara.

P. 138-154. H. Seyrig. Inscriptions de Chypre.

P. 139.A Nea-Paphos (Ktisma).

- 61) Τυχη Αγαθη
Αυτοκρατορα Καισαρα Μ. Αυρηλιου Αντιωνειγ[ον Ευσεβη]η Ευτυχη[η]
Σεβαστον Αραβικον Αδιαβηνικον Παρθικον Μ. Βρεταν[υκο]ν Σεβαστη
Κλ. Φλ. Παρφος η ιερα μητροπολις των κατα Κυπρον πολεων, παροντων
5. και καθιερουντων του τε κρατιστου αγυπιατου Ιουλιου Φροντωνος
Τληπολεμου και του αξιολογωτατου λογιστου Ηλιανου Πολοβιανου,
δοθεντος υπο των κυριων ημων αυτοκρατορων
και κταστησαντος τον ανδριαντα απο Φ
απο πορων των δογματισθεντων υπο τω[v]
10. αρχοντων του ενεστωτος ΙΘ του και ΙΔ
και ΚΘ ετους

La première ère est l'ère sévérienne, la seconde celle de Caracalla, la troisième sans doute une ère locale. Date du texte d'après les deux premières : 210-211 p. C.; c'est donc en cette année que Julius Fronto Tlepolemus, inconnu par ailleurs, était proconsul. Le *cognomen* du curateur de Paphos Helianus Polybianus doit être rétabli dans une dédicace de la vieille Paphos (*I. G. R.*, III, n° 947), qui l'appelle C. Julius Helianus.

P. 143. Même provenance.

- 62) M VPHILIO PONTIF
PRO · COS · CIVES · P
PAPHIAE DIOCEN

L. 1 : *Uphilius* pour *Oflius*, par retranscription du grec Οὐφίλιος; la date exacte de son proconsulat, aux derniers temps de la République, ne peut être précisée. — L. 2 : *p(osuerunt)*. — L. 3 : le sens du dernier mot *Diocen...* ou *Diogen...* est incertain.

P. 153. A Kerynia.

- 63) Επι αυτοκρατορος
Τιθεριου Κλαυδιου
Καισαρος Σεβαστου
Γερμανικου,
5. ετους τριτου,
Τιτος Κομιγιος Προκλος
[αν]θυπατος και Τιτος
[Λαρ]τιηνος Σαβεινος
πρεσβευτης και
10. [αντι]στρατηγος
· · · · · σαν υδωρ το
· · · · · TEN λιμναις

Ce texte fixe la date, 42-43 p. C., du proconsulat de T. Co-menius Proculus, dont le nom figure sur des monnaies de Claude.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES
ANTIQUAIRES DE FRANCE,
1927.

P. 140-147. L. Demaison.
Liste des marques de potiers,
trouvées à Reims.

P. 185-186. G. Cantacuzène. Note sur une inscription de Gru-
mentum (cf. ci-dessous, p. 392).

P. 214-215. E. Albertini. Sur l'épitaphe métrique de Lepidianus, évêque de Madaure au ve siècle (les nos 2232 et 2771 des *Inscriptions latines de l'Algérie* par S. Gsell s'ajustent et se complètent).

P. 225-230. Du même. Sur un petit objet de terre cuite trouvé à *Rapidum* et portant une inscription en cursive :

**64) PVGIL • ROGATIA
NI**

Ce serait un *pugil(lar)* ou *pugil(laris)*, instrument facile à tenir dans la main, qui devait servir comme matériel d'écriture.

P. 242-243. J. Babelon. Sur la théorie de R. Hermann proposant de voir dans les préten-
dues tessères de gladiateurs ou tessères consulaires des *tesserae nummulariae*.

P. 244-247. J. Carcopino. Sur les inscriptions de l'*Augusteo* de Rome au nom de Marcellus et d'Octavie (ci-dessous, n° 88).

P. 248-253. P. Couissin. Sur trois autels, dont un anépi-
graphe, trouvés aux Milles, près d'Aix-en-Provence :

**65) N I M P I S
P I A M S
V • S S L M**

L. 1 et 2 : *Nimp(h)i(s)*
P(r)iam(us) ?

**66) N I M F I
P R I M
V S L M**

L.2: *Pri(a)m(us)ouPrim(us) ?*

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PRÉ-
HISTORIQUE FRANÇAISE, 1927.

P. 333-335. J. Skutil, d'après J. Dobias. A Musov (Muschau), en Moravie (Tchéco-Slovaquie), trouvaille en 1925 de nombreuses briques légionnaires avec l'estampille

67) L E G X C P F

Leg(ionis) X G(eminae)
P(iae) F(idelis).

BULLETIN DU CINQUANTENAIRE
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
ET D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN,
1928.

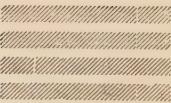
P. 17 et suiv. Gsell, Le chris-
tianisme en Oranie avant la
conquête arabe, d'après les ins-
criptions.

P. 23. Albertini. Tracé, d'après
les milliaires, de la route-fron-
tière de la Maurétanie Césa-
rienne entre Boghar et Lalla-
Maghnia.

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET
D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN, 1928.

P. 29 et suiv. Fabre et Cour-
tot. *Inscriptions d'Altava.*

P. 29.

68) IMP. CAE

 MILIA
 RIA NOVA
 PONI IVSSIT
 PER P·FL·CL
 E M E N T E M
 PROC·SVVM
 MI

P. 30 et suiv. Épitaphes chrétiennes datées pour la plupart (IV^e, V^e et VI^e siècles).

P. 32.

69) DMS
 BM FILIIS
 FECERVNT
 VALERIVS RO
 GATVS FILIVS
 MAIOR VIXIT A
 NNIS. L. ET. SE
 MESTR VII DIE I

P. 208. Même provenance.

71) *calventius. amaryllvs. filio bene merenti. piissimo qvi huc venisti. et. conspicis. titul*
 5. *vm mevm. perlege. qvm insides ad me vita mihi. xiiii. annorum. vixi*
indulgentis patris mei qvidem

vern potest xx. ascendes. animam deposvi meam dolore dedi
patri et. matri meae infelicibus qui
 10. *me gemvervnt ut aeternum dolor*
em. haberent. in pectore nole dol
eri. mater non

plangere properavit aetas. sic fatu
 15. *sic volvit meus. ego. vagor*
inenebris vos vivere discite
dvlc est. titulo consumato dolor

BULLETTINO DELLA COMMISSIONE ARCHEOLOGICA COMUNALE DI ROMA, LIII, 1925.

P. 201-231. P. Mingazzini. Inscriptions inédites de Rome. Funéraires; 80 numéros.

P. 202. Villa Doria-Pamphili.

70)

DIS MANIBVS
 IVLIAE
 CISSEIDI
 F. PISSIMAE
 FRVMENTO. PVBLICO
 V.A. VIII. M.XI.D. XXIII
 C. IVLIVS. NARCISSVS
 P. ET. RVTILIA SVCESSA
 M. SIBI. ET. SVIS

L. 5 : il s'agit d'une *puella alimentaria* ou d'une inscrite sur les registres de l'annone. Cf. C. I. L., VI, n° 10222, et Mém. des Antiq. de France, LX, 1901, p. 365.

L. 5 : *vita(m)* ; l. 7 : *as-cende(n)s* ; l. 10 : *ge(n)ue-runt* ; l. 11 : *nolite* ; l. 16 : *dul-c(is)*.

P. 213. Chez un antiquaire (ci-contre, n° 72).
L. 3 : allusion à la Terre Mère.
P. 229. Via Volturno.

73)

SVLPICIAE · CINERES · LECTRICIS · CERNE · VIATOR
QVOI · SERVILE · DATVM · NOMEN · ERAT · PETALE
TER · DENOS · NVMERO · QVATTER · PLVS · VIXERAT · ANNOS
NATVMQVE · IN · TERRIS · AGLAON · EDIDERAT
OMNIA · NATVRAE · BONA · VIDERAT · ARTE · VIGEBAT
SPLENDEBAT · FORMA · CREVERAT · INGENIO
INVIDA · FORS · VITA · LONGINQVOM · DEGERE · TEMPVS
NOLVIT · HANC · FATIS · DEFVIT · IPSE · COLVS

P. 230. Via del Tritone (palazzo Vacchari-Bacchettoni).

74)  DIO^S
PhelEMATIO
ALVMNO
EDVCATORES

P. 238-270, et pl. G. Mancini.
Sur le nouveau fragment des fastes consulaires capitolins (*Ann. épigr.*, 1927, n° 101).

P. 271-304. Ed. Gatti. Découvertes récentes de Rome et des environs.

P. 275. Via Campania. Marque de tuile :

77) SEX · RVBRIVS · LOGiSMuS
FABER · ARGENTARIuS
SIBI ET
RVBRIAЕ · AVRAЕ · LIBERTAE · SVAE · ET
SEX · RVBRIО · SATVRNINO · FILIO · SUO
ET · LIBERTIS · LIBERTABVSQVE · SVIS
POSTERISQVE eorVM
TESTAMENTO · FIERi ivSSiT

75) + REG D V THEODE
+ RCO BOVIO ROME

Cf. *C. I., L.*, XV, n° 1666.

P. 275. Via Umbria.

76) D m
L · PACIVS · fortunatus
VETERANUS aug. coh.
X · VRB · FECIT sibi et
SVIS · LIBERTIS liberta
BVSQVE · POSTERISQUE
EORUM

IN · F · P · XI in a. p. xi

P. 288. Via Giacomo Puccini.

72) *v C. C V S P I . C . L . R V S T I C I . S E R V E I A . C . F .*
TER TERNIS . ANNIS . CVRSVM . CONFECERAT . ANNIS
CVM . AB . MATRE . AD . MATREM . DEFEROR . EXANIMIS
NON . ME . PASSA . VENVS . THALAMOS . INTRARE . IVGALIS
DEBITA . NEC . SANCTIS . VOTA . REFERRE . DEIS
si mihi FATA . diuos . EGISENT . ORDINE . CVRSVS
me ferre . EXEQVIAS . PAR . FVIT . ANTE . MEIS
REGILLA . v SERueia c . f .
NVNC . PATER . ET . MATER . NATAE ehen tristia solunt
OSSAQUE . FVNESTIS . FLETIBVS . ABducunt
SD . QVONIAM . MVLTI . TALEM . SENNERE . Dolorem
NEC . QVISQVAM . LETI . VINCERE . VIM . POTVIT
DESINITE . EXTINCTAM . DVLCES . ME . FLERE . PARENtes
DESINITE . ET . NATAE . TRISTIA . IVRA QVERI

Au revers, inscription d'époque postérieure :

78) *dis MANIBVS
RVBRIA · PHILVSA · SIBI · ET
SACERDOTI · SVAE
SANCTISSIMAE*

P. 303. Via Ardeatina, au 4^e kilomètre. Marque de tuile :

80) *IVNII · QVARTI · PALLADII · VC ·
AMPLISSLIMORVM HONORVM MAGNITV
DINE · ET NOBILITATE CONSPICVO
IVNIO QVARTO PALLADIO CLARISSIMO
ET INL · VIRO · AVORVM HONORES · SVPER
GRESSO ET DIV IN REP · PERSEVERANTI
PRAET · ET QVAEST · KADIDATO · NOT · ET TRI
COM · SACRAR · LARG · PRAEF · PRAETORII
PER ANNOS SEX · ILLYRICI · ITALIAE · ET ·
AFRICAE CONSULI ORDINARIO LEGATO
SENATVS AMPLISSLIMI QVARTO EIVS
STATVAM · OB · EGREGIAM · PROPINQVI
TATIS · AFFECTIONEM · AD DECOREM
DOMVS · GERMANVS EIVS · INTER SE
AC SVOS LOCARI C O N S T I T V I Q V E
IVS HABVIT*

Les *tribuni et notarii* formaient la chancellerie impériale et rédigeaient les procès-verbaux du *consistorium principis*.

Ce Palladius était un collègue et ami de Clément qui lui composa un épithalamie (Carm. XV), *epithalamium dictum Palladio v. c. tribuno et notario et Celerinae*.

Deux lois du Cod. Th. VI, 28, 7 et IX, 38, 12 lui sont adressées en 410 comme proconsul d'Afrique, titre que l'inscription

79) *c. HELVACI
MALLI · TROELI*

Cf. *C. I. L.*, XV, n° 1176, restitué à tort *C. Helv(idi?) Ac... Malli Tro(phimi)*.

Id., LIV, 1926.

P. 36. Cantarelli. Sur l'Aventin.

ne lui donne pas. M. Cantarelli croit à une mission spéciale de l'empereur, qui a trompé les rédacteurs du Code. Consul en 416; préfet du prétoire de 416 à 421.

CLASSICAL PHILOLOGY, 1927.

P. 409-412. A. Sanders. Sur le certificat de naissance de l'année 128 (diptyque du Fayoum) reproduit dans *l'Ann. épigr.*, 1926, n° 151.

P. 418-419. J. Claflin. Sur l'inscription de Duénos.

CLASSICAL REVIEW, 1927.

P. 60-61. E. Housman. Sur l'inscription africaine portant le n° 2296 dans le supplément au recueil des inscriptions métriques de Buecheler par Lommatzsch (épitaphe de gladiateur, *Ann. épigr.*, 1915, n° 41; nouveaux compléments). Observations sur d'autres textes du même recueil.

P. 117-121. W. H. Buckler. Contribution épigraphique à l'histoire littéraire : dans le n° 105 des *Inschr. von Priene* (*Athen. Mitteil.*, 1899) on trouve le nom complet et l'un des titres de Tullus, ami de Properce; L. Volcarius Tullus fut *ἀρχιέφευς* du *κοινὸν Ἀσίας* entre 15 et 10 a.C.

P. 121-122. E. Lord. Les indications sommaires de Tacite (*Ann.*, I, 9 et suiv.) sur le règne d'Auguste rapprochées des *Res Gestae* et des autres sources.

COMPTES RENDUS DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1927.

P. 99. Alquier et Bosco. Lamelle de plomb trouvée à l'ouest de Berteaux (Algérie). Les inscriptions (recto et verso), datées de 637, relatent le dépôt sous l'autel d'une église des reliques de saint Étienne, saint Focius? saint Théodore et saint Victor; fac-similé (ci-après n° 81).

P. 243. Viroilleaud et Cagnat. A Beyrouth.

REGINA. BERENICE REGIS MAGNIS A grīphāe f. et rex a grīphā templūm ??
q[uo]d rex. HERODES. PROAVOS FORVM. FECERAT. VETUSTATE CONLAPSUM A SOLO RESTIVERUNT
MARMORIBVSQVE. ET. COLVMNIS. seX

81)

RECTO

1 + *In nomine dñi dñi ihu xp: dñi et salvatoris nost[ri]*
 2 *et maximoru benefactorū eracli piissimi inperatoris. . . pacifico*
 3 *anno bicesimo <bicesimo> sesto et post consulato eius anno*
 bicesimo quinto et costintinis benefac-
 4 *toris inpre eraclis benefactoris cesaris costintinis indcti benefac-*
 5 *toris imperatoris anno bicesi-*
 6 *mo quinto et post consulatu eius anno quinto eraclio..... benefactoris*
 cesaris anno quinto
 6 [per]petuorum vitorie inpratorū sub die sestas idus [febru]aruas?
 ind decima in oc benera-
 7 [li] locum deposite sunt reliquie sactorū martirū.

VERSO

1 + *Id est santi istefani sancti focii? sancti teudori et sancti bice-*
 toris confes-
 2 *sorū per manus beatissimorū episcoporū id est leoncius ep̄cs*
 sante clesie sirti-
 3 *nensis . . . ep̄cs sante ellesie conturihonensis benenatus ep̄cs*
 sacte clesie. . . .
 4 *Medimus armarius sancte elesie linfersis? . . . domno. . . .*
 conserbandos. +
 5 *africana probincia primorū bitaliones dicamus do-*
 reliquias
 6 + *et o. . . clius nr debotissimus scrissi eius crissi (Chrisme)*

P. 244 et 245. Espérandieu.

ID., 1928.

A Narbonne.

P. 245.

P. 85. Cagnat et Virolleaud.
 A Nasranyé (10 kilom. au sud
 de Beyrouth).

83) + HIS TVMVLIS +
 REQVIISCIT IN PACE
 BONE MEMORIE GE
 NESIVS QVI VIXIT
 ANNOS PL M XL ET
 TRANSIT. III. KL. FEB
 DECIO LONGINO
 + C O N S S +

Date : 486 ou 487 p. C.

84)

pro salute i M P C A E S
 ANI·AVG·P
 i O· M·H
 SPVRI·F·FAB·MAXI
 LEG·XIII·GEM
 u L · A · S

P. 191. Espérandieu. A Narbonne.

85)	ANN. XXVII. EPST. VS RVSTICVS	MARTIS	NNIVS	I	† GUIMODA CoMITISSA
	NE LONGITVDINIS ETAL	NVS			
PROJECTVS PRB	SACROSCA ECCL SOL LV ₁ INNOCENTIVS SVB	NECL	NNIVS	M	O
	VENANTIVS DIAC	VC			
AVITIAN	LYMPIDIVS	SENAT	NNIVS	S	NSFSCS EPS

Liste de noms avec mention des sommes données par chaque personne.

L. 1: *ep(is)copa)tus*; l. 3: *Sa-*

cro(s)an)c(t)a eccl(esia) sol(idi)
LVI; l. 4: *pr(es)b(yter)*; l. 5: *diac(onus)*; l. 7: *s(an)c(tu)s ep(iscopu)s*.

P. 226 et suiv. Rostovtseff. Inscriptions trouvées dans les fouilles de Doura - Europos, graffites gravés ou peints; elles mentionnent surtout des *beneficiarii* et des *statores* du tribun et sont précédées de *Mv(ησθη)*:

P. 232. Inscription latine sur un autel:

86)

*Pro salute Com(modi) Aug.
Pii F. et uictoram d. n. |
imp. Pac. Nigreinus e[q.] ro-
man(us) et Ael. Tittianus dec.
coh. II Ulp. P(aslagonum)
[∞] Com(modiana) [G]enio??
Dura?? altarem?? ex u(oto)?? |
XV ka iuniis [P]risco et Claro-
cos.*

Les noms des consuls ne se retrouvent pas dans les Fastes.

P. 245.

87) D ascia M

COEL MASCELINI
COELIA CHRYSIS
FILIO DVLCISSL FEC
MANGON AVE

L. 5: *Mangoni, ave!* — *Mangonius*, sobriquet du personnage.

P. 313. Cumont. A Rome, dans le mausolée d'Auguste.

88) MARCELLVS C. F.
GENER
AVGVSTI CAESARIS

ERANOS, ACTA PHILOGRICA
SUECANA, XXII, 1924.

P. 41-49. H. Armini. Observations sur quelques-uns des textes publiés par Diehl, *Inscript. latinae christianaे veteres*.

P. 82-90. Du même. Études de topographie romaine : la συναγωγὴ τῶν Καλλαφησίων mentionnée dans les inscriptions de la catacombe juive de Montereve devait se trouver dans le *vicus pulvérarius* de la 1^{re} région; au C. I. L., VI, n° 461, le *locus qui appellatur Memphi* doit être un sanctuaire de *Meftitis*.

P. 91-96. V. Lundström. Nouvelles lectures de l'épitaphe métrique de C. Julius Faustus (*Ann. épigr.*, 1924, n° 104).

P. 149-159. H. Armini. Études épigraphiques (C. I. L., VIII, n° 17110; VI, n° 10006 et 9709).

Id., XXIII, 1925.

P. 18-34. H. Armini. Suite de ses observations sur les *Inscript. christianaē* de Diehl.

P. 82-103. A. F. Liljeholm. Études épigraphiques (*Carmina*

OCTAVIA C. F.
SOROR
AVGUSTI caesaris

latina epigraphica d'Engström, n° 75, 306, 307, 374).

GENAVA, BULLETIN DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE GENÈVE, IV, 1926.

P. 218-320. W. Deonna. Les collections lapidaires du Musée d'art et d'histoire de Genève. Liste des inscriptions romaines, avec bibliographie très abondante et quelques fac-similés; tables méthodiques et tableau de concordance avec le C. I. L.

Id., V, 1927.

P. 107-234. Du même. Dans la seconde partie de l'inventaire des collections lapidaires sont énumérés les monuments d'époque chrétienne; quelques inscriptions des v^e et vi^e siècles.

GERMANIA, 1927.

P. 2-6. O. Bohn. Relevé des estampilles de *Vosa arretina* découvertes à Vindonissa.

P. 31-33. A. Oxé. Sur l'inscription du *Corpus*, XIII, *falsae*, 1328*, aujourd'hui perdue, trouvée aux environs de Nîmègue. Son authenticité paraît certaine. Nouvelle lecture, d'après la confrontation des copies qui la font connaître :

89) MATR · È · SVL
C · M È T I V S
M A R T A L I S
B F · L E G
V I · V I C T R
V · S · L · M

L. 1 : *Matr(ibus) et Sul(evis)*.
P. 38 et suiv. F. Fremersdorf.
Inscriptions récemment découvertes à Cologne, sur de petits objets.

P. 38. En pointillé, sur une *tabula ansata* en bronze.

90) Q · Q · CORNE
I V S T I · M
S V L P I C I

(*Centuria*) *Q. Corneli(i) Justi*.
P. 41. Sur le dos d'une statuette de la Fortune.

91) S E R V
A N D
V S
C C A A
F E C

L. 4 : *C(oloniae) C(laudiae)*
A(rae) A(grippinensiam).

P. 42. Marques de tuiles :

92) L V
C R I S P I

L. 1 : *L(egio) V*.

GLOTTA, XV, 1926.

P. 156-158. F. Drexel. Nouvelle explication du nom des *utricularii*, associés dans les inscriptions aux *fabri* et *centonarii* qui étaient chargés de

combattre les incendies; ce seraient ceux qui faisaient la chaîne, en se passant de main en main des outres pleines d'eau pour éteindre le feu.

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, XXIII, 2, 1926. BEIBLATT.

P. 209-230. C. Patsch. Monuments du Musée national d'Albanie. Inscriptions funéraires latines.

P. 220. Provenant de Dyrrachium.

	D	M	S
	A E L I A E	E Y	
	P O S I A E	· Q	V
	ANN ·	XXXV	
5	C . V I N C I V S		
	E Y T Y C Y S	· A V G	
	V X O R I	· O P T I M A E	
	E T	· S I B I	· V I V V S
	I N	· F R O N	■■■■■ B · XXX
	I N	· A G R O	■■■■■ X X X X

L. 3 : *Q. V(incii uxor)*; l. 6 : *aug(ustalis)*; l. 9 : *in fron(te) [pedi]b(us)* ?

P. 241-246. B. Saria. Inscriptions de Dyrrachium.

P. 241. Nouvelle lecture du n° 616 du *C. I. L.*, III.

P. 242. Fragment d'une inscription dédiée à Hadrien entre les années 135 et 130 p. C.

P. 247-300. J. Keil. 12^e rapport sur les fouilles d'Ephèse

P. 263.

94)

- οι] θυοντες τω προπα-
τορι Ασκληπιω και τοις
Σεβαστοις ιατροι ετειμησαν
Τ. Στατιλιον Κριτωνα του
5. αρχιατρον και επιτροπον αυτο-
χρατορος Νερουα Τραιανου Καισα-
ρος Σεβαστου Γερμανικου Δακικου
και ιερεα Ανακτορων και Αλεξαν-
δρου βασιλεως και Γαιου και Λουκιου
10. των εκγονων του Σεβαστου.
Επι ιερεως Τιθ. Κλαυδιου Δημοστρα-
του Καιλιανου, αρχοντος των
ιατρων Λ. Ατιλιου Ουαρου,
κατ] κσκευασαντος την τειμην ως υπεργετο τοις ιατροις
15. εκ] των ιδιων Γ. Αρριου Ερμερωτος
και] των ιιων αυτου Αρριων Κελσιανου
και Κελσου.

Ce texte provient de l'Asklépieion, qui servait de lieu de réunion au collège des médecins. — L. 8 : les Ἀνάκτορες sont les Cabires; 1^{re} mention d'un culte rendu à Alexandre le Grand dans la ville d'Ephèse sous l'Empire. — L. 14 martelée, avec de nombreuses lettres liées.

P. 264.

95) Φωτα Ορειθασιω δια βιου
Λ. Δομιτιος Αγριππας,

Date, d'après la forme des

lettres : fin du 1^{er} siècle p. C.

P. 265.

- 96) Αυτοχρατορα Καισαρα
Μ. Αυρ. Κρημιδον
Αντωνεινον Σεβ.
νεον Διονυσον οι του
5. πρόπατορος θεου Διονυ-
σου Κορησειτου σγκηφο-
ροι μυσται φιλοσεβαστοι α-
φειδρυσαν ιερατευοντων
Μ. Αυρ. Μενεμαχου αρχιερεως
και πρυτανεως.

P. 269.

97)

- Της πρωτης και μεγιστης μητροπολεως
της Ασιας και δις νεωκορου τω]ν Σεβ.
Εφεσιων πολεως η βουλη και
ο δημος ετειμησεν
5. Μ. Αυρηλι. Μινδιον Ματτιδ:ανο
Πολλιωνα

- τον κρατιστον επιτροπον του Σεβα-
στου εικοστης κληρονομιων επι Ρωμη]ς
καθολικον δουκηναριον, επιτροπον
10. διοικητην Αιγυπτου δουκηναριον, επιτρο-
πον πατριμωνιου δουκηναριον, επιτρο-
πον οχηματων τειμηθεντα παρα του χυριου
κυπερσατορος Κομμοδου σαλαριω δου-
κηναριω, αρχιερεα Ασιας νων εν Εφε-
15. σω κατα το εξης ημερων πεντε, εν αις και α-
νειλε ζωα Λιθυκα εικοσιπεντε, αγωνοθε-
την των μεγαλων Εφησηων, τρις Βειθυνιαρ-
χην, Αραβαρην Αιγυπτου, αργωνην τεσσα-
ρακοστης λιμενων Ασιας κατα το εξης δε-
20. καστιαις τρισιν, λογιστην πολεων τριων εν
Βειθυνια κατα το αυτο της λαμπροτατης
ιητροπολεως Νεικομηδειας, Νεικεας, Ηρουσης.
Προνοησαμε[νου] της αναστασε-
ως της τειμ[ης] Σ]εργειου
25. Γκιανου [του] αυτου.

L. 5 : personnage déjà connu (Dessau, n° 8858).

P. 281-284. Fragments d'un édit du proconsul Paullus Fabius Persicus, vers 44 p. C., dont deux autres copies grecques et une latine ont été publiées dans les *Forsch. in Ephesos*, II, p. 112.

P. 299. Sur un pilier de l'aqueduc de Sedschuk.

- 98) Νερωνι Κλαυδιο
Καισαρι Σεβαστ[ω
Γερμανικω δημαρ-
χικης εξουσιας το
5. αυτοκρατορι το Γ'.
Επι ανθυπατων χ[α]τα
το εξης Ποπλι[χολα του
και Μεσαλ[α και Λονγι-
νου Γαλλο[υ, πρυτανευ-
οντος το

L. 7-8 : il s'agit de L. Vipsitanus Publicola, consul ordinaire en 48 p. C; le surnom de Messala, qui lui est ici donné pour la première fois, prouve que le Visptanus Messala de Tacite était son fils. — L. 8-9 : C. Pompeius Longinus (et non Longus, comme on le croyait d'après un texte de Frontin) Gallus, consul ordinaire en 49. — Première mention du proconsulat d'Asie de ces deux personnages, sous le règne de Néron.

P. 331-344. E. Weiss. Étude sur le contrat de vente de Tzum, près de Leuwarden (*Ann. épigr.*, 1919, n° 51, et 1900, n° 42).

P. 345-358. H. Dessau. Observations sur les fastes des

gouverneurs de Mésie, d'après les inscriptions découvertes par V. Parvan dans la Dobroudja et publiées dans le *Jahrbuch des archäol. Instituts, Beiblatt*, 1915, et *Histria*.

P. 359-362. O. Cuntz. Nouvelles observations sur les *cen-tonarii* de Solva (*Ann. épigr.*, 1920, nos 69-70).

P. 361-410. J. Zingerlé. Observations sur plusieurs épithèses métriques grecques; entre autres : *Bull. de corresp. hellén.*, XXV, p. 26, et XXXIII, p. 415, d'époque romaine.

THE JOURNAL OF ROMAN STUDIES, XVI, 1926.

P. 155 et suiv. Stuart Jones. Remarques sur la loi relative à la piraterie (*Ann. épigr.*, 1923, no 55). L'auteur la daterait volontiers de 100-101 av. J.-C.

P. 194 et suiv. M. Cary. Étude de deux inscriptions grecques (*Suppl. épigr. gr.*, II, 511, et Dittenberger, *Sylloge*, no 685) relatives à une contestation de territoire entre Hierapytna et Itanus.

P. 200 et suiv. Ramsay. Les Romains en Galatie.

P. 203. A Yaghjilar.

99) M E M O R I A E
C N · C O R N E L I · L L # # A N I
D E C V R I A L I S V I A T O R I S
S E R G I A · L · F · P A V L L I N A
C O R N E L I · S E V E R I

P. 208. A Amasia.

100) Λευκιον?
Κορνηλίου
Αὐτον Λεντολον
γΑΙΤΟΥλιχον
ΕΦΙΠΠΙΟΙΣ
ΖΡΥΣΟΙΣ ΤΕΤ
ΜΗΜΕΝΟΝ ΚΑΙ
πΟΡΦΥΡΑ ΚΟΡΝΗΑΙ
αΝΗ ΠΡΕΙΣΚ αζηνω
ΝΟΣ ΤΟΝ Ε αυ
ΤΗΣ ΥΙΟΝ τ
ον αΞιολογον

Les restitutions proposées appartiennent à M. Ramsay.

P. 214. A Konia.

101) C L O D I A E · I A T R
I N A E · V X O R I · L
C O S S O N I · G A L L I
L E G · A V G · P R · P R
E B V R E N A · M A
X I M A · F · C · E B V R E
n i

L. Cossonius Gallus est un contemporain de Trajan.

P. 240 et suiv. Taylor et Collingwood. Inscriptions d'Angleterre, déjà connues (*C. I. L.*, VII, nos 877 et 915).

P. 141. Vient du *vallum Hadriani*.

102) L E G · I I · A V G
L E G · V I V P F

L. 2: *V(ictrix) P(ia) F(idelis)*. Nom de deux légions employées à un travail commun.

P. 244. Brique de l'amphithéâtre de Caerleon.

103) LE II AVG ANTO

Anto(niniana).

P. 245 et suiv. H. Buckler et J. Keil. Réédition complétée et améliorée d'une inscription d'Angora (*Insc. gr. rom.*, III, n° 209).

ID., XVII, 1927.

P. 28 et suiv. Ritterling. Les forces militaires dans les provinces sénatoriales, surtout d'après les inscriptions.

P. 33 et suiv. Anderson. L'édit d'Auguste de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166).

KLIO, XXI, 1927.

P. 421-427. J. Zingerlé. Sur les noms de localités de Phrygie mentionnés dans le n° 1089 des *Inscr. gr. rom.*, I.

105)

† ECCE LOCVS INQVIRENDI DNM EX TOTO CORDE AMEN XPF †

Sur les bords du couvercle :

† IN ISTO VASO SCO CONGREGABVNTVR MENBRA XI †

Les reliques enfermées dans le vase étaient considérées comme les membres mêmes du Christ.

P. 434-436. A. von Premersheim et W. M. Ramsay. Polémique contre D. M. Robinson, au sujet de la publication de l'exemplaire des *Res Gestae divi Augusti* découvert à Antioche de Pisidie.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, XLIV, 1927.

P. 107. J. Gagé. Sur le territoire de la commune mixte du Belezma (département de Constantine); clé de voûte d'une petite basilique chrétienne portant l'inscription suivante :

**104) EX OFI
CINA D
ON ATI**

A la face inférieure, chrisme constantinien.

P. 110. Même provenance. Sur les flancs d'un vase-reliaire :

P. 120. R. Lugand. A Lambèse, sur une base d'autel trouvée au nord de l'arc de Septime Sévère.

- 106) D E O • P A T R I O
 LIBERO • P A T R I
 C O N S E R V A T O R I •
 D O M I N O R • N N N •
 A V G G G
 Q • R A N I V S • C A S
 S I A N V S • T R I B • M I L •
 L E G • I I I • A V G •
 V • S • L • A •

Premier exemple épigraphique d'un *Liber pater deus patrius*, soit qu'il s'agisse d'un dieu d'une ville de la grande Syrte (où *Liber pater* était particulièrement honoré), patrie de Q. Ranius, soit que ce *Liber* fût un dieu local de Lambèse.

MÉMOIRES ET TRAVAUX DES
 FACULTÉS CATHOLIQUES DE
 LILLE, XXXII, 1927.

P. 1-6. L. Bayard. L'inscription de Duenos (invocation magique, du IV^e siècle av. J.-C.).

MNEMOSYNE, 1927.

P. 141-144. C. Brackman. Observations sur le n° 186 des *Carmina epigraphica* de Buecheler.

P. 263-267. B. A. von Groningen. Reconstitution et commentaire d'une inscription trouvée en quatre morceaux à Coptos.

- 107). τον πολι: [εα Δια Ηλ]ιον μεγαν
 Σαραπ[ιν τον Φιλ]ιοκαισαρα
 M. Αιλ. Αυ[ρηλιος Δι]ονυσιος
 και ω[ς χρηματιζει τη]ς Κοπ . . .
 5. βου[λευτης] της
 [. . . . αναδεξαμενης υπερ του]
 [θεο]υ υπογυμν[ασι]αρχιαν
 γενομενος ελ[λανοδι]κης
 της [ειδομης] Ολυμ[πιαδος, ανεθ]ηκα.
 10. Ετους γ Αυ[τοκρατορος Καισαρο]ς
 Μαρκ]ο[υ Αυρηλιου Σεσυηθου]
 Αλ]εξ[ανδρου Ευσεβους Ευτυχους]
 Σε[θαστου]
 [. . . .]υ[. . . . ου]αλεριου[. . .]
 15. [επαρχο]υ Αιγυπτου.

Date : 223-224 p. C.-L. 14 :
 mention d'un préfet d'Égypte
 jusqu'à présent inconnu, portant le nom de Valerius.

MONUMENTI ANTICHI
 DEI LINCEI, XXXI, 2, 1926.

P. 457-598. G. Lugli. La villa

d'Horace en Sabine, d'après les | P. 493. A Roccagiovine (fac-
fouilles des années 1911 et suiv. | similé).

- 108) C l O D P.L
 COMPITALIA · TV · TOTIDE ~~E~~ · T
 HOC · PERFER · VT · AEQVA · MIHI · QVO
 DVM · TEMPVS · ET · HORA ~~GAS~~
 5 CONCORDES · ANIMAE · DVO · VIXimus *atque perimus*
 (sic) TEMPORA · CVNCTA · VIDES · HOC · HOS · PES *te monet annus*
 QVAE · TVLIT · HOC · ALIQVO · TE · TEMPORE *terra tenebit*
 (sic) ΕΥΦΡΟC · ΥNH · ΠΟΘΟC ΟΙΝΟC ΥΠΝοC
 (sic) ΠΛΟΥΤΟC · ΑΝΕ · Υ ΦΡΑΝΤΩΝ ΤΑΝΤΑΛ

P. 581-585. Inscriptions sur tuyaux de plomb, inscriptions funéraires, marques de poteries trouvées dans les ruines de la villa d'Horace.

P. 583. Même provenance.

- 109)
 L A R I B V S
 MAGISTR
 HERMA · DISPENS
 NARCISSVS · CELL · ZORA
 ET CARQ A M A

MUSÉE BELGE, 1927.

P. 157-172. G. Cantacuzène.

Sur le recrutement de la *cohors I Hammiorum* (armée de Bretagne) et de la *cohors I miliaria Hemesenorum* (armée du Danube), d'après les inscriptions. Ces deux troupes syriennes ont continué, même après le règne d'Hadrien, à être recrutées dans le pays d'où leur nom était tiré.

Id., 1928.

P. 73. F. Cumont. Sur la formule épigraphique funéraire : *non fui, fui, non sum, non curo*, à propos d'une inscription de Rome inédite.

- 110) D M
 L V L I A E e V T Y C H I D I (sic)
 TI · CLA V D L V S · PRIM V S (sic)
 C O N I V G I · S V A E · B · M · F E C I T
 E T · S I B I · E T · S V I S · L I B · L I B P O S
 T E R I S Q V E · E O R V M
 N O N F V I F V I · N O N S O S N O N D (sic)
 E S I D E R O

Recueil des inscriptions grecques et latines où se lit la formule.

NOTIZIE DEGLI SCAVI
DI ANTICHITÀ, 1927.

P. 3 et suiv. Maiuri. Rapport
sur les fouilles de Pompéi en

1924-1926. Quelques graffites.
P. 89 et suiv. Della Corte.
Graffites de la Via dell'Abon-
danza trouvés depuis dix ans.
P. 90.

111) *L. Popidium L. f. Ampliatum
aed. d. r. p. et coloniae Pompeianae o. v. f.
infanticulus. cum. sodalibus rogat*

Même page.

112) *L. R. aed. cliens
Surge fac.*

L. 1 : *L(ollium) R(ufum)*. | P. 91.

113) *Par. XLIX*
Familia Capiniana muneri[bus]
Augustorum pug. Puteol. a. d. [IV id. Mai]
pr. id. Mai et XVII. XV. K Iu[nias]
uela erunt. Magus

L. 1 : *Par(ia)* ; 1. 5 : *Magus* | P. 93. Sur les murs d'un tri-
(scripsit). | clinium, en lettres peintes :

114)

- a) *Abluat unda pedes puer et détergeat údos:
Mappa torum uélet linta nostra caue.*
- b) *Lasciuos uoltús et blandós aufer ocellos*
Coniuge ab alterius sit tibi in óre pudor
- c) *[Utere blandit]iis odiosaque iúrgia differ*
Si potes aut gressús ad tua técta refer

P. 98. Trouvée dans une *ta-
berna vasaria* caractérisée comme | telle par un graffite extérieur :
Vasa faecaria ven(dit).

115)

DIES	NVNDINAE	Xuiii	VIII	NON	I	XV	XXVIII
SAT	POMPEIS	Xuiii	VII	VIII	II	XVI	XXX
SOL	NVCERIA	Xuii	VI	VIII	III	XVII	
LVN	ATELLA	Xvi	I	VII	IV	XVIII	
MAR	NOLA	XV	II	VI	V	XVIII	
MERC	CVMIS	XIV	PR	V	VI	XX	
IOV	PVTIOLOS	XIII	K	IV	VII	XXI	
VEN	ROMA	xii	NOV	III	VIII	XXII	
	CAPVA	XI	VII	PRI	VIII	XXIII	
		X	VI	IDVS	X	XXIII	
		VIII	V		XI	XXV	
			IV		XII	XXVI	
					XIII	XXVII	
					XIV	XXVIII	

P. 101. Graffite.

116)

*A. Trebium Valentem aed. Cerialis
Acratopinon cum Cassia rog.*

*Acratopinon = vinum merum
bibens. Titre donné à Pinarius
Cerialis, propriétaire de la mai-
son, en tant que prêtre-né du culte*

d'Hercule comme tous les Pinarii.
P. 258. Taramelli. A Mara
Calagonis (Sardaigne). Inscript-
tion opistographe.

D'un côté :

117)

H I C I A C S C M I O H A N N E S
P B H V I V S A E C L S Q V I V I X I T
A N N P L M L X X R E Q V I E V I T I N
P A C E S D V I I I K A L S A P R I L S I N D

L. 1: *s(an)c(lae)m(emoriae);* 1.2: *p(res)b(yter)hujus aecl(esiae).*

De l'autre :

*pro salute imp. caes l. septimi seueri
et imp. caes m. avreli antonini
et p. septimi getae nobil. caes
thermas rvfianas vetustate corruptas
cvrante m. domitio tertio proc. augg.*

P. 278. Minto. A S. Gaggio.
118)

CVLTORVM LARVM
 O · TERENTI · LASCIVI
 IN · FRONT · P · CI
 IN · AGRO · P · LVII

P. 298. Bartoli. A Rome.
 Fragments minimes d'inscriptions recueillis en avant du temple de Castor et Pollux.

P. 323. Maiuri. Pouzoles, à l'amphithéâtre. En double exemple.

119)
 COLONIA · FLAVIA augusta
 pVTEOLANA Pecunia sua

P. 325.

120) D I V O
 NAVICVLarii
 QVIA DVI
 ET COPIA

P. 369. Paribeni. Tuyau de plomb trouvé à Roccalvece.

121)
 NN GLORIOSISSIMVS
 REX THEODAHADVS fecit

Theodatus porta le titre de roi de 534 à 536.

P. 372. *Id.* Isola Farnese :

122) FORTVNA
 P E N A T I
 D I I S Q V E
 C I C V T I I
 D D

P. 379 à 431. Calza. Inscriptions d'Ostie.

P. 381.

123)
 I M P · C A E S A R I
 DIVI · MARCI · ANTONINI
 PII · GERMAN · SARMAT · FIL
 DIVI · COMMODI · FRATRI
 DIVI · ANTONINI · PII · NEP
 DIVI · HADRIANI · PRO · NEP
 DIVI · TRAIANI · PART · AB · NEP
 DIVI · NERVAE · AD · NEP
 L · S E P T I M I O · S E V E R O
 P I O · P E R T I N A C I · A V G
 ARAB · ADIAB · PART · MAX · PON · MAX
 TRIB · POT · VI · IMP · XI · COS · II · P · P · PRO · COS
 N V M E R V S · C A L I G A T O R V M
 DECVR · XVI

Sur la face gauche du cippe sont disposés sur cinq colonnes les noms des associés, divisés en 16 décuries. Il s'agit des membres du collège des *fabri tignuarii* d'Ostie. Le total en monte à 328.

P. 386.

124) M A R T I · A V G
 S A C R V M
 S E X C A E C I L I V S
 P R O T u S
 mag QVINQVENN
 collegi FABRVm
 ost

P. 391.

125) PRO SALVTE IMP COMMIDI ANTONINI aug
 IVLIO IVLIANO *pr. pr. AELIO IVLIANO*
 PR VIG OP■CATIANO SVB · PRAEF
 RVSTIO RUFINO TRIB COH VI · VIG
 5 VALERIO *PROCULINO* COH III VIG
 EGERVNT · IIACOH
 IMI · C · ASINIVS VIC
 tor TI · PAL · L · ANTONIVS LEO
 ROMA · M · VALERIVS ·
 10 ESTVS · FAB · ROMA
 a. d. ... iD · IVL COMMO AVG · VI
 m. *PETRONIO · SEPTIMIANO · COS*
 ADIVT · COH · V HIPRE

Date : 175.

L. 13 : *Hip(pone) Re(gio) ?*

P. 392.

126) NVSA■G · MV

ATORE ■ II · X IIII K · MAIAS COMPOSIT
 NIBVS · ET · MVNERE DIER · XXXVIII GLADIATOR
 XXVIII BESTIAE CONFECTAE · N · ■ CCCXLVI VII K IVNIA
 R · LVSIONEM · MVNERIS · VENERI · EDERE COEPIT · PVGNAT
 I · PR · NON · IVN · LVSIONEM · SECUNDAM · EDERE · COEP · PVGNAT
 III · GLADIATOR · P · P · CLXXXV BESTIAE CONFECTAE · N · CCCCXXXIII

P. 393. Sur une mosaïque.

127) INBIDE
 CALCOSTE

P. 395.

128) *jmp neruae caesari avg · pontif*
po · test · imp · cos II
AVGVSTALES

P. 397.

129) IOVI OPTIMO MAXIM
 Q · VARIUS SECUND
 VI · VIR · AVG · IDEM ·
 EX · VISO · LARES ARGENT
 N · X · CVM HYPOBASI AR
 TITVLO · DONVML. 5 : *ar(gentea).*

P. 399.

Sur la face :

130) L · D · D ·
 OB · DEDIC ·
 EBVS SING X III

Sur le côté :

• VI · K · IVL
 iuuentio · CELSO · II
 nERATIO · MARCELLO II COS

Date : 126 p. C.

Id.

131)

CVRAVIT · RAGONIVS
 VINCENTIVS CELSVS
 VC PRAEFECTVS
 ANNONAE · VRBIS
 IS
 ROMAE ET CIVITAS
 FECIT MEMORATA
 DE PROPRIO

L. 5: IS appartiennent à une

inscription martelée que la présente a remplacée. Cf. *C. I. L.*, XIV, n° 139.

Un grand nombre d'épitaphes, parmi lesquelles les suivantes :

P. 421.

132) D M
 FAVSTINO · EQ · R
 AM · DIVI · PERTINA
 CTVND AEDIL · Q · M
 CORP NAVICV
 uixit · ANNIS XXV
 · EGRILI
 PLC ·
 O

P. 423.

133)

A · LIVIO · ANTEROTI · MAGistro *qq collegi* · FABRVM
 TIGNVARIORVM · OSTIS *seuiro augvstali* ·
 A · LIVIO · A · FILIO · PALATINA ... *patrono* · COLLEGI
 FABRVM · OSTIS
 FAVS

P. 426.

134)

D M
 TVRNVS · AVRELI
 EGEMONIS · VERN A QVI
 VIXIT · ANNIS · XVII · M̄NSI
 BVS · VIII · DIEBVS · XVIII · AV
 RELIVS FELIX · FECIT · FI ·
 LIO · SVO · NATVRALI ·
 · DVLCISSIMO ·

P. 431.

135)

L · COCCEIVS S · P · F
 ADIVTOR
 FECIT · SIBI · IN PARTE
 DIMIDIA · INTRO
 EVNTIBVS · AB IANVA
 PARTE · SINISTERIORE
 ET · COCCEIAE · TYCHE
 LIBERTAE · SVAE · FECIT
 ET LIBERTIS LIBERTABV
 POSTERISQVE EORVM
 ITA · VT · NE · EA · PARS
 MONIMENTI DE N
 OMIN EIVS EXIAT
 AVT · ALIVM · TITVLUM
 POSVISSE · VELLIT · AVT
 ALI · VENDERE · AVT
 DONATIONIS
 CAVSA · MANCIPARE
 QVOD · SI QVIS · FECERIT
 REI · PUBLICAE
 OSTIENSIVM
 HS · L · M · DARE · DEBEAT
 IN · F · P · XII S IN A P · XII S

PALESTINE EXPLORATION FUND,
QUARTERLY STATEMENT, 1928.P. 45-47 et planche VIII.
Z. Vilnay. Inscription de l'aqueduc de *Caesarea*, aux environs de cette ville.

136) IMP · CAESAR
 TRAIANVS
 HADRIANVS
 AVG · FECIT
 5 PER VEXILLATIONE
 LEG · X · FR ETEN

P. 108-109 et planche VI.

T · MANLIVS FELICIS
 LIB · BARGATHES · FECIT
 ET COCCEIA · TYCHE
 VXOR
 COMMVNI · INPENSA
 FECERVNT SIBI IN PARTE
 DIMIDIA INTRO · EVNTS
 AB · IANVA PARTE · DEXT
 ERIORE ET LIBERTIS
 LIBERTABVS POST · EOR
 ITA · VT · NE · EA · PARS
 MONIMENTI · DE N
 OMIN EIVS EXIAT
 AVT · ALIVM · TITVLUM
 POSVISSE · VELLIT · AVT
 ALI · VENDERE · AVT
 DONATIONIS
 CAVSA · MANCIPARE
 QVOD · SI QVIS · FECERIT
 REI · PUBLICAE
 OSTIENSIVM
 HS · L · M · DARE DEBEAT
 IN · F · P · XII S IN A P · NII S

Du même. Même provenance.

137) IMP · CAE
 TR · HAD · AVG
 VEXIL · LEG
 VI · FERR

PRO NERVIA, III, 3^e livraison,
1927.P. 371. A Bavai. Graffite sur
un fond d'assiette brisé.

138) ACII
 CATILL II
 SAN

L. 2 : *Catill(i)* duo.

Cf. les graffites analogues de la Graufesenque (*Ann. épigr.*, 1904, nos 133-138, et 1923, nos 104 et 105).

P. 393. Hénault. Cachet d'ocu-
liste. Lecture corrigée par nous
d'après l'original.

139)

- a) Q GERMANI SECVR D*i*
aMISOS AD VETE CIC

b) Q GERMANI SECVR C*i*
NNAMINV_m AD ASP~~¶~~

a) *ad vete(res) ci(catrices).*

b) C[i]nnaminu[m] ad as-
p(ritudines).

REVUE AFRICAINE, 1927.

P. 394. L. Leschi. A Bougie (ci-dessus, n° 38).

1928.

P. 20 et suiv. Gsell.

142)

140)

Inscription chrétienne de Tim-gad (*Ann. épigr.*, 1921, n° 36, et 1924, n° 67). Nouvelle explication des mots *manibus et pedibus Dei*. Les mains du Seigneur sont les saints et les pieds, les pêcheurs repentants.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1928, I.

P. 209. P. Waltz. Nouvel exemple de la marque de potier du *C. I. L.*, XIII, n° 10010, à Clermont-Ferrand :

141) AISIII M

Aisei ou *Aesei m(anu)*, cette dernière forme étant peut-être un doublet d'*Aesius*.

REVUE BELGE DE PHILOLOGIE
ET D'HISTOIRE, VI, 1927.

P. 753-756. P. Graindor. Antonin le Picux et Athènes.

P. 753. Lettre d'Antonin aux Athéniens, dont un fragment est conservé à Athènes, dans la Tour des vents.

P. 754. Nouvelle lecture d'une inscription des environs de la Tour des vents, où le premier

éditeur, Lolling, avait cru pouvoir restituer le nom d'Hérode Atticus.

143)

Αυτοκρατορι Τ. [Αιλιω Αδρ]:αν[ῳ] Αντ[ωνειν]ῳ Ευσεβει
το αγορανομιον η βου[λη των Φ' ανεθ]ηκεν αγορ[αν]ομουντων
Αντιπατρου του Μουσαι[ου Αλωπεκη] θε[ν] κα[τ] Λευκιου του [Μαραθωνιου

L. 2 : lire η βου[λη] et non Ηρώ[δης].

REVUE BIBLIQUE, 1927.

P. 561-566. Le P. Lagrange : sur l'inscription taurobolique de Rome (*Ann. épigr.*, 1923, n° 29) ; conteste qu'il y soit fait mention de la résurrection d'Attis.

REVUE DE PHILOGIE, 1928.

P. 54-56. G. Cantacuzène. Correction à une inscription de Grumentum en Lucanie (*C. I. L.*, X, n° 268), permettant d'y trouver la mention d'un *numerus equitum de sexta Dalmatarum*.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
1928.

P. 215-218. De Gérin-Ricard
Près de Gardane, borne délimitant les territoires d'Aix et d'Arles :

Face :

144) FINE
 AQV

Revers :

F I N E S
A R E L A

fine(s) Aqu(en)sium), fines Arela-(tensium). Cf. *C. I. L.*, XII, n° 531.

RHEINISCHES MUSEUM, 1927.

P. 327-329. C. Cichorius. Sur le traité entre Rome et Cnide, trouvé en 1899 à Chalcis et étudié par A. Jardé, *Mélanges Cagnat*, 1912, p. 51-58.

RIVISTA DI FILOLOGIA, 1927.

P. 226-227. S. Ferri. Observations sur l'inscription bilingue, latine et grecque, de Lavello (Lucanie), publiée dans la *Rev. indo-greco-ital.* de 1924, p. 151.

ROSPRavy CESKE AKADEMIE
VED A UMEMI, 1^{re} section,
n° 74 (1928).

P. 5 et suiv. Salac et Scorpil. Quelques souvenirs archéologiques de la Bulgarie orientale.

P. 7. A Eski-Arnaoutlar. Stèle avec cavalier thrace.

Autour du bas-relief :

145)

ΗΡΩΙ ΠΑΛΑΔΕΙΝΗΝΩ
ΣΤΑΤΙΛΙΣ ΟΥΑΛΕΝΤΟΣ ΑΝΕ
ΘΗΚΕΝ

Sur la stèle :

ΘΕΩ ΠΑΛΑ
ΔΕΙΝΗΝΩ ΣΤ

ΑΤΙΑΙς ου
αλεντος ανε
θηκεν

L. 1 : nom local, inconnu jusqu'à présent.

P. 14. A Varna.

(relief)

146)

ΗΡΩΙ ΜΑΝΙΜΑΖΩΙ ΘΥΝΕΙΤΑΙ ΕΡΜΑΝ
ΤΟΣ ΟΙ ΠΕΡΙ ΤΟΝ ΙΕΡΕΑ ΕΠΤΑΙΚΕΝΘΟΝ
ΑΣΙΑΤΙΚΟΥ ΔΙΑ ΕΠΙΜΕΛΗΤΩΝ ΘΕΟΔΟ
ΤΟΥ ΗΡΑΚΩΝΟΣ ΚΑΙ ΖΗΝΙ ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΥ

Θυνεῖται, pêcheurs de thon, association fondée par Hermas.

P. 26. A Varna.

147)

αγαθη τύχη

ματιχίω λαίτω το β και συλλακέρ
ιαλιώ υπατοις προ θ καλανδων φεβρα
ριων ιερωμενου θεου μεγαλου δερζελα το δι
μηνος βοηδρομιωνος ζ οιδε εισιν εφιβοι επι συναρχι
ας μ αγ παρμι β αρχοντος πρωτοι των εφιβων και εφιβαρχοι
αγρ διονυσοδωρος και αγαθηνωρ οι ιουλιανου

Suivent les noms des éphèbes.

Date : 215 ap. J.-C.

L. 6 : l'archonte se nommait

M. Aurelius Parmi.

P. 35. A Marcianopolis.

Même page. *Id.*

149)

αγαθη τυχη
αυρη μαρτει
νοσ διονυσιου
ανεθομην βωμον
θεω απολωνι
αγλαχηνωευ
χαριστησα
θεου εισχυρου

P. 45. A Mesembria.

150) αυτοκρατορα τιβεριον κλαυδιον καισαρα
σεβαστον γερμανικον γναιοσ γναιου
γυμνασιαρχησασ και αγωνοθετησασ
και τους θεους ερμην και ιρακλην ανεθηκεν

Id. A Varna.

151)

αυγουΣΤΩΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟ
αρχιερει ΜΕΓΙΣΤΩΙ ΔΗ
δ:ΟΝΥΣΙΟΥ Ο ΑΙΣΙ
ανδριαντΑ ΠΡΩΤΟΝ ΑΝΕ
ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΚΑΙ ΞΕΝΟΙΣ ΔΟΥΣ ΚΑ ΝΟΜΗΝ ΠΟΛΕΙΤ^{ων}

Les empereurs sont Titus (inscr. de droite), Vespasien ou Titus (inscr. de gauche).

P. 56. Dans les ruines de Marcianopolis. Borne-limite.

D'un côté :

152) F T E R R
T H R A C

153)

coh
EQVITATae scri
ba·TRIBVNICIVS *ap*
RAPITOŘ·IMP·CAES
t·AEL·HADR·ANTONI
NI·AVG·PII·PP COND
p·p·iLLYR·VTRIVSQ·ET
RIPAE^ΣTHRACICAE
EX V P

L. 5 : *Cond(uctor) p(ublici) p(ortorii).*

SYRIA, VII, 1926.

P. 328. Dunand. A Chohba (Djebel Druze). Dédicace en l'honneur de Marinus, père de l'empereur Philippe, par les cavaliers de l'ala Celerum Philip-piana. Le texte n'est pas publié intégralement.

Id. A Oumm-el-Quottein.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΤΙΤΩΙ ΦΛΑΟ^{ων}
ΘΕΩΙ ΑΥΓΟΥΣΤΩΙ ΗΡΑΚΛΕ^{ων}
ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΤΟΝ ΑΝΔΡΙαντα
ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΚΑΙ ΞΕΝΟΙΣ ΔΟΥΣ ΚΑ ΝΟΜΗΝ ΠΟΛΕΙΤ^{ων}

De l'autre :

F · T E R R
O D E S S

P. 61. A Kara Kiutuk (*Ann. épigr.*, 1928, n° 49).

P. 64. A Voivoda (*ibid.*, n° 48).

P. 66. A Letnica (district de Lovetch).

(sic)

154) CO I
AVG THI
Σ EQ Σ

Co(hortis) | Aug(ustae) Th[r(a-num)] eq(uitatae).

Autres inscriptions de Chohba, de Djeneiné, etc., signalées, mais non publiées.

Id., VIII, 1927.

P. 53. Mouterde. Au Sindjar.

155)

IMP · CAES · di VI
NERVAE FIL NERVA
TRAIANVS OPTIMVS ·
AVG · GERMANICVS ·
DACICVS p̄ARHICVS
PONTIF max. TRIB p̄otes
tate

ID., IX, 1928.

P. 25 et suiv. R. Cagnat. Nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Syrie (*Ann. épigr.*, 1927, n° 44).

TIME, 28 avril 1928.

A Colchester.

156)

LONGINVS · SDAPESE
MATYGI · DVPLICARIVS
ALA · PRIMA · TRACVM · PAGO
SARDI · ANNO · XL · AEROR · XV
HEREDES · EXS TESTAM · F · C ·
H · S · E

L. 4 : *Sardi (ca).*

VJESNIK HRVATSKOGA
ARCHEOLOSKOGA DRUSTVA, 1928.

P. 171. J. Klemenc. A Osijek.

157) D M
C I V L I O C · F
C L V E R E C N D
I V A u M L L E G
X G E m P F I D
O P A E t i S T I P X X
H F C

L. 4 : *Ju(u)a[u(o)].*

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIF-
TUNG, ROMANISTISCHE AB-
TEILUNG, XLVIII, 1928.

P. 419-531. A. von Premer-
stein. Étude approfondie des
nouveaux édits d'Auguste trou-
vés à Cyrène : texte, traduc-
tion, commentaire détaillé (*Ann.*
épigr., 1927, n° 166).

2^e PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

F. F. ABBOTT ET A. C. JOHNSON.
MUNICIPAL ADMINISTRATION
IN THE ROMAN EMPIRE, Princeton, 1926.

La 1^{re} partie est une étude
d'ensemble sur les institutions
municipales romaines; la se-
conde, un recueil des princi-
paux documents relatifs à ces
institutions (206 inscriptions ou

papyrus reproduits *in extenso*,
par ordre chronologique, avec
un bref commentaire).

UGO ANTONIELLI. MILITI URBANI
D'ETRURIA SEPOLTI LUNGO LA
VIA CASSIA (extrait des *Studi
Etruschi*, vol. II, 1928).

Note sur une douzaine d'ins-
criptions funéraires relatives à

des prétoriens, à deux soldats de la douzième cohorte urbaine et à un évocat, découvertes près du pont Milvius sur la voie Cassia.

FR. BUECHELER. KLEINE SCHRIFTEN, II, Leipzig, 1927.

Le tome I^{er}, paru en 1915, contenait tous les articles de Buecheler antérieurs à 1871; on trouvera dans le tome II les articles imprimés de 1871 à 1883; un grand nombre d'entre eux intéressent l'épigraphie latine (renvois aux numéros du *C. I. L.*).

DOM CABROL ET DOM H. LECLERCQ. DICTIONNAIRE D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE, fasc. LXXXIV-LXXXV, 1928.

P. 1326 et suiv. Important article de Dom Leclercq sur les *lapicides*. Nombreux renseignements sur l'orthographe des inscriptions et sur leur paléographie. Tableau des différentes formes de lettres dans les inscriptions datées postérieures à Dioclétien.

W. M. CALDER. MONUMENTA ASIAE MINORIS ANTIQUA, vol. I, 1928.

Inscriptions de la Phrygie orientale, au nombre de 439, déjà connues ou non. Fort peu sont latines. La plupart proviennent de Laodicea combusta. Parmi les inédites :

P. 86, n^o 167.

158) +

ΦΛΑ ΔΙΟΓΕ
ΝΙΑ ΑΝΕΣΤΗΣΑ
ΤΟΝ ΤΙΤΛΟΝ
ΤΟΥΤΟΝ ΤΩ ΓΛΥ
ΚΥΤΑΤΩ ΥΕΙΩ
ΜΟΥ ΣΑΝΒΑΤΙΩ
ΝΟΥΜΕΡΟΥ ΛΑΝ
ΚΙΑΡΙΩΝ ΙΝΙΩΡΩΝ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ
ΕΙ ΔΕ ΤΙΣ ΕΞΩΤι
ΚΟΝ ΒΑΛΙΔΩΣΙΛο
ΓΟΝ ΘΕΩ

L. 7 : *numeri lanciariorum juniorum*. Les *lanciarii* figurent également au n^o 169.

Id., n^o 168.

159)

ΦΛΑ ΜΑΡΙΑ ΣΕΛΕΥ
ΚΙΣΣΑ ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΤΩ
ΑΝΔΡΙ ΜΟΥ ΠΑΥΛΟΥ
ΑΠΟ ΚΑΜΠΙΔΟΥΚΤΟ
ΡΩΝ ΩΡΔΕΝΑΡΙΟΥ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ ΚΑΙ
ΑΝ ΤΙΣ ΕΠΙΚΡΙΣΙ ΕΣται
ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΤΡΙΑΔΑΝ

L. 5 : *Campiductorum ordinario*.

P. 115, n^o 216.

160) + ΦΛΑ ΒΙΟΣ

ΠΑΥΛΟΣ ΖΗΝ
ΩΝΟΣ ΑΥΓΟΥ
ΣΤΑΛΙΟΣ ΚΑΙ
ΑΠΟ ΜΑΓΙΣΤ
ΡΩΝ ΚΑΙ ΣΩΤΗ
ΡΙΗΣ ΤΗΣ ΕΜΗ
Σ ΣΥΝΒΙΟΥ ΖΩ
ΝΤΕΣ ΑΝΕΣ
ΤΗ ΣΑΜΕΝ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑ
ΡΙΝ

L. 3 et suiv. : *Augustalis magister.* | P. 116, n° 218.

161) ΦΛΑΒΙΟΣ ΠΟΛΥΧΡΟΝΙΣ ΔΡΑχω
νΑΡΙΟΣ ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΤΗ ΜΑΚΑΡΙΣ
ΤΗ ΜΝΗΣ ΕΥΤΥΧΟΥ ΕΥΔΟΚΙΑ ΤΟ Μη
ΜΟΡΙΟΝ ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ †

COMMENTATIONES PHILOGICAE
IN HONOREM I. A. HEIKEL,
Helsingfors, 1927.

P. 48-75. H. Gummerus. Sur
les noms de métier qui ont servi
de *cognomina*, d'après les ins-
criptions.

DIZIONARIO EPIGRAFICO DI AN-
TICHITÀ ROMANE, fasc. 141
(t. IV, fasc. 4), 1928.

Continuant l'œuvre de De
Ruggiero, M. Cardinali publie
un nouveau fascicule; on y trou-
vera la fin de l'article *Italia* dont
il est l'auteur, le début de l'ar-
ticle *Judea* et d'autres articles
moins développés (*Italicae co-
hortes* et *legiones*, *Italici*, *Itu-
raeorum alae et cohortes*).

ΕΠΙΤΥΜΒΙΟΝ SWOBODA, 1927.

P. 17-18. A. von Domaszewski.
L'administration de l'annone
de l'armée romaine en cam-
pagne, d'après les inscriptions.

P. 300-311. A. Stein. Sur la
situation sociale des grands
prêtres provinciaux, d'après les
inscriptions.

M. GOMEZ-MORENO. CATALOGO
MONUMENTAL DE ESPAÑA :
PROVINCIA DE LEON (1906-
1908), Madrid, 1925.

P. 1-98. Époque primitive et
époque romaine. Rappelle les
inscriptions déjà connues qui
figurent au *Corpus inscr. lat.*,
II, et en ajoute quelques nou-
velles.

P. 3. Au *castro* de San Andrès
de Montejos.

162) I O V I
O Q V E
L E D I
N I

L. 2 : (*centuria*).

P. 16-22. Seize inscriptions
d'Astorga, d'après le *Boletin de
la Comision de Monumentos de
Orense*, 1903-1905.

P. 18.

163) L · O C T A V I V S
L · P V P · B A T R
M A G I V S
A N N · X X X V I I
5 A E R · X I X · T V B C
M I L · L E G · X G E
O · T · N V M I S I
H E R E S E X S · T T · S
F E C I T · S I T · T · T
10 L E V I S

L. 2: *L. (f.) Ba(e)t(e)r(ensis);*
 1. 5 : *aer(um) XIX tub(i)c(en);*
 1. 8 : *heres exs t(es)t(amento)*
s(uo).

P. 19.

164) ~~██████████~~ *domitio*
~~██████████~~ *o eq·alae*
fla ~~██████████~~ ae ii·c·r·
domo tabala
 5 *ca an·xxxvii aer*
xvii·c·corne
livs·screnvs
eq·alae·eivs d
mvnicipi·heres
 10 *exs·volv nate*
 P C

P. 20.

165) *fvscvs dori*
lsis·eptaece
nti f·miles ex
cohorte·trac
vm·o·ivli martial
dom serdvs·an
xxv·aer·viii·h·s·e

Noms thraces.

Ibid.

166) *d m s*
granio fort i
vet·l·vii·gpf ann
lxxxviii et vettiae
sabin an l ael pris
cilla parentib ob
memoriam

P. 21.
 167) *dis*
manibvs
sacrvm
avrelivs·vegetvs
et
aelivs·dento
magistri·collegi
de·svo·dignis
cvravnt
collegio

P. 33-36. Funéraires de Léon.
 P. 34.

168) *d m s*
avrelio iuli
ano mil leg
vii geminae
vixit annos
xxxv postvm
ia marcella
vxor marito
pientissimo fc

P. 38. A Cremenes.

169) *i o m m*
ian·pro s
f·mvci calist
iani·v lib s

L. 1. *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) M(ucius).*

L. 2 : *Ian(uarius) pro s(alute)*

P. 41-47. Inscriptions de Vadinia ; funéraires.

P. 43.

170) *mvnim*
tedi·vica i
vadinensis
doiteri·f
vorvm b
xxx

P. 47. Estampilles de la *Legio VII Gemina Pia Felix*.

P. 48. A Léon, marques de tuiles :

171) EX OFCINIS L
S E V E R I N I

172) IIX OFICINIS
CALECIANIS

P. 52. Même provenance.

173) D · M · S ·
M · A V R E L · V I C T O R
mil · LEG · VII · G · P · F natio
ne SAX · ANNO · XLV · ST · XXV
.....OPTIOQ · IM.....
in fr · P · V III I · A t · p ·.....

Ibid. Même provenance.

174) D · M ·
F L · S A B I N O
L A N C · V I X · A N
XXXII · M · I · D · X III I
F L A · F E S T V S · F I L
P I E N T I S S I M O
E T D E S I D E R A N
T I S S I M O F A C I E N
D V M C V R A V I T

P. 58. A Cacabelos.

175) D E A E
D E G A N T S
· F L A V I A S F L f
I N H O N O R e m
A R G A E L o r u m
F V

P. 59. Même provenance.

176) T V T E L A e
B O L G E N S
C L A V D I V S
C A P I T O
P R O S S V A E T
S P E X V O T O

L. 5 et 6: *pro s(alute) sua et
s(uorum) p(osuit)*.

P. 70-76. Inscriptions de Vil-
lalis (*Ann. épigr.* 1910, nos 1-6).

P. 78. A Torre de Santa Ma-
rina.

177) I O V I · O P
· M · C A P
G A I V S · O C
T A V I · E X
· P O S V I T ·

L. 1-2: *Jovi op(timo) M(aximo)*
Cap(itolino); l. 3 et 4: *Octa-
vi(us) ex (voto).*

P. 88. A Almázcara. Mil-
liaire.

178)
I M P · T I T O · C A E S · D I V I · V E S P A S
F · V E S P A S · A V G · P · M · T R · P O T
V I I I I · I M P · X V · P · P · C O S · V I I I
C A E S · D I V I · V E S P A S · F · D O M I
T I A N O · C O S · V I I · V I A · N O V A
F A C T A · A B · A S T V R I C A · B R A C A R
C · C A L P · R A N T · Q V I R · V A L E R I O
f e s t o l e g . a u g . p r o . p r .
M · P · X X I I I

Date: 80 p. C.

Dans le volume de planches,

fac-similé des n°s 2668 et 5705 du *C. I. L.*, II, du n° 13 de l'*Ann. épigr.*, 1921, et du n° 174 ci-dessus.

M. GOMEZ-MORENO. *CATALOGO MONUMENTAL DE ESPAÑA : PROVINCIA DE ZAMORA (1903-1905)*. Madrid, 1927.

P. 1-58. Époque primitive et époque romaine. Inscriptions déjà connues; quelques textes nouveaux (funéraires).

P. 50. A Ciudadela.

179) P · C O S C O
N I V S · P
G A L · A R S
M I L L · X · G · O
5 E T R I L I · A N
X X X X · A E
R O R · X I ·
H · S · E S T

L. 3 : *Ars(ensis)*, originaire d'*Arsa*; l. 4-5 : (*centuria*) *Etrili(i)*.

P. 51. Même provenance.

180) L H E R E N N I V S l.
F G A L · C A L L I C V S
D O M O · V G I A ·
M I L L E G · X · G E M
G · L I C i n i · C L E
M E n t i s a N N
X X I X A E R I X
H S E

R. KNORR ET FR. SPRATER. *Die Westpfälzischen Sigillata-Toepferreien von Blickweiler und Eschweiler Hof*. Spire, 1927.

Étude des produits céramiques de deux ateliers du Palatinat, à l'ouest de Rheinzabern, découverts et fouillés depuis 1912. — P. 107-111 : fac-similé des estampilles; 46 noms de potiers relevés à Blickweiler, 5 à Eschweiler Hof. Fig. 41 : fac-similé du fragment de Blickweiler contenant un compte de potier (*Ann. épigr.*, 1924, n° 86) et reproduction, p. 115-118, du commentaire de ce document par O. Bohn.

S. LOESCHCKE. *Die Erforschung des Tempelbezirkes im Altbachtale zur Trier*. Berlin, 1928.

Ensemble de temples et de chapelles fouillé. Nombreuses inscriptions.

P. 22.

181) D E O M E R C V R I O
P E R E G R I N O R V M
I V L I V S I V L I A N V S
E X V O T O P O S V I T

Ibid.

182) I N · H · D · D · D E O
M E R C V R I O
S E C V R I V S
S E V E R V S
· V · S · L · M ·

Ibid.

- 183) *miles · CLAS
SIS GERMANCE · do
M̄TIANAE · P · F · NEG ·
OTIATOR · CERVE SA
RIVS · ARTIS · OFFEC
TVRE · EX VOTO PRO
MERITIS · POSVIT*

P. 24.

- 184) *NVMINIBVS
EXHEDRAMC
COLONIAE CA
BILIO SECVN
AQVINO · L · AI*

P. 25.

- 185) *DEA R̄TONA
PRITONA
ARBVSIVS
C [REDACTED]*

Ibid.

- 186) *· D · D ·
R I T O N E
· A R A M
N̄T S E D O
IBVS · V E
E C O S V
R E S T T V
C A T R V S
S E C A R I
M O R A L S*

P. 29.

- 187) *DIS
C A S I B V S
M COVIRIVS
u. s. l. m.*

Ibid.

- 188) *I · H · D · D
DIS
CASSIBVS
M · A · G
V · S · L · M*

P. 30.

- 189) *dis casibus
COSSVS · FRON
TONIS · F · SORTIL
EX VISV
V S L M*

L. 3 : *sortil(egus)*.*Ibid.*

- 190) *D E O
V E R T V M N O
S I V E
P I S I N T O
C · F R E N D V S
V · S · L · M*

P. 36. Dans un mithraeum.

- 191) *D · I · M ·
M A R T I V S
M A R T I A
L I S P A T E R
I N S V O
P O S V I T*

- 192) *D · I · S ·
M A R T I V S
M A R T I A
L I S P A T E R
I N S V O
P O S V I T*

L. 9 : *b(ene) d(e) s(e) meritis.*

P. 20, n° 7.

197) FVLVIAE · M · F ·
CELERAE
FLAMINICAE
PERPETVAE
5 COL TARRAC
ET FLAMINICAE
PHC EX
TESTAMENTO IPSIVS
FVLVIVS MVS AEVIS ET
10 FVLVIVS MOSCHVS
LIBERTI

L. 7 : *p(rovinciae) H(ispanae) c(terioris).*

P. 22-23, n° 9.

198) M VALERO
VINDICI
TARRAC
OMNIBVS
HONORIBVS
IN REP SVA
FVNCTO
HEREDES

P. 26-27, n° 17.

199) M M
AVRELI SVCESSI
AVGGG v LIB · SVB
PROC v XX v HER
VLPIA v EYTYCHIS
CONIVGI DVL CIS
SIMO

P. 31-32, n° 25.

200) D M
..... TRIO MAGISTRO
..... GRAMMATICO C FABIUS
..... PISS E BENE ME

P. 35-36, n° 29.

201) M I V N I O
CELSO VI
VIRALI HO
NORIBVS
5 FVNCTO ET CO
PONI DE PICARIA
A PONTE BIC IN CVPA RE
QVIESCIT

L. 5-6 : *coponi pour cauponi ; picaria, fonderie de poix ; l. 7 : a ponte Bic...?*

R. CAGNAT et M. BESNIER

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1^o Table des périodiques et ouvrages cités.

A. — PÉRIODIQUES.

- Africa italiana*, I, 1927-1928.
Albania, II, 1927.
American Journal of archaeology, 1927; 1928, p. 1 à 140.
American Journal of philology, 1927.
Annales du Midi, 1927.
Aréthuse, 1928.
'Αρχαιολογικὸν Δελτίον, 1922-1925.
Athenaeum, 1927.
Bonner Jahrbücher, CXXXII, 1927.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques. *Comptes rendus des séances*, 1927, depuis novembre; 1928, janvier à juin.
Bulletin de Correspondance hellénique, 1926; 1927, p. 1 à 244.
Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1927.
Bulletin de la Société préhistorique française, 1927.
Bulletin du Cinquantenaire de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1928.
Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1928, p. 1 à 105.
Bullettino comunale di Roma, 1925; 1926, p. 1 à 41.
Classical Philology, 1927.
Classical Review, 1927.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1927,
- depuis la p. 81; 1928, p. 1 à 240.
Eranos, 1924; 1925.
Génava, IV, 1926; V, 1927.
Germania, 1927, p. 1 à 96.
Glotta, XV, 1926.
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts, XXIII, 1926, *Beiblatt*, depuis la p. 209.
The Journal of Roman Studies, XVI, 1926, depuis la p. 145; XVII, 1927, p. 1 à 140.
Klio, XXI, 1927, depuis la p. 421.
Mélanges de l'École française de Rome, XLIV, 1927.
Mémoires et travaux des Facultés catholiques de Lille, XXXII, 1927.
Mnemosyne, 1927.
Monumenti antichi dei Lincei, XXXI, 1926.
Musée belge, 1927.
Notizie degli Scavi di Antichità, 1927.
Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement, 1928, p. 1 à 58.
Pro Nervia, III, 1927, depuis la p. 341.
Revue africaine, 1927.
Revue archéologique, 1927, II, depuis la p. 201; 1928, I.
Revue belge de philologie et d'histoire, VI, 1927.
Revue biblique, 1927.
Revue de philologie, 1927, depuis la p. 193; 1928, p. 1 à 184.

<i>Revue des Études anciennes</i> , 1927, depuis la p. 337.	<i>Syria</i> , VII, 1926; VIII, 1927; IX, 1928, p. 1 à 80.
<i>Rheinisches Museum</i> , 1927, depuis la p. 113.	<i>Times</i> , 28 avril 1928.
<i>Rivista di filologia</i> , 1927.	<i>Vjesnik Hrvatskoga archeologskoga Drustva</i> .
<i>Rospravy Ceske Akademie ved a Umeni</i> , 1, n° 74, 1928.	<i>Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung</i> , XLVIII, 1928.

B — PUBLICATIONS RELATIVES À L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

F. F. Abbott et A. C. Johnson, <i>Municipal administration in the Roman Empire</i> .	<i>numental de España : Provincia de Leon ; Provincia de Zamora</i> .
U. Antonielli, <i>Militi urbani d'Etruria sepolti lungo la via Cassia</i> (<i>Studi Etruschi</i> , II).	R. Knorr et Fr. Sprater, <i>Die westpfälzischen Sigillata-Töpfereien von Blickweiler und Eschweiler</i> .
Fr. Buecheler, <i>Kleine Schriften</i> , II.	S. Loeschke, <i>Die Erforschung des Tempelbezirkes im Altbachthale zur Trier</i> .
Dom Cabrol et Dom H. Leclercq, <i>Dictionnaire d'archéologie chrétienne</i> , fasc. 84-85.	E. Peterson, <i>Eἰς Θέος</i> .
W. M. Calder, <i>Monumenta Asiae Minoris antiqua</i> , I.	F. Stähelin, <i>Die Schweiz in römischer Zeit</i> .
<i>Commentationes philologicae in honorem I. A.</i> , Heikel.	O. Tafrali, <i>La cité pontique de Dionysopolis</i> .
<i>Dizionario epigrafico di antichità romane</i> , IV, 4.	O. Tafrali, <i>La cité pontique de Callatis</i> (<i>Arta si archeologia</i> , 1).
Ἐπιτύμβιον Swoboda.	D. J. Trulla, D. P. Beltran, C. D. Oliva, <i>Excavaciones en la necropolis romano-cristiana de Tarragona</i> .
M. Gomez-Moreno, <i>Catalogo mo-</i>	

2^e Table des provenances.

N.-B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome.

- Aventin, 80.
Mausolée d'Auguste, 88.
Via Ardeatina, 79.
Via Campania, 75.
Via del Tritone, 74.
Via Giacomo Puccini, 77, 78.
Via Umbria, 76.
Via Volturno, 73.

Villa Aurelia, 12.

- Villa Doria Pamphili, 70, 71.
Provenance inconnue, 6-11, 17-19, 72, 110.

II. Italie.

- Isola Farnese, 122.
Mara Calagonis (Sardaigne), 117.
Ostie, 123-135.

Pompéi, 111-116.
 Pouzzoles, 119, 120.
 Roccagiovine, 108, 109.
 Roccaselve, 124.
 S. Gaggio, 118.

III. Péninsule ibérique

Almazcara, 178.
 Astorga, 163-167.
 Cacabelos, 175, 176.
 Ciudadela, 175, 180.
 Cremenés, 169, 171-174
 Leon, 168.
 San Andres de Montejos, 162.
 Tarragone, 194-201.
 Torre de Santa Marina, 177.
 Vadina, 170.

IV. Gaule.

Aix-en-Provence, 65, 66.
 Bavai, 138, 139.
 Bordères-Louron (Htes-Pyrénées), 13.
 Clermont-Ferrand, 141.
 Gardane (près de), 144.
 Guéret, 31.
 Narbonne, 83, 85.

V. Grande-Bretagne.

Caerleon, 103.
 Colchester, 156.
Vallum Hadriani, 102.

VI. Germanie.

Altbachthal (près de Trèves), 184-192.
 Cologne, 90-92.
 Hermülheim (près de Cologne), 20, 21.
 Nimègue (environs de), 89.

VII. Provinces danubiennes.

1) *Illyrie et Dalmatie*.
 Durazzo (*Dyrrhachium*), 4, 93.
 Osijek, 157.
 2) *Pannonie*.
 Musov, 67.

3) *Mésie et Thrace*.
 Callatis, 193.
 Eski-Arnaoutlar, 145.
 Letnica, 153.
 Marcianopolis, 148, 149, 152.
 Mesembria, 150.
 Varna, 146, 147, 151.

VIII. Grèce et îles.

Athènes, 142, 143.
 Corinthe, 5.
 Kerynia (Chypre), 63.
 Mytilène, 16.
 Nea-Paphos (Chypre), 61, 62.
 Nicopolis, 15.
 Samos, 14.
 Thespies, 41-57.

IX. Asie.

1) *Ionie*.
 Ephèse, 94-98.
 2) *Carie*.
 Stratonicée (Panamara), 58-60.
 3) *Phrygie*.
Laodicea combusta, 158-161.

4) *Galatie*.

Amasia, 100.
 Konia, 101.
 Yaghjilar, 99.

5) *Syrie*.

Beyrouth, 82.
Doura-Europos, 86, 87.
 Masranye (près de Beyrouth), 84.
 Oum-el-Quottein, 154.
 Sindjar, 155.

6) *Palestine*.

Caesarea, 136, 137.

X. Afrique.

1) *Egypte*.
Coptos, 107.

2) <i>Cyrénaïque.</i>	4) <i>Algérie.</i>
Cyrène, 1, 2, 3.	<i>Altava</i> , 68, 69.
3) <i>Tunisie.</i>	<i>Aquae Flavianae</i> , 36, 37.
Aïn-el-Djour, 26-30.	Belezma, 104, 105.
Bou-Arada, 32.	Berteaux, 81.
Carthage, 24.	Bône, 35.
Es-Sedria, 25.	Bougie, 38.
Henchir-Ouled-Slim, 33.	Cap Matifou, 23.
Henchir-Ouradi, 34.	Lambèse, 106.
Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, 22.	<i>Rapidum</i> , 64.
	Sétif, 39, 40.
	Timgad, 140.

3^e Table des Matières.

I

NOMS ET SURNOMS

Cn. Accronius Proclus, 45.	M. Aurelius Successus Augg. lib., 199.
Aelia Euposia, 93.	Aurelius Vegetus, 167.
Aelia Priscilla, 166.	M. Aurelius Victor, 173.
M. Aelius Aurelius Dionysius, 107.	Biga, 31.
Aelius Dento, 167.	L. Caecilius Porcianus, 195.
Aelius Julianus, 125.	Sex. Caecilius Protus, 124.
Aelius Maximus, 24.	C. Caecilius Quartus, 196.
Aelius Titianus, 86.	C. Calpurnius Rantius Quir. Valerius, 178.
Agathenor, 147.	Calventius Amaryllus, 71.
Aiseus, 141.	L. Caninius C. F. Gallus, 43.
Aithalis Aug. 1., 12.	Carissa, 31.
Antipater, 143.	Carqama, 109.
Q. Appaeus Q. F. Felix Flavianus, 27.	Cassia, 116.
Aristonous Pericles, 48.	M. Cassius Proculus, 40.
C. Arrius Hermerotus, 94.	Catastis Bāliathonis ...ni f., 32.
Asticus, 10.	Centurius, 38.
L. Atilius Varus, 94.	Cerialis Aceratopinon, 116.
Aurelius Dionysodorus, 147.	Cicutii, 122.
Aurelius Exsuperans, 36.	Claudius Capito, 177.
Aurelius Felix, 134.	Ti. Claudius Demostrates Celianus 94.
Aurelius Julianus, 168.	Ti. Claudius Potens, 14.
Aurelius Martinus, 149.	Ti. Claudius Primus, 110.
M. Aurelius Menemachus, 96.	Ti. Claudius Apollonii f. Priscus, 3
M. Aurelius Mindius Mattidianus	
Pollio, 97.	
M. Aurelius Parmi, 147.	

- | | |
|--|---|
| Clemens, 180. | Flavius Victor, 6. |
| Cliens Aug. s., 7. | C. Frendus, 190. |
| Clodia Iatrina, 101. | Fulvia M. f. Celera, 197. |
| Clodius P. l., 108. | Fulvius Moschus, 197. |
| Cocceia Tyche, 135. | Fulvius Musaeus, 197. |
| L. Cocceius Sp. f. Adjutor, 135. | Fuscus Dorilis Eptaecenti f., 165. |
| Coelia Chrysis, 87. | Genesius, 83. |
| Coelius Mascelinus, 87. | Q. Germanus Securus, 139. |
| T. Comenius Proculus, 63. | Gismoda, 85. |
| Q. Copius, 21. | Gnaeus Gn. f., 150. |
| Q. Cornelius Justus, 90. | Granius Fortis, 166. |
| Cn. Cornelius L..., 99. | Helianus Polybianus, 61. |
| L. Cornelius L. f. Lentulus Gaetulicus, 100. | C. Helvaeus Mallus Troelus, 79. |
| C. Cornelius Screnus, 164. | Heracleades, 151. |
| L. Cornelius L. f. Sylla, 42. | L. Herennius L. f. Gal. Callicus, 180. |
| P. Cosconius P. f. Gal., 179. | Herma, 109. |
| L. Cossonius Gallus, 101. | Hermas, 146. |
| Cossus Frontonis f., 189. | Himerius, 38. |
| M. Covirius, 187. | Hirrus, 5. |
| Crispus, 92. | M. Januarius, 169. |
| C. Cuspius C. lib. Rusticus, 72. | Johannes, 117. |
| Cyllenius, 38. | Q. Jucundinus Severus, 20. |
| L. Decius L. f. Quir. Honoratus, 23. | Q. Jucundinus Verinus, 20. |
| Decimus Stertinius, 41. | Julia Cisseis, 70. |
| Derzela, 147. | Julia Eutyches, 110. |
| Domitius, 164. | Julius Fronto Tlepolemus, 61. |
| L. Domitius Agrippa, 95. | Julius Julianus, 125, 181. |
| M. Domitius Tertius, 117. | Julius Martialis, 165. |
| Donatus, 104. | C. Julius Narcissus, 70. |
| Eburena Maxima, 101. | C. Julius C. f. Cl. Verecundus, 157. |
| Etrilius, 179. | M. Junius Celsus, 201. |
| Fabia Fida, 195. | Junius Quartus Palladius c. et inl. v., 80. |
| C. Fabius, 200. | Sex. Lardius Eros, 11. |
| Fannia, 38. | T. Lartinius Sabinus, 63. |
| Faustinus, 132. | Leo Fanii f., 58. |
| Felicio Rupiliae s., 19. | M. Licinius Crassus, 44. |
| Ferox Licinianus, 12. | A. Livius A. f. Pal., 133. |
| Flavia Fl. f., 175. | A. Livius Anteros, 133. |
| Flavia Leontis Diomedis f., 58. | Longinus Gallus, 98. |
| Flavia Diogenia, 158. | Longinus Sdapesematygi f., 156. |
| Flavia Maria Seleucissa, 159. | Lucius, 143. |
| P. Flavius Clemens, 68. | Lympidius, 85. |
| Flavius Festus, 174. | Mangonius, 87. |
| Ti. Flavius Stratoclei f., Menandes, 58. | T. Manlius Felicis lib. Bargathes, 135. |
| Flavius Paulus Zenon, 160. | Marcellina, 6. |
| Flavius Polychronis, 161. | C. Marius Caelestinus, 26. |
| Flavius Sabinus, 174. | |

TABLES DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES 409

Martius Martialis, 191, 192.	Sabinus, 31.
P. Memmius Regulus, 46.	Salutius, 85.
C. Mettius Martialis, 89.	Sanbatius, 158.
Montanus, 13.	Securius Severus, 182.
F. Mucianus Calistianus, 169.	Sempronia Fabiana, 196.
Narcissus, 109.	Sergia L. f., Paulina, 99.
T. Numisius, 163.	Servandus, 91.
Gaius Octavius, 177.	Serveia C. f. Regilla, 72.
L. Octavius L. f. Pup. Magius, 163.	L. Severinus, 171.
Oribasius, 95.	C. Sextilius Maximus Fausti Italici f., 34.
Pac. Nigreinus eq. rom., 86.	Sextio, 13.
L. Pacius Fortunatus, 76.	Statilis Valentis f., 145.
Paulina, 148.	T. Statilius Criton, 94.
Paulus, 159.	P. Suficius Celsianus, 28.
Philematius, 73.	Sulpicia, 73.
Phryne Tertulla quae Sillaria, 9.	M. Sulpicius, 90.
Piloxenus sociorum ferrariarum s., 17.	Tedium Doiteri f., 170.
L. Popidius L. f. Ampliatus, 111.	Terentius Lascivius, 118.
Porcia Rogata, 40.	Theodosius Stephani f., 35.
Porphyra Corneliana Prisca Zenonis f., 100.	A. Trebius Vajens, 116.
Postumia Marcella, 168.	L. Trebonius C. I. Antiochus, 8.
Priamus, 65, 66.	Turnus Aureli Egemonis verna, 134.
Projectus, 85.	Ulpia Eutychis, 199.
Publicola Messala, 98.	M. Uphilii, 62.
Quaternius Pollio, 47.	Valerius, 107.
Ragonius Vincentius Celsus v. c., 131.	Valerius Proculinus, 125.
Q. Ranius Cassianus, 106.	Valerius Rogatus, 69.
Reburro, 38.	M. Valerius Vindex, 198.
Rogatianus, 64.	Q. Varius Secundus, 128.
Rubria Aura, 77.	Venantius, 85.
Rubria Philusa, 78.	Vettia Sabina, 166.
Sex. Rubrius Logismus, 77.	Vettius Agorius Praetextatus, 48.
Sex. Rubrius Saturninus, 77.	C. Vincius Eutychus, 93.
Rustius Rufinus, 125.	Vitalis Papirii s., 18.
Rutilia Successa, 70.	Volumnia Symposia, 7.
	Volus. Saturus, 29.
	Zora, 109.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Apollo, 58.	Ασκληπιός καὶ Σεβαστοί, 94.
Apollo Aulachenus, 149.	Casses dii, 187, 188, 189.
Ἄσκληπιός καὶ Ἰασώ, 3.	Degantia dea, 175.

- | | |
|--|--------------------------------------|
| Dii Augusti et domus Augusta et Roma, 41. | Matronae Audrinehæ, 20. |
| Domus divina, 182, 188. | Mercurius deus, 182. |
| Fortuna Penates Diique, 122. | Mercurius deus peregrinorum, 181. |
| Genius Dura (?), 86. | Mercurius Silvanus Aug., 34. |
| Heracles, 150. | Musae, 42, 46, 49, 50. |
| Hermes, 150. | Musae Heliconiae, 48. |
| Invictus deus, 192. | Numen Augusti et Deus Mercurius, 31. |
| Invictus deus Mithra, 191. | Numen Augustorum et Mercurius, 31. |
| Jupiter, 162, 194. | Nymphæ, 21, 37, 65, 66. |
| Jupiter Optimus Maximus, 129, 169. | Paladinenus heros, 145. |
| Jupiter Optimus Maximus Capito linus, 177. | Ritona dea, 185, 186. |
| Jupiter et Maura, 38. | Saturnus magnus, 28-30. |
| Lares, 109. | Tutela Bolgensis, 176. |
| Liber pater, patrius deus conservator ddd. nnn. Auggg., 106. | Urania mater deum, 148. |
| Manimazus heros, 146. | Venus, 126. |
| Mars Augustus, 124. | Vertumnus deus sive Pisintus, 190. |
| Matres et Sulevae, 89. | Ζεὺς Πανάμαρος, 58. |
| | Zeus, Helios, Serapis, 107. |

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

- | | |
|--|---|
| 1 ^o <i>Sacerdoce païens.</i> | Sacerdos, 30. |
| Ἄρχιερεύς, 96. | Sacerdos Telluris, 40. |
| Ἄρχιερεύς Ἀσίας, 97. | Sevir, 201. |
| Ἄρχιερεύς Σεβαστῶν αὐτοκρατόρων, 58. | Sevir Augustalis, 129, 133. |
| Augustales, 128. | |
| Augustalis, 93. | 2 ^o <i>Particularités du culte païen</i> |
| Augustalis magister, 160. | Ara, 186. |
| Cultores Larum, 118. | Compitalia, 108. |
| Flamen Neptuni, 34. | Ephesia, 97. |
| Flaminica perpetua coloniae, 197. | Ἡραῖα, 58, 60. |
| Flaminica provinciae, 197. | Koumárioi, 60. |
| Ἱερεῖς, 41. | Lares argentei cum hypobasi, 129. |
| Ἱερεῖς τοῦ Ἀπόλλωνος, 3. | Παναμάρεια, 58. |
| Ἱερεὺς μεγάλου θεοῦ, 147. | Templum Nympharum, 36. |
| Ἱερεὺς τῶν Ἀνακτόρων καὶ Ἀλεξάνδρου βασιλέως καὶ Γαίου καὶ Λουκίου τῶν ἔχγόνων τοῦ Σεβαστοῦ, 94. | Ἀπόλλωνος πρόσοδοι, 3. |
| Magistri, 109. | |
| Μύσται τοῦ προπάτορος Θεοῦ Διονύσου Κορησειτοῦ σακηφόροι, 96. | 3 ^o <i>Antiquités chrétiennes.</i> |
| Pater, 191, 192. | Diaconus, 85. |
| Pontifex, 33, 62. | Ecclesia, 81, 85, 117. |
| | Episcopus, 85. |
| | Inscriptions chrétiennes, 35, 81, 83, 85, 104, 105, 117, 140. |

Manus et pedes Dei, 140.
Membra Christi, 105.

Presbyter, 85, 117.
Reliquiae martyrum, 81.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Africa, 39.	Nola, 115.
Africana, 9.	Nuceria, 115.
Agrippinensium colonia Claudia Ara, 91.	Odessi territorium, 152.
Aquensium fines, 144.	Ostiae, 133.
Arelatensium fines, 144.	Ostiensem respublica, 135.
Argaeli, 175.	Paphia (<i>cives</i>), 62.
Arsensis, 179.	Paphos (Aug. Claudia Flavia), 61.
Asia, 97.	Pompeii, 115. — (Forum), 114.
Asiaticus, 11.	Pompeiana respublica et colonia, 111.
Asturica, 178.	Prusa, 97.
Atella, 115.	Puteoli, 113, 115.
Athenae, 5.	Puteolana colonia Flavia Augusta, 119.
Athenienses (<i>senatus populusque</i>), 142, 143.	Rhodii, 59.
Baeterrensis, 163.	Roma, 115, 125. — (<i>Marsiani horti</i>), 12. — (<i>Volusiani horti</i>), 12.
Bedriacum, 6.	Romani et peregrini, 151.
Bithynia, 97.	Rusunienses et Rusgunii consis- tentes, 23.
Bracara, 178.	Sardi(ca) pagus, 156.
Callatis, 193.	Sax..., 173.
Capua, 115.	Serdus, 165.
Caria, 58, 59.	Sicca Veneria, 196.
Cumae, 115.	Side, 5.
Cyprus, 61.	Sirtinensis ecclesia, 81.
Cyrenensium civitas, 2.	Sitifensis, 39.
Daci, 37.	Spariani vicini, 13.
Ephesiorum urbs (<i>senatus popu- lusque</i>), 97.	Stratoniceenses (<i>senatus populusque</i>), 58.
Goritana civitas (<i>decurio</i>), 26. — (<i>ordo, patronus</i>), 27.	Tabala, 164.
Græci, 48.	Tarraco, 198.
Hippo Regius, 125.	Tarraconensis colonia (<i>flaminica per- petua</i>), 197.
Isthmus, 5.	Thespienses, 42, 45.
Mauretania, 39.	Thracum territorium, 152.
Nicaca, 97.	Tigavitani, 23.
Hispania citerior (<i>provincia, flami- nica</i>), 197.	Ugia, 180.
Juvavum, 157.	Vadiniensis vicanus, 170.
Lancia, 174.	
Nicomedia, 97.	

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1^o *Empereurs romains.*

- Imp. Ti. Claudius Caesar Aug. Germanicus, 63, 150.
 Nero Claudius Caesar Aug. Drusus Germanicus imp., 3.
 Nero Claudius Caesar Aug. Germanicus trib. pot.... imp..., 98
 Imp. Titus Caesar Divi Vespasiani f. Vespasianus Aug. pont. max. trib. pot. IX imp. XV p. p. cos. VIII et Caesar Divi Vespasiani f. Domitianus, 178.
 Imp. T. Flavius Divus Aug., 151.
 Imp. Nerva Caesar Aug. pont. max. trib. pot. imp. cos. II, 128.
 Nerva Traianus Caesar Aug. Germanicus Dacicus, 94.
 Imp. Caes. Divi Nervae f. Nerva Traianus Optimus Aug. Germ. Dac. Parth. pont. max. trib. pot., 155.
 Imp. Caesar Traianus Hadrianus Aug. 136, 137.
 Imp. Hadrianus Caesar Olympius Soter, 16.
 Imp. Caesar Divi Traiani Parthici f. Divi Nervae n. Traianus Hadrianus pont. max. trib. pot. II cos. III, 1.
 Imp. Caesar Divi Traiani Parthici f. Divi Nervae n. Traianus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. III cos. III, 2.
 Imp. Caes. T. Aelius [Hadrianus Antoninus], 33.
 Imp. T. Aelius Hadrianus Antoninus Pius, 143.
 Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius p. p., 153.
 Imp. Caesar T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius pont. max. trib. pot. XX imp. II cos. IV p. p., 193.

- Imp. Caesar Divi Nervae Traiani nep. Divi Hadriani f. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. pont. max. trib. p. ... cœs. III p. p., 142.
 Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius Felix Aug. Arabicus Adiabenicus Parthicus max. Britannicus, 61.
 Commodus, 86.
 L. Aurelius Commodus Caesar Caesaris M. Aurelii Antonini imp. f., 52.
 Imp. Commodus Antoninus Augustus, 125.
 Imp. Caesar M. Aur. Commodus Antoninus Aug., 96.
 Divus Pertinax, 132.
 Imp. Caesar Divi M. Antonini Pii Germ. Sarm. f. Divi Commodi frat. Divi Antonini Pii nep. Divi Hadriani pronep. Divi Trajani Part. abnep. Divi Nervae adnep. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arab. Adiab. Part. max. pont. max. trib. pot. VI imp. XI cos. II p. p. procos., 123.
 Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pert. Aug. et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug., 22.
 Imp. Caes. L. Septimius Severus et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus et P. Septimius Geta nobil. Caes., 117.
 Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius Felix Aug. et Julia Soemias Aug., 36.
 Imp. Caesar M. Aurelius Severus Alexander Pius Felix Aug., 107.
 Imp. Caes. M. Antonius Gordianus Pius Felix Augustus, 58.
 Imp. Caesar Publius Gallienus Aug., 54.

Imp. Caes. M. Aurelius Numerianus
Aug., 55.
Ddd. nnn. clementissimi principes
Diocletianus et Maximianus Augg.
et Constans et Maximianus nobis
Caesares, 39.
Imp. M. Aurelius Maximianus Aug.,
56.
Imp. Caes. Fl. Val. Constantinus, 57.
Mauricius imp., 35.
Heraclius, 81.

2^e Personnages de la famille impériale.

Livia Imp. Caes. Aug. (conjux), 50.
Octavia C. f. soror Augusti Caesaris,
88.

Marcellus C. f. gener Augusti Caesaris, 88.
M. Agrippa L. f., 49.
Julia Imp. Caes. Aug. f. M. Agrippae (conjux), 50.
C. Caesar, 50.
L. Caesar, 50.
Agrippina M. Agrippae f., 49.
Ti. Claudius Aug. f. Caesar Britanicus, 51.

3^e Rois étrangers.

Berenice regina, regis magni Agrippae f., 82.
Herodes, 82.
Theodahadus rex, 121.
Theodoricus rex, 75.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1^e Consulats.

C. Coelio L. Domitio (94 p. C.), 17.
M. Lepido L. Arruntio cos. (6 p. C.),
18.
M. Furio Sex. Nonio cos. (8 p. C.), 19.
Juventio Celso II Neratio Marcellio II
cos. (129 p. C.), 130.
Commodo Augusto VI M. Petronio
Septimiano cos. (175 p. C.), 125.
Prisco et Claro cos. (sous Commodo),
86.
Muciano et Fabiano cos. (201 p. C.),
22.
Maccio Laeto II Sylla Ceriale cos.
(215 p. C.), 147.
Junio Quarto Palladio consule ordinario (416 p. C.), 80.
Decio Longino cons. (486 ou 487
p. C.), 83.

2^e Fonctions supérieures.

comes sacrarum largitionum, 80.
Equites romani, 86, 132.
Imperator, 42, 44.

Legatus pro praetore (Chypre), 63.
Leg. Aug. pro praetore (Galatie), 101.
Legatus senatus, 80.
Notarius, 80.
Praefectus Aegypti, 107.
Praefectus annonae Urbis Romae,
131.
Praefectus praetorio (Illyrici, Italiæ et Africæ), 80.
Praefectus vigilum, 125.
Practor, 80.
Proconsul, 5.
— (Achaïe), 45, 47, 48.
— (Chypre), 61, 62, 63.
Proconsules (Asie), 98.
Procurator, 68.
Pro praetore, 5.
Quaestor kandidatus, 80.
Subpraefectus vigilum, 125.
Tribunus, 80.

3^e Fonctions inférieures.

Aug. libertus, 12.
Augg. libertus, 199.
Aug. servus, 7. —

- Procurator Aug., 94.
 Procurator vehiculorum ducenarius, 97.
 Scriba tribunicius apparitorum Imp., 153.
 Viator decurialis, 99.
 4^o Finances.
 Ἀρχώντος τεσσαρακοστῆς λημένου Ἀσίας, 97.

- Conductor publici portorii Illyrici utriusque et ripae Thraciae, 152.
 Ἐπίτροπος διοικητής Αἰγύπτου δουκενάριος, 97.
 Procurator Augusti vicesimae hereditatium ducenarius, 97.
 Procurator patrimonii ducenarius, 97.
 Subprocurator XX hereditatium, 199.

VII

CORPS DE TROUPES

- 1^o Légions.
 Leg. II Aug., 102.
 — Antoniniana (briques), 103.
 Leg. III Aug. (*tribunus militum*), 106.
 — (*vexillatio*), 22.
 Leg. V (tuiles), 92.
 — Victrix Pia Fidelis, 102.
 Leg. VI Ferrata (*vexillatio*), 137.
 Leg. VI Victrix (*beneficiarius*), 89.
 Leg. VII Gemina (*miles*), 168.
 — Felix (*veteranus*, *beneficiarius* *consularis*), 196.
 — Pia Felix (*miles*), 173.
 — (*veteranus*), 166.
 Leg. X Fretensis (*vexillatio*), 136.
 Leg. X Gemina (*miles*, *centuria*), 179, 180.
 — (*tubicen*, *centuria*), 163.
 — Pia Fidelis (briques), 67.
 — (*miles*), 157.
 Leg. XIII Gemina, 84.
 2^o Ailes.
 Ala Flavia II civium Romanorum (*equites*), 164.
 Ala I Thracum (*duplicarius*), 156.
 3^o Cohortes.
 Coh. II Ulp. Paflagonum milliaria Commodiana (*decurio*), 86.
 Coh. Thracum (*miles*, *centuria*), 165.

- Coh. I Aug. Thracum equitata., 154.

4^o Garnison de Rome.

- Coh. VIII praetoria (*miles*), 6.
 Coh. X Urbana (*veteranus*), 76.
 Coh. IV vigilum, 125.
 Coh. VI vigilum (*tribunus*), 125.

5^o Autres corps de troupes.

- Numerus lanciariorum juniorum, 158.

6^o Flotte.

- Classis, 5.
 Classis Germanica Domitiana Pia Felix (*miles*), 183.

7^o Grades et emplois.

- Campiductorum ordinarius, 159.
 Centuria, 90, 162.
 Draconarius, 161.
 Primipilus, 37.
 Veteranus, 23.

8^o Particularités.

- Briques légionnaires, 67, 103.
 Tuiles légionnaires, 92.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Ἄγορανόμιον, 143.	Duumvir, 23.
Adlectus inter quinquennale, 195.	Duumvir quinquennalis, 23.
Aedilis, 23, 111, 112, 116, 132.	Ex decurione, 23.
Aedilitas, 24.	Inscriptions électorales (à Pompéi), 111, 112, 116.
Annus provinciae, 23.	Oro vos faciatis, 111.
Annus sufetis, 33.	Patronus, 43, 44, 46.
Ἄραβάρχης Αιγύπτου, 97.	Πληγήσ, 58.
Ἄστιάρχης καὶ ἀρχιπρός αντ., 14	Πολέμαρχοι, 41.
Βειθυνιάρχης, 97.	Quaestor, 132.
Curator (en Bithynie : à Nicomédie, Nicée et Pruse), 97.	Στρατηγοί, 14.
Curator (en Chypre : à Paphos), 61.	

IX

COLLÈGES

Caligatores (<i>decuriae</i>), 123.	Magistri collegii, 167.
Fabri (<i>magister quinquennalis</i>), 124.	Navicularii, 120.
Fabri tignuarii (<i>magister, patronus</i>), 133.	Naviculariorum corpus, 132.
Ἱατροί (ἱατροί), 94	Quaestor (d'un collège), 11.
Juvenes, 38.	Socii ferrariarum, 17.
Magister (d'un collège), 11.	Tribunus (d'un collège), 11.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Amphitheatrum, 39.	Caupo de picaria, 201.
Annona frumenti, 23.	Cellarius, 109.
Ἄρχιατρος, 94.	Cliens, 112.
Balineum cum porticibus et sphæristeris ceterisque adjacentibus, 2.	Cocus, 8.
Bornes milliaires, 1, 178.	Colonus, 21.
Bornes terminales, 12, 144, 152.	Dispensator, 109.
Cachet d'oculiste, 139.	Educatores, 74.
Capiniana familia (<i>gladiatores</i>), 113.	Ephebi, 147.
Comitissa, 85.	Epulum, 26.
Catilli, 138.	Exhedra, 184.
	Faber argentarius, 77

- Familia, 60.
 Formule : *non fui, fui, non sum, non desidero*, 110.
 Fragment d'une inscription se rapportant à la bataille d'Actium, 15.
 Frumentum publicum, 70.
 Gladiatores, 24, 113.
 — (*munera, lusiones, bestiae confectae*), 126.
 Grammaticus, 200.
 Inscriptions d'aqueduc, 136, 137.
 Inscription en cursive, 64.
 Inscription en pointillé, 90.
 Inscription graffite sur fond d'assiette, 138.
 Inscriptions graffites, 111, 116.
 Inscriptions métriques, 5, 37, 38, 72, 73, 108, 114.
 Inscription phallique, 4.
 Inscription prophylactique, 25.
 Inscription sur lamelle de plomb, 81.
 Inscription sur le dos d'une statuette, 91.
 Inscriptions sur mosaïques, 25, 127.
 Inscription sur *tabula ansata* en bronze, 90.
 Inscriptions sur tuiles, 75, 79, 92, 171, 172.
 Inscription sur tuyau de plomb, 121.
 Jours de la semaine, 115.
 Κόμαι, 60.
 Lectrix, 73.
 Λουτῆρες, 58.
 Marques de potier, 141, 171, 172.
 Miliaria, 68.
 Mulio, 7.
 Munera Augustorum pugillaria, 113.
 Négociator cervesarius artis officiariae, 183.
 Nundinac, 115.
 Officina Donati, 104.
 Officinae, 171.
 Officinae Calecianaè, 172.
 Pugilar, 64.
 Porticus, 41.
 Sortilegus, 189.
 Statuae, 26, 80.
 Tesserae nummulariae, 17-19.
 Thermae Rufianaè, 117.
 Θυεῖται, 146.
 Tumultus judaicus, 1, 2.
 Vasa faecaria, 115.
 Via nova, 178.

TABLES

DU TOME XXVIII DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	<i>Pages.</i>
Une nouvelle allée couverte du bassin de l'Oise : La « pierre plate » de Presles (Seine-et-Oise), par B. BOTTEL	1
Sépultures néolithiques sous dalles au château de Méry (Seine-et-Oise), par B. BOTTEL	14
Les ornements pénannulaires creux de section triangulaire, par l'Abbé FAVRET	16
Une inscription historique de Delphes, par Théodore REINACH	34
Phèdre « à la Balançoire » et le symbolisme des pendaisons, par Ch. PICARD	47
Les triomphes de Domitien, par Paul COURSISS	65
Le titre de la croix d'après les évangiles, par Paul-F. REGARD	95
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions.</i>	106
Nouvelles archéologiques et correspondance : Panagiotis Cavvalias. — Jane Ellen Harrisón. — Henry Yates Thompson. — John Burnet. — Georges Musset. — Hommage à Gertrude Bell. — Photographie aérienne du Fayoum. — Les Pyramides et la divination. — Fouilles à Ninive. — Fouilles de Kish. — Fouilles en Syrie. — Fouilles anglaises en Palestine. — Une église byzantine à Djerash. — Une inscription de Jérusalem. — Kirjath Sepher. — Une tête de bronze de Cilicie. — Encore Hissarlik. — Intailles et statuette crétoises. — Découvertes à Chypre. — Découvertes à Athènes. — Fouilles de Calydon (Étolie). — Découverte à Constantinople. — Les temples d'Agrigente. — Le Congrès international d'archéologie à Florence (27 avril-5 mai 1928). — Le professeur Trombetti et l'étrusque. — Herculanum. — L'Hercule romain. — Un acte de naissance romain. — <i>Ad spurcos lacus.</i> — Les nouvelles fouilles d'Hippone. — La défense du Bas-Danube. — Découvertes archéologiques dans la région de Luchon. — La préhistoire dans le Gard. — En Avignon. — Au Metropolitan Museum. — A propos du Protévangile de Jacques. — Chronologie messianique. — Additions à l'évangile de Nicodème. — L'Afrique et l'Europe préhistorique. — Poterie Maya. — Du nouveau sur Colomb ? — A l'Institut d'ethnologie de la Sorbonne. — Le Museum et le Musée d'ethnographie. — Les collections privées en Angleterre. — La fondation Bernal-Metge. — Le centenaire de l'Académie étrusque de Cortone. — Société finlandaise d'archéologie. — Art et Archéologie — Opinions téméraires. — Un traité de Grotius.	128
<i>Bibliographie</i> : L. RÉAU. — G. RENARD. — M. BOULE et L. DE VILLENEUVE. — H. BREUIL et R. DE SAINT-PÉRIER. — Alberto del CASTILLO, YURRITA. — Raymond VAUFREY. — R. DUSSAUD. — A. VAYSON. — René BENJAMIN. — Robert EISLER. — G.-R. TABOIS. — Victor MERCANTE. — Sir FLINDERS PETRIE. — Edmond FLEG. — F. SARTIAUX. — Sir Arthur EVANS. — G. GLOTZ. — Jules HERBILLO. — Camillo PRASCHNIKER. — Aldo NEPPI MODENA. — R. DEMANGEL. — Ch. DUGAS. — MARGARETE BIEBER. — Franklin JOHNSON. — H. HAAS. — Fritz SAXL. — P. BIENKOWSKI. — Carl DARLING P. BUCK. — David RANDALL MAC IVER. — O. A. DANIELSSON. — Aldo NEPPI	

MODONA. — Antonio CAVALLAZZI. — André LANGIE. — Bildertafeln. — Michel ROSTOVTEFF. — R. RICE HOLMES. — F. LOT. — Chr. HUELSEN. — Em. LÖEWY. — David M. ROBINSON. — STEFAN PAULOVICS. — Silvio FERRI. — J. SAUTEL. — Léon COUTIL. — P. WUILLEUMIER. — G. MÉAUTIS. — Michel S. GINSBURG. — E. H. WARMINGTON. — H. St. J. THACKERAY. — Arthur WEIGALL. — J. WURTHEIM. — Mario MEUNIER. — W. A. OLDFATHER. — B. L. ULLMAN. — La nécropole de Vendel. — Jean BONNEROT. — Hubert PHILIPPART. — Eugenia STRONG. — Louis RÉAU. — L. LIEURE. — Emile RENDERS. — Louis GILLET. — J. P. RICHTER. — W. G. CONSTABLE. — Richard ÖFFNER. — R. KOECHLIN. — R. SHERMAN LOOMIS. — Otto CARTELLIERI. — Adolphe BASLER et Ernest BRUMMER. — G. COHEN. — G. MONTORGUEIL. — Vortraege der Bibliotek Warburg. — Memoirs of the American Academy in Rome. — Aachener Kunstblaetter. — Travaux du groupe d'histoire de l'Art de la Faculté des Lettres de Paris	154
Les " Pyrgoi " de Téos, par Y. BÉQUIGNON	185
Sur les cultes de Cybèle et de Mithra, à propos de quelques inscriptions de Dalmatie, par J. ZEILLER	209
Essai de classification du Hallstattien Franc-Comtois, par M. PIROUTET .	220
Variétés : Les trésors des rois d'Our. — Hommage à Henri Hubert. — L'évolution de la Rome antique. — La cathédrale de Strasbourg	282
Nouvelles archéologiques et correspondances : Théodore Reinach. — Stephanos Xanthoudidis. — Sir Théodore Cook. — Boris Farmakovsky. — Théodore Ouspensky. — Ludwig von Pastor. — Les trouvailles d'Ur. — La plus ancienne civilisation ? — L'origine de l'alphabet. — Les Hébreux en Palestine. — L'art paléolithique en Angleterre. — Un nouveau bâton de commandement découvert en Angleterre. — Les découvertes préhistoriques du Tonkin. — L'île d'Anglesey. — L'oasis d'Ammon. — La nécropole de Dendra (Midea). — Les Gaulois dans l'art. — A Baalbeck. — La « basilique » de la Porta Maggiore. — Pour l'histoire de Pompéi. — Le trésor d'argenterie de Marengo. — Le temple de Nodens. — Une dédicace à Trajan. — Le Josèphe slave. — Le mot « religio ». — Les prétenus égyptianismes de l'Exode. — L'institut archéologique russe. — Mélanges Tolstoi. — Vente d'œuvres d'art par les Soviets. — La question du grec moderne.	319
Bibliographie : Hermann WIRTH. — Luis THAYER OJEDA. — L. COUTIL. — R. DORANLO. — Mlles B. PORTER et R. MOSS. — Ev. BRECCIA. — Ernest FLAGG. — Proceedings of the Hellenic Travellers Club. — Vasile PARVAN. — Carl W. BLEGEN. — A. BLANCHET. — Michel CLERC. — Maria CAMAGGIQ. — Fritz FREMENDORF. — S. LOESCHKE. — A. MENDES CORREA. — J. BOURRILLY et E. LAUST. — MAGNUS OLSEN. — H. BERBERIAN. — J. ZEILLER. — Bulletin van de Vereeniging tot bevordering der Kennis van de Antieke Beschaving. — Annuaire de la Société archéologique hongroise. — Congrès d'histoire du Christianisme. — G. BALS. — Royal Commission on national Museums and Galleries. — L. HAUTECŒUR. — Mgr MOISSENET. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par R. CAGNAT et M. BESNIER	341
	352

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
BÉQUIGNON (Y.). — Les "Pyrgoi" de Téos	185
BESNIER (M.). — Revue des publications épigraphiques.	352
BOTTET (B.): — Une nouvelle allée couverte du bassin de l'Oise. La « pierre plate » de Presles (Seine-et-Oise)	1
BOTTET (B.). — Sépultures néolithiques sous dalles au château de Méry, (Seine-et-Oise).	14
CAGNAT (R.). — Revue des publications épigraphiques	352
COUSSIN (P.). — Les triomphes de Domitien.	65
FAVRET (Abbé). — Les ornements pénannulaires creux de section triangulaire.	16
PICARD (Ch.). — Phèdre « à la balançoire » et le symbolisme des pendaisons.	47
PIROUTET (M.). — Essai de classification du Hallstattien Franc-Comtois .	220
REGARD (P.-F.). — Le titre de la croix d'après les Évangiles	95
REINACH (Th.). — Une inscription historique de Delphes	34
ZEILLER (J.). — Sur les cultes de Cybèle et de Mithra, à propos de quelques inscriptions de Dalmatie	209

III. — TABLE DES PLANCHES

I-IV. — Allée couverte de Presles.

V. — Blocs de marbre de Téos.

Le Gérant : NAILLARD.

6515-29 — Tours, Imprimerie ARRUAULT et C^{ie}.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXVIII
JUILLET-OCTOBRE 1928

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1928

Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	<i>Pages.</i>
Une nouvelle allée couverte du bassin de l'Oise : La « pierre plate » de Presles (Seine-et-Oise), par B. BOTTEL	1
Sépultures néolithiques sous dalles au château de Méry (Seine-et-Oise), par B. BOTTEL	1
Les ornements pénannulaires creux de section triangulaire, par l'Abbé FAVRET	14
Une inscription historique de Delphes, par Théodore REINACH	16
Phèdre « à la balançoire » et le symbolisme des pendaisons, par Ch. PICARD	34
Les triomphes de Domitien, par Paul COUSSIN	47
Le titre de la croix d'après les évangiles, par Paul-F. REGARD	65
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions.</i>	95
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Panagiotis CAVVADIAS. — Jane Ellen Harrison. — Henry Yates Thompson. — John Burnet. — Georges MUSSET. — Hommage à Gertrude Bell. — Photographie aérienne du Fayoum. — Les Pyramides et la divination. — Fouilles à Ninive. — Fouilles de Kish. — Fouilles en Syrie. — Fouilles anglaises en Palestine. — Une église byzantine à Djé-rash. — Une inscription de Jérusalem. — Kirjath Sepher. — Une tête de bronze de Cilicie. — Encore Hissarlik. — Intailles et statuettes crétoises. — Découvertes à Chypre. — Découvertes à Athènes. — Fouilles de Calydon (Étolie). — Découverte à Constantinople. — Les temples d'Agrigente. — Le Congrès international d'archéologie à Florence (27 avril-5 mai 1928). — Le professeur Trombetti et l'étrusque. — Herculaneum. — L'Hercule romain. — Un acte de naissance romain. — <i>Ad spucos lacus</i> . — Les nouvelles fouilles d'Hippone. — La défense du Bas-Danube. — Découvertes archéologiques dans la région de Luchon. — La préhistoire dans le Gard. — En Avignon. — Au Metropolitan Museum. — A propos du Protévangile de Jacques. — Chronologie messianique. — Additions à l'évangile de Nicodème. — L'Afrique et l'Europe préhistorique. — Poterie Maya. — Du nouveau sur Colomb ? — A l'Institut d'ethnologie de la Sorbonne. — Le Muséum et le Musée d'ethnographie. — Les collections privées en Angleterre. — La fondation Bernal-Metge. — Le centenaire de l'Académie étrusque de Cortone. — Société finlandaise d'archéologie. — Art et Archéologie. — Opinions témoignées. — Un traité de Grotius.	106
<i>Bibliographie</i> : L. RÉAU. — G. RENARD. — M. BOULE et L. DE VILLENEUVE. — H. BREUIN et R. DE SAINT-PÉRIER. — Alberto del CASTILLO YURRITA. — Raymond VAUFREY. — R. DUSSAUD. — A. VAYSON. — René BENJAMIN. — Robert EISLER. — G.-R. TABOIS. — Victor MERCANTE. — Sir FLINDERS PETRIE. — Edmond FLEG. — F. SARTIAUX. — Sir Arthur EVANS. — G. GLOTZ. — Jules HERBILLON. — Camillo PRASCHNIKER. — Aldo NEPPI MODONA. — R. DEMANGEL. — Ch. DUGAS. — MARGARETE BIEBER. — Franklin P. JOHNSON. — H. HAAS. — Fritz SAXL. — P. BIENKOWSKI. — Carl DARLING BUCK. — David RANDALL MAC IVER. — O. A. DANIELSON. — Aldo NEPPI MODONA. — Antonio CAVALLAZZI. — André LANGIE. — Bildertafeln. — Michael ROSTOVTEFF. — R. RICE HOLMES. — F. LOT. — Chr. HUELSEN. — Em. LEWY. — David M. ROBINSON. — Stefan PAULOVICS. — Silvio FERRI. — J. SAUTEL. — Léon COUTIL. — P. WUILLEMIEUR. — G. MÉAUTIS. — Michel S. GINSBURG. — E. H. WARMINGTON. — H. St J. THACKERAY. — Arthur WEIGALL. — J. WURTHEIM. — Mario MUNIER. — W. A. OLDFATHER. — B. L. ULLMAN. — La nécropole de Vendel. — Jean BONNEROT. — Hubert PHILIPPART. — Eugenia STRONG. — Louis RÉAU. — L. LIEURE. — Émile RENDERS. — Louis GILLET. — J. P. RICHTER. — W. G. CONSTABLE. — Richard OFFNER. — R. KOECHLIN. — R. SHERMAN LOOMIS. — Otto CARTELLIERI. — Adolphe BASLER et Ernest BRUMMER. — G. COHEN. — G. MONTORGUEIL. — Vortraege der Bibliotek Warburg. — Memoirs of the American Academy in Rome. — Aachener Kunstdraeiter. — Travaux du groupe d'histoire de l'Art de la Faculté des Lettres de Paris.	128

PLANCHES I-IV. — Allée couverte de Presles.

Conditions de l'abonnement pour l'année 1928

Pour Paris. Un an..... 80 fr. » Pour les départements. Un an. 80 fr.
Un numéro..... 25 fr. » Pour l'étranger. Un an..... 100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAITRE :

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR
L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
SOUS LA DIRECTION DE
GUSTAVE FOUGÈRES ET ÉMILE MALE
Membres de l'Institut
AVEC LE CONCOURS DE
AUGUSTE MARGUILLIER, Secrétaire de la Rédaction

TOME VINGT-NEUVIÈME
DEUXIÈME FASCICULE (N° 51 DE LA COLLECTION)

Un beau vol. grand in-4° avec 5 planches en noir et 1 en couleur 180 fr.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD

entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

MUSÉE D'ALGER

Supplément, par P. WUILLEUMIER, membre de l'École française de Rome.

TABLE DES MATIÈRES : Bibliographie. — Introduction. — I. Section Lipyque : Stèles et Inscriptions. — II. Section Punique : Poteries phéniciennes. Bronzes carthaginois. Stèles néo-puniques. — III. Section Romaine : Stèles, dédicaces et reliefs. Fragments d'architecture. Sculpture. Bronzes. Ustensiles divers. Mosaïques. — IV. Section Chrétienne : Reliquaires, dédicaces et reliefs. Fragments d'architecture. Bronze. Mosaïques. — Index.

Un vol. 29×37 cm., 114 p., 15 pl. en phototypie, sous carton, dos toile . . 100 fr.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

FOUILLES A SAQQARAH

LE MASTABAT FARAOUN

Par GUSTAVE JÉQUIER

Avec la collaboration de DOWS DUNHAM

TABLE DES MATIÈRES : Le Mastabat Faraoun. — L'intérieur. — Les fondations. — Le gros œuvre. — Les faces extérieures. — La chapelle funéraire. — La grande cour. — Les enceintes. — L'avenue couverte. — Les objets contemporains. — Les monuments postérieurs. — La fin de la VI^e dynastie. — Le moyen empire. — Le nouvel empire. — Les basses époques. — Conclusions. — Illustrations dans le texte. — Planches hors texte.

Un vol. 28×35 cm., 44 p. de texte, 12 pl. hors texte en phototypie . . 100 fr.

LA PYRAMIDE D'OUDJEBTEN

Par GUSTAVE JÉQUIER

TABLE DES MATIÈRES : La pyramide d'Oudjebten. — La pyramide. — Les textes funéraires. — L'enceinte. — La chapelle funéraire — La stèle et la table d'offrandes. — La décoration murale. — Monuments divers. — Le vestibule. — Les dépendances. — Illustrations dans le texte. — Planches hors texte.

Un vol. 28×35 cm., 56 pages de texte, 14 pl. hors texte en phototypie . . 85 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

MONUMENTS DE L'ATHOS

I. — Les Peintures.

Publiés par Gabriel MILLET

Un vol. in-4^o de 80 pages de texte et un album de 264 planches en phototypie.

Prix de vente 400 fr.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE PERSE

TOME XIX

Mission en Susiane sous la direction de MM. R. DE MECQUENEM et V. SCHEIL

LES CÉRAMIQUES MUSULMANES DE SUSE AU MUSÉE DU LOUVRE

Par RAYMOND KÖEHLIN

TABLE DES MATIÈRES: Introduction. — I. Céramique non émaillée. — II. Céramique peinte non émaillée. — III. Céramique monochrome. — IV. Céramique à décor émaillé sur cru. — V. Céramique à décor peint sur engobe et sous couverte. — VI. Céramique jaspée jaune et vert sous couverte. Décor gravé. — VII. Céramique à décor en relief sous couverte plombeuse parfois lustrée. — VIII. Céramique lustrée.

Un volume 27×34 cm., 103 pages, 23 planches hors texte en phototypie. 200 fr.

Déjà parus dans la même collection:

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

TOME I.	Fouilles à Suse en 1897-1898 et 1898-1899, par J. DE MORGAN, G. LAMPRE et G. JÉQUIER. In-4 ^o , 20 planches en héliogravure et en chromotypographie.	200 fr.
TOME II.	Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Première série. In-4 ^o , accompagné de 24 planches en héliogravure.	200 fr.
TOME III.	Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL. Première série. In-4 ^o , 33 planches hors texte.	200 fr.
TOME IV.	Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Deuxième série. In-4 ^o , avec 20 planches hors texte (Code de Hammurabi, etc.).	200 fr.
TOME V.	Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL. Deuxième série. In-4 ^o , avec 17 planches hors texte.	Épuisé
TOME VI.	Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Troisième série. In-4 ^o , avec 24 planches hors texte.	200 fr.
TOME VII.	Recherches archéologiques. Deuxième série. In-4 ^o , 30 planches.	200 fr.
TOME VIII.	Recherches archéologiques. Troisième série. In-4 ^o , 20 planches.	200 fr.
TOME IX.	Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J. ET GAUTIER. Troisième série. In-4 ^o , avec 4 planches hors texte.	200 fr.
TOME X.	Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J. ET GAUTIER. Quatrième série. In-4 ^o , avec 13 planches hors texte.	200 fr.
TOME XI.	Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J. ET GAUTIER et Paul TOSCANNE. Quatrième série. In-4 ^o , 15 planches.	160 fr.
TOME XII.	Recherches archéologiques. Quatrième série. In-4 ^o , 6 planches.	160 fr.
TOME XIII.	Recherches archéologiques. Cinquième série. Céramique peinte de Suse et Petits Monuments de l'époque archaïque, par E. L. PORRIER, de l'Institut, J. DE MORGAN et R. DE MECQUENEM. In-4 ^o , avec 44 planches hors texte.	160 fr.

MÉMOIRES DE LA MISSION DE SUSIANE

TOME XIV.	Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL, avec la collaboration de L. LEGRAIN. Cinquième série. In-4 ^o , 11 planches hors texte.	180 fr.
TOME XV.	Mission à Béader-Bouchir, par Maurice PÉZARD. In-4 ^o , avec 14 planches, carte et dessins dans le texte.	120 fr.
TOME XVI.	Empreintes de cachets élamites, par L. LEGRAIN. In-4 ^o , 23 planches hors texte.	80 fr.
TOME XVII.	Textes de comptabilité proto-élamites (Nouvelle série), par V. SCHEIL. In-4 ^o , 59 planches hors texte.	150 fr.
TOME XVIII.	Autres textes sumériens et accadiens, par G. DOSSIN. In-4 ^o .	130 fr.

6452-28. — Tours, Imprimerie ARRAUT et C^{ie}.

May 11 1928

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXVIII

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1928

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	<i>Pages</i>
Les "Pyrgoi" de Téos, par Y. BÉQUIGNON	185
Sur les cultes de Cybèle et de Mithra, à propos de quelques inscriptions de Dalmatie, par J. ZELLER	209
Essai de classification du Hallstattien Franc-Comtois, par M. PIROUTEL	220
Variétés : Les trésors des rois d'Our. — Hommage à Henri Hubert. — L'évolution de la Rome antique. — La cathédrale de Strasbourg	282
Nouvelles archéologiques et correspondance : Théodore Reinach. — Stephanos Xanthoudidis. — Sir Theodore Cook. — Boris Farmakovsky. — Théodore Ouspensky. — Ludwig von Pastor. — Les trouvailles d'Ur. — La plus ancienne civilisation ?. — L'origine de l'alphabet. — Les Hébreux en Palestine. — L'art paléolithique en Angleterre. — Un nouveau bâton de commandement découvert en Angleterre. — Les découvertes préhistoriques du Tonkin. — L'île d'Anglesey. — L'oasis d'Ammon. — La nécropole de Dendra (Midea). — Les Gaulois dans l'art. — A Baalbeck. — La « basilique » de la Porta Maggiore. — Pour l'histoire de Pompéi. — Le trésor d'argenterie de Marenghi. — Le temple de Nodens. — Une dédicace à Trajan. — Le Josèphe slave. — Le mot « religio ». — Les pré-tendus égyptianismes de l'Exode. — L'institut archéologique russe. — Mélanges Tolstoi. — Vente d'œuvres d'art par les Soviets. — La question du grec moderne	319
Bibliographie : Hermann WIRTH. — Luis THAYER OJEDA. — L. COUTIL. — R. DORANLO. — Mlles B. PORTER et R. MOSS. — EV. BRECCIA. — Ernest FLAGG. — Proceedings of the Hellenic Travellers Club. — Vasile PARVAN. — Carl W. BLEGEN. — A. BLANCHET. — Michel CLERC. — Maria CAMAGGIO. — Fritz FREMENDORF. — S. LOESCHKE. — A. MENDES CORREA. — J. BOURRILLY et E. LAOUST. — MAGNUS OLSEN. — H. BERBERIAN. — J. ZELLER. — Bulletin van de Vereeniging tot Bevordering der Kennis van de antieke Beschaving. — Annuaire de la Société archéologique hongroise. — Congrès d'histoire du Christianisme. — G. BALS. — Royal Commission on national Museums and Galleries. — L. HAUIECOUR. — Mgr MOISSENET	341
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par R. CAGNAI et M. BESNIER	352

PLANCHE V. — Blocs de marbre de Téos.

Conditions de l'abonnement pour l'année 1929

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an. 80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an..... 100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAITRE :

MONASTÈRES CISTERCIENS

PONTIGNY

Par **GEORGES FONTAINE**

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE, PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'HENRI FOUILLOU

Trois des grands monastères cisterciens sont particulièrement connus : Cîteaux donna à l'ordre son nom ; Clairvaux s'engorgueillit d'avoir eu saint Bernard pour premier abbé ; de Morimond enfin sort, dans les pays germaniques, une très nombreuse filiation.

L'abbaye de Pontigny, née la troisième dans l'ordre, est importante par la date même de sa fondation et les monuments de son passé sont parmi les plus précieux et les plus complets de l'art cistercien.

Un vol. (20×27 cm.), xii-170 pages, 126 illustrations dans le texte. . . 70 fr.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

CATALOGUE GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES
DU MUSÉE DU CAIRE — Nos 59298-59534

ZENON PAPYRI

PAR

G. - G. EDGAR

VOLUME III

TABLE DES MATIÈRES : Préface. Texte. Indices : I. List of the papyri. — II. Concordance of Catalogue général and Journal d'entrée. — III. Concordance of P. Edg and Catalogue général. — IV. Years and months. — V. Personal names. — VI. Geographical. — VII. Religion. — VIII. Symbols. — IX. General concordance of greek words. — Addenda et corrigenda.

Up vol. (26 x 35 cm.), 294 pages, 30 pl. hors texte en phototypie . . . 510 fr.

Déjà parus : Tome I 340 fr.
Tome II 340 fr.

ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

TOME XXVIII — PREMIER FASCICULE

SOMMAIRE. — **AROU SEIF** : Rapport sur deux sarcophages découverts à Touna-el-Gebel. — **BORCHARDT** : Ein Bildhauermodell aus dem frühen Alten Reich. — **DARESY** : La trouvaille de Sen-Nezem. Objets séparés de l'ensemble. Un poids de Tell Oumm Harba. — **ENGELBACH** : The so-called Hyksos Monuments. Postscript. — **GABRA** : Un sarcophage de Touna. — **HASSAN** : Inscription sur un socle de statuette. — **JÉQUIER** : Rapport préliminaire sur les fouilles exécutées en 1927-1928 dans la partie méridionale de la nécropole. — **G. LEEFDEVILLE** : Petits monuments du Musée du Caire.

Un volume (19×28 cm.), pages 1 à 80, 12 planches hors texte . 60 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.

MÉMOIRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE PERSE

TOME XX

Mission en Susiane sous la direction de MM. R. de MECQUENEM et V. SCHEIL

NUMISMATIQUE ÉPIGRAPHIE GRECQUE CÉRAMIQUE ÉLAMITE
Par le colonel ALLOTTE de la FUYE par Franz CUMONT par R. de MECQUENEM

TABLE DES MATIÈRES. — Inventaire des monnaies (campagne 1925-1926). — Inventaire des monnaies (1926-1927). — Inventaire des monnaies (campagne antérieure à 1925). — Choix de monnaies (campagne 1-27-1928). — Inscriptions grecques de Suse. — Notes sur la céramique peinte archaïque en Perse.

Un volume 27×34 cm., 133 pages, 4 planches hors texte en phototypie 200 fr.

Déjà parus dans la même collection :

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

TOME I. — Fouilles à Suse en 1897-1898 et 1898-1899, par J. DE MORGAN, G. LAMPRE et G. JÉQUIER. In-4°, planches en héliogravure et en chromotypographie	200 fr.
TOME II. — Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Première série. In-4°, accompagné de 24 planches en héliogravure	200 fr.
TOME III. — Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL. Première série. In-4°, 33 planches hors texte	200 fr.
TOME IV. — Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Deuxième série. In-4°, avec 20 planches hors texte (Code de Hammurabi, etc.)	Epuisé
TOME V. — Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL. Deuxième série In-4°, avec 17 planches hors texte	200 fr.
TOME VI. — Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL. Troisième série. In-4°, avec 24 planches hors texte	200 fr.
TOME VII. — Recherches archéologiques. Deuxième série. In-4°, 30 planches	200 fr.
TOME VIII. — Recherches archéologiques. Troisième série. In-4°, 20 planches	200 fr.
TOME IX. — Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J.-Et. GAUTIER. Troisième série. In-4°, avec 4 planches hors texte	200 fr.
TOME X. — Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J.-Et. GAUTIER. Quatrième série. In-4°, avec 13 planches hors texte	150 fr.
TOME XI. — Textes élamites-anzanites, par V. SCHEIL, avec la collaboration de J.-Et. GAUTIER et Paul TOSCANNE. Quatrième série. In-4°, 15 planches	150 fr.
TOME XII. — Recherches archéologiques. Quatrième série. In-4°, 6 planches	150 fr.
TOME XIII. — Recherches archéologiques. Cinquième série. Céramique peinte de Suse et Petits Monuments de l'époque archaïque, par Ed. POTTIER, de l'Institut, J. DE MORGAN et R. de MECQUENEM. In-4°, avec 44 planches hors texte	200 fr.

MÉMOIRES DE LA MISSION DE SUSIANE

TOME XIV. — Textes élamites-sémitiques, par V. SCHEIL, avec la collaboration de L. LEGRAIN. Cinquième série In-4°, 11 planches hors texte	160 fr.
TOME XV. — Mission à Bender-Bouchir, par Maurice PÉZARD. In-4°, avec 14 planches, carte et dessins dans le texte	120 fr.
TOME XVI. — Empreintes de cachets élamites, par L. LEGRAIN. In-4°, 23 planches hors texte	80 fr.
TOME XVII. — Textes de comptabilité proto-élamites (Nouvelle série), par V. SCHEIL. In-4°, 59 planches hors texte	150 fr.
TOME XVIII. — Autres textes sumériens et accadiens, par G. DOSSIN. In-4°	130 fr.
TOME XIX. — Les céramiques musulmanes de Suse au Musée du Louvre, par R. KOECHLIN. In-4°, 23 planches	200 fr.

BULLETIN ARCHEOLOGIQUE

DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

ANNÉE 1926

PREMIÈRE LIVRAISON

SOMMAIRE. — Liste des membres de la Section d'Archéologie, des membres honoraires et des membres non résidants du Comité des Travaux historiques et scientifiques. — Procès-verbaux des Séances de la Section d'Archéologie. — Procès-verbaux des Séances de la Commission de l'Afrique du Nord. — Rapports et Communications: Deux sépultures à char en Poitou, par M. Gustave Chauvet (Planches I à V). — La Voie romaine de Toul à Metz, par M. Camille Davillé. — Le Portail de l'église de Nuailly-sur-Boutonne, par M. Ch. Dangibeaud (Planche VI). — Les Chapiteaux de l'abside de la Trinité à Caen, par M. Ch. Prentout.

Un volume 16×25 cm., ccvi-64 pages, 6 planches hors texte 22 fr.

